

Collection fondée par Guy SERBAT†  
Collection dirigée par Bernard BOSREDON

13

1981-1982  
1981-1982

ZLATKA GUENTCHÉVA ET JON LANDABURU (ÉDS)

# L'ÉNONCIATION MÉDIATISÉE

## II

Le traitement épistémologique de l'information:  
illustrations amérindiennes et caucasiennes



ÉDITIONS PEETERS  
LOUVAIN - PARIS - DUDLEY, MA  
2007

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

L'énonciation médiatisée II le traitement épistémologique de l'information: illustrations amérindiennes et caucasiennes / Zlatka Guentchéva et Jon Landaburu, éditeurs.

p. cm. -- (Bibliothèque de l'information grammaticale, ISSN 0767-0869 ; 63)

Includes bibliographical references.

ISBN 978-90-429-1864-1 (alk. paper) -- ISBN 978-2-87723-960-8 (alk. paper)

1. Grammar, Comparative and general. 2. Indians of South America--Languages. 3. Caucasian languages--Grammar I. Guentchéva, Zlatka. II. Landaburu, Jon.

P151.E6 2007

415--dc22

2006052460

© 2007 - PEETERS, Bondgenotenlaan 153, 3000 Leuven, Belgium

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISSN 0767-0869

ISBN 978-90-429-1864-1 (Peeters Leuven)

ISBN 978-2-87723-960-8 (Peeters France)

D. 2007/0602/21

# SOMMAIRE

Liste des auteurs .....	vii
Zlatka GUENTCHÉVA et Jon LANDABURU – Introduction .....	1

## I. LANGUES AMÉRINDIENNES DE COLOMBIE

Jon LANDABURU - La modalisation du savoir en langue andoke (Amazonie colombienne) .....	23
Tulio ROJAS CURIEUX – Assertion, engagement et connaissance en paez (Cauca, Colombie).....	49
Elsa GOMEZ-IMBERT – La vue ou l’ouïe : la modalité cognitive des langues Tukano orientales .....	65
Beatriz VÁSQUEZ DE RUÍZ - Les opérations de modalisation épistémique en guambiano (Cauca, Colombie) .....	87
José Narciso JAMIOY MUCHAVISOY – L’expression de la connaissance en langue kamëntsa (vallée du Sibundoy, Colombie) .....	111
Francesc QUEIXALÓS – Le sikuaní et la catégorie de source de l’information .....	129

## II. LANGUE AMÉRINDIENNE DU VENEZUELA

Marie-Claude MATTÉI-MULLER – Voir et Savoir en Panaré (langue caribe du Venezuela).....	153
---	-----

## III. LANGUES AMÉRINDIENNES DU BRÉSIL

Bruna FRANCHETTO – Les marques de la parole vraie en kuikuro, langue caribe du Haut-Xingu (Brésil) .....	173
Tania C. CLEMENTE DE SOUZA – Discours et médiation en bakaïri (langue caribe, Brésil).....	205
Marília FACÓ SOARES – Aspects de la modalité épistémique en ticuna .....	219

Lucy SEKI – Réflexions sur les valeurs modales en kamayura (Haut-Xingu, Brésil) .....	241
Ana SUELLY ARRUDA CÂMARA CABRAL – L’expression des notions de l’épistémique et de l’aléthique dans la famille tupi-guarani.....	267
Marcus MAIA – Evidentiality Processes in Karajá (Brasil) .....	293

#### IV. LANGUE AMÉRINDIENNE DU MEXIQUE

William F. HANKS – The Evidential Core of Deixis in Yucatec Maya.....	311
---	-----

#### V. LANGUES CAUCASIENNES ET TURKES

Bernard COMRIE and Maria POLINSKY – Evidentials in Tsez.....	335
Victor A. FRIEDMAN – The Expression of Speaker Subjectivity in Lak (Daghestan).....	351
Timur MAISAK and Sergei TATEVOSOV – Beyond Evidentiality and Mirativity: Evidence from Tsakhur .....	377
Sergei TATEVOSOV – Evidentiality and Mirativity in the Mishar dialect of Tatar.....	407

# LES AUTEURS

Tania C. CLEMENTE DE SOUZA  
Universidade Federal de Juiz de Fora.  
Universidade Federal do Rio de Janeiro,  
Brésil.  
tamaccs@esquadro.com.br

Bernard COMRIE  
Max Planck Institute for Evolutionary  
Anthropology, Leipzig, Allemagne.  
comrie@eva.mpg.de

Marília FACÓ SOARES  
Musée National de l'Université Fédérale de  
Rio de Janeiro (Département d'Anthropologie,  
Section de Linguistique), Brésil.  
marilia@acd.ufrj.br

Bruna FRANCHETTO  
Musée National de l'Université Fédérale de  
Rio de Janeiro (Département d'Anthropologie,  
Section de Linguistique), Brésil.  
bfranchetto@yahoo.com.br

Jonathan FRIEDMAN  
University of Chicago, USA.  
vfriedm@nsit-imp.uchicago.edu

Elsa GOMEZ-IMBERT  
CNRS, Équipe de Recherche en Syntaxe et  
Sémantique (ERSS), Université Toulouse-  
Le Mirail, France.  
gomezimb@univ-tlse2.fr

Zlatka GUENTCHÉVA  
CNRS, Langues & Civilisations à Tradition  
Orale (LACITO), Villejuif, France.  
guentche@vjf.cnrs.fr

William F. HANKS  
University of California at Berkeley, Depart-  
ment of Anthropology, Berkeley, CA, USA.  
wfhanks@sscl.berkeley.edu

José Narciso JAMIOY MUCHAVISOY  
Dirigeant de la communauté kamëntsa.  
Membre du CCELA (Centro Colombiano de  
Estudios de Lenguas Aborígenes de l'Uni-  
versité des Andes à Bogota), Colombie.  
jonjamy@yahoo.es

Jon LANDABURU  
CNRS, Centre d'Etudes des Langues Indigè-  
nes d'Amérique (CELIA), Villejuif, France.  
jlandabu@vjf.cnrs.fr

Marcus MAIA  
Musée National de l'Université Fédérale de  
Rio de Janeiro (Département d'Anthropologie,  
Section de Linguistique), Brésil.  
maia@acd.ufrj.br  
marcusmaia@alternex.com.br

Timur MAISAK  
Moscow State University, Department of  
Theoretical and Applied Linguistics, Russie.

Marie-Claude MATTÉI-MULLER  
Universidad Central de Venezuela, Caracas,  
Venezuela.  
Membre associé du Centre d'Etudes des  
Langues Indigènes d'Amérique du CNRS,  
Villejuif, France.  
matteim@cantv.net

Maria POLINSKY  
 University of California San Diego, La Jolla,  
 Department of Linguistics, University of Cali-  
 fornia San Diego, La Jolla, CA, USA.  
 polinsky@ling.ucsd.edu

Francesc QUEIXALÓS  
 CNRS, Centre d'Études des Langues Indigè-  
 nes d'Amérique (CELIA), Villejuif, France.  
 qxls@vjf.cnrs.fr

Tulio ROJAS CURIEUX  
 Département d'Anthropologie de l'Université  
 du Cauca à Popayán, Colombie.  
 Membre associé du Centre d'Études des  
 Langues Indigènes d'Amérique du CNRS,  
 Villejuif, France.  
 trojascu@yahoo.com

Lucy SEKI  
 Département de Linguistique anthropologique,  
 Université de Campinas (UNICAMP), Brésil.  
 lseki@terra.com.br

Ana SUELLY ARRUDA CÂMARA CABRAL  
 Laboratorio de Linguas Indigenas (LALI),  
 Université de Brasília (UNB), Brésil.  
 asacc@unb.br

Sergei TATEVOSOV  
 Moscow State University, Department of  
 Theoretical and Applied Linguistics, Russie.  
 tatkis@lantech.ru

Beatriz VÁSQUEZ DE RUÍZ  
 Université du Cauca à Popayán (Colombie).  
 Membre du CCELA (Centro Colombiano de  
 Estudios de Lenguas Aborigenes de  
 l'Université des Andes à Bogota), Colombie.  
 beatriz\_vr@yahoo.com.mx

## INTRODUCTION

Zlatka GUENTCHÉVA  
et Jon LANDABURU

Avec ce recueil qui réunit dix-huit contributions, nous poursuivons la quête collective entreprise dans le volume *L'énonciation médiatisée* où, pour éviter toute confusion conceptuelle et terminologique, une distinction avait été introduite entre *médiatif* et *énonciation médiatisée*. Rappelons que, selon cette distinction, le terme de *médiatif* désigne une catégorie grammaticale qui, fondée sur des oppositions formelles au sein du système grammatical d'une langue, permet à l'énonciateur de présenter « des situations [...] dont il n'assume pas la responsabilité pour en avoir eu connaissance par voie indirecte, d'où la possibilité pour lui de manifester divers degrés de distance par rapport au contenu de son propre message » (Guentchéva 1996: 11)<sup>1</sup>.

Notons que le médiatif exclut de son champ sémantique tout fait présenté comme un constat ou lié à la perception visuelle, que les degrés de distance que l'énonciateur manifeste à l'égard du contenu propositionnel du message transmis, laissent l'énoncé « en dehors de toute assignation en vrai ou en faux » (*ibid.*) et qu'il ne relève pas de la modalité épistémique<sup>2</sup>. En revanche, *l'énonciation médiatisée* n'implique pas nécessairement de procédés grammaticalisés qui s'organisent en un système cohérent au sein de la langue, bien que, dans un contexte particulier, une forme verbale puisse recevoir une valeur médiative ou qu'un élément syntaxique comme certains adverbes ou expressions adverbiales (*apparemment, de toute évidence, paraît-il...*) puisse conduire à une interprétation médiative de la phrase.

Rappelons également que les contributions au recueil en question attestent de la complexité du phénomène médiatif, de la variété de procédés morpho-syntaxiques et lexicaux mis en œuvre dans l'expression de la notion de médiation (ou de médiatisation) et de la relation complexe que la catégorie du médiatif entretient d'une part avec la valeur de résultativité liée au parfait et d'autre part, avec la modalité épistémique.

---

<sup>1</sup> Le terme de *médiatif* correspond à celui d'*indirectivity* de Johanson (2000) pour l'analyse des langues turques.

<sup>2</sup> Cf. la discussion dans Aikhenvald (2004: 5-7) sur *evidential* et *epistemic*.

C'est le questionnement sur cette variété de procédés morphosyntaxiques et sur la pertinence de la notion de médiation ou de médiatisation dans d'autres langues du monde qui est à l'origine de ce second volume.

L'idée en naît d'abord dans le cadre du programme de coopération scientifique franco-brésilien CAPES-COFECUB et prend forme lors de la rencontre en Colombie des deux co-éditeurs actuels – le premier, éditeur du premier volume et plus familier du domaine slave et balkanique, le second plus familier du domaine amérindien –, de leurs discussions sur la portée de la notion d'énonciation médiatisée et de leur volonté de la mettre à l'épreuve dans le champ des langues indiennes d'Amérique. Des chercheurs spécialistes des langues de Colombie, du Venezuela et du Brésil sont alors sollicités. L'aire d'observation est ensuite étendue avec la contribution d'un spécialiste d'une langue mexicaine, puis de plusieurs spécialistes de langues du Caucase. Au total, quatorze langues amérindiennes, trois langues du Caucase et une langue turke sont interrogées.

Nous présentons plus loin un bref résumé de ces articles afin d'orienter le lecteur et de dégager ce qui, à notre sens, est saillant dans chaque contribution pour avancer dans le débat typologique. Disons tout de suite qu'il nous semble que, outre sa contribution à la typologie, le principal intérêt de ce recueil réside dans la nouveauté de l'information concernant ces langues, encore assez peu connues, comme beaucoup de langues d'Amérique du Sud.

Ce second volume confirme ce qui était déjà patent dans le premier : la notion de médiation, ou médiatisation, couvre un champ sémantique de valeurs (propos entendu, ouï-dire, inférence, raisonnement, (?) admiratif, etc.) que chaque langue découpe et intègre à sa façon dans son système grammatical. Dans de nombreuses langues de l'aire qui s'étend des Balkans au Népal, cette notion intervient dans la structuration des formes verbales (médiatives et non-médiatives) mais ce n'est pas sur la source de l'information qu'elle repose ; en revanche, dans d'autres langues, et notamment dans les langues amérindiennes, elle s'intègre dans un champ sémantique qui réfère entre autres à la source de l'information et qui implique souvent des variations suivant la nature de cette source (faits constatés par la vue, par l'ouïe ou par un autre sens, propos entendu, ouï-dire, inférence, raisonnement).

Si nous essayons de caractériser le champ dans lequel se situent tous ces phénomènes et si nous y incluons les notions qui renvoient à la modalité épistémique et à la prise en charge, nous pouvons dire qu'il s'agit de l'expression grammaticale des qualifications que porte l'énonciateur sur la connaissance de l'information qu'il transmet. Dans ce sens large, on peut parler du traitement « épistémologique » de l'information. Cet usage général du terme « épistémologique » était déjà présent dans d'autres travaux : Chung & Tim-

berlake (1985) distinguaient *epistemic mode* et *epistemological mode*<sup>3</sup> ; Chafe et Nichols (1986) parlaient de *linguistic coding of epistemology* et Mushin (2001) de *epistemological stance*.

Dans l'ouvrage de Chafe et Nichols (cf. Weber 1986: 137, Hardman 1986: 114) et dans d'autres publications contemporaines (cf. Palmer 1986: 53, Willett 1988: 54-55, etc.), une première approximation à ce domaine « épistémologique » avait montré qu'on pouvait y distinguer au moins deux dimensions : celle qui concernait les appréciations relevant de la *valeur* donnée à l'information et celle qui concernait les *circonstances* par lesquelles l'énonciateur avait lui-même acquis cette information. Dans la première dimension, celle de la valeur, l'information est définie par rapport à la subjectivité de l'énonciateur, et à son évaluation ; c'est peut-être pour cette raison qu'elle est souvent considérée comme relevant de la modalité. Cette dimension ne peut être séparée du rapport intersubjectif entre énonciateur et co-énonciateur. Dans la deuxième dimension, celle de la source, l'information est rapportée à ses conditions d'obtention. A l'épreuve des faits, la compréhension de ces dimensions s'est affinée, leur désignation a évolué. En particulier, la première dimension s'est révélée recouvrir des notions différentes telles que la prise en charge, le degré subjectif du savoir ou échelle de certitude, l'autorité, etc. Ces dernières années, une troisième dimension s'est dégagée et a pris de la consistance et de l'autonomie (De Lancey 1997, 2001), à savoir celle qui concerne la qualification de l'information comme surprenante, inattendue, nouvelle, etc. L'information présentée est alors rapportée à d'autres informations selon différents critères. On pourrait parler de « saillance de l'information ». L'autonomie de ces trois dimensions ne signifie pas qu'elles n'interfèrent pas, et c'est évidemment ce point qui soulève des difficultés taxinomiques et terminologiques.

Comme on pouvait le prévoir, le terme *evidentiality* nous a posé problème<sup>4</sup>. Bien que plusieurs auteurs de notre recueil utilisent les termes *evidential*, *evidentiality*, et même si l'usage de ces termes est maintenant assez répandu dans la littérature linguistique française, nous ne les reprenons pas à notre compte car ils sont source de confusion.

En premier lieu, il convient de rappeler que le mot anglais *evidence* signifie aussi « preuve » et qu'il est fréquemment utilisé dans un contexte juridique ou avec une connotation juridique. En français, le sens premier du mot « évidence » reste très proche de son étymologie latine, *videre*, en ce qu'il renvoie à ce qui est immédiat, à ce qui s'impose, à ce qui n'a précisément pas besoin de preuves. Ce point – important car il peut mener à des contresens – n'est pourtant pas décisif. On peut considérer qu'il existe une proximité sémantique

<sup>3</sup> Le mode épistémique « characterizes the actuality of an event in terms of alternative possible situations, or worlds » (1985: 242) ; le mode épistémologique « evaluates the actuality of an event with respect to a source. » (Chung & Tumberlake 1985: 244).

<sup>4</sup> Rappelons que le titre complet de l'ouvrage de Chafe & Nichols est *Evidentiality the linguistic coding of epistemology*, et que celui de Mushin est *Evidentiality and Epistemological Stance*.

suffisante – l’anglais utilise lui aussi l’adjectif *evident* pour quelque chose de sûr et de non-contestable – et que, par ailleurs, toute terminologie technique suppose une certaine distance par rapport à l’usage courant. De ce fait, on pourrait utiliser les termes *evidential/evidentiality* dans la littérature française comme on le fait dans la littérature anglaise<sup>5</sup>. Cette question est toutefois plus complexe car il s’agit plus d’un problème de linguiste que d’un problème de traducteur.

La première critique que nous adressons à ces vocables est son emploi laxiste, aussi bien en anglais qu’en français. Selon les cas, il s’applique à tout le champ que nous pouvons appeler « épistémologique » et donc aux dimensions 1 (validité, prise en charge, etc.), 2 (source, accès) et 3 (saillance, admiratif, etc.), ou aux dimensions 2 et 3, ou seulement (et c’est là son emploi le plus précis) à la dimension 2 (source, accès). Certains auteurs parlent par exemple d’*evidential* pour des marqueurs relevant du doute, de la croyance, de l’admiratif, etc.<sup>6</sup>. Même lorsque le terme d’*evidentiality* est utilisé dans son acception restreinte de source et d’accès – position plus raisonnable explicitement assumée par des auteurs comme Willett (1988) ou Aikhenvald (2004) –, il nous paraît contribuer à maintenir une confusion malencontreuse, et c’est sur ce point que porte notre seconde critique. En effet, l’emploi du mot *evidence* en anglais pour indiquer les conditions d’accès à l’information amène à penser que la fonction essentielle de la source de l’information est d’intervenir dans la fiabilité (*reliability*) de l’information (Mithun 1986: 89), de donner des « preuves » de la validité, de la vérité de ce que l’on énonce. Cela obscurcit le sens de la dimension 2 puisqu’elle est alors évoquée par ses effets sur la dimension 1 et non par ce qui la constitue comme telle. La source est effectivement souvent utilisée pour moduler la prise en charge du propos, mais ce n’est pas toujours le cas et cela n’empêche pas qu’elle ait sa propre portée informative. Le paradoxe est que c’est précisément dans l’espace amérindien, où de nombreuses langues attestent de l’autonomie de la source, que s’est imposé l’usage du terme *evidential*<sup>7</sup>. Il nous semble que la responsabilité en revient à Roman Jakobson (1957) dont l’influence sur la linguistique amérindienne aux USA a été très importante<sup>8</sup>. Or il se trouve que Jakobson théorise à partir de faits slaves, et plus particulièrement bulgares, où l’on trouve précisément une confluence entre la source de l’information et la prise en charge distanciée que l’on a appelée « médiatif ».

<sup>5</sup> Cf. les arguments d’Aikhenvald (2004) en faveur du maintien du terme en anglais

<sup>6</sup> Ainsi pour Chafe (1986), la notion d’*evidentiality* recouvre tous les phénomènes qui, indépendamment de leur statut grammatical, sont associés à l’expression des « attitudes towards knowledge » (p. 262) ; l’acquisition des différents types de savoir conduit alors à l’évaluation de sa fiabilité (« the likelihood of its being a fact » p. 264)

<sup>7</sup> Voir par exemple dans le recueil de Chafe & Nichols, ou dans Mithun (1999) les contributions sur les langues pomo, patwin, wintu, pawnee, koasati, etc.

<sup>8</sup> Pour une rapide rétrospective de l’usage du mot, voir W. Jacobsen (1986).

Le problème des rapports entre le médiatif et la source est délicat. Le lecteur pourra en repérer diverses variations dans le présent recueil. Sans entrer dans le débat, il nous semble que l'une des principales difficultés réside dans le fait que l'opposition entre connaissance directe et connaissance indirecte peut être vue comme relevant soit de la source, soit de la prise en charge. Ce qui est perçu directement atteste par là-même de sa propre validité, – il s'agit bien là d'évidence au sens premier – et est à la fois source et certitude. Par contre, ce qui est saisi indirectement peut séparer les deux dimensions.

\*

L'ouvrage commence par l'analyse des données de la langue *andoke* de l'Amazonie colombienne présentées par Jon Landaburu. Dans cette langue, la qualification épistémologique de l'information est hautement grammaticalisée<sup>9</sup>. La morphologie flexionnelle du sujet de toute prédication déclarative contient en effet plusieurs paradigmes relatifs à ce domaine. On observe en premier lieu un préfixe dit d'engagement (ou de prise en charge) face à un suffixe de condition d'accès à l'information (ou de source de l'information). Pour le préfixe, obligatoire, le locuteur dispose de quatre marques : assertion catégorique, assertion simple, non-assertion délibérative et interrogation. Une interprétation plus fine de ces quatre valeurs révèle qu'une opération d'évaluation comparative des savoirs du locuteur et de son interlocuteur est en fait en jeu. La fonction du préfixe gagne ainsi à être vue, non pas simplement comme un rapport de l'énonciateur à la vérité de son propos mais aussi, et en même temps, comme un rapport entre les savoirs des interlocuteurs. Le paradigme du suffixe de condition d'accès à l'information distingue quant à lui l'accès direct (pas de marque), de l'accès indirect qui se manifeste de son côté soit par une marque de propos inféré, soit par une marque de propos rapporté. Ces deux paradigmes principaux, préfixal et suffixal, se combinent librement entre eux, ainsi qu'avec les marques de distance temporelle, de Potentiel<sup>10</sup>, et avec la flexion verbale de Réel/Irréel, pour composer un appareil grammatical complexe omniprésent qui permet en particulier de distinguer efficacement des types de discours (récits personnels, histoires, mythes, etc.).

La langue *paez* (Piémont andino-amazonien du Sud colombien) présentée par Tulio Rojas Curieux, montre elle aussi une forte grammaticalisation du traitement épistémologique de l'information, telle que nous l'avons défini plus

<sup>9</sup> L'expression d'une notion dans une langue peut être évaluée sur un gradient de grammaticalité. Elle peut être qualifiée de hautement grammaticalisée lorsqu'elle est syntaxiquement obligatoire et sémantiquement constituée comme une variable offrant le choix entre un petit nombre de valeurs prédéterminées.

<sup>10</sup> Suivant une tradition maintenant bien établie, nous écrivons avec une majuscule la catégorie grammaticale propre à une langue, et avec minuscule la catégorie ou concept à prétention universalisante ou comparative.

haut. Par rapport aux autres langues présentées ici, on peut dire que ce traitement est relativement analogue à celui qu'opère la langue andoke, surtout par le fait que, comme dans cette dernière, les deux dimensions de l'engagement et des conditions d'accès à l'information y sont clairement distinguées. En paez, l'engagement est exprimé par un suffixe obligatoire placé à la fin de tout prédicat déclaratif, et combinant l'indice référentiel du sujet avec trois positions d'engagement : assertion pleine, assertion en suspens, interrogation. L'accès à l'information est exprimé de son côté par un jeu complexe de paradigmes permettant d'opposer la connaissance directe à la connaissance indirecte. La connaissance directe peut être modulée en fonction d'une plus ou moins grande distance temporo-épistémique de l'état de choses référé à la situation d'énonciation ; la connaissance indirecte peut distinguer deux types d'accès à l'information : à partir d'une inférence fondée sur des indices observables ou « présomption » ou à partir d'une inférence fondée sur des probabilités ou « conjoncture ». On remarquera en paez l'absence de marqueur spécifique de propos rapporté.

Les deux langues qui suivent, le guambiano et le tatuyo, se différencient de l'andoke et du paez en ce qu'elles développent finement des distinctions concernant la source de l'information, alors que la prise en charge du propos présente moins de distinctions formelles.

Le *tatuyo*, langue amazonienne de la famille Tukano présentée par Elsa Gomez-Imbert, est plus proche typologiquement du paez que du guambiano, son voisin immédiat. En effet, comme le paez : c'est une langue fortement polysynthétique ; son prédicat verbal s'achève par une marque qui combine l'indice référentiel de sujet, l'aspect et l'engagement (assertion vs interrogation) ; l'indication de la source de l'information précède immédiatement cette marque finale. L'accès indirect à l'information est marqué (ici par *-jú-*) et tout comme l'andoke, il distingue actuellement, les deux positions : propos inféré et propos rapporté. L'accès direct peut être non marqué ; il équivaut alors à une constatation, une évidence, souvent – mais non nécessairement – visuelle. Il peut alors, tout comme en paez, être sensible à la distance spatiale ou temporo-épistémique et deux marques (Stabilisé & Distant) permettent de le moduler. Enfin la marque (*-ki-*) permet d'indiquer que l'accès direct a lieu par une voie non visuelle, surtout auditive, mais aussi de sens interne (intéroceptive, sentiment, etc.). Cette notion, absente dans les langues précédentes, existe en guambiano.

Deux voies d'expression du domaine sont en compétition dans cette dernière langue de Colombie, le *guambiano*, présentée par Beatriz Ruiz de Vasquez : un système d'affixes de la copule prédicative (ou du verbe principal) et un ensemble de verbes « modaux » subordonnant le propos. Le système affixal relève principalement de la source d'information puisqu'il permet de

distinguer les trois valeurs suivantes : une information connue visuellement, *-tre* (souvent interprétée aussi comme renforçant la valeur assertive) ; une information connue par un canal sensoriel distinct de la vue (ouïe, odorat, etc.), *-shi* ; une information issue d'un raisonnement, *-penti*. Le suffixe interrogatif, qui appartient au même ensemble, peut être interprété comme la coalescence d'une marque proprement interrogative et de la marque visuelle (*lato sensu*). On trouve, dans la mouvance de ce petit système, une marque de propos rapporté mais préfixée, sous la forme du radical du verbe « dire » : *chip-*.

Typologiquement, il est intéressant de remarquer que les deux suffixes guambianos qui fondent visuellement ou « sensoriellement » l'information sont utilisés aussi bien pour la connaissance directe que pour la connaissance indirecte. On utilise en effet la même marque que l'on ait eu une connaissance visuelle (ou sensorielle non visuelle) d'un état de choses ou qu'on l'ait inféré à partir d'un autre état de choses constaté visuellement (ou par un sens distinct de la vue). On a donc une catégorisation opposant le visuel au non-visuel, semblable à celle que propose Elsa Gomez-Imbert pour le tatuyo, mais qui prévaut ici sur l'opposition connaissance directe / connaissance indirecte. Remarquons aussi en guambiano la présence d'une marque qualifiant l'information issue d'un raisonnement à partir d'un savoir (inférence déductive), absente en tatuyo mais présente dans l'analyse du tuyuca, langue tucano (« assumed knowledge » in Barnes, 1984). Le système de verbes qualifiant épistémiquement le propos par une construction de subordination reprend les mêmes distinctions sémantiques que le système d'affixes. Il est toutefois moins cohérent notionnellement que le système affixal puisqu'il contient, outre les verbes exprimant la source de l'information, d'autres verbes à fonctions modales diverses (aléthique, ontique, etc.).

José Narciso Jamioy, locuteur natif de la *kamëntsa*, langue colombienne isolée du Piémont andino-amazonien, nous présente une organisation du domaine épistémique bien différente des précédentes. Le *kamëntsa* est une langue très polysynthétique, où les marques aspectuelles et argumentales sont rejetées aux deux extrémités du prédicat verbal et où les indications du statut ontologique de l'état de choses énoncé (Réel/Eventuel/Permanent), de sa prise en charge (Responsabilité assumée ou non) et de sa localisation déictique (Proximal / Distal) apparaissent devant le radical verbal, dans cet ordre. Dans la morphologie nucléaire de cette langue, on a donc, non pas une indication quant à la source de l'information mais une indication bipolaire de prise en charge, à deux valeurs exprimées par des marques positives<sup>11</sup>. Ce n'est qu'à la périphérie du complexe prédicatif, à gauche comme à droite, que l'on trouve deux marqueurs renvoyant à la source.

<sup>11</sup> Nous qualifions une marque de « positive » si sa manifestation (segmentale et/ou supra-segmentale) n'est pas nulle (morphème zéro, absence, etc.).

A gauche, devant le complexe verbal, peut apparaître un marqueur (*koa-*) qui indique que l'information procède d'une constatation, que celle-ci se rapporte à l'état de choses affirmé ou à un état de choses permettant d'en affirmer inférentiellement un autre (cf. le guambiano). Cette marque produit normalement au Proximal un effet collatéral d'admiratif ou de surprise. Quand *koa-* introduit une inférence, celle-ci peut être prise en charge ou non (risque de non-vérité encore plus grand dans ce dernier cas<sup>12</sup>).

De l'autre côté du complexe verbal, à sa droite, un autre marqueur relatif à la source de l'information peut lui aussi apparaître. Il s'agit du clitique *-ka* qui indique que l'information est un propos rapporté, provient d'un oui-dire. Ce clitique est alors incompatible avec le morphème *-n-* de Responsabilité, sauf en cas de négation.

Encore plus périphériques aux marques d'accès à l'information on trouve des adverbes qui permettent d'exprimer la surprise, la corroboration, la réfutation, la nouveauté, la mise en garde, etc. Ils relèvent de ce que nous avons appelé « saillance informative », laquelle qualifie elle aussi l'information mais plus par l'effet qu'elle produit que par la manière dont elle est produite. C'est de cette sphère que relèvent l'admiratif (appelé aussi « miratif ») ou l'Activateur au sens que lui donne Francesc Queixalós dans sa présentation des données du sikuaní<sup>13</sup>.

Le *sikuaní* langue, parlée dans les Savanes de l'Orénoque (*Llanos orientales*) nous introduit à un type de langue très différent des précédentes en ce que l'expression du domaine épistémologique, bien que riche en distinctions notionnelles, apparaît non pas sous forme grammaticale fléchiée mais sous forme de particules ou de clitiqes. Dans la première partie de son article, l'auteur s'attache à dégager l'autonomie de la catégorie de source de l'information par rapport tant à la modalité qu'à la saillance informative (« activation »). L'argumentation est développée en s'appuyant sur des exemples pris dans des langues tucanos, panos, etc.

Francesc Queixalós présente ensuite quatre particules qui expriment en sikuaní la source de l'information. Elles constituent un sous-ensemble qualifié de peu systématisé (faible cohérence du paradigme, mutuelle combinabilité des marques, chevauchement sémantique). On y trouve deux particules d'inférentiel (abduction non spécifiée sensoriellement et abduction auditive), une particule de conjecture, une particule de propos rapporté (« citatif »). Elles sont confrontées à trois particules de « modalité aléthique » (affirmation péremptoire, incertitude, « autoconfortation »), ce qui permet de confirmer l'« hétérogénéité grammaticale » des deux ensembles. La même démarche de confrontation des

<sup>12</sup> Voir le *paez* qui permet lui aussi de combiner la marque d'inférence (ainsi que celle de présomption) soit avec l'assertif, soit avec le suspensif (assertion en suspens).

<sup>13</sup> Pour une étude plus spécifique de ce même phénomène, voir, du même auteur, « La modalité d'activation en sikuaní », *Amerindia* 29/30, 2006, Paris.

particules de source de l'information est entreprise avec la particule d'« activation » et permet là aussi de réaffirmer l'autonomie catégorielle de la source de l'information. La particule d'« activation » (« accès à la conscience d'une donnée qui en était préalablement absente ») est ensuite présentée à travers une dizaine d'usages différents. En conclusion, il nous est dit que la non-obligatorité et la non-systématicité des formes de manifestation de la source de l'information n'empêche pas la prégnance de cette catégorie et atteste un important souci de qualifier le savoir, souci dont Francesc Queixalós pense qu'il peut être mis en rapport avec la faible importance numérique de sociétés telles que les Sikuani.

Le *panare*, langue caribe du Venezuela présentée par Marie-Claude Mattei-Müller, montre un marquage du domaine assez grammaticalisé mais syntaxiquement hétérogène. On trouve en effet une flexion verbale marquant la source de l'information et opposant un constatif à un inféré (de type abductif), mais seulement pour un procès présenté comme parfait. Cette flexion, sensible à la distance temporelle (passé très récent vs passé non spécifié), n'apparaît ni au présent, ni au futur, ni au négatif – formes verbales toutes nominalisées –, ni dans les formes verbales de passé différentes du parfait, sensibles elles aussi à la distance temporelle mais non nominalisées. Toujours du côté de la source de l'information, un clitique en position finale de prédicat sert à marquer le caractère rapporté d'un propos (-*ki'*). Il est, lui, compatible avec toutes les formes verbales, nominalisées ou non, et en particulier, au parfait, avec les formes de constatif et d'inférentiel. La dimension de prise en charge n'apparaît dans l'article de Marie-Claude Mattei-Müller que sous la forme d'un suffixe verbal de dubitatif.

Dans cette même langue panaré, la nominalisation du prédicat verbal est obligatoire pour certains « temps » verbaux et suppose l'usage d'une copule d'origine pronominale. Celle-ci permet de marquer chez les animés la distance et la visibilité du « lieu de l'énoncé par rapport à celui de l'énonciation et, par là-même... [de mettre en jeu] le rôle et la position de l'énonciateur par rapport au contenu informationnel de son énoncé. » Comme en kamëntsa, en andoke ou (voir plus bas) en karaja, en yucatèque, etc., le marquage grammatical de proximité et de visibilité des arguments s'ajoute donc aux autres indicateurs pour contribuer à la qualification du savoir. Remarquons enfin en panaré le marquage de la saillance informative par une flexion binaire qui peut s'appliquer sur le premier syntagme de l'énoncé (focalisé ?) et qui permet de qualifier l'information comme savoir antérieur (ou acquis ou général), ou comme savoir nouveau (ou actuel ou saillant).

Dans sa présentation des faits de la langue *kuikuro* (langue de l'Amazonie brésilienne, et, comme le panaré, de la famille des langues caribes), Bruna Franchetto se montre très soucieuse de contextualiser l'usage des marques épistémiques et d'en rapporter la signification à une « négociation intersubjective

et sociale d'une possible "vérité" ». Le matériel présenté est ethnographiquement très intéressant et il permet à l'auteur de décrire finement l'équilibre parfois instable de la signification des morphèmes. Dans un souci plus systématique et peut-être, à cause de cela, simplificateur, notre lecture discriminerait deux ensembles de marques : un premier ensemble renvoyant à l'expression du fondement épistémique ou source de l'information présentée, un deuxième ensemble renvoyant à la validation de l'information effectuée par le locuteur en prenant en compte son interlocuteur.

Dans le premier ensemble on trouve un marqueur de propos rapporté, simple indication d'un oui-dire (-*ki*) ; un marqueur de présomption (-*hungu*) ; deux groupes de marques exprimant un rapport globalement direct (voire visuel) au fait : 1) -*ti(ha)*, ou -*tsü(ha)*, plus immédiats que 2) -*tü(ha)* ou -*tsügü*, exprimant une chaîne de rapports dont c'est l'ensemble qui est toujours vu comme un rapport direct. Bruna Franchetto insiste sur le contraste entre l'indication du oui-dire et l'indication du rapport direct quand ce dernier contient l'idée d'une chaîne de rapports (groupe -*tü(ha)* ou -*tsügü*). Elle y voit l'opposition de deux mémoires dont la première contient les récits historiques fondés sur des témoignages triviaux et la seconde, dite « mémoire vive », les récits mythiques et les récits historiquement importants pour les gens<sup>14</sup>. Les marques signalant cette seconde mémoire, tout comme celles qui sont utilisées pour indiquer une évidence visuelle (groupe -*ti(ha)*, ou -*tsü(ha)*), semblent porter l'idée d'un savoir fondé sur l'expérience du fait. Elle sont toutes deux décrites par les Kuikuro comme permettant « l'arrivée au port de nos paroles » (cf. note 11).

Dans le second groupe, syntaxiquement moins homogène, on trouve un indicateur d'autorité véridique, *wāke*, combinable avec les marqueurs de source de l'information que nous venons de voir, marqueurs à opposer peut-être à leur propre absence. D'autres marqueurs à implication, qualifiés d'épistémiques mais notionnellement hétérogènes, sont simplement évoqués et illustrés par l'auteur : trois particules construites sur *so*, thème de surprise (*soku*, source visuelle et surprise, *soku-kinhi*, processus par lequel la surprise devient confirmation positive, *solaka*, difficulté à comprendre un événement passé) ; *ni*, confirmation de l'expérience ; *ka*, incertitude ; *makina*, une supposition se transforme en certitude, anticipe la crainte de l'interlocuteur ; *aka*, confirmation de l'expérience visuelle de l'autre ; *tsange*, garantie totale, nécessité, devoir ; *hesokingi*, accord sur une évaluation négative.

La contribution de Tania Clemente de Souza porte sur l'expression du discours rapporté dans la langue *bakairi*, langue du Brésil appartenant, comme le kuikuro, à la branche Sud de la famille caribe. Comme beaucoup de langues

<sup>14</sup> Comme les Andoke, les Kuikuro mettent les discours mythiques du côté du savoir le plus sûr et le plus proche. Le lecteur pourra suivre, à travers l'analyse des langues présentée ici, les différentes manières dont sont traités les mythes ou les récits historiques, en fonction de la prise en charge, de la source ou de la distance déictique. Ces différences sont particulièrement variables au sein même de l'Amazonie (voir par exemple le karajá).

de la région, le bakaïri rapporte les propos d'autrui par leur insertion tels quels dans l'énoncé (discours direct). Deux constructions sont examinées : 1) le propos d'autrui (éventuellement le mien) qui est suivi d'un verbe « dire », lui-même affecté d'un suffixe de mise à distance de la responsabilité de l'énonciateur (médiatif *-le-*) ; 2) le propos d'autrui qui, suivi du même verbe « dire », mais avec un agent indéfini et un instrumental, aboutit à un propos rapporté clivé par focalisation. Tania Clemente de Souza souligne que « la différence entre les marques du clivage et la marque *-le* [...] est d'ordre temporel : *-le* marque le moment de l'énonciation, alors que les marques du clivage indiquent le temps mythique ou historique de l'énonciation. Dans les narrations mythiques, riches en dialogues, on rencontre très fréquemment ces deux niveaux d'énonciation ». Plus que par la qualification des savoirs, l'auteur est intéressée par ce qu'elle appelle, en reprenant les réflexions d'Oswald Ducrot, la « polyphonie du locuteur », à savoir l'imbrication simultanée de plusieurs sujets d'énonciation dans le discours rapporté.

L'analyse des faits *ticuna*, langue isolée parlée aux confins amazoniens du Brésil, de la Colombie et du Pérou, présentée par Marilia Facó Soares, provient de l'extraction des valeurs sémantiques de quelques marqueurs apparaissant dans un récit et ne prétend pas à un examen exhaustif des marques épistémiques dans la langue. Le texte analysé est de nature complexe puisqu'il s'agit du récit enregistré d'un événement ancien, historiquement important, fait par le fils d'un témoin devant une assistance nombreuse, assistance qui travaille ensuite sur l'enregistrement, avec la linguiste, en présence du narrateur. Marilia Facó Soares interprète alors certaines formes grammaticales de nature modale qui, ponctuant le texte, renvoient à des notions globalement interprétées comme étant de nature épistémique, qu'elles relèvent de l'engagement du locuteur, ou de l'estimation d'une possibilité voire de l'assignation d'une source au propos. Deux formes sont plus spécialement examinées : *cūmana* « c'est bien ça, hein ? » qui scande les apports successifs d'information en en assumant la validité, mais aussi en sollicitant l'accord de l'auditoire, et *tchauca* « d'après moi » qui a, elle aussi, un double effet : « c'est moi qui assume ce que je dis... mais ça n'engage que moi ! ». Bien que des données complémentaires soient nécessaires pour savoir comment situer plus précisément ces engagements limités par rapport à d'autres degrés d'engagement ou par rapport à d'autres marqueurs (*cūraũ, beana, me'*), on peut retenir de ce travail l'intérêt d'une analyse discursive qui construit le contenu des marqueurs à partir de leurs fonctions dans une stratégie de communication.

Le *kamayura*, langue de l'Amazonie brésilienne de la famille tupi-guarani présentée par Lucy Seki, exprime les notions relevant du domaine épistémologique au moyen de particules et, la plupart du temps, au moyen de particules « de seconde position » (après le premier syntagme, focalisé ou non, de l'énoncé). Ces particules « permettent au locuteur de renforcer ou moduler ses

assertions et ses ordres, d'indiquer l'origine de l'information en en assumant ou non la responsabilité du contenu, de signaler le moyen par lequel on a eu accès à la connaissance qu'on rapporte ». L'assertion et l'ordre peuvent apparaître avec ou sans les particules que l'auteur qualifie de « modales » et qui permettent d'exprimer l'assertion en tant que telle (*in*), la certitude (*ete*), la possibilité/probabilité (*inip*), la délibération / détermination (*hek*), le volitif (*ik*), la prohibition (*panen*). En ce qui concerne l'assertion, on peut peut-être voir ici un véritable paradigme qui distingue : un engagement fort avec *ete*, un engagement simple avec (*i*)*ne* et cet engagement atténué qu'est l'affirmation de possibilité avec (*i*)*nip(e)*. Les trois particules qui permettent par ailleurs de moduler l'impératif et l'exhortatif pouvant être vues comme exprimant la volonté du locuteur vis-à-vis de lui-même et/ou vis-à-vis de son interlocuteur, il est tentant de penser que l'alignement formel de ces trois expressions de la volonté avec les trois expressions de l'engagement du locuteur pourrait révéler un alignement notionnel intéressant sur un concept de force du propos, de détermination subjective du locuteur.

Du côté de la source, un paradigme clair oppose l'information « attestée » (le locuteur est à l'origine de l'information) *rak* à l'information rapportée *je*. Ces deux marques ne sont utilisées que pour un état de choses passé ou « à valeur perfective ». Elles sont combinables avec le paradigme antérieur de modulation de l'assertion ou de l'ordre, attestant ici aussi de la séparation des deux dimensions épistémologiques fondamentales : « la particule *je* [propos rapporté] n'implique ni doute ni absence de certitude. Elle signale tout simplement que le locuteur ne prend pas la responsabilité du contenu... ». La co-occurrence de l'attesté *rak* avec la marque de possibilité/probabilité crée une valeur d'inférentiel, l'attestation de savoir direct qu'exprime *rak* portant alors non pas sur l'état de choses asserté mais sur l'observation d'indices qui permettent, avec risques (*i*)*nip(e)*, de proposer l'information.

Outre la paire *rak/je*, il existe apparemment un autre paradigme relatif aux conditions d'obtention de l'information ; il indique une information acquise soit par conjecture : *a'a*, soit par un constat visuel : (*e*)*he*.

Enfin la zone des particules finales est le lieu des oppositions entre savoir nouveau/savoir antérieur, comme le lieu des marques déictiques indiquant la distance spatio-temporelle entre la situation indiquée (ou celle de l'un de ses participants) et la situation d'énonciation. Remarquons dans cette même zone finale une marque de constatif auditif *po*, homophone (?) avec celle de l'interrogation polaire.

S'appuyant sur les travaux comparatifs d'Aryon D. Rodrigues, Ana Suelly Cabral organise les données relatives à l'expression du domaine « épistémique et aléthique » dans vingt-et-une langues de la famille *tupi-guarani*. Les huit sous-ensembles de cette famille sont représentés dans les données. On remarque une grande stabilité des signes relevant du domaine, que ce soit dans l'expression formelle (particules) ou dans l'organisation du contenu. La dimension

de l'accès à l'information semble permettre davantage de reconstructions que les autres (engagement, aléthique, admiratif, etc.). L'auteur nous dit : « Dans un grand nombre de langues tupi-guarani, la présence de particules épistémiques constitue une indication que le sujet parlant du proto-tupi-guarani distinguait probablement, au moyen de particules spécialisées : (a) des énoncés renvoyant à une situation dont le locuteur a été témoin ; (b) des énoncés dont le contenu informationnel a été obtenu par le locuteur par voie indirecte soit auprès d'un tiers, soit par ouï-dire ».

Le marquage de l'information obtenue par voie directe (constatif ou « attesté » *\*rako*) est effectivement relevé partout. Il est souvent modulé en fonction du temps et permet de distinguer différentes informations selon la profondeur temporelle passée de l'événement constaté (deux ou trois degrés). Cette association de la connaissance directe au temps rappelle les faits du panaré, du paez et du tatuyo. Ana Suelly Cabral soutient que les marques de connaissance directe et aussi indirecte « sont dérivées de particules adverbiales temporelles [...] reconstituées en proto-tupi-guarani », ce que conteste Lucy Seki dans l'article sur le kamayura.

Du côté du marquage de l'information obtenue indirectement, deux formes sont posées : une particule de ouï-dire provenant d'un verbe proto-tupi-guarani *\*-e'* « dire » et une particule, *\*ra'é*, qui qualifie l'information d'« attesté(e) par un tiers ». D'un point de vue typologique, et peut-être même formel, cette dernière particule semble s'opposer à l'attesté *\*rako*. Sa qualification de médiatif par l'auteur et sa proximité avec le dubitatif proto-tupi-guarani *\*ra'ú* révèle apparemment un ancien système plus orienté sur la prise en charge (assumé vs non-assumé) que sur la source (connu directement vs connu non directement). A ce niveau, l'ambivalence de l'opposition connaissance directe / connaissance indirecte qui peut être interprétée comme prise en charge ou comme source de l'information, empêche toutefois de décider. Les autres particules reconstruites pour une partie de la famille semblent relever plus clairement d'une indication de la source de l'information : source mythique, source onirique, conjecture (ou non-assumé?..).

L'analyse de faits de la langue *karaja*, tronc macro-Gê, présentée par Marcus Maia, achève la série d'articles du recueil consacrée à des langues sud-américaines. Comme la quasi-totalité des langues de cette série, le *karaja* est une langue amazonienne. Après avoir présenté la structure argumentale des prédicats verbaux, l'auteur étudie quelques processus impliquant « l'attitude des locuteurs envers le savoir ». Partant d'une définition très large du *modus* (« the *modus* would be concerned to the mental operations carried on by the utterer in the expression of the sentence ») comme opposé au *dictum*, l'auteur assume que « the *modus* is the result of a process by means of which the utterer takes charge of the predicate representation or *dictum* ». Ces définitions, qui peuvent sembler trop lâches (dans l'énoncé tout est opération mentale, donc tout serait modal) ou trop restrictives (pourquoi les « mental operations » se

réduisent-elles à la prise en charge du dictum ?), sont en fait en accord avec la démarche de l'auteur. Celui-ci va en effet considérer une variété de processus grammaticaux non pas tels qu'ils sont en eux-mêmes mais en ce qu'ils contribuent à la prise en charge. De fait, mis à part les marqueurs *heka* (« dubitative particle ») et *-tyhy* (« validational ») exprimant directement cette fonction, les autres structures examinées (la particule de source de l'information *ràki* « hearsay », les mécanismes de focalisation et les données concernant la deixis spatiale) sont présentées dans leurs effets relatifs à la prise en charge.

Même si les propriétés syntaxiques des marqueurs ne sont pas identiques, il semble bien que l'on ait ici un paradigme de prise en charge à trois valeurs : 1)  $\emptyset$  pour la prise en charge simple, par défaut ; 2) le suffixe verbal *tyhy* pour la prise en charge explicite, renforcée ; 3) la particule *heka* pour la non-prise en charge. *tyhy* est effectivement un peu à part dans la mesure où il peut aussi fonctionner comme suffixe non verbal attestant de la vérité d'une partie du contenu qu'il focalise en même temps. Il nous semble que l'on devrait pouvoir dire qu'il s'agit alors d'un *tyhy* second, supposant une prise en charge simple de l'événement déjà effectuée, par défaut. Il est peut être alors en opposition avec *dori* qui focalise le segment antérieur et effectue de ce fait la prise en charge d'une partie du contenu. *tyhy* révèle par ailleurs son sémantisme lorsqu'il est utilisé comme radical nominal pour indiquer « le vrai » ou comme radical verbal pour renvoyer à « croire, respecter ».

L'auteur conclut son article par une analyse de marqueurs directionnels qui permettent au locuteur de rapprocher empathiquement l'événement décrit en modifiant les préfixes argumentaux de prédicats actifs (intransitifs ou transitifs). Il s'agit bien de *modus* dans la mesure où ce n'est pas le contenu propositionnel qui est modifié mais la perspective à son égard. Il est également probable que cette opération ait des effets épistémiques, dans la mesure où le locuteur peut prétendre à une meilleure connaissance d'un événement qu'il place sur un plan plus rapproché. Il ne s'agit toutefois pas d'un instrument grammatical destiné d'abord à qualifier le savoir de l'état de choses présenté.

William Hanks analyse en yucatèque, langue maya du Mexique, des constructions discontinues à caractère déictique composées de deux parties entre lesquelles vient s'insérer un argument nominal ou un prédicat verbal. L'insertion d'un argument nominal donne lieu à des énoncés qui présentent ou attirent l'attention sur l'entité référée, tout en précisant si l'entité est proche ou lointaine, accessible par le toucher, la vue, l'ouïe, déjà présentée dans le discours ou anticipée ; l'insertion d'un prédicat verbal dans la construction donne lieu à des énoncés qui présentent l'état de choses prédiqué comme certain. Le premier membre de la construction est invariablement *he'e(l)*, le second membre a quatre possibilités : *a'*, *o'*, *be'*, *e'*. Nous aurions tendance à penser (l'auteur ne le dit pas explicitement) que le premier membre de ces constructions indique la prise en charge – toujours positive –, alors que le second indiquerait plutôt le type d'accès à l'information ou la sphère d'expérience dans

laquelle s'exercerait la prise en charge : *a'* pour une sphère proche avec contact possible (accès surtout tactile mais aussi visuel) ; *o'* pour une sphère moins proche sans qu'il y ait nécessairement contact (accès surtout visuel) ; *be'* pour une sphère non proche (accès surtout auditif) ; *e'* pour une sphère d'états de choses anticipés. Comme on le voit, *a'*, *o'*, *be'* indiquent des sphères d'entités tangibles ou d'événements réels ; *e'* une sphère non réelle.

Typologiquement et conceptuellement deux points semblent ici importants : d'un côté le rapprochement que la langue permet entre l'indication (l'ostension) d'une entité et l'assertion d'un énoncé où un même geste d'affirmation du réel et de capture de l'interlocuteur semble en jeu ; d'autre part – et à cause de cela même – un approfondissement de la notion de déictique comme un rapport entre le locuteur et son objet, rapport défini à la fois par la proximité/distance, le mode de contact sensoriel et le statut ontico-temporel (réel, imaginaire, potentiel, etc.).

Avec le *tsez*, présenté par Bernard Comrie et Maria Polinsky, nous quittons l'Amérique pour aller vers le Caucase. Comme d'autres langues de la famille Nakh-Daghestan du Nord du Caucase et de l'aire qui s'étend des Balkans au Népal, cette langue permet au locuteur d'opposer, par le biais d'une flexion verbale, un constatif (le locuteur a une connaissance directe de l'événement) à un non-constatif (le locuteur a une connaissance indirecte de l'événement). Ainsi que le soulignent les auteurs, le non-constatif n'implique pas qu'il y a doute quant à la fiabilité de l'information (« the Past Unwitnessed does not in itself cast any doubt on the reliability of the assertion »). Comme dans beaucoup de langues américaines (panaré, kamayura, tatuyo), cette attention à la source de l'information ne semble se manifester grammaticalement qu'au passé. Les contes traditionnels sont récités au non-constatif. On peut néanmoins y utiliser parfois le constatif pour créer un effet dramatique d'empathie (voir un usage analogue du présent historique en français) et ainsi rapprocher la scène racontée de la situation d'énonciation, « comme si nous la voyions ».

Pour Victor Friedman qui analyse les données de la langue *lak*, c'est non pas l'accès à l'information mais la prise en charge de celle-ci qui reçoit un traitement spécifique, contrairement au *tsez*, pourtant de la même famille. La modulation de la prise en charge peut s'effectuer par le choix d'une flexion verbale dans les constructions synthétiques ou par des variations de marquage argumental dans les constructions analytiques. Les constructions verbales synthétiques opposent au présent, à l'aoriste, au futur, à l'imparfait et au parfait, un non-assertif (suffixe *-s:a* entre la base verbale et la personne) à un assertif. Il nous semble que par « assertive » (que l'auteur qualifie d'« objective assertion »), il faille entendre « prise en charge positive », alors que « non-assertive » doit être compris comme la « suspension de la prise en charge ».

En miroir, le recours à des constructions analytiques permet de son côté d'exprimer des valeurs de non-engagement explicite (« apparemment, à ce

qu'il semble, d'après ce qu'on dit ») face à une absence de non-engagement explicite. Si l'auxiliaire « être » est accordé en classe au « patient » (nominatif) l'événement est explicitement non pris en charge, alors qu'il n'y a pas cette distanciation si l'auxiliaire porte la marque de l'agent. Ce genre de variation dans l'engagement qui, pour s'exprimer, recourt à des variations de marquage casuel rappelle des phénomènes présents en géorgien. L'absence d'une catégorisation spécifique de l'accès à l'information est confirmée par la particule *t'ar* qui provient d'un verbe « dire » et sert aux propos rapportés mais dont le fonctionnement global semble bien renvoyer au médiatif, c'est-à-dire à une moindre prise en charge plus qu'à une caractérisation de l'accès à l'information. On pourrait en dire autant des deux formes du gérondif présent *ǰaj* et du suffixe *-k:ar* « apparemment, il (me) semble ».

Avec le lak, on rentre dans un univers où la catégorisation de l'accès à l'information sert fondamentalement, quand elle a lieu, à la modulation de la prise en charge. Dans cet univers, il est courant que la distanciation serve aussi à exprimer des modes d'accès indirects à l'information (propos rapportés, propos inférés, etc.) ou la saillance de l'information par rapport aux informations détenues par le locuteur (admiratif, etc.). C'est cet univers qui avait été largement traité dans le premier volume de *L'Énonciation médiatisée*, avec des articles sur l'albanais, l'arménien, le bulgare, le persan, le népalé et le turc.

Avec la contribution de Timur Maisak et Sergei Tatevosov sur le *tsakhur*, langue appartenant comme le tsez et le lak à la famille nord caucasienne Nakh-Daghestanienne, et celle de Sergei Tatevosov sur le tatar, langue de la famille des langues turques, on reste dans ce même ensemble typologique. Dans la conjugaison analytique du *tsakhur*, l'auxiliaire peut recevoir un suffixe dit d'« attributivisation ». À certains temps (Aoriste, Passé et Prospectif), l'opposition entre les formes avec ce suffixe et les formes sans, manifeste des notions qualifiées d'« épistémiques » par les auteurs. Les formes sans suffixe (NAF « non-attributivized forms ») peuvent être alors interprétées selon les cas comme introduisant les notions de propos rapporté, d'inférentiel, de conjoncture, d'admiratif. Toutefois, du fait que les formes avec suffixe (« attributivized forms ») sont utilisées pour des assertions fortes, voire des ordres ou des vérités générales, et que les formes sans suffixe ont elles aussi des emplois qui vont au-delà de la source de l'information ou de l'admiratif (par exemple pour manifester la désapprobation ou la distance), les auteurs préfèrent retrouver la notion d'engagement (« degree of commitment of what he says ») pour caractériser la catégorie en jeu. Il s'agit bien ici de distanciation de l'énonciateur ou de médiatisation qu'il faut prendre comme relevant plus de la prise en charge que de la source ou de la saillance de l'information<sup>15</sup>. Un des faits du *tsakhur* à

<sup>15</sup> On voit ici aussi les inconvénients de l'usage du terme *evidentiality*. L'auteur part de « evidential-like meanings » avant de conclure qu'il s'agit en fait de « commitment ».

relever en termes de typologie est que la prise en charge est marquée positivement alors que la moindre prise en charge, ou distanciation, ne l'est pas.

Le tsakhur a par ailleurs une particule, *jī*, qui renvoie au domaine épistémologique et dont la portée est bien rhématique puisqu'elle affecte le prédicat principal dans sa totalité ou n'importe quel syntagme focalisé. Son usage est multiple. Elle permet d'indiquer le propos inféré, le propos rapporté, l'admiratif, etc. Etant donné qu'elle est compatible avec des informations aussi bien constatées que non constatées par l'énonciateur, son interprétation en termes de source ou de saillance de l'information est problématique. Les auteurs y voient l'indication d'une acquisition de l'information temporellement antérieure à la situation d'énonciation. On a alors une valeur de constatif si l'acquisition de l'information a lieu de manière directe, ou des valeurs classiquement associées au non-constatif (médiatif) si l'acquisition de l'information a lieu après l'occurrence de l'événement, objet de l'information. Cette particule ne semble donc relever ni de la prise en charge ni de la source d'information, mais d'une notion plus complexe de la saillance informative qui a besoin, en plus de l'opposition (savoir nouveau/savoir acquis), de la combinaison de trois repères temporels : le moment de la situation d'énonciation, celui de l'acquisition de l'information, celui de l'événement lui-même, contenu de l'information.

Loin du Caucase, le *tatar*, langue altaïque (branche turke) de la Volga présente des valeurs que l'on peut qualifier d'épistémologiques pour certains types de parfait. Dans la conjugaison synthétique, seules les formes du parfait (suffixe *-kän*) ont de telles valeurs et sont normalement utilisées pour exprimer un non-constatif, une non-présence du locuteur à l'événement qu'il décrit, événement qui doit être antérieur à la situation d'énonciation. Ce parfait synthétique est normalement utilisé pour des propos inférés à partir de faits observés, pour des propos à la première personne lorsque le locuteur n'était pas conscient de son acte, et pour les propos rapportés. Il est d'un usage standard dans les contes et les récits historiques avec, ici aussi, possibilité d'utiliser d'autres temps, tel que le prétérit, pour créer des effets de rapprochement temporel.

Dans la conjugaison analytique on trouve deux autres formes de parfait de l'auxiliaire *i*, dites « Admiratif » (suffixe *-kän*) et « Incertain » (suffixe *-mes*). Dans la mesure où l'auxilié peut lui-même recevoir un suffixe de parfait, d'imperfectif ou de futur, on peut construire un Passé Admiratif, un Présent Admiratif, un Prospectif Admiratif, face à un Passé Incertain, un Présent Incertain, un Prospectif Incertain. L'auteur pense que la fonction principale des temps Admiratifs est d'exprimer des événements inattendus ou nouveaux, normalement associés à une inférence ou à un propos rapporté. Les temps Incertains semblent plutôt avoir pour fonction de rapporter le propos à un ouï-dire indéfini (par exemple la rumeur). Ils ne servent pas à marquer une inférence à partir d'un autre état de choses. Pour l'auteur, ils expriment surtout un moindre engagement.

Il semble donc qu'on ait ici une imbrication des trois dimensions la prise en charge distancée, exprimée par les temps Incertains, avec une connotation de source (propos rapporté), la source de l'information sous sa version globale de source indirecte (non-constatif), exprimée par le parfait synthétique, la saillance de l'information, exprimée, avec des connotations de source (propos rapportés ou inférés inattendus), par les temps Admiratifs Ni la prise en charge, ni la source de l'information, ni la saillance informative ne semblent se manifester isolément dans cette langue. On se trouve bien ici au pôle opposé des systèmes d'où nous étions partis avec l'andoke, le paez, le tatuyo, etc

\*

La multiplicité des auteurs, leur éloignement et la diversité des tâches que les éditeurs ont dû affronter ces dernières années ont fait que cet ouvrage paraît bien tard par rapport à nos souhaits et à ceux des contributeurs, dont certains nous ont remis leurs textes il y a plus de quatre ans. Qu'ils veuillent bien accepter toutes nos excuses pour ce retard, ainsi que nos remerciements pour avoir maintenu le dialogue tout au long de ces années, et nous avoir fait découvrir des aspects particulièrement intéressants des langues dont ils sont la plupart du temps les seuls spécialistes.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AIKHENVALD, Alexandra Y, 2004, *Evidentiality*, Oxford University Press
- ANDERSON, L, 1986, « Evidentials, paths of change and mental maps », in W Chafe & J Nichols (eds), p 273-312
- BARNES, Janet, 1984, « Evidentials in the Tuyuca Verb », *International Journal of American Linguistics* 50, p 255-271
- BOAS, Franz, 1911, « Introduction » et « Kwakiutl », *Handbook of American Indian Languages*, BAE-B 40, Part 1, Washington, Smithsonian Institution
- BYBEE, Joan & Suzanne FLEISCHMAN (eds), 1995, *Modality in Grammar and discourse*, Amsterdam, John Benjamins
- CHAFE, Wallace, 1986, « Evidentiality in English Conversation and Academic Writing », in W Chafe & J Nichols (eds), pp 261-272
- CHAFE, Wallace & Johanna NICHOLS (eds), 1986, *Evidentiality the linguistic coding of epistemology, Advances in Discourse Processes*, volume XX, Norwood (NJ), Ablex Publishing Corporation
- CHUNG, Sandra & Alan TUMBERLAKE, 1985, « Tense, Aspect and Mood », in T Shopen (ed), *Language Typology and Syntactic Description*, Vol III *Grammatical Theory and the Lexicon*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 58

- DELANCEY, Scott, 1997, « Mirativity The grammatical marking of unexpected information », *Linguistic Typology* 1 33-52
- 2001, « The Mirative and Evidentiality », *Journal of Pragmatics* 33/3, p 369-82
- GIVON, Talmy, 1982, « Evidentiality and epistemic space », *Studies in Language* 6, p 23-49
- GUENTCHEVA, Zlatka, (ed) 1996, *L'enonciation mediatisee*, Paris-Louvain, Peeters (BIG 35)
- HARDMAN, Martha J, « Data-Source marking in the Jaqi languages », in W Chafe & J Nichols (eds), p 113-136
- JACOBSEN, William Jr, 1986, « The heterogeneity of Evidentials in Makah », *Evidentiality the linguistic coding of epistemology*, in W Chafe & J Nichols (eds), p 3-28
- JAKOBSON, Roman, 1971 [1957], « Shifters, verbal categories and the Russian verb », *Selected Writings* II, The Hague, Mouton de Gruyter
- JOHANSON, Lars, 2000, « Turkic Indirectives », in Lars Johanson & Bo Utas (eds), p 61-87
- JOHANSON, Lars & Bo UTAS (eds), 2000, *Evidentials (Turkic Iranian and Neighbouring Languages)* Berlin-New York, Mouton de Gruyter
- LAZARD, Gilbert, 1999, « Mirativity, evidentiality, mediativity, or other ? », *Linguistic Typology* 3, 92-110
- MITHUN, Marianne, 1986, Evidential diachrony in Northern Iroquoian, in W Chafe & J Nichols (eds), pp 89-112
- 1999, *The Languages of Native North America*, Cambridge, Cambridge University Press
- MUSHIN, Ilana, 2001, *Evidentiality and Epistemological Stance* Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company
- PALMER, Frank R, 1986, *Mood and Modality*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Textbooks in Linguistics)
- WEBER, David, 1986, « Information perspective, Profile and Patterns in Quechua », in W Chafe & J Nichols (eds), p 137-155
- WILLETT, Tomas, 1988, « A Cross-linguistic Survey of the Grammaticalization of Evidentiality », *Studies on Language* 12/1, p 51-97

I.

LANGUES AMÉRINDIENNES  
DE COLOMBIE



# LA MODALISATION DU SAVOIR EN LANGUE ANDOKE (AMAZONIE COLOMBIENNE)

Jon LANDABURU

## 0. NOTIONS INTRODUCTIVES

L'andoke est une langue à servitude subjectale (Hagège 1976), ce qui veut dire que tout énoncé déclaratif y est composé en dernière analyse de deux constituants immédiats co-obligatoires qu'on peut caractériser formellement et fonctionnellement comme syntagme prédicatif et syntagme sujet<sup>1</sup>. L'énoncé nucléaire, sans expansions et sans marges, se réduit à deux mots, un mot prédicat et un mot sujet, dans cet ordre. Le prédicat peut être nominal (ex. (1) à (4)) ou verbal (il n'y a pas d'adjectifs). Le prédicat verbal est accordé par un suffixe terminal à la classe de l'entité choisie comme sujet de prédication. Cette entité peut être de classe 1 (inanimés, abstraits, substances, plantes, quelques animaux, etc.), de classe 2 (arbres, objets longs et rigides, etc.) ou de classe 3 (animés), cette dernière se subdivisant en artefacts et organes ronds et/ou creux (classe 30), en êtres masculins (classe 31), en êtres féminins (classe 32), en êtres pluriels ou collectifs (classe 33). Le suffixe verbal d'accord au sujet est *-i* ou *-kã* pour la classe 1, *-kã* pour la classe 2, *-ɿ* pour la classe 3.

Le sujet n'apparaît pas sous la forme d'un nom mais sous celle d'un indice référentiel renvoyant à une entité définie appartenant à une des classes citées<sup>2</sup>. On a les huit indices génériques suivants: *ɿ-* (i.1), *oyá-* (i.2), *oya-* (i.30), *aya-* ou *oya-* (i.31), *ĩ-* ou *õ-* (i.32), *ã-* (i.33). Les personnes participant à l'acte d'énonciation peuvent aussi apparaître comme sujet sous la forme d'un des quatre indices suivants: *o-* «je», *ha-* «tu», *kẽẽ* «nous», *kã* «vous». Dans le mot sujet, l'indice référentiel est entouré d'affixes qui servent à modaliser les différents rapports cognitifs existant entre l'énonciateur, le co-énonciateur et l'état de choses exprimé, ce que nous allons considérer dans ce qui suit.

<sup>1</sup> Cette structure syntaxique duelle «à sujet» est loin d'être partagée par les autres langues de la région (cf. Landaburu 1994).

<sup>2</sup> Dans cette langue, les noms ont fonction prédicative et n'assument normalement pas de fonction référentielle. La référentiation est effectuée par des indices, que ceux-ci assument la fonction phrastique de sujet de prédication ou n'importe quelle fonction argumentale (participants intraverbaux ou actants, participants extraverbaux ou circonstants).

## Illustrations :

- (1) *du'u b-A'ḗ* « C'est [de l'] eau. »  
eau ENGAG.-i.1
- (2) *ḗ'pa b-óya* « C'est [du] bois. »  
bois ENGAG.-i.2
- (3) *púkḗ b-oya* « C'est [un] canöe. »  
canöe ENGAG.-i.30
- (4) *ḗḗḗḗḗḗ b-ḗ'i* « Ce sont [des] Andoques. »  
gens de la hache ENGAG.-i.33
- (5) *peḗ-i b-A'i* « Cela [entité de type 1] est rouge. »  
rouge-ACCORD1 ENGAG.-i.1
- (6) *peḗ-A b-aya* « Cela (entité de type 31) est rouge. »  
rouge-ACCORD3 ENGAG.-i.31.
- (7) *peḗ-A b-o'ə* « Je suis rouge. »  
rouge-ACCORD3 ENGAG.-je
- (8) *hábā ḗ-A b-o'ə* « Je ne m'en vais pas. »  
non aller-ACCORD3 ENGAG.-je
- (9) *hábā b-A o-ḗ-i* « Je ne m'en vais pas. »  
non ENGAG.-i.1 je-aller-ACCORD1

Les deux énoncés (8) et (9) ont le même contenu propositionnel, mais la visée prédicative est différente. Le premier caractérise l'entité promue à la place de sujet (j'y parle de moi), le second caractérise un événement (j'y parle d'un départ). Le type de ce second énoncé, très fréquent, garde une structure d'accord. Le sujet y est l'indice i.1 mais il n'a pas de valeur référentielle précise. Il renvoie à la situation ou au monde en général. Une approximation pourrait être : « \*il y a non mon départ ».

Dans les exemples ci-dessus et pour la facilité de l'exposé, l'indice sujet est toujours précédé du préfixe *b-*. Celui-ci appartient au premier paradigme du système d'uffixes suivants :

1. un préfixe initial obligatoire choisi dans un paradigme à quatre positions : *kḗ-*, *b-*, *bā-*, *k-* ∞ *d-*, que nous appelons Engagement assertif ;
2. un suffixe terminal obligatoire choisi dans un paradigme à trois positions : *-ñé'*, *-pé*,  $\emptyset$  que nous appelons Temps ;
3. un suffixe facultatif immédiatement postérieur à l'indice référentiel sujet choisi dans un paradigme à deux positions, que nous appelons Source du Propos : *-há*, *-ḗi* ;
4. un suffixe facultatif entre 3 et 2, appelé Potentiel -*kḗ* ;

Mot Sujet = + ENGAGEMENT + **indice référentiel**  
± SOURCE ± POTENTIEL + TEMPS

<sup>3</sup> Ces premiers exemples sont au temps  $\emptyset$  (marque  $\emptyset$ , voir *infra*) pour lequel certains indices référentiels présentent des variations de forme par rapport à la forme canonique donnée plus haut. On a : i.1=*A'i*, i.32=*i'i* ou *ḗ'i*, i.33=*ḗ'i*, je=*o'ə*, tu=*ha'a*, nous=*kḗḗ*, vous=*kḗ'a*.

## 1. PARADIGME DE L'ENGAGEMENT ASSERTIF

a) Opposition *kẽ-*/*b-*

Soit le couple d'énoncés :

- (10) *duiáħa b-ã dã-ã-ħ*  
 (11) *duiáħa kẽ-ã dã-ã-ħ*  
 Blancs      ENGAG.-i.33      INGR.-se déplacer-ACCORD3  
 [prédicat + sujet +      prédicat relatif au sujet]

Dans les deux cas la traduction pourrait être «Les/Des Blancs arrivent» (plus précisément «Ce sont des Blancs qui arrivent»). L'énoncé (10) est le plus trivial. Si je me trouve par exemple dans un canoë avec un ami et que j'entends un bruit de moteur au loin, je peux dire (10). Mon interlocuteur prête attention, regarde ; il peut répéter et assumer (10) en le faisant précéder de *ãã* «Oui». Il semble difficile d'utiliser (11) dans la situation décrite. Le faire semble impliquer les deux conditions suivantes,

1. mon interlocuteur n'a pas accès direct à l'événement,
2. mon savoir est absolument garanti,

conditions qui pourraient par exemple être données en cas d'une révélation ou d'une évidence intérieure très forte que je pourrais avoir de la venue des Blancs. Je pourrais aussi par exemple utiliser (11) si en forêt, grimé sur un arbre, je vois au loin un groupe de Blancs alors que mon interlocuteur au pied de l'arbre ne peut les voir. *kẽ-* a un trait sémique de non-partage du savoir, d'exclusion – au moins momentanée – de l'interlocuteur de la connaissance de l'état de choses déclaré. Il manifeste à la fois un renforcement d'autorité de l'énonciateur et une exclusion du co-énonciateur : «Vraiment, je te dis, moi qui sais, les Blancs arrivent». L'affirmation en *kẽ-* est péremptoire. Sa mise en cause par l'interlocuteur peut être offensive.

Les sages (chaman) utilisent beaucoup *kẽ-* lorsqu'ils se réfèrent à des faits qu'ils ont pu connaître par une expérience qui leur est propre (méditation, hallucinations induites par la coca, le tabac ou autres psychotropes) et qu'ils rapportent à ceux qui viennent les écouter. Ici aussi, l'usage de *kẽ-* marque l'autorité et le caractère privé mais renforcé de la connaissance. *kẽ* est aujourd'hui utilisé par le maître d'école pour enseigner à ses élèves.

Un vieillard, Plume-d'Aigle-rayée, qui nous racontait, il y a presque trente ans, les massacres du début du siècle, massacres dont il était alors le seul témoin survivant, faisait défiler le récit des événements avec l'engagement en *b-*, modalité habituelle pour présenter les faits. À plusieurs reprises, et comme pour donner du poids à son témoignage, il introduisit le préfixe *kẽ-*.

- (12) *dwí-ŷ kē-nē'* *si-kē-ǎ-bu-i*  
 vrai-LOC. ENGAG.+i.1<sup>4</sup>-PROX. vers le bas-nous-eux-détruire-ACCORD1  
 «Ils nous tuaient (cela est très vrai).»

Lorsque le boa du mythe, accroché par la queue à un tronc et tiré de la tête par un tapir, sent qu'il va se déchirer en deux, il crie à son père :

- (13) *bá'bá dǒ-be'ai-kǎ* *kē'-ī*  
 papa je+IRR.-déchirer-ACCORD1 ENGAG.+i.1-TPSØ  
 «Papa! [je sens que] je vais me déchirer.»

Aucun morphème n'exprime ici l'idée de sensation ou de sentiment. Le boa aurait aussi bien pu dire :

- (14) *bá'bá dǒ-be'ai-kǎ b-á'i*.

On aurait traduit simplement par : «Papa! Je vais me déchirer.»

Dans le même mythe, avant que le boa n'aille affronter le tapir, avec le résultat que l'on vient de voir, son père, pour le dissuader, lui dit :

- (15) *kǎi sǎbe-ata-á* *kē-ya* « Mais il est très fort. »  
 mais fort-vraiment-ACCORD3 ENGAG.-i.31.

L'utilisation de *kē-* au lieu de *b-* permet au père de souligner que, précisément, son fils présomptueux ne sait pas que le tapir est fort mais que lui le sait.

*kē-* dirige effectivement l'interlocuteur vers une expérience qui lui est cachée, *b-* vers une expérience en principe tangible. Si je dis :

- (16) *páa b-á á-pó'kǎ-i* « Le jour se lève. » (*litt.* ça éclaireit)  
 Déjà ENGAG.-i.1 i.1-éclairer-ACCORD1

c'est que mon interlocuteur et moi, tous deux réveillés, voyons ensemble le lever du jour. Par contre, j'utiliserai

- (17) *páa kē-Ø á-pó'kǎ-i*,

si mon interlocuteur dort pendant l'événement et que je le réveille. C'est de fait une formule courante pour réveiller quelqu'un : «Allons, debout, le jour se lève!». Puisqu'il permet de renforcer l'autorité du locuteur face à l'interlocuteur, on comprend que *kē-* puisse être utilisé comme performatif. Quand les danseurs invités à un bal arrivent avec le gibier, le maître de maison les reçoit en disant :

- (18) *ódo kē kǎ-sia o-saa*  
 ceci ENGAG.+i.1 votre-gibier moi-galette  
 «Ceci est ma valeur en galette de manioc de votre gibier.»

Cette formule est rituelle et solennise l'échange. L'offrande et sa rétribution sont ainsi dûment acceptées par le maître. Il y a création de valeur par le maître et donc, ici aussi, asymétrie. Quand l'humanité antérieure à la nôtre remontait

<sup>4</sup> Pour les deux préfixes *kē-* et *bā-* devant l'indice référentiel i.1 -A, on a l'équation morpho-phonologique : *kē-* + -A = *kǎ*, et *bā-* + A = *bǎ*.

les rivières et voyait un animal ou une plante digne d'être représenté, elle gravait aisément, comme en dessinant, ces pétroglyphes que nous voyons aujourd'hui sur les rochers en disant :

- (19) *ñé'bo kē-ya* «Cet animal reste ici.» (Cela est ici).  
ici ENGAG.-i.31

*kē-* peut aussi avoir comme effet d'universaliser la validité de l'affirmation :

- (20) *kuaha b-<sub>A</sub>-pé duiáħa ē-ē-po-i*  
longtemps avant ENGAG.+i.1-passé lointain Blancs i.33-INGR.-apparaître-ACCORD  
«Il y a longtemps que les Blancs sont apparus.»

- (21) *kuaha kēpé duiáħa ē-ē-po-i*  
«Il y a longtemps que les Blancs sont apparus... (ils ne viennent plus).»

L'énoncé (20) n'implique évidemment pas que les Blancs ne puissent plus apparaître, (21) semble le faire.

#### b) *k-* et *d-*

L'énoncé (10), comme d'ailleurs l'énoncé (11), peut être la réponse appropriée à l'énoncé suivant :

- (22) *duiáħa k-ē dā-ē-A*  
Blancs ENGAG.-i.33 INGR.-se déplacer-ACCORD3  
«Ceux qui arrivent sont-ils Blancs ?»

Le préfixe *k-* sert à poser une question. C'est le procédé habituel pour l'interrogation totale à laquelle une réponse satisfaisante peut être aussi : *āā* «oui», *ħáħbā* «non», *kāśéħa* «peut-être», etc. L'interrogation partielle, qui porte non sur l'état de choses comme globalité mais sur un élément particulier de l'état de choses, est exprimée par le préfixe *d-*, stricte variante combinatoire syntaxique de *k-*. On a par exemple :

- (23) *kói d-ē dā-ē-A* «Qui arrive ?»

ou plutôt, en prenant en compte le fait que *kói* «qui» est le prédicat principal et *-ā*, i.33 (entités collectives) son sujet : «\*Ceux qui arrivent sont qui ?»

#### c) *bā-*

Face à *k-* et *d-*, qui posent une question et supposent en principe l'ignorance du locuteur, le préfixe *bā-* manifeste une question que le locuteur se pose à lui-même. Face à *b-* et *kē-*, qui affirment, *bā-* manifeste une interrogation par le locuteur et pour lui-même au sujet de la valeur de vérité de ce qu'il énonce. L'interlocuteur est simple témoin de la délibération. Le conteur utilise beaucoup *bā-*. Dans l'enchaînement de son récit, il crée par exemple une rupture en disant :

- (24) *hí- $\Lambda$  bā-há-pé* "  *$\Lambda$ -ka  $\Lambda$ -dí nē'-ēhē ā-ya-é'-i*  
 quel-i.1 ENGAG.+i.1-RAPP.-DIST. i.1-ANAPH. i.1-là ici-depuis i.33-i.31-dire-ACCORD1  
 quoi donc-alors passé-dit-on ceci cela depuis ici lui avait-il dit  
 «Et ensuite, qu'est-ce donc qu'il lui avait dit?»

L'interrogation peut être réelle et exprimer une vraie délibération, une recherche du locuteur dans sa propre mémoire tout en prenant l'interlocuteur à témoin. Elle peut être rhétorique. Elle contribue en tout cas à animer le récit par ce passage du registre narratif au registre discursif<sup>5</sup>.

Dans la situation évoquée plus haut, le vieillard Plume-d'aigle-rayée, dans son récit du génocide de son peuple auquel il assista enfant, nous dit à un certain moment :

- (25) *hí- $\Lambda$ -ý-ahá bā-nē'*  *$\Lambda$ -ka s-ā-bu-dī-i*  
 quel-i.1-LOC-depuis ENGAG.-PROX. i.1-ANAPH. vers le bas-i.33-détruire-FREQ.-ACCORD  
 (litt. Cela qu'ils les tuaient était donc dans quoi ?) = «Et pourquoi donc tuaient-ils?»

Le vieillard s'interroge sur les motivations des tueurs. Il ne peut pas interroger ses interlocuteurs, tous plus jeunes et non témoins des terribles événements qu'il se remémore. Il va d'ailleurs continuer en disant : «Est-ce que je le sais, moi (engagement en *k-*, donc destiné aux interlocuteurs) ? Je ne peux pas dire pourquoi ils les tuaient (engagement en *b-*, destiné aux interlocuteurs) ! Serait-ce les bons qu'ils laissaient (engagement en *bā-* dirigé vers lui-même) ?».

Paradoxalement, cette valeur de *bā-* qui rejette l'interlocuteur au second plan permet de poser de véritables questions de manière moins directe, moins agressive. Dans cette même situation, un peu plus avant, le fils du chef du groupe, beaucoup plus jeune, demanda au vieillard :

- (26) *híbo-ño bā-āñé'* *pó'so $\Lambda$  áhakā  $\Lambda$ 'i fásíkā*  
 lequel-personne ENGAG.-i.33-PROX. chef encore cela endroit  
*kš-ī-dā $\Lambda$ - $\Lambda$*   
 vous-INGR.-réunir-ACCORD3  
 «Celui qui vous a réunis à nouveau en un même endroit, qui est-ce?»

Il s'agit clairement d'une question, donc d'une interpellation, au vieillard, mais le jeune, respectueux, ne demande pas *híbo-ño d-āñé'*, etc. Comme le jeune n'est pas strictement contraint à utiliser *bā-*, il vaut mieux parler d'effet

<sup>5</sup> Voir l'opposition de ces registres in Benveniste (1966 : ch. XIX). *b-* est clairement l'engagement utilisé lors du récit. Le narrateur fait partager les événements dont il a connaissance. Il y a alors une certaine symétrie entre Je et Tu. Les autres préfixes, qui n'ont pas cette symétrie, ramènent au premier plan la relation Je-Tu et font passer l'échange sur le registre du discursif ou du « temps commenté » (Weinrich, 1964). À cette « animation-dramatisation » de la narration contribuent aussi l'insertion très fréquente par le locuteur de propos directs des personnages du récit ainsi que les fausses questions des assistants qui, dans le cas d'une narration mythique, connaissent l'histoire, mais doivent manifester leur intérêt en demandant à répéter comme s'ils n'avaient pas compris, ou en interrogeant sur la suite comme s'ils ne la savaient pas.

perlocutoire de cette marque. Un peu avant, il a d'ailleurs utilisé le préfixe *bā-* en disant :

(27) *i-ahá... k-āñé' ʌ-táy-ka s-ē-o-bu-ni dōko*

«Et après... est-ce à la suite de cela qu'ils les tuaient ?»

Nous parlions plus haut d'usage paradoxal car *bā-*, censé minimiser le rôle de l'interlocuteur au profit du locuteur, est utilisé ici pour amoindrir le locuteur devant l'interlocuteur. Mais c'est peut-être davantage la diminution de l'autorité du locuteur que celle de l'interlocuteur qui est utilisée pour exprimer le respect de celui-là envers celui-ci. En tout cas, la «bémolisation» (moindre force) de la question que permet *bā-* peut être utilisée pour marquer une bémolisation dans le rapport interpersonnel statutaire (courtoisie, évitement). Il s'agit d'une extension pragmatique car la valeur grammaticale du préfixe ne semble concerner que le rapport interpersonnel épistémique et non le rapport interpersonnel statutaire. Cet usage «courtois» ne semble d'ailleurs pas fréquent.

On peut s'attendre à ce que le strict registre du récit, c'est-à-dire l'énonciation d'événements ayant eu lieu et supposés connus par construction par le conteur, se prête peu à l'usage de *bā-*. De fait, les exemples donnés ci-dessus relèvent du registre du discours inséré dans un récit. Hors contexte de narration, lequel crée un champ épistémique particulier, *bā-* est aussi couramment utilisé dans le discours quotidien. Sa valeur est toujours celle d'une mise en suspens de la valeur de vérité de l'affirmation :

(28) *tañe bāya tētua*

«Tañe est-il (donc, vraiment) le chef ?»<sup>6</sup>

ou d'une question que le locuteur se pose à lui-même. Après une conversation où il me parlait des fêtes passées, le fils du chef me dit :

(29) *híboá bā ʌka ʌhʌkē oa dā-dāhēi*

jusqu'à quand est-ce donc cela à nouveau là nous-danser-ACCORD

«Quand est-ce que nous danserons à nouveau ?»

Comme il est clair qu'en tant qu'étranger je n'ai pas la réponse, c'est bien à une délibération interne que l'on me fait assister.

Un cas intéressant d'usage de *bā-* est celui qui concerne des événements par nature uniquement subjectifs ou «privés». Face à un enfant qui pleure après qu'on lui a fait une piqûre, je ne peux pas dire :

<sup>6</sup> Il est intéressant de remarquer qu'une traduction habituelle en français de cette marque est «donc» («*entonces*» en espagnol). «Donc» est un opérateur de déduction. Il connote un enchaînement de propos, une continuité de discours le plus souvent attribuable à une même personne. Les questions créent une rupture et sortent le locuteur de lui-même pour produire un propos qu'il n'assume plus. On peut comprendre que le poids de l'idée de continuité de discours dans l'usage de «donc» puisse servir, lorsqu'il est associé à une question, à renvoyer la question sur la personne qui la pose plutôt qu'à la poser à l'interlocuteur. C'est exactement ce que fait *bā-*.

- (30) *yaa bA apoi* «Ça lui fait mal.»  
à lui il y a ça-fait mal

Mais je peux dire :

- (31) *yaa bā apoi* «Ça a l'air de lui faire mal.»

Mes informateurs me disent que c'est le caractère caché ou réservé de l'expérience, uniquement subjective, de l'autre qui m'oblige à suspendre l'affirmation («*Está seguro que le duele, pero uno no siente, el niño es que siente*»). Il me semble plutôt que l'usage de *bā-* vient de mon impossibilité à affirmer que la piqûre soit la cause réelle des pleurs de l'enfant. Ce n'est pas le caractère subjectif de l'événement qui est pris en compte puisqu'on peut trouver de tels événements sans *bā-*. Ainsi :

- (32) *bVATÚ-A b-aya* «Il est heureux, content.»

Quoi qu'il en soit de ce point, la valeur la plus commune de *bā-* est celle d'une mise en suspens de l'affirmation d'un savoir.

#### d) Conclusion

Nous pourrions ordonner classiquement les valeurs fondamentales des quatre préfixes du pronom sujet déclaratif sur un axe, en allant du plus avéré au moins avéré :

+ *kē-.....b-.....bā-.....k-* (ou *d-*) –

Cet axe permet la qualification par le locuteur de son savoir quant à l'état de choses énoncé comme :

INDISCUTABLE / SÛR / DOUTEUX / INEXISTANT.

C'est l'existence du savoir où la présence de la vérité qui est ici modalisée. Si l'on veut pourtant tenir compte de la complexité des effets rencontrés, il vaut mieux intégrer la relation intersubjective présente dans les oppositions et ordonner les valeurs des quatre préfixes sur deux dimensions polaires, qui concernent à la fois le savoir du locuteur et la relation *JE/TU* :

	SAVOIR DE <i>JE</i>	/	NON-SAVOIR DE <i>JE</i>
SAVOIR DE <i>TU</i>	<i>b-</i>		<i>k-</i> (ou <i>d-</i> )
NON-SAVOIR DE <i>TU</i>	<i>kē-</i>		<i>bā-</i>

*Autant que du savoir du locuteur, il s'agit donc de rapports d'autorité épistémique entre le locuteur et l'interlocuteur.* Le jugement du locuteur sur la véracité de son propos se combine avec la dimension intersubjective du propos, dans le système grammatical et pas simplement dans les effets perlocutoires ou pragmatiques. Cette situation ne semble pas spécifique à l'andoke et pourrait susciter des examens plus approfondis ailleurs. On peut d'ailleurs penser que c'est l'influence traditionnelle de la logique, scolastique ou formelle, sur la grammaire qui a conduit à séparer ces deux dimensions,

nécessairement présentes et imbriquées dans tout acte de communication. Les quatre désignations suivantes pourraient aussi faire l'affaire :

- kē-* = savoir imposé  
*b-* = savoir partagé ou partageable  
*bā-* = savoir en suspens  
*k-/d-* = savoir demandé

## 2. PARADIGME DU TEMPS

Le paradigme temporel termine le pronom sujet. Bien qu'affecté à l'expression d'une entité (le sujet), c'est bien l'état de choses lui-même qui est situé par cette catégorie, ou si l'on préfère, l'aire de validité temporelle de la prédication qui est ainsi définie. On a trois positions qui correspondent à trois sphères de temporalité :

1. *ñé'* proximal (PROX.). L'événement est achevé et situé dans la proximité du présent (moment d'énonciation).

(33) *duiáha b-əñé' dā-ə-A*  
 Blancs ENGAG.-i.33-PROX. INGR.-se déplacer-ACCORD  
 « Les Blancs sont venus. »

2. *-pé*, distal (DIST.). L'événement est achevé et situé dans un passé coupé du présent. Cela peut être hier ou il y a très longtemps. C'est par rapport à *ñé'* que *-pé* est qualifié de distal.

(34) *duiáha bā-pé dā-ə-A*  
 « Les Blancs sont venus, il y a longtemps. »

(35) *pé'ea b-A-péa dō-hípiei-i kǎséha*  
 hier ENGAG.-i.1-hier je+ÉGRES.-cueillir+coca-ACCORD1 mais  
*b-A-pé hábā kó-dó-i*  
 ENGAG.-i.1-DIST. non je+en-trouver-ACCORD1  
 « Hier je suis allé cueillir de la coca mais je n'en ai pas trouvé. »

(36) *ñé'e b-A-pé kuaha yí-yē-A-i*  
 ici ENGAG.-i.1-DIST. il y a longtemps direct.-i.31-vivre-ACCORD1  
 « Il vivait ici il y a longtemps. »

3. Ø. Sphère temporelle des états de choses non accessibles à l'opposition proximal/distal. Cette position est utilisée pour les événements synchrones au temps de l'énonciation (présents) et pour les événements irréels (non réels, simplement possibles, simplement pensés). Comme cette marque zéro correspond à un choix réel de temporalité et non au terme non marqué d'une opposition privative, on en tire la conclusion que le paradigme de Temps est obligatoire.

Pour les événements irréels, le radical verbal acquiert une flexion spéciale dite IRRÉEL. Face à :

(10) *duiáħħ* *bā* *dā-ā-ħ* « Les Blancs arrivent. »

on a :

(37) *duiáħħ* *bā* *ī-dā-ā-ħ* « Les Blancs viendront/viendraient. »

Cette flexion est incompatible avec les temps *ñé'* et *-pé*. La réalité est situable, pas l'irréalité<sup>7</sup>.

\**duiáħħ* *bāñé'/bāpé* *ī-dā-ā-ħ*

L'interprétation première des marques de ce paradigme donne à penser qu'il s'agit de temps et non d'aspect. Cette interprétation est renforcée par le fait que *ñé'* est aussi le suffixe proximal des démonstratifs et le déterminant des déictiques de lieu : *ħñé'* « ceci » (objet de classe 1 situé dans la proximité spatiale), *ñé'-bó* « ici » (endroit de proximité). Les exemples suivants montrent que l'aspect est commandé par d'autres moyens d'expression (ici un adverbe) et non par le suffixe temporel.

(38) *páa* *b-ħ* *o-ā-i*  
 déjà(ADVERBE) ENGAG.-i.1 i.31-se déplacer-ACCORD 1  
 « Il est parti. » (départ accompli, au présent)

face à :

(39) *páa* *b-ħñé'* *o-ā-i*  
 « Il est parti, il y a peu. » (départ accompli, au proximal)

Comme c'est souvent le cas ailleurs, la proximité/distance indiquée par le locuteur est modulée selon ses besoins. Un événement situé sur une chronologie objective lointaine (nombre important de jours ou d'années écoulés) peut quand même être localisé dans une temporalité *ñé'*, soit parce qu'on considère l'actualité de son impact, soit parce qu'on veut se rapprocher de l'interlocuteur (sorte de présent défini de narration). Le génocide raconté par Plume-d'Aigle-rayée et dont nous parlions plus haut avait eu lieu au moins soixante ans avant l'enregistrement du récit en 1970. Celui-ci est pourtant tout entier situé dans le *ñé'*. Les événements mythiques qui ne peuvent être situés sur une chronologie objective, mais qui sont considérés comme relevant du monde véritable présent derrière les apparences, sont situés dans le *ñé'*. Comme pour les événements historiques, il faut néanmoins tenir compte de la modulation du rapport inter-subjectif que produit l'usage du suffixe temporel. Les chamans qui utilisent *ñé'* pour la récitation des mythes indiquent en effet par là-même leur familiarité avec le monde du mythe et, partant, leur propre force, leur propre sûreté. On

<sup>7</sup> L'exemple de la langue kamëntsa (Jamioy, ce volume) montre qu'on peut parfaitement, dans un autre système, situer les états de choses irréels sur un axe de proximité/distance. L'*andōke* ne le fait pas et réserve cette modulation aux états de choses réels.

verra plus bas comment la combinatoire de ce suffixe avec d'autres permet une classification des genres de récits.

Les marques temporelles sont combinables avec n'importe laquelle des quatre marques d'engagement. Quelle que soit la distance d'un événement à son énonciation, le savoir que j'en ai peut être indiqué comme catégorique, assertorique, problématique ou inexistant, pour ne reprendre que la lecture linéaire du préfixe. L'andoke n'utilise pas la distance temporelle (ni d'ailleurs l'aspect) pour dégager la responsabilité de l'énonciateur ou pour «médiatiser» la sûreté de sa connaissance.

### 3. MARQUE DE POTENTIEL

Immédiatement avant le paradigme temporel peut apparaître une marque permettant d'opposer un événement senti par le locuteur comme devant avoir lieu (marque *-kǎ*) à un événement soustrait à cette qualification (pas de marque). Donner une dénomination à cette marque n'est pas facile en français. On pourrait parler de «virtuel», en donnant à ce mot le sens particulier de ce qui existe en puissance, de ce qui a déjà en soi les conditions essentielles à son actualisation<sup>8</sup>. Malheureusement cette acception, fort utile, est souvent soit réduite à l'idée de «possible», soit oblitérée aujourd'hui par celle de «simulacre» (réalité «virtuelle»). Il nous semble que le trait permanent ici est l'idée de qualifier un état de choses comme en tension vers sa réalisation. Ce n'est pas de la nécessité au sens strict (ce qui ne peut pas ne pas avoir lieu). Ce n'est pas non plus de la probabilité. C'est de l'être en gestation, en germe. De la tendance. En traduction cela peut donner : pouvoir, vouloir, devoir, du futur, du normatif, etc. C'est en partie à cette notion que pensait Benveniste quand il parlait de «prospectif» dans les temps de récit<sup>9</sup>. Faute d'une appellation plus satisfaisante, nous reprendrons le terme de Potentiel (POT.) avec cette connotation de tension, de germe, d'événement en puissance.

Quand le petit pic-vert se voit sollicité par le personnage Lune de le libérer de sa prison, il lui demande :

(40) *hǎõñõe* *d-ǎ-kǎ-tý* *ha-o-ǎ-i*  
COMMENT ENGAG.-I.1-POT.-PHAT. TU-JE-FAIRE-ACCORD 1

«Que puis-je (que dois-je, que vais-je) te faire ?»

et cela pourrait s'opposer à :

<sup>8</sup> Cf. Lalande [1902] 1988, *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, article «virtuel», sens B, Paris, PUF.

<sup>9</sup> Cf. Benveniste : «Quand, dans le récit des événements, et par le jeu de l'enchaînement historique, surgit une imminence où doit s'accuser une fatalité, l'historien use du temps que nous appelons le prospectif ("il allait partir", "il devait tomber")». (1966, «Les relations de temps dans le verbe français», p. 245)

- (41) *hĩõõõe d-A-tʻ ha-o-A-i*  
 «Qu'est-ce que je te fais/je t'ai fait?»

On voit que l'insertion du Potentiel projette l'état de choses prédiqué dans un devoir-être. Il ne faut pas confondre cette projection dans un devoir-être avec la qualification de l'état de choses comme une possibilité, une construction mentale, voire un calcul, opération que réalise la flexion verbale d'Irréel.

Face à (40) et à (41), on a :

- (42) *hĩõõõe d-A-tʻ ha-dõ-A-i* «Que te ferai(s)-je?»  
 comment ENGAG.-i.1-PHAT. tu-je+IRR.-faire-ACCORD I

(la flexion d'Irréel apparaît dans la modification de l'agent qui passe de *o-* à *dõ-*). Le Potentiel n'est pas compatible avec l'Irréel. Il relève uniquement du Réel. Ainsi (43) n'est pas permis :

- (43) \**hĩõõõe d-A-kã-tʻ ha-dõ-A-i*

face à :

- (44) *udãka b-A dõ-ba'i-i*  
 demain ENGAG.-i.1 je+IRR.-manger-ACCORD I  
 «C'est demain que je mangerai.»

événement possible, simple anticipation de la pensée, on a donc :

- (45) *udãka b-A-kã o-ba'i-i* «C'est demain que je dois/je veux manger.»

qui indique que l'événement est lié à une cause réelle qui tend à le produire. Cette cause peut être une volonté, une norme, une force. Parler en *-kã* suppose que l'énonciateur perçoit cette cause, ou du moins sent l'événement comme voué à se réaliser.

Un énoncé comme :

- (46) *pãa b-A-kã ya-ba'i-i*  
 ACC. ENGAG.-i.1-POT. i.31-manger-ACCORD I

peut être interprété selon les cas comme «il veut manger» (perception d'un vouloir de la personne mise en scène) ou comme «il doit manger» (perception d'une obligation qui s'exerce sur cette personne). On peut aussi l'interpréter comme «il peut manger», en entendant par là une affirmation de capacité non abstraite, en acte. Par exemple si j'arrive chez moi, qu'il y a un invité et que je demande à ma femme si l'invité a mangé, elle peut me répondre par (46) dans le sens de «il n'a pas mangé mais il peut manger... dès qu'il le voudra»<sup>10</sup>. Si la personne mise en scène dans l'énoncé est l'énonciateur lui-même, l'interprétation volitive semble plus plausible que l'interprétation normative, encore que l'on puisse se poser la question de l'existence claire d'un concept de volonté au sens de la philosophie occidentale. En tout cas, pour un chef, parler en *-kã*

<sup>10</sup> La capacité abstraite s'exprime par un suffixe sur le radical verbal dont la traduction pourrait être : «il sait manger».

dans un discours politique, c'est engager sa responsabilité et attester, soit qu'il a le pouvoir de réaliser ce qu'il annonce, soit sa capacité divinatoire de sentir le futur. Parler en *-kǎ*, nous dit-on, est l'indice de quelqu'un de fort, tel le héros mythique Tofidei qui tint ses promesses en mettant en déroute nos ennemis.

L'interprétation normative semble l'emporter sur l'interprétation volitive dans l'exemple suivant qui est comme une recommandation :

- (47) *há bā b-A-kǎ dī-pAD-i, yi-A b-ĩ'i*  
 non ENGAG.-i.1-POT. i.32-cuisiner-ACCORD1 malade-ACCORD3 ENGAG.-i.32  
 « Elle ne doit pas cuisiner, elle est malade. »

L'affirmation du non-devoir-avoir-lieu est ici liée au respect de la norme. Mais *-kǎ* n'est strictement lié ni à la volonté ni à l'obligation. La cause dont on parlait plus haut qui pèse sur l'état de choses, peut être une force physique comme dans le cas suivant d'un arbre presque déraciné :

- (48) *páa b-A-kǎ kǎ'ǎdɿ y-ó-dwátá-i*  
 ça y est ENGAG.-i.1-POT. arbre DIRECT.-i.2-tomber-ACCORD1  
 « L'arbre va tomber tout de suite. »

C'est le domaine d'application (avec les personnes, les animés, les inanimés, etc.) qui spécialise pour nous un concept dont la marque atteste la perception par l'énonciateur d'une imminence, d'un poids propre à certains événements. L'usage du Potentiel avec les marques de temporalités réalisées (proximal et distal) confirme cette interprétation. On a comme effet secondaire un contrefactuel, mais l'opération est bien la localisation dans une distance du passé d'un événement en puissance :

- (49) *ó'ɿ b-A-kǎ-ñé' sée-A*  
 moi ENGAG.-i.1-PROSP.-PROX. noyer-ACCORD3  
 « Je me suis presque noyé. » (j'allais me noyer, il y a peu)
- (50) *ó'ɿ b-A-kǎ-pé sée-A*  
 « Je m'étais presque noyé. »

Reprenant la phrase du pic-vert (40), si par exemple Lune reprochait à l'oiseau de ne pas l'avoir aidé, ce dernier pourrait rétorquer :

- (51) *híõñõe d-A-kǎ-ñé'-tɿ ha-o-A-i*  
 « Qu'aurais-je pu (dû) te faire ? »

Comme les autres événements, réels ou irréels, l'événement au Potentiel peut recevoir une évaluation de probabilité de réalisation,

- (52) *udāka b-A-kǎ kǎsehá yē-po-i*  
 demain ENGAG.-i.1-PROSP. probablement lui-arriver-ACCORD1  
 « Il doit probablement arriver demain. »

ou l'assignation d'un intentionnel, par un adverbe qui le subjectivise davantage :

- (53) *udāka b-λ-kā h'á'te pedrera oboka kē-ā-i*  
 demain ENGAG.-i.1-POT. INTENT. Pedrera vers nous-déplacer-ACCORD1  
 «Nous pensons aller à Pedrera demain.» (*litt.* notre aller va avoir lieu et de plus nous en avons l'intention)

Le Potentiel est compatible avec tous les engagements. Avec *kē-*, on a par exemple :

- (54) *o'y kē-kā-né' sée-λ*  
 toi ENGAG.+ i.1-POT.-PROX. noyer-ACCORD3.  
 «Je m'étais presque noyé.» (j'étais sûr que j'allais me noyer)

La marque de Potentiel est située dans la même zone finale du mot sujet que les marques de Temps. Comme celles-ci, elle a pour fonction de situer l'état de choses prédiqué dans une sphère du monde. On a donc, au début du sujet de prédication la qualification du savoir de l'état de choses, à la fin sa localisation dans une sphère ontico-temporelle.

#### 4. PARADIGME DE SOURCE DU PROPOS

##### a) Propos rapporté : *-há* (RAPP.)

Immédiatement après l'indice référentiel du sujet peut apparaître une marque dont la fonction est de préciser que c'est à travers des propos que le locuteur a accès à l'état de choses qu'il déclare<sup>11</sup>. On oppose ainsi :

- (55) *ha-λta púkā o-ī-ti-λ b-aya*  
 ton-fils canoë cela-i.-faire-ACCORD3 ENGAG.-i.31  
 «C'est ton fils qui fait un canoë.»

à :

- (56) *ha-λta púkā o-ī-ti-λ b-aya-há*  
 «C'est ton fils qui fait un canoë, on me l'a dit.»

Avec *-há* ce n'est pas le dire d'un autre qui est affirmé, mais l'événement lui-même qui est indexé du rapport cognitif que j'entretiens avec lui, ici un ouï-dire. Dans les langues européennes communes<sup>12</sup> et surtout en français ou

<sup>11</sup> Cette opération et celle qui suit (inférence) renvoient à la notion, devenue courante en linguistique amérindienne anglo-saxonne, d'*evidentiality* (cf. par exemple Chafe & Nichols 1986). Ce terme et ses dérivés (*evidentials*) sont néanmoins à éviter en français («évidentiels») car ils prêtent à confusion. Alors qu'en anglais ils renvoient à la notion de preuve (*evidence* au sens juridique) et donc, légitimement, à la notion de ce sur quoi je fonde mon propos, en français ils renvoient à l'immédiateté et à l'«indiscutabilité» de mon propos et donc à sa qualité de vérité. Qu'il puisse être important de maintenir la distinction entre le fondement du propos et sa qualité de vérité, c'est ce que montre l'*andoke* qui réserve un paradigme pour l'un et un paradigme pour l'autre.

<sup>12</sup> Ce n'est pas le cas de la langue basque qui dispose d'un paradigme grammatical de modalités du savoir préposées à la forme synthétique verbale et permet d'opposer les modalisations suivantes : dubitatif (*ote*), propos rapportés (*omen*), conjecture (*edo*), présomption (*bide*).

dans les langues romanes, l'expression d'un propos dont l'origine est rapportée à d'autres propos, utilise fréquemment une construction complexe qui inverse l'ordre hiérarchique sémantique entre le dictum et la modalité, créant de ce fait une incertitude quant à ce qui est le dictum. Dans «on m'a dit que ton fils fait un canoë» la modalité fournit la proposition principale, le dictum la proposition subordonnée. Pragmatiquement il s'agit la plupart du temps d'une affirmation modalisée portant sur la construction d'un canoë, mais la syntaxe implique que la question de la vérité de l'affirmation puisse porter – de fait elle porte souvent – sur le fait du dire («on m'a dit» ou «on ne m'a pas dit»). Rien de tel ici; le dictum de (56) est «ton fils fait un canoë» et c'est ce fait là qui est posé, étant entendu par ailleurs que le mode d'accès épistémique que j'ai à ce fait est qu'on me l'a dit, ce point n'étant pas lui-même soumis à la question de la vérité. Le soumettre à la question de la vérité serait en faire un fait, donc une proposition qui pourrait elle-même être soumise à la modalité du rapporté.

(57) *yaka baya*      *īdā-ha-ē-i*      *dā-k-ā*  
 lui    ENGAG.-i.31    IRR.+INGR.-tu-se déplacer- ACCORD1    INGR.-dire-A.CCORD3  
 «Il dit que tu viendra(is).»

et:

(58) *yaka baya-há*      *īdā-ha-ē-i*      *dā-k-ā*  
 lui    ENGAG.-i.31    IRR.+INGR.-tu-se déplacer- ACCORD1    INGR.-dire-A.CCORD3  
 «Il dit, dit-on, que tu viendra(is).»

La solution syntaxique de l'andoke est donc plus proche des constructions adverbiales du type «à ce qu'on dit, censément, etc.». Elle en demeure néanmoins fort distincte, dans la mesure où l'indication que le propos est rapporté n'est pas traitée comme un circonstant, mais se trouve au cœur de la structure prédicative, au niveau maximal de la grammaticalisation. L'idée de propos rapporté comme accès à l'information demeure toutefois éloignée de la qualification du savoir et n'est pas utilisée pour moduler celui-ci. *-há* n'est pas utilisé pour dégager ma responsabilité, pour exprimer un doute ou pour graduer la valeur de vérité de mon propos. On a vu que ces fonctions étaient assumées par les quatre marques du premier paradigme: savoir imposé ou catégorique, savoir partagé ou assertorique, savoir en suspens ou problématique, savoir demandé ou question. Ces marques sont d'ailleurs toutes combinables avec la marque de Propos rapporté. Avec le problématique, on a:

(59) *híōñōe bā-há-pé*      *adi lka lēkái*  
 comment ENGAG.+i.1-RAPP.-DIST.    ceci cela    il dit  
 «Qu'est-ce donc qu'on dit qu'il avait dit?» se demande le conteur.

La question (*k-*) permet de vérifier que le propos rapporté affecte le dictum. C'est l'ensemble Dictum + Propos rapporté qui est soumis à la demande. En effet,

Cf. Azkue R., [1923] 1969 *Morfología vasca* (§ 681 à 692 «Adverbios de juicio»), Bilbao, La Gran Enciclopedia Vasca. Cf. aussi P. Laffitte, 1962, *Grammaire basque: dialecte navarro-labourdin littéraire* (§ 117, 118), Bayonne, Musée basque.

(60) *ha-áta púkã o-ĩ-ti-á k-aya-há* (cf. 56)

peut être traduit par : «Est-il vrai que, d'après ce qu'on dit, ton fils fait un canoë?» et non par «Est-il vrai qu'on dit que...?». Même chose avec cette question d'un auditeur qui demande au narrateur :

(61) *dui-ý k-á-há-pé-tv áka posõ-y... adãhëkaidĩ*  
vrai-dans ENGAG.-i.1-RAPP-PASSÉ-PHAT. cela dans la plage ils dansaient.

«Est-il vrai que, d'après ce qu'on dit, les sirènes venaient dans le passé danser sur les plages?»

La réponse du narrateur utilise en même temps l'Engagement catégorique et le Rapporté :

(62) *kẽ-há-pé... á-a b-á-pé ã-há-á-dĩ*  
ENGAG.+i.1-RAPP.-DIST. i.1-INESS. ENGAG.-i.1-DIST. i.33-dire-FRÉQ.+ACCORD1  
«C'est très vrai... c'est ce qu'ils racontaient (les anciens).»

La réponse est donnée par le premier membre de l'énoncé ci-dessus. Elle est réduite au sujet modalisé, reprend la question posée et signifie : «C'est très vrai, dans le passé, d'après ce qu'on dit». Le narrateur éprouve néanmoins le besoin de se justifier, puisqu'il fait suivre son affirmation catégorique d'un énoncé avec l'engagement d'affirmation simple où il déclare non emphatiquement (*b-*) que c'est ce que racontaient les anciens. L'absence du Rapporté (*-há*) dans cette deuxième partie implique qu'il a été témoin de ces récitations. La marque temporelle distale (*-põ*) porte alors sur l'époque où il entendait les récits et non, comme dans la partie antérieure, sur l'époque où les sirènes dansaient.

On a vu la complexité (pour nous) de l'engagement d'imposition ou catégorique qui porte autant sur la vérité catégorique du savoir que sur l'autorité de Je aux dépens de l'autorité de Tu. Cette dernière valeur apparaît dans l'opposition suivante :

(63) *dui-áha b-ã-há dã-ã-á* «Les Blancs viennent, dit-on.»

(64) *dui-áha kẽ-ã-há dã-ã-á* «Les Blancs viennent, dit-on.»

L'énoncé (63) est reçu comme un état de fait qui peut inquiéter par son contenu ; l'énoncé suivant est reçu directement comme un cri d'alerte, une mise en garde du locuteur, presque une intimation à agir. Comme ailleurs, *kẽ-*acquiert des valeurs performatives du fait du poids qu'il attribue à Je. On a de même :

(65) *si-ha-yẽ-buu-kã kẽ-há* «Il va te tuer, dit-on.»  
dessous-tu-il-détruire-ACCORD1 ENGAG.+i.1-RAPP.

utilisé comme une mise en garde et en criant. Tous ces exemples montrent que l'opération que révèle l'engagement porte sur le construit État de choses + Rapporté et est donc hiérarchiquement supérieure à l'opération qui marque l'origine du propos. En d'autres termes, on peut dire que la marque de propos

rapporté relève d'un niveau de modalité plus objectif que celui de l'engagement, lui plus subjectif<sup>13</sup>.

Comme *-há* n'instaure pas un fait de discours précis, l'auteur réel du discours d'où provient l'énoncé n'est pas précisé, ce qui peut donner lieu à des ambiguïtés. Ainsi :

(66) *yě-pA-kě*                                    *b-A-há*  
i.33+IRR.-dormir-ACCORD1    ENGAG.-i.1-RAPP.

peut être rendu par « Il va dormir, dit-on », mais signifie habituellement « Il va dormir, dit-il », ce qui, dans ce cas, équivaut à « Il veut aller dormir ». S'il dit qu'il va dormir, c'est normalement – mais pas nécessairement – qu'il veut aller dormir. Il entre alors en concurrence avec le Potentiel *yě-pA-i b-A-kě* qui est toujours plus sûr et qui exprime le vouloir ou le devoir. Cette identification entre l'argument du verbe et l'auteur du propos rapporté est soumise à des blocages prévisibles :

(67) *hě-pA-kě*    *b-A-há*

ne peut être rendu par « Tu vas dormir, dis-tu » ou par « Tu veux dormir » mais par « Tu vas dormir, dit-on ». Si tu m'as dit que tu voulais dormir, mon rapport à ce fait est un vécu et non pas un discours rapporté. Des problèmes semblables apparaissent avec la première personne :

(68) *o-ba'i-kě*                                    *b-A-há*  
INDICE-manger-ACCORD1    ENGAG.-i.1-RAPP.

ne saurait être interprété que comme : « Il mange, dit-on/dit-il », où l'indice n'est pas compris comme celui de la première personne mais comme celui, homophone, d'une entité de classe 31 (animé masculin), lointain, invisible, etc. Ce blocage semble logique au présent puisque je ne saurais dire d'un événement auquel je participe (c'est le sens de la première personne) que j'y ai en même temps accès par un propos qui le rapporte. Si la distance temporelle croît ou si l'on passe à l'Irréel, le blocage tombe mais le propos semble alors porter davantage sur le discours que sur l'état de choses :

(69) *uděka* *b-A-há*                    *dě-po-i*  
demain    ENGAG.-i.1-RAPP    je+IRR.-apparaître-ACCORD  
« J'arriverai demain, dit-on. »

En contexte : « On dit que j'arriverai demain, on peut dire ce qu'on voudra, je ferai ce que j'ai à faire. »

On a vu par les exemples que *-há* est compatible avec l'Irréel. L'état de choses visé par un énoncé à l'Irréel est d'ailleurs particulièrement propice à s'exprimer par *-há* puisque, hors cas de divination ou hors événement qualifié de Potentiel (cf. *supra*), c'est souvent à travers les propos d'un autre que je peux viser le futur « à moindres frais », c'est-à-dire sans engager directement ma responsabilité comme m'y obligerait par exemple l'usage de *-kě*. Cette

<sup>13</sup> Cf. Lyons [1978], 1980: 8.2, et Dick 1989: 9.2.2

restriction de responsabilité ne nous semble d'ailleurs utile que comme interprétation d'un effet secondaire, son véritable exercice se produisant avec le premier paradigme (Engagement). L'essentiel ici est bien de pointer sur les conditions de mon accès à l'information<sup>14</sup>.

Un des usages les plus notables de *-há* se produit avec les récits, dans sa combinatoire avec les suffixes temporels. Hors effets recherchés de rapprochement empathique qui donnent lieu à des modifications *ad hoc* (cf. *supra*, le récit du vieillard), les règles sont les suivantes. Les récits historiques d'événements lointains auxquels j'ai assisté apparaissent avec des sujets grammaticaux suffixés en *-pé*. Les récits historiques d'événements anciens qu'on raconte par tradition orale ont leurs sujets en *-hápé*. Les mythes, lorsqu'ils sont racontés par un chamán à grande autorité, ont leurs sujets en *ñé'*. Par là est signifié que ces récits sont réalisés dans une sphère temporelle proche, actuelle et active. Un chamán moins sûr, qui tient son autorité d'un autre, pourra raconter les mythes avec *-há ñé'* (il ne met pas en doute l'efficacité du mythe mais il pointe sur le fait qu'il le tient d'un autre). Enfin, raconter ces mêmes mythes en *-hápé* signifie que je ne fais que rapporter des faits que je ne qualifie même pas de religieux puisque je les situe dans une sphère éloignée (cf. le récit sur les sirènes auquel on a fait allusion plus haut qui n'est pas considéré comme un mythe, mais comme... un conte (?))<sup>15</sup>.

#### b) Inférentiel : *-dī* (INF.)

À la place de *-há*, on peut trouver *-dī* (ou, plus fréquemment, la suite *-dība*) qui indique que l'information du propos énoncé est fondée sur une inférence. Lorsque le chamán Julio révéla à sa patiente que sa maladie provenait d'un acte de sorcellerie ancien, il lui dit :

(70) *kā-ti-o-dākə*      *ī-ē*      *b-a-dī-pé*      *kā-ka*  
vous-femme-?-temps cela-dans ENGAG.-i.1-INF.-DIST. vous-à

*y-a-o-Ati-á-i*

DIRECT.-i.1-i.31-nommer-APPLIC.-i.1

«C'était donc dans votre jeunesse qu'il vous avait ensorcelée.» (votre-jeunesse/en elle/c'était donc/qu'à-vous/il avait-fait-cela)

Si je suis face à un arbre brûlé que je n'ai pas vu brûler, je peux dire :

<sup>14</sup> C'est pourquoi nous pensons que la catégorie de «médiatisation» au sens de Guentchéva (1996: 11) ne s'applique pas à des langues comme celle-ci. Guentchéva la définit comme «Catégorie dont l'essence même est d'indiquer que l'énonciateur fait référence à des situations dont il n'assume pas la responsabilité pour en avoir eu connaissance par voie indirecte».

<sup>15</sup> Le corpus montre clairement la cohérence de l'usage de ces marques selon l'auteur et le contenu des récits. D'où il ressort que les affirmations selon lesquelles ce genre de société est incapable de distinguer clairement l'historique du mythique relèvent de spéculations rapides. La distinction entre l'historique et le conte ou la légende est peut être moins claire, du moins dans la grammaire...

- (71) *páa b-Λ-dībā kē'ēdy ó-dú-i* « L'arbre a donc brûlé. »  
 déjà ENGAG.-i.1-INF. arbre i.2-brûler-ACCORD

où je relie la situation présente à une situation antérieure non vécue par moi. C'est l'acte de brûler qui est atteint au terme d'une inférence établie à partir du résultat de cet acte. Cette démarche qui peut paraître peu utile (passer par inférence du résultat d'un événement à l'affirmation de cet événement) sert en fait ici à manifester que je n'étais pas présent lors de la réalisation de l'événement. Si j'ai vu brûler l'arbre, je dirai :

- (72) *páa b-Λ kē'ēdy ó-dú-i* « L'arbre a brûlé. »

L'inférence peut porter sur le futur. Elle s'appuie alors sur des indices avant-coureurs de la situation anticipée. Le verbe de cette dernière est à l'Irréel. Les orphelins du déluge, perchés sur le grand arbre, voient le jour poindre après la grande nuit. Ils savent que cela signifie pour eux la prochaine accession à la pleine condition humaine. Ils disent :

- (73) *páa b-Λ ka-y Λ-pó'kē-é-i yó'ha*  
 déjà ENGAG.-i.1 nous-pour i.1-éclairer-APPLIC.-ACCORD1 homme  
*dá'í-Λ bΛ-kē'ē-dība*  
 être+IRR.-ACCORD3 ENGAG.-nous-INF.

« Déjà pour nous se fait la clarté, nous allons donc devenir des hommes. »

L'inférence peut s'appuyer sur une expérience, un autre propos, ou un raisonnement, ce qui est indiqué c'est que la vérité de mon propos est posée (imposée, proposée, problématisée, demandée) à partir d'une liaison d'implication. La tortue a dit au jaguar qu'elle pouvait s'abstenir de manger pendant un an. Celui-ci l'enterre pour l'éprouver. Au bout d'un an il la déterre et la trouve vivante (elle mange de la terre). Il lui dit :

- (74) *dwíy bādība hābā ha-ba'i-dī*  
 dans le vrai c'est donc non ton-manger-HABITUEL+.-ACCORD 1  
 « C'est donc vrai, tu ne manges pas ! »

-*dība* n'a pas la fréquence d'usage de -*há*. Il est plus rare. On trouve par contre fréquemment l'expression *bādība* « C'est donc ainsi », « Bien sûr », « Effectivement », « Eh oui ! ».

Il n'est pas facile de décider si le paradigme de Source du propos est obligatoire ou facultatif. On pourrait en effet penser qu'on a trois positions : -*há*, -*dī*, Ø, correspondant respectivement à « propos rapporté », « propos inféré », « propos constaté ». Néanmoins, alors qu'il nous semblait que l'on pouvait dire dans le paradigme temporel que Ø correspondait au choix du présent et de l'Irréel et que, de ce fait, le marquage du temps était obligatoire, il n'est pas aisé d'affirmer que l'absence de marque sur le paradigme de Source du Propos correspond à une qualification positive. À l'Irréel, on ne saurait donner une valeur de constatation à une marque zéro supposée, l'irréel n'étant

pas constatable par définition. Au Réel, il nous semble difficile d'affirmer que tout énoncé qui ne porte pas *-há* ou *-dí*, correspond à une constatation ou à un vécu du locuteur. En contexte de contraste avec ces marques ou dans des situations particulières, c'est effectivement le cas, mais le marquage de la source du propos nous semble plus relever d'une volonté particulière non obligatoire que d'un choix nécessaire entre trois options. On peut bien sûr dire que zéro correspond à un propos ni rapporté ni inféré, et a une valeur de connaissance non indirecte. Mais cela semble une solution artificielle.

## 6. AUTRES MARQUES

### a) *bā-* (POSS.)

La marque de savoir en suspens, *bā-*, vue plus haut, peut aussi apparaître elle-même comme préfixe des marques d'engagement *b-* et *-kē-*. L'interrogation que je me faisais à moi-même, et que marquait *bā-*, s'applique maintenant à l'affirmation effectuée et permet d'en diminuer la force. Le résultat est l'affirmation d'une possibilité, une conjecture traduisible, selon les cas, par « il est possible que... », « il semble que... », « cela a dû... », etc.

(75) *udāka bā-bA yē-ē-i*  
« Il semble qu'il viendra demain. » (simple supputation)

(76) *kēi yē-ē dī-ñee bā-b-A-pé ē-su-i*  
alors lui-épouse elle-sein POSS.-ENGAG.-1.1-DIST. eux-sucer-ACCORD1  
« Alors, cela devait être le sein de sa femme qu'ils suçaient. »

(77) “*uikāñébē bā-bayapé. — bā-bA'i.*  
Souffleur il semble-c'était il semble  
— *uikāñébē baya kōda ēdīA. — bā-bA'i*”  
Souffleur lui est ainsi eux-appelé il semble  
« “Ça devait être Souffleur (personnage mythique). — Peut-être.  
— C'est Souffleur qu'ils le nommaient. — Peut-être.” »

Comme avec l'inférentiel, on remarque l'usage du pronom-sujet modalisé valant comme énoncé-phrase : *bābA'i* = « C'est possible ; peut-être ». Avec des mots interrogatifs, la construction *bā-* + *b-* sert à poser une véritable question (interpellation), mais atténuée (courtoisie, etc.) :

(78) *hīA bāb-A Adī kú'sika AHA dī-ti*  
quoi POSS.-ENGAG.-1.1 cela autre aussi elle-nom  
« Quel était son autre nom ? »

b) *káséha*

i. 1.

Comme adverbe, cette particule, autonome par rapport au système de marques modales du sujet, exprime une probabilité plus forte que la simple possibilité marquée par le préfixe *bā-*:

- (79) *īdā-dv-i*                              *b-A*              *káséha*  
 INGR.+IRR.-pleuvoir-ACCORD1              ENGAG.-i.1    ATTENTE  
 « Il va probablement pleuvoir. »

Plus que d'une estimation objective des chances de réalisation d'un événement, il y a ici une notion d'attente<sup>16</sup> sous-jacente dont l'application dans ce cadre produit l'idée de probabilité. C'est ce que montrent les autres usages de ce morphème. Comme connecteur il marque une attente contredite, une surprise (les propositions sont alors au Réel)<sup>17</sup>:

- (80) *h'á'te b-A-ké-ñé'*                      *ké-bá*              *dō-ǎ-ī*  
 INTENT. ENGAG.-i.1-POT.-PROX    INDÉF.-avec    je+INGR.-se déplacer-ACCORD1  
*káséha b-A*                      *A-h'ÁA-i*  
 ATTENTE ENGAG.-i.1    i.1-manquer-ACCORD  
 « Je voulais en apporter, hélas il n'y en avait pas. »

- (81) *A-o-be-káséha*              *b-A*              *o-yi-i*  
 i.1-je-manger-ATTENTE ENGAG.-i.1    je-être malade-ACCORD  
 « J'en ai mangé et je suis tombé malade. » (je ne m'y attendais pas).

ou une attente en suspens (les propositions sont à l'Irréel).

- (82) *īñō b-aya-há*                      *sí-yé-bu-A*                      *ya-a*  
 chien ENGAG.-i.31-RAPP.    direct.-i.31+IRR.-détruire-ACCORD3    i.31-dans  
*yé-idā-yuú-káséha*  
 i.31-INGR.+IRR.-mordre-ATTENTE  
 « Si le chien le mord, alors il le tuera, dit-on. » (on peut s'attendre à ce qu'il tue le chien s'il est mordu).

## 7. HIÉRARCHIE DES MARQUES DU SYSTÈME DE MODALISATION DU SAVOIR

Deux données syntaxiques nous permettent d'interpréter les relations entre les opérations de modalisation présentées. Le fait d'abord qu'il n'y a qu'une marque d'engagement par énoncé-phrased. Autant d'engagements dans un texte

<sup>16</sup> Cf. Landaburu (1983).

<sup>17</sup> C'est en particulier ce morphème qui permet d'exprimer la surprise. On voit que l'andoke ne donne pas à cette catégorie l'importance qu'elle revêt ailleurs (cf. le concept de *mirativity* in DeLancey (1997)).

et, en principe, autant d'énoncés-phrases déclaratifs<sup>18</sup>. Lorsqu'un propos est repris directement tel quel (discours direct ou citation) on a une marque d'engagement pour lui (si le propos est un déclaratif) et une marque d'engagement pour l'énoncé dans lequel il s'insère :

- (83) *“toyá p'ókāi, páa b-Λ-dī Λ-ē-p'ókā-i*  
sardine jour déjà ENGAG.-i.1-INFÉR. i.1-INGR.+IRR.-éclairer-ACCORD1  
*dōēkāē” b-Λ-nē' ā-ē-kā-i*  
bientôt ENGAG.-i.1-PROX. 1.33-INGR.-dire-ACCORD  
«“Une sardine de l'aube ! Il va donc bientôt faire jour”, avaient-ils dit.»

- (84) *“i-pīdāde-Λ b-ā'-i” b-Λ-há-pé*  
sans-cache-sexe-ACCORD3 ENGAG.-i.33 ENGAG.-i.1-RAPP.-DIST.  
*ā-ē-kā-i*  
i.33-INGR.-dire-ACCORD1  
«“Ils n'ont pas de cache-sexe”, dit-on qu'ils avaient dit.»

Par contre en discours indirect, on n'a plus qu'une marque d'engagement :

- (85) *dō-ā-i b-Λ dō-kā-i*  
je+IRR.-se déplacer-ACCORD1 ENGAG.-i.1 je+INGR.-dire-ACCORD1  
«Je dis que je m'en vais.»

Le deuxième fait est que les propositions subordonnées qui, comme on vient de le dire, ne contiennent pas de marques d'engagement, peuvent par contre contenir des marques de Temps, de Potentiel ou de Source du propos.

### a) Marques de Temps et de Potentiel

- (86) *ofa-pé īnō ha'-y y-o-i-Λ páa b-Λ*  
i.31ABSENT.-DIST. chien tu-à DIRECT.-je-donner-ACCORD3 déjà ENGAG.-i.1  
*o-yi-i*  
i.31ABSENT.-mourir-ACCORD1

«Le chien que je t'avais donné est mort.»  
(Il y a effectivement mort de lui, ce chien don-réel par moi, à toi)

- (87) *ofa īnō ha'-y yi-dō-i-Λ páa b-Λ o-yi-i*  
«Le chien que j'allais te donner est mort.»  
(Il y a effectivement mort de lui, ce chien don-irréel par moi, à toi)

<sup>18</sup> Il y a bien sûr de nombreuses exceptions à cette règle. Ainsi dans un récit où les événements successifs sont présentés normalement selon une visée prédicative d'événement, tant qu'il n'y a pas de rupture de temps, de source, de visée prédicative, le sujet *b-Λ* n'apporte aucune information et peut disparaître. Le principe peut être néanmoins maintenu (cf. Landaburu 1979: §127).

- (88) *ofa-kǎ-pé iĩñō ha'-ȳ y-o-i-ɿ páa b-ɿ o-yi-i*  
 «Le chien que je devais te donner il y a longtemps est mort.»  
 (Il y a effectivement mort de lui, ce chien don-potentiel-passé lointain par moi, à toi)

### b) Marques de source de propos

- (89) *dī-ě-há-pǎ*                                  *ǎ-dǎhě-dī-ȳ*                                  *hɿɿ-kǎ*  
 1.SPÉCIF.-INESS.-RAPP.-DIST. i.33-danser-fréq.+ACCORD1-LOC.      manquer-ACCORD2  
*b-óya*      *ip̄rko*  
 ENGAG.-1.2      maison

«Là où on dit qu'ils dansaient, il y a longtemps, il n'y a pas de maison.»

La proposition subordonnée de cette langue ne connaît plus la division Prédicat/Sujet. En fait elle ne contient plus de sujet, au sens syntaxique que nous avons donné à ce terme. Elle consiste en un prédicat (dans le même sens syntaxique), i.e. un énoncé-phrase auquel on a soustrait le sujet. S'il s'agit d'un prédicat provenant d'une prédication à visée d'entité (cf. la différence notée au début entre les exemples (8) et (9)), il permet une subordination relative. S'il s'agit d'un prédicat provenant d'une prédication à visée d'événement, il permet une subordination complétive ou circonstancielle<sup>19</sup>. Dans le cas des relatives, le sujet originel apparaît maintenant dans la proposition principale sous forme d'indice référentiel – c'est la tête de la relative – que celui-ci ait fonction de sujet, d'actant verbal (ex. (86), (87), (88)), de participant ou de circonstant (ex. (89)). La subordonnée devient ainsi une sorte d'épithète de l'indice. L'état de choses auquel renvoyait la proposition avant d'être subordonnée peut néanmoins être situé dans le temps, et la proposition elle-même peut maintenir l'indication de sa source épistémique. Les marques de temps et de source épistémique sont alors normalement suffixées à une réplique indicelle dans la subordonnée de l'indice-tête présent dans la principale. Elles peuvent être aussi suffixées au verbe subordonné.

Reprenant pour une part les concepts d'une théorie fonctionnaliste telle celle de Dik (1989), on peut décrire sommairement l'enchaînement des opérations de la manière suivante : après avoir saturé la fonction prédicative de ses arguments et de ses déterminations spatiales (directionnels) et temporelles spécifiques (aspects), et après avoir choisi un sujet de prédication, on a une prédication effectuée qui correspond à un état de choses possible dans un monde possible. Cet état de choses est alors situé dans le temps et dans l'être au moyen de la flexion d'Irréel, de la marque de Potentiel, du paradigme de Temps. Il correspond alors à un état de choses possible dans un monde réel et peut accéder au statut de proposition susceptible d'être vraie ou fausse. Cette proposition est alors rapportée à ses conditions d'accès par l'énonciateur

<sup>19</sup> Cf Landaburu, 1979 : 257 sq.

(paradigme Source du propos). S'il y a plusieurs propositions et/ou plusieurs états de choses en jeu, ils sont alors intégrés en une seule proposition qui reçoit une des marques du paradigme d'engagement. Celui-ci exprime la clôture de l'énonciation, acte intersubjectif qui contient à la fois l'engagement de l'énonciateur sur la valeur de vérité de son propos et sa position de savoir dans la relation Je-Tu.

Dans tout ceci il ne s'est agi que d'énoncés déclaratifs dont on a vu qu'ils se caractérisaient précisément par le schéma syntaxique dual Predicat /Sujet. Les autres actes formellement institués par la langue que sont l'Impératif, l'Optatif, l'Exhortatif, le Permissif, la Mise en garde, ne suivent pas ce schéma et ne contiennent aucun des affixes que nous avons vus. Ils ne cherchent effectivement pas, du moins en première instance, à transmettre du savoir.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUSTIN, J. L., 1962, *How to do things with words*, Oxford, Clarendon Press.
- BARNES, J., 1984, «Evidentials in the Tuyuca Verb», *IJAL* 50/3 (Chicago, The University of Chicago), p. 255-271.
- BENVENISTE, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- CHAFE, W. & J. NICHOLS, 1986, *Evidentiality: The Linguistic Coding of Epistemology*, in the series *Advances in Discourse Processes*, Vol. XX, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation.
- DELANCEY, S., 1997, «Mirativity: The grammatical marking of unexpected information», *Linguistic Typology* 1/1, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 33-52.
- DIK, S. C., 1989, *The Theory of Functional Grammar*, Dordrecht (Pays-Bas), Foris Publications.
- GRANDA, G. de, 1996, «El sistema de elementos gramaticales evidenciales o validadores en quechua-aru y guaraní-paraguayano, estudio comparativo», *Revista andina* 14/2, Cuzco.
- GUENTCHÉVA, Z., (éd.), 1996, *L'énonciation médiatisée*, Paris-Louvain, Peeters (BIG 35).
- HAGÈGE C., 1978, «Du thème au thème en passant par le sujet», *La linguistique* 14/2, Paris, PUF, p. 3-38.
- , 1995, «Le rôle des médiaphoriques dans la langue et le discours», *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, tome XC, fasc. 1, Paris, Klincksieck, p. 1-19.
- HARDMAN, M., 1986, «Data-Source in the Jaqi Languages», in: W. Chafe & J. Nichols (eds), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation, p. 113-136.
- LANDABURU, J., 1979, *La langue des Andoke (Amazonie colombienne)*, Paris, SELAF (TO 36).
- , 1983, «Les énoncés hypothétiques en langue andoke», *Verbum* VI/3, Nancy, Université de Nancy II, p. 316-325.
- , 1994, «Deux types de prédication, avec ou sans sujet: quelques illustrations colombiennes», *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines* 23/3, Lima, IFEA, p. 639-663.
- LYONS, J., 1980 [1978], *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.
- MALONE, T., 1988, «The Origin and Development of Tuyuca Evidentials», *IJAL* 54/2, Chicago, The University of Chicago, p. 119-140.

- SEARLE, J. R., 1972 [1969], *Les actes de langage*, Paris, Hermann.
- SHOPEN, T., 1985, *Language typology and syntactic description*, Vol. III (chap. 4 et 5), Cambridge, Cambridge University Press.
- SLOBIN, D. I. & A. AKSU, 1982, «Tense, Aspect, and Modality in the use of the Turkish evidential», in: P. J. Hopper (ed.), *Tense-aspect: Between Semantics and Pragmatics*, Amsterdam, Benjamins, p. 185-200.
- WEBER, D. J., 1986, «Information perspective, Profile, and Patterns in Quechua» in: W. Chafe & J. Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publ. Corp., p. 137-155.
- WEINRICH, H., [1964], *Estructura y función de los tiempos en el lenguaje*, Madrid, Gredos.
- WIERZBICKA, A., 1996, *Semantics, Primes and Universals* (Chap. 15: Comparing Grammatical Categories across Languages: The Semantics of Evidentials), Oxford, Oxford University Press.
- WILLET, T., 1988, «A Cross-linguistic Survey of the Grammaticalization of Evidentiality», *Studies in Language* 12/1, p. 51-97.

### ABRÉVIATIONS

ABSENT.	absent, non visible	ENGAG.	engagement	PHAT.	phatique
ACC.	accompli	IRR.	irréel	POSS.	possible
ANAPH.	anaphorique	FRÉQ.	fréquentatif	POT.	potentiel
APPLIC.	applicatif	INDÉF.	indéfini	PROX.	proximal
DÉLIB.	délibératif	INF.	inférentiel	RAPP	rapporté
DIRECT.	directionnel	INGR.	ingressif	SPÉCIF.	spécifique
DIST.	distal	INTENT.	intentionnel		
ÉGRES	égressif	LOC.	locatif		

11

# ASSERTION, ENGAGEMENT ET CONNAISSANCE EN PAEZ (CAUCA, COLOMBIE)

Tulio ROJAS CURIEUX

## 1. PRÉDICATION, ASPECT

Les énoncés déclaratifs de la langue paez<sup>1</sup> sont tous composés minimalement d'une base prédicative et d'une flexion modo-personnelle entre lesquelles on inclut, s'il y a lieu, les marques d'aspect. Ces éléments – de présence obligatoire – sont réunis en un seul mot qui constitue l'énoncé minimum ; on parle alors de mot *prédicatif*<sup>2</sup>. Dans les énoncés sans marquage aspectuel, la base prédicative peut être un nom (RN), un radical verbo-nominal (RVN), un radical qualificatif (RQ), ou un radical nominalisé (statisé). Exemples<sup>3</sup> :

- |       |              |                                     |                                    |
|-------|--------------|-------------------------------------|------------------------------------|
| (1) a | <i>nasa?</i> | nasa-a? <br>RN paez-3sg +ASSERT.    | « Il est paez. » (C'est un humain) |
|       | b            | kite-a? <br>RVN: fleur-3sg.+ASSERT. | « C'est [une] fleur. »             |
|       | c.           | khũtsy-a? <br>RQ: noir-3sg +ASSERT  | « C'est noir. »                    |

<sup>1</sup> La langue paez (*nasa yuwe*) est une langue amérindienne isolée de Colombie, parlée au sud-ouest du pays par environ 100 000 locuteurs actifs. Pour une étude détaillée de la grammaire du paez, voir Rojas (1998).

<sup>2</sup> Outre ce mot prédicatif, on a, en paez, les classes de mots suivantes : noms, qualificatifs et connecteurs. Le mot prédicatif est formellement défini comme étant celui qui porte la base prédicative et la flexion modo-personnelle.

<sup>3</sup> La transcription des exemples est phonologique. Certaines consonnes comme [ʃ], [tʃ], [ʒ], [dʒ], [ɲ], ont été transcrites *ʃ*, *tʃ*, *ʒ*, *ɲ*, en tenant compte de la corrélation de palatalisation. Dans la traduction juxtalinéaire, nous avons toujours donné la forme de base du morphème correspondant. Un morphème avec tiret à droite et à gauche renvoie à un suffixe qui reçoit nécessairement des morphèmes des deux côtés (jusqu'au présent on n'a pas trouvé d'infixe). De même, un suffixe avec un tiret à gauche indique qu'il peut apparaître comme le dernier de la construction.

Les énoncés à marquage aspectuel ont la formule minimale suivante :

E = + Base Prédicative + Aspect<sub>1</sub> ± Aspect<sub>2</sub> + Flexion modo-personnelle

La Base Prédicative est ici choisie parmi les radicaux verbaux (RV), les radicaux verbo-nominaux, les qualificatifs. L'Aspect<sub>1</sub> est représenté par le choix entre aoriste/imperfectif ; l'Aspect<sub>2</sub> renvoie à la dichotomie imminent/progressif.

- (2) a. *paṁdku* |paṁ-ø-ku| « Il a balayé. »  
 RV<sub>dyn</sub>: balayer-Aor.-3sg.+ASSERT.
- b. *paṁduk* |paṁ-u-ku| « Il balaie. »  
 RV<sub>dyn</sub>: balayer-Impf.-3sg.+ASSERT.

À la 3<sup>ème</sup> personne, la flexion modo-personnelle a deux formes qui permettent de construire deux types de prédication : une prédication stative à suffixe *-aʔ* (*-aʔ* après consonne, *-ʔ* après voyelle) qui prédique des propriétés, des qualités, des états, et implique de ce fait un caractère de permanence ; une prédication dynamique à suffixe *-ku* (*-ku* après consonne et *-ka* après voyelle) qui inscrit une entité dans un processus évolutif, qu'il soit intransitif ou transitif, et implique donc une idée de changement :

- (3) a. *ayte ũsaʔ* |ay-te ũs-ø-aʔ| « Il est ici. »  
 Déic.-Loc.<sub>1</sub> RV<sub>sta</sub><sup>4</sup>: être-Aor.-3sg.+ASSERT.
- b. *ayte ũsuk* |ay-te ũs-u-ku| « Il a été ici. »  
 Déic.-Loc.<sub>1</sub> RV<sub>sta</sub>: être-Impf.-3sg.+ASSERT.
- c. *kwette uʔpaʔ* |kwet-te uʔp-ø-aʔ| « Il est assis sur la pierre. »  
 RN: pierre-Loc. RV<sub>sta</sub>: être (assis)-Aor.-3sg.+ASSERT.
- d. *kaʔkaʔs tuʔsku* |kaʔka-aʔs tuʔs-ø-ku| « Il a porté les pommes de terre. »<sup>5</sup>  
 RN: pomme de terre-Obj. RV: porter-Aor.-3sg.+ASSERT.

<sup>4</sup> Les radicaux verbaux se divisent en trois groupes : statifs, dynamiques ou ambivalents. Le critère permettant de les distinguer est l'accès à la flexion modo-personnelle à la troisième personne. Les statifs peuvent suffixer directement *-aʔ* : il s'agit d'un petit groupe où l'on trouve : *ũs-* « être (étiré, étendu, allongé) », *uʔp-* « être (assis, contracté, enroulé, suspendu) », *hiʔpʰ-* « avoir », *hiy-* « savoir », *yuh-* « venir », *ak-* « avoir mal ». Les ambivalents (radicaux à deux faces) peuvent prendre directement soit *-aʔ*, soit *-ku*. Ce groupe comporte cinq membres. Les dynamiques (tous les autres radicaux verbaux de la langue) peuvent suffixer directement *-ku*.

<sup>5</sup> On voit par ces exemples que la différence temporelle est un effet du type de prédication (statique ou dynamique). En général, la valeur temporelle de l'énoncé dans la langue est le résultat d'un calcul impliquant la classe de base prédicative, le type de prédication, les marques d'aspect et les marques de modalité.

## 2. LA MODALITÉ D'ASSERTION

Nous appelons assertion la modalité qui concerne l'engagement de l'énonciateur à l'égard de la vérité de ce qu'il énonce. Cette modalité établit une double relation: de l'énonciateur à la valeur de vérité de l'énoncé, et de l'énonciateur à son co-énonciateur. Nous y distinguons en premier lieu l'assertif du non-assertif. Les marques apparaissent dans la flexion modo-personnelle obligatoire où elles s'amalgament aux catégories de la personne et du nombre. Toute opération de modalisation ultérieure oblige à un premier choix à ce niveau.

### 2.1. L'assertif

On utilise l'assertif pour les événements, états ou processus que l'énonciateur a vus, perçus, qu'il connaît ou dont il est certain, qu'ils soient concomitants ou non au moment de l'énonciation. L'assertion peut porter sur un état de choses dont j'ai une expérience directe ou une expérience indirecte (information rapportée ou information inférée) mais que j'assume comme vrai. Avec l'assertif, l'énonciateur s'engage sur la vérité de son énoncé et acquiert de ce fait une position d'autorité vis-à-vis de son interlocuteur. Les marques de l'assertif selon la personne sont :

Personne	Singulier	Pluriel
1	- <i>tʰu</i>	- <i>tʰaʔw</i>
2	- <i>ngu</i>	- <i>iʔkwe</i>
3	- <i>aʔ</i> / - <i>ku</i> <sup>6</sup>	- <i>taʔ</i> / - <i>ʔi</i>

Exemples :

- (4) a. *atyh hiʔphaʔ* | *atyh-ø*                      *hiʔph-ø-aʔ* |                      « Il a (un) poncho. »  
 RN: poncho-Nom. RV<sub>sta</sub>: avoir-Aor.-3sg.+ASSERT.
- b. *tuʔsngu* | *tuʔs-ø-ngu* |                      « Tu as porté (qqch.). »  
 RV<sub>dyn</sub>: porter-Aor.-2sg.+ ASSERT.
- c. *ũʔnvãʔth* | *ũʔ-ø-nyãʔ-thũ* |                      « J'ai déjà mangé (qqch.). »  
 RV<sub>dyn</sub>: manger-Aor.-PLÉN.<sup>7</sup>-1sg.+ASSERT.

<sup>6</sup> Selon qu'on a une prédication stative ou une prédication dynamique.

<sup>7</sup> Morphème qui renvoie à une idée d'accomplissement non nécessairement liée à la durée interne de l'événement (capacité, imminence, valorisation...). Voir Rojas (1998: 390-399).

Dans l'exemple suivant, l'usage de la 1ère personne avec l'imperfectif implique que l'on parle de la réalisation d'événements postérieurs au moment de l'énonciation. On peut alors utiliser comme assertif le morphème *-ʔn* au lieu du morphème *-th(u)* pour exprimer un engagement fort de l'énonciateur vis-à-vis de l'action annoncée.

- (5) *kuskay memuʔn* |kuskay-ø mem-u-ʔn |  
 RN: demain-Nom RVN: chant-Impf.-1sg.+ASSERT.  
 «Demain je chanterai.» (C'est sûr, je m'y engage)

## 2.2. Le non-assertif

On utilise le non-assertif pour les événements, états ou processus dont parle l'énonciateur sans s'engager sur leur valeur de vérité. Il y a deux non-assertifs: l'un sert à exprimer la suspension de l'assertion (suspensif), l'autre une question (interrogatif).

### 2.2.1. Le suspensif

Avec le suspensif, l'énonciateur ne s'engage pas, soit que l'état de choses dont il parle ne procède pas de sa propre expérience, soit qu'il n'a pas d'éléments pour le faire. Il n'est pas sûr de ce qu'il avance et, face à son co-énonciateur, il ne prend pas de risques. Les marques du suspensif selon la personne sont:

Personne	Singulier	Pluriel
1	- <i>nha</i>	- <i>nhaʔw</i>
2	- <i>n̄ga</i>	- <i>kwe</i>
3	- <i>na</i> / - <i>ka</i> <sup>8</sup>	- <i>tʔna</i>

Exemples :

- (6) a. *weteka* |wete-ø-ka |  
 RV<sub>dyn</sub>: tomber-Aor.-3sg.+SUSP  
 «Cela a dû tomber.» (Il semblerait que cela soit tombé)

Dans cet exemple, je trouve un objet sur le chemin et je pense qu'il est tombé. En fait, je ne sais pas si cet objet est effectivement tombé ou non; quelqu'un aurait pu, par exemple, l'avoir posé et l'avoir ensuite oublié. On a ici une sorte d'inférence sans engagement du locuteur. L'énoncé peut être adressé au co-énonciateur, ou de l'énonciateur à lui-même. Il y a délibération.

<sup>8</sup> Selon qu'on a une prédication stative ou une prédication dynamique.

b. *memun<sup>h</sup>a<sup>?</sup>w | mem-u-n<sup>h</sup>a<sup>?</sup>w |  
RVN: chant-Impf.-1pl.+SUSP.*

«Tiens ! Nous chantons.» (Il semblerait que nous chantions)

Nous sommes ici en train de chanter ; à un moment donné je relâche mon attention et je me mets à penser à d'autres choses. En reprenant mes esprits, je peux dire *memun<sup>h</sup>a<sup>?</sup>w*. On a ici une valeur d'admiratif.

Le suspensif est utilisé par des locuteurs plus âgés et plus traditionnels ; certains jeunes ne l'utilisent que pour exprimer une probabilité ou une inférence, il est alors combiné à une modalité supplémentaire que nous verrons plus loin (cf. 3.2).

### 2.2.2. L'interrogatif

Avec l'interrogatif, l'énonciateur demande une information ou sollicite une confirmation. Il ne trouve ni en lui-même, ni dans sa perception de la situation, des éléments qui lui permettent de faire une assertion ; il s'adresse alors à son co-énonciateur pour dissiper ses inquiétudes ou ses doutes. Les marques de l'interrogatif selon la personne sont :

Personne	Singulier	Pluriel
1	-tka <sup>?</sup>	-tka <sup>?</sup> w
2	-nga <sup>?</sup>	-kwe <sup>?</sup>
3	-na <sup>?</sup> / -ka <sup>?</sup> <sup>9</sup>	-tyna <sup>?</sup>

Exemples :

(7) a. *tu<sup>?</sup>skwe<sup>?</sup>* | tu<sup>?</sup>s-ø-kwe<sup>?</sup> | « As-tu porté (qqch.) ? »  
RV<sub>dyn</sub>: porter-Aor.-2sg.+ Inter.

b. *kiteka<sup>?</sup>* | kite-ø-ka<sup>?</sup> | « A-t-elle fleuri ? »  
RVN: fleur-Aor.-3sg.+Inter.

Les tableaux du suspensif et de l'interrogatif montrent que les marques personnelles de l'interrogatif pourraient être déduites des marques du suspensif, moyennant l'ajout d'une occlusion glottale. On pourrait en conclure qu'il y a eu passage simple de la suspension de l'assertion à l'interrogation au moyen d'une opération consistant à recourir à l'interlocuteur, opération symbolisée par cette occlusion glottale. Cette modification n'est pourtant pas valable à la 1ère personne (singulier et pluriel) pas plus formellement que conceptuellement. Nous ne l'analyserons pas ici.

<sup>9</sup> Selon qu'on a une prédication stative ou une prédication dynamique.

### 3. MODULATION DE L'ENGAGEMENT

Les énoncés examinés jusqu'à présent représentent des états de choses – assertés ou non –, mais vus comme réels et non distanciés par rapport au moment de l'énonciation. Aucune distance explicite – temporelle ou notionnelle – n'est posée et aucune évaluation du degré d'existence de l'état de choses n'est effectuée. De telles opérations impliquent un système de marques que nous allons présenter maintenant. Bien que d'un point de vue distributionnel, on soit amené à considérer les marques de ces opérations comme faisant partie d'un même paradigme, d'un point de vue sémantique et fonctionnel, on est obligé de les séparer. L'impossibilité de les combiner entre elles nous conduit à les regrouper sous le terme global de «modulation de l'engagement». L'ensemble de ces marques se trouve dans le mot prédicatif, après les marques d'aspect et avant la marque d'assertion.

#### 3.1. Modulation de mise à distance

Quand l'énonciateur veut situer l'état de choses dont il parle sur un axe de proximité-éloignement, il a le choix entre deux positions. Les valeurs de ces deux positions peuvent être temporelles, notionnelles ou modales. Elles dépendent en effet du type de prédication et des marques aspectuelles choisies. Cette mise à distance est incompatible avec l'usage du suspensif.

##### 3.1.1. La distance dans la prédication à distinction aspectuelle

*-ki-* (Distance<sub>1</sub>) situe l'événement dans la proximité du moment de l'énonciation.

On a vu plus haut que la valeur temporelle de l'énoncé est le résultat d'un calcul impliquant la classe de base prédicative, le type de prédication, les marques d'aspect et les marques de modalité. Dans le cas d'une valeur résultante de passé, la marque *-ki-* situe l'événement dans une temporalité qui ne saurait être antérieure au jour où se produit l'énonciation. Dans le cas d'une valeur résultante de futur, l'événement n'est pas localisé dans la proximité et il est considéré comme peu sûr.

*-ku-* (Distance<sub>2</sub>) situe l'événement dans la non-proximité du moment de l'énonciation.

Interprété au passé, l'événement est localisé dans une temporalité antérieure au jour de l'énonciation. Avec une valeur résultante de futur, l'événement est considéré comme certain.

1) Exemples d'interprétation vers le passé<sup>10</sup>:

- (8) a. *tu<sup>?</sup>ski<sup>?</sup>kwe* | tu<sup>?</sup>s-ø-ki-i<sup>?</sup>kwe |  
 RV<sub>dyn</sub>: porter-Aor.-Dist<sub>2</sub>-2pl+ASSERT.  
 « Vous avez porté (qqch.). » (Aujourd'hui)
- b. *tu<sup>?</sup>sku<sup>?</sup>kwe* | tu<sup>?</sup>s-ø-ku-i<sup>?</sup>kwe |  
 RV<sub>dyn</sub>: porter-Aor.-Dist<sub>2</sub>-2pl+ASSERT.  
 « Vous avez porté (qqch.). » (Hier, ou plus avant dans le temps)

- (9) a. *memkik* | mem-ø-ki-ku |  
 RVN: chant-Aor.-Dist<sub>1</sub>-3sg.+ASSERT.  
 « Il a chanté. » (Aujourd'hui)
- b. *memkuk* | mem-ø-ku-ku |  
 RVN: chant-Aor.-Dist<sub>2</sub>-3sg.+ASSERT.  
 « Il a chanté. » (Hier, ou plus avant dans le temps)

Comparer avec *memki* ou *memka* (15a et b) « C'était un chant ».

2) Exemples d'interprétation vers le futur:

Dans l'exemple suivant, sans marqueur de mise à distance, j'annonce une action et je l'asserte, sans plus. Il n'y a pas d'engagement fort comme en (5).

- (10) a. *ũ<sup>?</sup>ya<sup>?</sup>p<sup>?</sup>thu* | [ũ<sup>?</sup>-ø-ya<sup>?</sup>p-thu | « Je vais manger. »  
 RV<sub>dyn</sub> manger-Aor.-Imm -1sg.+ASSERT.

En (10b) et (10c) on ne fait plus varier la distance temporelle mais un degré de certitude. Elle est moindre avec *-ki-*, plus grande avec *-ku-*.

- b. *ũ<sup>?</sup>ya<sup>?</sup>pkith* | [ũ<sup>?</sup>-ø-ya<sup>?</sup>p-ki-thu |  
 RV<sub>dyn</sub>: manger-Aor.-Imm.-Dist<sub>1</sub>-1sg.+ASSERT.  
 « (Il me semble que) je vais aller manger. » (Sûreté moindre)
- c. *ũ<sup>?</sup>ya<sup>?</sup>pkuth* | [ũ<sup>?</sup>-ø-ya<sup>?</sup>p-ku-thu |  
 RV<sub>dyn</sub>: manger-Aor.-Imm.-Dist<sub>2</sub>-1sg.+ASSERT.  
 « (Effectivement) je vais aller manger. » (Sûreté totale)

En (10b), je suis moins certain de ce que j'énonce, par exemple parce que je viens à peine de me décider à aller manger ou parce que le repas n'est pas encore prêt. Par contre en (10c), j'exprime une plus grande certitude, par exemple parce que je me suis déjà décidé à aller manger ou parce que le repas est prêt.

<sup>10</sup> Les Paez situent le passé devant; il est ce que l'on voit, ce qui est devant soi.

Il est intéressant de voir que le morphème *-ki-*, utilisé pour exprimer un passé récent, est aussi employé pour traduire une idée de moindre certitude; alors que le morphème *-ku-*, qui exprime un plus grand degré d'éloignement temporel, est utilisé pour indiquer un plus grand degré de certitude.

- (10) d. *ũ<sup>?</sup>ya<sup>?</sup>ngu* | *ũ<sup>?</sup>-ø-ya<sup>?</sup>p-ngu* | « Tu vas aller manger. »  
 RV<sub>dyn</sub>: manger-Aor.-Imm.-2sg.+ ASSERT.
- e. *ũ<sup>?</sup>ya<sup>?</sup>king* | *ũ<sup>?</sup>-ø-ya<sup>?</sup>p-ki- ngu* |  
 RV<sub>dyn</sub>: manger-Aor.-Imm.-Dist<sub>1</sub>-2sg.+ ASSERT.  
 « (Il me semble que) tu vas aller manger. » (Il me semble que tu voulais manger.)

On peut peut-être comprendre l'association des valeurs temporelles et des valeurs modales de *-ki* si l'on prend en considération le fait qu'elles renvoient à la proximité du moment de l'énonciation, moment où les choses ne sont pas définitivement réalisées. Au contraire, *-ku* aurait un sémantisme donnant à l'état de choses, vu rétrospectivement, une valeur de défini irrémédiable et à ce même état de choses, vu prospectivement, une valeur de certitude. Mais ce sont là des hypothèses qu'il conviendrait d'approfondir. Les exemples suivants, où ces morphèmes sont combinés avec la négation, vont peut-être dans ce sens.

- (11) a. *ũ<sup>?</sup>nyã<sup>?</sup>meki<sup>th</sup>* | *ũ<sup>?</sup>-ø-nyã<sup>?</sup>-me-ki-thu* |  
 RV<sub>dyn</sub>: manger-Aor.-PLEN.-Nég.-Dist<sub>1</sub>-1sg.+ASSERT.  
 « Je n'ai pas mangé. » (Pas encore, mais je compte le faire)
- b. *ũ<sup>?</sup>nyã<sup>?</sup>mekuth* | *ũ<sup>?</sup>-ø-nyã<sup>?</sup>-me-ku-thu* |  
 RV<sub>dyn</sub>: manger-Aor.-PLEN.-Nég.-Dist<sub>2</sub>-1sg.+ASSERT.  
 « Je n'ai pas mangé. » (Et cet état de choses est définitif)

L'interprétation de futur n'est pas limitée à la 1<sup>ère</sup> personne et à la présence d'un aspect imminent comme le montrent les exemples suivants:

- (12) a. *ma<sup>?</sup>wën sywenduking* | *ma<sup>?</sup>wën sywend-u-ki-ngu* |  
 Inter: quand RV<sub>dyn</sub>: retourner-Impf.-Dist<sub>1</sub>-2sg.+ASSERT.  
 « Quand retourneras-tu ? »
- b. *ma<sup>?</sup>w pasukitha<sup>?</sup>w* | *ma<sup>?</sup>w pas-u-ki-tha<sup>?</sup>w* |  
 Inter: comment RV<sub>dyn</sub>: répondre-Impf.-Dist<sub>1</sub>-1pl.+ASSERT.  
 « Comment répondrons-nous ? »

Dans une suite d'énoncés ayant un même sujet, la mise à distance effectuée par *-ki* ou *-ku* dans le premier énoncé sert pour les autres. Il se produit alors une factorisation de l'expression de la modulation de distance.

- (13) *wetendzyihkith napa wetemeth* | *wete-e-ndzyih-ki-thu* napa *wete-ø-me-thu* |  
 RV<sub>dyn</sub>: tomber-Impf.-Plén.-Dist<sub>1</sub>- mais RV<sub>dyn</sub>: tomber-Aor.-Nég.-  
 1sg.+ASSERT. 1sg.+ASSERT.  
 « J'ai failli tomber, mais je ne suis pas tombé. »

### 3.1.2. La distance dans la prédication sans distinction aspectuelle

Dans la prédication sans distinction aspectuelle, lorsqu'on veut donner une certaine distance temporelle et que l'énonciateur est sûr de ce qu'il affirme, on utilise un paradigme à deux marques amalgamant la 3ème personne, la distance et l'assertif. Il y a donc écrasement de la distinction entre le paradigme de modalité d'assertion et celui de mise à distance. Le suspensif et l'interrogatif ne sont pas possibles avec ces marques qui ne peuvent par ailleurs s'appliquer qu'à la 3ème personne et sont sensibles au nombre.

*-ki* (Distance<sub>1</sub>) situe l'état de choses dans la proximité du moment de l'énonciation

*-ka* (Distance<sub>2</sub>) situe l'état de choses dans une non-proximité au moment de l'énonciation.

Les bases prédictives de ce type d'énoncé peuvent être des noms, certains radicaux grammaticaux, des radicaux qualificatifs, des radicaux verbo-nominaux, des radicaux verbaux statifs.

Interpellé sur la présence de son père dans la maison (*ūsna?* « Est-il [là] ? »), l'énonciateur peut répondre, en prédication non aspectuelle, de deux manières :

- (14) a. *ūski* | *ūs-ki* | « Il était [là]. » (Il y a peu de temps)  
 RV<sub>sta</sub>: être-3sg+Dist<sub>1</sub> P<sub>n/a</sub>+ASSERT.  
 b. *ūska* | *ūs-ka* | « Il était [là]. » (Il y a quelque temps déjà)  
 RV<sub>sta</sub>: être-3sg+Dist<sub>2</sub> P<sub>n/a</sub>+ASSERT.

Il ne s'engage pas vis-à-vis de la présence actuelle de son père – le faire impliquerait une présence du père au moment de la réponse et serait exprimé par une prédication aspectée. Il s'engage uniquement vis-à-vis d'un fait plus ou moins reculé dans le temps, ce qui, pragmatiquement, peut d'ailleurs être une manière de ne pas répondre directement à la question. En (14b), l'emploi de *ūska* peut de plus impliquer que la présence du père est plus ou moins permanente.

Nous avons déjà vu plus haut les deux exemples suivants qui situent dans le temps un événement. Ces énoncés peuvent répondre à la question : « Q'a-t-il fait ? ». On a ici une prédication aspectée :

(9) a. *memkik* |mem-*ø*-**ki**-ku|  
 RVN: chant-Aor.-Dist<sub>1</sub>-3sg.+ASSERT.  
 « Il a chanté. » (Aujourd'hui)

b. *memkuk* |mem-*ø*-**ku**-ku|  
 RVN: chant-Aor.-Dist<sub>2</sub>-3sg.+ASSERT.  
 « Il a chanté. » (Hier, ou plus avant dans le temps)

Maintenant, si quelqu'un, qui a entendu un bruit, cherche à savoir à quoi correspondait ce bruit, on pourra lui répondre, en prédication non aspectuée, des deux manières suivantes :

(15) a. *memki* |mem-**ki**| « C'était un chant. » (Il y a peu de temps)  
 RVN: chant-3sg.+Dist<sub>1</sub> P<sub>N/a</sub>+ASSERT.

b. *memka* |mem-**ka**| « C'était un chant. » (Il y a quelque temps déjà)  
 RVN: chant-3 sg.+Dist<sub>2</sub> P<sub>N/a</sub>+ASSERT.

Comme c'est le cas en prédication avec marquage aspectuel, ces marques de distance peuvent recevoir une interprétation non temporelle. Si, par exemple, en arrivant chez moi, je me rends compte que j'ai perdu le poncho que je portais et que quelqu'un de la maison, pour m'aider à le chercher, me demande comment il était, je peux lui répondre :

(16) a. *isyka* |isy-**ka**| « Il était vieux. »  
 RQ: vieux-3sg.+Dist<sub>2</sub> P<sub>N/a</sub>+ASSERT.

Mais si cette question est posée à quelqu'un qui était avec moi et m'avait vu avec le poncho, il ne peut pas répondre par (16a) ; il dira (16b) :

(16) b. *isyki* |isy-**ki**| « Il était vieux. »  
 RQ: vieux-3sg.+Dist<sub>1</sub> P<sub>N/a</sub>+ASSERT.

*-ka* est porteur d'un plus grand degré de véridicité que *-ki*. En (16a), cela semble dû au fait que l'énonciateur fait une assertion à propos d'un état de choses qui relève de sa sphère personnelle, alors qu'en (16b) la distance que met l'énonciateur vient du fait que le poncho ne lui appartient pas. On rapprochera cette interprétation non temporelle *-ki* vs *-ka* de l'interprétation non temporelle *-ki* vs *-ku* vue plus haut en prédication aspectuée.

### 3.2. Modulation du fondement de la connaissance

Lorque l'énonciateur n'a pas eu une expérience directe des faits qu'il énonce, il dispose de deux marques qui lui permettent d'exprimer sur quoi il appuie sa connaissance d'un tel état de choses.

*-pa-* exprime une présomption.

L'état de choses présenté résulte d'une supputation de la part de l'énonciateur, d'une estimation de la possibilité d'existence de cet état de choses, possibilité pouvant aller jusqu'à une forte probabilité.

*-ne-* exprime une inférence.

L'état de choses présenté s'appuie sur des informations d'ordre divers qui autorisent l'énoncé. S'agissant d'une inférence, l'état de choses ne peut être totalement garanti et, de ce fait, l'énonciateur dégage quelque peu sa responsabilité.

*-pa-* et *-ne-* peuvent se combiner avec l'assertif, le suspensif et l'interrogatif. Contrairement au paradigme antérieur de modulation de mise à distance, le suspensif est ici possible et la combinaison de ces marques avec cette modalité réduit davantage encore la part d'engagement.

En (17a), l'énonciateur ne sait pas s'il est vraiment arrivé à destination, mais il le suppose et en demande confirmation. On peut dire qu'il a fait un calcul de probabilité et qu'il cherche à le vérifier.

- (17) a. *pa<sup>2</sup>hpatka<sup>2</sup>w* | *pa<sup>2</sup>h-ø-pa-tka<sup>2</sup>w* |  
 RV<sub>dyn</sub>: arriver-Aor.-PRÉSOM.-1pl.+Inter.  
 «Nous sommes probablement arrivés, n'est-ce pas?»  
 (Je suppose que nous sommes arrivés)

En (17b), là encore l'énonciateur ne sait pas s'il est arrivé à destination, mais contrairement à l'énoncé précédent, il dispose d'éléments qui lui permettent de l'inférer comme, par exemple, la durée du déplacement effectué. Il pose alors la question:

- (17) b. *pa<sup>2</sup>hnetka<sup>2</sup>w* | *pa<sup>2</sup>h-ø-ne-tka<sup>2</sup>w* |  
 RV<sub>dyn</sub>: arriver-Aor.-INFÉR.-1pl.+Inter  
 «Nous devrions être arrivés, n'est-ce pas?» (J'infère que nous sommes arrivés)

L'imperfectif permet une interprétation de futur qui suit la même modulation. En (18a), nous commençons un voyage, la distance est grande. Malgré des difficultés prévisibles, nous pensons que nous allons pouvoir mener notre voyage à terme.

- (18) a. *pa<sup>2</sup>hpatka<sup>2</sup>w* | *pa<sup>2</sup>h-a-pa-tka<sup>2</sup>w* |  
 RV<sub>dyn</sub>: arriver-Impf.-PRÉSOM.-1pl.+Inter  
 «Nous allons probablement (finir par) arriver, n'est-ce pas?»

En (18b) le voyage est déjà bien avancé. Des difficultés ont surgi mais elles ne nous ont pas empêchés de continuer. C'est forts de cette constatation que nous

pouvons déclarer que nous ne renonçons pas au voyage. Et si, en (18a) on ne fait que supposer, en (18b) on se risque à faire une inférence:

- (18) b. *pa<sup>2</sup>hanetha<sup>2</sup>w* | pa<sup>2</sup>h-a-ne-tha<sup>2</sup>w |  
 RV<sub>dyn</sub>: arriver-*Impf.*-*INFÉR.*-1pl.+ *ASSERT.*  
 «Nous arriverons.» (J'infère que nous devrions arriver)

Les exemples suivants combinent fondement de la connaissance et *suspensif*:

- (19) a. *wetepa<sup>2</sup>nga* | wete-e-pa-nga |  
 RV<sub>dyn</sub>: tomber-*Impf.*-*PRÉSOM.*-2sg.+ *SUSP.*  
 «Tu vas probablement tomber.» (Je ne l'affirme pas mais c'est très probable)

Cet énoncé peut prendre une valeur d'avertissement: «Attention! Ne va pas tomber!».

- (19) b. *wetene<sup>2</sup>nga* | wete-e-ne-nga |  
 RV<sub>dyn</sub>: tomber-*Impf.*-*INFÉR.*-2sg.+ *SUSP.*  
 «Tu vas tomber.» (J'infère que tu vas tomber)

(19a) et (19b) peuvent être utilisés dans la même situation. Les informateurs les considèrent d'ailleurs en général comme équivalents. Pourtant, même s'ils ont en commun une valeur de mise en garde ou d'avertissement, il nous semble avoir des significations assez différentes, car *-ne* peut être utilisé pour une information fondée sur un oui-dire:

- (20) *tu<sup>2</sup>sune<sup>2</sup>* | tu<sup>2</sup>s-u-ne-a<sup>2</sup> |  
 RV<sub>dyn</sub>: porter-*Impf.*-*INFÉR.*-3sg.+*ASSERT.*  
 «Il le portera, paraît-t-il.» (Je l'ai entendu dire)

Si maintenant l'énonciateur veut expliciter que son information est liée à un propos rapporté, il produira un énoncé avec l'assertif suivi d'un autre énoncé (également avec l'assertif), construit avec un radical verbal du type «penser» ou «dire» à la 3ème personne du pluriel (qui a ici valeur d'indéfini).

- (21) *kuskaya<sup>2</sup> tu<sup>2</sup>suk hĩ<sup>2</sup>*  
 | kuskay-a<sup>2</sup> tu<sup>2</sup>s-u-ku hĩ-ø-t<sup>2</sup>i |  
 RN: demain-*Top.* RV<sub>dyn</sub>: porter-*Impf.*-3sg.+*ASSERT.* RV<sub>dyn</sub>: dire-*Aor.*-3pl.+ *ASSERT*  
 «Demain il le portera, on le dit.»

En (21), l'énonciateur dit : «Il y a quelqu'un qui dit que l'état de choses dont je parle est vrai (mais je ne suis pas celui qui le dit)», et donc, il n'asserte pas directement le fait (son assertion est attribuée à un autre). En (20) le locuteur asserte le même fait, mais avec prudence. En tant que morphème exprimant la

présomption, *-pa-* est utilisé par les locuteurs les plus traditionnels. Certains jeunes, en revanche, n'emploient plus que *-ne-*.

Les exemples présentés jusqu'ici illustrent la combinatoire de deux marques qui relèvent du fondement de la connaissance, avec des radicaux verbaux dynamiques. D'autres types de bases prédicatives peuvent eux aussi les recevoir. Ainsi on peut opposer :

(22) a. *mu<sup>n</sup>ga* |mu-<sup>n</sup>ga|  
 RN: guambiano-2sg.+ SUSP.  
 « Tu dois être guambiano. »<sup>11</sup>

b. *mupa<sup>n</sup>ga* |mu-**pa**-<sup>n</sup>ga|  
 RN: guambiano-PRÉSOM.-2sg.+ SUSP.  
 « Tu dois être guambiano. » (Tu es probablement guambiano)

En (22a), l'énonciateur exprime l'impossibilité d'affirmer ou de nier l'attribution d'une qualité à une entité, tandis qu'en (22b), avec le redoublement de la modalisation et la présence de *-pa-*, marque de probabilité, il exprime la présomption.

Un dernier point intéressant sur ces marques est que *-pa-* se combine toujours avec la flexion modo-personnelle correspondant à la prédication dynamique, alors que *ne-* ne se combine qu'avec le morphème de prédication stative. *-ne-* est utilisé pour des états de choses étrangers à la notion de changement, alors que *-pa-* semble n'être utilisé qu'avec les procès, comme si l'inférence impliquait une vision non dynamique de l'événement.

#### 4. EN GUISE DE CONCLUSION

Nous avons vu que la langue paez grammaticalise l'engagement de l'énonciateur par la modalité d'assertion et module cet engagement par un indicateur de distance et un indicateur de fondement de la connaissance. Ces modalités constituent la zone centrale et obligatoire de tout énoncé déclaratif.

À la base de ce système se trouve la modalité d'assertion obligatoire qui recourt aux morphèmes de l'assertif, du suspensif et de l'interrogatif, mutuellement exclusifs. Si l'énonciateur prend le chemin de l'assertif, c'est parce qu'il considère qu'il possède assez d'éléments pour s'engager fortement dans son énoncé; pour lui, la description qu'il fait d'un certain état de choses est une description valide vis-à-vis cet état de choses. Il y a adéquation entre l'état de choses et l'énoncé. L'énoncia-

<sup>11</sup> Les Guambianos sont un peuple indigène voisin du peuple paez. (Cf. ici même l'article de Beatriz Vasquez de Ruiz).

teur s'engage sur la valeur de vérité de son énoncé et considère que cette certitude lui permet l'assertion.

Si l'énonciateur prend le chemin du suspensif, c'est parce qu'il considère ne pas avoir assez d'éléments pour s'engager. Il ne peut pas garantir une véritable correspondance entre l'énoncé et l'état de choses. S'il choisit l'interrogatif, c'est parce qu'il se trouve dans l'impossibilité définitive de produire une assertion. Il pose alors une question à une autre personne.

Dans ces trois positions, nous trouvons une relation entre «savoir», «connaître», «être certain de quelque chose», «ne pas être certain de quelque chose», «s'assurer de quelque chose». Nous sommes face à la modalité épistémique (ou aléthiquement nécessaire) de Lyons (1980: 723-27) ou face à celle (vérifié, indécis) de von Wright (cité par Palmer (1986: 11)).

L'expression de l'engagement peut se concevoir comme une prise de position sur un continuum, effectuée par le locuteur, d'abord en fonction de sa relation avec l'événement, de sa relation à son interlocuteur ensuite, et enfin de son propre degré de certitude\*.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, E., 1966, «Catégories de pensée et catégories de langue», *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, p. 63-74.
- CHUNG S. & A. TIMBERLAKE, 1985, «Tense, aspect and mood», in: T. Shopen (ed.), *Language typology and syntactic description*, Vol. III: *Grammatical categories and the lexicon*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 202-258.
- CULIOLI, A., 1987, «La linguistique: De l'empirique au formel», *Sens et place des connaissances dans la société*, Paris, Ed. du CNRS, p. 37-67.
- GARDIES, J.-L., 1983, «Tentative d'une définition de la modalité», in: J. David J. et G. Kleiber (eds), *La notion semantico-logique de modalité*, Actes du colloque organisé par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Metz, Centre d'Analyse Syntaxique, Paris, Recherches linguistiques, p. 13-24.
- LAUNEY, M., 1994, *Une grammaire omniprédicative. Essai sur la morphosyntaxe de nahuatl classique*, Paris, Ed. du CNRS.
- LYONS, J., 1980, *Semántica*, Versión castellana Ramón Cerdà, Barcelona, Editorial Teide.
- PALMER, Frank R., 1986, *Mood and Modality*, Cambridge University Press (Cambridge Textbooks in Linguistics).

---

\* Je remercie Jon Landaburu pour sa lecture attentive et ses commentaires.

- POTTIER, B., 1976, «Sur la formulations des modalités en linguistique», *Langages* 43, (Paris, Didier-Larousse), p. 39-46.
- , 1983, «Chronologie des modalités», in: J. David J. et G. Kleiber. (eds.), «La notion semantico-logique de modalité», *Actes du colloque organisé par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Metz. Centre d'Analyse Syntaxique*, Paris, Recherches linguistiques, p. 55-63.
- , 1987, *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette.
- RIVET, P., 1912, «Les familles linguistiques du Nord-Ouest de l'Amérique du Sud», *Année Linguistique* Vol. 4., (Paris, Société Philologique), p. 117-154.
- ROBERT, S., 1986, «État résultant : Aspect et modalité dans le paradigme dit "énonciatif" en wolof», *Aspects, modalité : Problèmes de catégorisation grammaticale*, Paris, Université de Paris 7 (D.R.L.), p. 121-153, (Collection ERA 642 - UA 04 1028).
- ROJAS CURIEUX, T., 1998, *La lengua páez: una visión de su gramática*, Bogotá, Ministerio de Cultura.

## ABRÉVIATIONS

Aor.	aspect aoriste	Nég.	négation
ASSERT.	Assertif	Nom.	nominatif
Déic.	déictique	Obj.	marque d'objet
Dist <sub>1</sub>	modalité de distance Degré 1 (prédication à distinction aspectuelle)	pl.	pluriel
Dist <sub>2</sub>	modalité de distance Degré 2 (prédication à distinction aspectuelle)	PLÉN.	modalité Plénitude de l'événement
Dist <sub>1</sub> Pn/a	modalité de distance Degré 1 (prédication sans distinction aspectuelle)	PRÉSOM.	présomptif
Dist <sub>2</sub> Pn/a	modalité de distance Degré 2 (prédication sans distinction aspectuelle)	RN	radical nominal
Inter.	interrogatif	RQ	radical qualificatif
Imm.	aspect imminent	RV	radical verbal
Impf.	aspect imperfectif	RVN	radical verbo-nominal
INFÉR.	Inférentiel	RVdyn	radical verbal dynamique
Loc.	morphème locatif	RVsta	radical verbal statif
		sg.	singulier
		SUSP.	Suspensif
		Top.	topique

10

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

10

10

10

10

10

10

10

10

10

10

LA VUE OU L'OUÏE  
LA MODALITÉ COGNITIVE  
DES LANGUES TUKANO ORIENTALES

Elsa GOMEZ-IMBERT

0. INTRODUCTION

Imaginons que la conjugaison du français, outre marquer des distinctions aspectuelles et temporelles, inclue dans sa morphologie flexionnelle un paradigme dont les valeurs équivaldraient à des périphrases telles que «apparemment», «il semble que», «on dit que», «je constate que», et que ce paradigme nous contraigne à expliciter le mode de connaissance qui fonde notre propos. Certaines langues ont développé des dispositifs morphologiques spécifiques qui astreignent le locuteur à exprimer la source de son savoir ; les langues de la branche orientale de la famille Tukano du nord-ouest amazonien (dorénavant TO) possèdent des systèmes parmi les plus élaborés connus à ce jour<sup>1</sup>.

Modalité cognitive, modalité épistémique, médiatif, testimonial ou encore *evidential*, autant de désignations pour une catégorie grammaticale longtemps absente des manuels de linguistique, parce qu'inexistante dans les langues couramment étudiées<sup>2</sup>. Retenons le terme qui semble le plus approprié pour nous y référer, celui de modalité cognitive, car il s'agit bien de préciser le fondement cognitif de nos propos<sup>3</sup>. Nous présentons dans ce texte le système de modalité cognitive d'une des langues TO, le tatuyo ; dans la conclusion, nous faisons des commentaires sur son expression dans d'autres langues de la même famille.

---

<sup>1</sup> Chafe & Nichols (1986) montrent l'existence de cette catégorie dans d'autres systèmes amérindiens. Voir également deux publications récentes Haan (2001) et James, Clarke & MacKenzie (2001)

<sup>2</sup> Elle ne figure pas parmi les catégories flexionnelles du verbe (Stump 1998) dans *The Handbook of Morphology*, il y est fait mention seulement dans l'article sur la morphologie et la pragmatique (Kiefer 1998) Un trait fort des systèmes TO, si on les compare aux systèmes présentés dans Guentchéva (1996), est leur relative transparence sémantique

<sup>3</sup> Dans son article sur la langue amazonienne andoke (ce volume), J. Landaburu précise fort à propos le sens de ces termes

Les langues TO sont de type polysynthétique et agglutinant, essentiellement suffixales, à deux catégories de mots : nominale et verbale<sup>4</sup>. L'énoncé minimal peut se réduire à deux mots, un mot verbal et un mot nominal, ce dernier exprimant le sujet<sup>5</sup>. Un mot nominal minimal peut être égal à une entrée lexicale qui en sera le thème et l'unique constituant, alors qu'un lexème verbal doit avoir au moins un suffixe pour former un mot.

## 1. LA CONJUGAISON À MODALITÉ COGNITIVE

La vue et l'ouïe sont les moyens d'accès à la connaissance du monde qui ont une expression linguistique dans les langues TO. Le rôle privilégié de la vision et de l'audition est explicitement formulé par les locuteurs de ces langues, lorsqu'on les questionne à propos de la différence de sens des formes contrastées ci-après.

Le rapport cognitif du locuteur à l'état de choses dont il parle peut être formulé de cinq façons différentes, suivant qu'il s'agisse de : 1) constat plein, 2) perception non visuelle, 3) perception distante, 4) inférence, 5) propos rapporté ou ouï-dire. Les trois premières impliquent une expérience directe de l'événement, alors que l'inférence et le ouï-dire relèvent d'une expérience indirecte acquise d'après des traces laissées par l'événement. Comme dans d'autres systèmes modaux de ce genre, les valeurs cognitives des marqueurs interfèrent avec l'aspect et la personne, ce que nous signalons au fur et à mesure de la présentation.

### 1.1. Connaissance directe

La modalisation cognitive exprimée par les trois constructions de cette section a comme base commune une perception directe de l'événement. Elles se différencient soit par la manifestation d'une connaissance pleine face à une connaissance partielle, soit par la distance qu'elles marquent entre énonciateur et événement.

#### 1.1.1. *Constat plein*

La première construction, morphologiquement non marquée *ø*, exprime la connaissance pleine et consciente acquise par expérience directe. L'énonciateur

---

<sup>4</sup> Voici la liste des langues TO : bara, barasana, desano, eduurua (ou taiwano), karapana, kubo, makuna, piratapuyo, pisamura, siriano, tanimuka/retua~ra, tatuyo, tukano, tuyuka, wanano, yuruti. Tatuyo et karapana sont, à ma connaissance, les seules à avoir des préfixes segmentaux.

<sup>5</sup> Si nous nous référons à une typologie désormais classique de l'ordre des constituants de l'énoncé, des langues TO comme le tatuyo et le barasana ont un ordre canonique SV et VS, le premier étant peut-être moins marqué en tatuyo, le deuxième en barasana. Lorsque l'objet grammatical y est exprimé, l'ordre OV est commun aux deux langues, ce qui donne un ordre référentiel SOV en tatuyo, OVS en barasana.

explicite sa certitude quant à la véracité du fait en question. Les mots en (1) relèvent de cette modalité de constat<sup>6</sup>.

- (1) a. *igá-ø--bí*                      b. *igá-ø--wi*  
 « Il mange. »                      « Il a mangé. »

Le changement du suffixe final de *--bí* à *--wi* marque une opposition aspectuelle d'inaccompli à accompli. Le mot (1a) réfère à un événement qui a commencé mais dont la borne finale demeure ouverte, alors que dans (1b) l'événement est arrivé à terme, la borne finale est franchie, fermée. Entre le suffixe et la base verbale, ici la racine « manger » *igá*, j'insère un morphème *ø* auquel j'attribue la valeur de constatif<sup>7</sup>. Le constat cognitif renvoie à une relation entre l'énonciateur et les faits énoncés que l'on peut gloser par « il mange (je vois / je constate) » (1a), « il a mangé (j'ai vu / constaté) » (1b).

La valeur prototypique des formes en (1) est celle du constat visuel, ce que les locuteurs explicitent par « on dit comme ça en voyant ». C'est la modalité des faits évidents, qu'ils soient physiques comme « arriver » (2a) ou psychologiques comme « savoir » (2b). Le constat peut être interprété comme un événement ou comme une propriété; la présence d'un déterminant adverbial contribue à l'interprétation événementielle (2c, f), alors que (2e) reçoit volontiers l'interprétation « il est mangeur-de-fourmis ». L'incorporation du nominal objet *~beká* contribue sans doute à cet effet de sens, car c'est un procédé d'indéfinition d'objet; la suffixation du marqueur d'objet *-re* (2e) définit l'objet et renvoie plutôt à l'événement<sup>8</sup>. C'est aussi la modalité des vérités générales: (2g) énonce une propriété du soleil connue de tous, alors qu'en situation on l'interprète comme un constat.

<sup>6</sup> Voici quelques indications sur la phonologie et la transcription des exemples. Le tatuyo a un inventaire segmental restreint: six voyelles (i, e, a, o, u, ɿ; la dernière est haute, étirée, postérieure), huit consonnes non continues (occlusives): quatre voisées (b, d, j, g) et quatre sourdes (p, t, c, k); deux sonantes (w, r) et une fricative laryngale (h). Toute racine a une spécification du trait [±nasal], qui est un autosegment morphémique; les suffixes peuvent être [+nasal], [-nasal] ou [ønasal]; la valeur [+nasal] se manifeste dans tous les segments voisés et la laryngale d'un morphème nasal, et elle s'étend progressivement vers des suffixes [ønasal]; la valeur [-nasal] bloque l'extension progressive de la nasalité dans le mot, les consonnes sourdes laissent progresser la nasalisation sans en être affectées. Les occlusives voisées ont des allophones nasals ([m] de /b/, [n] de /d/, [ɲ] de /j/ et [ŋ] de /g/) et prénasals ([<sup>m</sup>b], [<sup>n</sup>d], [<sup>ɲ</sup>j], [<sup>ŋ</sup>g]), les voyelles et les sonantes se nasalisent également. Les consonnes occlusives ont des réalisations géminées à l'intérieur d'un morphème. Dans la transcription phonologique, le tilde ~ initie un morphème nasal. Il y a deux tons: haut et bas, le premier est marqué par un accent aigu, le deuxième n'a pas de marque.

<sup>7</sup> Voir d'autres renseignements sur la combinatoire du paradigme dont *--bí* fait partie en 2. *infra*.

<sup>8</sup> Il y a par ailleurs une forme progressive analytique où la modalité est marquée dans le verbe auxiliaire.

- (2) a. *ehá-ø~bó* «Elle arrive.»  
 b. *~bahí-ø~bí* «Il sait.»  
 c. *úwáro igá-ø~bá* «Ils mangent vite.»  
 d. *~beká-igá-ø~bí* «Il mange des fourmis / Il est mangeur-de-fourmis.»  
 e. *~beká-re igá-ø~bí* «Il mange les fourmis.»  
 f. *céeto áhi-ø~bi~buiþi* «Le soleil chauffe beaucoup.»  
 g. *~buiþi áhi-ø~bi* «Le soleil chauffe.»

Des vérités fortement ancrées culturellement, la transmission de valeurs morales, des techniques, des usages, sont aussi formulés à l'inaccompli. Mais il y a une autre formulation possible qui met en jeu l'aspect accompli, accompagné d'un marqueur que nous appelons «stabilisé», toujours à la modalité de constat (voir 3b *infra*).

La forme (3a) (égale à (1b)) est l'accompli qui réfère à des faits ayant eu lieu dans les quelques jours qui précèdent le moment d'énonciation. On peut l'opposer à la forme (3b), qui exhibe un préfixe *ká-* et exprime de surcroît une stabilisation de la situation énoncée, lui conférant ainsi une forte valeur de vérité que la forme (3a) n'a pas.

- (3) a. *igá-ø~wí* «Il a mangé (constaté).»      b. *ká-igá-ø~wí*  
 «Il a mangé (constaté).»      «Il a mangé (établi et constaté).»

Le préfixe *ká-* a une valeur épistémique. Dans des conditions normales, le locuteur attend quelques jours, de cinq à six en moyenne, pour passer de la formulation (3a) à la formulation (3b). Ce délai est une sorte d'attente pour avoir confirmation ou infirmation des faits, après quoi on considère que l'affaire est close. On observe toutefois un usage immédiat, bien que rare, de (3b) à la place de (3a) lorsque le locuteur veut signifier que la vérité lui saute aux yeux, ce qui confirme le caractère épistémique de cette forme. Ainsi, alors que j'expliquais, dans un cours sur le langage, des propriétés phonético-phonologiques de ces langues à un groupe d'une cinquantaine d'instituteurs indiens, j'ai été surprise par l'emphase mise par mon traducteur indien pour dire qu'il n'avait jamais su/compris ce dont je parlais (4a), mais qu'il venait enfin de comprendre des faits de sa langue qu'on ne lui avait pas enseignés auparavant (4b).

- (4) a. *ji-ká~bahi~ke-ø-pt̃ j̃ĩ* «Vraiment, je ne savais pas.»  
 //je-STAB-sait-NÉG.-CONS.-ACC./moi//  
 b. *ji-ká~bahi-ø-wí j̃ĩ, júa* «Ça y est, j'ai compris.»  
 //je-STAB-sait-CONS.-ACC./moi/ disjoncteur//

Dans le domaine de la personne, il est intéressant de noter, surtout en relation à d'autres langues, que l'expérience personnelle que l'on vit de façon consciente relève du constat, autrement on passe à l'inférence (voir *infra*). Enfin, les rêves sont, eux aussi, conçus sous le mode du constat :

- (5) *éoríhe ji~kéége-ø-wí* «J'ai rêvé de drôles de choses  
 (*litt.* des drôleries j'ai rêvé).»



Dans les questionnaires systématiques, un verbe comme «entendre» est incompatible avec le non-visible. Cependant, on le trouve combiné, moyennant le contexte approprié, comme dans la phrase (9b), entendue dans le contexte suivant : alors que nous sommes couchées dans la maison, la chienne qui dort à l'extérieur bouge sans cesse et fait du bruit ; sa maîtresse lui ordonne de ne plus bouger et de dormir (9a) ; la chienne se tait puis recommence ; sa maîtresse me fait le commentaire (9b), où le bruit que fait la chienne lui fait se rendre compte qu'elle n'entend pas la femme.

- (9) a. *júgi~ké-ha, ~kádi-ja<sup>9</sup>*                      b. *ápi~kétí-kí~bo*  
 //bouge-NÉG.-IMPÉR./dort-IMPÉR./                      //entend-NÉG.-NON VIS.-NON ACC. F//  
 «Ne bouge pas! dors!»                      «Elle n'entend pas (j'entends).»

### 1.1.3. Perception distante

La troisième position possible dans le domaine de l'expérience directe est celle d'une perception distante : «voyant là-bas» disent les locuteurs. La relation entre ces trois positions est illustrée par les exemples (10). Imaginons que l'on entende un bruit de moteur qui se rapproche, on dit alors la phrase (10a) ; lorsque le canot apparaît au loin dans notre champ visuel on dit (10b) ; enfin lorsque le canot arrive au port où nous sommes on dit (10c) :

- (10) a. *ká~bahá atí-kí~ba*                      «Des gens viennent (entendu).»  
 b. *atí-rahá~bá*                      «Ils viennent (vu au loin).»  
 c. *ehá-ø~bá*                      «Ils arrivent (je vois).»

La distance que l'énonciateur marque entre lui et l'événement est avant tout spatiale ; c'est dans cette situation que l'on entend le mot (10b). Elle est perceptuelle aussi car l'identification des acteurs et de l'événement est moins certaine, il y a risque d'erreur ; de ce fait, cette modalité a une valeur de vérité moins forte que le constat (10c). On peut rendre la perception distante par «je vois au loin», mais aussi par «il paraît», «il semblerait». Lorsqu'on se déplace en forêt, ce dispositif est particulièrement bienvenu, car on sait à quoi s'en tenir lorsque quelqu'un affirme quelque chose. Ainsi, des observations comme celles en (11) peuvent motiver ou non l'arrêt du canot au cours d'un voyage pour aller chercher des fruits du palmier que l'on aperçoit au loin, car *-rahá-* signifie que nous ne sommes pas totalement sûrs de notre perception et donc du résultat de notre quête.

- (11) a. *rika-kítí-rahá-ø í~jó*  
 //fruit-avoir-DIST.-INACC. INAN./DISTAL-CL.stipe//  
 «Il semble avoir des fruits, ce palmier-là.»

<sup>9</sup> *-ha* est un allomorphe du suffixe d'impératif *-ja*, allomorphe dérivé par des opérations phonologiques régulières ; les allomorphes *~ké-* et *~kétí-* du négatif, qui apparaissent aussi dans ces mots, découlent de ces mêmes opérations.



que l'interlocuteur a en effet des indications / des renseignements là-dessus : soit la forme d'inférence (14b), soit la forme de rapporté (14c) :

- (14) a. *kó<sup>↓</sup>-igá-jú-pá-ri*<sup>10</sup> « A-t-elle mangé ? »  
 b. *igá-jú-pó* « Elle a mangé (inféré). »  
 c. *igá-jú-pó-o* (< *ju+pa+o*) « Elle a mangé (dit-on). »

Alors qu'il est possible de présenter un fait constaté ou perçu à distance comme étant arrivé à terme ou non, cette opposition aspectuelle est neutralisée à l'inférentiel et au rapporté. On a par contre dans les deux cas une forme de stabilisé, c'est-à-dire que le préfixe *ká-* peut apparaître devant le thème verbal « manger » dans les trois mots en (14). Si l'on se rappelle que ce préfixe n'est compatible qu'avec des formes d'accompli (3b, 12c), on aura tendance à interpréter les formes (14) comme de l'accompli aussi, ce qui fait sens si l'on songe au fait que la connaissance indirecte nous parvient à travers les traces visuelles ou auditives de l'événement, qui sont des suites de cet événement. Cependant, pour ce qui est de la relation entre le déroulement de l'événement et l'emploi des formes d'inférence et de rapporté (14), il n'est pas nécessaire que l'événement soit achevé au moment de l'énonciation, mais seulement qu'il soit commencé pour pouvoir ainsi produire des traces, des effets.

Inférentiel et rapporté sont des constructions morphologiquement proches, mais néanmoins distinctes. Bien que les formes (14b, c) ne se différencient que par la longueur de la voyelle finale, leur forme et leurs emplois sont nettement différenciés tout au long de la conjugaison déclarative. Afin d'établir cette différence, on présente pour comparaison les formes positives de l'inférentiel (15) et du rapporté (16).

Regardons d'abord les formes à sujet de première et deuxième personne, où l'indice sujet est préfixal : après le suffixe *-ju-* « indirect », on trouve *-pa* comme suffixe final à l'inférentiel (15), alors qu'au rapporté *-pa* est suivi du classificateur nominal correspondant à la classe du sujet (16) : *-i* « masculin », *-o* « féminin », *--ra* « pluriel » (il y a assimilation vocalique régressive : *pa + i > pi*, *pa + o > poo*). Le classificateur établit la différence entre les deux. À la troisième personne, l'indice sujet est suffixal : la voyelle du suffixe final change à l'inférentiel (15), au rapporté (16) *-pa* est suivi des classificateurs déjà introduits, plus le classificateur *-e* lorsque le sujet est inanimé.

On ne sait pas quel a été le développement diachronique de ces formes indirectes, mais on peut imaginer, d'après la morphologie, qu'au départ il y avait une forme unique d'indirect *-ju-pa*, et que la distinction entre inférence et rapporté s'est faite en ajoutant ultérieurement les classificateurs.

<sup>10</sup> Pour les préfixes à ton haut-bas, le signe ↓ indique une faille tonale produite par le ton bas qui demeure flottant.

(15) INFÉRENTIEL

1 SG	<i>jĩ</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i>	« J'ai mangé (inféré) »
1 PL EXC	<i>ha</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i>	« Nous avons mangé (inféré) »
1 PL INC	<i>~badi</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i>	« Nous tous avons mangé (inféré) »
2 SG	<i>~bi</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i>	« Tu as mangé (inféré) »
2 PL	<i>~biháa</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i>	« Vous avez mangé (inféré) »
3 PL	<i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i> <i>~dáa</i>	« Ils ont mangé (inféré) »
3 SG M	<i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pi</i> <i>~kĩ</i>	« Il a mangé (inféré) »
3 SG F	<i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pó</i> <i>~kóo</i>	« Elle a mangé (inféré) »
3 INAN	<i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i> <i>tie</i>	« Cela a mangé (inféré) »

(16) RAPPORTÉ

1 SG M	<i>jĩ</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pi</i> + <i>i</i>	« J'ai mangé (dit-on) »
1 SG F	<i>jĩ</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pó</i> + <i>o</i>	« J'ai mangé (dit-on) »
1 PL EXC	<i>ha</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i> + <i>~ra</i>	« Nous avons mangé (dit-on) »
1 PL INC	<i>~badi</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i> + <i>~ra</i>	« Nous tous avons mangé (dit-on) »
2 SG M	<i>~bi</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pi</i> + <i>i</i>	« Tu as mangé (dit-on) »
2 SG F	<i>~bi</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pó</i> + <i>o</i>	« Tu as mangé (dit-on) »
2 PL	<i>~biháa</i> + <i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i> + <i>~ra</i>	« Vous avez mangé (dit-on) »
3 PL	<i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pá</i> + <i>~ra</i> <i>~dáa</i>	« Ils ont mangé (dit-on) »
3 SG M	<i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pi</i> + <i>i</i> <i>~kĩ</i>	« Il a mangé (dit-on) »
3 SG F	<i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pó</i> + <i>o</i> <i>~kóo</i>	« Elle a mangé (dit-on) »
3 INAN	<i>igá</i> + <i>jú</i> + <i>pé</i> + <i>e</i> <i>tie</i>	« Cela a mangé (dit-on) »

1.2.1. Inférence

Partant de résultats, de traces, d'indices constatés, l'inférentiel établit des relations entre ceux-ci et un événement non observé. Entre la vue ou l'ouïe, c'est la vue le canal d'information qui permet d'inférer l'existence d'un événement d'après des indices qui nous sont visibles. L'exemple le plus clair du caractère visuel de ces indices est le rapport à l'écrit que le locuteur manifeste par l'usage de ce modal : tout ce qui est connu à travers l'écriture, des dessins, des photos, est énoncé à l'inférentiel.

L'inférentiel traduit une lecture fine et rapide du milieu amazonien, extrêmement importante dans la survie quotidienne : quête de gibier, de pêche ; perception d'un danger. L'eau de la rivière est trouble, j'infère qu'un anaconda s'y déplace. Des empreintes fraîches m'indiquent qu'un jaguar rôde par ici. Ma chienne revient de forêt la gorge gonflée, j'infère qu'une guêpe l'a piquée.

Le constat de l'aboutissement d'un processus naturel que l'on ne saurait suivre dans son déroulement naturel relève toujours de l'inférence : des fruits qui arrivent à maturité (17a, b), la crue de la rivière que l'on voit au réveil (17c)<sup>11</sup>.

<sup>11</sup> *hu* est un allomorphe de *ju*, obtenu par les mêmes opérations que l'allomorphe *-ha* de l'impératif *-ja* des exemples (9).

- (17) a. *ábá-koá-hú-pá ~uju*  
 //mou-RÉSULT.-IND.-INFÉR./avocat//  
 « Les avocats sont mous (= sont mûrs). »
- b. *~huá-koá-hú-pá ~hódá*  
 //rouge-RÉSULT.-IND.-INFÉR./cajou//  
 « Les cajous sont rouges (= sont mûrs). »
- c. *ria bopó-koá-hú-pá*  
 //rivière/monter les eaux-RÉSULT.-IND.-INFÉR.//  
 « La rivière est en crue. »

L'effet sémantique de la combinaison d'un sujet de première personne et de l'inférentiel est intéressant : j'exprime ainsi que j'ai vécu l'événement en question dans une sorte d'état second, sans avoir pleine conscience de ce que je faisais. Les interrogations (18a, b) sont des phrases que l'on prononce couramment en cherchant quelque chose que l'on sait avoir laissé quelque part. Je prononce une phrase affirmative comme (18c) en voyant le résultat de ma cueillette, car je ne m'étais pas rendu compte de la quantité cueillie ; ces affirmations ont des nuances admiratives.

- (18) a. *~dóo jì--kiú-jú-pá-ri hotí-ré*  
 //où/je-pose-IND.-INT./marmite-OBJET//  
 « Où donc ai-je posé la marmite ? »
- b. *~dóo jì[~bidó-póti]~kiú-jú-pá-ri*  
 //où/je-tabac-rouleau-pose-IND.-INT.//  
 « Où donc ai-je bien pu poser ma cigarette ? »<sup>12</sup>
- c. *pai-ro jì-huá-jú-pá pátu-re*  
 /beaucoup-CL.SG./je-coupe-IND.-INFÉR./coca-OBJET//  
 « Tiens ! J'en ai cueilli beaucoup, de la coca ! »

Avec la combinaison de l'inférentiel et d'un sujet de deuxième personne, le locuteur exprime des intentions qu'il attribue à son interlocuteur : je cherche une place pour suspendre mon hamac, mais le canot à bière se trouve à l'endroit que je voudrais occuper ; mon amie devine mes intentions et me dit :

- (19) *~kubu-rika ká--bá--báta ~bi~wéé-boó-jú-pá*  
 //canot-CL./STAB.-NÉG. être-COND. /tu-suspends-veux-IND.-INFÉR.//  
 « S'il n'y avait pas de canot à bière, tu aurais voulu (le) suspendre (là). »

### 1.2.2. *Propos rapporté*

La modalité de propos rapporté est celle de la connaissance indirecte par ouï-dire. Dans ce cas, c'est l'ouïe qui donne accès, non à l'événement, mais à

<sup>12</sup> Notez que le tatuyo a fréquemment recours à l'incorporation nominale ; dans cet exemple le nom est incorporé avec son classificateur nominal *póti* « rouleau ».

l'information sur l'événement. Tout ce dont nous parlons, qui nous a été rapporté par quelqu'un d'autre, doit être formulé suivant cette modalité, comme l'exemple (20a). Ou alors, si l'on tient l'information de quelqu'un qui a été témoin oculaire, qui nous en a donc parlé à la modalité de constat, nous pouvons avoir recours à la citation, c'est-à-dire reproduire son discours à la modalité de constat, accompagné de la formule « X a dit, j'ai constaté » pour signaler la citation, comme en (20b).

- (20) a. *igá-jú-pá~ra* « Ils ont mangé (dit-on). »  
 b. "*igá-ø~wá*" *~i-ø~wó* « Elle a dit : ils ont mangé. »  
 //mange-CONS.-ACC.AN. PL./dit-CONS.-ACC. AN. FÉM.//

La modalité de discours rapporté, accompagnée de la marque de l'épistémique de stabilisation *ká-* (21), est la forme employée dans la narration de la mythologie, de la tradition orale. Le stabilisateur *ká-* donne une valeur de vérité à ces propos rapportés. Lorsqu'on tombe, dans un récit mythique, sur des énoncés à la modalité de constat par exemple, il s'agit de citations.

- (21) *ká-igá-jú-pá-i* « il mange (dit-on – c'est un fait établi) »

La combinaison d'un sujet de première ou de deuxième personne rapporte des faits attribués par d'autres au locuteur (22a) ou à l'interlocuteur (22b). Ces rapports peuvent porter la marque de stabilisation. Dans les deux phrases ci-dessous, le féminin du classificateur final indique que les personnes auxquelles réfèrent les indices pronominaux « je » (22a) et « tu » (22b) sont de sexe féminin.

- (22) a. *~kí-re kí<sup>l</sup>-jí-bóo-jú-pó-o*  
 //lui-OBJET/l-je-veux-IND.-RAP. FÉM.//  
 « On dit que je (FÉM) le veux, lui. »  
 b. *áto ~bí-ká-wéhe-bóo-jú-pá-o*  
 //ici/tu- STAB.-abattis-veux-IND.-RAP. FÉM.//  
 « On dit que tu (FÉM) veux un abattis ici. »

Il est habituel, aussi bien chez les hommes que chez les femmes, d'essayer de deviner les envies, les sensations des bébés et des jeunes enfants, et de parler à leur place en mettant des paroles à leurs gestes et attitudes. Ces paroles sont toujours au rapporté. Par exemple, un bébé pleure et quelqu'un dit à la mère la phrase (23), dans laquelle cette personne interprète les pleurs de l'enfant comme la demande « porte-moi » (le bébé est de sexe masculin (préfixe « lui »), le classificateur féminin réfère à la mère « tu »)<sup>13</sup>.

- (23) *kí<sup>l</sup>-~bí~dée-jú-pó-o* « Que tu le portes (dit-il) »<sup>14</sup>  
 //lui-tu-portes-IND.-RAP. FÉM.//

<sup>13</sup> L'ordre des préfixes dans les mots en (23) est : objet-sujet, le classificateur réfère dans les deux cas au sujet « tu ».

<sup>14</sup> Cette modalisation peut être mieux rendue en espagnol qu'en français, par des formes comme « ¡que lo cargues! », que l'on emploie dans les mêmes situations.

Enfin, des propos rapportés peuvent se référer à des événements futurs ; on combine alors la marque du futur, qui est en fait le suffixe désidératif *-ga-*, et les terminaisons du rapporté comme en (24) :

- (24) *buhújé, étehe éti-ri-ka~ríbi ~dí-ga-jú-pé-e*  
 //demain/bière/boit-déverbal-orientation objet-jour/ existe-DÉSID.-IND.-RAP. INAN.//  
 « Demain, ce sera un jour de beuverie de bière (dit-on) »

### 1.3. Modalité cognitive et interrogation

La modalisation cognitive de l'interrogation pose le problème du critère de sélection de l'une des modalités possibles. La modalité employée dans une question exprime le calcul que le locuteur fait à propos du savoir que son interlocuteur a de l'événement énoncé. Ainsi, je pose la question (25a) à mon interlocuteur qui est allé chercher du bois, après avoir entendu des coups de hache pendant un moment ; j'emploie le constat et non le non-visible, bien que j'aie connaissance de son activité par le bruit. En (25b), je suppose que mon interlocuteur ne voit pas s'il pleut.

- (25) a. *~doo~koo pai-ro ~bi-bópe-ø-té* « Combien (en) fends-tu ? »  
 //quoi-quantité/grand-CL./tu-fends-INACC. INAN.INT.//<sup>15</sup>  
 b. *tó-óká-ki-ti* « Est-ce qu'il pleut ? »  
 //INAN.-pleut-NON VIS.-INT.//

Dans l'interrogation, on demande aussi bien confirmation de l'événement que de la modalité que l'on propose à l'interlocuteur. Si le calcul du locuteur est juste, l'interlocuteur reprendra à son compte la modalité de la question ; dans le cas contraire, l'interlocuteur introduit la forme qui correspond à son mode de savoir. Les exemples (26) mettent côte à côte les formes affirmatives positives et les formes interrogatives correspondantes de la conjugaison modale présentée ci-dessus. Nous rappelons en (26h-k) qu'une seule question, à modalité indirecte, recouvre l'inférence et le rapporté.

	AFFIRMATIF	INTERROGATIF
CONSTATIF INACCOMPI	a. <i>igá + ø + ~bá</i> « ils mangent (vu) »	<i>~dá + igá + ø + tí</i> « vois-tu [si] ils mangent ? »
NON-VISUEL	b. <i>igá + ki + ~bo</i> « elle mange (entendu) »	<i>kó + igá + ki + tí</i> « entends-tu [si] elle mange ? »
DISTANT INACCOMPLI	c. <i>igá + rahá + ~bí</i> « il mange (vu au loin) »	<i>ki + igá + rahá + tí</i> « vois-tu au loin [si] il mange ? »
CONSTATIF ACCOMPLI	d. <i>igá + ø + ~wí</i> « Il a mangé (vu) »	<i>ki + igá + ø + rí</i> « As-tu vu [si] il a mangé ? »

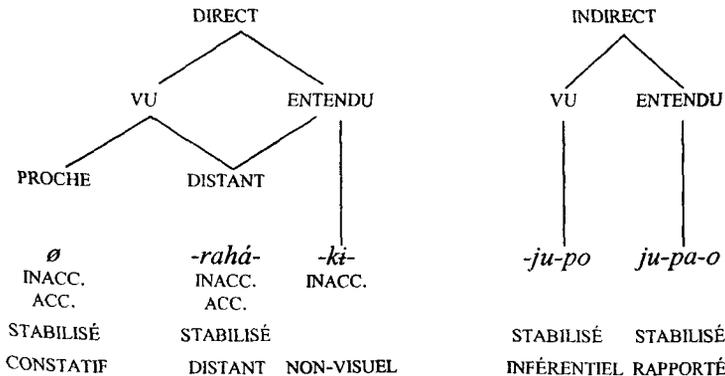
<sup>15</sup> Le *i* du suffixe interrogatif *ti* s'ouvre en *e* lorsqu'on parle à distance, en criant.

DISTANT ACCOMPLI	e. <i>igá + Rahá + ~Wá</i> « Ils ont mangé (vu au loin) »	<i>~Dá<sup>+</sup> + Igá + Rahá + Rí</i> « As-tu vu au loin [si] ils ont mangé ? »
CONSTATIF STABILISÉ	f. <i>ká + igá + o + ~wó</i> « Elle a mangé (vu et établi) »	<i>kó<sup>+</sup> + ká + igá + o + rí</i> « As-tu vu [si] elle a mangé (établi) ? »
DISTANT STABILISÉ	g. <i>ká + igá + rahá + ~wó</i> « Elle a mangé (vu au loin et établi) »	<i>kó<sup>+</sup> + ká + igá + rahá + rí</i> « As-tu vu au loin [si] elle a mangé (établi) ? »
INFÉRENTIEL	h. <i>igá + jú + pó</i> « Elle a mangé (inféré) »	<i>kó<sup>+</sup> + igá + jú + pá + rí</i> « Infères-tu [qu']elle a mangé ? »
RAPPORTÉ	i. <i>igá + jú + pá + o</i> « Elle a mangé, dit-on »	<i>kó<sup>+</sup> + igá + jú + pá + rí</i> « Dit-on [qu']elle a mangé ? »
INFÉRENTIEL STABILISÉ	j. <i>ká + igá + jú + pó</i> « Elle a mangé (inféré et établi) »	<i>kó<sup>+</sup> + ká + igá + jú + pá + rí</i> « Infères-tu [qu']elle a mangé (établi) ? »
RAPPPORTÉ STABILISÉ	k. <i>ká + igá + jú + pá + o</i> « Elle a mangé (établi, dit-on) »	<i>kó<sup>+</sup> + ká + igá + jú + pá + rí</i> « Dit-on [qu']elle a mangé (établi) ? »

## 2. SYNTHÈSE MORPHOLOGIQUE

Le schème (27) propose une synthèse de la modalisation cognitive en tatuyo.

(27) Système tatuyo de modalité cognitive



On y voit les morphèmes marqueurs des cinq positions que l'énonciateur peut adopter, ainsi que les traits qui les distinguent. On a d'abord l'opposition entre *expérience directe* et *expérience indirecte* de l'événement<sup>16</sup>. Ensuite la vue et l'ouïe comme moyens d'accès à l'événement, avec des deux côtés ce qui est vu et ce qui est entendu. Enfin, la relation d'éloignement entre énonciateur et événement dans la perception directe visuelle. Le trait qui relie «entendu» et «distant» rappelle qu'un fait entendu déjà accompli s'énonce avec le morphème *-rahá-*. Soulignons qu'il s'agit d'un paradigme, c'est-à-dire de cinq positions mutuellement exclusives.

Résumons la structure du mot verbal *tatuyo* d'après les exemples (26). Le mot déclaratif minimal commence par le préfixe *ká* qui indique la stabilisation de l'événement; suit le thème verbal formé dans les mots (26) par la racine «manger»; dans l'espace suffixal apparaissent en premier lieu les marqueurs de modalité cognitive, puis un paradigme terminal qui exprime à la fois l'aspect accompli ou non et la personne sujet, s'il s'agit de la troisième personne; pour les première et deuxième personnes, le sujet est marqué préfixalement, devant le préfixe *ká-*. Dans les mots interrogatifs, interrogation et aspect sont exprimés par le suffixe terminal (*-ri* accompli, *-ti* inaccompli); la personne apparaît alors sous forme de préfixe: *kó<sup>l</sup>-* «elle», *kí<sup>l</sup>-* «il», *~dá<sup>l</sup>-* «ils», etc.

En dessous de chaque morphème, nous avons rappelé leur compatibilité ou leur incompatibilité avec l'aspect de base et avec le stabilisateur *ká-*, combinatoire illustrée en (26). La stabilisation de l'événement est marquée par le préfixe *ká-*. Dire qu'un événement est stabilisé signifie qu'étant donné les éléments dont dispose l'énonciateur, il formule une sorte de version définitive du fait en question, qu'il considère stabilisé, clos, ne devant être soumis ni à des modifications ni à des rebondissements<sup>17</sup>. Ce constat de stabilisation a une valeur épistémique car sa présence indique que le locuteur a suffisamment d'éléments en main pour attribuer à son propos une valeur de vérité. Il s'agit plutôt d'un *modo-aspectuel*. Ce préfixe est compatible avec les formes d'accompli à modalité directe et avec les formes d'inférence et de rapporté.

L'aspect grammatical conceptualise l'accomplissement de l'événement. Les trois morphèmes qui relèvent de la connaissance directe sont compatibles avec le paradigme final qui marque l'inaccomplissement (*~bi* sujet masculin, *~bo* féminin, *~ba* pluriel,  $\emptyset$  inanimé et  $\emptyset$  inaccompli lorsque le sujet de première ou deuxième personne est indiqué par un préfixe); mais seuls les deux morphèmes qui renvoient à une expérience visuelle sont compatibles avec le paradigme final d'accompli (*~wi* sujet masculin, *~wo* féminin, *~wa* pluriel, *-wí*

<sup>16</sup> Barnes (1984) et Ramirez (1997) interprètent différemment les systèmes essentiellement semblables des langues *tuyuka* et *tukano*. Barnes utilise le trait direct mais dans un autre sens.

<sup>17</sup> C'est comme si, après avoir mangé, j'attendais d'avoir bien digéré pour formuler mon expérience, sans avoir à émettre des restrictions du genre: j'ai été souffrante à cause de la nourriture, je me suis fais gronder pour avoir mangé, etc. Participe présent (mangeant) et nominalisation agentive (mangeur) ne se distinguent que par le trait (+stabilisé) de cette dernière.

inanimé, *-wi* accompli avec un sujet de première ou deuxième personne). Dans la conjugaison indirecte d'inférence et de rapporté, présentée en (15) et (16), n'apparaît aucun de ces deux paradigmes, mais un autre qui ne marque ni l'accomplissement ni l'inaccomplissement. Cette suspension de l'opposition aspectuelle peut s'interpréter en relation avec la modalité cognitive indirecte : tout ce qu'il faut pour qu'un événement laisse une trace ou fasse parler de lui est qu'il soit commencé. Ainsi, lorsque l'eau trouble indique qu'un anaconda s'y déplace, j'ai intérêt à ne pas m'y jeter car ce serait me jeter dans la gueule de l'anaconda. Si les eaux de la rivière ont monté durant la nuit et que j'infère qu'il pleut en amont, la pluie peut s'être arrêtée ou pas<sup>18</sup>. Mais par ailleurs, le fait que ces deux formes indirectes se combinent avec le préfixe de stabilisation les placerait plutôt du côté de l'accompli car ce préfixe n'apparaît pas à l'inaccompli.

Si l'on voulait interpréter la conjugaison tatuyo en termes de distinctions telles que *realis / irrealis*, ou de tout autre opposition modale référant au statut réel accordé à une situation donnée, on mettrait sous *realis* la conjugaison à modalité cognitive. Avec néanmoins un point d'interrogation en ce qui concerne la morphologie, car le paradigme final qui marque l'inaccompli – représenté en (28) par *~ba* inaccompli+sujet animé pluriel et  $\emptyset$  inaccompli (à sujet de première ou deuxième personne) – est le paradigme final qui sert à construire un virtuel actuel (ou à venir) (28b), le futur (28c), le virtuel inactuel que l'on situe dans le passé (28d) pour lequel on spécifie le temps par des moyens lexicaux (hier, l'année dernière), et la mise en garde (28e).

(28) a. Constatif :

<i>igá + <math>\emptyset</math> + ~ba</i>	« Ils mangent »
<i>~badi + igá + <math>\emptyset</math> + <math>\emptyset</math></i>	« Nous mangeons »

b. Virtuel actuel :

<i>igá + ~rá + ~ba</i>	« Ils mangeraient »
<i>~badi + igá + ~rá + <math>\emptyset</math></i>	« Nous mangerions »

c. Futur :

<i>igá + ga + ~rá + ~ba</i>	« Ils mangeront »
<i>~badi + igá + ga + ~rá + <math>\emptyset</math></i>	« Nous mangerons »

d. Virtuel inactuel : *~jabi.káa* « hier soir »

<i>igá + ri + ka + ~rá + ~ba</i>	« Ils auraient mangé »
<i>~badi + igá + ri + ka + ~rá + <math>\emptyset</math></i>	« Nous aurions mangé »

e. Mise en garde :

<i>igá + ree + ~ba</i>	« Ils risquent de manger ! »
<i>~bi + igá + ree + <math>\emptyset</math></i>	« Tu risques de manger ! »

<sup>18</sup> Dans la langue desano (Kaye 1970), inférence et rapporté sont compatibles avec le suffixe de « non-présent ».

Enfin, les formes conatives d'impératif, permissif, optatif et exhortatif, présentées en (29), sont aussi hors modalité cognitive.

- (29) a. Impératif: *igá + ja* «Mange!»  
 b. Permissif: *~bi + igá + wa* «Tu peux manger!»  
 c. Exhortatif: *~badi + igá + to* «Mangeons!»  
 d. Optatif: *kó<sup>l</sup> + igá + áto* «Qu'elle mange!»

### 3. CONCLUSION

Voici, en guise de conclusion, quelques remarques sur notre interprétation des systèmes tatuyo, barasana (Gomez-Imbert (1997a, 2000) et celles proposées pour trois autres langues TO, le desano (Kaye 1970), le tuyuka (Barnes 1984) et le tukano (Ramirez 1997). Nous faisons aussi référence à la description du système barasana par Jones & Jones (1991). Aucune de ces descriptions n'emploie l'opposition directe/indirecte, alors que toutes mentionnent les traces visuelles comme source d'inférence. La thèse pionnière de Kaye (1970) offre une présentation riche en détails du système desano. La morphologie du desano et du tukano est transparente, ce qui fait ressortir des différences frappantes comme la suivante: alors qu'en barasana le suffixe *-a-* marque l'inaccompli, son cognat desano exprime le non-présent et le cognat tukano le passé récent. Par contre, celle du tuyuka est difficile à interpréter, car parfois insuffisamment segmentée.

En desano, tout comme en tukano et en barasana, il y a quatre marqueurs seulement. En tuyuka, Barnes (1984) en donne cinq; le cinquième, identifié comme «*assumed*», relève pour moi des formes hors modalité cognitive. J'ai montré que le système tatuyo a cinq possibilités cognitives, alors que le barasana et les autres langues TO n'en offrent que quatre<sup>19</sup>: constat plein, non-visuel, inférentiel et rapporté. Le suffixe de constat distant *-rahá-* du tatuyo n'a de cognat dans aucune de ces langues. Par contre, il en existe un cognat en edúuria<sup>20</sup>:

- (30) *áwacáá+ráca+~bi* «Il crie au loin.»

Ce morphème a une position périphérique à plusieurs égards. Phonologiquement, c'est le seul morphème bimore de ce paradigme, gabarit qui le rapproche des racines et des suffixes facultatifs. Dans une langue comme le barasana, sensible au poids des constituants, les racines et les suffixes médians facultatifs sont bimores, alors que les suffixes obligatoires de la conjugaison de

<sup>19</sup> Nous ne nous prononçons pas sur le tanimuka, langue sous forte influence arawak qui pourrait avoir un système plus restreint.

<sup>20</sup> Edúuria et barasana partagent la même grammaire et le même lexique, à quelques différences près comme celle-ci. Leur système d'accent tonal est la seule différence majeure. Ces différences prennent une importance sociale considérable parce que ces deux groupes exogames en relation d'alliance préférentielle sont censés parler deux langues différentes.

base sont unimores<sup>21</sup>. Le sémantisme de *-rahá-* est rendu en barasana par un thème composé dont la deuxième racine est *rujú*, que mes collaborateurs barasana interprètent comme « apparaître », alors que dans leur syntaxe barasana, Jones & Jones (1991: 85) l'identifient comme « entendre (*hear*) ». Un fait remarquable en relation avec le lien entre perception visuelle « apparaître visuellement (se faire voir) » et perception auditive « apparaître auditivement (se faire entendre) », est l'expression de ce couple lexical par une paire minimale tonale que l'on retrouve en barasana et en tatuyo, bien que sur des suites segmentales qui ne sont pas des cognats :

- (31)      Tatuyo                      Barasana  
           a. *baú~wi*      b. *rujú~bí* « Il est apparu visuellement (= on le voit). »  
           c. *báu~wi*      d. *rujú~bi* « Il est apparu auditivement (= on l'entend). »

Cette proximité segmentale ne peut que renvoyer à la métaphore spatio-temporelle qui fait que le non-visible *-ki-*, qui ne peut se dire que lorsque le moment de l'énonciation et le moment du déroulement du procès sont concomitants, s'exprime à l'accompli par ce *-rahá-* qui signifie une distance spatiale à l'inaccompli.

D'après Kaye (1970), dans la langue desano les verbes d'émotion ou de sentiment (*emotion or feeling*), événements non visibles de façon inhérente, apparaissent obligatoirement avec le non-visible *ko* : « faire mal », « être malade », « être triste ». Avec un sujet animé de troisième personne, ils peuvent apparaître avec ou sans *ko* ; *ko* apparaît aussi avec d'autres sujets. Le plus naturel est de dire « je suis triste » sur le mode non visuel, mais « il est triste » sur le mode du constat. On a signalé en tatuyo, et sur ce point le barasana est semblable, l'emploi aussi bien du constatif que du non-visuel avec ce genre de verbes, pour signifier une différence d'intensité, de profondeur d'une sensation (ex. 8) ; cette différence ne peut se faire avec un sujet de troisième personne. Le non-visuel peut aussi marquer l'intérieur par opposition à l'extérieur. Si j'ai failli éternuer mais que ce n'est pas venu, je peux faire le commentaire (32) :

- (32) *ji-bóo-koá-baá-ki-pi*  
 //je-veux-RÉSULT.-FRUS.-NON VIS.-INACC.//  
 « Ça y est, je voudrais (éternuer) mais ça reste dedans. »

Toujours en desano, *ko* est employé dans la formation d'une construction futuroïde (*future-like*). Mais il semble en fait que ce *future-like* soit ce que nous identifions comme une mise en garde, à en juger par l'exemple : « Si tu vas dehors par cette pluie, tu seras mouillé ». La phrase principale porte en barasana la marque de mise en garde. Par ailleurs, non-visuel et mise en garde ont une marque segmentale homophone *ro* ; les deux formes ne se différencient que par le schème tonal si le sujet est de troisième personne (33), et cela dans deux des quatre types tonals de racines (33b, d). Nous savons rendre compte,

<sup>21</sup> Cette sensibilité est certainement un trait commun aux langues TO ; voir Ramirez (1997) pour le tukano.

par des processus réguliers, des tons du non-visible, mais pas de la mise en garde. Avec un sujet de première ou deuxième personne, les schèmes tonals sont identiques pour les quatre types de racines, mais non-visuel et mise en garde se distinguent par un suffixe terminal différent (34). Enfin, il y a une forme interrogative correspondant au non-visuel, pas à la mise en garde.

(33) 3 <sup>e</sup> personne :	NON-VISIBLE	MISE EN GARDE
	a. <i>cuá-ró~bi</i> « Il a coupé (j'entends) »	a. <i>cuá-ró~bi</i> « Il risque de couper ! »
	b. <i>báa-ro~bi</i> « Il a nagé (j'entends) »	b. <i>báa-ró~bi</i> « Il risque de nager ! »
	c. <i>baá-ró~bi</i> « Il a mangé (j'entends) »	c. <i>baá-ró~bi</i> « Il risque de manger ! »
	d. <i>cuá-ro~bi</i> « Il a tressé (j'entends) »	d. <i>cuá-ró~bi</i> « Il risque de tresser ! »

(34) 1 <sup>re</sup> , 2 <sup>e</sup> personne :	NON-VISIBLE	MISE EN GARDE
	a. <i>cuá-ró-hi</i> « Tu coupes » (j'entends)	a. <i>cuá-ró-be</i> « Tu risques de couper ! »
	b. <i>báa-ró-hi</i> « Tu nages » (j'entends)	b. <i>báa-ró-be</i> « Tu risques de nager ! »
	c. <i>baá-ró-hi</i> « Tu manges » (j'entends)	c. <i>baá-ró-be</i> « Tu risques de manger ! »
	d. <i>cuá-ró-hi</i> « Tu tresses » (j'entends)	d. <i>cuá-ró-be</i> « Tu risques de tresser ! »

Kaye note une spécialisation intéressante des formes indirectes, importée d'autres cultures : l'usage du rapporté dans la narration de la littérature orale traditionnelle, mais de l'inférentiel dans la littérature non traditionnelle. Cet usage mériterait une vérification car un seul exemple illustre cet étonnant emploi de l'inférentiel « il y a un dieu » (p. 35), exemple tiré d'une *doctrina* publiée par les missionnaires montfortiens. Souvenons-nous que les Indiens n'ont pas de tradition écrite, et aussi qu'en tatuyo tout ce qui est connu par la lecture, des reproductions, des photos, relève de l'inférence, littéralement de la trace visuelle. On peut se demander si l'inférentiel ne reflète pas la position cognitive d'un traducteur indien, qui prend connaissance de cette tradition à travers les documents des missionnaires.

La traduction des traditions religieuses occidentales par les missionnaires catholiques et protestants semble poser quelques problèmes d'ordre cognitif. Sur le terrain, j'ai pu consulter des livrets de lecture préparés par les mission-

naires du SIL<sup>22</sup>, que des Karapana et des Tatuyo avaient chez eux. J'ai noté, en karapana, l'usage de l'inférentiel dans la traduction d'hymnes extraits du Nouveau Testament, alors que l'histoire de Simon Bolivar était racontée comme du propos rapporté. Dans un fascicule en tatuyo, l'annonce faite à Marie par l'archange Gabriel sur la naissance de Jésus est racontée au mode du constat plein.

Ceci soulève quelques points délicats, à savoir : quelle valeur de vérité peut-on accorder à un propos rapporté face à un inférentiel, toutes choses égales par ailleurs, et quelles manipulations peut-on opérer sur la vérité par l'usage de ces marqueurs cognitifs. Car j'ai fait l'observation suivante : alors que le commun des mortels raconte la mythologie sur le mode du rapporté stabilisé, des chamans puissants (tatuyo et karapana) emploient l'inférentiel stabilisé. Non point qu'ils sachent lire des livres où cela est écrit, mais sans doute parce qu'ils ont accès à cette connaissance par des visions produites par des hallucinogènes ou simplement par la puissance de leur pensée, puis par les traces que les personnages mythiques ont laissés à leur passage dans ce monde. Je pencherais, dans ce contexte, pour une plus grande valeur de vérité de l'emploi de l'inférentiel. Les grands chamans jouissent d'ailleurs d'une plus grande liberté pour raconter la tradition : s'ils la placent sur un mode réel, ils emploient le rapporté dans le cas non marqué, mais l'inférentiel lorsqu'ils ont une connaissance plus poussée que les autres ; lorsqu'ils vivent par leurs récits les faits et gestes des héros, ils peuvent aussi passer au mode virtuel inactuel, ce que ne font pas les profanes.

À propos de la connaissance indirecte, on peut formuler la généralisation suivante : lorsqu'on connaît un événement par deux sources indirectes, ouï-dire et traces ; c'est cette dernière qui prévaut : la vue l'emporte sur l'ouïe. Sans doute parce que nous encourons plus de risques de nous tromper lorsque nous nous fions aux propos d'autrui que lorsque nous dépendons de nos propres inférences. On peut vérifier cette gradation lors de visites dans des hauts lieux culturels : on vous a rapporté que Femme-chaman a descendu le fleuve Piraparana emportant les flûtes sacrées volées aux hommes, qui la poursuivent vers l'aval, alors qu'elle s'arrête ici et là pour chamaniser. Sur place, l'inférentiel prend le dessus, puisqu'on est en présence de marques sur de la pierre ou de la roche, que vos accompagnateurs interprètent unanimement, sur le mode inférentiel, comme l'emplacement où Femme-chaman s'est assise, posant les flûtes et la marmite à *yage*<sup>23</sup>, volés aux hommes. Des Tatuyo et des Barasana me demandent de raconter comment sont les gens d'Afrique Noire. Je demande explicitement quelle modalité employer, alors que je n'y suis jamais allée, mais qu'on m'a raconté leurs histoires et leurs façon de vivre, et que j'ai lu des livres sur eux et vu des photos. On me répond qu'il faut utiliser l'inférentiel.

<sup>22</sup> Le Summer Institute of Linguistics, institution prosélyte très connue qui s'est donné pour tâche la traduction du Nouveau Testament dans toutes les langues du monde.

<sup>23</sup> Le puissant hallucinogène *Banisteriopsis caapi*.

Dans le cas de sources directes, la situation n'est pas aussi tranchée quant à la préférence pour le constatif sur le non-visuel. Pour Barnes, en tuyuka, le visuel l'emporte sur l'auditif<sup>24</sup>. L'usage suivant, canonique, donne préférence cependant au non-visuel, en tatuyo et en barasana. Nous faisons des enregistrements avec une femme. Plus tard, alors que nous écoutons ces mêmes enregistrements, elle dit la phrase (35) aux autres, où le caractère non visuel du procès au moment de l'énonciation l'emporte sur l'expérience de constat lors de l'enregistrement.

(35) *ji~da ji~ádi-ki-pi* « C'est moi-même. »  
//moi-même/je-existe-NON VIS.-INACC.//

Toujours en relation avec mode de connaissance et la valeur de vérité nous avons identifié, en tatuyo seulement, un suffixe facultatif, *-toho-*, qui ne se combine qu'avec les formes de constatif accompli. Par ce suffixe, je demande à mon interlocuteur de s'associer, de confirmer mon énoncé: « N'est-ce pas que... ».

## RÉFÉRENCES

- BARNES, J., 1984, « Evidentials in the Tuyuca Verb », *IJAL* 50/3 (Chicago, The University of Chicago Press), p. 255-271.
- BENVENISTE, E., 1966, « Structure des relations de personne dans le verbe », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- CHAFE, W. & J. NICHOLS, 1986, *Evidentiality: The Linguistic Coding of Epistemology*, in the series *Advances in Discourse Processes*, Vol. XX, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation.
- GOMEZ-IMBERT, E., 1986, « Conocimiento y verdad en tatuyo », *Antropología* 2, Bogota, Univ. de los Andes, p. 117-125.
- , 1997a, *Morphologie et phonologie barasana : approche non linéaire*, Doctorat d'Etat, Saint-Denis, Université Paris 8.
- , 1997b, « Structure prosodique et processus segmentaux en barasana (langue tukano orientale d'Amazonie colombienne) », *Cahiers de grammaire* 22, Toulouse, p. 97-125.
- , 2000, « Como si tú y el agua fuesen una misma persona gramatical », in: H. van der Voort & S. van de Kerke (eds.), *Essays in the Indigenous Languages of Lowland South America. Contributions to the 49th International Congress of Americanist* (Quito 1997).
- GUENTCHÉVA, Z., (éd.), 1996, *L'énonciation médiatisée*, Paris-Louvain, Peeters (BIG 35).
- JAKOBSON, R., 1971 [1957], « Shifters, verbal categories, and the Russian verb », *Selected Writings*, Vol. II : *Word and Language*, The Hague, Mouton, p. 130-147.
- HAAN F. de, 2001, « The place of inference within the evidential system », *IJAL* 67/2, p. 193-219.

<sup>24</sup> « When a speaker later sees evidence of an event that he experienced nonvisually, he will use a visual evidential to describe it. [...] Thus, one may conclude that the use of a nonvisual evidential indicates that no evidence whatsoever has been seen [...] » (Barnes 84: 263).

- JAMES D., S. CLARKE S. & M. MACKENZIE, 2001, « The encoding of information source in Algonquian : evidentials in Cree/Montagnais/Naskapi », *IJAL* 67/3, p. 229-263.
- JONES W. & P. JONES, 1991, *Barasano syntax*, Summer Institute of Linguistics and University of Texas at Arlington.
- KAYE, J., 1970, *The Desano verb : problems in semantics, syntax and phonology*, Ann Arbor, University Microfilms.
- KIEFER F., 1998, « Morphology and pragmatics », in : A. Spencer & A.M. Zwicky (eds), *The Handbook of Morphology*, Oxford, Blackwell, p. 272-279.
- MICHAÏLOVSKY B., 1996, « L'inférentiel du népali », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 109-123.
- RAMIREZ H., 1997, *A fala dos Tukano Ye'pâ-Masa*, tomo I : *Gramática*, Manaus, CEDEM.
- STUMP G. T., 1998, « Inflection », in : A. Spencer & A.M. Zwicky (eds), *The Handbook of Morphology*, Blackwell, Oxford, p. 13-43.
- TOURNADRE N., 1996, « Comparaison des systèmes médiatifs de quatre dialectes tibétains », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 195-213.

### ABRÉVIATIONS

ACC.	accompli	IMPÉR.	impératif	NÉG.	négatif
AN.	animé	INACC.	inaccompli	NON VIS.	non visuel
CL.	classificateur	INAN.	inanimé	PL.	pluriel
CONS.	constatif	INC.	inclusif	RAP.	rapporté
DIST.	distant	IND.	indirect	RÉSULT.	résultatif
EXC.	exclusif	INFÉR.	inférentiel	SG.	singulier
FÉM.	féminin	INT.	interrogatif	STAB.	stabilisé
FRUS.	frustratif	M.	masculin		

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to blurring and low contrast.

01

14

14  
1  
1

1

1

1

# LES OPÉRATIONS DE MODALISATION ÉPISTÉMIQUE EN GUAMBIANO (CAUCA, COLOMBIE)

Beatriz VÁSQUEZ DE RUÍZ

Cet article présente les différentes manières d'exprimer la modalité épistémique en langue guambiano. Avant d'entrer dans le sujet, nous présenterons quelques informations sur les Guambianos, suivies de données générales sur la morpho-syntaxe de la langue et d'explications succinctes sur la modalité ontique dont l'expression est obligatoire dans tous les énoncés déclaratifs.

## LES GUAMBIANOS

Les indigènes guambianos habitent le département du Cauca, sur le versant occidental de la cordillère centrale, dans le sud-ouest de la Colombie. Leurs principaux territoires légalement reconnus (*resguardos*) sont situés sur la commune de Silvia (Guambía et Quizgó). Ils occupent également des territoires sur les communes de Piendamó et de Morales, dans le Cauca, et un autre dans le département du Huila. Le manque de terres cultivables dans les territoires traditionnels est à l'origine de ces nouvelles implantations. Le climat des territoires des Guambianos a une température qui varie entre 6° et 18° C, pour des altitudes entre deux mille et quatre mille mètres. Les terres les plus en hauteur correspondent à ce que l'on appelle le *páramo*, écosystème humide et froid des hauts plateaux andins équatoriaux. On estime la population guambiano actuelle à environ seize mille personnes.

Les Guambianos sont généralement bilingues. Leur langue maternelle est le guambiano, l'espagnol étant la langue seconde. Il est encore possible de trouver des personnes âgées monolingues qui, donc, ne parlent que le guambiano.

Les données présentées ici ont été recueillies dans le *resguardo* de Guambia grâce à MM. Manuel Molina, Carlos Julio Calambas et Mme Ascensión Tunubala.

## GÉNÉRALITÉS SUR LA LANGUE

### 1. Morphologie

Les classes de mots du guambiano sont le nom, le verbe, l'adjectif pour les mots lexicaux ; l'adverbe, le pronom, le déictique, l'interrogatif et les connecteurs pour les mots grammaticaux<sup>1</sup>.

Les noms peuvent recevoir des marques casuelles qui permettent d'identifier leur fonction dans la phrase : accusatif *-wan*, bénéfactif *-wai*, instrumental *-ka*, locatif général *-yu*, locatif ponctuel *-srθ*, directionnel allatif *-mai*, ablatif *-kutri*, limitatif *-katik*, nominatif  $\emptyset$ . Il existe aussi un restrictif *-tθ*, un pluriel (non obligatoire) *-mera*, un intensificateur *-ti*, un additif *-kucha*, et des marques de hiérarchisation de l'information telles que le topicalisateur *-pe* et les emphatiques *-ma* et *-ne*.

Dans la flexion verbale, l'expression de la personne permet de distinguer entre locuteur et non-locuteur. En forme pronominale libre, avec la marque de non-locuteur, on indique une division complémentaire entre non-locuteur proche et non-locuteur lointain, cette proximité ou distance concernant moins la distance spatiale que la distance empathique. Au morphème *n-*, support nécessaire de toute référence personnelle, viennent ainsi s'ajouter des marques de spécification déictique :

$n + a = na$ , locuteur singulier

$n + i$  (déict. proche) =  $\tilde{n}i$ , non-locuteur proche singulier

$n + \theta$  (déict. lointain) =  $n\theta$ , non-locuteur éloigné singulier

Le pluriel s'obtient en ajoutant le suffixe *-m* aux formes de base :

$nam$  = locuteur pluriel

$\tilde{n}im$  = non-locuteur proche pluriel

$n\theta m$  = non-locuteur lointain pluriel

Dans le verbe, l'indice actanciel unique marque le sujet agent. La division entre locuteur et non-locuteur est ici très claire puisque nous ne trouvons que deux marques : *-r*, pour le locuteur et *-n* pour le non-locuteur.

(1)  $na$        $ma-r$       "Je mange."  
Locut.    manger-Locut.

(2)  $\tilde{n}i$        $ma-n$       "Tu manges."  
Non locut.prx    manger-Non locut.

Cette dernière marque *-n* est aussi utilisée dans le verbe lorsque l'on prédique l'existence, lorsque la prédication se réfère aux phénomènes atmosphériques ou

<sup>1</sup> Les équivalences phonétiques (A.F.I.) des graphies utilisées dans l'écriture du guambiano sont les suivantes :  $sr = \xi$ ,  $tr = t\xi$ ,  $sh = f$ ,  $ll = \mathcal{L}$ ,  $ch = t\xi$ ,  $\theta = \emptyset$ .

lorsque l'on ne veut pas spécifier la référence personnelle; dans tous ces cas, cette marque est alors considérée comme un indice impersonnel. Pour le locuteur pluriel, la marque d'actance est *-er*, où *r* identifie le locuteur, la voyelle *e* permettant de savoir qu'il s'agit du pluriel.

Quand le sujet est considéré comme patient de la relation verbale, on utilise la marque *-t* dite "applicatif" qui oriente la prédication vers le patient; à sa suite apparaît *-n* qui est alors interprété comme la marque de l'impersonnel.

- (3) *parθ kθ-t-(a)n* "J'ai faim." (*Litt.* Il y a faim pour moi.)  
 faim être-Appl.-Impers.

Dans un énoncé, l'explicitation du sujet hors du verbe est facultative. L'explicitation du non-locuteur devient obligatoire quand, en situation d'énonciation, le sujet de la phrase n'est pas clairement identifiable. L'exemple (2) nous montre ce dernier cas: sans l'expression externe du sujet, la phrase peut référer au non-locuteur proche ("tu", "il", "ceci", etc., proches) comme au non-locuteur lointain, singulier ou pluriel ("il", "ils", "cela", etc.). Quand le sujet est explicité, on a un nom ou un substitut nominal presque toujours topicalisé.

## 2. Syntaxe de la phrase simple

### a) *Ordre*

L'ordre des parties de la phrase est: SOV. Si, dans un même énoncé, nous avons la présence du sujet, de l'objet direct et de l'objet indirect, l'ordre est, normalement, S + OI + OD + V, comme dans l'exemple suivant:

- (4) *nθ-pe unan pitri-n tran-an*  
 Non locut.dist.-Top. enfant+Ac. pain-Ac. donner-Non locut.  
 "Il a donné le pain à l'enfant."

L'objet direct est presque toujours placé devant le verbe, mais s'il porte la marque d'accusatif, il peut occuper d'autres positions dans la phrase. Dans le cas où les trois composants sont présents, comme dans l'exemple précédent, l'objet indirect aura toujours la marque d'accusatif et l'objet direct ne l'aura que s'il est défini.

### b) *Prédication à copule vs prédication sans copule*

On peut opposer une prédication avec copule à une prédication sans copule. Dans la prédication avec copule, on énonce des propriétés, des qualités, des états, des localisations, l'existence des entités; le noyau de la prédication est alors un nom ou un élément nominalisé. Les copules de cette prédication sont: *kθp* "être", *mθp* "ne pas être" et les positionnels statiques: *pasrap* "être debout", *wap* "être assis",

*tsup* “être couché”, *mekap* “être suspendu”, ou les positionnels dynamiques: *uñip* “être en mouvement (sans direction définie)”, *ip* “aller”, *atrup* “venir”.

- (5) *na-pe mediko k-ur* “Je suis médecin.”  
Locut.-Top. médecin être-Locut.
- (6) *ñi-pe nu-ik k-ən* “Tu es grand.”  
Non locut.prx.-Top. grand-Nomin. être-Non locut.
- (7) *tər k-ən* “Il fait jour (*Litt. clair*).”  
clair être-Non locut.
- (8) *mish yu tsu-n* “Le chat est ici.”  
chat ici être couché-Non locut.
- (9) *Ana yastau-srθ un-an* “Ana est au village.”  
Ana village-Loc.pct. être en mouvement-Non locut.

La prédication sans copule renvoie à des procès et tout verbe, sauf les copules, peut être noyau de cette prédication.

- (10) *unθ lamθ sruk kuts-a* “L’enfant a lancé un petit caillou”  
enfant petit caillou lancer-Non locut.
- (11) *chumpi pura ma-n* “Le dindon mange du maïs.”  
dindon maïs manger-Non locut.

### c) Prédication synthétique vs prédication analytique

On peut aussi opposer une prédication synthétique à une prédication **analytique**. Selon la complexité du mot verbal prédicatif, on aura :

- Construction synthétique : RV + Personne
- Construction analytique : {RV + Asp.2 + Mode + Asp.1} + {Auxiliaire + Personne}

*La prédication synthétique* est employée pour situer l’état de choses dans un passé, proche de l’énonciation ou en concomitance avec le moment de l’énonciation. Les phrases ainsi construites, avec ou sans copule, sont catégorisées comme réelles<sup>2</sup>. Dans cette construction, le mot verbal ne peut suffixer à sa base que les indices personnels. Cette prédication ne marque pas l’aspect.

- (12) *na kuall-(a)r* “Je travaille.”  
Locut. travailler-Locut.
- (13) *ñi-pe pitsθ muts-(a)n* “Vous avez bu du lait.”  
Non locut.prx.-Top. lait boire-Non locut.

<sup>2</sup> Pour les Guambianos, il n’y a que deux manières de présenter les événements: soit comme des faits déjà réalisés ou en cours de réalisation, soit comme des faits non réalisés. Le premier cas correspond à “ce que l’on peut raconter comme si on le voyait ou on le récréait”; il s’agit du réel. Le réel peut être vu ou revu, il est compris comme situé devant la personne. Ce qui n’est pas réalisé ne peut pas se voir et est situé derrière la personne.

- (14) *na-pe misak k-(u)r* "Je suis guambiano."  
 Locut.-Top. humain être-Locut.
- (15) *nan-pe kuall-ip-elə k-er* "Nous sommes travailleurs."  
 Locut.pl.-Top. travailler-Dur.-Nomin.-pl. être-Locut.pl.

La *prédication analytique* emploie un verbe auxilié et un verbe auxiliaire. Le marquage de l'aspect est une caractéristique de cette construction. Les verbes auxiliés apportent le sémantisme lexical à la prédication. C'est toujours à ces verbes que sont suffixées les marques d'aspect (*-ik* perfectif, *-in* résultatif, *-(V)p* duratif, *-(V)n* "imperfectif") et, si nécessaire, les marques de mode. Les auxiliaires portent la marque de la référence personnelle.

- (16) *na-pe tra-u pul wetətra-ik k-en*  
 Locut.-Top. potager-Loc. ver palmiste trouver-Perf. être-Non locut.  
 "J'ai trouvé un ver palmiste dans le potager." (aspect perfectif)

Comme auxiliaires aspectuels, nous trouvons les positionnels déjà signalés comme copules (*wap, tsup, mekap, pasrap, uñip, ip, atrup*), plus *inchip* "se mettre à", et *chap* "finir".

- (17) *ñi-pe urek-wai pitri pen-ap pasr-an*  
 Non locut.prx.-Top. enfants-Bén. pain acheter-Dur. être debout-Non locut.  
 "Tu es en train d'acheter du pain pour les enfants." (aspect duratif)

- (18) *əsrə kuall tra int-an*  
 là-bas travailler Pot. se mettre à-Non locut.  
 "Ils vont se mettre à travailler là-bas." (aspect inchoatif)

Comme auxiliaires de mode, on a : *kəp* "être", *məp* "ne pas être", *trap* "être (potentiel = devoir avoir lieu)", *isup* "penser", *aship* "voir", *məʔəp* "sentir", *chip* "dire", *asənap* "sembler", *chinchip* "faire", *srup* "rendre possible". Le groupe des verbes pouvant fonctionner comme auxiliaires est caractérisé par le fait d'avoir deux radicaux, un pour le singulier, l'autre pour le pluriel.

### 3. Modalité première

Le locuteur doit choisir entre trois présentations possibles des énoncés déclaratifs, illustrées par les exemples suivants :

- (19) *na-pe medico k-ur* "Je suis médecin."  
 Locut.-Top. médecin être-Locut.
- (20) *na-pe mediko kə m-ur* "Je ne suis pas médecin."  
 Locut.-Top. médecin être être.Nég.-Locut.

- (21) *na-pe medico k-ən tr-ur*  
 Locut.-Top. médecin être-Impers. être.Pot.-Locut.

“Je vais être médecin” (je vais bientôt avoir mon diplôme).

En (19), on affirme la réalité d'un état de choses; en (20) on la nie; (21) présente l'état de choses comme n'ayant pas eu lieu mais devant se produire (sauf incident extérieur). Ces possibilités expriment la modalité fondamentale, modalité ontique, qui situe la position du locuteur par rapport au type d'existence de l'événement.

(19) correspond à l'affirmation d'un état ou d'un événement actuels ou passés. C'est le mode *réel*; il n'a pas de marque propre. (20) correspond au mode *négatif* et s'applique à des états ou à des événements passés ou actuels que l'on nie. Pour construire ces énoncés on doit toujours utiliser, *mop* comme auxiliaire. On oppose ainsi (22) à (23).

- (22) *θ pino-mera-ma pala-elθ k-ən*  
 ce pin-pl.-Emph. haut-Nomin.pl. être-Non locut.

“Ces pins sont hauts.”

- (23) *θ pino-mera-ma pala-elθ kθ m-ən*  
 ce pin-pl.-Emph. haut-Nomin.pl. être être.Nég.-Non locut.

“Ces pins ne sont pas hauts.”

(21) correspond à des états ou à des événements qui n'ont pas eu lieu mais dont on sait qu'ils vont se produire, même si on n'en est jamais totalement sûr, compte tenu de la part de doute inhérente à ce qui n'est pas réalisé<sup>3</sup>. Il s'agit d'événements potentiels, en puissance de réalisation. On emploie alors l'auxiliaire *trap*, avec ou sans copule.

#### Événement réel

- (24) *marik kualən mentra kuall-ar* “Hier j'ai beaucoup travaillé.”  
 avant jour beaucoup travailler-Locut.

#### Événements potentiels, en puissance

- (25) *na-pe empresa-yu kuall tr-ur*  
 Locut.-Top. entreprise-Loc.gén. travailler être.Pot.-Locut.

“Je vais travailler dans l'entreprise.”

- (26) *yautu-mai bus-yu i-n tr-ur*  
 Popayán-Dir.all. bus-Loc. aller-Imperf. être.Pot.-Locut.

“J'irai en bus à Popayán.”

<sup>3</sup> Apparemment, ces énoncés présentent la potentialité de l'événement en lui-même plutôt que l'appréciation du locuteur.

## LES OPÉRATIONS DE MODALISATION ÉPISTÉMIQUE

La modalisation épistémique indique à la fois le degré d'engagement du locuteur par rapport à ce qu'il énonce et la source de sa connaissance des faits. L'expression de cette modalité est obligatoire si le locuteur exprime des faits qu'il n'a pas directement constatés. Si, au contraire, il les a constatés, les marques de modalité peuvent ne pas être présentes. Elles ne s'emploient alors que si l'on veut mettre en évidence la source de la connaissance et/ou l'engagement du locuteur. Pour exprimer ces opérations modales, on a recours à des suffixes, à l'auxiliaire (*trap*) ou à des verbes modaux.

## 1. Suffixes de modalisation épistémique

On a pu identifier les suffixes terminaux suivants :

<i>tre</i>	connaissance fondée sur une expérience visuelle
<i>shi</i>	connaissance fondée sur une expérience sensorielle non visuelle
<i>tru</i>	interrogatif (question sur la certitude d'une affirmation)
<i>pentí</i>	supputatif (supposition sans fondement explicite).

Ces suffixes s'appliquent directement sur la base verbale de l'auxilié ou sur celle de l'auxiliaire. *Leur usage implique l'élimination de la marque personnelle.*

Après avoir examiné ces quatre suffixes, nous présenterons le suffixe non terminal *-ra* qui indique que l'événement auquel a pris part le locuteur s'est produit sans qu'il en ait eu conscience.

*Connaissance fondée sur une expérience visuelle* : *-tre*

L'utilisation de cette marque indique que le locuteur est convaincu de ce qu'il dit, car il le sait par connaissance directe des faits, par une évidence de type visuel. Ce qu'on dit est su parce que vu ou inféré de ce qu'on voit ou de ce qu'on a vu.

Dans un premier type d'usage, en prédication synthétique, on place le morphème à la suite du radical verbal. Il qualifie des faits actuels, que l'on affirme parce qu'on les voit.

(27) *Kushetu-pe pachik-tə-ka-ik kə-tre*  
 José-Top. fièvre-Restr.-Instr.-Nomin. être-Conn.vis.

“Quant à José, il a de la fièvre (je l'affirme).”

Il y a dans cet énoncé une constatation d'ordre tactile et visuel du fait. Si l'on veut exprimer la même information sans modalisation, comme une simple affirmation, on dira :

- (28) *Kushetu-pe pachik-tø-ka-ik k-øn*  
 José-Top. fièvre-Restr.-Instr.-Nomin. être-Non locut.  
 "Quant à José, il a de la fièvre."

En (29), l'affirmation est faite en voyant Pedro en train de travailler.

- (29) *Peru kuall-tre*  
 Pedro travailler-Conn.vis.  
 "Pedro est en train de travailler (je le vois)."

En (30), on affirme que l'enfant a sommeil parce qu'on le voit bailler (le verbe auxiliaire apparaît avec la marque de l'aspect et c'est l'auxiliaire qui porte la marque modale).

- (30) *ki ku-ik kø-tre unø-pe*  
 sommeil être-Perf. être-Conn.vis. enfant-Top.  
 "Il a sommeil, l'enfant."

Cette même marque peut être suffixée aux noms. En (31) on affirme que c'est l'enfant qui a lancé des cailloux puisqu'on l'avait vu jouer avec des cailloux.

- (31) *na mør-øn unø-tre sruk kuts-an*  
 Locut. entendre-Imperf. enfant-Conn.vis. caillou lancer-non Locut.  
 "J'ai entendu l'enfant lancer des cailloux."

L'usage de ce suffixe est ici semblable à celui que consigne Palmer (1986 : 44) :

"Some modal particles, however, are clearly not part of the verbal complex at all, but occur at various positions, according to the language, in the relevant clause. [...] Similarly, in Inga (Levinsohn 1975) there are clitics that occur with the verb in 'unmarked' sentences, but with the most 'thematic element' in thematically marked sentences. The clitic *mi* (action witnessed, affirmative) may occur in :

*nispaca Santiagoma-mi rini* 'After that I went (rheme) to Santiago.'

After that to Santiago-AFF I went

or in :

*nispaca rini-mi Santiagoma* 'After that I went to Santiago (rheme)'

After that I went-AFF to Santiago

Comme en inga, il existe en guambiano une marque épistémique qui semble pouvoir remplir des fonctions de *marqueur rhématique*.

Par ailleurs, en construction verbale comportant une marque aspectuelle, le morphème *-tre* peut apparaître après celle-ci ; ce morphème indique alors que le fait auquel se réfère le locuteur est une possibilité qui prend appui sur des faits vus. Par exemple, en (32), ne voyant ni le sac ni le chapeau neuf de María, et connaissant son intention de partir en voyage, je peux dire :

- (32) *María-pe ya-in-tre* "María a dû partir."  
 María-Top. aller-Résult.-Conn.vis.

A la différence de (29), l'exemple (33) n'affirme pas que "j'ai vu Pedro en train de travailler" mais, l'ayant vu s'en aller au travail, et connaissant son sérieux, j'en infère, plus tard, sans l'avoir vu, qu'il a dû travailler.

- (33) *Peru-pe kua-in-tre* "Pedro a dû travailler."  
Pedro-Top. travailler-Résult.-Conn.vis.

*Connaissance fondée sur une expérience non visuelle*: -shi

Cette marque permet de présenter ce qui est connu à partir de perceptions auditives, de sensations ou de désirs ressentis. En aucun cas le locuteur ne s'appuie sur une constatation visuelle.

L'exemple (34) est énoncé à partir de ce que le locuteur ressent, ici sa sensation de sommeil :

- (34) *na-n-ne ki kθ-shi*  
Locut.-Ac.-Emph. sommeil être-Conn.non vis.  
"J'ai sommeil" (j'éprouve une sensation de sommeil).

Cet usage s'oppose à (35) où il n'y a pas d'inférence; le locuteur est alors considéré comme étant le siège de l'état :

- (35) *na-n-ne ki kθ-t-an*  
Locut.-Ac.-Emph. sommeil être-Appl.-Impers.  
"J'ai sommeil." (*Litt.* Il y a sommeil pour moi.)

En (34), il s'agit d'une inférence fondée sur une sensation, alors qu'en (35), le locuteur, sans passer par une inférence, exprime un état dont il est conscient. Le sommeil ne dépendant pas de la volonté, la marque personnelle de cet exemple est à l'accusatif et le verbe est à l'applicatif. Ce dernier type d'énoncé n'est possible que s'il se réfère au locuteur, singulier ou pluriel. De la même manière, on peut opposer (36) à (37) :

- (36) *namun arros ma kθ-shi*  
Locut.pl.+Ac. riz manger être-Conn.non vis.  
"Nous avons le désir de manger du riz." (Ce que nous ressentons, c'est une envie de manger du riz...)
- (37) *namun arros ma kθ-t-an*  
Locut.pl.+Ac. riz manger être-Appl.-Impers.  
"Nous aimerions manger du riz." (*Litt.* Il y a désir de manger du riz pour nous.)

La construction avec applicatif, en (37), n'est possible que si l'énoncé renvoie au(x) locuteur(s). On ne peut pas affirmer des sensations ou des désirs des éprou-

vés par autrui; on ne peut que les supposer ou les inférer, ce qui se vérifie dans l'exemple suivant :

- (38) *unθ-pe ma ku-in int-an*  
 enfant-Top. manger être-Nomin. se mettre à-Non locut.

“L'enfant s'apprête à manger” (je présume qu'il veut manger).

où l'énoncé, construit cette fois avec l'auxiliaire *inchip* “se mettre à”, est utilisé pour présenter l'événement comme inchoatif.

Autres exemples de l'emploi de *-shi* :

- (39) *sre pu-shi* “Il pleut.” (*Litt.* La pluie est arrivée.)  
 pluie arriver-Conn.non vis.

(On est à l'intérieur de la maison et on entend le bruit de la pluie).

- (40) *arros patr-shi* “Le riz a brûlé.”  
 riz brûler-Conn.non vis.

(L'odeur qui se dégage permet d'affirmer que le riz a brûlé, même si l'on ne l'a pas vu).

- (41) *Karru wantrθ-shi lecheru kθ-p-penti*  
 voiture sonner-Conn.non vis. laitier être-Dur.-Supp.

“On entend une voiture, ça doit être le laitier.”

Dans ce dernier exemple nous avons deux phrases juxtaposées : en premier lieu, à partir du bruit perçu, on infère qu'il s'agit d'une voiture; sur cette base on suppose ensuite qu'il s'agit de la voiture du laitier, car c'est lui qui passe le matin, et on utilise un autre suffixe (voir plus loin le supputatif *-penti*). On remarque que *-shi* est ici suffixé au verbe décrivant l'événement tel que perçu et non à l'événement inféré, contrairement aux exemples précédents :

- (42) *mθ-en tratrθ pila ken mθθ kθ-shi Ambalu-wan*  
 entendre-Sbord. cinq an ça fait entendre être-Conn.non vis. Ambaló-Ac.

*wetetra- ik*  
 trouver-Perf.

“Il semblerait qu'il y a cinq ans on a récupéré Ambaló.” (J'ai entendu dire qu'il y a cinq ans on a récupéré Ambaló.)

Il est intéressant de constater que ce morphème guambiano peut être rapproché, tant par sa forme que par sa fonction, d'un morphème du quechua d'Imbabura en Equateur (*shi*, “conjecture”, cf. Palmer 1986:60)<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> Adelaar (1997: 79) décrit un morphème *c(i)*, avec fonction similaire, en quechua de Tarma. Levinsohn présente un morphème similaire en inga de Colombie “-*cha* 'action deduced by the speaker as having probably occurred'. -*sica* 'action speculated as possible by the speaker.’” (cité

*L'interrogatif: -tru*

Il sert à construire des questions pour vérifier la validité d'une affirmation.

- (43) *nīkan*            *María-n ash-ti-tru*  
 Non locut.prx María-Ac. voir-Corrob.-Inter.

"Vous-même, vous avez (vraiment) vu Maria?"

Dans l'exemple (44), la fonction de la marque est encore plus évidente. Pour certifier la véracité de ce qui a été dit, on demande à l'interlocuteur s'il a vraiment vu "de ses yeux" Juan tuer Pedro et on insiste pour savoir si la personne a tous les éléments pour affirmer la réalisation du fait.

- (44) *nī+wai*            *kap-tθ-ka ash-ti-tru*            *Juan Peru-n kuets-ik*  
 NonLocut.prx+Bén. œil-Restr.-Instr. voir-Corrob.-Inter. Juan Pedro-Ac. tuer-Perf.

"Vous avez vu de vos propres yeux que Juan a tué Pedro?"

Cet énoncé, avec subordonnée, a une structure complexe. Le verbe de la principale porte toutes les marques d'un prédicat complet alors que le verbe de la subordonnée est nominalisé et n'a pas d'auxiliaire; le fait que la principale soit en première position est un moyen de le mettre en relief, la langue plaçant au début l'information que l'on veut mettre en valeur.

Il y a plusieurs manières de poser des questions: avec une occlusion glottale en fin d'énoncé pour les questions fermées (à réponse oui/non); avec le morphème *-ku* pour des questions appelant une réponse plus longue et plus complète; avec des mots proprement interrogatifs pour des questions sollicitant une réponse à une partie de l'information. Nous pensons que le morphème *-tru* peut être le résultat de la combinaison du morphème constatif *-tre* et de l'interrogatif *ku*.

*Le supputatif -penti*

Cette modalité indique que le support du dit est une appréciation ou une supposition fondée uniquement sur la croyance du locuteur. Elle apparaît après la marque d'aspect duratif, que celle-ci soit suffixée au verbe de la prédication sans copule ou à l'auxiliaire de la prédication avec copule. Dans l'exemple suivant, l'affixe s'adjoint à l'auxiliaire.

- (45) *pullichu kua-in*            *tsu-p-penti*            "Le poussin doit être mort."  
 poussin mourir-Résult. être couché-Dur.-Supp.

Le locuteur émet ici une simple supposition, car aucun indice ne lui permet de penser que le poussin puisse être mort.

par Palmer 1986: 60). On peut ainsi avancer l'hypothèse que le morphème *-shi* du guambiano est un emprunt au quechua voisin.

En (46), le locuteur n'entend plus l'enfant, alors qu'il l'a couché peu de temps avant.

- (46) *enθ ki-p-penti* "L'enfant doit être endormi."  
 enfant dormir-Dur.-Supp.

En (47), la personne qui parle est chez elle. Elle pense que les gens qui avaient été convoqués à une réunion doivent s'y trouver maintenant.

- (47) *misak pu-p-penti* "Les gens doivent être arrivés."  
 gens arriver-Dur.-Supp.

En (48), lors d'une réunion ou d'un travail collectif, un Guambiano voit un indigène inconnu qui ne porte pas le costume traditionnel. Il suppose que cet indigène est guambiano sans que rien ne lui permette de l'affirmer.

- (48) *misak k-θp-penti* "Il doit être guambiano."  
 gens être-Dur.-Supp.

Rappelons aussi (41) repris ici sous (49):

- (49) *karru wantrθ-shi lecheru kθp-penti*  
 voiture sonner-Ind. laitier être-Dur.-Supp.

"On entend une voiture, ça doit être le laitier."

Dans cette dernière structure syntaxique de juxtaposition, la marque du supputatif est suffixée au verbe de la deuxième partie parce que le locuteur suppose que la voiture qu'il entend doit être celle du laitier, même s'il ne peut l'affirmer avec certitude.

### Le suffixe non terminal -ra

Avec -ra le locuteur indique qu'il infère, à partir d'indices perçus, visuels ou non visuels, la réalisation d'une activité qu'il a effectuée inconsciemment. Ce morphème est également utilisé quand le locuteur parle d'une action qu'il a effectuée de façon inconsciente mais qu'on lui a rapportée. -ra apparaît dans l'auxilié de constructions verbales où il se combine avec des marques d'aspect (marque de duratif avant; marque de résultatif après). L'auxiliaire de ces constructions peut être le verbe *kθp* "être" ou le verbe *chinchip* "faire". Il est à l'impersonnel et renvoie toujours à la personne du locuteur. La modalité est alors un effet de la construction.

En (50), le locuteur a dû boire beaucoup d'eau sans s'en rendre compte. Il se sent gonflé, il en infère qu'il a bu une trop grande quantité d'eau:

- (50) *na-pe purθ nu pi much-ip-ra-in k-θn*  
 Locut.-Top. beaucoup grand eau boire-Dur.-Incons.-Résult. être-Non locut.

"J'ai dû boire trop d'eau."

En (51), pendant la récolte, le locuteur était distrait. Constatant la grande quantité récoltée, il peut dire :

- (51) *na-ma mentra lall-ip-ra-in k-ən*  
 Locut.-Foc. beaucoup récolter-Dur.-Incons.-Résult. être-Non locut.  
 “J’ai dû récolter beaucoup.”

Celui qui formule (52) ne se souvient plus avoir frappé José, car il était ivre ; mais ceux qui l’ont vu lui ont raconté ce qui est arrivé :

- (52) *na-pe Jose-wan kutr-əp-ra-in k-ən*  
 Locut.-Top. José-Ac. frapper-Dur.-Incons.-Résult. être-Non locut.  
 “(Sans m’en rendre compte) j’ai dû frapper José.”

Les énoncés suivants, qui expriment le doute sur la réalisation inconsciente d’une action, n’ont pas de résultatif car le fait n’est pas alors présenté comme accompli. Ces énoncés étant interrogatifs, les marques d’aspect de leurs verbes sont de toute façon supprimées. L’auxiliaire employé est *chinchip*, verbe utilisé pour construire des énoncés dubitatifs.

- (53) *na mirayəm kutr-ap-ra chinter-a’*  
 Locut. la nuit se lever-Dur.Incons. faire-Inter.  
 “Je me serais vraiment levé la nuit dernière ?”

Les phrases interrogatives non dubitatives ne présentent pas, elles non plus, le morphème du résultatif. Comme dans l’exemple précédent, la question implique le doute sur l’exécution effective de l’action.

- (54) *chi mar-əp-ra’* “Qu’est-ce que j’ai bien pu faire ?”  
 que faire-Dur.-Incons.-Inter.

C’est la question que se pose souvent la personne qui a trop bu et ne se souvient pas de ce qui s’est passé. Les Guambianos expliquent que le locuteur ne s’interroge pas vraiment sur lui-même, pas plus qu’il n’interroge les autres à son sujet. Des énoncés comme “Qui suis-je?”, “Que suis-je?”, “Que fais-je?” n’ont effectivement pas pu être obtenus. Et quand on parvenait à leur faire produire de tels énoncés, ils ajoutaient qu’on ne parle pas comme ça, que ces questions ne se posent pas.

## 2. L’auxiliaire *trap*

### a) *Supposition fondée*

Lorsque l’on ne veut qu’émettre une simple supposition parce que l’on ne voit pas, ou alors pas clairement, l’événement dont on parle mais que l’on dispose d’indices permettant de supposer que les choses sont bien comme on le dit, on em-

ploie une construction analytique dont l'auxiliaire est *trap*, déjà vu comme auxiliaire de modalité ontique indiquant un état de choses potentiel, en puissance de réalisation, dont on sait qu'il va normalement se produire. Le verbe auxilié suffixe la marque de l'aspect résultatif et l'auxiliaire suffixe celle de l'impersonnel :

- (55) *Peru-pe kual-in tr-un* 25  
 Pedro-Top. travailler-Résult. être.Pot.-Impers.  
 "Pedro doit être en train de travailler."

Ici, le locuteur sait que Pedro est parti au travail ; ne le voyant pas, il suppose que c'est bien ce qu'il doit être en train de faire. Si l'énoncé n'est pas modalisé, on a les formes habituelles, synthétiques (56) ou analytiques (57) :

- (56) *Peru-pe kual-an* "Pedro a travaillé (ou travaille)."  
 Pedro-Top. travailler-Non locut.
- (57) *Peru-pe kual-in k-on* "Pedro a travaillé."  
 Pedro-Top. travailler-Résult. être-Non locut.

Si le locuteur voit Pedro en train de travailler (et qu'il ne souhaite pas, comme en (29), manifester son rapport visuel à l'événement), il aura recours à un autre type de construction (58) :

- (58) *Peru-pe kuall-ip pasr-an* "Pedro est en train de travailler."  
 Pedro-Top. travailler-Dur. être debout-Non locut.

On peut opposer de même (59), sans modalisation, à (60) :

- (59) *Julia nakwan pilòkan* "Julia a allumé le feu."  
 Julia feu-Ac. allumer-Résult. être.Pot.-Impers.
- (60) *Julia nak-wan pilòkò-in tr-un* "Julia a dû allumer le feu."  
 Julia feu-Ac. allumer-Résult. être.Pot.-Impers.

En (60), le locuteur s'approche de la maison et voyant de la fumée, il suppose, sans en avoir la certitude, que Julia est à la maison et qu'elle a allumé le feu.

Le verbe *piap* "rêver" illustre l'usage de *trap* avec le non-locuteur. Si l'énonciateur parle de lui-même, il peut affirmer qu'il a fait un rêve (61a). Mais s'il parle de quelqu'un d'autre, une telle affirmation est impossible ; il doit alors utiliser l'auxiliaire *trap* (61b).

- (61) a *nane piapik kòn* "J'ai rêvé." (*Litt.* Il y a eu rêve pour moi.)  
 (61) b *ñun piain trun* "Tu as rêvé." (*Litt.* Il y a dû y avoir un rêve pour toi.)

Pour les Guambianos, rêver étant une activité qui ne dépend pas de la volonté de l'individu ; la personne qui rêve, considérée comme patient de l'action, reçoit la marque de l'accusatif. Et comme il s'agit d'une activité mentale que l'on ne peut pas visualiser, le locuteur ne peut la constater que pour lui-même ; il ne peut strictement rien affirmer à propos d'autrui. Le verbe n'apparaît donc au perfectif,

comme un fait accompli et vérifié, qu'à la première personne. Aux autres personnes on doit indiquer qu'il s'agit d'une supposition.

### b) Intentionnalité

Dans le cas d'affirmations impliquant le locuteur dans des événements ou des faits à venir à propos desquels il n'a aucune certitude mais seulement une intention de réalisation, le verbe principal de l'énoncé porte la marque de l'intentionnel (-am) puis celle de l'imperfectif (ən). L'auxiliaire *trap* porte alors la marque de l'impersonnel.

- (62) *katə pəl-pe yu war<sup>5</sup>-am-ən tr-un*  
 autre mois-Top. ici vivre-Intent.-Imperf. être.Pot.-Impers.  
 "Le mois prochain nous vivrons ici."

- (63) *an kəsə-n-ne srəna-pe wetetr-am-ən tr-un* tʰ.  
uɪ  
 argent pot-Ac.-Emph. demain-Top. trouver-Intent.-Imperf. être.Pot.-Impers.  
 "Demain, je trouverai une *huaca* (pot d'argent)<sup>6</sup>."

Si l'énoncé renvoie au non-locuteur, le verbe ne porte pas la marque de l'intentionnalité mais uniquement celle de l'imperfectif, car on ne peut rien affirmer quant aux intentions d'autrui. A (62) on peut ainsi opposer (64) :

- (64) *katə pəl-pe ñim-pe yu war-ən tr-un*  
 autre mois-Top. Non locut.prx.pl.-Top. ici vivre-Imperf. être-Pot.-Impers.  
 "Le mois prochain, vous vivrez ici."

La construction est ici celle de la modalité ontique "potentielle" simple sans modalisation épistémique.

### 3. Opérations de modalisation épistémique au moyen de verbes modaux

La troisième manière d'exprimer la modalisation épistémique consiste à utiliser des structures de phrases où les verbes *aship* "voir", *məθəp* "sentir", *isup* "penser", *asənap* "sembler", *chip* "dire", *chinchip* "faire", *srup* "rendre possible", permettent d'exprimer la source de la connaissance des informations que l'on donne, le niveau de certitude que l'on a quant à la réalité des faits dont on parle et le degré d'engagement que l'on exprime à leur égard. Les énoncés peuvent être soit simples, soit composés de propositions juxtaposées ou subordonnées. Si un énoncé contient un verbe avec sa flexion personnelle (construction synthé-

<sup>5</sup> *war-* est le radical verbal de pluriel du verbe *pasrap* "être debout". En général, les verbes statifs signifient aussi "vivre", à cause de l'idée de permanence sous-jacente.

<sup>6</sup> Tombe indigène archéologique, trésor caché.

tique), ou un verbe auxilié + auxiliaire avec sa flexion personnelle (construction analytique) + un ou plusieurs syntagmes contenant un ou des verbes à la forme nominale et sans auxiliaire, le syntagme contenant le verbe fléchi sera considéré comme proposition principale, et le ou les autres syntagmes, seront considérés comme subordonnés.

L'emploi de chacun des verbes ci-dessus donne un type différent de qualification épistémique.

#### Modalité constative

Le locuteur a été témoin du fait qu'il raconte; il emploie le verbe *aship* "voir" pour le mettre en évidence. On peut employer une structure avec subordination dans laquelle la principale contient le verbe "voir", comme dans:

- (65) *Juan Peru-n kuets-ik ash-ar*  
 Juan Pedro-Ac. tuer-Perf. voir-Locut.

"J'atteste/je certifie que Juan a tué Pedro."<sup>7</sup>

On peut opposer (66) sans marque de modalité épistémique, à (67):

- (66) *Peru-pe kaulli-n sər-ik k-ən*  
 Pedro-Top. cheval-Ac. voler-Perf. être-Non locut.

"Pedro a volé le cheval."

- (67) *kaulli-n-e Peru sər-ik as-ik k-ən*  
 cheval-Ac.-Top. Pedro voler-Perf. voir-Perf. être-Non locut.

"J'atteste/je certifie que Pedro a volé le cheval."

L'exemple (67) montre une structure complexe dont les deux composantes sont: *kaulline Peru sər-ik* et *as-ik k-ən*. Dans la deuxième composante, la personne n'est pas marquée car il s'agit d'une modalisation épistémique qui implique obligatoirement le locuteur. La première composante fonctionne comme une subordonnée: l'auxiliaire *kəp* qui devrait accompagner le verbe principal est absent.

Cette même modalité de constat visuel peut aussi s'exprimer en utilisant dans la principale, outre le verbe "voir", une expression redondante équivalente à "de mes propres yeux", qui renforce l'affirmation du constat.

- (68) *kəllik-ch-ik purə kuantrə-ti-ik na-i kap-tə-ka ash-ar*  
 vieux-Dim.-Nomin. très malade-int-Nomin. Locut.-Bén. œil-Restr.-Instr. voir-Locut.

"Je sais, que grand-père est très malade, je l'ai vu de mes propres yeux."<sup>8</sup>

<sup>7</sup> Traduction de l'espagnol *Me consta que Juan mató a Pedro*.

<sup>8</sup> Traduction de l'espagnol *Me consta que el abuelito está muy enfermo*.

Dans l'exemple suivant, la principale est en première position. Le fait d'attester est ainsi mis en relief.

- (69) *na ash-a ku-r θ mək-pe kaik ku-ik*  
 Locut. voir-Parf. être-Locut. cet homme-Top. méchant être-Nomin.  
 "J'ai vu que cet homme est méchant." (C'est un fait pour moi).

*Modalité d'inférence visuelle*

Ce qui est dit ici est inféré à partir d'indices ou de traces visuelles. La vue sert de support au locuteur pour tirer une conclusion. On emploie le même verbe "voir" *aship*, mais emphatisé pour insister sur le fait que l'on présente une conclusion de ce que l'on voit. Cette expression apparaît au début de l'énoncé et peut être traduite par "à ce que je vois" ou par "apparemment". La structure employée est un énoncé complexe avec subordination.

- (70) *na ásh-en-e Peru-pe y-an*  
 Locut. voir-Sbord.-Emph. Pedro-Top. aller-Non locut.  
 "À ce que je vois, Pedro est parti."  
 (71) *na ásh-en-e kan-elθ kuets-in kθ-n*  
 Locut. voir-Sbord.-Emph. autre-Nomin.pl. tuer-Résult. être-Non locut.  
 "Apparemment, ils l'ont tué."

Le verbe "voir" reçoit ici un accent qui est fondamental pour définir le sens de l'énoncé. Le mot *áshene* des exemples, accentué sur l'antépénultième syllabe, exprime l'inférence. Le même énoncé, avec la même forme de verbe mais portant l'accent sur l'avant-dernière syllabe exprimerait le constatif.

*Modalité d'inférence perceptive non visuelle*

Cette modalité est employée pour indiquer que le locuteur s'appuie sur ce qu'il a perçu ou senti. Les énoncés se construisent selon un schéma existentiel à l'impersonnel et avec l'applicatif pour préciser que le locuteur est le siège de cette perception. Il n'y a pas ici de constatation visuelle: c'est le verbe *məθp* qui est utilisé

- (72) *lecheru-n-e atr-up məθ kθ-t-an*  
 laitier-Ac.-Emph. venir-Dur. sentir être-Appl.-Impers.  
 "J'entends le laitier arriver." (*Litt.* Je sens que....)  
 (73) *mə-en-e arus-pe pach-ip məθ kθ-t-an*  
 sentir-Sbord.-Emph. riz-Top. brûler-Dur. sentir être-Appl.-Impers.  
 "Je sens que le riz a brûlé." (Je sens l'odeur).

Pour examiner son patient, le médecin traditionnel doit “sentir le signal” qui se déplace dans le corps et qui est la manifestation de la maladie. Cette action est appelée *məɔp*.

#### Modalité suppositive, de conjecture, d'opinion

Dans cette modalité, le locuteur exprime une opinion; son énoncé n'est pas fondé sur un fait réel, il ne s'agit que d'une supposition. On emploie le verbe *asənap* que l'on peut traduire par “il me semble”/“apparemment”.

- (74) *θ mək-pe ka-ik asən-an*  
cet homme-Top. méchant-Nomin. sembler-Non locut.  
“Cet homme est méchant, il me semble.”

- (75) *mɨrayem ser pu-ik asən-an*  
la nuit dernière pluie tomber-Perf. sembler-Non locut.  
“Apparemment, il a plu la nuit dernière.”

Le verbe *asənap* apparaît dans des énoncés complexes en combinaison avec *ashen* “à ce que je vois”, vu plus haut. Cette combinaison est interprétée comme exprimant un énoncé fondé sur une appréciation visuelle, elle-même considérée comme insuffisante, d'où la valeur maintenue de supposition.

En arrivant à la maison, le locuteur ne trouve pas Pedro et il ne voit pas non plus sa machette; comme il ne reste plus de bois, il suppose que Pedro est allé en chercher mais il n'en a pas la certitude. On a :

- (76) *na ash-en Peru-pe trar la-n tr-ap ya-ik*  
Locut. voir-Sbord Pedro-Top. bois chercher-Imperf. être-Pot.-Dur. aller-Perf.  
*asən-an*  
sembler-Non locut.

“Apparemment, Pedro est allé chercher du bois.”

L'énoncé (77) a été formulé à la vue du fleuve en crue; le locuteur avait alors supposé qu'il avait plu en amont.

- (77) *ash-en sre pu-ik asən-an*  
voir-Sbord. pluie arriver-Perf. sembler-Non locut.  
“Apparemment, il a plu.”

#### Modalité dubitative

Pour exprimer le doute à propos de ce qu'il énonce, le locuteur guambiano emploie le verbe *chinchip* “faire”. Ce verbe peut apparaître sous des formes variées qui obéissent à des nuances sémantiques diverses. On le trouve :

a) dans des propositions juxtaposées dont l'une est interrogative:

- (78) *nø tap le-n tr-ap kθ chint-er*

Non locut.dist. bien lire-Imperf. Pot.-Dur. être faire-Locut.

“Est-ce qu'il va pouvoir bien lire?”

- (79) *ñi-kucha ye-wan ma-n tr-ap kθ chint-er*

Non locut.prx-additif p. de terre-Ac. manger-Imperf. Pot.-Dur. être faire-Locut.

“Est-ce que vous pourrez manger aussi les pommes de terre?”

Le caractère interrogatif de la première proposition est rendu par la postposition de l'auxiliaire *kən* sans marque personnelle à l'auxiliaire potentiel *trap*; la deuxième proposition est à la personne du locuteur.

b) dans des propositions juxtaposées dont l'une est négative. Si le locuteur veut renforcer le doute quant à la possibilité de réalisation d'un fait, le verbe *chinchip* marque l'intentionnel avant la personne.

- (80) *na tap as-a mθ chint-am-er*

Locut. bien voir-? être.Nég. faire-Intent.-Locut.

“Est-ce que je vais bien voir (ou non)?”

- (81) *ye ma mθ chint-am-er*

pomme de terre manger être.Nég. faire-Intent-Locut.

“Est-ce que je vais (ou non) manger des pommes de terre?”

c) On peut aussi combiner le radical du verbe *chinchip* avec un morphème interrogatif. Le doute ou l'hésitation sont alors renforcés.

- (82) *incha-pe Juan ash tr-ap atr-ik kθ chint-a'*

alors-Top. Juan voir Pot.-Dur. venir-Perf. être faire-Inter.

“Alors, Juan serait venu la voir?”

- (83) *ellkua-n tr-ap kθ kuall tr-ap kθ chint-a'*

semer-Imperf. Pot.-Dur. être travailler Pot.-Dur. être faire-Inter.

“Est-ce qu'on va semer, ou est-ce qu'on va désherber?”

- (84) *lusik-wan tsar tr-ap kθ chint-a'*

jupe-Ac. laver être.Pot.-Dur. être faire-Inter.

“Est-ce que je vais laver la jupe?”

d) On peut aussi construire les énoncés à l'interrogatif en suffixant au radical de *chinchip* la marque de la question tout de suite après la marque de la personne:

- (85) *əsrθ amtr-up-elθ-pe Juan-pa Luis-pa kθ chint-er-a'*

là-bas venir-Dur.-Nomin.pl.-Top. Juan-Coord. Luis-Coord. être faire-Locut.-Inter.

“Est-ce que ce ne serait pas Luis et Juan qui arrivent là-bas?”

- (86) *nəm-pe* *alinuk amtru-n tr-ap* *kə chint-er-a'*  
 Non locut.dist..pl.-Top. minga<sup>9</sup> venir-Imperf. être.Pot.-Dur. être faire-Locut.-Inter.  
 "Eux, est-ce qu'ils pourraient venir au travail collectif?"

### Modalité de propos rapporté

Avec cette modalité, le locuteur indique qu'il a la connaissance de qu'il exprime parce qu'on le lui a raconté ou parce qu'il l'a entendu dire par quelqu'un. L'énoncé est construit avec le verbe *chip*, "dire", mais toute mention de l'informateur est exclue. Le radical du verbe a deux allomorphes: le premier est réservé au sujet locuteur (singulier ou pluriel), le second aux autres personnes sujet. On a les formes suivantes au réel:

<i>na char</i>	"je parle"	<i>nam cher</i>	"nous parlons"
<i>ñi tan</i>	"tu parles"	<i>nə tan</i>	"il parle"
<i>ñim tan</i>	"vous parlez"	<i>nəm tan</i>	"ils parlent"

Pour exprimer cette modalité, le guambiano se sert d'énoncés complexes ou de la marque d'applicatif. Les procédés sont les suivants:

a) Des énoncés complexes formés de propositions juxtaposées (87, 88) ou subordonnées (89 et suivantes), dont une est construite avec le verbe *chip*.

- (87) *kaulli-n-e* *Peru sər-in* *kə-n* *chi-p* *kə-n*  
 cheval-Ac.-Top. Pedro voler-Résult. être-Non locut. dire-Dur. être-Non locut.  
 "Pierre a volé le cheval, à ce qu'on dit."

- (88) *θ* *ya-u-pe* *kuarəs-r-əp-te-nuk* *kə-n*  
 cette maison-Loc.gén.-Top. effrayer-Dur.-Restr.-Dériv. être-Non locut.  
*chi-p-elə* *kə-n*  
 dire-Dur.-Nomin.pl. être-Non locut.  
 "Cette maison-là est hantée, à ce qu'ils disent." (*Litt.* Quant à cette maison, on y effraie, dit-on.)

- (89) *kaunpu-elə* *amtru-n tr-ap* *kə-n* *ta-n*  
 guerrillero-Nomin.pl. venir-Imperf. être.Pot.-Dur. être-Non locut. dire-Non locut.  
 "On dit que la guérilla arrive."

Cette dernière construction apparaît souvent dans la narration des contes.

- (90) *kan wik* *kə-p-ik* *kə-n* *ta-n*  
 un ours être-Dur.-Nomin. être-Non locut. dire-Non locut.  
 "Il était une fois un ours..., dit-on."

<sup>9</sup>Minga: travail collectif de la communauté.

(91) *Alba kuantrəp tsu-n* *chi-p-en-tə*  
 Alba malade être couché-Non locut. dire-Dur.-Sbord.-Restr.  
 "Alba est malade, dit-on."

(92) *ejército amtr-un* *chi-p-en-tə*  
 armée venir-Non locut. dire-Dur.-Sbord.-Restr.  
 "L'armée arrive, dit-on."

Tous ces énoncés rappellent le français "dit-on", expression qui implique que le locuteur ne s'engage pas sur ce qu'il dit car il ne fait que répéter ce que d'autres personnes, qu'il ne connaît pas ou qu'il ne veut pas identifier, ont dit.

b) La marque de l'applicatif peut aussi être utilisée avec le verbe *chip*. Ce qui est dit correspond alors à un discours où le locuteur répète textuellement ce qu'un autre dit ou lui demande de dire à sa place. Même si, moi, je ne m'engage pas sur ce que je dis, un autre locuteur identifié (présent ou non) est, lui, tenu pour responsable de ce que je dis.

Une fillette de l'école m'avait adressé l'énoncé (93) pour rapporter ce que sa camarade lui avait demandé de me dire :

(93) *sruk pen-ən* *tra-ku* *chi-t-an*  
 œuf acheter-Imperf. Pot.-Inter. dire-Appl.-Non locut.  
 "Vas-tu lui acheter un œuf? dit-elle."<sup>10</sup>

Avec l'applicatif, on peut avoir :

(94) *na-n* *i-n* *trə* *chi-t-an*  
 Locut.-Ac. aller-Imperf. Pot. dire-Appl.-Non locut.  
 "Vous m'avez dit de m'en aller."

L'applicatif peut être rédupliqué. Il implique alors un moindre engagement par rapport à ce que je dis. On peut ainsi opposer (95) à (96) :

(95) *pichanka-n* *srua-mə* *chi-t-an*  
 balai-Ac. apporter-Imp. dire-Appl.-Non locut.  
 "Il/on me dit d'apporter le balai."

(96) *am-un* *chi-t-an-t-an*  
 aller.pl.-Exh. dire-Appl.-Non locut.-Appl.-Non locut.  
 "Il/on me dit qu'il/on lui a dit d'y aller."

*chitan* indique que quelqu'un a dit quelque chose que je répète en indiquant que "on me l'a dit".

<sup>10</sup> En espagnol local : "¿Que si le compras un huevo?" dice ella.

Avec *chitantan*, la reduplication de l'applicatif exprime qu'un tiers a dit l'énoncé à quelqu'un qui me l'a rapporté et que je le répète.

*Modalité de possibilité, d'éventualité*

C'est le verbe *srup* (dont le sens concret est "traîner") qui est utilisé comme auxiliaire pour traduire cette modalité. Son sémantisme renvoie alors à l'idée de possibilité, de manque de certitude de la part du locuteur quant à ce qu'il dit. Dans ces énoncés, le verbe auxiliaire porte la marque de l'aspect duratif; l'auxiliaire *srup* peut porter ou non la marque de la personne selon le type d'énoncé construit. Une idée de doute naît de cette construction.

(97) *an pep-θp sru-ku'*  
argent prêter-Dur. possible-Inter.-Inter.  
"Pourriez-vous me prêter de l'argent?"

(98) *an pep-θp sru-r*  
argent prêter-Dur. possible-Locut.  
"Je pense que je peux vous prêter de l'argent."

(99) *an pep m-ur sru-r*  
argent prêter être.Nég.-Locut. possible-Locut.  
"Je pense que je ne peux pas vous prêter de l'argent."

La question suivante a été adressée à une personne qui avait déjà bien mangé et était donc rassasiée; elle y exprimait son doute:

(100) *tsulak ma-p sru-ku'*  
soupe manger-Dur. possible-Inter.-Inter.  
"Est-ce que vous pourriez [encore] manger de la soupe?"

La réponse pourrait être:

(101) *ma-p sru-r*  
manger-Dur. possible-Locut.  
"Je pense que je peux [encore] manger."

Ce type de construction peut être employé dans des énoncés composés comme en (102) où l'usage de l'auxiliaire *chinchip* des phrases dubitatives permet d'exprimer un doute plus grand:

(102) *ñi-tθ nik-ap sru chint-er-a' θ bulto-n*  
Non locut.prx-Restr. porter-Dur. possible faire-Locut.-Inter.-Inter. ce sac-Ac.  
"Je me demande si vous pouvez [vraiment] porter ce sac tout seul?"\*

\* Article traduit de l'espagnol par Jon Landaburu. à p. 114

## BIBLIOGRAPHIE

- ADELAAR, W.F.H.; 1977, *Tarma Quechua. Grammar, Texts, Dictionary*, Lisse, The Peter De Ridder Press.
- GIVÓN, T., 1984, *Syntax, A functional-typological introduction*, Vol. I & II, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- HAMMOND, M., et al. (eds.), 1988, *Studies in Syntactic Typology*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- LAUNEY, M, 1994, *Une grammaire omniprédicative. Essai sur la morphosyntaxe du nahuatl classique*, Paris, Éd. du CNRS.
- LYONS, J., 1985, *Introducción en la Lingüística Teórica*, Barcelona, Editorial Teide.
- , 1989, *Semántica*, Barcelona, Editorial Teide.
- PALMER, F. R., 1986, *Mood and Modality*, Cambridge, Cambridge University Press.
- POTTIER, B., 1977, *Lingüística General*, Madrid, Editorial Gredos.
- ROJAS CURIEUX, T. E., 1998, *La Lengua Paez. Una visión de su gramática*, Bogotá, Premio Nacional de Cultura Lingüística, Ministerio de Cultura.
- SADOCK, J. M. & A. M. ZWICKY, 1985, "Speech act distinctions in syntax", in T. Shopen, (ed.), *Language typology and syntactic description*, Vol. I, Cambridge University Press, Bath, The Pitman Press.
- SHOPEN, T. (ed.), 1985, *Language Typology and Syntactic Description*, Vol. I, Cambridge University Press, Bath, The Pitman Press.
- TRILLOS, M., 1989, "La Lengua de los Wiwa", *Lenguas de la Sierra Nevada de Santa Marta*. Colección Lenguas Aborígenes de Colombia, Descripciones 3, CCELA, Bogota, Universidad de los Andes.
- , 1997, *Categorías gramaticales del ette taara, lengua de los chimila*, Colección Lenguas Aborígenes de Colombia, Descripciones 10, CCELA, Bogota, Universidad de los Andes.
- VÁSQUEZ DE RUIZ, B., 1988, *La Predicación en Guambiano*, Colección Lenguas Aborígenes de Colombia. Descripciones 2, CCELA, Bogota, Universidad de los Andes, Bogota 1988.
- , 1992, "La Modalidad Epistémica en Guambiano", *II Congreso del CCELA*, Colección Lenguas Aborígenes de Colombia, Memorias 2, CCELA, Bogota, Universidad de los Andes.
- , 1994, "La Oración Compuesta en Guambiano", in J. Landaburu (ed.), *Estructuras Sintácticas de la Predicación: Lenguas Amerindias de Colombia*, Bulletin de L'Institut Français d'Etudes Andines 23/3 (Lima, Perú).
- WEBER, D. J., 1986, "Information perspective, Profile, and Patterns in Quechua" in: W. Chafe & J. Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, in the series *Advances in Discourse Processes*, Vol. XX, Norwood (N.J.), Ablex Publ. Corp., p. 137-155.

## SIGNES CONVENTIONNELS ET ABRÉVIATIONS

Ac.	Accusatif	Inter.	Marque de la question
Appl.	Applicatif	Loc.	Locatif
Bén.	Bénéfactif	Loc.gén.gén.	Locatif général
Conn.vis.	Connaissance visuelle	Loc.pct..	Locatif ponctuel
Conn. non vis.	Connaissance non visuelle	Locut.	Locuteur
Coord.	Coordinateur	M	Mode
Corrob.	Corroboratif	Nég.	Négation
Dériv.	Dérivationnel	Non locut.	Non locuteur
Dim.	Diminutif	Non locut. prx	Non locuteur proche
Dir.all.	Directionnel allatif	Non locut. dist.	Non locuteur éloigné
Dur.	Durée	Nomin..	Nominalisateur
Exh.	Exhortatif	Parf.	Parfait
Emph.	Emphatique	Perf.	Perfectif
Foc.	Focalisateur	Pl..	Plunel
Imp.	Impératif	Pot.	Potentiel
Imperf.	Imperfectif	RV	radical verbal
Impers.	Impersonnel	Restr.	Restrictif
Incons.	Inconscient	Résult.	Résultatif
Ind.	Inductif (modalité)	Sbord.	Subordonnant
Instr.	Instrumental	Supp.	Supputatif (modalité)
Intent.	Intentionnel	Top.	Topicafisateur

L'EXPRESSION DE LA CONNAISSANCE  
EN LANGUE KAMËNTSA  
(VALLÉE DU SIBUNDOY, COLOMBIE)

José Narciso JAMIOY MUCHAVISOY

*Kaməntsá biyáng*: « Le peuple qui pense  
et parle en accord avec ses coutumes. »

Dans la conscience de mon peuple se tissent encore les fils spirituels des valeurs ancestrales reflétées dans la pensée, la langue, l'organisation, le travail, la production, etc. Celles-ci donnent à la plupart des Kaməntsá la force de perpétuer l'identité vivante de leurs ancêtres. C'est pourquoi les anciens du village ont bien raison de dire : « Nous qui vivons aujourd'hui comme des Kaməntsá, nous sommes le passé, le présent et l'avenir de notre peuple ». Le peuple kaməntsá occupe traditionnellement la vallée du Sibundoy située dans le département du Putumayo, dans le sud de la Colombie, et plus précisément les communes de Sibundoy et de San Francisco. Sa population est, à l'heure actuelle, de quatre mille habitants dont très peu ont dépassé les quatre-vingts ans. Plus de la moitié des habitants sont des enfants et des jeunes qui étudient dans les écoles et les collèges des villages et des hameaux.

Malgré un contact permanent avec les colonisateurs depuis les années 1500 qui virent l'arrivée dans la vallée du Sibundoy des conquérants espagnols à la recherche de *l'El Dorado*, ce peuple n'a pas perdu sa culture ainsi qu'en témoignent les nombreuses traditions toujours vivantes dans l'organisation politique, les formes de travail collectif, les vêtements, les fêtes, les rituels, la médecine traditionnelle, la langue.

Les anciens disent que la langue est la vie même du peuple, que sans elle on serait comme des muets, forcés d'employer d'autres moyens pour s'exprimer, que la jeunesse doit garder la langue des ancêtres. Ils recommandent de ne jamais l'oublier afin que les esprits des aïeux continuent de parler aux générations à venir. Avec la colonisation et l'évangélisation, ce mode spécifique de communication est malheureusement de moins en moins utilisé parmi les *kaməntsá yentsang* « hommes d'ici », les *kaməntsá biyáng* « ceux qui pensent et qui parlent selon la même coutume ».

Pour le peuple kamëntsa, les connaissances de l'homme sont l'œuvre de *bangbe batsá* « notre supérieur (Dieu) ». La conception de la connaissance de l'être humain est résumée dans le mot *tatsmboa*, qui signifie « personnes du plus grand savoir » ou « personnes de connaissance ». Selon la tradition, ces dernières sont choisies par *bangbe batsá* pour réordonner, harmoniser et guérir les communautés par des pratiques individuelles, familiales ou communautaires. Les générations de notre siècle ont identifié comme *tatsmboa* les personnes qui pratiquent la médecine traditionnelle. On croit toujours qu'elles ont reçu leurs connaissances de « notre dieu » pour faire face aux désordres de ce monde.

Les vieux Kamëntsa expliquent que toute connaissance de l'être humain subit un processus de mûrissement à travers les sens, grandes portes de la pensée par lesquelles toute réalité devient savoir. La connaissance élémentaire du monde est en effet le résultat du voir, de l'entendre, du sentir, du toucher ou du savourer dans les diverses circonstances de la vie de chaque personne. Ce sont ces expériences acquises, directement ou indirectement, que nous exprimons à travers les différentes formes du langage. Pour les Kamëntsa, il existe d'abord une réalité établie et ordonnée par un être supérieur, que les hommes, de génération en génération, connaissent et dont le savoir est le support des générations futures. Ils pensent aussi que les connaissances d'une personne sont le résultat de l'action de son être tout entier, corps et âme (ou esprit), et qu'elles peuvent être acquises par une expérience directe ou indirecte des faits. Cette différence se manifeste dans le verbe de cette langue vernaculaire, selon que le locuteur qui produit un énoncé assume ou non la responsabilité de son expérience et de ses connaissances.

Nous allons tout d'abord présenter la morphologie du verbe puis revenir sur l'expression de l'engagement du locuteur face à l'expérience qu'il transmet.

## 1. APERÇU GRAMMATICAL

Le verbe kamëntsa peut constituer à lui seul un énoncé. Il est construit par juxtaposition de morphèmes grammaticaux et lexicaux qui s'affixent autour d'une base verbale. Les catégories suivent l'ordre suivant :

VERBE PRÉDICATIF : ± Négation ± Aspect accompli + Actance + Modalité ontique  
+ Responsabilité épistémique + Distance temporelle + Valence  
+ BASE VERBALE ± Aspect inaccompli ± Nombre

¶ Les listes suivantes indiquent les morphèmes de chaque catégorie<sup>1</sup>.

¶

<sup>1</sup> Dans les exemples en langue kamëntsa, *ɣ* représente une fricative rétroflexe, *ʃ* une fricative palatale, *x* une fricative vélaire.

Négation (Nég.)	<i>ke-</i> ou son allomorphe <i>ka-</i>		
Aspect accompli (Acc.)	<i>t-</i>		
Aspect inaccompli (Inacc.)	<i>-n</i> ou ses allomorphes : <i>-V</i> (voyelle variable) ou accent sur la dernière syllabe		
Actant unique (Ag.)	1sg. : <i>sə-</i> 2sg. : <i>ko-</i> 3sg. : <i>e-</i> 1duel : <i>sə-</i> 2duel : <i>so-</i> 3duel : <i>bo-</i> 1pl. : <i>sə-</i> 2pl. : <i>gmo-</i> 3pl. : <i>mo-</i>		
Modalité ontique	Réel : <i>Ø</i> Éventuel (Év.) : <i>tʃ-</i>		
Responsabilité épistémique	Responsabilité assumée (R) : <i>n-</i> Responsabilité non assumée (nR) : <i>x-</i>		
Distance temporelle	Proximal (Prox.) : <i>ts-</i> Distal (Dist.) : <i>x-</i> Permanent (Perm.) : <i>d-</i> ou son allomorphe <i>t-</i>		
Valence (Val.)	<i>o-</i> ; <i>e-</i> ; <i>a-</i> ; <i>ə</i>		
Nombre	Singulier : <i>Ø</i> Duel : <i>-t</i> Pluriel : <i>-ŋ</i>		

Reprenons maintenant chacune des catégories de la structure verbale avec des exemples et quelques explications complémentaires.

### Négation

- (1) *kekoatsəsá tsətšá*  
*ke-ko-a-ts-ə-s-á*      *tsətšá*  
 Nég.-2sg-Ép.-Prox.-Val.-manger-Inacc.    piment  
 « Tu n'es pas en train de manger du piment. »
- (2) *kakontsesá tsətšá ka*  
*ka-ko-n-ts-e-s-á-Ø*      *tsətšá ka*  
 Nég.-2sg-R-Prox.-Val.-manger-Inacc.-    piment que  
 « ...[que] tu n'es pas en train de manger du piment. »

L'exemple (2) montre que la négation *ke-* a une variante *ka-* qui apparaît lorsque le verbe est en régime subordonné (dépendance marquée par *ka* en finale).

### Aspect

Sous ce paradigme apparaissent les morphèmes déterminant le processus en tant qu'accompli ou inaccompli. L'accompli *t-* est préfixé au verbe et l'inaccompli *y* est suffixé. Ce dernier peut apparaître sous la forme de *-n* (ou de *-na*), sous celle d'une voyelle à timbre variable ou de l'approximante (*-y*), ou encore sous celle

d'un accent imposé à la dernière syllabe du verbe. Illustrons ces morphèmes dans les exemples suivants :

- (3) *tonxam tʂenəʂəŋ*  
 t-o-n-x-a-m tʂen-ə-ʂ-ə-ŋ  
 Acc.-3sg-R-Dist.-Val.-faire siège-Ép.-Class.-Ép.-Pl.  
 « Il a fait des sièges (traditionnels). »

- (4) *kontsexen bomó*  
 ko-n-ts-e-xe-n bomó  
 2sg-R-Prox.-Val.-semer-Inacc. pomme de terre  
 « Tu es en train de semer des pommes de terre. »

### Actants

Aussi bien l'agent que le patient ou le bénéficiaire se présentent à travers des indices d'actance. Nous avons indiqué plus haut la forme des indices en situation monovalente. En situation bivalente transitive agent-patient, les indices sont donnés dans le tableau ci-dessous (nous n'entrons pas dans le détail des formes duelles et plurielles) :

PATIENT	AGENT		
	1. sə-	2. ko-	3. e-∞o-
1. -ʂ	-no-	ʂ + ko	ʂ + e
2. k-	k + bo	-no-	k + mo
3. ø	sə	ko	-bo/-no

Exemple avec un actant unique :

- (5) *entsəʂatʂe*  
 e-n-tʂ-o-ʂatʂ-e « Il est en train de pleurer. »  
 Ag.3sg.-R-Prox.-Val.-pleurer-Inacc.

Avec deux actants :

- (6) *kbontsebebea* « Je suis en train de te baigner. »  
 kbo-n-tʂ-e-bebe-a  
 Pat.2sg+Ag.1sg-R-Prox.-Val.-baigner-Inacc.

Avec trois actants :

- (7) *ʂkontʂatʂetnabeŋ* « Les (objets) ronds que tu es en train de me donner. »  
 ʂ-ko-n-tʂ-a-tʂet-na-be-ŋ  
 Bén.1sg-Ag.2sg-R-Prox.-Val.-donner-Inacc.-Pat.Class.(obj. ronds)-Pl.

Le bénéficiaire apparaît à la place et sous la forme du patient qui, lui, apparaît en finale sous la forme d'un classificateur.

*Modalité ontique*

Sous ce paradigme nous trouvons les morphèmes qui qualifient l'état de choses de référence comme réel ou éventuel. L'exemple (8) exprime un état de choses réel (pas de marques), (9) un état de choses éventuel (morphème *-t/-*). Voici les exemples :

- (8) *kontso<sup>o</sup>dzá betiy* « Tu es en train de regarder l'arbre. »  
 ko-n-tso-<sup>o</sup>dz-á betiy  
 2sg-R-Prox.-Val.-regarder-Inacc. arbre
- (9) *kotfanxotxenay tsəmb* « Tu vas rêver de haricots. »  
 ko-tʃ-a-n-x-o-txena-y tsəmb  
 2sg-Év.-Ép.-R-Dist.-rêver-Inacc. haricot

*Responsabilité épistémique*

Ce paradigme comporte les morphèmes qui permettent d'exprimer l'engagement du locuteur sur la vérité de ses connaissances. Nous les verrons plus en détail dans le corps de l'article.

*Distance temporelle*

Les morphèmes de ce paradigme expriment la distance temporelle par rapport au moment de l'énonciation :

- (10) *kontsokná* « Tu as sommeil. »  
 ko-n-tso-kná  
 2sg-R-Prox.-Val.-avoir sommeil+Inacc.
- (11) *kbonxasmán* « Je te portais. »  
 kbo-n-x-a-smá-n  
 Pat.2sg+Ag.1sg-R-Dist.-Val.-porter (sur le dos)-Inacc.
- (12) *kondəmán opá* vs *kontsemán opá*  
 ko-n-d-ə-mán opá ko-n-tso-e-mán opá  
 2sg-R-Perm.-Val.-être malin 2sg-R-Prox.-Val.-être malin  
 « Tu es méchant (en général) » « Tu es malin (maintenant) »  
 (esp. *Eres malo*) (esp. *Te volviste malo*)

*Modificateur de valence ou la valence*

Ce paradigme contient des unités à forme vocalique dont la fonction concerne la valence de la base verbale. Elles permettent d'élargir ou de réduire la transitivité des verbes, de marquer le faux réfléchi, de changer l'orientation des actants, etc. L'étude de ce paradigme nécessite des recherches complémentaires.



Avec des événements éventuels on a :

- (16) *kotfantsexen bomó* b  
 ko-tʃ-a-n-ts-e-xe-n bomó b  
 2sg-Év.-Ép.-R-Prox.-Val.-semmer-Inacc. pomme de terre b  
 « Tu vas semer des pommes de terre. » b

ou :

- (17) *etfantsek femmənəbé* b  
 e-tʃ-a-n-ts-e-k fem-mən-ə-bé b  
 3sg-Év.-Ép.-R-Prox.-Val.-prendre femelle-être-Ép.-Class.(obj. ronds) b  
 « Il/elle va prendre l'œuf. » b

tous deux situés dans une temporalité éventuelle proche (morphème *-ts-*), par opposition aux deux exemples suivants situés dans une temporalité éventuelle éloignée (morphème *-x-*) :

- (18) *kmotfanxabebea batá* b  
 kmo-tʃ-a-n-x-a-bebe-a batá b  
 2sg+3sg-Év.-Ép.-R-Dist.-Val.-baigner-Inacc. tante b  
 « La tante te baignera. » b

- (19) *kmotfanxatexay taitá mandad* b  
 kmo-tʃ-a-n-x-a-texa-y taitá mandad b  
 2sg+3sg-Év.-Ép.-R-Dist.-Val.-(vous)demander-Inacc. père délégué b  
 « Le gouverneur<sup>2</sup> vous demandera. » b

On peut aussi catégoriser comme éventuels des événements dotés d'une certaine permanence dans le temps. Ils ne sont pas marqués par le proximal ou le distal, mais par la même marque *-d-* (ou *-t-*) de permanence utilisée pour le réel. Le locuteur peut les considérer comme sûrs (marque R : *-n-*).

- (20) *bakó etfandbetsexen mats* b  
 bakó e-tʃ-a-n-d-bets-e-xe-n mats b  
 oncle 3sg-Év.-Ép.-R-Perm.-Itér.-Val.-semmer-Inacc. maïs b  
 « L'oncle a l'habitude de semer du maïs. » b

- (21) *batá etfandbetsoxosnay ibét* b  
 batá e-tʃ-a-n-d-bets-o-xosna-y ibét b  
 tante 3sg-Év.-Ép.-R-Perm.-Itér.-Val.-tousser-Inacc. nuit b  
 « La tante tousse toujours la nuit. » b

<sup>2</sup> Gouverneur de la communauté, autorité traditionnelle.

Dans les exemples (20) et (21), à la notion de temps permanent s'ajoute celle d'habitude grâce au morphème d'itération *bets-*. Si l'itération n'est pas marquée, l'événement est qualifié comme ayant lieu parfois :

(20') *bakó etfandaxen mats* « L'oncle sème parfois du maïs. »

(21') *batá etfandoxosnay ibét* « La tante tousse parfois la nuit. »

où l'état de choses est le même, mais où l'événement est dit avoir lieu parfois et non continûment comme avec *-bets-*.

### 2.1.1. La première personne

Dans un énoncé dans lequel le locuteur marque son engagement de responsabilité par *-n-*, la première personne a parfois un comportement particulier. Ainsi on peut opposer (22) au réel, à (23) à l'éventuel (marque *-t/-*), où la marque de la première personne n'apparaît pas. L'engagement demeure pourtant très net :

(22) *səntsemna tʂenəs* « Je fabrique un siège. »

*s-ə-n-ts-e-m-na* tʂen-ə-ʂ

1sg-Ép.-R-Prox.-Val.-faire-Inacc. siège-Ép.-Class.(matières dures)

(23) *tʂanxam tʂenəs* « Je vais faire un siège. »

*tʂ-a-n-x-a-m* tʂen-ə-ʂ

Év.-Ép.-R-Dist.-Val.-faire siège-Ép.-Class.(matières dures)

L'exemple (24) marque la distance proximale *-ts-*. La première personne n'est pas marquée. L'effet est ici de surprise et d'assurance quant à l'événement annoncé. On pourrait traduire par : « Moi, je vais te la chasser cette poule ! »

(24) *tʂantsefboa toamb* « Je vais chasser la poule. »

*tʂ-a-n-ts-e-fboa* toamb

Év.-Ép.-R-Prox.-Val.-chasser poule

### 2.1.2. Surprise et inférence

Si le locuteur assume la responsabilité de l'état de choses énoncé et qu'il préfixe le morphème *koa-* (ou *ka-*) au mot verbal, il indique un état de surprise produit par l'observation d'indices. En (25), la vue de la terre mouillée lui permet d'affirmer qu'il a plu pendant la nuit.

(25) *ibét koatəntsabté* « Tiens ! Il a plu pendant la nuit. »

*ibét koa-t-ə-n-ts-a-bté*

nuit Surpr.-Acc.-3sg-R-Prox.-Val.-pleuvoir

En (26), le locuteur voit le gouverneur alors qu'il ne s'y attendait pas ; sa venue en est inférée et assumée.

(26) *koatəntsabo taita mandad*

koa-t-ə-n-ts-a-bo taita mandad

Surpr.-Acc.-3sg-R-Prox.-Val.-venir père délégué

« Tiens ! Le gouverneur est venu. »

En (27), à la vue par exemple d'un objet appartenant à une personne importante, le locuteur assume l'arrivée dans le passé de celle-ci. Le personnage était attendu, mais n'était pas arrivé à ce moment-là.

(27) *koatənxafxaŋ wamaná*

koa-t-ə-n-x-a-fxaŋ waman-á

Surpr.-Acc.-3sg-R-Dist.-Val.-arriver personne d'une grande valeur-Bp.

« Tiens ! Le personnage est arrivé. »

En revanche, en (27'), le locuteur voit toujours un objet appartenant à une personne importante, mais comme c'est l'arrivée future de celui-ci qu'il assume, la marque R disparaît.

(27') *kaotfxfafxaŋ waman-á*

ka-o-tf-x-a-fxaŋ waman-á

Surpr.-3sg-Év.-Dist.-Val.-arriver personne d'une grande valeur-Bp.

« Tiens ! Le personnage va arriver. »

## 2.2. Le locuteur n'assume pas la responsabilité

Si, de façon explicite, le locuteur n'assume pas la responsabilité de ses énoncés déclaratifs, c'est le morphème *-x-* (nR) qui apparaît dans le verbe, à la place de *-n-*. Comme avec *-n-*, les événements de ces énoncés peuvent être ontologiquement réels ou éventuels, temporellement proches ou éloignés du moment de l'énonciation. Par contre on ne trouve pas avec cette marque des états de choses permanents.

Événement réel proche :

(28) *tatšəmboə tboxtsefna*

tatšəmbo-a t-ø-bo-x-ts-e-fna

connaître-Bp. Acc.-3sg.Pat-3sg.Ag.Duel-nR-Prox.-Val.-guérir

« Le médecin<sup>3</sup> l'a guéri (il semble, je n'en suis pas sûr). »

<sup>3</sup> Il s'agit du médecin selon la coutume, littéralement le « connaisseur ».

Événement réel éloigné :

(29) *tatšəmboə tboxafna*

tatšəmbo-a t-ø-bo-x-x-a-fna

connaître-Bp. Acc.-3sg.Pat.-3sg.Ag.Duel-nR-Dst.-Val.-guérir

« Le médecin l'avait guéri il y a longtemps (il semble, je n'en suis pas sûr). »

Événement éventuel :

(30) *tatšəmboə botfxxafna*

tatšəmbo-a ø-bo-tf-x-x-a-fna

connaître-Bp. 3sg.Pat-3sg.Ag.-Év.-nR-Dist.-Val.-guérir

« Le médecin va le guérir (peut-être). »

Dans ce dernier exemple, le locuteur exprime une supputation établie à partir d'indices ou de signes qui contiennent peu d'information. Par exemple, voyant le médecin près du lieu où se trouve le patient, il en infère le contenu de l'énoncé sans oser en assumer la responsabilité.

### 2.2.1. *Propos rapporté*

Pour préciser que l'état de choses exprimé dans son énoncé, et non assumé, provient d'un tiers, le locuteur introduit le mot *ka* immédiatement après le verbe. En reprenant l'exemple antérieur, on peut avoir :

(30') *tatšəmboə botfxxafna ka*

« Le médecin va le guérir, dit-on. » (*litt.* que le médecin va le guérir.)

Autres exemples :

(31) *mənté tboxxafboə kotš ka*

m-ən-té t-bo-x-x-a-fboə

kotš ka

proche-?-jour Acc.-Ag.3sg.Duel-nR-Dist.-Val.-sacrifier porc que

« Aujourd'hui il a chassé un porc, dit-on. »

(32) *tfor kmotfxxauyan ka*

tj-or k-mo-tf-x-x-a-u-yan

ka

distant-moment Pat.2sg-Ag.3sg-Év.-nR-Dist.-Val.-à vous-dire que

« Il va te raconter quelque chose plus tard, dit-on. »

Ces états de choses rapportés peuvent être temporellement proches ou éloignés du moment de l'énonciation.

(33) *ibét toxtsabté ka*

ibét t-o-x-ts-a-bté

ka

nuit Acc.-3sg-nR-Prox.-Val.-pleuvoir que

« Il a plu cette nuit, dit-on. »



- (38) *ketsatamán xatfbabán*  
 ke-ts-a-t-a-m-án xatfbabán  
 Nég.-1sg-Ép.-Perm.-Val.-faire-Inacc. nager  
 « Je ne sais pas nager. »
- (39) *kekoatoben xoabeman*  
 ke-ko-a-t-o-ben-n xoabeman  
 Nég.-2sg-Ép.-Perm.-Val.-écrire-Inacc. écrire  
 « Tu ne peux pas/ne sais pas écrire. »

Elle n'est pas non plus marquée si l'état de choses est à l'éventuel :

- (40) *keotfatsəm biəjiy*  
 ke-o-tf-a-ts-ə-m biəjiy  
 Nég.-3sg-Év.-Ép.-Prox.-Val.-faire yagé  
 « Il ne va pas préparer le yagé<sup>4</sup>. »

Elle apparaît par contre normalement avec des états de choses réels, qu'ils soient proches ou distants :

- (41) *ketənxatsəs tsətšá*  
 ke-t-ə-n-x-a-ts-ə-s tsətšá  
 Nég.-Acc.-3sg-R-Dist.-Val.-Moy.-Ép.-manger piment  
 « Il n'avait pas mangé (pour lui) de piment. »
- (42) *ketkənxatsəm təxoaf*  
 ke-t-k-ə-n-x-a-ts-ə-m təxoaf  
 Nég.-Acc.-2sg-Ép.-R-Dist.-Val.-Moy.-Ép.-faire natte  
 « Tu n'avais pas fait (pour toi) la natte. »

En (41) et (42) (accompli), l'engagement de responsabilité du locuteur est marqué par le morphème *-n-*, selon un mécanisme semblable à celui des déclaratives positives, à ceci près que le morphème *ts-* est ajouté devant la base verbale. Ce morphème dit « moyen » ou « applicatif » sert à indiquer que l'actant est intéressé par, ou impliqué dans son action.

### 2.3.2. En régime de propos rapporté

Si le mot verbal est suivi de la particule *ka*, dont on a vu qu'elle indique que la connaissance provient du propos d'un tiers, la négation est marquée par le préfixe *ka-*. On constate que, bien qu'il s'agisse d'un propos rapporté, la connaissance de l'état de choses est assumée par le locuteur (préfixe *n-*). Je peux avoir des raisons pour assumer la vérité d'un savoir, même s'il m'a été transmis par un autre, par

<sup>4</sup> *Yagé* : breuvage hallucinogène.

exemple parce qu'en plus du fait qu'il me l'a dit lui-même, j'ai par ailleurs une certaine preuve du fait énoncé (exemple (44)).

(43) *kaondoben xoaboam ka*  
 ka-o-n-d-o-ben-n xoáboam ka  
 Nég.-3sg-R-Perm.-Val.-savoir faire-Inacc.cuisiner dit-on  
 « Il ne sait pas cuisiner, dit-on. »

(44) *kaontseboş xasam ka*  
 ka-o-n-ts-e-boş xasam ka  
 Nég.-3sg-R-Prox.-Val.-souhaitermanger dit-on  
 « Il ne veut pas manger, dit-il. »

### 3. MODALITÉS COGNITIVES HORS DU VERBE

Quand ils voient, écoutent ou sentent quelque chose d'inhabituel, les locuteurs kaméntsas emploient les expressions suivantes : *<sup>n</sup>delaguard*, *<sup>n</sup>dəxoabnayor*, *áwa*, *<sup>n</sup>dza taiteko*, *katf kmo ka*.

#### 3.1. *<sup>n</sup>delaguard*

Avec le mot *<sup>n</sup>delaguard*, ils expriment l'étonnement, la surprise, la mise en garde ou l'inquiétude face aux événements énoncés à travers le mot verbal.

(45) *<sup>n</sup>delaguard tontsenotəts fekoáts*  
<sup>n</sup>delaguard t-o-n-ts-e-no-təts fekoáts  
<sup>n</sup>delaguard Acc.-3sg-R-Prox.-Val.-Réfl.-couper pied  
 « [stupéfaction +] Il s'est coupé le pied! »

Dans les exemples suivants, au moment de dire *<sup>n</sup>delaguard*, le locuteur exprime l'idée d'inquiétude et d'étonnement quand il voit que l'autre s'est coupé le pied. Le morphème de modalité épistémique *-n-*, présent dans le mot verbal, montre qu'il assume la responsabilité d'être la source de la connaissance de son énoncé.

Les changements d'aspect ou de modalité ontologique modifient le sens de l'expression *<sup>n</sup>delaguard*. Ainsi, quand on veut exprimer un conseil ou un avis, *<sup>n</sup>delaguard* ajoute une idée d'inquiétude ou d'avertissement.

(46) *<sup>n</sup>delaguard koantsenotəts fekoáts*  
<sup>n</sup>delaguard ko-a-n-ts-e-no-təts fekoáts  
<sup>n</sup>delaguard 2sg-Ép.-R-Prox.-Val.-Réfl.-couper pied  
 « [souci +] Tu peux te couper le pied! »

- (47) <sup>n</sup>*delaguard* *tfakoxxenotəts jekoáts*  
<sup>n</sup>*delaguard* tʃ-a-ko-x-x-o-no-təts jekoáts  
<sup>n</sup>*delaguard* Év.-Ép.-2sg-nR-Dist.-Val.-Réfl.-couper pied  
 « [mise en garde +] Ne va pas te couper le pied! »
- (48) <sup>n</sup>*delaguard* *kmoanxátxanx tkoxatsba*  
<sup>n</sup>*delaguard* k-mo-a-n-x-a-txanx t-ko-x-x-a-tsba as  
<sup>n</sup>*delaguard* 2sg-3sg-Ép.-R-Dist.-Val.-fouet Acc.-2sg-nR-Dist.-Val.-casser Cond.  
 « [avertissement +] Il peut te fouetter si tu l'as cassé. »
- (49) <sup>n</sup>*delaguard* *entsəbanxná*  
<sup>n</sup>*delaguard* e-n-ts-ə-banx-na  
<sup>n</sup>*delaguard* 3sg-R-Prox.-Val.-bouger-Inacc.  
 « Attention! Ça tremble. »

À mon avis, <sup>n</sup>*delaguard* vient de l'expression espagnole *de la guarda*, du verbe *guardar*<sup>5</sup>. En effet, il s'agit bien d'exprimer l'idée de surveiller, respecter, obéir.

### 3.2. <sup>n</sup>*dəxoabnaylor*

En remplaçant l'expression <sup>n</sup>*delaguard* par <sup>n</sup>*dəxoabnaylor*, on peut exprimer l'idée opposée : « sans y prendre garde », « sans y penser », ou mieux : « quand on s'y attendait le moins ».

- (50) <sup>n</sup>*dəxoabnaylor* *tontsenotəts jekoát*  
<sup>n</sup>d-ə-xoab-na-y-or t-o-n-ts-e-no-təts jekoát  
 Nég.-Ép.-réunir-penser-Inacc.-Ép.-moment Acc.-3sg-R-Prox.-Val.-Réfl.-couper pied  
 « Par mégarde, il s'est coupé le pied. »

Le mot <sup>n</sup>*dəxoabnaylor* apparaît en fait pour alerter l'interlocuteur du fait que l'expression verbale qui le suit renvoie à un événement inattendu.

- (51) <sup>n</sup>*dəxoabnaylor* *tontsaʃxang batən*  
<sup>n</sup>d-ə-xoabna-y-or t-o-n-ts-a-ʃxang batən  
 Nég.-Ép.-réunir-penser-Inacc.-Ép.-moment Acc.-3sg-R-Prox.-Val.-arriver prêtre  
 « Au moment où on s'y attendait le moins, le prêtre est arrivé. »

### 3.3. *áwa*

Une expression employée par les locuteurs natifs pour exprimer la notion de découverte ou la réfutation, et surtout pour exprimer le fait que l'on se rend

<sup>5</sup> Cf. français « se garder de », « en garde ! ».

compte de ce qui arrive, est *áwa*. Si la connaissance d'un fait nouveau vient subitement contredire une connaissance antérieure, et que ce fait nouveau ne coïncide pas avec l'énonciation, le locuteur marque sa non-responsabilité à l'aide du morphème *-x-* :

- (52) *áwa toxtsatoñ bata* (20)  
*áwa* t-o-x-ts-a-to-ñ batá  
*áwa* Acc.-3sg-nR-Prox.-Val.-Ctrif.-zone tante  
 « Tiens ! (je viens de me rendre compte que) la tante est partie, (je pensais qu'elle était là). »
- (53) *áwa toxtsexuñ dz tsémats*  
*áwa* t-o-x-ts-e-xuñ dz tsémats  
*áwa* Acc.-3sg-nR-Prox.-Val.-brûler épi  
 « Zut ! L'épi de maïs a brûlé ! (je pensais qu'il était encore en train de cuire). »

Si j'avais dit :

- (53') *áwa tontsexuñ dz tsémats*  
*áwa* t-o-n-ts-e-xuñ dz tsémats  
*áwa* Acc.-3sg-R-Prox.-Val.-brûler épi

on aurait compris que j'attire l'attention simplement sur le fait que le maïs a brûlé.

Dans les exemples (54-55), les morphèmes de responsabilité n'apparaissent pas dans le mot verbal car le fait nouveau découvert se produit au même moment et au même lieu que l'énoncé. Dans le mot verbal apparaissent le morphème déictique temporel *-ts-*, qui exprime l'idée de « temps proche, actuel », et en fin de mot le morphème d'accord spatial *-ñ-* qui traduit l'idée d'une « zone » dans l'espace. Il est sous-entendu que la connaissance de l'énoncé est la responsabilité directe du locuteur et on ne le marque pas.

- (54) *áwa kamoéntş etsoməñ*  
*áwa* ka-m-o-éntş e-ts-o-m-ə-ñ  
*áwa* même-Prox.-Ép.-zone 3sg-Prox.-Val.-se trouver-Ép.-zone  
 « Tiens ! Cela est ici ! (Je viens de m'en rendre compte alors que ne pensais pas que c'était le cas.) »
- (55) *áwa moéntş kotsoboaxóñ* (2)  
*áwa* m-o-éntş ko-ts-o-boa-x-o-ñ (2)  
*áwa* Prox.-Ép.-zone 2sg-Prox.-Val.-Ctrif.-Ép.-mettre-Ép.-zone  
 « Tiens ! Tu l'avais mise ici ! (Je viens de m'en rendre compte, alors que je ne pensais pas qu'elle s'y trouvait.) »

L'expression *áwa* permet aussi de démentir ou réfuter l'affirmation d'un interlocuteur.

- (56) *áwa kamoéntş entsomãñ*  
*áwa* ka-m-o-éntş e-n-ts-o-m-ə-ñ-ø  
*áwa* même-Prox.-Ép.-zone 3sg-R-Prox.-Val.-être-Ép.-zone-Sg.  
 « Mais non ! Cela était ici même ! »
- (57) *áwa moéntş kontsoboaxóñ*  
*áwa* m-o-éntş ko-n-ts-o-bo-a-x-o-ñ  
*áwa* Prox.-Ép.-zone 2sg-R-Prox.-Val.-Ctrif.-Ép.-mettre-Ép.-zone  
 « Mais non ! Tu avais mis cela ici ! »

Dans ces exemples, la connaissance de ce qui est énoncé est assumée par le locuteur et contredit ce qu'affirme l'interlocuteur. Il y a contradiction non plus entre ma connaissance antérieure et la nouvelle, mais entre la connaissance affirmée de mon interlocuteur et la connaissance assumée du locuteur. Si le locuteur n'avait pas engagé sa responsabilité et qu'une telle attitude de prise de distance ait été marquée par le morphème de modalité épistémique *-x-*, on aurait eu, comme c'est le cas en (52-53) :

- (58) *áwa kamoéntş extsomãñ*  
*áwa* ka-m-o-éntş e-x-ts-o-m-ə-ñ-ø  
*áwa* même-Prox.-Ép.-zone 3sg-nR-Prox.-Val.-être-Ép.-zone-Sg.  
 « (Je découvre qu') il était ici même. »
- (59) *áwa moéntş koxtsoboaxóñ*  
*áwa* m-o-éntş ko-x-ts-o-bo-a-x-o-ñ  
*áwa* Prox.-Ép.-zone 2sg-nR-Prox.-Val.-Ctrif.-Ép.-mettre-Ép.-zone  
 « (Je découvre que) tu l'avais mise ici. »

Le locuteur ne réfute ni ne dément l'affirmation de son interlocuteur, mais il exprime qu'il vient de découvrir « en ce moment même » que ce qu'il avait pensé, ou que ce dont il était persuadé, n'était pas vrai (54-55) puisque ce qu'il constate l'amène à une conclusion contraire. Dans l'exemple (58), le locuteur exprime qu'il vient de se rendre compte qu'une personne qu'il avait crue absente d'un lieu au moment où lui-même s'y était rendu, était en réalité présente sur ce lieu.

Dans l'exemple (59), le locuteur exprime qu'il n'avait pas trouvé (quelque chose) dans un lieu quand il l'y avait cherché, mais qu'il vient de se rendre compte que « tu l'avais tenu caché ».

### 3.4. *ⁿdza taiteko*

L'expression *ⁿdza taiteko* permet d'exprimer l'étonnement, la surprise, la peur, face à un événement grave.

- (60) *<sup>n</sup>dza taiteko atf batʃən endabó*  
<sup>n</sup>dza taiteko atf batʃən e-n-d-<sup>a</sup>-bó  
 autant, unique grave jusqu'à prêtre 3sg-R-~~Prox.~~-Val.-Ctrip.  
 « Quelle surprise + le prêtre arrive ! »
- (61) *<sup>n</sup>dza taiteko tʃə batá nantsabo*  
<sup>n</sup>dza taiteko tʃə batá na-n-ts-a-bo  
 autant, unique inquiétude cette tante 3sg-R-Prox.-Val.-Ctrip.  
 « Grande inquiétude + la tante pourrait revenir. »
- (62) *<sup>n</sup>dza taiteko tʃə bakó etʃantsabo*  
<sup>n</sup>dza taiteko tʃə bakó e-tʃ-a-n-ts-a-bo  
 autant, unique inquiétude cet oncle 3sg-Év.-Ép.-R-Prox.-Val.-Ctrip.  
 « Grande inquiétude + l'oncle va revenir. »

L'expression *<sup>n</sup>dza taiteko* exprime une idée proche de l'exclamation « Mon Dieu ! » ou « Vierge Marie ! ». Les mots verbaux des exemples (61-62) ne diffèrent que par l'indice d'actance et par le morphème d'éventualité. L'exemple (61) donne la notion d'une possibilité alors que dans l'exemple (62) le locuteur sait ce qui va se passer. Il pose l'affirmation : « l'oncle va revenir ».

### 3.5. *katf kmo ka*

Avec *katf kmo ka*, le locuteur réagit à la nouvelle ou à l'information qu'il entend par l'étonnement ou l'inquiétude, comme dans l'expression espagnole *¡cómo así!* (« comment donc ! », « ça alors ! »).

- (63) *katf kmo ka a tʃə tʃá toxtsóbowamá*  
 ka-tʃ kmo ka a tʃə tʃá t-o-x-ts-ó-bowamá  
 même-ça ? alors à celui-ci celui-là Acc.-3sg-nR-Prox.-Val.-se marier  
 « Ça alors, mais il s'est marié, celui-là ! »
- (64) *katf kmo ka tʃá toxetsoban*  
 ka-tʃ kmo ka tʃá t-o-x-x-e-ts-o-ban  
 même-ça ? alors celui-là Acc.-3sg-nR-Dist.-Val.-Réfl.-Ép.-mourir  
 « Ça alors, mais il était mort, celui-là ! »
- (65) *katf kmo ka tʃá toxtsoban*  
 ka-tʃ kmo ka tʃá t-o-x-ts-o-ban  
 même-ça ? alors celui-là Acc.-3sg-nR-Prox.-Val.-mourir  
 « Ça alors, mais il est mort, celui-là ! »

Tout ce qui précède n'est qu'un aperçu de ce qui existe encore aujourd'hui comme expressions d'évaluation de la connaissance dans la mémoire des *kaməntʂas biyá* de la vallée du Sibundoy, au Putumayo, dans le sud de la Colombie.\*

### ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES

1sg	première personne du singulier	Moy.	moyen
2sg	deuxième personne du singulier	Nég.	négation
3sg	troisième personne du singulier	nR	responsabilité non assumée
Acc.	aspect accompli	Pat.	actant patient
Act.	actant	Perm.	temps permanent
Ag.	actant agent	Pl.	pluriel
Bp.	base pronominale d'entité.	Poss.	possessif
Bén.	bénéficiaire	Prx	proximal, temps proche
Ctrif.	mouvement centrifuge	R	responsabilité assumée
Ctrip.	mouvement centripète	Réfl.	réfléchi
Class.	classificateur nominal	Sg	singulier
Cond.	conditionnel	Surpr.	surprise
Dist.	distal, temps lointain	Val.	valence verbale, modificateur de valence
Ép.	voyelle épenthétique	-	séparation entre morphèmes
Év.	éventuel	+	amalgame entre morphèmes
Inacc.	aspect inaccompli	∞	allomorphe de
Itér.	itératif		

\* Cet article a été traduit de l'espagnol par Jon Landaburu.

## LE SIKUANI ET LA CATÉGORIE DE SOURCE DE L'INFORMATION

Francesc QUEIXALÓS

### 1. DÉLIMITATION

Lorsque l'épouse, voyant au loin revenir son mari, dit

- (1) [*apohiwitonü, dowathi raha*]<sub>a</sub> [*kowü beyaxuabatsi baha wahamonae*]<sub>b</sub>  
 non homme / esprit / Affirmation péremptoire / trace / (il) est tué / Accompli / notre famille  
 « [Ce n'est pas un homme, c'est un esprit]<sub>a</sub> [on dirait qu'il a été tué par notre  
 famille.]<sub>b</sub> »

elle rapporte deux états de fait. Le premier, énoncé dans le segment *a*, concerne les conditions d'existence actuelles du mari. Le second, évoqué dans le segment *b*, nous parle de l'événement qui se trouve à l'origine de ces conditions d'existence. Tout en proférant (1) la locutrice porte explicitement deux fois son regard sur le contenu de son propos. D'abord pour affirmer péremptoirement la validité de l'assertion « ce n'est pas un homme, c'est un esprit » – fragment *a*. Ensuite pour se distancer en pensée de l'événement « il a été tué par notre famille » – fragment *b*. Car la scène qui suscite ce discours est : une silhouette humaine titubant sur fond de crépuscule, au sommet de laquelle brinquebale une tête retenue par un lambeau de peau. L'épouse, donc, a bien devant elle l'image du mari décédé – qu'elle désigne par « non homme » (non humain), « esprit » – et non celle de l'assassinat.

La catégorie de la *modalité* consiste en une prise de position, plus ou moins empreinte de subjectivité, que le locuteur plaque sur son propos. Le regard que l'épouse porte sur (1)<sub>b</sub> n'est pas du même ordre que celui qu'elle porte sur *a*. Le premier, traduit par *kowü*, revient à présenter le contenu du propos – l'assassinat – comme obtenu à partir d'une inférence fondée sur l'observation d'un fait empirique qui n'est pas exprimé dans ce même fragment *b* – la vision macabre du mari.

Le second – premier dans la phrase –, rendu par *raha*, ne nous parle pas de la façon dont est obtenue l'information (et seul celui qui connaît l'histoire peut dire que la femme assiste visuellement à la scène). En *a* nous avons de la modalité. Une modalité qui indique, et n'indique que, la volonté de la locutrice d'imprimer

une certaine force à son affirmation afin d'en asseoir solidement la vérité du contenu aux yeux de l'interlocuteur. En *b* nous avons ce que j'appelle *source de l'information*, une catégorie qui a pour fonction d'*explicitier les conditions dans lesquelles le locuteur accède à la connaissance du contenu qu'il transmet*. Elle est présente dans le segment *b* de (1), mais pas dans le segment *a*. Elle semble étrangère à la modalité, n'exprimant pas une prise de position du locuteur mais seulement un fait objectif : voici comment je l'ai appris.

La source de l'information reçoit diverses désignations à mesure qu'elle attire l'attention des linguistes. On en trouve un relevé dans Guentchéva (1996a). Je n'en mentionnerai que deux. Il y a toute la tradition américaine des *evidentials*, amorcée par Boas (1911) et qui a connu une certaine fluctuation dans l'usage d'un terme renvoyant, littéralement, à l'idée de « preuve » ou d'« indice », comme le rappelle Anderson (1986: 311): « evidence – what kind of evidence is available for a claim? (only relevant to realis claims) ». Bien entendu, et c'est ce que souligne la parenthèse de la citation, cette acception est trop étroite, puisque je peux arriver à formuler une (hypo)thèse par d'autres voies que celle qui prend un fait observable pour point de départ. Si bien que « the term EVIDENTIAL [...] now covers much more than the marking of evidence per se » (Chafe 1986: vii). Et c'est ainsi que dans certains usages le terme en arrive à couvrir tout ce qui touche à la « reliability of information » (Mithun 1986: 89). Nous reviendrons sur l'intérêt que peut représenter cet amalgame.

Un usage récent tend à propager le terme de *médiatif*, dont Guentchéva crédite Lazard (1956) pour son introduction en France. La catégorie couverte par ce terme indique que le locuteur « n'assume pas la responsabilité [de l'existence du contenu rapporté] pour en avoir eu connaissance par voie indirecte » (Guentchéva 1996a: 11). Dans les mots de Feuillet (1996: 71): « Sous le terme de “médiatif”, on entendra ici des formes verbales spéciales exprimant avant tout le non-testimonial » (négligeons la restriction à la morphologie verbale). Le domaine de cette catégorie semble donc égalier celui de la source de l'information, moins le sous-domaine de la connaissance directe. Une claire motivation pour l'instauration de la catégorie du médiatif ainsi conçue pourrait résider dans le fait que la plupart des langues ayant peu ou prou grammaticalisé cette constellation de notions laissent sans marque explicite le sous-domaine du constatif. Par exemple le tukanoa (Ramirez 1997: 150):

- |     |      |                         |
|-----|------|-------------------------|
| (2) | -ø   | perception visuelle     |
|     | -sa  | perception non-visuelle |
|     | -pa  | déduction               |
|     | -pa? | citation                |

Cependant les langues attestent abondamment les situations où le caractère non marqué d'un des termes d'une catégorie ne suffit pas à faire de ce terme un élément hétérogène à la catégorie. Qu'on pense aux cas morphologiques, par exemple, ou aux indices personnels. Comme le montrent les langues qui, tout en détenant un sous-domaine assimilable au constatif, n'ont pas de terme non marqué dans la catégorie dont il fait partie, nous avons besoin, sur un plan général, d'une catégorie qui inclut le constatif et renvoie au mode d'accès à la connaissance. Le tuyuca, si souvent cité – de la famille tukano comme la langue précédemment citée – est une telle langue. L'on me pardonnera de reprendre à mon tour la célèbre série, dont toutes les formes contiennent l'information «il a joué au foot-ball» (Barnes 1984):

- (3) a. *dīiga apé-wi* (j'ai vu)  
 b. *dīiga apé-ti* (j'ai seulement entendu)  
 c. *dīiga apé-yi* (j'ai seulement vu des indices)  
 d. *dīiga apé-yigi* (j'ai seulement entendu dire)  
 e. *dīiga apé-hīyi* (je suis arrivé à cette conclusion par raisonnement)

L'existence d'un tel paradigme morphologique met en évidence ce qu'il y aurait d'artificiel à séparer le constatif de a. des médiatifs de b.-e. Une première conséquence de ce clivage – et un symptôme de son inadéquation – est le fait, rapporté par Guentchéva, que «[...] le terme de "médiatif" connaît une extension d'emploi. En effet, on commence à l'utiliser [...] pour désigner une (super)catégorie qui inclut la notion sémantique de «constatif» (12). Cette dérive est, me semble-t-il, inévitable. Reportons-nous à la formulation de Lazard (1996: 28): «[...] la catégorie du médiatif existe dans une langue quand elle possède une ou plusieurs formes verbales qui s'opposent à une ou des formes neutres par le fait qu'[suit une caractérisation sémantique]». Pour aller à l'essentiel de ce qui ici nous intéresse, je retiens de cette citation: «la catégorie X a une forme Y qui s'oppose à une forme Z». Deux lectures alternatives en sont possibles. Dans l'une, la catégorie X ne contient pas la forme Z. Pourtant, c'est bien la présence de termes qui *s'opposent* qui fonde internement une catégorie. Si les formes médiatives *s'opposent* au constatif, elles sont alors toutes dans la même catégorie. Selon l'autre lecture, la catégorie X contient la forme Z. Dans ce cas le médiatif de Lazard est semblable à la «(super)catégorie» que Guentchéva voit comme le résultat d'une extension terminologique<sup>1</sup>. Je tiens que le niveau taxinomique pertinent est celui qui embrasse les notions de constatif et de médiatif, et que l'expression «source de l'information» indique correctement ce niveau.

<sup>1</sup> Pour autant que je puisse en juger, l'argumentation ne changerait pas sensiblement si, dans le texte de Lazard, il fallait voir non pas «catégorie» mais «langue» comme antécédent de «elle».

La notion de «médiatif» s'avère être trop restrictive, ce en quoi elle provoque l'extension dont il vient d'être question, extension légitime au niveau des notions, mais cause de confusion au niveau des termes. Celle d'«evidential», elle aussi trop restrictive quand elle renvoie à son sens premier de «preuve» ou d'«indice», a, de ce fait, eu à subir également certaines extensions. L'extension proposée par Mithun (1986) mérite qu'on s'y arrête, car elle tend à se généraliser. La catégorie comprend pour cet auteur la source de l'information mais aussi la modalité – identifiée comme *aléthique* par Pottier (1992: 50) – indiquant le *degré de validité, c'est-à-dire de probabilité d'existence, que le locuteur octroie au contenu par lui transmis*. La fréquentation des langues iroquoises n'est peut-être pas étrangère à cette prise de position: par exemple, le cayuga détient une seule et même particule pour exprimer l'inférentiel (source de l'information) et le doute (aléthique) (Mithun 1986). Suivant cette ligne d'agencement des notions, des descriptions s'offrent à nous qui s'organisent, sous l'intitulé «evidentials», en une partie traitant de la source de l'information et une autre portant sur la modalité aléthique. Gabas par exemple (1999: 208), dans sa description de «the evidential system» de la langue karo du Brésil, donne dans la sous-catégorie «mode of knowing» des particules telles que

(4)	<i>topə</i>	<i>evidence</i>	visual	'be seen'
	<i>tə</i>	<i>evidence</i>	hearsay	'they say'
	<i>coke</i>	<i>evidence</i>	lost evidence	'clearly'
	<i>aket</i>	inference	from evidence	'must'
	<i>igā</i>	inference	from expectation	'must'
	<i>memā</i>	inference	from pattern	'be supposed'
	<i>i?kiy</i>	belief		'I guess'

et dans la sous-catégorie «reliability»

(5)	<i>manā</i>	+ probability	with no evidence	'obviously'
	<i>nānin</i>	+ probability	with evidence	'really'
	<i>menə</i>	± probability		'wonder'
	<i>pə</i>	- probability		'maybe'

Ici encore l'extension engendre vraisemblablement de la confusion terminologique: on aura, comme l'exemple de Gabas le montre, au moins deux sens d'«evidence», celui qui, sous «evidential (system)», inclut «inference», «belief» et «probability», et celui qui (mes italiques) s'oppose à ces notions.

Que l'explicitation de la genèse de la connaissance soit intimement liée à la fiabilité de l'information – entendue, cette dernière, comme résultat d'un calcul sur la probabilité d'existence – n'est pas en soi surprenant. Barnes montre la façon dont les locuteurs tuyuca hiérarchisent les suffixes porteurs de la source de l'information selon un gradient de fiabilité: au pôle de la fiabilité maximale se trouve le

constat visuel; au pôle opposé, le raisonnement; l'information par indices est supérieure à l'information par ouï-dire. Mais il convient de faire la part entre, d'un côté, les choix que le locuteur opère dans la panoplie de moyens explicites que la langue met à sa disposition pour modaliser son message, et, d'un autre côté, les lectures interprétatives que ces choix du locuteur induisent, par raccroc, chez l'interlocuteur. À mon sens, avec les suffixes tuyuca le locuteur s'engage – si l'on peut parler d'« engagement » – uniquement sur la source de sa connaissance. Son interlocuteur peut en tirer des indications sur la foi qu'il faut accorder au contenu du message, mais cette lecture « validationnelle » est chez lui un sous-produit des choix linguistiques du locuteur.

Le tukano offre plusieurs exemples de ces effets aléthiques secondaires, suscités souvent par la combinatoire (Ramirez 1997: 119-143). Au présent le non-visuel peut indiquer la certitude. Le non-visuel au même présent mais avec un verbe redoublé donne le doute. D'autres dérives modales que les aléthiques sont également possibles en tant qu'effets secondaires: à la première personne le visuel implique la responsabilité, et le non-visuel la non-responsabilité; diachroniquement, un ancien suffixe de non-visuel au passé accompli devient un suffixe d'obligation, etc. On ne manquera pas de noter, sur la base du dernier exemple, que le sens de l'évolution sélectionne bien la teneur associée à la source de l'information comme primaire.

Le matsés (pano), parlé au Pérou et au Brésil, nous donne à voir une morphologie où les deux catégories sont clairement distinguées dans le verbe, au point de pouvoir se trouver présentes en juxtaposition (Fleck 2000).

(6) *bëdi-n opa pe-chit-ac*

jaguar-Ergauf / chien / mordre-Incertitude-Inférentiel Récent<sup>3°</sup>

« Le jaguar a peut-être mordu le chien. » (...en voyant le chien avec du sang.)

Dans cette langue, l'hétérogénéité mutuelle de ces deux catégories co-présentes dans la morphologie verbale se confirme dans leur combinatoire au temps: la marque d'incertitude est compatible avec le futur, celle d'inférence non.

La différence de nature entre la source de l'information et la modalité aléthique – dans le sens indiqué plus haut – est reconnue par Givón (1982), qui voit dans la seconde un effet du premier: en explicitant les conditions de l'accès à la connaissance, le locuteur fournit, comme sous-produit, son évaluation de la vérité de l'information transmise. Dans cette perspective, la source de l'information constituerait une machine à convaincre. Ma position est plutôt que les deux catégories cohabitent dans la grammaire, pouvant y apparaître séparément, à l'instar du matsés, ou en s'attirant mutuellement comme le fait le cayuga. Et que si sous-produit aléthique il y a dans une expression à valeur principalement liée à la source de l'information, c'est chez l'auditeur qu'il s'engendre.

Pour revenir au karo, par exemple, lorsque le locuteur profère une des formes de (4), source de l'information, il ne fait qu'expliciter l'origine de l'information, sur laquelle l'interlocuteur effectue, éventuellement et de son cru, un calcul de probabilités de vérité-existence. Alors que si ce locuteur utilise une des formes de (5), aléthiques, il livre le résultat du même calcul mais effectué, cette fois, par lui-même. Dans l'identification de *qui fait le calcul* – interlocuteur vs locuteur – réside la distinction, dans le domaine de la cognition, entre source de l'information et modalité aléthique.

Je propose, en conséquence, de circonscrire la source de l'information aux notions qui ont trait aux conditions dans lesquelles s'établit la connaissance, en excluant les notions qui portent directement sur le degré de validité de la connaissance.

Il reste une troisième notion souvent associée, dans les descriptions et dans les langues, à celle source de l'information et qui, de ce fait, appelle également une délimitation de territoires conceptuels. Je veux parler de l'*activation*, qui a suscité, ces dernières années, l'intérêt des linguistes. La caractérisation que j'en avance (Queixalós 2006) identifie l'activation à *l'accès subit à la conscience d'une donnée qui en était préalablement absente*. Ici encore, rien de ce qui caractérise la prise de position modale ne semble se manifester.

Connue sous la désignation (*ad*)*miratif*, cette catégorie est vue, le plus souvent, comme une espèce particulière de la source de l'information. Pour Duchet & Pěrnaska, par exemple, le miratif albanais ressortit au médiatif (1996: 31). Il est vrai que dans cette langue, certains de ses emplois glissent vers l'inférentiel (34). Deux acceptions particulières de cette catégorie sautent aux yeux : la surprise et l'admiration. Tant s'en faut cependant que la notion se limite à cela, et c'est précisément le caractère hautement abstrait de son sémantisme de base qui en a fait une notion difficile à appréhender par l'analyse. Dans mon interprétation, tous les autres emplois découleraient de ce sémantisme abstrait. C'est aussi la position d'Aksu-Koç & Slobin (1986) à propos du morphème *-miş* du turc, qui «represents intrusions into consciousness from psychologically more distant, less directly apprehended worlds of thought and experience», ou encore qui marque l'expression d'«events which enter unprepared minds». Position d'ailleurs rebattue par Meydan (1996), qui fait de l'emploi «admiratif» du même morphème du turc une acception particulière de son sémantisme médiatif (inférence et citation), mais réaffirmée, avec des nuances, par Bastürk, Danon-Boileau & Morel (1996). Décrivant, sous le terme d'«inférentiel», une forme népali qu'il inscrit dans la source de l'information («expérience épistémologique du locuteur»), Michailovsky (1996: 109) en glose «la valeur de base [...comme] la prise de conscience d'un fait préexistant». L'inférentiel par «preuve (trace, indice, rapport)» est présenté com-

me une option sémantique possible de ce qui semble bien être la version nepali de l'activation.

L'initiative de DeLancey s'avère donc être on ne peut plus opportune: en deux articles (1997, 2000), cet auteur fait de la «mirativity» une catégorie typologique bien affranchie de ses voisines sémantiques. Le mouvement d'exprimer l'intrusion d'un fait dans la conscience n'engage, par lui-même, aucun lien nécessaire avec l'explicitation de la source de l'information ni avec la validité de cette information. Le sikuanî, nous le verrons plus bas, illustre bien à la fois l'autonomie de l'activation par rapport à la source de l'information, et le parti que le locuteur est en mesure d'en tirer.

L'effort de délimitation qui précède ne répond qu'au souci de clarifier *a priori* notre appréhension d'un ensemble de notions qui acquièrent des contours flous et perméables dans le fonctionnement concret des systèmes grammaticaux particuliers. Un prolongement intéressant de cet effort consisterait à produire, en écho, une reformulation dynamique du problème, dans l'esprit de: les langues, dans leur synchronie et leur diachronie, nous donnent-elles à voir un «parcours» – j'use à dessein d'un terme vague – qui ordonne trois dispositions cognitives du locuteur selon un axe ACTIVATION → SOURCE DE L'INFORMATION → ALÉTHIQUE?

Dit autrement, il s'agirait de voir si ces faits épars qui nous montrent telle marque d'activation prenant localement une acception proche de la source de l'information, ou telle marque de source de l'information se prêtant en certain contexte à une interprétation aléthique, si ces faits, donc, sont des accidents dus à l'incessant bricolage auquel les langues s'adonnent par nécessité, ou bien si un principe de l'esprit humain dans son activité cognitive est à l'œuvre par en dessous, qui va de la *prise* de connaissance au *fondement* de la connaissance et de là, à l'*évaluation* de la connaissance.

## 2. LA SOURCE DE L'INFORMATION EN SIKUANI

Cette catégorie est loin d'afficher, dans les langues qui la connaissent, une homogénéité formelle comparable à celle du tuyuca. On observe plutôt une grande variété d'outils formels, où se comptent le plus souvent des verbes, des auxiliaires, des adverbes, des particules, des clitics et des affixes. La famille iroquoise (Mithun 1986), mais aussi le makah (Jacobsen 1986), sont des exemples d'hétérogénéité formelle. La disparité des moyens, tant dans un groupe de langues génétiquement apparentées que dans une même langue, est à voir comme un indice d'instabilité diachronique, lui-même révélateur, peut-être, d'une notion sémantique plutôt marginale dans la grammaire des langues. Vers cette conclusion pointent deux autres indices. D'abord la possibilité d'origines allogènes: en japonais (Aoki

1986), une partie des marques vient du fonds propre, l'autre est empruntée au chinois; ensuite, l'utilisation fréquente des particules, classe syntaxique particulièrement exposée au changement (Mithun 1986).

Le sikuanî<sup>2</sup>, qui fait appel, précisément, à des particules, a peu élaboré la catégorie sur le plan des distinctions conceptuelles. Quatre marques sont mises à contribution, avec peut-être un certain degré de chevauchement sémantique. Je les présente ci-après.

D'étymologie transparente, *kowü* vient du nom dépendant (ou «inaliénable») «trace», libéré du préfixe personnel qui normalement s'attache à cette classe de noms si le nom du «possesseur» ne le précède pas immédiatement. Il indique l'*abduction*, entendue comme une inférence prenant appui sur un fait empirique observé. Un joli passage de récit montre cette forme d'abord en tant que nom «trace», associé à un autre nom, puis flanqué d'un préfixe de personne, et enfin, isolé, comme particule indiquant la source de l'information. Les Amazones découvrent sur leurs terres la présence de la Femme-Tapir et de son compagnon.

(7) *Metsaha-kowü hotahe! Pe-kowü raha! Metsaha mahotahe!*

tapir-trace / ici / Dépandance 3<sup>e</sup>-trace / Assertif / tapir / ici /

*Baha kowü hiwitonü yahawa!*

Accompli / Abductif général / homme / avec

«Il y a des traces de tapir ici! Oui, des traces! Il y a un tapir, ici! Avec un homme, on dirait!»

Dans cet exemple, comme dans l'exemple (1), l'inférence introduite par *kowü* part d'un stimulus visuel. Mais le champ perceptif de *kowü* dépasse la vision. Les parents rentrent au village et constatent la disparition des enfants, qui, en leur absence, passaient tout le temps à chanter et danser. Un chant lointain parvient aux parents angoissés.

(8) *De werena naxüana?*

Interrogatif / en provenance de telle direction / (il) chante

— *Athübü wetsika kowü!*

partie haute / en provenance de telle direction / Abductif général

«D'où vient le chant? — D'en haut, on dirait.»

À côté de la vision et de l'ouïe on trouve aussi l'odorat. Régulièrement, Kinjajou revient repu au petit matin et s'endort la bouche ouverte, embaumant l'air du village de l'odeur de ses agapes nocturnes.

<sup>2</sup> De la famille guahibo. Parlé dans le moyen Orénoque, en Colombie et au Venezuela.

(9) *Baha xua tuxuba itsamonaë:*

*Accompl / ceci / (il le) sent / des gens /*

“*Dunusi tsaena kowü wamo xane.*”

*ananas / Focalisateur / Abductif général / notre grand-père / (il le) mange*

«Des gens sentirent la chose: “C’est de l’ananas que mange notre grand-père, on dirait.”»

Avec une forme *kowü* dotée d’un aussi large spectre sensoriel, on perçoit mal la motivation pour l’existence d’une forme spécialisée dans l’abduction auditive: *humia*. Cette particule dérive du nom dépendant *hume*, «idiome, parole, mot, son», associé au locatif de zone interne *-ya*, littéralement «dans le son». L’enfant prodigieux avait dit à sa grand-mère que son retour vers elle serait précédé d’un grondement retentissant sur le monde. L’événement a lieu, alors la grand-mère:

(10) *tamomonüyo metha baha humia netonawiata mahe*

*mon petit-fils / Dubitatif / Accompli / Abductif auditif / (il) me revient / Assertif*

«Mon petit-fils me revient, on dirait.»

La co-présence des deux abductifs dans l’exemple suivant est peut-être à interpréter comme de la redondance. Des esprits aquatiques pénètrent nuitamment dans la maison. La jeune fille, unique habitante à ce moment-là, se réfugie sur une étagère haute, auprès des restes de son défunt père avec qui elle a l’habitude de dialoguer. En bas, un poisson *sp.* boucané mais néanmoins conscient tente de guider ses maléfiques congénères de l’eau vers la jeune fille.

(11) *Xuayatsia raha kowü humia koikoihai tsabiabi!*

*là-haut / Assertif / Abductif général / Abductif auditif / (il) parle / Itérativement /*

*Xanü itaxutotsükünahü, xuatha apotaenü! Saya baitsi*

*wüpehume humetanihi.*

*moi / je suis aveugle / pour cette raison / je ne vois pas / ainsi / Focalisateur /*  
*uniquement sa parole / je (l’) entends*

«Là-haut ça discute souvent, on dirait. Moi je suis aveugle, c’est pour ça que je ne vois rien. Je peux juste entendre leurs paroles.»

La question reste ouverte donc, de savoir si le rapport sémantique de *humia* à *kowü* est à voir comme de la simple inclusion, ou si ce dernier est à même d’apporter un supplément de sens. Un problème semblable surgit avec la particule *raetha*, que nous examinons maintenant. *raetha* indique que le locuteur fait une *conjecture*. Notion vague qui englobe plusieurs sens plus précis, dont celui de la *supputation*. Les frasques gastronomiques de Kinkajou sont démasquées. Et on les lui reproche au nom des valeurs collectivistes attachées aux activités de subsistance. Cela l’irrite et il réplique avec acrimonie:

- (12) "Itsakuhiru pexaniahawa netsuxaebiaba!"  
quelque chose / jolie chose / (il le) mange habituellement à notre insu /  
*humatabūhamū raetha tsabiabi.*  
tu te (le) dis / *Conjectural* / *Itérativement*  
« Tu te disais sûrement : Il mange de bonnes choses à notre insu ! »

La conjecture peut avoir le caractère plus particulier d'une *inférence*. Un peu avant le passage dont (12) est tiré, les villageois déclenchent une enquête au sujet des incursions nocturnes de Kinkajou. Alors que ce dernier saute de branche en branche, Paca le suit au sol et le bruit de ses pas dénonce sa présence.

- (13) [*xamū raetha nepūnakotokaewame.*]<sub>a</sub>  
toi / *Conjectural* / tu me suis /  
[*xamū raha pihinia merawi ponaponabiabame*]<sub>b</sub>  
toi / *Assertif* / aussi / nuit / tu marches itérativement  
« [C'est toi qui me suis,]<sub>a</sub> [car toi aussi tu es un noctambule. ]<sub>b</sub> »

L'inférence effectuée en *a* est *déductive*, car elle prend pied sur *b*, **proposition** connue et tenue pour vraie. Voyons un autre exemple.

- (14) [*Petūpaematakoito pita.*]<sub>a</sub>  
feuille morte / (il le) saisit /  
[*"Saya panakua baha petūpaewinexa raetha bo!"*]<sub>b</sub>  
ainsi / ce monde / *Accompli* / pour ceux qui meurent / *Conjectural* / *Exclamatif*  
« [Il ramassa une feuille morte. ]<sub>a</sub> [ "Ainsi, ce monde est fait pour que les vivants meurent ! " ]<sub>b</sub> »

Il est difficile de dire si l'inférence est, cette fois, *inductive*, au sens où elle se fonde sur l'observation empirique qui s'ensuit de *a*, ou toujours *déductive*, *a* suggérant alors la prémisse située au point de départ d'un enchaînement syllogistique : « la feuille est morte ; or la feuille était vivante ; donc ce qui vit meurt ; donc ce monde, etc. ». Si l'inférence est *inductive*, nous avons un nouveau chevauement sémantique avec l'abductif *kowū*.

La dernière particule de source de l'information que je présenterai est le citatif, *pina*. Bien qu'on puisse l'utiliser pour rapporter littéralement les propos d'autrui, son rôle consiste plus exactement à indiquer que la vérité du contenu informationnel transmis repose sur les propos de quelqu'un d'autre que le locuteur qui le profère. Dans cet emploi il parsème les récits mythiques.

- (15) *Bahaya matakabi pina pexaehawa ahibi*  
jadis / époque / *Citatif* / nourriture / (il) n'existe pas  
« Jadis il n'y avait pas de nourriture, dit-on »

Le discours direct peut ou non s'insérer dans une structure propositionnelle. S'il le fait, il prend la fonction d'objet d'un verbe de dire<sup>3</sup>, le plus fréquent de ces verbes étant *hai*. La plupart de ces occurrences d'un verbe de dire après une incise s'accompagnent de la particule citative.

- (16) “*Haha! Baharakahena itsi tsane!*” *hai pina*.  
oui / vraiment / (il le) fait / *Futur* / (il le lui) dit / *Citatif*  
«“Oui, il en sera bien ainsi!” dit-il.»

Mais cela ne constitue pas une obligation.

- (17) “*Nakophünütahü baha!*” *hai baharapowa wowaiwa*.  
j'ai oublié / *Accompli* / (il le lui) dit / cette femme / femme blanche  
«“J'ai oublié!” dit la femme blanche.»

L'absence de la particule dans des exemples tels que (17) montre que la fonction de cette marque n'est pas d'aménager un site dans la phrase pour le discours direct rapporté, fonction plutôt dévolue au verbe de dire. Il importe alors de se demander si dans le contexte du récit mythique, il ne serait pas indiqué d'interpréter la séquence hors guillemets de (16) ainsi: *hai* ouvre une place dans la proposition pour son actant “...”, et *pina* manifeste, comme il le fait en (15), l'origine médiante de l'information contenue *non pas* dans “...”, *mais* dans le *hai*. On traduirait alors: «“Oui, il en sera bien ainsi!” dit-il, dit-on.» L'observation que permet l'expérience de terrain apporte une réponse à cela: d'innombrables occurrences de la séquence *hai pina* dans des situations de la vie quotidienne où le locuteur est l'unique truchement – parfois au sens littéral de ce terme – entre le dire de quelqu'un et le destinataire final du propos, suggèrent que *pina* peut effectivement se contenter de venir renforcer *hai* dans l'introduction d'un propos rapporté.

Le citatif est surabondant dans les récits mythiques. Qu'on en juge:

- (18) *hota reka pina hota pina SantaRitahawatha reka baha*  
ici / en bas / *Citatif* / ici / *Citatif* / à Santa Rita / en bas / *Accompli* /  
*pina ponü hera baha pina itsi!*  
*Citatif* / celui-ci / pirogue / *Accompli* / *Citatif* / (il le) fait  
«Là en bas, dit-on, là dit-on à Santa Rita là-bas, cet homme-là dit-on construisit une pirogue, dit-on.»

Cette surabondance même entraîne probablement une certaine démotivation de la particule, laquelle finit par jouer le rôle d'une marque de scansion d'éléments énumérés, dans un contexte qui conserve malgré tout l'idée d'une transmission de contenus de seconde main.

<sup>3</sup> Je simplifie. Cf. Queixalós (2000).

- (19) [*aketo pina pikani*], [*kulipipito pina*], [*homoatha pina*],  
 scorpion / Citatif / Frustratif / fourmi *sp.* / Citatif / même le serpent / Citatif /  
*pikani daxita kakuataponatsi*  
 Frustratif / tout / (il) est piqué  
 «Il était piqué, en vain, par tous, le scorpion, la fourmi, même le serpent,  
 dit-on.»

Je prends la liberté de consigner deux anecdotes révélatrices de la place que cette particule tient dans le discours sikuani.

Cours de formation d'instituteurs bilingues. Atelier d'écriture. L'exercice consiste à enregistrer un récit de la bouche d'un ancien, et à le transcrire en appliquant les normes établies préalablement pour l'orthographe et la ponctuation. Au moment de relire le résultat, consternation du groupe de locuteurs ayant réalisé l'exercice : la particule citative encombre le texte jusqu'à l'intolérable. Il est décidé de réécrire le texte en l'expurgeant de la particule omniprésente. Scandale du reste des participants qui prennent connaissance du résultat : pour qui nous prend-on, en voulant nous faire accroire que le narrateur a assisté personnellement aux événements qu'il rapporte ? Suit une discussion acharnée pour savoir combien de *pina* on doit tolérer par phrase à l'écrit. À la clé, consultation du linguiste qui, naturellement, se défousse et recommande d'écrire et d'écrire encore, seul moyen de faire émerger une norme.

Cours d'alphabétisation pour locuteurs sikuani dans les installations du Summer Institute of Linguistics, organisation américaine connue pour son prosélytisme religieux. Il s'agit d'écrire une sorte de rédaction. Remise des travaux par les participants, puis retour des copies corrigées par le linguiste-missionnaire. À la surprise des locuteurs, tous les citatifs se retrouvent biffés. Une seule personne ose demander des explications. Réponse péremptoire du formateur à la jeune femme irrévérente : il existe une règle de la linguistique qui proscriit l'utilisation du citatif à l'écrit. Cette règle restera un mystère pour la jeune femme jusqu'au jour où, travaillant sur la langue avec un linguiste laïc, elle se résout à en parler. La stupeur est vive chez ce dernier qui ne connaît pas cette linguistique-là, et se rue sur le Nouveau Testament en sikuani élaboré par le Summer Institute of Linguistics. La lumière se fait sur la motivation de l'énigmatique règle : pas un seul *pina* ne figure dans les Saintes Écritures. La locutrice exprime une réprobation sans nuances, puis rit en imaginant le dilemme du linguiste-missionnaire-traducteur tiraillé entre les impératifs des Indiens, épistémologues méticuleux, et ceux de ses propres congénères, porteurs de la vérité révélée. En guise d'illustration de ce contraste, je rapporte un fragment de la Bible tel que reproduit par un Sikuani lors d'une joute verbale avec une nonne sur les avantages respectifs de leurs textes fondateurs :

- (20) *"Itsi pina! Dio pina, angel Luzbel pina, itsi! Naitoyabehe pina.*  
il (le) fait / Citatif / Dieu / Citatif / ange / Lucifer / Citatif / il (le) fait / ils se sont fâchés / Citatif /

*Luzbel pina angelnūmi pina!" hai nihabaxutotha.*

Lucifer / Citatif / ex-ange / Citatif / (il le lui) dit / dans ton livre

«“Ils l’ont fait, dit-on! Dieu, dit-on, et Lucifer, dit-on, ils l’ont fait! Ils se sont fâchés, dit-on. Lucifer, dit-on, est un ancien ange, dit-on!” C’est dit dans ton livre.»

Cette anecdote confirme la distinction entre source de l’information et modalité aléthique proposée plus haut. Comme les Tuyuca, les Sikuani prêtent une fiabilité toute relative, pour ne pas dire médiocre, à l’information obtenue par ouï-dire. Ils imposent pourtant le citatif dans les textes fondateurs, comme ils s’attendent à le trouver chez ceux relevant d’autres croyances. Or, il va de soi que dans leur contexte culturel, ces récits sont on ne peut plus véridiques. Il n’y a donc rien d’aléthique dans la nature intrinsèque de *pina*. Abondant dans le même sens, Givón (1982) rapporte un texte sherpa où *La vie de Bouddha* est narrée avec le citatif sans que personne ne songe un instant à en mettre en doute le contenu. Au fond, les linguistes-missionnaires traducteurs de la Bible font comme les linguistes tout court: ils confondent les deux catégories et écartent le citatif – source de l’information – au motif de sa prétendue teneur aléthique. Sans voir que dans l’algorithme qui préside, chez l’auditeur-lecteur, au calcul de la validité de l’information, la nature plus ou moins sacrée du texte pèse davantage que la présence du citatif.

Le citatif combiné à une première personne induit deux effets collatéraux, du fait qu’une certaine incongruité s’attacherait à rapporter ses propres faits et gestes à travers le témoignage d’autrui. L’informateur n’a pas recours à l’explication qui passe par un état mental non ordinaire, caractérisé par un degré de conscience moindre (ivresse, etc.). Il invoque plutôt une dérive vers la modalité aléthique, plus précisément le doute, accompagnée d’une focalisation.

(21) est tout fait courant :

- (21) *namuxusita-ø pina* «Il a joué, dit-on.»  
jouer-Actant I 3° / Citatif

En revanche, (22) est jugé peu naturel :

- (22) (?) *namuxusita-hū pina* «J’ai joué, dit-on.»  
jouer-Actant I 1° / Citatif

et on lui préfère (23):

- (23) *xanū pina namuxusita-hū* «C’est moi qui ai joué, prétend-on.»  
moi / Citatif / jouer-Actant I 1°

## 3. DÉLIMITATION EN SIKUANI

D'une véritable catégorie grammaticale on attend une certaine systématique, au sens où ses éléments présentent, tant au plan du contenu qu'à celui de la forme, un degré notable d'homogénéité globale et d'exclusion réciproque. Voyons ce qu'il en est des marques relatives à la source de l'information en sikuanian, marques qui, on l'aura noté sans mal, sont loin de la systématique qui caractérise celles du tuyuca. Les signifiés sont bien homogènes – ils traduisent l'origine de la connaissance – mais peuvent se chevaucher (cas de l'abductif auditif *humia* et de l'abductif général *kowü* ; cas peut-être aussi de l'abductif général *kowü* et du conjectural *raetha*). Pour ce qui est de la forme, les marques sont partiellement homogènes : toutes s'identifient à des particules, mais *humia* tend vers la position préverbale alors que les trois autres sont à distribution aléatoire. Et elles peuvent se combiner, ce qui affaiblit le critère d'exclusion réciproque tant formelle que sémantique. Nous avons déjà rencontré un exemple porteur d'une certaine redondance en (11), que je reprends.

- (24) *Xuayatsia raha kowü humia koikoihai tsabiabi!*  
 là-haut / Assertif / Abductif général / Abductif auditif / (il) parle / Itérativement /  
*Xanü itaxutotsükünahü, xuatha apotaenü!*  
 moi / je suis aveugle / pour cette raison / je ne vois pas /  
*Saya baitsi wüpehume humetanihi.*  
 ainsi / Focalisateur / uniquement sa parole / je (l') entends  
 « Là-haut ça discute souvent, on dirait. Moi je suis aveugle, c'est pour ça que je ne vois rien. Je peux juste entendre leurs paroles. »

Il convient peut-être de voir ici un mouvement du locuteur vers plus de précision dans l'explicitation de l'origine de sa connaissance. Toutes les autres co-présences de particules indiquant la source de l'information concernent le citatif *pina*. Par exemple :

- (25) *pepobitsäutoyo pina kowü enaponabiaba*  
 foule / Citatif / Abductif général / (ils) marchent  
 « Il y avait des indices d'une grande foule en marche, dit-on. »

Et en effet, si le discours rapporté consiste en un emboîtement de discours, nous devons admettre la possibilité que chaque compartiment contienne sa propre expression portant sur la source de l'information. Ici (en réarrangeant les éléments pour la clarté de l'exposé) :

- ?[[[*pepobitsäutoyo enaponabiaba*]<sub>a</sub> *kowü*]<sub>b</sub> *pina*]<sub>c</sub>  
 où «la foule marchait»<sub>a</sub> représente la description crue de l'événement,  
 [...] <sub>a</sub> «il y avait des indices de»<sub>b</sub> représente la médiatisation abductive effectuée par le témoin de l'événement,  
 et [...] <sub>a</sub> ...]<sub>b</sub> «dit-on»<sub>c</sub> représente la médiatisation citative effectuée par le narrateur<sup>4</sup>.

La possibilité de combiner des particules de source de l'information semble donc jouir d'une certaine fonctionnalité en termes de contenu. Et il est révélateur que l'abductif général *kowü* et le conjectural *raetha* n'apparaissent jamais ensemble dans les données. Ils représentent des façons dans une certaine mesure inverses d'accès à la connaissance, inférence abductive et inférence déductive respectivement. (Ou, dans certains cas et si la possibilité d'une lecture abductive de l'exemple (14) venait à se confirmer, des façons parfaitement redondantes.)

En somme, la combinatoire montre la source de l'information sikuanie comme une catégorie grammaticale «molle», à la différence des deux langues de la famille tukano déjà mentionnées.

La nature même de l'outil formel mis en œuvre, les particules, prive l'analyse de toute possibilité de poser, dans la chaîne des signifiants, un zéro pour le membre sémantiquement non marqué de la classe, le constatif, entendu ce dernier comme l'élément indiquant l'accès direct à la connaissance. Ce qui n'invalide pas la possibilité que le constatif existe, hors grammaire, dans la conscience des locuteurs, et que 1) il concerne la vision, comme souvent; 2) il ne soit pas sans liens avec les particules de source de l'information : les situations se trouvant à l'origine des deux anecdotes racontées plus haut ont donné lieu, chacune, à la verbalisation du fait que les récits expurgés du citatif impliquent que le narrateur a assisté *visuellement* aux scènes décrites. Au strict plan grammatical, le sikuanie se prête donc plutôt bien à l'application de la notion de «médiatif», puisqu'il marque la source de l'information moins le constatif, et qu'il n'y a pas de véritable motivation pour poser un zéro. Ce n'est évidemment pas sur cette langue qu'aurait pu se fonder la critique du médiatif comme catégorie grammaticale proposée au début de cet article.

<sup>4</sup> Ce dernier étant à identifier comme la somme du narrateur factuel et de tous les narrateurs successifs qui l'ont précédé depuis le témoin initial non compris. La notion de *témoin initial* n'est pas un artéfact. Elle s'inscrit en filigrane de tout récit mythique ou historique. Elle traduit le souci de garantir une généalogie de la transmission sans solution de continuité, souci pouvant aller, dans les histoires d'holocaustes, jusqu'à monter un épisode uniquement destiné à rendre explicite la survie d'un témoin initial.

Si nous en venons maintenant à la distinction formelle qui s'établit entre source de l'information et aléthique, nous constatons d'emblée que le sikuani leur assigne le même type de matériel: des particules. Il faut se garder de tirer de ce fait quelque conclusion hâtive sur leur affinité grammaticale, car les modalités empathiques, voire l'aspect, font appel à ce même moyen formel. Les données semblent, en revanche, indiquer une absence de contrainte dans la combinatoire entre les particules à sémantisme porteur de la source de l'information et celles à sémantisme aléthique, ce qui va dans le sens de leur hétérogénéité grammaticale. Par exemple, chacune des deux sortes d'inférence apparaît comme compatible avec des marques qui modulent l'assertion en deux directions opposées.

L'inférence abductive s'associe à l'incertitude:

- (26) *baha pina nexatha Tsamanimonae pihabotofereto kowü*  
*Accompli / Citatif / alors / les Tsamani / leur cercle de danse / Abductif général /*  
*metha baha wawahiinaeya*  
*Incertitude / Accompli / jadis*  
 «Jadis [il y avait des indices qu']<sub>source de l'inf.</sub> il existait [peut-être]<sub>aléthique</sub>  
 le cercle de danse des Tsamani, dit-on.»

comme elle s'associe à l'affirmation péremptoire:

- (27) *dunusi raha kowü xaebiaba!*  
*ananas / Affirmation péremptoire / Abductif général / il mange itérativement*  
 «[J'affirme que]<sub>aléthique</sub>, [d'après les indices]<sub>source de l'inf.</sub>, il mange répétitive-  
 ment de l'ananas.»

L'inférence déductive admet l'incertitude:

- (28) *bitso raetha baha xaniahai metha baha*  
*beaucoup / Conjectural / Accompli / il dit la vérité / Incertitude / Accompli*  
 «[Pour ce que je sais (des anciens)]<sub>source de l'inf.</sub> ils disent la pure vérité,  
 [je pense.]<sub>aléthique</sub>»

comme elle admet une sorte d'«autoconfortation» (du genre «je persiste et je signe»):

- (29) *Tsamani, xamü raetha yapütaneme baha mahe!*  
*Tsamani / toi / Conjectural / tu (le) sais / Accompli / Autoconfortation*  
 «Tsamani, toi [pour ce que je sais (de toi)]<sub>source de l'inf.</sub> tu le sais, [il n'y a pas  
 de doute.]<sub>aléthique</sub>»

Évidemment, la question se pose de savoir si le calcul sur la probabilité d'existence traduit par la modalité aléthique s'applique à l'événement décrit ou aux conditions d'accès à la connaissance exprimées par les marques de source de l'information. Si nous prenons l'exemple (27), le plus simple de la série, la

réponse semble être que la modalité aléthique valide le fait que Kinkajou mange de l'ananas. Il serait assez incongru, en effet, de préférer quelque chose comme «j'affirme péremptoirement qu'il existe des indices pour penser qu'il mange de l'ananas» dans une situation où 1) Kinkajou ronfle la bouche ouverte, exhalant un intense parfum d'ananas et laissant entrevoir des fragments du fruit dans les interstices de ses dents; 2) le village entier est réuni autour de Kinkajou et, penché sur sa bouche, fait des commentaires sur l'origine de l'odeur et des fragments d'ananas. L'enquête systématique devant éclairer ce point reste à faire, mais ses résultats n'infirmeront pas la présomption qu'il s'agit de deux catégories en principe indépendantes l'une de l'autre, parce que soit elles s'appliquent indépendamment l'une de l'autre, soit l'une s'applique sur l'autre.

Nous passons maintenant à la confrontation de la source de l'information et l'activation. Les formes en sont disparates: particules de source de l'information d'un côté, suffixe activateur de l'autre.

- (30) *Hororoto-he! hai pina.*  
hibou-Activateur / (il le lui) dit / Citatif  
«“Mais...! Il y a un hibou!” dit-il.» (...en entendant son chant)

La combinatoire entre les deux catégories est libérale. Avec l'abductif général:

- (31) *xuaya kowü rena-he!*  
par ici / Abductif général / (il) vient-Activateur  
«Tiens! Il est venu par ici, on dirait.»

Avec le conjectural:

- (32) *ma-raetha baha nenaxuabiwa-he!*  
Démonstratif proximal-Conjectural / Accompli / tu es la perdue-Activateur  
«Ah! Si je comprends bien, tu es perdue!»  
(Les démonstratifs sur les particules jouent un rôle d'emphase.)

Avec le citatif:

- Kahuyali baha pina hera exananukaboka -he*  
Kahuyali / Accompli / Citatif / pirogue / (il le) fabrique debout le pauvre / Activateur  
«“Mais voilà que Kahuyali était là debout à fabriquer une pirogue, le pauvre!” raconte-t-on.»

L'hétérogénéité strictement grammaticale des deux catégories semble donc établie. Penchons-nous maintenant sur les valeurs de l'activation. Hormis la *surprise*, au plus près du sémantisme central, pas moins d'une dizaine de sens particuliers ont pu être identifiés. Mon but n'étant pas de décrire l'activateur, mais de gloser des nuances de sens, j'omets les exemples dans la langue<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> On les trouvera dans Queixalós (à paraître).



## 4. MOTIVATION

Une catégorie grammaticale que les langues codifient aussi diversement, au qualitatif comme au quantitatif, appelle la question, toujours délicate, de sa motivation. Je pars de l'intuition selon laquelle le degré de systématisme grammaticale de cette catégorie serait dans un rapport inverse à la taille, physique, de la communauté de locuteurs. Évidemment, étant donné la difficulté bien connue qu'il y a à jeter des ponts entre la structure d'une langue et les caractéristiques de la société qui la parle, une corrélation statistique même grossière pourrait être considérée comme un point de départ acceptable. L'hypothèse qui s'ensuit de cette intuition repose sur la façon dont circule le flux d'information au sein d'une société de petite taille. À ce propos, Givón & Young (2002), intéressés par tout autre chose que la source de l'information – de fait, la causation –, avancent quelques idées qui méritent d'être ici d'abord résumées et ensuite récupérées. Je paraphrase. Les sociétés de toute petite taille – les membres se comptent en centaines – sont, par leur taille même, génératrices d'interactions permanentes entre tous les membres du groupe. La connaissance du milieu physique et celle de la culture ne font pas, ou peu, l'objet de hiérarchisations-spécialisations permanentes ou exclusives. Je cite, maintenant :

«The society of intimates is an informational pool where, through daily intimate contact and spatial proximity, most generic information is shared and new information spreads instantaneously.» (p. 37)

«One's business is everybody's business in the society of intimates, information about any member is not neutral, but may – and often does – impinge on the well being of many members. New information, whether it turns to be correct or fallacious, may have unforeseeable consequences, for which one may absorb the blame and pay by alienation from intimates.» (p. 38).

Il en découle que

«avoiding being identified as the source of new information is vital.» (*Ibid.*)

Nous voici revenus à notre source de l'information .

De toute injection d'information nouvelle dans une société «d'intimes» on peut dire que 1) elle génère des «vagues» – pour filer la métaphore liquide – autrement plus notables que dans une société de grande taille – société de «strangers», dans les termes de Givón & Young – ; 2) l'identité de son initiateur accompagne l'information tout au long du parcours que celle-ci effectue à travers la société. Si le locuteur sait qu'à tout moment il peut être tenu pour comptable des contenus nouveaux qu'il introduit dans le bassin informationnel, il tendra à adopter, vis-à-vis de son discours, une attitude «formaliste» (dans un sens vulgaire) qui n'est pas sans rappeler des conduites hautement codifiées en d'autres types de société, telles celles du témoin de tribunal, du journaliste intègre, du scientifique expérimental. Manifestation linguistique de ce «formalisme», la catégorie de source de l'infor-

mation fournit la genèse. La caractéristique souvent non marquée du constatif vient de ce qu'il indique la superposition du locuteur et de la genèse (absence de *médiation*). Le mécanisme par lequel la source de l'information prépare le terrain à la préoccupation aléthique revient alors à ceci : le locuteur se prémunit contre un éventuel retour de « vague » – mise en question de la validité de l'information – en donnant à tout participant du bassin informationnel les moyens d'étalonner lui-même la fiabilité de l'information sur les conditions ayant présidé à l'accès initial à cette information. « Ce que j'ai dit vaut ce que vaut la source. Considérez la source. » Pour moi, la nécessité d'englober les catégories de source de l'information et d'aléthique – voire celle d'activation – en une seule modalité cognitive reste encore à démontrer sur le terrain de la typologie linguistique.

Un deuxième facteur pourrait avoir sa part de pertinence. Il a été observé que souvent les Amérindiens tiennent les Blancs pour des gens peu crédibles. Derrière le poncif, et en deçà de la profusion de mauvais tours que ceux-ci ont été capables de jouer un peu partout pendant les cinq derniers siècles, se niche peut-être aussi une simple question de canal de transmission de l'information. Les membres d'une société de l'oral manient, au quotidien, toute une palette de précautions prophylactiques destinée à garantir la déontologie de la transmission. On peut imaginer qu'en face, une société de l'écrit évacue vers la représentation visuelle et figée de la parole<sup>6</sup> cette même palette de précautions. Car dans une telle société, le retour de « vague » informationnelle s'appuie presque invariablement sur l'écrit. Du coup, le style oral quotidien peut baigner dans une certaine dose d'insouciance quant à la source de l'information, insouciance propre, le cas échéant, à induire une impression négative chez les locuteurs d'une société privilégiante, au contraire, un style oral tâtilon. Comme c'est l'oral qui, surtout, fait la structure linguistique – plus précisément : qui pousse à l'innovation –, c'est dans ce dernier type de société qu'un style « procédurier » sera davantage enclin à se durcir en catégorie grammaticale.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AOKI, H., 1986, « Evidentials in Japanese », in : W. Chafe & J. Nichols (eds), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation, p. 223-238.
- ANDERSON, L. B., 1986, « Evidentials, Paths of Change, and Mental Maps: Typologically Regular Asymmetries », in : W. Chafe & J. Nichols (eds), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation, p. 273-312.
- BARNES, J., 1984, « Evidentials in the Tuyuca Verb », *IJAL* 50/3 (Chicago, The University of Chicago), p. 255-271.

<sup>6</sup> Ou vers des rituels spécialisés – et pas si fréquents dans la vie de l'individu – comme la déclaration sous serment.

- BASTÜRK, M., L. DANON-BOILEAU & M.-A. MOREL, 1996, « Valeur de *-MIS* en turc contemporain. Analyse sur corpus », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 145-154.
- BOAS, F. (ed.), 1911, « Introduction » et « Kwakiutl », *Handbook of American Indian Languages*, Part 1, (Smithsonian Institution, BAE-B 40), Washington, Government Printing Office.
- CHAFE, W. & J. NICHOLS, 1986, *Evidentiality: The Linguistic Coding of Epistemology*, in the series *Advances in Discourse Processes*, Vol. XX, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation.
- DELANCEY, S., 1997, « Mirativity: The grammatical marking of unexpected information », *Linguistic Typology* 1/1, Berlin, Mouton de Gruyter, 33-52.
- , 1999, « The Mirative and Evidentiality », *Journal of Pragmatics* 33/3, p. 369-382.
- DUCHET, J.-L. & R. PĚRNASKA., 1996, « L'admiratif albanais: recherche d'un invariant sémantique », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 31-46.
- FEUILLET, J., 1996, « Réflexions sur les valeurs du médiatif », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 71-86.
- FLECK, D., 2000, Exposé du 26 octobre au Séminaire de linguistique du Programme de formation de maîtres bilingues de l'Amazonie péruvienne, Iquitos.
- GABAS, N. Jr., 1999, *A Grammar of Karo, Tupi (Brazil)*, PhD, Santa Barbara, University of California.
- GIVÓN, T., 1982, « Evidentiality and Epistemic Space », *Studies in Language* 6/1, p. 23-49.
- GIVÓN, T. & P. YOUNG, 2002, « Cooperation and Manipulation in the Society of Intimates », in : M. Shibatani (ed.), *The grammar of causation and interpersonal manipulation*, Typological Studies in Language Series, Amsterdam, John Benjamins, p. 23-56.
- GUENTCHÉVA, Z. (éd.), 1996a, « Introduction », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 11-18.
- , 1996b, *L'énonciation médiatisée*, Paris-Louvain, Peeters (BIG 35).
- JACOBSEN., W. H., Jr., 1986, « The Heterogeneity of Evidentials in Makah », in : W. Chafe & J. Nichols (eds), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation, p. 3-27.
- LAZARD, G., 1956, « Caractères distinctifs de la langue tadjik », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 52/1, p. 117-186.
- , 1996, « Le médiatif en persan », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 21-30.
- MEYDAN, M., 1996, « Les emplois médiatifs de *-MIS* en turc », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 125-143.
- MICHAÏLOVSKY, B., 1996, « L'inférentiel du népal », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 109-123.
- MITHUN, M., 1986, « Evidential diachrony in Northern Iroquian », in : W. Chafe & J. Nichols (eds), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation, p. 89-112.
- POTTIER, B., 1992, *Sémantique générale*, Paris, PUF.
- QUEIXALÓS, F., 2000, *Syntaxe sikuani*, Louvain-Paris, Peeters.
- , à paraître, « La modalité d'activation en sikuani », *Amerindia*.
- RAMIREZ, H., 1997, *A fala dos Tukano Ye'pâ-Masa*, tomo I: *Gramática*, Inspeitoria Salesiana Missionária da Amazônia.

II.

LANGUE AMÉRINDIENNE  
DU VENEZUELA

11

MAI

## VOIR ET SAVOIR EN PANARÉ (LANGUE CARIBE DU VENEZUELA)

Marie-Claude MATTÉI-MULLER

Dans un article consacré à la typologie des langues amazoniennes, Aikhenvald et Dixon (1998) présentent la grammaticalisation de certains modes de connaissance (*evidentials*) comme un possible trait caractéristique d'une vaste « aire linguistique », qui regrouperait les langues indiennes des Amériques. Cette hypothèse est fondée sur l'examen d'un grand nombre de langues, et plus spécialement celles des basses terres d'Amazonie appartenant aux familles Arawak, Tukano, Pano, Maku, Witoto, ainsi que l'Arawa, le Yanomamĩ et, hors de l'Amazonie, certaines langues des Hautes Andes. Curieusement, les langues de la famille caribe ne sont mentionnées que dans une note<sup>1</sup> où il est dit que la majeure partie d'entre elles ne posséderait pas de marqueurs dits *evidentials*. Le propos de cet article est de présenter la diversité, voire la complexité grammaticale et sémantique, de certains processus épistémiques dans une langue caribe du Venezuela, le panaré.

Parlé par plus de trois mille personnes dans la partie nord occidentale de la Guyane vénézuélienne, le panaré est considéré, dans l'état actuel des recherches, comme une langue « originale » au sein de la famille caribe, car elle présente des innovations grammaticales<sup>2</sup> qui la distinguent des autres langues. L'une de ces innovations réside dans l'occurrence de copules d'origine pronominale qui interviennent obligatoirement et exclusivement dans les relations prédicatives de type non verbal. Or, la prédication nominale est le type le plus largement dominant en panaré, dans la mesure où la nominalisation est le procédé de transfert de classes le plus productif de cette langue. De plus, ces procédés grammaticaux – copules et nominalisation – y jouent un rôle sémantique important. En effet, ils apportent des données particulières se référant au savoir de l'énonciateur, plus spécifiquement au moment et au lieu de l'acqui-

---

<sup>1</sup> « Languages in other parts of Amazonia lack *evidentials* [c'est moi qui souligne] – these include most languages from the Carib, Jê, Tupi and Maku families and Pirahã » (p. 255, n. 5). Cette affirmation est sans doute due au caractère préliminaire de cette publication. Pourtant, des travaux antérieurs sur plusieurs langues caribes du Surinam, du Brésil et du Venezuela (carib, hishkaryana, kuikuru, apalai, tiriyo ou panaré, entre autres) ont signalé l'occurrence de ce type de morphèmes grammaticaux dans ces langues.

<sup>2</sup> Certaines d'entre elles ont déjà fait l'objet de publications ; voir Gildea (1993, 1998), Mattéi-Muller (1994).

sition d'une information, ainsi qu'à la nature de celle-ci, autant de composantes liées aux structures sémantico-cognitives de la langue.

Les principes qui sous-tendent ce système ressemblent à bien des égards à ceux déjà décrits dans d'autres langues. De nombreux articles, présentant différents types de modalité épistémique dans des aires géographiques très diverses, ont suivi la publication de l'ouvrage édité par Chafe & Nichols (1986). Dans son analyse des *evidentials* en lega, langue bantu du Zaïre oriental, Robert Botne (1997) met en évidence deux principes: l'un fondé sur le *mode de connaissance* et l'autre sur la *source de l'information*. Ces deux principes sont présents en panaré. En effet, cette langue distingue deux modes de connaissance au niveau grammatical:

- le mode traditionnellement appelé *direct*, qui implique l'appréhension totale par voie sensorielle d'une situation au moment même de sa réalisation;
- le mode dit *indirect*, qui se réfère à une appréhension de la situation postérieure au moment de sa réalisation. La perception est ici partielle car fondée sur l'état résultant d'une situation et non sur la situation elle-même. Il s'agit d'une inférence.

Le panaré distingue lui aussi deux sources d'information:

- l'une, endogène par rapport à l'acte d'énonciation, pose l'énonciateur lui-même comme centre déictique de l'instance épistémique;
- l'autre, exogène, suppose l'intervention d'un élément extérieur à l'acte d'énonciation, dont l'identité n'est pas nécessairement déterminée (par exemple: dires d'un tiers, récits des ancêtres).

En plus de ces distinctions fondamentales intervient une troisième opposition, interactive avec les deux premières et étroitement liée aux particularités grammaticales et sémantiques de la classe nominale: la différenciation entre deux moments dans l'appréhension d'une information:

- le moment même de son acquisition par l'énonciateur;
- le moment de sa re-transmission par ce même énonciateur à un interlocuteur donné.

Cet écart temporel peut transformer une information ponctuelle particulière en une donnée susceptible d'être considérée comme permanente et/ou généralisable. C'est l'opposition rencontrée dans d'autres langues entre information nouvelle vs ancienne.

Dans cet article, nous analyserons successivement la caractérisation grammaticale et le fonctionnement de ces différentes oppositions qui constituent les bases du système épistémique panaré.

## 1. MODES DE CONNAISSANCE

Les moyens grammaticaux qui encodent les modes de connaissance se manifestent fondamentalement au niveau du prédicat. Si celui-ci est à base verbale, ce sont les marqueurs des catégories TAM (Temps/Aspect/Modalité) qui véhi-

culent « aussi » les dimensions épistémiques. En d'autres termes, le mode de connaissance n'a pas, dans ce cas, de marque spécifique propre car il est indissociable des catégories TAM.

Dans les temps du passé, l'opposition entre mode *direct* et *indirect* est nécessairement exprimée. Cette opposition n'est pas systématique pour les formes de présent et de futur, toutes deux à statut verbo-nominal. Elles seront examinées plus avant (§ 1.1.2).

Il existe en panaré sept formes de passé, dont cinq impliquent une connaissance directe et deux une connaissance indirecte.

## 1.1. Mode de connaissance directe au passé

### 1.1.1. Temps simples du passé

La morphologie verbale présente des formes à statut strictement verbal et d'autres – la grande majorité – à statut mixte, de type verbo-nominal, qui possèdent la quasi-totalité des propriétés combinatoires de la classe nominale.

Les formes pleinement verbales correspondent à trois temps de passé qui marquent trois degrés d'éloignement par rapport au moment de l'énonciation :

- le passé récent (Pas:Réc), qui couvre une période allant d'aujourd'hui jusqu'à plusieurs jours ;
- le passé proche (Pas:Prox), allant de quelques jours à un mois ;
- le passé lointain (Pas:Loin), depuis un mois jusqu'aux temps mythiques.

Ce sont des formes *simples* qui excluent nécessairement la présence d'une copule ou d'un auxiliaire. Quel que soit leur degré d'éloignement par rapport au temps présent, c'est l'amalgame morphémique, marqueur des catégories TAM, qui, dans les trois cas, connote la connaissance directe.

- (1) *n-tachiima-yah kamënton Kayama-po koñan*      3-danser-Pas:Réc    3Pl:An:Invis Kayama-Loc hier  
« Ils ont dansé à Kayama hier. »
- (2) *n-traama-a<sup>3</sup> kamënton warae-pë' tityasa wëëñë*      3-chasser-Pas:Prox    3Pl:An:Invis tapir-Postp un mois  
« Ils ont chassé un tapir il y a un mois. »
- (3) *peereka maani-yake kamënton tyako kamaawë*  
maison faire-Pas:Loin    3Pl:An:Invis autre saison sèche  
« Ils ont construit une maison l'année dernière. »

Ces formes simples de passé n'existent qu'aux formes affirmative et interrogative. À la forme négative, l'auxiliaire « être » intervient obligatoirement et c'est lui qui, dans ce cas, porte les marques TAM associées au mode de connaissance directe.

<sup>3</sup> Dans la transcription des exemples en panaré, les voyelles longues sont représentées par un digramme : *aa, ee, ëë*

### 1.1.2. Formes de passé à statut verbo-nominal

Les trois temps du passé présentés ci-dessus mis à part, toutes les autres formes verbales sont à statut verbo-nominal. Les quatre autres formes de passé participent donc, comme celles du présent et du futur, de la classe des noms et des verbes. Certaines de leurs particularités grammaticales pourraient les rapprocher des participes présent et passé<sup>4</sup> de forme simple du français. Avec les verbes transitifs, ces formes de passé permettent, comme les participes passés, la voix passive. Avec les verbes intransitifs, qui excluent l'opposition actif/passif, elles expriment un procès accompli. À la différence des temps simples du passé antérieurement décrits, ces formes requièrent, quand elles occupent la fonction prédicative, la présence d'une des copules qui marquent la prédication non verbale : *kë'*, *në'* ou *mën*. Elles sont aussi compatibles avec les formes de passé de l'auxiliaire « être » associées au mode de connaissance directe (voir Tableau en 1.2).

Deux de ces formes de passé impliquent un mode de connaissance directe :

- la forme en *-sa'* (allomorphe *-cha'*) ;
- la forme en *-se*, var. *-se'*, (allomorphe *-che/-che'*<sup>5</sup>).

La différence entre *-sa'* et *-se/-se'* réside dans le degré d'éloignement par rapport au moment de l'énonciation : *-se* indique un passé immédiat ou très récent, alors que *-sa'*, sans profondeur temporelle spécifique, peut aller du passé récent au lointain. Ce sont tous deux des types de parfait perfectif.

- (4) *yot-achuma-sa'*      *m-ah*      *kamënton*  
 3Intr-danser-Parf:Perf    3-Aux:Pas:Réc    3Pl:An:Invis  
 « Ils ont dansé. »

- (5) *a-të-se*      *mën*      *kanawa Ehkara pana*  
 Intr-aller-Pas:Im    Cop:Inan voiture    Caicara Direc  
 « La voiture vient de partir pour Caicara. »

### 1.1.3. Les copules *kë'*, *në'*, *mën*<sup>6</sup>

Ces copules sont obligatoires à la 3ème personne du singulier et du pluriel. Des conditions spécifiques déterminent leur occurrence aux autres personnes.

<sup>4</sup> Cependant, contrairement au français, ces formes de passé ne participent pas de la classe des adjectifs. Comme nous le verrons plus loin, il n'existe pas en panaré une classe à part pour les adjectifs, mais une classe mixte adjectifs-adverbes (AD).

<sup>5</sup> *-se'* est plus fréquent dans la zone du Haut-Cuchiveru. Les formes *-che/-che'* sont phonologiquement conditionnées (présence d'une voyelle palatale dans la racine verbale)

<sup>6</sup> Gildea (1993) explique l'origine pronominale de ces copules par le fait qu'il s'agirait d'anciens pronoms démonstratifs dont il ne resterait pas trace en synchronie. Cependant, ses arguments ne nous semblent pas tout à fait convaincants. En effet, la deixis panaré est constituée de trois points : le proche du locuteur, le proche de l'interlocuteur et le distant de l'un et de l'autre, mais tous sont situés dans le champ visuel de l'énonciateur. Or la non-visibilité est précisément un des traits pertinents de *në'*. Par ailleurs *kë'* implique la proximité et pas nécessairement la visibilité ; quant à *mën*, il est dépourvu de valeur déictique et est indépendant du facteur visuel.

Le choix de l'une d'entre elles dépend généralement de la classe sémantique du sujet de l'énoncé. Si celui-ci appartient à la classe des animés, ou considérés comme tels dans cette langue, les copules sont *kë'* ou *në'*. S'il appartient à la classe des inanimés, la copule est nécessairement *mën*. Cette dernière n'est cependant pas exclusivement réservée à la classe des inanimés. En effet, *mën* est compatible non seulement avec un sujet animé de 3ème personne dans certaines constructions, mais aussi avec toutes les autres personnes (1ère pers. pl. inclusive, exclusive et duel; 1ère pers. sing.; 2ème pers. sing. et pl.), sous certaines conditions, en particulier avec la modalité interrogative (voir ex. (8)).

En plus du trait animé, les copules *kë'* et *në'* véhiculent certaines valeurs déictiques (proximité, distance, non-visibilité) qui mettent en jeu le lieu de l'énoncé par rapport à celui de l'énonciation et, par là même, le rôle et la position de l'énonciateur par rapport au contenu informationnel de son énoncé. *kë'* indique que la personne-sujet de l'énoncé est dans le champ visuel de l'énonciateur ou dans une sphère proche de ce dernier, alors que *në'*<sup>7</sup> indique que la personne-sujet de l'énoncé se trouve dans un lieu autre que celui de la personne-sujet de l'énonciation, lieu relativement distant, donc nécessairement hors du champ visuel du locuteur. La copule *mën*, quant à elle, de spectre plus large, n'a pas de valeur déictique particulière. Or, quelle que soit la copule, ces formes de passé impliquent toujours une connaissance directe. Ceci nous indique que, ici encore, le mode de connaissance est inhérent aux morphèmes des catégories TAM associées à ces formes de passé et qu'il est, d'une certaine manière, enrichi par le sémantisme des copules. En effet, *kë'* et *në'* apportent des données spatiales supplémentaires qui renforcent le rôle de l'énonciateur dans cette interaction entre le lieu de l'énoncé et celui de l'énonciation. Il convient de préciser que ces copules ne sont pas exclusivement réservées à ces formes de passé puisqu'elles sont présentes chaque fois que le prédicat est de type nominal.

- (6) *yu-të-sa' kë' kamënton<sup>8</sup> Kuchi pana*  
 3Intr-aller-Parf:Perf Cop·An:Prox 3Pl·An·Invis Puerto Ayacucho Direc  
 « Ils sont allés à Puerto Ayacucho. » (-*sa'* indique que les personnes sont déjà revenues; le locuteur les a vues dans le lieu où lui-même se trouve, mais elles ne sont pas dans son champ visuel, ce qu'indique le pronom personnel *kamënton*.)
- (7) *yo-traama-sa' në' Wamara-po-mënë' arkaya-pon wë'ya*  
 3Intr-chasser-Parf:Perf Cop·An·Dist Guamal-Loc-Nomr:An tortue-mare près de  
 « Le Panaré de Guamal a chassé près de la mare aux tortues. » (Le locuteur a vu la personne chasser près de la mare aux tortues et donne cette information dans un lieu distant du lieu de chasse.)

<sup>7</sup> *-se/-se'* (passé immédiat) semble exclure *në'*. Aucune occurrence avec *ne'* n'a été rencontrée dans les textes.

<sup>8</sup> La visibilité est marquée par un autre pronom personnel : *mehchanton*

- (8) *o-të-sa' ka mën<sup>9</sup> amën Ehkara pana?*  
 2Intr-aller-Parf:Perf Inter Cop 2Sg Caicara Direc  
 « Es-tu allé à Caicara ? »
- (9) *ach-ere:ma-se kë' më'*  
 Intr-manger-Pas:Im Cop:An:Prox 3Sg:An:Vis  
 « Il vient de manger. »

Avec les verbes transitifs, les formes en *-sa'* et *-se* ont toujours un sens passif:

- (10) *yi-tiin-sa' kë' kana kayen-ke*  
 Tr-empoisonner-Ppas:Indéf Cop:An:Prox poisson nivrée-Inst  
 « Les poissons ont été empoisonnés à la nivrée. »
- (11) *y-an-se mën parae yu-uya*  
 Tr-acheter-Ppas:Im Cop. couteau 1Sg-Datif  
 « C'est un couteau que je viens d'acheter. » (*Litt.* récemment acheté pour moi.)

Nous retrouvons ces mêmes copules avec les formes de présent et de futur :

- (12) *katya kapï-mpë' kë' Achim*  
 pagne tisser-Imperf:Tr Cop:An:Prox Achim  
 « Achim est en train de tisser un pagne. »
- (13) *kana y-an-sehpa kë' wïnkïh-chan anawën*  
 poisson Tr-prendre-Fut Cop:An:Prox femme-Pl demain  
 « Les femmes iront pêcher demain. »

#### 1.1.4. Pronoms personnels, déictiques et connaissance directe

Hors des catégories TAM, et copules mises à part, il existe en panaré d'autres marques relevant de la connaissance directe. Celles-ci interviennent non pas au niveau du prédicat, mais au niveau du sujet. En effet, à la 3ème personne, les pronoms personnels se référant à la classe des animés marquent *obligatoirement* la visibilité ou la non-visibilité du référent. Il n'existe pas de pronom personnel à valeur simplement anaphorique.

Pronom 3ème personne		Visible (proche du locuteur)	Invisible (proche ou éloigné du locuteur)
Animés	Singulier	<i>më'</i>	<i>kën</i>
	Pluriel	<i>mëhchanton</i>	<i>kamënton</i> , var. <i>kamonton</i>
Inanimés	Singulier	<i>mën</i>	<i>mën</i>
	Pluriel	<i>mënkon</i>	<i>mënkon</i>

<sup>9</sup> *mën* n'est pas obligatoire à la modalité affirmative : *otësa' amën* « Tu es déjà allé à Caicara ».

*kën* [-visible] est compatible avec tous les temps et toutes les copules. Mais *më'* [+visible], en tant que sujet, n'est pas compatible avec les formes de passé dites de temps simple. Il n'est pas non plus compatible avec la copule *në'* [+invisible]. Avec toutes les autres formes verbo-nominales, qu'elles se réfèrent aux temps passé, présent ou futur, *më'* exclut la copule *në'* et ne peut être associé qu'à *kë'* qui, tout comme *më'*, implique une certaine proximité. *më'*, qui ajoute la visibilité, peut en ce sens impliquer un mode de connaissance directe quand il est sujet du prédicat, puisqu'il indique que le sujet de l'énoncé est dans le champ visuel du locuteur.

- (14) *yī-mënka-në*      *kë'*              *më'*              *wapa*  
Tr-terminer-NonSpéc Cop:An:Prox 3sg:An:Prox:Vis panier rond  
« Il termine un panier rond. »

## 1.2. Inférence et état résultant

Il n'existe pas, en panaré, un temps de passé qui soit neutre quant au mode de connaissance. À la connaissance directe s'oppose nécessairement la connaissance indirecte. Cette opposition, obligatoirement marquée au passé, disparaît au présent et au futur.

La connaissance indirecte est marquée par deux suffixes: *-hpë* (var. *-hë*) et *-hpo*, qui impliquent que le locuteur n'a pas été directement témoin de l'événement, mais qu'il en a déduit l'occurrence à partir d'indices concrets, perçus *a posteriori*. Le suffixe *-hpë* peut également s'appliquer à un nom. Avec une base nominale, qui parfois n'existe plus seule, *-hpë* indique une trace, un reste ou un état résultant.

<i>pata</i>	pied	<i>patahpë</i>	empreinte du pied
<i>pata</i> <sup>10</sup>	emplacement d'une communauté	<i>pahpë</i>	ancien emplacement d'une communauté
<i>pana</i>	oreille	<i>panarihpë</i>	à l'oreille coupée, privé d'oreille
		<i>mīrihpë</i>	objet usé
		<i>tyarehpë</i>	descendant

Avec une base verbale, les formes en *-hpë* et *-hpo* sont des types de parfait qui présentent la même opposition que *-sa'* et *-se* par rapport au degré d'éloignement temporel: *-hpë* se réfère à un passé indéfini, sans profondeur temporelle spécifique (équivalent de *-sa'*) alors que *-hpo* se réfère à un passé plus immédiat (équivalent de *-se*) non pas seulement par rapport au moment présent de l'énonciation mais par rapport au temps exprimé dans l'énoncé. Il peut ainsi indiquer un fait immédiatement antérieur à un autre présenté dans l'énoncé

<sup>10</sup> Il s'agit de mots homophones. La chute de la syllabe finale dans le second exemple est un phénomène fréquent en panaré.

(voir ex.19). Leur comportement grammatical est différent des formes associées au mode de connaissance directe. En effet, lorsque le verbe est intransitif, la catégorie sémantique du sujet n'est pas prise en considération avec les formes en *-hpë*. En d'autres termes, le suffixe *-hpë* exclut dans ce cas les copules *kë'* et *në'* pour n'accepter que *mën*. Lorsque le verbe est transitif, toutes les copules sont possibles, comme c'est le cas avec les suffixes *-sa'* et *-se*. De plus *-hpë* et *-hpo* excluent les formes de passé de l'auxiliaire « être » associées au mode de connaissance directe et ne sont compatibles qu'avec une seule forme de passé de l'auxiliaire, *wehcha'* (var. *we'cha'*, *wihcha'*). Comme les noms, ces formes verbo-nominales peuvent intégrer un syntagme postpositionnel et dans ce cas elles semblent vidées de leur charge inférentielle pour n'exprimer que l'antériorité d'un événement par rapport à une situation donnée dans le passé ou projetée dans le futur.

## TEMPS DU PASSÉ ET MODES DE CONNAISSANCE

TEMPS DU PASSE		Mode de connaissance directe (voie sensorielle) TEMPS/ASPECT/MODE	Mode de connaissance indirecte (inférence) TEMPS/ASPECT/MODE
	Récent (forme nég.)	<i>-ya'</i> (Aux. <i>ma'</i> <sup>11</sup> )	
Passés SIMPLES	Proche (forme nég.)	Voyelle longue / diphtonguée (Aux. <i>nchi</i> )	
	Lointain (forme nég.)	<i>-yake</i> (Aux. <i>nahkë</i> )	
PARFAIT (formes verbo- nom- nales)	Immédiat/ très récent	<i>-se'</i> + Cop. <i>kë', në', mën</i> + Aux. <i>mah/nchi/nahkë</i>	<i>-hpo</i> + Cop. <i>kë', në', mën</i> + Aux. <i>wehcha'</i>
	Indéfini	<i>-sa'</i> + Cop. <i>kë', në', mën</i> + Aux. <i>mah/nchi/nahkë</i>	<i>-hpë</i> + Cop. <i>kë', në', mën</i> (V TR) + Cop. <i>mën</i> (V INTR) + Aux. <i>wehcha'</i>

(15) *yu-të-hpë*<sup>12</sup>                      *mën*    *kën*  
3Intr-aller-Parf:Inf    Cop.    3Sg:An Invis

« Il est parti. » (Le locuteur constate, par exemple, que le hamac de la personne qu'il cherche n'est plus là ; il en conclut qu'elle est partie.)

<sup>11</sup> Les formes *mah*, *nchi* et *nahkë* sont les formes de 3ème personne de l'auxiliaire « être » aux trois temps du passé

<sup>12</sup> Comparons cette phrase aux phrases suivantes :

<i>n-ti-yah kën</i>	<i>yu-të-sa'</i>	<i>kë'</i>	<i>kën</i>
3-aller-Pas:Réc 3Sg:An Invis	3Intr-aller-Pas	Cop An Prox	3Sg:An:Invis
« Il est parti. »	« Il est déjà allé »		
(Le locuteur l'a vu partir)	(Le locuteur l'a vu partir et revenir.)		

- (16a) *Mareoka na-maanë-hpë mën ano*  
 Mareoka 3Tr-faire-Parf:Inf Cop Inan terre  
 « Mareoka<sup>13</sup> a créé la terre. » (*Litt.* La terre est la création de Mareoka.)
- (16b) *Mareoka na-amaanë-hpë kë' e'ñepa*  
 Mareoka 3Tr-faire-Parf:Inf Cop:An Panaré  
 « Mareoka a créé les Panarés. »
- (17) *mo-na ka mën Mareoka ni-hpë e'ñepa-uya?*  
 Exist-Nomr Inter Cop. Mareoka voir-Parf:Inf Panaré-Datif  
 « Mareoka a-t-il été vu ici par les Panarés? » (*Litt.* Pour les Panarés, existe-t-il des traces visuelles de Mareoka?)
- (18a) *y-aamë-hpo yu amaka, eh-pi-nkah chu y-aamë-sa'*  
 Tr-semer-Parf:Im 1Sg manioc être-Nég-Restr 1Sg Tr-semer-Ppas  
 « Je viens de semer du manioc, mais je n'ai plus ce que j'ai semé (cela s'est perdu). »
- (18b) *aro t-u-cha' e'ñepa kana y-ïmë-hpo uya*  
 riz 1Tr-donner-PasRéc Panaré poisson Tr-manger-Parf:Im Datif  
 « J'ai donné du riz à celui qui vient de manger du poisson. »

Toutes ces formes de parfait verbo-nominales peuvent coexister dans un même énoncé comme dans les exemples suivants :

- (19a) *y-upe-hpë y-apësi-hpo mën, këñ pinehka-ñe*  
 3Intr-s'enfuir-Parf:Inf Tr-atrapper-Parf:Ant Cop (?)<sup>14</sup> 3 An.Invis emporter-NonSpec  
 « Après l'avoir attrapé ils se sont enfuis et l'ont emporté. »
- (19b) *amen-ko mën si Ariyo'kityo-pi naa-sin y-apëh-se',*  
 nouveau-Nomr Cop. Dém Dieu sens-AD Aux-Rel Inan Tr-atrapper-Ppas:Rec  
*tato n-a'kama-hpë y-apëh-sa' tato oromaepu*  
 non-indien 3-dire-Parf:Inf Tr-atrapper-Ppas:Indéf non-indien parole  
 « Ce qui a le sens de Dieu est nouveau, récemment adopté, les Blancs l'ont expliqué et le mot des Blancs a été adopté. »

## 2. LES SOURCES D'INFORMATION

Dans tous les cas analysés plus haut, quel que soit le mode de connaissance – directe ou indirecte – l'information a été recueillie par le sujet même de l'énonciation. Lorsque la source de l'information est le locuteur lui-même, aucun morphème spécifique n'indique qu'il s'agit d'une information de pre-

<sup>13</sup> Mareoka est le nom de l'ancêtre créateur de la nature, des animaux, des objets dans la mythologie panaré.

<sup>14</sup> L'interprétation de *mën* comme copule n'est pas tout à fait satisfaisante dans cet exemple. Apparemment, lorsque *-hpo* implique l'antériorité immédiate d'un événement par rapport à un autre, *mën* est plutôt une particule qui permet d'engendrer une construction circonstancielle du type « ablatif absolu » en latin. Ce point reste à éclaircir.

mière main. C'est en quelque sorte une marque *par défaut* dans la mesure où un marqueur grammatical apparaît seulement, et seulement si, la source d'information est autre que le sujet de l'énonciation.

Le discours dit indirect, qui requiert la présence d'une conjonction particulière susceptible d'introduire une proposition complétive du type « il a dit *que* » du français, n'existe pas en panaré. En effet, cette langue ne possède aucune conjonction de subordination, de *quelque* nature que ce soit. Les modalités d'intégration d'un dire extérieur utilisent d'autres procédés linguistiques.

## 2.1. Discours rapporté : le clitique *-ki'*

*-ki'* (var. *-kih*) est un clitique associé exclusivement à un prédicat à base verbale – que la forme utilisée dans l'énoncé soit de type proprement verbal ou verbo-nominal – ou à un auxiliaire. Il s'insère obligatoirement entre le Prédicat (base verbale + affixes de TAM) et le Sujet. Il se trouve donc toujours en position finale absolue par rapport au prédicat, que ce dernier soit de forme verbale ou nominale. Ce clitique est compatible avec le passé, le présent et le futur. Il semble néanmoins beaucoup plus fréquent au passé, notamment dans les récits historiques ou mythiques, alors même qu'il existe une réduction des temps simples du passé au discours rapporté. Paradoxalement, la forme de passé lointain (suffixe *-yake*) et celle du passé proche (allongement ou diphthongaison de la voyelle finale) sont très rarement employées. Seule subsiste la forme de passé dit récent (suffixe *-ya'*) qui, dans ce cas, couvre les trois degrés d'éloignement par rapport au temps présent.

Il est important de souligner que *-ki'* est compatible avec les deux modes de connaissance – directe et indirecte – et avec toutes les copules. Le mode de connaissance n'est alors plus applicable au sujet de l'énonciation, mais au sujet-source de l'information. Ceci ne signifie pas que l'énonciateur met en cause la vérité du contenu informationnel de l'énoncé. Le discours rapporté n'implique pas nécessairement un désengagement du locuteur, pas plus qu'il ne se réduit à un ouï-dire (*hearsay*) au sens ordinaire du terme, c'est-à-dire « a more specific unreliability of the information, often from a weak or a single source » (Anderson 1986: 289). Des quatre types de propos rapporté présentés par Anderson (ouï-dire, mythes et histoire, réputation générale, citatif), *-ki'* est propre au style narratif; il couvre surtout le type mythes/histoire.

(20) *nkai' pake-ño y-ënë-n i'-ya-ki' kën,*  
ainsi antan-Nomr Tr-mordre-Nomr vouloir-Pas-Rap 3Sg:An:Invis

*në-ko'man-ya-ki' ni', ñencha i'-chaka*  
3Intr-faire nuit-Pas-Rap là-bas loin montagne-Postp:Loc

« C'est ainsi qu'il voulait dévorer nos ancêtres (*litt.* ceux d'antan) quand ils passaient la nuit dans la montagne. »

- (21) *yu-tě-sa 'ki' kē' kēn*  
 3Intr-aller-Parf-Rap Cop:An:Prox 3Sg:An:Invis  
 « Il y est allé (c'est ce qu'on m'a dit). »
- (22) *yu-tě-hpē-ki' mēn kēn*  
 3Intr-aller-Parf:Inf-Rap Cop.Indét 3Sg:An:Invis  
 « Il s'en est allé (quelqu'un qui l'a vu partir et l'a dit au locuteur). »
- (23) *yu-tě-sehpa-ki' kē' kēn Turi pana*  
 3Intr-aller-Fut-Rap Cop:An:Prox 3Sg:An:Invis Turiba Direc  
 « Il ira à Turiba (quelqu'un qui le sait de source sûre l'a dit au locuteur). »
- (24) *yī-ka 'ñe-ki' kē' kēn sinki'*  
 Tr-tisser-NonSpec<sup>15</sup>-Rap Cop:An:Prox 3Sg:An:Invis pressoir à manioc  
 « Il va tisser un pressoir à manioc. » (Cf. ex. 23.)
- (25) *yī-kah-sa 'ki' mēn sinki' Puka-ya*  
 Tr-tisser-Ppas-Rap Cop:Inan pressoir à manioc Puka-Agt  
 « Puka a tissé (à ce qu'on dit) le pressoir à manioc (quelqu'un qui a vu tisser le pressoir l'a dit au locuteur). »

## 2.2. Discours cité : *pēh, mah, nahkē*

Il existe en panaré d'autres stratégies discursives pour rapporter les dires d'autrui. Les incises du type « dit-il » en français, sont fréquentes aussi dans cette langue. Diverses formes d'un verbe « dire » permettent ces constructions d'un discours cité au sens strict : *pē'* au présent, *ma'* (var. *mah*) au passé récent et proche, *nahkē*<sup>16</sup> au passé lointain :

- (26) *n-taka-ya' kanawa patan, m-ah Karuke'*  
 3-ouvrir-Pas:Réc véhicule-pied-Gén 3-dire:Pas:Réc Karuke'  
 « “Le pneu de la bicyclette a crevé”, a dit Karuke. »
- (27) *tyako yaweñ yawo mēn o', mah kēn*  
 autre lumière Postp Cop:Inan boisson fermentée 3-dire:Pas:Réc 3Sg:An:Invis  
 « “Le mois prochain, il y va y avoir une fête”, a-t-il dit. »

## 2.3. Rumeurs, oui-dire : *ka'* (var. *kah, kae, kai*)

Les formes présentées au paragraphe précédent ont un sujet identifié dans le discours. Avec *ka' / kah / kae / kai* (tous allomorphes du verbe *ka'* « dire »), le

<sup>15</sup> La forme verbale associée au suffixe *-ñe* est de type nominal. Elle ne marque aucune référence temporelle spécifique (NonSpéc) et selon les contextes, elle peut se traduire par un présent, un passé ou un futur comme dans les exemples (14), (27) et (32b).

<sup>16</sup> Aux temps du passé, certaines formes du verbe « dire » sont identiques à celles de l'auxiliaire « être » présentées ci-dessus. Nous ne savons pas s'il s'agit d'une simple homophonie ou d'une relation sémantique entre « être » et « dire », comme c'est le cas dans d'autres langues.

sujet est généralement une entité vague (« les gens disent », « à ce qu'on dit »). Il s'agit ici d'une sorte de rumeur générale. Dans cette forme de discours rapporté, le locuteur est plus distant par rapport au contenu informationnel de son énoncé.

- (28) *tě-něpě' m-a' kaměnton, kai'tyo kě'*  
 aller-Imperf. 3-Aux:Pas:Réc 3Pl:An:Invis dire-Pl Cop:An:Prox  
 « Ils étaient en train de partir (à ce qu'on dit). »

- (29) *ya'ra 'moe eme-'ka winki'-chan, ya'ra 'moe y-apo*  
 tortue œuf manger-Nég. femme-Pl tortue œuf Tr-essayer  
*mo:tyama-ně', kai'-ño kě' E'ñepa*  
 pondre-Rel:An dire-Nomr Cop:An:Prox Panaré  
 « Les femmes ne mangent pas les œufs de tortue, sinon ça les fait pondre, disent les Panarés. »

#### 2.4. Nominalisation du verbe *a'kama* « dire, raconter »

Un type de construction verbale impersonnelle permet d'exprimer un désengagement du locuteur avec encore plus de distance que lorsque l'on a recours à une incise du type « dit-on »; il s'agit de la nominalisation du verbe *a'kama* « dire, raconter » employé avec un complément d'agent.

- (30) *mo nkě i' piyahtě, Ariñu' patam-po nahkě*  
 Exist aussi colline pied Orénoque bord-Gén-Loc Aux:Pas:Loin  
*y-a'kama-n kěn yim-pi-uya*  
 Tr-raconter-Nomr 3Sg:An:Invis père-feu-Datif  
 « Il y en a aussi au pied des collines, au bord de l'Orénoque, racontait feu mon père. » (*Litt.* Qu'ils [les génies des bois] vivent aussi au pied des collines au bord de l'Orénoque était le récit pour feu mon père.)
- (31) *mo nahkě y-a'kama-n e'ñapa-uya mēnkěn ya*  
 Exist 3-Aux:Pas:Loin Tr-raconter-Nomr Panaré-Datif moment même Postp.Temp  
*ty-okēpi-n y-apēsī-hpě kěn-ya*  
 3-mourir-Nomr Tr-atrapper-Parf 3Sg:An:Invis-Agt  
 « Les Panarés ont raconté qu'il était mort le jour même où il fut attrapé par lui [un génie des bois]. » (*Litt.* L'histoire pour les Panarés fut qu'il était mort, à ce moment même, [une fois] attrapé par lui.)

### 3. LE DUBITATIF: *-KI'*

Le clitique *-ki'*, marqueur de discours rapporté, ne doit pas être confondu avec le suffixe *-ki* qui, associé à une base verbale, exprime un doute, une conjecture. La forme verbale dérivée est de type verbo-nominal, elle est donc

compatible avec les copules, mais elle ne fait référence ni au mode de connaissance, ni à la source de l'information.

- (32a) *mananke kurahtë-'*, *t-ipima-'* *eh-ke* *y-an-ki'*  
 panier surveiller-Impér AD-payer-AD Aux-Nég. Tr-prendre-Dub  
*kë'* *tato*  
 Cop:An:Prox non-Indien

« Surveillance le panier, le Blanc risque de l'emporter sans payer. »

L'assertion simple serait :

- (32b) *t-ipima-'* *eh-ke* *mananke* *y-an-ñe* *kë'* *tato*  
 AD-payer-AD Aux-Nég.panier Tr-prendre-NonSpéc Cop:An:Prox non-Indien

« Le Blanc va emporter le panier sans payer. »

- (33) *ach-ereema-ki'* *w-e'-cha'* *kë'* *kën*  
 Intr-manger-Dub Intr-Aux-Pas Cop:An:Prox 3Sg:An:Invis

« Il a probablement mangé. »

#### 4. SAVOIR NOUVEAU VS SAVOIR ANCIEN

L'opposition entre information nouvelle vs ancienne a déjà été signalée dans d'autres langues (tibéto-birmanes par exemple, DeLancey:1986)<sup>17</sup>. L'information « nouvelle » est une information acquise par le locuteur peu avant l'acte d'énonciation, voire au moment même de l'énonciation. Elle peut être le fruit d'une vérification ou d'un constat ponctuel. Ce savoir est, dans certains cas, surprenant, inattendu. Ce type de modalité, grammaticalement marquée dans certaines langues, a déjà reçu diverses appellations: constatif et/ou révélatif (langues du Tibet), admiratif (albanais). L'information « ancienne » implique un savoir préalablement acquis, quel que soit le mode de connaissance ou la source de l'information. Elle peut être circonscrite à une situation unique, très particulière, mais elle peut aussi faire référence à des assertions de type gnomique, à des faits connus de tous, notamment de la société panaré.

En panaré la distinction nouveau/ancien repose essentiellement sur un transfert de catégories syntaxiques. Le processus par excellence qui marque le passage d'un savoir nouveau à un savoir ancien est la *nominalisation*. Il est important de souligner la fonction sémantico-cognitive de la nominalisation en panaré. Dans les langues qui distinguent les catégories syntaxiques de l'adjectif et du nom, « l'adjectif est défini, d'un point de vue sémantique, comme *exprimant une qualité* alors que le substantif sert à *nommer*, à *désigner les êtres et les choses* » (Pottier: 1973). Le nom dénote généralement une essence, un trait permanent, généralisable, alors que l'adjectif dénoterait une caractéristique

<sup>17</sup> Ce sont différentes copules qui marquent cette opposition *old/new information* dans les dialectes tibétains analysés par DeLancey dans son article « Evidentiality and Volitionality in Tibetan » (1986: 203-213).

particulière, voire casuelle. C'est pourquoi, en panaré aussi, cette opposition nouveau/ancien prend d'autres valeurs : particulier/général, provisoire/permanent, accidentel/essentiel. Mais comme l'ajoute Pottier (*id.*), la fonction de *caractérisation* n'est pas la seule fonction de l'adjectif.

Le panaré possède quatre catégories syntaxiques : le nom<sup>18</sup>, le verbe, la postposition et une forme hybride qui fonctionne comme modificateur verbal et nominal, appelée forme AD (adjectifs-adverbes). Les processus dérivationnels sont extrêmement productifs dans la morphologie nominale et verbale panaré : il est possible de créer, tant à partir de noms que de verbes, des formes AD qui pourront à leur tour être nominalisées. Toutes les formes AD sont nominalisables, les syntagmes adverbiaux (postpositionnels) inclus (voir ex. 38a, 38b, 39a, 39b). La particularité du panaré réside dans cette possibilité de transfert systématique d'une forme nominale ou nominalisée à une forme AD, et vice versa, et c'est précisément dans ce transfert que se joue également l'opposition information nouvelle (forme AD) vs ancienne (nom), au sens défini plus haut. Cet aspect particulier du système épistémique n'a pas été décrit dans d'autres langues caribes. Peut-être s'agit-il d'une innovation supplémentaire du panaré.

Les marqueurs de nominalisation sont nombreux et varient en fonction du conditionnement phonologique et grammatical de la classe de mot nominalisé. Cependant, les procédés morphologiques utilisés se réduisent fondamentalement à deux phénomènes :

- changement vocalique en position finale absolue (-e vs -a, -a vs -o)
- suffixation<sup>19</sup> (-pe vs -pa, -o variantes -ko, -wo, -no, -ñ, -të vs -në)

(34a) *kur-e* (kë')<sup>20</sup> *kota* *ta!*  
beaucoup-AD Cop:An:Prox singe hurleur ici

« Il y a beaucoup de singes hurleurs ici ! » (Le locuteur voit le groupe de singes hurleurs et constate qu'ils sont nombreux, fait qu'il ignorait auparavant.)

(34b) *kur-a* *kë'* *kota* *ta*  
beaucoup-Nomr Cop:An:Prox singe hurleur ici

« Il y a beaucoup de singes hurleurs ici. » (Le locuteur, qui a déjà vu des singes hurleurs en ce lieu, affirme en connaissance de cause qu'il y en a là en grand nombre. Cette affirmation peut être limitée à une situation du

<sup>18</sup> En panaré, comme dans de nombreuses langues amérindiennes, le nom peut aussi occuper la fonction de modificateur nominal.

<sup>19</sup> Changement de la voyelle finale : -e → -a ; -ë → -o ; -a → -o avec les formes AD.

Suffixation : -o après les formes AD et les syntagmes postpositionnels qui se terminent par une occlusion glottale (' + o → -ko) ; -no après les lexèmes qui appartiennent au champ sémantique de l'espace ; -ñ après les formes AD qui se terminent en -ke et -se, -të/-në avec base verbale. Une analyse détaillée de ces phénomènes sera donnée dans un travail plus complet sur la langue panaré.

<sup>20</sup> La parenthèse indique que, dans ce cas, la copule n'est pas obligatoire, car il s'agit d'une phrase de type exclamatif et non pas énonciatif.

moment déjà connue du locuteur ou impliquer une généralisation: « de nombreux singes hurleurs vivent généralement en ce lieu ».)

- (35a) *asa' kē' kamaya iye-po*  
deux Cop:An:Prox ara arbre-Loc  
« Il y a deux aras dans l'arbre. » (Le locuteur vient de le remarquer.)
- (35b) *asak-o nē' yu-chi-n kamaya*  
deux-Nomr Cop:An:Dist 3-être-Nomr ara  
« Les aras vivent en couple. » (Le locuteur le sait, c'est un fait connu.)
- (36a) *mananke kapī-mpē' kē' mē'*  
panier tisser-Imperf. Cop:An:Prox 3Sg:An:Vis  
« Il est en train de tisser un panier. » (Le locuteur l'observe.)
- (36b) *mananke kapī-mpēk-o kē' kēn*  
panier tisser-Imperf-Nomr Cop:An:Prox 3Sg:An:Invis  
« Il est en train de tisser un panier. » (Le locuteur l'a vu et transmet l'information.)
- (37a) *sūri-pe mēn iye*  
force-AD Cop:Inan arbre  
« L'arbre est dur. » (Le locuteur constate.)
- (37b) *sūri-pa mēn iye*  
force-Nomr Cop arbre  
« L'arbre est dur. » (Le locuteur en a déjà fait l'expérience, il sait qu'il s'agit d'un arbre à bois dur.)
- (38a) *Ariñuk-wa kē' ariñu'na*  
Orénoque-Loc Cop:An:Prox dauphin  
« Il y a des dauphins dans l'Orénoque. » (Le locuteur le découvre.)
- (38b) *Ariñuk-w-o kē' ariñu'na*  
Orénoque-Postp-Nomr Cop:An:Prox dauphin  
« Il y a des dauphins dans l'Orénoque. » (Le locuteur le sait pour en avoir déjà vu auparavant et informe.)
- (39a) *ihpa-ya kē' akuñ!*  
bois-Postp:Loc Cop:An:Prox agouti  
« Il y a un agouti dans le bois! » (Le locuteur vient de le voir.)
- (39b) *ihpa ya-wo mēn akuñ yu-chi-n*  
bois-Postp:Loc-Nmr Cop agouti 3-être-Nmr  
« L'agouti vit dans les bois. » (*Litt.* La vie de l'agouti est dans les bois)
- (40a) *t-apē-ke mēn kawēmēn*  
AD-bras-AD Cop:Inan avion  
« L'avion a des ailes. » (Le locuteur présente cette information comme ponctuelle.)

- (40b) *t-apě-ke-ñ kě' tunko*  
 AD-bras-AD-Nomr Cop:An:Prox oiseau  
 « Les oiseaux volent. » (*Litt.* Les oiseaux sont ailés – c'est une caractéristique essentielle, connue de tous, ce sont des animaux volants.)
- (41a) *akětë-të mën parae nansa*  
 couper-AD Cop:Inan couteau profondément  
 « Le couteau est très coupant. » (Le locuteur constate.)
- (41b) *akětë-në mën parae nansa*  
 couper-Nomr Cop:Inan couteau profondément  
 « Le couteau est très coupant. » (Le locuteur le sait déjà, il transmet l'information.)
- (42a) *wapa tî-kah-se yu*  
 panier AD-tisser-AD 1Sg  
 « J'ai réussi à tisser un panier. » (Le locuteur vient d'en faire l'expérience.)
- (42b) *wapa tî-kah-se-ñ yu*  
 panier AD-tisser-AD-Nomr 1Sg  
 « Je sais tisser un panier. » (Le locuteur fait référence à une habileté déjà confirmée.)
- (43a) *t-arëka-' mën tokëtë*  
 AD-filer-AD Cop:Inan coton  
 « Le coton est filé. » (Le locuteur vient de le constater, mais n'a pas nécessairement vu quand, ni par qui.)
- Comparons cette phrase à la suivante dans laquelle apparaît une forme en *-sa'*, associée au mode direct de connaissance présenté en 1.1.2.
- (43b) *y-arëka-sa' mën tokëtë*  
 Tr-filer-Parf Cop:Inan coton  
 « Le coton est filé. » (Le locuteur sait que le coton a été filé.)

## CONCLUSION

L'analyse des trois oppositions – connaissance directe vs inférence, connaissance directe vs discours rapporté, savoir nouveau vs ancien – permet de mettre en évidence un encodage grammatical très différent pour chacune d'elles. Le mode de connaissance est ancré dans un syncrétisme catégoriel dans lequel il est difficile de dissocier modes de connaissance et catégories TAM, alors que la source d'information utilise un procédé très simple : l'adjonction d'un clitique. La dualité savoir nouveau/ancien est, quant à elle, véhiculée par un procédé beaucoup plus complexe : un transfert de catégories syntaxiques qui passe par divers processus dérivationnels. De plus, ces oppositions n'affectent pas les

mêmes constituants de la phrase et n'interviennent pas dans les mêmes conditions. Mode de connaissance et source d'information sont centrés sur le prédicat. Les modes de connaissance, essentiellement réservés aux temps du passé, offrent une pléthore de formes dont l'emploi et la combinatoire sont très rigoureusement déterminés par un ensemble de paramètres (type de passé, statut verbal ou verbo-nominal, forme négative, auxiliaires, copules, marqueurs déictiques). Au contraire, le discours rapporté s'étend à l'ensemble des paradigmes verbaux dans les énoncés assertifs. Ce qui différencie fondamentalement l'opposition savoir nouveau/ancien des deux autres, c'est qu'elle n'est plus centrée sur le prédicat à base verbale, mais qu'elle se manifeste aussi dans toutes les formes AD et notamment dans les syntagmes adverbiaux.

Nonobstant, au-delà de leurs différences, les trois oppositions possèdent une caractéristique commune : l'élément le plus marqué est toujours celui qui exprime un moindre degré de participation du locuteur dans l'appréhension d'une information. En ce sens, inférence, discours rapporté et savoir ancien sont les trois termes « forts » du système. Cette tendance à marquer les modes les moins directs de connaissance semble commune à de nombreuses langues. Mais ce qu'il est important de souligner dans le système panaré c'est la possible interaction entre ces trois modalités qui, loin de s'exclure, peuvent se renforcer, se compléter. Inférence, discours rapporté et savoir ancien peuvent parfaitement se combiner dans un même énoncé. C'est dans le discours narratif que le jeu de ces oppositions se manifeste avec le plus de subtilité. L'analyse de ces différentes stratégies combinatoires, de leurs implications sémantico-cognitives et stylistiques au niveau du discours, reste à faire.

iii

## BIBLIOGRAPHIE

- AIKHENVALD, A. & R. DIXON, 1998, « Evidentials and areal typology : a case study from Amazonia », *Languages Sciences* 20/3, p. 241-257.
- ANDERSON, L., 1986, « Evidentials, paths of change and mental maps: typologically regular asymmetries », in : W. Chafe & J. Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation, p. 273-312.
- BOTNE, R., 1997, Evidentiality and Epistemic Modality in Lega, *Studies in Language* 21/3, p. 509-532.
- CHAFE, W. & J. NICHOLS, 1986, *Evidentiality: The Linguistic Coding of Epistemology*, in the series *Advances in Discourse Processes*, Vol. XX, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation.
- DELANCEY, S., 1986, « Evidentiality and Volitionality in Tibetan », in : W. Chafe & J. Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation, p. 203-211.
- DERBYSHIRE, D., 1985, *Hixkaryana and Linguistic Typology*, Summer Institute of Linguistics and University of Texas.

- GILDEA, S., 1993, The development of tense markers from demonstrative pronouns in Panare (Cariban), *Studies in language* 17/1, p. 53-73
- 1998, *On Reconstructing Grammar. Comparative Cariban Morphosyntax*, Oxford University Press.
- GUENTCHÉVA, Z., (éd.), 1996, *L'énonciation médiatisée*, Paris-Louvain, Peeters (BIG 35).
- MATTEI-MULLER, M.C., 1994, *Diccionario Ilustrado Panare-Español, Índice Español-Panare. Un aporte al estudio de los Panares*, Caracas, E'ñepa, Armitano.
- PALMER, F. R., 1986, *Mood and Modality*, Cambridge University Press (Cambridge Textbooks in Linguistics).
- POTTIER, B., 1973, *Langage*, Les Encyclopédies du Savoir Moderne, Retz, Paris.

## ABRÉVIATIONS

AD	marqueur de la classe adjectif/adverbe	Nég.	négation
Agt	agent	Nomr	nominalisateur
An	animé	NonSpéc	désinence non spécifique
Aux	auxiliaire	Parf	parfait
Cop	copule	Parf:Pas	parfait passif
Dém	démonstratif	Pas	passé
Direc	directionnel (postposition)	Pas:Im	passé immédiat
Dist	distant	Pas:Loin	passé lointain
Dub	dubitatif	Pas:Prox.	passé proche
Exist	existentiel	Pas:Réc	passé récent
Fut	futur	Pl	pluriel
Gén	génitif	Postp	postposition
Impér	impératif	Post.Temp	postposition temporelle
Imperf	imperfectif	Ppas	participe passé
Inan	inanimé	Prox.	proximité
Indéf	Indéfini	Rel	relativisateur
Indét	Indéterminé	Rap	discours rapporté
Inf	inférence	Sg	singulier
Instr	instrumental	Tr	transitif
Inter	interrogation	var.	variante
Intr	intransitif	Vis	visible
Invis	invisible	3O	3 <sup>e</sup> pers. + objet direct
Loc	locatif (postposition)		

III.

LANGUES AMÉRINDIENNES  
DU BRÉSIL

1

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

11/11/11

11/11/11

11/11/11

11/11/11

11/11/11

11/11/11

11/11/11

11/11/11

# LES MARQUES DE LA PAROLE VRAIE EN KUIKURO, LANGUE CARIBE DU HAUT-XINGU (BRÉSIL)\*

Bruna FRANCHETTO

## 1. INTRODUCTION

Pour qui se consacre à apprendre ou même à décrire une langue étrangère et « exotique », le domaine d'application, la compréhension et l'usage des expressions linguistiques de la « modalité épistémique »<sup>1</sup> présentent des difficultés parfois insurmontables. On a l'habitude de considérer, entre linguistes décrivant des langues indigènes, que lorsqu'on domine les faits que recouvre cette expression, c'est qu'on en est au dernier point de la maîtrise de la langue. Il est rare d'en rencontrer une mention, et encore moins une analyse, dans les descriptions grammaticales. Dans cet article, je me propose d'offrir aux lecteurs, à partir de ma connaissance débutante des marques de modalité épistémique en kuikuro, les résultats d'une recherche sur quelques-unes d'entre elles, particulièrement celles qui sont les plus proches de la parole rapportée, et sur la valeur de vérité de cette parole, valeur évidemment comprise comme culturellement conditionnée.

---

\* Des versions antérieures de cet article ont fait l'objet de conférences données dans le Cours de Typologie des langues amérindiennes, Université de Barcelone, Département de Linguistique, Faculté de Philologie (février 1999) et dans le Séminaire interdisciplinaire « Diálogo entre etnólogos e linguistas: uma abordagem das culturas e línguas tupi e caribe », Université de São Paulo (novembre 1998). Je remercie surtout Zlatka Guentchéva et Jon Landaburu pour leurs commentaires et suggestions tout au long de nos rencontres en France et au Brésil, qui m'ont conduite à éclaircir concepts et définitions, ainsi qu'à repenser radicalement les textes antérieurs. Je remercie aussi le CNPq (Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico), le Secteur de Linguistique et le Programme de Pós-Graduação em Antropologia Social du Département d'Anthropologie, Museu Nacional, Université Fédérale de Rio de Janeiro, et la Fondation Universitaire José Bonifácio (Proc. n. 6729-6).

<sup>1</sup> La définition de la « modalité épistémique » donnée par Palmer nous paraît la plus adéquate si on cherche une glose qui inclut les faits linguistiques identifiés comme *evidentials*, information médiatisée, etc., par différents auteurs :

« It was suggested [...] that the term "epistemic" should apply not simply to modal systems that basically involve the notions of possibility and necessity, but to any modal system that indicates the degree of commitment by the speaker to what he says. In particular, it should include evidentials such as "hearsay" or "report" (the Quotative) or the evidence of senses. » (Palmer, 1986 : 51).

L'article est organisé en quatre parties. Pour la lecture et la compréhension des exemples, et en guise d'introduction minimale et nécessaire à une langue qui n'est pas autrement documentée que par l'auteur, la première partie présente des informations générales sur le *kuikuro* et ses locuteurs. La seconde partie cherche à approfondir l'analyse d'une construction que je considère comme la plus clairement liée à la médiation du dire et caractéristique de la mémoire qui produit les récits « historiques ». Dans les troisième et quatrième parties, les sens et les usages des marques épistémiques qui entrelacent les valeurs de véridicité et d'autorité seront contextualisés dans deux genres de discours centraux de la culture *kuikuro*, la narration et le discours rituel (« conversation du chef »). Je donnerai un exemple des marques mises en œuvre dans les dialogues rapportés. Le parler ordinaire, dont ces dialogues sont une sorte de représentation, est, lui, l'abri privilégié de la tromperie. Par conséquent, il est ponctué de marques nombreuses et complexes qui entrent également dans l'ensemble des marques des modalités épistémiques. Elles sont utilisées pour moduler, pondérer ou supprimer cette potentialité de dissimulation de la vérité des énonciations ordinaires. On reviendra sur ce thème dans la conclusion avec une esquisse de l'*augu*, fondement de la philosophie du langage *kuikuro*.

Il est impossible de traiter de notre thème en *kuikuro* sans faire référence à la contribution d'Ellen Basso relative au *kalapalo*, autre variante de la langue caribé du Haut-Xingu. C'est comme anthropologue, et non comme linguiste, que Basso a choisi d'étudier la culture par le biais du discours, faisant ressortir les significés émotionnels et cognitifs, véhiculés surtout dans les récits où les *evidentials*<sup>2</sup> montrent leur valeur d'indices de « manières de penser ». Basso (1998) considère comme réductionniste, voire équivoque un traitement de l'*evidentiality* relevant de la description sémantique des éléments morphologiques ou des systèmes épistémiques structurés dans la langue. Pour elle, il faut considérer ces marques dans le déroulement de l'action sociale : « how people use evidential markers to construct their relations with one another ». Basso reste mon interlocutrice privilégiée, mais c'est précisément ce qu'elle exclut que j'essaierai de réintroduire dans cette analyse des marques épistémiques *kuikuro*, grâce à un traitement plus approfondi du point de vue linguistique.

---

<sup>2</sup> Basso (1995) définit les *evidentials* comme des procédés auxquels recourent les locuteurs pour indiquer leurs attitudes par rapport à la validité de ce qui est dit, en en indexant les différents degrés d'évidence et de certitude.

## 2. CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DE LA LANGUE KUIKURO

Les Kuikuro, dont l'auto-ethnonyme est *Lahatuá ótomo* « les maîtres de Lahatuá », habitent deux villages proches des rives du fleuve Culuene, au nord de l'État du Mato Grosso (Brésil), avec une population d'environ 480 personnes. Ils sont l'un des quatre groupes locaux de langue caribe, dont le territoire traditionnel est la région orientale du bassin hydrographique parcouru par les rivières formatrices du fleuve Xingu, affluent méridional de l'Amazone. La région du Haut-Xingu est une unité écologique, politique et culturelle, dans laquelle différentes ethnies constituent une « société » intertribale et plurilingue. Là vivent des populations caribes, arawak et tupi, dans un réseau complexe d'échanges qui s'est historiquement constitué depuis trois siècles, conservant cependant les traces d'une matrice originelle arawak. Celle-ci se révèle dans le lexique des langues, dans les rituels et dans les chants ainsi que dans divers éléments de l'organisation politique intra- et intertribale. Un jeu contrastif des identités socio-politiques des groupes locaux caribes se fait sur la base des structures prosodiques qui opposent les variantes dialectales : kuikuro, matipú, kalapálo, nahukwá. Dans chaque langue, « les mots dansent avec une musique différente » disent les Indiens.

Du point de vue de la classification génétique interne à la famille caribe, la langue caribe du Haut-Xingu est un îlot phonologiquement<sup>3</sup> et syntaxiquement distinct des autres<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Le système phonologique du Kuikuro est présenté ci-dessous :

CONSONNES				VOYELLES		
p	t	dj	k	i (i:)	i (i:)	u (u:)
	ts					
	s		ɣ	e (e:)	a (a:)	o (o:)
	l		h			
m	n	ɲ	ŋ			

L'analyse de l'allongement et de la nasalisation des voyelles ainsi que celle de la structure rythmique et de l'accent sont en cours. La structure syllabique est (C)V. Les processus d'assimilation sont extrêmement productifs en ce qui concerne les palatalisations, l'harmonie vocalique, la prénasalisation et le voisement à la jointure morphémique. Ils déterminent les allomorphes des préfixes et des suffixes (Franchetto 1995). La transcription du kuikuro est fondée sur l'orthographe préconisée pour l'alphabétisation en langue indigène et pour la production de matériaux écrits destinés aux écoles des villages. Il s'agit d'une orthographe phonologique incluant, par décision des Indiens, la représentation directe d'éléments infraphonologiques. Nous avons donc les correspondances suivantes entre sons et graphie : dj > j ; ɣ > g ; ɲ > nh ; ŋ > ng ; ŋg > nkg ; i > ü.

<sup>4</sup> La langue caribe du Haut-Xingu se distingue du bakairi et de l'arara/ikpeng, langues caribes méridionales parlées, la première au sud et la seconde au nord du bassin des cours d'eau formateurs du Xingu. Une confusion concernant l'histoire des relations intertribales et les relations à l'intérieur d'un même sous-groupe linguistique a amené à considérer à tort le bakairi comme proche du caribe xingvano.

Le *kuikuro* est une langue agglutinante avec une morphologie dérivationnelle très riche. Des processus de verbalisation et de nominalisation, ainsi que de transitivity et d'intransitivisation caractérisent une capacité assez exceptionnelle à générer des mots. En ce qui concerne la syntaxe, le *kuikuro* présente un patron OV, ou, de manière générale, un ordre argument – noyau (le noyau à droite). L'argument direct ou interne du verbe est le patient d'une action transitive ou le thème d'un événement ou d'une action intransitive ; il se place rigoureusement en position préverbale, constituant avec le verbe une unité phonologique et ne porte pas de marque casuelle. La relation entre le verbe et son argument est strictement parallèle à la relation nominale génitive et à la relation entre la postposition et le nom. Il y a parallélisme total entre la relation SV ou la relation OV et la construction génitive, qui sont des relations d'appartenance, de dépendance ou de modification.

Avec des verbes que nous pourrions définir comme transitifs, l'agent se comporte comme un syntagme dont le noyau est *-heke*, postposition qui renvoie à une origine, à un mouvement causal ou à une causation, sans implication de contrôle ou de volition. Le syntagme suivi de *-heke* apparaît après l'unité OV s'il est pragmatiquement « neutre », ou avant lui s'il est topicalisé. Les particules, les déictiques et certains adverbes peuvent séparer l'agent (comme n'importe quel complément) du complexe OV, démarquant ainsi la frontière du noyau syntaxique. En voici quelques exemples :

- (1) *kotsogo api-lü kagaiha-heke*  
 chien battre-PNCT Blanc-AG  
 « Le Blanc a battu le chien. » (*litt.* Le chien est battu par le Blanc).
- (2) *i-ta-lüingo leha i-heke*  
 3-écouter-FUT Cmpl 3-AG  
 « Il l'entendra. » (*Litt.* Cela sera entendu par lui).
- (3) *u-ta-lüingo leha i-heke, kagaiha-heke*  
 1-écouter-FUT Cmpl 3-AG Blanc-AG  
 « Il m'entendra, le Blanc. » (*litt.* Je serai entendu par lui, par le Blanc.)

On remarque que le *kuikuro* est une langue ergative du point de vue de la typologie morphosyntaxique.

Donnons quelques informations sur la flexion verbale. Les préfixes personnels apparaissent uniquement en l'absence des noms pleins, en fonction d'argument interne; ils reçoivent aussi la postposition *-heke* qui exprime l'agent pronominal. Le *kuikuro* a une seule série de marqueurs personnels, formes réduites et clitiques des formes pleines et libres des pronoms :

- |  |   |
|--|---|
| 1 <i>u-</i>  | 1 pluriel exclusif <i>ti-</i> ( <i>tis-</i> ) |
| 2 <i>e-</i> ( <i>a-</i> , <i>o-</i> )                  | 1 pluriel inclusif <i>ku-</i> ( <i>kuk-</i> ) |
| 3 <i>i-</i> ( <i>is-</i> , <i>inh-</i> , $\emptyset$ ) |   |

D'un point de vue descriptif, il y a opposition entre deux suffixes essentiellement aspectuels : *-lū* (*-ju*, *-nūgū*,  $\emptyset$ ) et *tagū* (*-tsagū*, *-ta*, *-gagū*). Les allomorphes sont conditionnés morphologiquement. Le premier suffixe, dont la glose serait « ponctuel », exprime l'événement vu comme quasi nominal, comme un fait, comme un « effectué ». Le second suffixe, glosé « continuatif », indique un processus, une activité envisagée dans son déroulement ou dans sa progression dans le temps (une temporalité inhérente au procès).

- (4) *etingki-ta-ko*                    *leha ege-i leha*  
 métamorphoser-CONT-PL CMPL DEIC-COP CMPL
- etingki-ta-ko leha, heu kwegū-i,*  
    pécaris hyper-COP
- etingki-lū-ko leha*  
 métamorphoser-PNCT-PL CMPL

« Ils se métamorphosaient là-bas enfin  
 ils se métamorphosaient en hyper-pécaris  
 ils se métamorphosèrent enfin. »

Les informations temporelles sont véhiculées par des adverbes, des expressions temporelles, des connecteurs, des éléments épistémiques. C'est l'actualisation des rôles syntaxiques qui détermine le caractère nominal ou verbal d'un grand nombre de lexèmes dont la catégorie est indéterminée au niveau lexical. Au verbe, outre les marques aspectuelles, peuvent se préfixer des intransitiviseurs, des réflexifs ou se suffixer des nominalisateurs ou des verbalisateurs, des modalités, la marque du futur (*V-lū-ingo*), le nombre (pluriel).

On remarquera la fréquence du déictique – *ige*, qui indique la proximité du locuteur ou *ege* qui indique la distance par rapport au locuteur – combiné au suffixe *-i*, (glosé, lui, comme « copule ») que l'on trouve devant ou derrière le complexe OV/SV. Il semble qu'il s'agisse d'un ancrage nécessaire pour que la prédication s'effectue toujours en référence au moment de l'énonciation ; la force pragmatique et la valeur sémantique de cette association « deixis-assertion d'existence » doivent être analysées plus avant. Au-delà de l'absence d'accord, sa valeur grammaticale est probablement associée à la faiblesse de la flexion verbale qui n'exprime que des informations aspectuelles et ne donne aucune information temporelle. Les « verbes » se révèlent ainsi comme des formes participiales et la prédication effective se ferait à la frontière du syntagme « verbal »<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Pour une analyse de la structure phrastique et de l'ergativité du *kuiкуро* comme épiphénomène de la nature de la flexion « verbale », voir Franchetto 1994 et 1996, Maia et al. 1998 et 1999.

## 3. L'EXPRESSION DE LA PAROLE VRAIE

## 3.1. Ouï-dire et remémoration

Dans cette section, j'analyserai l'expression la plus proche de la marque du ouï-dire en *kuikuro* et non répertoriée par Basso pour le *kalapalo* : le « formatif » *-ki-*.

*ki-* est une racine qui signifie « dire ». Son emploi le plus fréquent est à la fin du discours direct cité. Dans ce contexte, comme le montre l'exemple (5), *ki-* est utilisé comme un verbe intransitif, l'unique argument identifié étant alors le locuteur du discours cité :

- (5) “*ah, k-umugu-ko ante, k-umugu-ko ante, is-uü ki-lü-ha*  
 12-fils-PL ici 12-fils-PL ici 3-père dire-PNCT-EMPH  
 « “Ah! voici nos enfants, voici nos enfants”, dit leur père. »

Quand *ki-* est utilisé dans des constructions transitives, l'argument externe ergatif est l'allocutaire, destinataire du message, c'est-à-dire la cause ou l'origine du parler, « celui qui fait dire » :

- (6) *i-ta-ke hoh u-ki-lü e-heke*  
 3-écouter-IMP EMPH 1-dire-PNCT 2-AG  
 « Écoute ce que je te dis. »

- (7) *tü-heke-ma e-ki-tagü?*  
 INTER-AG-ÉP 2-dire-CONT  
 « Avec qui parles-tu ? »

Dans le discours direct cité, on rencontre fréquemment l'identification de la cause-origine du dire en question et uniquement celle-ci. Le dit est alors le prédicat d'une construction ergative :

- (8) “*~e, kete-ha anhükü t-umu-gu-ko heke-ha, Kamatahigagi heke*  
 aller.IMP-EMPH fils RÉFL-fils-POSS-PL AG-EMPH K. AG  
 « “Oui, allons mon fils!”, dit-il à son fils, à Kamatahigagi. »

Le verbe *ki-* « dire » est également utilisé dans des constructions que l'on pourrait définir comme des discours indirects, tel l'exemple (9). On y observera de nouveau le destinataire codifié comme agent, dans le sens de cause ou origine de la profération :

- (9) *u-ki-lüingo iheke i-kotu-a kenhi*  
 1-dire-FUT 3-AG 3-enragé-comme NÉG  
 « Je lui ai dit de ne pas rester en colère. »

La racine *-ki-*, fléchie avec le suffixe d'aspect ponctuel, est employée comme marque de ouï-dire dans des formes composées où elle se suffixe à la racine signifiant l'action ou l'événement, fléchie elle aussi avec le suffixe aspectuel ponctuel (voir l'exemple 10). Il se forme ainsi des verbes composés, eux-mêmes porteurs de

la flexion aspectuelle indiquant que l'information véhiculée par l'énoncé est le produit d'un ouï-dire, que l'énonciateur n'a pas été témoin de l'événement, que l'information est le fruit d'un récit, d'une narration ou bien est produite par une chaîne de narrateurs dont seul le premier a été témoin. Ce phénomène caractérise uniquement les récits ou narrations (*akinhá*) qui ressortissent à l'univers des anciens (*ngiholo*) et qu'on pourrait qualifier d'historiques (événements des temps passés), mais non les récits mythiques ni les récits relatifs aux origines cosmogoniques ou aux êtres surnaturels catégorisés comme *itseke* ou « hyper-êtres ».

À titre d'exemple, je prendrai des fragments d'un récit historique intitulé *kagaiha apakipügü* « L'apparition des Blancs »<sup>6</sup>. Notons que le récit nous parle d'une apparition, dans le cas de la rencontre avec les Blancs, et non pas d'un *opogi*- « commencement », propre aux récits des origines, des cosmogonies. Une autre observation, importante, est que la caractérisation explicite de la source de la connaissance des faits par *-ki-* n'est pas présente dans tout le récit, mais seulement au début et à la fin. Cette caractérisation donne en quelque sorte une clef pour l'interprétation et marque les extrêmes d'une séquence temporelle qui s'étend sur environ deux cents ans, depuis les incursions des « chasseurs d'Indiens » entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XIX<sup>e</sup>, les maladies apportées par les envahisseurs et l'arrivée des « choses des Blancs », jusqu'à maintenant.

(10) *Tugi-te i-nhügü-ki-lü*

LOC rester-PNCT-dire-PNCT

*ehu akütsi-lü-ki-lü hoho*

pirogue arracher.écorce-PNCT-dire-PNCT INTENS

*uagi akütsi-lü-ki-lü hoho**jatobá* arracher.écorce-PNCT-dire-PNCT INTENS*ekise ehu-gu, ekise heke akütsi-lü*

celui pirogue-POSS celui AG arracher.écorce-PNCT

*kaküngi leha ehu atalohute-lü-ki-lü*

beaucoup Cmpl pirogue mettre en file-PNCT-dire-PNCT

*kaküngi ekugu*

beaucoup

*aiha*

fini

*ahitsi-lü-ki-lü leha i-heke-ni*

brûler-PNCT-dire-PNCT Cmpl 3-AG-PL

*ige ahitsi-lü* (répété 3 fois)

DÉIC.

<sup>6</sup> Le récit a été raconté et enregistré en 1982 dans le village d'Ipatse I par le chef « Maître du chemin des messagers », le plus vieux des chefs *kuiкуро* de l'époque.

*i-nhügü-ki-lü*      *leha*  
3/rester-PNCT-dire-PNCT    CMPL

*uagi üngkagi-jü-ki-lü*      *leha i-heke-ni*  
jatobá modeler-PNCT-dire-PNCT    CMPL 3-AG-PL

*aiha*  
fini

*ehu ampa-lü*      *leha i-heke-ni*  
pirogue prendre-PNCT    CMPL 3-AG-PL

~e, *Agaha otomo kaenga*  
oui Agaha gens près

*nduhe kwegü-i-ha*      *inh-angu-ko hata*  
nduhe hyper-COP-INTENS    3-danser-PL    TEMP

*nduhe kwegü-i-ki-lü*      *hata*  
nduhe hyper-COP-dire-PNCT    TEMP

« On dit qu'ils restèrent à Tugi

on dit qu'ils restèrent à arracher les écorces des troncs de l'arbre *jatobá* pour faire les pirogues

on dit qu'ils restèrent à arracher les écorces des troncs du *jatobá*

leurs pirogues, ils arrachèrent les écorces des troncs du *jatobá*

beaucoup de pirogues, enfin, on dit qu'elles étaient les unes à côté des autres beaucoup

c'est fini

on dit qu'ils les brûlèrent, enfin,

ils les brûlèrent...

on dit que là ils restèrent, enfin

on dit qu'ils les modelèrent, enfin

c'est fini. ...

Ils prirent les pirogues, enfin

oui, près des gens de Agaha

ce fut à l'époque où ils dansaient la fête *nduhe kwegü*

on dit que ce fut à l'époque de la fête *nduhe kwegü*. ... »

Et maintenant les énoncés de la dernière partie :

(11) *Poto-na-ha etel-lü-ko-ki-lü*

Poto-AL-INTENS aller-PNCT-PL-dire-PNCT

*tita-lüpenginhe tohōtohō ingi-nügü-ki-lü*      *i-heke-ni*  
là-ABL      toux      amener-PNCT-dire-PNCT    3-AG-PL

*taho-ki-ha*

*ete-lü-ko-ki-lü*

couteau-INST-INTENS

aller-PNCT-PL-dire-PNCT

*lepe taho tu-nügü leha, hengi tu-nügü leha,*  
 après couteau donner-PNCT CMPL piranha donner-PNCT CMPL  
*i agugi-tsoho tu-nügü-ki-lü*  
 arbre fendre-NOMIN donner-PNCT-dire-PNCT  
 « On dit qu'ils allèrent jusque chez les Bakairi  
 de là on dit qu'ils apportèrent la toux  
 on dit qu'ils y allèrent pour chercher les couteaux  
 ensuite, on dit qu'ils (les Blancs) donnèrent les couteaux, donnèrent les  
 ciseaux donnèrent les haches. »

*kagaiha heke tue-lü-ko-ki-lü, ülehinhe is-i-nüN-ko-ki-lü*  
 blanc AG MO-tuer-PNCT-PL-dire-PNCT NÉG 3-venir-PNCT-PL-dire-PNCT  
*ilá geleha etitunde-lü-ko-ki-lü*  
 là encore bâtir village-PNCT-PL-dire-PNCT  
*ü-le penguinhe gehale tue-lüko-ki-lü...*  
 CON-ABL autrefois MO-tuer-PNCT-PL-dire-PNCT  
 « On dit que les Blancs tuèrent, pour s'enfuir ils (les ancêtres Kuikuro) se  
 déplacèrent dans cette direction (de l'ouest à l'est de la rivière Culuene).  
 Là, de nouveau ils bâtirent leur village.  
 Ensuite, on dit qu'ils recommencèrent à tuer. »

Le formatif *-ki-* est la marque de la remémoration d'événements situés bien au-delà du temps d'une vie individuelle, mémoire définitivement collective et dont la chaîne de transmission est irrécupérable. C'est probablement le sentiment et l'idée d'une dernière mémoire qu'on trouve dans le discours des plus vieux quand ils parlent des rituels désormais oubliés par les Kuikuro d'aujourd'hui, comme dans la description de la fête du miel par une des femmes les plus âgées du village kuikuro :

- (12) *ige hungu kae-ngo-pe tok tok ike-nügü-ki-lü i-heke,*  
 DÉIC semblant LOC-NOMIN-ex ONOM couper-PNCT-dire-PNCT 3-AG  
*aiha alamaki-lü-ki-lü*  
 fini tomber-PNCT-dire-PNCT  
 « On dit qu'il coupait (un arbre) comme celui-là qu'il avait rattaché à son  
 tronc une ruche d'abeilles, tok tok, et alors on dit qu'il tomba... »

*-ki-*, indice de ce type de remémoration, est également présent dans les textes écrits. Les exemples ci-dessous sont extraits de narrations écrites par des professeurs indigènes kuikuro en 1997, à l'occasion de la préparation de matériel de lecture pendant les cours de formation de ces mêmes professeurs. Il s'agit de la description du jeu de balle en résine de mangaba, d'origine arawak, sport rituel indigène qui n'est plus pratiqué par les gens du Xingu. Le texte se fonde sur d'autres descriptions, données par les vieux à la demande des jeunes professeurs en quête du « passé » (ou de ce qu'on appelle « histoire » à l'école) :

- (13) *tsühigüü wāke api-ko heke katuga ikugu agi-tagü*  
 il y a longtemps EP grand-père-PL AG mangaba résine jouer-CONT  
*luki ete-lü-ko-ki-lü tükinhü-ahi, tutá leha katuga*  
 fête aller-PNCT-PL-dire-PNCT tribus-en faisant le tour là CMPL mangaba  
*ikugu agilü-ki-lü leha 1-heke-ni*  
 résine jouer-dire-PNCT COMPL 3-AG-PL  
 « Il y a longtemps, nos grands-pères jouaient à la balle en résine de mangaba ;  
 on dit qu'ils allaient de village en village pour la fête de *luki*, on dit que là ils  
 jouaient à la balle en résine de mangaba... »

Dans les narrations qu'on pourrait appeler mythiques, on ne rencontre pas la marque du oui-dire car elles ne sont pas le produit d'une remémoration. Les *akinhá*, narrations traditionnelles qui parlent de l'*opogi* (« commencements ») sont considérées par les Kuikuro comme « vraies » en tous lieux et en tous temps. Comme la « parole vraie » (*atütü itaginhü*) des discours cérémoniels qui sont appelés « conversation du chef » (*anetü itaginhü*), les *akinhá* cosmogoniques appartiennent à un niveau existentiel et discursif qui échappe à la falsifiabilité du parler ordinaire. On y recourt à des marques dont la valeur sémantique, pragmatique et épistémique est celle de la véridicité du dit entremêlée à une sorte de mesure de distance que le locuteur établit par rapport à l'acte d'énonciation. Cette distance peut être également comprise comme temporelle. En d'autres termes, le narrateur n'est pas dispensé de caractériser son dire comme « vrai », comme si la valeur de vérité était attribuée à la nature du genre et au registre du discours et ne dépendait pas des conditions de vériconditionnalité de la référence à un monde extralinguistique. Cet ensemble de marques sera l'objet de la partie qui suit. Je m'appliquerai à étudier la dialectique d'opposition et de complémentarité entre les deux registres de mémoire, le vécu et la véracité, dont le formatif *-ki-* d'un côté, et les particules du « vrai » de l'autre, sont les indices.

### 3.2. Mémoire vive ou l'anti-oui-dire

L'usage des particules *ti(ha)/tsü(ha)/tü(ha)/tsügü*<sup>7</sup> est soumis à l'intention et à la stratégie rhétorique du locuteur ou du narrateur<sup>8</sup>. Pour essayer de comprendre le

<sup>7</sup> Pour ces particules, on a des cognats très probables dans les autres langues carbes, comme *(ha)h* en *hixkaryäna* et *tü* en *waiwai* Derbyshire (1985 : 21) reconnaît *(ha)h* comme l'une des « *verification particles* » dont il donne une définition devenue courante

« [they] function primarily to express the attitude or reaction of the speaker to what he is saying, including the degree of certainty and the authority for making the assertion »

Selon Derbyshire *tü* (hearsay) indique que le sujet de l'énonciation n'a pas été témoin direct des événements qu'il décrit. Il qualifie la construction avec *tü* d'« indirecte » et l'oppose à la parole citée

sens de ces marques, on les examinera à travers une exemplification des contextes où elles apparaissent.

3.2.1. *Ti(ha)* est la marque, aussi bien dans les récits que dans le discours ordinaire, de la confirmation de témoignage direct, d'une assertion, d'une évidence visuelle ou d'une certitude, sans valeur temporelle intrinsèque<sup>9</sup>. Elle peut être cliticisée à la fin du verbe, de certaines postpositions ou d'adverbes, mais toujours à la frontière de son domaine d'interprétation : le prédicat (S/O v).

En (14), un chef *kuikuro* parle des relations entre les Indiens et les Blancs pendant une interview donnée en août 2002 à la BBC ; il souligne à chaque moment la véracité et le prestige de la parole du chef lorsque celle-ci est adressée à des étrangers considérés comme prestigieux, manifestant ainsi son souci que les journalistes soient conscients de leur responsabilité de transmettre au monde des informations correctes sur la vie des *Kuikuro*.

(14) *tisuge-ha ande inde apaju-ko-ha, apitsi-ko-ha tis-ihetu-tiha*  
 13-INTENS aujourd'hui ici père-PL-INTENS grand-père-PL-INTENS 13-bâtit village-EP  
 « Nous continuons jusqu'aujourd'hui ici, comme nos pères, comme nos grands-pères, bâtissant nos villages... »

*ande leha hasendego inde, üle atehe-tiha ti-tsehuhesu*  
 aujourd'hui CMPL fermier ici CON à/cause-EP 13-préoccuper  
 « Aujourd'hui les fermiers sont ici, c'est pour ça que nous sommes préoccupés. »

---

« The particle is used in telling folktales and in retelling personal experiences first told by someone else, and in the such narratives the particle is repeated in almost every clause. It is also used in everyday conversation when giving information or passing on commands that have come from another person [ ] It is also effectively places the responsibility for the assertion or command on someone other than the speaker [ ] If information as to the source is important, the only way to disambiguate (assuming that the context does do not do so) is to use direct speech » (*ibid* 127)

En attribuant l'information à autrui, le locuteur *waiwai* (Hawkins 1994: 53-54) utilise la particule *tí* afin de refuser la responsabilité de la véracité ou de la factuahté de ce qu'il dit ; le sens inclut une hypothèse, une possibilité

<sup>8</sup> Les particules *ti(ha)/isú(ha)/tu(ha)/tsugú*, ainsi que *leha*, sont appelées par les *Kuikuro* *usakisú enkgulu* « l'arrivée au port de nos mots (ou de notre parole) » ou *tisakisú upügú* « le dernier de nos mots (parole) ». « Arriver au port » signifie arriver à la fin d'un voyage. L'interprétation de ces définitions métalinguistiques n'est pour l'instant qu'une spéculation : la complétude de la prédication en acte.

<sup>9</sup> La description que donne Basso (1987 xvii, 1992) du *ti kalapalo* présente des caractéristiques et des sens proches du *ti kuikuro*. Élément très mobile, il indique la confirmation, le non-passé, le passé distant, le oui-dire, il marque le discours direct cité, la certitude, il est utilisé en particulier avec les verbes d'acte de parole. En ce qui concerne, par exemple, les valeurs de oui-dire et de temporalité notre interprétation est cependant différente

Les énoncés ci-dessous, extraits de conversations spontanées, illustrent les procès dont dispose le locuteur pour émettre une assertion dont il prend en charge la véracité absolue pour la transmettre et en convaincre le destinataire par la force de la persuasion :

- (15) *konige u-te-lü museu-na, titá u-heke u-aminkgu-sü hogi-jü u-heke*  
 hier 1-aller-PNCT musée-AL là-bas 1-AG 1-ami-POSS trouver-PNCT 1-AG  
 « Hier je suis allé au musée, là-bas j'ai trouvé mon ami (c'est vrai, je l'ai vu). »
- (16) *titá uaminkgusü hogijü ekugu-tiha uheke*  
 « Là-bas j'ai trouvé mon ami (c'est vrai, je l'ai vu). »
- (17) *uaminkgusü hogijü-tiha uheke*  
 « Là-bas j'ai trouvé mon ami (c'est vrai, je l'ai vu). »

En (15), on a une construction de focalisation qui remplit la fonction de marque épistémique de l'assertion d'un témoignage direct. L'agent (*uheke*) est disloqué et occupe une position non canonique avant le syntagme verbal OV ; il est précédé du déictique de distance/invisibilité *titá*. On peut voir que *ti(ha)* est cliticisé au verbe en (17) ou au mot *ekugu* en (16). *Ekugu* est un modificateur verbal ou nominal très productif dont le sens, complexe, peut être rendu par « adéquat, actuel, présent, nécessairement et suffisamment complet ». Il peut également être chargé de véhiculer une valeur épistémique qui renforce *ti(ha)* ou est renforcé par *ti(ha)*<sup>10</sup>:

- (18) *ete-na kagaiha etimbe-lü, ingi-lü ekugu-tiha u-heke*  
 village-AL Blanc arriver-PNCT voir-PNCT même vrai-ÉP 1-AG  
 « Les Blancs sont arrivés au village, je les ai vraiment vus, crois-moi. »

Ce phénomène, déjà observé par Basso pour le kalapalo, montre que, dans les séquences narratives des récits cosmogoniques ou mythiques *kuikuro*, *ti(ha)* se cliticise aux verbes de paroles ou aux connecteurs discursifs qui organisent la séquence des unités narratives indiquant des dislocations dans l'espace et dans le temps et véhiculant une confirmation presque toujours accompagnée de l'intensificateur *-ha*.

Les exemples qui suivent sont des énoncés extraits de récits. Le titre est suivi de sa traduction en français, du nom du narrateur et de la date de l'enregistrement audio ou vidéo :

<sup>10</sup> Des quarante-sept particules de la langue caribe du Surinam, dix-sept sont des marques de modalité définies par Hoff (1986: 49): « they indicate what kind of evidence is available for the reliability of the statement in which they are used ». Entre elles, *hkuru* a le sens de « strong internal evidence ».

## KUKOPOGIPÜGÜ (L'origine des Kuikuro. Agatsipá, 1982)

(19) *lepe tü-te-ti...*

après PASSE-aller-ÉP

« Après que cela est arrivé... »

“*inte hoho u-i-tsai*” *nügü-ti* “*inte hoho uitsai*”

ici EMPH 1-être-INTENT dire-ÉP

“Ici je vais rester” il a bien dit : “ici je vais rester”.

“*engü, akatse ekise k-umu-gu*” *nügü-tiha*

CON EMPH celui 12-fils-POSS dire-ÉP

“Bien, celui-là était notre fils”, ils ont bien dit. »

Les particules *ti(ha)* et *tsü(ha)* peuvent être considérées comme synonymes. Dans l'énoncé suivant, le locuteur les substitue l'une à l'autre sans modifier la valeur épistémique et la force pragmatique :

(20) *Ande anetü itaginhü talü uheke, itsalü*

aujourd'hui chef discours écouter-PNCT 1-AG 3-écouter

*ekugutiha/ekugutsüha uheke*

EP/ÉP 1-AG

« Aujourd'hui j'ai écouté le discours du chef, je l'ai vraiment écouté. »

On rencontre aussi *tsüha* dans les récits mythiques, mais surtout dans les dialogues. En (21), *tsüha* confirme l'intention du locuteur cité par le narrateur : c'est le moment où le chef fondateur du premier village kuikuro choisit le nom qui identifiera le nouveau groupe local.

## KUKOPOGIPÜGÜ (L'origine des Kuikuro. Agatsipá, 1982)

(21) “*ila-tsapa ititü-i i-tsai, ila-ha ititü-i-tsüha i-tsai,*

DÉIC-ÉP nom-COP être-INTENT DÉIC-INTENS nom-COP-ÉP être-INTENT

*kuhikugu-i-tsüha i-tsai, kuhikugu-i*” *nügü-ha i-heke, is-uü-ko ki-lü*

kuhikugu-COP-ÉP être-INTENT kuhikugu-COP dire-INTS 3-AG 3-père-PL dire-PNCT

« “J'affirme que ceci sera son nom, ceci sera vraiment son nom, sera

vraiment Kuhikugu, Kuhikugu”, il le dit vraiment, son père le dit vraiment. »

3.2.2. Les particules *tü(ha)* et *tsügü* sont encore plus fréquentes dans les récits classiques des origines. À la différence de *ti(ha)*, elles contiennent une indication temporelle, d'éloignement et de proximité, qui module la véridicité d'une assertion. Les Kuikuro ont essayé de m'expliquer ces relations de sens à l'aide des expressions suivantes, où le déictique *ege* est l'indice d'un objet distant du *hic et nunc* de l'énonciation :

*egé* *tüha*  
DÉIC (distant) ÉP (distant)

*egé* *tsügü*  
DÉIC (distant) ÉP (proche)

Examinons les contextes suivants de *tü(ha)* :

*ITÃO KUEGÜ ETINKIPÜGÜ* (La métamorphose des hyper-femmes. Agatsipá, 1981)

- (22) *lepe-tü-ha, iginhuN-ta-ko le-tü-ha*  
 après-ÉP-EMPH chanter-CONT-PL CMLP-ÉP-EMPH  
 « Après, elles ont chanté enfin.

*lepene-ha inh-angu-ko-tsü gehale, kogetsi, kogetsi*  
 après-EMPH 3-danser-PL-ÉP aussi demain demain

Après elles ont dansé aussi, le lendemain aussi, le jour d'après aussi.

*üle-ko-gua-tü-ha atoho-ko heke i-ta-lü*  
 CON-PL-ainsi-ÉP-EMPH époux-PL AG 3-écouter-PNCT  
 Pendant ce temps-là, leur époux les écoutèrent...

*ngkügi ngkügi le-tü-ha i-nhüN-ko*  
 ngkügi ngkügi CMLP-ÉP-EMPH rester-PNCT-PL  
 Ils devinrent enfin *ngkügi-ngkügi* (poisson *sp.*). »

*INHÁ ÓTOMO* (Les gens de Inhá. Agatsipá, 1982)

- (23) *“teh, in-kege-niha ige” totohongo heke-tüha, taginhoko heke-tüha*  
 beau regarder-IMP-ÉP DÉIC autre/égal AG-ÉP copain AG-ÉP  
 « “Que c’est beau, regarde !” [elle dit] à celle qui était son ‘autre même’, sa copine de bavardages. »

*AHĀTA* (L’homme-pirarara ou l’origine du manioc, notre nourriture. Agatsipá, 1998)

- (24) *lepe-tüha i-tigi-kügü etüki-lü leha*  
 après-ÉP 2-boisson-PERF finir-PNCT CMLP  
 « Ensuite, sa boisson de manioc était prête.

*ülepe i-tsagü-tüha*  
 après être-CONT-ÉP  
 Ensuite, il demeurait

*ami geale-tü...*  
 autre.fois encore-ÉP  
 une autre fois encore...

*angini heke unkgu-tüha pok pok agi-tagü*  
 chacun AG petit-ÉP ONOM jeter-CONT  
 Chacun jetait le peu qui restait.

*lepe-ha ige-i ku-tuhi-tsüha*  
 après-EMPH DÉIC-COP 12-jardin-ÉP  
 Ensuite cela était notre jardin de manioc. »

Les particules *ti(ha)*, *tsü(ha)* et, plus fréquente encore, *tü(ha)*, dispersées dans les énoncés du récit, animent la véridicité du dire du narrateur. Outre qu'elles indiquent une distance temporelle, elles se distinguent par leur position à l'intérieur de l'énoncé. *Ti(ha)* et *tsü(ha)* sont extrêmement mobiles, raison de plus pour les considérer comme synonymes en tant que marques épistémiques. La distribution de *tü(ha)* est restreinte à des positions précises. Elle se place normalement après le premier constituant de la phrase où elle s'attache aux éléments qui articulent le discours tels les connecteurs permettant le passage entre les unités du récit (*lepe(ne)* « ensuite » ; *ami* « une autre fois, un autre jour ») et les expressions de mouvement ou d'absence de mouvement. Elle s'attache aussi aux participants des dialogues cités (en particulier le destinataire marqué ergatif au moyen de la post-position *heke*).

3.2.3. Dans les récits mythiques on rencontre aussi *tsügü*, dont nous avons déjà signalé la valeur d'assertion véridique en même temps que celle de proximité temporelle.

NUKAKA (Le clitoris de Nukaka. Hopesé, 2001)

(25) "*Is-ankge-gü-ki-tsügü u-te-lü*"

3-maraca-POSS-INST-ÉP 1-aller-PNCT

« "Je suis allé chercher la calebasse pour faire sa *maraca* (sonnaïlle du chamane)". »

*Teh, otu lombi-gü-pe-tsügü hege-i ohinhe-tsügü teh*  
beau nourriture ongle-POSS-ex-ÉP DÉIC-COP en bas-ÉP beau

*otu lombi-gü-pe-tsügü, teh oinke-hungu-tsügü hege-i*  
nourriture ongle-POSS-ex-ÉP beau semblant-ÉP DÉIC-COP

« Que c'était merveilleux ! En bas de son hamac il y avait les ongles de sa proie ; les ongles de sa proie étaient comme des coquillages. »

*Tsügü* marque ici une assertion renforcée plus proche des participants de l'énonciation narrative. Le narrateur regarde la scène des restes horribles du repas du vautour mythique, « maître du ciel », et la fait voir à son auditoire à travers les yeux d'un des protagonistes de l'histoire.

Le sens de *tsügü* s'élargit et devient plus clair lorsqu'on sort de l'univers mythique pour passer à un genre de narration que l'on pourrait définir comme « historique » mais dont le statut de mémoire est très différent de ce que j'ai appelé « mémorisation » pour les récits marqué par *-ki-*, ouï-dire par excellence en *kuiкуро*<sup>11</sup>. Le

<sup>11</sup> *Tsügü* peut être aussi utilisé comme synonyme de *-pe* pour référer à un individu décédé : *apape* = *apatsügü* « mon père décédé ». Ceci nous aide à comprendre le sens de cette particule dans les récits de mémoire.

« texte » dont sont extraits les énoncés suivants en est un bon exemple. Le vieux Hopesé raconte l'arrivée de l'ethnologue allemand Karl Von den Steinen à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans la région du Haut-Xingu, et en particulier l'échange de noms entre Steinen (appelé *Kalusi*, de « Carlos » pour Karl) et son grand-père qui était le chef du village à l'époque et reçut le premier Blanc « arrivé sans tuer ».

*KALUSI* (L'apparition de Karl Von den Steinen. Hopesé, 2000)

(26) *kohotsi-tsügü-ha etimbe-tagü, u-indi-sü, kohotsi*  
soir-ÉP-INTENS arriver-CONT 1-fille-POSS soir  
« À la fin du jour il arrive, ma fille, à la fin du jour.

*k-ataku-ndühügü atai-tsügü-ha, atütü-i atütü-i*  
12-fermer porte-PERF quand/être-PERF-INTENS bon-COP bon-COP

*tale-tsügü-ha-apaki-lü, Kalusi apaki-lü...*

TEMP-ÉP-INTENS-apparaître-PNCT K. apparaître-PNCT

il est arrivé après que nous avons fermé les portes des maisons, il apparaîtra en disant de belles paroles, belles, Kalusi apparaîtra...

*kuakutu ati-tsügü-ha, i-kuakutu-gu-ko ati-tsügü-ha*  
maison.hommes LOC-ÉP-INTENS 3-maison.hommes-POSS-PL LOC-ÉP-INTENS

*ege-huna, hugo-mbonga tsügü-ha*  
DÉIC-INES place-AL ÉP-INTENS

[C'était] dans la maison des hommes, dans la maison des hommes, allant dans cette direction, dans la direction du milieu du village.

*ahehi-tsa-ko-tsügü-ha i-heke, ahehi-tsa-ko, ailu-ko ahehi-tsagü-ha [...]*  
tracer-CONT-PL-ÉP-INTENS 3-AG ... fête-PL tracer-CONT-INTENS

Il dessinait/photographiait, il dessinait, il dessinait leurs fêtes [...]

*tü-inhakagü-lü-ki o-so-gu-ko egekügüki-ta, kokojo*  
RÉFL-racine savon-POSS-INST 2-oncle maternel-POSS-PL savonner-CONT grand-mère

*ki-ta-tsügü wäke, Mau ki-tagü [...]*

dire-CONT-ÉP il y a longtemps M. dire-CONT

Tes oncles maternels se savonnaient avec la racine-savon, ma grand-mère racontait que c'était comme ça il y a longtemps, Maú racontait [...]

*hotugu-i-tsügü-ha t-etimbe-toho-i ü ikume-nügü i-heke,*  
premier-COP-ÉP-INTENS NOMIN-arriver-NOMIN-COP hache distribuer-PNCT 3-AG

*aküngi, eue, taho, tatute [...]*

beaucoup pelle couteau tout

Ce fut lui le premier qui arriva pour distribuer beaucoup de biens, des haches, des pelles, des couteaux, toutes les choses (du Blanc) [...]

*engü-tsügü-ha i-kamaga-gü i-kongo-tsügü-ha*

CON-ÉP-INTENS 3-camarade-POSS 3-avec-ÉP-INTENS

En tout, ils étaient cinq, lui et ses camarades qui étaient avec lui.

*ingila-ngo heke-ha i-kamaga-gü igata-tühügü*

tôt-NOMIN AG-INTENS 3-camarade-POSS prononcer-PERF

*supisü tagü wäke i-heke-ni, ingila-ngo ki-tagü, supisü*

soldat écouter ÉP 3-AG-PL tôt-NOMIN dire-CONT soldat

*i-kamaga-gü heke tsümbalüle tagü i-heke-ni Atua tsügü ekise-i,*  
3-camarade-POSS AG ÉP écouter 3-AG-PL A. ÉP celui-COP

*Atua tana wäke i-heke-ni, Kalusi kamaga-gü-pe, Atua*

A. dire ÉP 3-AG-PL K. camarade-POSS-ex A.

Les anciens connaissaient les noms de ses camarades, ils disaient les noms de ses soldats ; les anciens connaissaient les noms des soldats, ils nommaient ses camarades. L'un d'eux était Atua, ils disaient Atua, le camarade de Kalusi.

*“uge-ha e-ittü-pe u-i-tsomi, u-ittü-pe-i e-i-tse” nügü-tsügü-ha*  
je-EMPH 2-nom-EX 1-être-FIN 1-nom-ex-COP 2-être-IMP dire-ÉP-EMPH

*i-heke, apitsi heke*

3-AG grand-père AG

“Je veux ton nom pour moi, toi tu prends mon nom”, lui dit mon grand-père. »

J'ai cherché une explication à l'occurrence de la particule *tsügü* présente dans presque tous les énoncés du « texte » de Hopesé, et souvent répétée dans le même énoncé. L'explication était en fait déjà contenue dans le souvenir des mots de sa grand-mère, Maú. Hopesé qui, avant l'enregistrement de l'histoire, avait abandonné le nom de Tagukagé pour le donner à son fils aîné au cours du dernier rituel d'initiation masculine, m'a expliqué, sans chercher à dissimuler son émotion, le sens de cette répétition qui rythmait sa rhétorique narrative. Voici son explication :

(27) *amanhu heke wäke iha-tagü Maú heke t-umuku-gu-inha*  
mère AG il y a longtemps montrer-CONT M. AG RÉFL-fils-POSS-BÉN

*Haihua-inha, apaju ekise-i, Haihuá ekise-i*

H.-BÉN père celui-là-COP H. celui-là-COP

« Ma mère racontait il y a longtemps que Maú (racontait) à son fils, à Haihuá – celui-ci était mon père, celui-ci était Haihuá.

*Mau isi, Mau muku-gu-ha ekise-i*

M. mère M. fils-POSS-INTENS celui-COP

[était] la mère de Maú, celui-là était le fils de Maú. »

Pour éclairer le sens de *tsügü*, Hopesé rétablit la chaîne de transmission de l'histoire. Il y a longtemps, sa grand-mère, épouse de celui qui avait reçu Kalusi,

avait raconté à son fils, qui l'avait raconté lui-même à son épouse, qui le racontait à son fils Tagukagé/Hopesé (en 2000). Avec *tsügü*, le locuteur indique qu'il verbalise une sorte de mémoire vive, et qu'il actualise ainsi la présence d'une parole transmise à travers une chaîne de générations définies par la consanguinité et l'agentivité des femmes (mère, épouse). Tout se passe donc dans une temporalité circonscrite à la sphère des souvenirs individuels vivants.

3.2.4. Reprenons l'ensemble des particules traitées dans cette partie de l'article et dont le sens commun semble être d'asserter un « fait » véridique. Hors du registre mythique ou à l'intérieur d'une dimension temporelle que nous appellerons « historique », l'occurrence de *tsügü* et de *-ki-* identifierait deux genres de récits. Pour nous, *tsügü* et *-ki-* seraient les marques de deux types de mémoire : la mémoire vive inscrite dans les souvenirs qui construisent une identité personnelle pour le premier, la mémoire « morte » du oui-dire qui fait du locuteur (narrateur) une espèce de voix passive pour la transmission d'un savoir collectif pour le second. Il s'agit donc d'une différence entre deux statuts de la mémoire et non d'une opposition entre deux attitudes du locuteur vis-à-vis du dit en termes de « prise en charge » ou d'« éloignement ».

Pourquoi par ailleurs une marque de la mémoire vive comme *tsügü* est-elle présente dans les récits mythiques en même temps que les particules d'assertion d'un témoignage individuel direct (*ti(ha)*, *tsü(ha)*, *tü(ha)*) ? La mémoire collective d'événements passés est clairement exclue de l'univers du récit mythique. Dans ce dernier, au contraire, on est dans un registre de présence, contigu ou coïncidant à ce que j'ai appelé « mémoire vive ». Le mythe et le rituel sont l'actualisation de la dimension cosmogonique, le premier à travers la parole ordinaire poétisée, le second à travers la parole chantée, la musique et le mouvement. L'apparente opposition entre distance et proximité, mémoire et présence, est neutralisée ou inconcevable. Elle l'est aussi pour les esprits (*itseke*), qui sont en même temps créateurs du commencement des choses et des êtres et présents dans le monde humain de tout temps.

Dans le domaine de la parole – le mythe raconté – la véridicité du dit est posée dans tous les cas pour neutraliser l'irruption du « mensonge » qui est dans la nature même du langage. Elle est en même temps soumise à une mesure dont l'effet est pour le mythe une neutralisation immédiate et totalement efficace, alors que le « oui-dire » de la mémoire collective constituerait une distance maximale.

## 3.3. La voix et le temps de l'autorité

Le cadre des marques épistémiques *kuiкуро* ne serait pas complet sans l'analyse d'une autre particule, *wāke*, déjà rencontrée dans plusieurs exemples, combinée au oui-dire ou aux indices assertifs que nous venons de décrire.

Interrogé sur le sens de *wāke*, un *Kuikuro* me donna cette série paradigmatique d'énoncés :

(28) *ete-na kagaiha etimbe-lü-ki-lü (tsuhügü-i)*  
village-AL Blanc arriver-PNCT-dire-PNCT (il y a longtemps-COP)  
« Les Blancs sont arrivés au village (il y a longtemps). »

*kahaiha etimbe-lü wāke*  
Blanc arriver-PNCT ÉP  
« Les Blancs sont arrivés (récemment, certitude, un autre me l'a raconté). »

*kagaiha etimbelü-hungu wāke etena*  
Blanc arriver-PNCT-semblable ÉP village-AL  
« Il semble que les Blancs soient arrivés au village (je le crois, j'en suis presque sûr). »

*kagaiha etimbelütsügü wāke etena*  
Blanc arriver-ÉP ÉP village-AL  
« Les Blancs sont arrivés au village (je ne les ai pas vus, mais j'en suis sûr). »

L'opposition entre *-ki-* et *wāke* équivaut à une opposition entre un éloignement extrême et une proximité sur l'axe temporel du passé. De plus, *wāke* a toujours une valeur de certitude incontestable, que l'information soit reçue d'autrui, inférée (*hungu*), ou le résultat d'un témoignage visuel direct (*tsügü*).

Reprenons deux « textes » déjà cités pour essayer de saisir le sens de *wāke* dans un contexte narratif. Dans le discours du chef devant les journalistes de la BBC, cette marque apparaît avec celle du témoignage direct *ti(ha)* :

(29) *inde wāke tisuge-tiha ete*  
ici EP nous-ÉP village  
*u-ankgi-tagü-ha Lahatua-te, ipa ilá, tita-ha u-ankgi-tagü...*  
I-naître-CONT-EMPH Lahatua-LOC lac DÉIC DÉIC-EMPH I-naître-CONT  
*tita le-tiha u-tüki-lü, inde hige-i tis-itu a-nümi...*  
DÉIC CMPL-ÉP I-croître-PNCT ici DÉIC-COP I3-place exister-PNCT

« Notre village était ici.

Je suis né à Lahatúa, où il y a un lac, là je suis né

Là j'ai grandi, le lieu existe encore comme notre place. »

Dans le texte suivant elle apparaît avec la marque du oui-dire (*-ki-*) :

- (30) *api-ha, apaju-ko-ha, éne-ha wāke hagu-na*  
 grand-père-INTENS père-PL-INTENS TEMP-INTENS ÉP ruisseau-AL  
*is-i-nün-ko-ki-lü inhalü, haki gele-ha hasendego atai*  
 3-être-PNCT-PL-dire-PNCT non loin encore-INTENS fermier TEMP  
*haki gele-ha ata-mini, inhalü kagaitse-i wāke inde inhalü ...*  
 loin encore-INTENS TEMP-PL non Blanc-COP ÉP ici non  
 « On dit que quand nos grands-pères et nos pères allaient pêcher, les fermiers  
 étaient encore très loin, c'était lorsqu'ils étaient encore loin, les Blancs  
 n'étaient pas ici. »

Dans les derniers énoncés du récit « L'apparition des Blancs », la particule *wāke* succède à la reprise de *-ki-* et marque une emphase sur la partie finale :

- (31) *aká wāke ilá Ngahukugu-te ukuge ngiholo letsale*  
 beaucoup ÉP là N.-LOC gens ancien  
 « Il y avait beaucoup de gens, là, à Ngahukugu.  
*inhalütsüma wāke ngiholo ngipi ügü-i inhalü*  
 NÉG ÉP ancien avoir hameçon-COP NÉG  
 Et nos pauvres ancêtres qui n'avaient pas d'hameçons !

*Kalusi ale wāke kola ingi-tinhi ihotugu-i ekugu kola ingi-tinhi*  
 K. ÉP ÉP collier apporter-NOMIN premier-COP vraiment collier apporter-NOMIN  
 « C'est Kalusi qui a apporté des perles de verre pour les colliers, c'est vrai-  
 ment lui le premier qui a apporté les perles des colliers. »

Dans les récits historiques, *wāke* met l'accent sur l'autorité et la légitimité du locuteur en relatant des événements distants dans le passé auxquels personne n'a assisté, dans un acte de persuasion et de captation émotionnelle des auditeurs. En prenant un ton dramatique et véhément, le narrateur établit un contraste entre le lointain passé antérieur à l'arrivée des Blancs et la situation immédiatement postérieure à cet événement, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, avec l'accueil craintif mais généreux réservé à Kalusi, puis l'arrivée des Blancs venus « pour tuer » et enfin, relevant de la mémoire plus immédiate, l'invasion des terres indigènes. On observe que dans le crescendo de la dramatisation rhétorique du chef narrateur et la montée de son engagement émotionnel devant une assistance parmi laquelle se trouvait un Blanc, *wāke* ponctue la fin de chaque énoncé, reproduisant la versification typique du genre *anetü itaginhü* « conversation de chef »<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> Pour le kalapalo, Basso (1995:66) affirme :

« In ordinary conversational or narrative speech, a speaker uses the evidential *wāke* to assert eyewitness certainty in the distant past ("Believe me, I remember"). In historical narratives, a speaker is making a strong claim or, better, judgements about events that have not been personally experienced (such assertions can be made combining the probability or suppositional evidential *ngapa*, which emphasizes that the event described has not been personally experienced, with *wāke*). *Wāke* marks a conclusion of utter

Si dans la prose, *wāke* apparaît à la place canonique des particules modales, c'est-à-dire en seconde position après le premier constituant (sans jamais briser cependant l'unité syntaxique SV ou OV), dans la poétique du discours de chef il marque la frontière du vers. On appelle « conversation de chef » toute exécution d'un ensemble de longs textes constitués de formules, prononcés à des moments cruciaux du cycle cérémoniel intertribal dans le Haut-Xingu. Il s'agit d'une mise en scène des identités contrastées des différents groupes locaux (*ótomo*). J'ai analysé en détail le *anetü itagihhu* dans d'autres travaux (Franchetto 1992, 1993, 2000). Je voudrais ici attirer l'attention sur la fonction de *wāke* en tant que mesure du rythme, dans ces discours cérémoniels, comme on le verra dans les exemples suivants extraits d'un *anetü itagihhu* prononcé par un des chefs *kuiкуро* et enregistré en 1986 :

- (32) *Taloki gele-ha ngingoku atsaku-ga-tai gele-ha ige-i wāke*  
 pour rien encore-EMPH messenger courir-DÉIC-INTENT DÉIC-COP DÉIC-COP ÉP  
 « C'est en vain que les messagers courent encore maintenant comme  
 toujours

*i-tsuginhi-tomi geleha ngingoku atsakugatai geleha igei wāke*  
 3-recevoir-FIN ...

pour recevoir [les visiteurs], de nouveau les messagers doivent être en train  
 de courir maintenant comme toujours

*kuk-otomo-ko atai hūle wāke*  
 12-gens-PL TEMP mais ÉP

Encore de notre temps comme autrefois.

*angolote hūle wāke*  
 véritable mais ÉP

Encore, c'est vrai.

*u-engiko-gu ingi-nügü tikungui gele-ha wāke u-heke ige wāke*  
 1-chose-POSS apporter-PNCT vrai encore-EMPH ÉP 1-AG DÉIC ÉP

J'ai apporté ce qu'il faut ici, comme toujours. »

Dans ces vers, comme dans la plupart de ceux qui composent les *anetü itagihhu*, sont combinés le connecteur temporel *atai* « quand, du temps de », le contrastif *hūle* « mais », l'adverbe *gele* « encore », le déictique de présence / existence / proximité *ige* affixé à la copule *-i* « il y a ici », et enfin le modal *wāke*. Omniprésent, *wāke* marque le caractère assertif de cette parole, la légitimité de celui qui se présente et s'affirme comme « chef », représentant du groupe local (*ótomo*), descendant des « chefs » dans ce rituel de « la mort des chefs » (comme cela se

---

certainly when is used in each phrase in a sentence rather than simply a single phrase, as is more usual with other Kalapalo evidentials ».

répète depuis le premier rituel *egitsü* réalisé par *Giti* et *Aulukuma*; les créateurs mythiques, dans les premiers temps des *xinguanos*). *Wāke* introduit un trait temporel de passé distant, en même temps qu'il relie le passé au présent dans la continuité établie par le rituel : la voix du chef est celle d'une autorité presque impersonnelle, celle d'un groupe devant les autres groupes dans la rencontre inter-tribale<sup>13</sup>. En fait, il s'agit toujours de la voix d'un leader légitime, ou plutôt de la voix que doit prendre un leader légitime. En ce sens, *wāke* est la marque de l'exercice politique de la chefferie<sup>14</sup>.

Les lignes suivantes de Silverstein peuvent enfin signaler un chemin vers la compréhension de *wāke* :

« Among nomic calibration devices of languages, we find also special modality markers or evidential/inferential markers, the use of which locates the textual organization of indexicals as elsewhere than in realms of reportive or reflexive presuppositional relations. In particular, such forms constitute mechanisms for authorization of a particular event, grounding its event-status in the authority of some non-experienced realm nomically calibrated to the interactional phase in question. [...] Observe further that modalizing, evidentializing, quoting devices are frequently encountered in text organized around a poetic of dense patterning, particularly the case in ritual and other potent entextualizations. » (Silverstein 1993: 35).

Les modalités épistémiques se révèlent ainsi comme des marques de l'autorité du locuteur et sont souvent utilisées dans les situations où la « parole chantée », par exemple, se constitue, en tant que parole extra-ordinaire dotée d'une dense structure poétique, séparée des situations d'usage ordinaire de la langue (Franchetto 1993, 2000). Il faut cependant considérer l'usage de ces modalités dans l'usage ordinaire, ainsi que dans le cas des moments de tension entre (inter)locuteurs, moments propices à la discordance, au doute, à la persuasion, à la négociation et à la recherche d'un sens (Basso 1995: 39-40). *Wāke* constitue un exemple lumineux de cette polysémie et de cette polyvalence pragmatique.

<sup>13</sup> Dans le *anetü itaginhu*, l'histoire du groupe local est retracée dans une galerie de chefs fondateurs, et le contraste rhétorique entre le passé et le présent, vu respectivement comme privation et plénitude, traverse tous les discours.

<sup>14</sup> L'interprétation que Basso donne du sens de *wāke* dans le *anetü itaginhu* des Kalapalo confirme et éclaire ce que nous venons de dire à propos du même phénomène chez les Kuikuro. Il ne s'agit pas d'un type de oui-dire mais de la marque d'un récit exact, un « authoritative remember » qui fait que la parole acquiert le poids d'une expérience de première main :

« [...] which usually indicates to listeners that a speaker has verifying first hand evidence from the distant past. In the leaders' speeches, *wāke* suggests that this evidence is traditional knowledge that has been passed down from leader to leader, and that, consequently, only one true interpretation can be made of what has been said about the ritual event. » (Basso 1987: 232).

Ou encore :

« Presence of *wāke* in *anetü itaginhu* marks a culturally valid conclusion based upon inherited knowledge. » (Basso, 1995:65).

## 4. DES FORMES POUR DIRE LA PAROLE DES AUTRES

L'objectif de cette partie est de réunir des observations sur d'autres formes qui, en *kuikuro*, portent des valeurs sémantiques et pragmatiques relatives à l'acte de « transférer, de dire la parole de l'autre ». Il s'agit en général de particules cliticisées en seconde position, dans lesquelles le signifié combine médiation de l'information, expression de l'émotion et interaction dialogique.

Nous pouvons constater une concentration de formes épistémiques avec valeur de médiation de l'information dans un mythe *kuikuro* où se succèdent, dans une séquence de macroparallélismes, les diverses étapes d'un événement crucial : la métamorphose surnaturelle des hommes en « hyper-pécari » (êtres monstrueux et démesurés).

L'événement est d'abord décrit par le narrateur, puis par le personnage qui en témoigne – en l'occurrence la mère du narrateur –, qui elle-même le raconte à ses sœurs, le tout dans une structure gigogne qui construit un crescendo dramatique annonçant l'apogée du mythe : une métamorphose surnaturelle complémentaire, celle des femmes en « hyper-femmes ».

On observera d'abord l'absence de particules dans la description brute faite par le narrateur. On observera aussi le déictique *ege* (distance du locuteur) dans le premier vers, indiquant que le conteur raconte « du point de vue de ceux qui sont restés au village », loin de la forêt, la scène de la métamorphose :

- (33) *etingki-ta-ko leha ege-i leha*  
 métamorphoser-CONT-PL CMPL DÉIC-COP CMPL  
*etingki-ta-ko leha, heu kweg-i,*  
 pécarî hyper-COP  
*etingki-lü-ko leha*  
 métamorphoser-PNCT-PL CMPL  
*inte leha i-pugu-ko leha i-tsae-ni,*  
 ici CMPL 3-poil-PL CMPL 3-sur-PL  
*inte leha is-igü-ko ihati-gagü leha [mbü]*  
 ici CMPL 3-dent-PL sortir-CONT CMPL  
*tsekegü-i leha i-nhüN-ko leha*  
 grand-COP CMPL être-PNCT-PL CMPL

« Ils se métamorphosaient là-bas enfin

ils se métamorphosaient en hyper-pécari

ils se métamorphosèrent

ici enfin leurs poils sur eux

ici enfin leurs dents sortirent

ils devinrent énormes enfin. »

Suit, dans un deuxième temps, une autre description de la scène que le narrateur met dans la bouche de l'un des protagonistes, un jeune, qui, dissimulé dans la forêt, observe en cachette la métamorphose. Narrateur et protagoniste sont ici réunis dans le même temps-espace :

- (34) *inte leha, i-sae-ni leha, ipugu-ko leha atai*  
 ici CMPL 3-sur-PL CMPL 3-poil-PL CMPL TEMP  
*i-tsupo-ni leha, is-igü-ko ihati-ga leha*  
 3-sur-PL SP3-dent-PL sortir-CONT CMPL  
*etingki-ta-ko-ha ege-i*  
 métamorphoser-CONT-PL-EMPH DÉIC-COP  
*heu kwegü leha*  
 pécarier hyper CMPL  
 « Quand ici enfin, sur eux, leurs poils  
 sur leur dos enfin, leurs dents sortaient  
 ils se métamorphosaient là-bas  
 hyper-pécaris enfin. »

Ce même événement est décrit tout de suite après, du point de vue du personnage qui observe la métamorphose depuis sa cachette. Il s'agit ici de son discours intérieur. La modalisation est marquée dans chaque phrase par des particules et le déictique *ige* (proximité de l'énonciateur) :

- soku* « évidentiel » visuel et surprise  
*ni* confirmation de l'expérience  
*ka* incertitude  
*üle* adversatif  
*soku-kinhi* processus par lequel la surprise devient **confirmation positive**.
- (35) “*m, igia agage sokuniküle i-tsagü ekise-i*  
 ainsi égal INTER/ÉP INTER/ÉP 3être-CONT celui-COP  
*apaju-ko*  
 père-PL  
*iia sokukinhí i-tsagü-ko ige-i*  
*ige-hungu sokukinhí ti-m-hangami-tagü-i,*  
 DÉIC-ressemblant ÉP I3-MO-attendre-CONT-COP  
*amanhu-ko ake-ni*  
 mère-PL avec-PL  
 « C'est ça qu'ils sont en train de devenir ? Ce sont eux  
 les pères?  
 C'est comme ça, je les vois, ce serait vrai, ils sont en train de devenir ici ?

Ce sont des êtres comme ça, je les vois, ce serait vrai, que nous attendons

avec les mères ? »

Plus tard, de retour au village, le protagoniste, raconte à sa mère ce qu'il a vu. Dans la parole, ici rapportée, nous avons de nouveau différentes particules modales. Le déictique *ige* semble ici indiquer la simultanéité entre l'énonciation et le fait relaté et regretté.

*hungu* inférence : « je crois que », « il semble que »

*makina* une supposition se transforme en certitude, anticipe la crainte de l'interlocuteur

*solaka* difficulté à comprendre un événement passé

(36) "Ama, *ige-hungu* *makina* *ku-m-hangami-tagü-ko-i* *apaju-ko-i*  
mère DÉIC-ressemblant ÉP 12-MO-attendre-CONT-PL-COP père-PL-COP

*ige-hungu* *u-enge-ho-tagü* *solaka* *i-heke-ni*  
DÉIC-ressemblant 1-manger-HIP-CONT ÉP 3-AG-PL

*u-enge-ho-tagü* *leha* *i-heke-ni* *leha*  
1-manger-HYP-CONT CMPL 3-AG-PL CMPL

*apaju-ko heke*  
père-PL AG

*ilá* *sotümak-ige-i* *apaju-ko* *i-tsa-gü* *ige-i*  
là EP-DÉIC-COP père-PL devenir-CONT DÉIC-COP

*is-i-gü-ko* *ihati-ga-tühügü*  
3-dent-POSS-PL sortir-DÉIC-PERF

*i-pu-gu-ko* *leha* *i-sae-ni* *leha*  
3poil-POSS-PL CMPL 3-sur-PL CMPL

*i-tsupo-ni* *leha* *ipugu-ko* *leha*"  
3-sur le dos-PL CMPL 3poil-POSS-PL CMPL

« "Mère, crois-moi, ce sont des êtres comme ça que nous attendons, ce sont les pères

quand même comme ça ils voulaient me nourrir  
ils voulaient me nourrir

les pères

là-bas c'est vrai, crois-moi, les pères sont en train de devenir,  
maintenant

leurs dents sont sorties là-bas  
leurs poils sur eux  
sur leurs dos enfin leurs poils". »

Enfin, la dernière description, incorporée au récit que fait la mère à d'autres femmes, révèle les marques d'une parole qui, pour convaincre, assume la certitude d'un événement tragique. La force mise dans le discours prépare l'auditoire à entendre le début de l'autre métamorphose, celle des hyper-femmes, qui s'éloigneront des hommes pour constituer une société exclusivement féminine, ordre également monstrueux et excessif. L'utilisation du déictique *ege* a pour effet de rétablir la distance entre le moment de la parole et l'événement décrit, distance émotionnelle et cognitive qui présage et justifie la rupture sans retour entre les hommes et les femmes, puisque les premiers, les hyper-pécariis, reviendront à la condition humaine, tandis que les secondes vivent les derniers instants de leur condition de femmes avant leur transformation définitive en hyper-femmes.

*so* : surprise  
*aka* : confirmation de l'expérience visuelle de l'autre  
*tsange* : garantie totale, nécessité, devoir  
*hesokingi* : accord sur une évaluation négative

- (37) *etingki-ta-ko* ***soleta akatsege***  
 3métamorphoser-CONT-PL CMPL EMPH  
*etingki-ta-ko* *leha*  
 métamorphoser-CONT-PL CMPL  
*itseke leha*  
 hyper-être CMPL  
*hew kwegü-i leha ege-i*  
 pécarin hyper-COP CMPL DEIC-COP  
*etingki-ta-ko inte-leta akatsange*  
 métamorphoser-CONT-PL DEIC-CMPL EMPH  
*ipugu-ko leha i-tsupo-ni leha*  
 poil-PL CMPL 3-sur le dos-PL CMPL  
*i-sae-ni leha ipugu-ko leha*  
 3-sur-PL CMPL poil-PL CMPL  
 "hm, ***hesokingi***"  
 EP/NÉG

"Ils se métamorphosaient, c'est vrai  
 ils se métamorphosaient enfin  
 hyper-êtres enfin  
 hyper-pécariis enfin là-bas  
 ils se métamorphosaient de cette façon, c'est vrai  
 leurs poils sur leur dos  
 sur eux leurs poils enfin"  
 "hm, hélas, c'est vrai". »

Les processus idéologiques de validation s'expriment surtout dans les dialogues, aussi bien spontanés que rapportés, qui constituent une grande partie des récits. Basso a consacré beaucoup de ses écrits à l'analyse de ces derniers. Ses observations à propos des récits kalapalo sont parfaitement valables pour les récits kuikuro<sup>15</sup>. Les marques épistémiques servent à contextualiser des relations et à qualifier des sentiments qui surgissent du contact interpersonnel et servent de motivation à l'action. Elles sont des indices de processus d'inférences et de raisonnements qui conduisent à l'analyse de l'expérience, à l'établissement de points de vue différents, à la conquête d'interprétations partagées. Il s'agit de la constitution d'une vérité sociale donnant validité au contenu exprimé par le locuteur, selon le degré de certitude attribué à la chose dite.

## 5. EN GUISE DE CONCLUSION

L'analyse des marques épistémiques peut dès lors dépasser le traitement classique des *evidentials* comme marques grammaticalisées de l'évaluation des sources du savoir, ainsi que la perspective plus récente qui les considère comme l'expression linguistique de la conscience de la relativité du vrai. Dans leur usage, elles révèlent en fait la négociation intersubjective et sociale d'une possible « vérité », et c'est sur le fond d'une philosophie du langage particulière qu'il faudrait essayer de les comprendre.

Les particules, les déictiques, les adverbes aspecto-temporels et modaux qui donnent vie aux énoncés kuikuro, indiquent la constante préoccupation des locuteurs quant à la présentation et à la négociation du dit, de façon à en mesurer la distance par rapport au mensonge ou au doute. Il est nécessaire ici de faire quelques considérations à propos d'une autre catégorie centrale de la pensée kuikuro : *augu*. Le sens de ce mot nous amène aux conceptions kuikuro relatives à la nature du langage humain et, par conséquent, sur le sens de ces nombreuses formes exprimant la relation entre le locuteur et ses énonciations qui ancrent l'énoncé à la situation de discours dans le contexte communicatif interactionnel. Rappelons que tout énoncé qui ne contient pas ces marques, est considéré par les Kuikuro comme un squelette de formes sans chair ni sang, sans vie, grammaticalement correct, dont le signifié est compréhensible mais affecté d'une grave anomalie, conséquence d'une mutilation pragmatique : être hors de tout contexte d'interaction. Des phrases produites dans le contexte d'élicitation de faits, comme lorsque le linguiste et l'informateur interagissent dans une relation univoque – presque une non-

<sup>15</sup> Elle note que dans les dialogues rapportés :

« people tend to validate each other, as they agree with one another's goals and plans, verify evidence, and sympathize with one another's feelings » (1995 38-39)

relation – seraient considérées anormales. Les constructions ainsi obtenues apparaissent comme « dépourvues de sang », puisqu'elles sont privées des modalités épistémiques. Utiliser la langue, la dominer dans son usage réel, présuppose la connaissance et la capacité d'utiliser ces marques, de rendre adéquat l'énoncé à la situation interactive et aux intentions des interlocuteurs. Comme le dit Basso en parlant des Kalapalo :

« If none of these forms of evidence occur, there is an ambiguous and illusory quality to what is being said. In any event, when Kalapalo hear speech that is not marked as either valid or invalid, they are placed in a psychological state of doubt, the intensity and nature of which is indicated by how they seek confirmation of their own understanding of what was just said » (Basso 1987: 236)

La traduction du terme et du concept *augu* permet de comprendre les connotations et les dénnotations des équivalents possibles dans d'autres langues. En portugais, le terme « mensonge » a été utilisé quasi instinctivement par les Indiens et par les Blancs qui fréquentent le Haut-Xingu. Il véhicule les connotations négatives qui accompagnent le mensonge dans notre culture. En essayant de systématiser le point de vue *kuikuro*, il s'agit, dans ma propre interprétation, d'une conception du langage comme une activité, un processus interpersonnel, une créativité incessante et une construction du sens en contexte. La langue fait et défait des relations, fait et défait des mondes, des représentations ; sa force réside dans la capacité d'engendrer indéfiniment des figures, des paysages, des personnages, des séquences, des mémoires, des anticipations. La langue construit l'interaction, accorde les intentions sur la frontière lâche de la négociation entre les divergences, les points de vue, dans une tension dramatique nécessaire pour atteindre l'harmonie, la co-incidence, l'accord.

Basso (1987) a traité en profondeur des questions qui concernent l'*augu* en kalapalo. Je lui ai moi-même attribué une importance fondamentale dans mon analyse des genres de discours *kuikuro* (Franchetto (1986). Basso énumère (*id.*: 241 et *sq.*) les possibles traductions de *augu* en anglais : « illusion, deception, fabrication, lie, error, delusion, slander ». Elle rappelle que pour les Kalapalo, l'habileté à mentir crée des occasions et des potentialités, autant que des faiblesses et des échecs ; que bien plus qu'une opposition entre vérité et mensonge, il s'agit d'une mascarade, d'un travestissement de quelque chose de connu ou d'imaginé, la possibilité d'une polyphonie, de différentes perspectives qui peuvent entrer en relation et interférer en « faisant » le contact. En fin de compte, en *kuikuro*, la vérité est bien *augene-hüngü* « mensonge-négation ».

Je laisse en guise de conclusion quelques remarques comparatives. La particule *ti* du waiwai ou *tî* du hixkaryana – marqueurs obligatoires d'une information rapportée, historique ou mythique dont le locuteur n'a pas la responsabilité (*cf.* note 8) – acquiert une autre vie dans les langues caribes du Haut-Xingu, à travers

la diversité des formes de la véridicité *ti(ha)*, *tü(ha)*, *tsü(ha)*, *tsügü*. En *kuikuro*, et probablement aussi en *kalapalo*, s'est développée par ailleurs une forme de composition verbale (*V-ki-*) utilisée stratégiquement et non « obligatoirement » pour rendre le « on raconte » d'un type de récit. Ce procédé utilisé pour une information rapportée paraît unique dans la famille caribe, où prédominant, pour cette même finalité sémantique, des particules en seconde position. Dans la construction *V-ki-* se superposent deux niveaux, l'un référentiel, description d'un événement, l'autre plaçant cet événement dans une perspective narrative spécifique, que nous appelons « historique ». Le narrateur se distancie en même temps qu'il garantit la validité de ce qu'il dit, une version, certes, mais une version congelée dans le temps et qui n'est plus soumise au jeu des points de vue du présent, celui où le langage manifeste le *augu*, son pouvoir créateur et transformateur.

Par ailleurs, on observe que la fonction syntaxique et sémantique des particules – opérateurs modaux dans une position préférentielle – se maintient dans toutes les langues caribes. L'énumération, la description, l'exégèse et la nature syntaxique des particules épistémiques sont encore à approfondir. Mais on peut déjà faire des observations significatives. Derbyshire (1985) interprète les particules de la langue *hixkaryana* comme des clitiques oscillant entre deux tensions : elles se comportent comme des postpositions et portent sur la phrase entière. Hoff (1986) rappelle l'analyse de Wackernagel des éléments en seconde position dans les langues indo-européennes pour établir la valeur syntaxique des particules caribes qu'il appelle « opérateurs modaux ». À ces éléments en effet est réservée une position fixe, spécifique, après le premier constituant. Hoff les définit comme des clitiques sémantiques. En règle générale, leur dépendance n'est pas phonologique mais sémantique et leur portée est la phrase. La dépendance, l'exclusivité de la première position pour la mise en place des autres éléments et le fait d'être non thématique de façon inhérente sont les conditions de la seconde position. Nous sommes certainement en face de clitiques très particuliers, impliqués dans la sémantique de la phrase entière, formes faibles, pas obligatoirement dépourvues d'accent mais prosodiquement dépendantes (Anderson 1993).

De plus, du point de vue de la syntaxe, les particules de modalité épistémique paraissent signaler un domaine ou une couche de configuration de la phrase. C'est à ce point que la proposition qui vient de Rizzi (1997), un linguiste générativiste, devient alors particulièrement intéressante, car elle concerne l'exploration de la structure interne de la couche complémentaire, celle qui linéairement occupe la périphérie de la phrase. Dans cette couche complémentaire s'abriteraient les relations entre le niveau de la phrase – lexique + flexion – et les autre niveaux superordonnés comme le discours, l'intentionnalité, la conceptualisation. Topique, force illocutoire, définitude, focus peuvent alors être vus comme les constituants de cette couche complémentaire. Les particules modales épistémiques marquent les fron-

tières de ces constituants en exprimant la force illocutoire dont la modulation renvoie, en ultime instance, aux valeurs et aux significations culturelles\*.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON, S. R., 1993, « Wackernagel's revenge: Clitics, morphology and the syntax of second position », *Language* 69, p. 68-98.
- BASSO, E., 1986, « Quoted Dialogues in Kalapalo Narrative Discourse », in : J. Sherzer & G. Urban (eds), *Native South American Discourse*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 119-168.
- , 1987, *In Favour of Deceit. A Study of Tricksters in an Amazonian Society*, Tucson, The University of Arizona Press.
- , 1988, Review of Wallace Chafe and Johanna Nichols (eds), *Evidentiality: The Linguistic Coding of Epistemology*, *American Anthropologist* 90, p. 216-217.
- , 1992, *A brief description of Kalapalo personal affixes, aspect/mood suffixes, auxiliaries and copula, nominalizers, the n- prefix, and other important form classes in the verbal system*. 31 p. ms.
- , 1995, *The Last Cannibal*, Austin, The University of Texas Press.
- DERBYSHIRE, D. C., 1978 « Another Kind of Hearsay Particle in Hixkaryana (Brazil) », *Notes on Translation* 70, p. 8-13.
- , 1979, *Hixkaryana*, *Lingua Descriptive Series*, 1 Amsterdam, North Holland.
- , 1985, *Hixkaryana and Linguistic Typology*, The Summer Institute of Linguistics and The University of Texas Press at Arlington.
- FRANCHETTO, B., 1986, *Falar Kuikúro. Estudo etnolingüístico de um grupo karibe do Alto Xingu*, Tese de Doutorado, PPGAS, Rio de Janeiro, Museu Nacional, UFRJ.
- , 1989, « Forma e significado na poética oral Kuikúro », *Amerindia* 14, Septembre 1989, AEA-CNRS, Paris.
- , 1990, « Ergativity and Nominativity in Kuikúro and Other Carib Languages », in : D. Payne (org.), *Amazonian Linguistics. Studies in Lowland South American Languages*, Austin, University of Texas Press, p. 407-428.
- , 1993, « A celebração da história nos discursos cerimoniais kuikúro (Alto Xingu) », in : Eduardo Viveiros de Castro e Manuela Carneiro da Cunha (orgs.), *Amazônia. Etnologia e História Indígena*, São Paulo, NHII/USP, FAPESP, p. 95-116.
- , 1994, « A ergatividade kuikúro: quadro geral, hipóteses explicativas e uma visão comparativa », *Revista Latinoamericana de Estudios Etnolingüísticos*, vol VIII, año 1994, Lima, Peru, *Linguística Tupi-Guarani/Caribe* (Estudios presentados en el 47 Congreso Internacional de Americanistas, 7-11 de julio de 1991, Nueva Orleans), p. 7-16.
- , 1995, « Processos Fonológicos em Kuikúro : uma Visão Auto-Segmental », in : Leo Wetzels (org.), *Estudos Fonológicos das Línguas Indígenas Brasileiras*, Rio de Janeiro, Editora UFRJ, p. 53-84.
- , 1996, « As línguas Ergativas e a Teoria da Gramática », *Atas do I Congresso Internacional da Associação Brasileira de Linguística (ABRALIN)*, Salvador, ABRALIN-FINEP-UFBA, p. 220-226.

---

\* Cet article a été traduit du portugais par Aurore Monod-Becquelin.

- , 2000, « Rencontres rituelles dans le Haut-Xingu: la parole du chef », in : A. Monod-Becquelin et P. Erikson (orgs), *Les Rituels du Dialogue. Promenades ethnolinguistiques en terres amérindiennes*, Nanterre, Société d'Ethnologie, p. 481-510.
- , 2001, « Línguas e História no Alto Xingu », B. Franchetto e M. Heckenberger (orgs.), *Os Povos do Alto Xingu. História e Cultura*, Rio de Janeiro, Editora da UFRJ, p. 111-156.
- MAIA M., FRANCHETTO Y. D. F. LEITE, M. S. FACÓ & M. D. VIEIRA, 1998, « Comparação de Aspectos da Gramática em Línguas Indígenas Brasileiras ». *DELTA* 14/2, São Paulo, p. 349-376.
- , 1999, « A Estrutura da Oração em Línguas Indígenas Brasileiras », *DELTA* 15/1, São Paulo, p. 1-26.
- HAWKINS, R. E., 1994, « Evidentiality or emotionality in Wai Wai ? », *Revista Latinoamericana de Estudios Etnolingüísticos*, Vol. VIII, Lima, Peru, p. 49-64
- HOFF, B. J., 1986, « Evidentiality in Carib. Particles, Affixes, and a Variant of Wackernagel's Law », *Lingua* 69, p. 49-103.
- PALMER, F. R., 1986, *Mood and Modality*, Cambridge, Cambridge University Press.
- RIZZI, L., 1997, « The fine structure of the left periphery », in : L. Haegeman (ed.), *Elements of Grammar: Handbook of Generative Syntax*, Dordrecht, Kluwer.
- SILVERSTEIN, M., 1993, « Metapragmatic discourse and metapragmatic function », in : J. Lucy (ed.), *Reflexive Language, Reported Speech and Metapragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

ABL	ablatif	INTENS	intensifieur
AG	agent (ergatif)	INST	instrumental
AL :	allatif	LOC	locatif
BÉN :	bénéfactif	MO	marqueur de l'objet
CMPL :	complétude	ONOM	onomatopée
CON :	connecteur	NÉG	négation
CONT :	continuatif	NOMIN	nominalisateur
COP :	copule	PERF	perfectif
DÉIC	déictique	PL	pluriel
EMPH	emphatique	PNCT	ponctuel
ÉP	modalité épistémique	POSS	possessif
FIN	finalité	RÉFL	réflexif
FUT	futur	TEMP	subordination temporelle
HYP	hypothétique	1	1 <sup>re</sup> pers.
IMP	impératif	12	1 <sup>re</sup> pers. pl. inclus.
INES	inessif	13	1 <sup>re</sup> pers. exclus.
INTER	interrogatif	2	2 <sup>e</sup> pers.
INTENT	intentionnel	3	3 <sup>e</sup> pers.

2105

2105

2105

2105

2105

2105

# DISCOURS ET MÉDIATION EN BAKAÏRI (LANGUE CARIBE, BRÉSIL)

Tania C. CLEMENTE DE SOUZA

## INTRODUCTION

Le bakaïri appartient à la branche sud des langues de la famille caribe. Il est parlé par environ 950 personnes réparties dans les deux terres indigènes de Simão Lopes et Santana, situées dans la région centrale du Mato Grosso.

Les données sur lesquelles est basé ce travail proviennent de la langue parlée à Simão Lopez et ont été collectées au cours de six séjours de terrain entre 1984 et 1992<sup>1</sup>.

Le présent travail a pour objet l'étude des marques renvoyant à la catégorie du médiatif<sup>2</sup>. Pour commencer, nous donnerons un bref aperçu des aspects grammaticaux du bakaïri<sup>3</sup>.

## 1. ASPECTS DE LA GRAMMAIRE BAKAÏRI

Un des aspects les plus complexes de cette langue concerne les relations aspecto-temporelles dont la description ne se limite pas à la morphologie, mais s'étend aussi à la syntaxe. Ces relations, qui concernent tout particulièrement les questions de co-référentialité, sont soumises à de fortes contraintes du fait que la langue est syntaxiquement ergative (*cf.* Souza 1994a).

En bakaïri, langue sans marque de cas, l'ergativité se manifeste principalement au niveau du système des marques personnelles. Ce système complexe et le recours à la co-référentialité se combinent pour expliciter et soutenir une structure argumentale ergative. L'expression de l'ergativité dans la langue est concentrée dans les formes verbales. Au niveau syntaxique, celles-ci présentent

---

<sup>1</sup> Nous étudions le bakaïri depuis 1984 et avons réalisé divers travaux présentant différents niveaux d'analyse de la langue : phonologie, morphologie, syntaxe et discours. Nos recherches ont été soutenues par le CNPq et la FAPESP. Parmi les divers travaux réalisés sur le bakaïri, on trouvera des études sur la phonologie (Souza 1995 et 1998), sur la syntaxe (Souza 1994a et 1994b) et sur le discours (Souza 1991, 1994a, 1994c, 1997 et 1998).

<sup>2</sup> Pour un aperçu historique et la définition de cette catégorie, voir Guentchéva (1996).

<sup>3</sup> Nous utilisons ici la transcription phonétique des données.

une diversité de marques qui confirme le principe de base de l'ergativité : un parallèle entre l'objet direct d'un verbe transitif et le sujet d'un verbe monovalent face au sujet d'un verbe transitif. C'est là un trait permettant de postuler une ergativité syntaxique autour de laquelle s'organise la morphologie verbale.

En ce qui concerne les marques personnelles, elles se répartissent en trois paradigmes :

1. Les marques personnelles pour les verbes intransitifs qui concernent la majorité des verbes à un argument, quelle qu'en soit la nature (verbes de mouvement, de changement d'état, ergatifs, etc.) ;
2. Les marques pour les verbes transitifs qui indiquent toujours le patient et distinguent une 3ème personne pour les animés et une 3ème personne pour les inanimés;
3. Les marques pour les verbes transitifs avec un double accord.

Quant à l'emploi de ces marques, on notera que le préfixe correspondant à l'objet est identique à la marque du sujet des verbes intransitifs. Par ailleurs, pour les verbes transitifs, selon l'aspect et le temps du verbe, on a soit la marque de l'objet seule, soit la marque de l'objet et celle du sujet du verbe transitif. De plus, aussi bien pour les verbes transitifs que pour les verbes intransitifs, il est possible que les deux marques soient absentes dans les constructions impersonnelles et dans celles à valeur générique. Il s'agit donc bien d'un système ergatif-absolutif.

Dans la mesure où le patient est l'élément toujours marqué, on peut dire que la fonction de ce système ne se limite pas à la présentation des indices référentiels. En effet, cette fonction s'étend aux catégories fonctionnelles en indiquant dans le verbe les marques de cas non présentes dans le nom et en englobant la co-référentialité ainsi que les constructions de mouvement et de contrôle.

Du point de vue adopté ici, celui de la syntaxe, la discussion sur l'ergativité doit, à un certain moment, ne pas prendre en compte la nature de la structure argumentale dans une langue ergative. La définition de l'objet direct et du sujet des verbes monovalents comme arguments internes n'est pas sans implication pour la structuration syntaxique prise comme un tout.

Une langue ergative, telle le bakaïri, qui n'a pas de marques casuelles, exprime l'ergativité par le biais de la syntaxe, dans la mesure où la coréférentialité, le contrôle et la co-indexation entre un terme explicite et une catégorie vide dans un autre énoncé répondent aux spécificités requises par la structure argumentale. Autrement dit, aucun de ces procédés grammaticaux comprenant des termes de nature syntaxique différente – comme le croisement de sujets différenciés et le croisement du sujet du verbe transitif avec le complément du même verbe – ne peut se manifester.

## 2. MÉDIATION ET FORMES DU DISCOURS RAPPORTÉ

La notion de discours rapporté utilisée ici englobe le discours direct, le discours indirect et une structure clivée propre au bakaïri que nous appelons *discours clivé* (cf. Souza 1994b).

Dans nos études sur la syntaxe du bakaïri (Souza 1994a et b), nous avons souligné le fait que le discours indirect n'existe pas. On a, à la place, soit un processus de clivage où la structure du discours indirect se défait, soit l'une des formes du discours rapporté : le discours direct. Ainsi, l'affirmation, selon laquelle le discours direct et le discours indirect sont deux variantes morpho-syntaxiques reliées par des règles de transformation ne tient pas dans le cas du bakaïri<sup>4</sup>.

Ce qui nous intéresse ici, c'est de montrer qu'en bakaïri il y a non pas dissociation entre discours direct et discours indirect, mais absence de discours indirect. Ce fait nous autorise à rejeter les règles transformationnelles qui relieraient les deux types de discours rapporté. L'absence de discours indirect en bakaïri sera établie en recourant à la spécificité de la non-personne dans la construction du discours rapporté. C'est là un fait pertinent qui permet de comprendre pourquoi la langue n'utilise pas le discours indirect.

Si l'on prend la définition de discours indirect comme discours de **L-R** sur la parole de **l-r** (cf. Authier 1978, p. 5)<sup>5</sup>, on s'aperçoit qu'en bakaïri, une telle relation ne peut pas se réaliser. En effet, dans cette langue, la personne qui parle – le « je » du discours (**L**) – fait toujours une déclaration sur quelque chose ou quelqu'un, sur une non-personne, et non sur un locuteur et son discours. C'est pourquoi il ne saurait y avoir d'identification de **L-R** à **l-r**. Même lorsqu'un locuteur parle de lui-même, il le fait sous forme de discours direct. Il ne peut donc pas y avoir de superposition de locuteurs : **L** ne parle pas de la parole de **l**, mais d'une non-personne ; **L** délègue toujours à **l** son statut de locuteur à travers la citation directe.

Par conséquent, lorsque l'on a un locuteur<sup>6</sup> à la 3ème personne, **L** ne peut pas utiliser ou assumer la position énonciative de **l**. Lorsque l'on attribue à une troisième personne le statut d'énonciateur, il est implicitement « je » et il prend la place d'une personne, aussi le locuteur utilise-t-il le discours direct. Ces observations permettent de comprendre aussi bien le fait qu'il n'y a pas de discours indirect en bakaïri que d'autres phénomènes, comme par exemple

<sup>4</sup> Cependant, étant donné qu'en bakaïri, la syntaxe ergative impose des contraintes à la co-référentialité, on peut postuler que l'absence de discours indirect est compensée par la syntaxe, et défendre l'idée que, pour d'autres langues, il s'agit bien de variantes morpho-syntaxiques. Nous poursuivons actuellement une étude sur cette question.

<sup>5</sup> « - L'acte d'énonciation **E** où est produit cet énoncé, et qui est caractérisable, par [...] un locuteur **L**, un récepteur **R** [...] ;

- un autre acte d'énonciation **e**, caractérisable par [...] un locuteur **l**, un récepteur **r** [...] ».

<sup>6</sup> Pour les notions de locuteur et d'énonciateur, nous utilisons la conception de Ducrot (1984) qui définit le locuteur comme responsable de l'acte d'énonciation dans la mesure où c'est à partir de son point de vue que nous instaurons du sens et, de ce fait, l'énonciation.

l'occurrence du médiatif avec des faits rapportés au discours direct à la 1ère personne. C'est ce que nous nous proposons de décrire ci-après.

## 2.1. Discours direct

Examinons les exemples suivants :

- (1) « João a dit à Maria qu'il allait faire le panier. »  
*João ani-ge : Marã-rã koga ãyedile tãise ura kele*  
 João 3-dire Maria-pour panier faire Futur je dit-on  
 « João a dit à Maria : "je vais faire le panier" dit-on. »
- (2) « João a dit qu'il avait vu Pedro. »  
*João ani-ge : Pedru s-e-da kele*  
 João 3-dire Pedro 1.Sujet/3.Objet-voir-Passé dit-on  
 « 'João a dit : "j'ai vu Pedro" dit-on. »
- (3) « João dit que Pedro a rencontré Augusto hier. »  
*João ani-ge : Pedru n-io-dai Augustu kopai'lâga kele*  
 João 3-dire P. 3.Objet-trouver-Passé A. hier dit-on.  
 « João a dit : "Pedro a rencontré Augusto hier" dit-on. »

Dans ces exemples, on constate, en termes de discours rapporté, la répétition de la parole de I ; l'apport de la parole de L est cependant bien plus important. En effet, L reproduit, cite les paroles de I, ce qu'il indique à travers une autre parole (de I') : *kele* « dit-on ». L'absence de marque de 3ème personne dans le verbe *dicendi* (*kele*) est la marque de non-assertion : L n'est pas responsable du contenu de l'énoncé rapporté, c'est-à-dire de la parole de I. De ce fait, il ne parle pas du discours de L.

Prenons l'exemple suivant :

- (4) « João; a dit qu'il; avait vu Pedro. »  
*João ani-ge : mākã Pedro n-e-da kele*  
 3.dire il P. 3-voir-Passé dit-on  
 « João; a dit : "il; avait vu Pedro" dit-on. »

Ici, « João » et « il » ne sont pas co-référents. Le pronom « il » est un élément référentiel, un élément du discours. En bakaïri on ne peut donc pas attribuer à une non-personne la place du « je », place d'un énonciateur, à moins de le faire par un procédé de transposition de la 3ème à la 1ère personne, au moyen du discours direct.

Avec la 1ère personne c'est l'inverse qui se produit. La parole de I (= 1ère personne) renferme une déclaration sur elle-même. Dans ce cas, le statut du « je »-personne est également « celui dont quelqu'un (= je) parle », c'est-à-dire qu'il est identique à celui d'une non-personne. Il s'agit donc toujours du même procédé que celui présenté ci-dessus : le discours direct.

- (5) « J'ai dit à João que j'allais faire le panier. »  
*au-ge aze joão-rã : koga āyedile tâise ura au-ge-le*  
 1-dire je João-à panier faire Futur je 1-dire-Médiatif  
 « J'ai dit à João: "je vais faire le panier". »
- (6) « J'ai dit que j'avais rencontré le jaguar près du fleuve. »  
*au-ge aze : udodo s-e-da paru iwagepa ura u-ge-le*  
 1-dire je jaguar 3.trouver-Passé fleuve près de je 1-dire-Médiatif  
 « J'ai dit : "j'ai rencontré le jaguar près du fleuve". »

Dans les exemples à la 1ère personne<sup>7</sup>, il arrive qu'il n'y ait pas co-occurrence des pronoms *aze* et *ura* « je », que l'on trouve dans les exemples (5) et (6) ci-dessus, mais l'expression *ura ugele* (~ *augele*) « je dis », forme d'assertion d'un fait relaté, est obligatoire en fin de phrase :

- (7) « J'ai dit que j'allais à Rio de Janeiro. »  
*u-dāle : Rio de Janeiro-rã u-ge-le*  
 1-aller Rio de Janeiro-à 1-dire-Médiatif  
 « J'ai dit : "je vais à Rio de Janeiro". »
- (8) « Ah ! comme Maria a peur! », dis-je. »  
*ah Maria adapāedile ugele*  
 « J'ai dit : "ah! comme Maria a peur". »

Un autre fait notable dans les exemples à la 3ème personne concerne la double présence du verbe *dicendi* : en début de phrase, où il présente une flexion de personne, et en fin d'énoncé, quand il ne porte pas de marque de personne. De plus, en fin d'énoncé, il est accompagné du suffixe *-le* qui, d'après notre analyse, semble correspondre à un médiatif.

La double occurrence du verbe *dicendi* recouvre deux fonctions. En début d'énoncé, il introduit la voix de I sous forme de discours direct ; à la fin, il exprime aussi bien l'assertion que la médiation d'un dire. L'assertion apparaît avec les marques de personne (ex. (5)-(8)) ; la non-assertion n'a pas de marque de personne (ex. (1)-(4)). Quant à la médiation, elle est exprimée par le suffixe *-le*. Chaque fois que quelqu'un rapporte la parole d'autrui ou énonce des faits dont il n'a pas été témoin, le suffixe *-le* apparaît puisque les faits sont narrés par un locuteur qui intervient au moment du récit<sup>8</sup>. Il est important de signaler le fait que même les discours énoncés à la 1ère personne portent à la fois les marques d'assertion et celles de médiation, ce qui ouvre la discussion sur la fonction d'assertion du dire et sur la présence du médiatif.

<sup>7</sup> Nos données, provenant d'informateurs différents, contiennent deux formes pour l'expression « je dis » : *augele* et *ugele*. Peut-être s'agit-il de variantes dialectales.

<sup>8</sup> Nous discuterons plus loin l'existence de deux autres locuteurs, parmi lesquels on inclut un locuteur virtuel – mythique ou historique.

En ce qui concerne l'assertion, dans un énoncé à la 1ère personne, on peut mettre en doute sa définition en tant que simple acte de témoignage ou de constatation : si quelqu'un raconte ce qu'il a fait, il est indiscutable qu'il en a été témoin. Dans ce cas, pourquoi marquer ce témoignage en tant que tel, ou médiatiser sa parole en prenant de la distance (ex. (5)-(8)) ?

Dans la perspective théorique où je me place – celle de Bakhtine et de Pêcheux – les formes de l'assertion sont des actes de parole de nature idéologique qui établissent la place énonciative des interlocuteurs comme socialement déterminée. Si l'on pense à la nature dialogique du langage (Bakhtine 1990), le dialogue n'est pas conçu comme une simple chaîne communicative entre un émetteur et un récepteur. On a plutôt un jeu de paroles ritualisées qui, par les marques d'assertion, suscite l'engagement de l'interlocuteur, lequel a une réaction définie *a priori* par l'énonciateur. Quand on affirme le dire – et ce n'est pas seulement une question d'assertion ou de témoignage – on attribue une valeur de vérité à ce qui est dit. Ceci ne permet pas à l'interlocuteur de mettre en doute – explicitement du moins – ce que dit l'autre (ceci a une conséquence fondamentale sur la véracité et la perpétuation des mythes, comme nous en débattons plus loin).

Dans de nombreuses langues indigènes, l'attestation du dire est récurrente (Souza 1991, 1994b). Les Récits, les narrations, les déclarations sont toujours accompagnés de marques d'attestation qui, en engageant l'allocutaire dans l'assertion du dire rapporté, ouvrent l'espace du « tu » à l'intérieur de l'énoncé, garantissant ainsi l'échange linguistique qui se réalise dans le processus de communication. Ce fait est clairement compatible avec la structure du discours direct (et du discours clivé) mais non avec le discours indirect. Ce sont donc des raisons d'ordre pragmatique qui rendent compte des faits de langue.

En ce qui concerne la médiation, si l'on reprend ce que nous avons dit précédemment à propos du fait que la 1ère personne peut assumer la place d'une autre personne, il nous faut aller plus avant dans notre analyse. Notre certitude que le « je » dont parle implicitement le « je »-personne correspond à une non-personne est renforcée par le fait que le discours direct, *même à la 1ère personne*, recourt aux marques d'assertion et de médiation : *augele* « je dis, j'atteste et me distancie ». Même structure pour le discours direct à la 3ème personne (ex. (1)-(4)) où le verbe « dire » apparaît sous deux formes différentes : *anige* et *kele*. La première, parce que fléchié (*a-* marque de 3ème personne), confirme le statut de citation du discours direct et garantit qu'il s'agit bien des paroles de *l-r*. La seconde, sans marque de personne, révèle que *L* n'atteste pas la véracité du contenu cité<sup>9</sup>. Les deux formes – *augele* « je dis » et *kele* « il dit » – contiennent le suffixe *-le*, marque du médiatif.

<sup>9</sup> On peut discuter, dans le cadre de la grammaire philosophique par exemple, le fait que la représentation du discours direct serait celle de l'exactitude, de la fidélité, confirmées par la reproduction littérale des paroles. La reproduction littérale, si tant est qu'elle apparaisse, n'implique pas en réalité la fidélité. La nécessité d'attester le dire, soit à la 1ère, soit à la 3ème personne, disqualifie le présupposé de la fidélité.

Dans la mesure où le bakaïri ne prévoit pas dans le discours direct la co-référence entre un locuteur (**I**), représenté par un nom, et un pronom de 3ème personne, comme c'est le cas dans l'exemple (4), on peut conclure que lesdits pronoms de 3ème personne sont de deux natures. La non-personne correspond aux éléments référentiels<sup>10</sup>, lesquels indiquent toujours une réalité objective, c'est-à-dire une réalité hors de l'instance énonciative. Les référents parlent des êtres du monde, dans l'univers du discours, et s'appliquent toujours à quelque chose, même lorsque l'énonciation contient un autre « il » (ex. (4)). Cependant, lorsque, avec un discours direct, on attribue à un pronom de 3ème personne la place de l'énonciateur, cette place ne se confond pas avec celle de la non-personne et atteste ainsi non seulement la double nature du pronom de 3ème personne, mais aussi la possibilité pour une non-personne de devenir une instance d'énonciation. C'est pour cette raison que le discours rapporté en bakaïri se présente toujours sous la forme de discours direct.

C'est peut-être pourquoi, en (4), « João », en tant que personne qui énonce, ne peut pas être associé à une non-personne. En effet, la co-indexation entre João et *mākā* « il » est impossible à établir. *mākā* « il », qui réfère à quelqu'un hors du discours, n'est pas relié à la personne qui énonce. Les deux plans – énonciation et référentialité – ne doivent pas être confondus dans l'analyse grammaticale du bakaïri. La jonction de ces deux plans se fait alors par la mise en œuvre du discours direct qui, ayant un statut de citation, permet de les intégrer globalement dans l'organisation discursive, mais les différencie sur le plan énonciatif et lexical.

Ces considérations s'appliquent aussi aux exemples (5)-(8) et permettent d'expliquer la présence du médiatif à la 1ère personne. Quand cette dernière rapporte ses propres actes, elle distingue deux rôles : celui du locuteur en général (**L**) qui produit l'acte de parole comme un tout, et celui du locuteur particulier (**I**) dont la parole est rapportée par quelqu'un d'autre. Nous avons là, à vrai dire, l'association d'actes énonciatifs à deux moments temporels distincts : comme si la première personne s'installait à la place d'une personne qui rapporte ce qu'elle avait entendu dire de l'autre. Les plans de l'énonciation sont différents : dans un premier temps, la première personne signale à quelqu'un qu'elle va faire quelque chose ; dans un deuxième temps, elle rapporte à cette personne ce qu'elle avait dit auparavant, c'est-à-dire qu'elle reproduit son propre acte énonciatif. Cette transmutation implicite de rôles attribuée à la personne dont l'acte énonciatif est reproduit la même visée référentielle que celle qui est attribuée à une troisième personne (une non-personne dans la terminologie de Benveniste).

La distinction entre les deux plans évoqués ci-dessus et l'existence de cette transmutation sont confirmées par la présence de deux marques pour le pronom

<sup>10</sup> Le bakaïri possède un système de référentialité complexe dans lequel huit formes (animé/inanimé) permettent la référence à la non-personne et trois déictiques supplémentaires permettent la référence à l'espace-temps.

de 1ère personne<sup>11</sup> : *aze* « marque du “je” qui énonce » et *ura* « marque du “je” dont le rôle est de certifier (ou non) son propre dire ». C’est dans cette perspective que nous concevons l’existence d’un troisième locuteur (1’). La jonction de ces deux plans et des rôles différents du locuteur se matérialise avec le médiatif<sup>12</sup>.

On voit que la fonction du médiatif peut être bien plus complexe que la simple médiation entre interlocuteurs. Ainsi, à partir du point de vue que nous adoptons, le médiatif en bakaïri ne sera pas limité aux seuls récits à la 3ème personne. Cela nous permettra de justifier la présence de séries distinctes de pronoms : *ura* et *aze* « je », *âma* et *maze* « tu ».

L’explicitation du fonctionnement du discours direct en bakaïri permet de comprendre le fonctionnement de l’acte énonciatif comme un tout. Cela signifie que la portée de *kele* « c’est lui qui dit » et de *augele* « c’est moi qui dis » doit être étendue à tous les énoncés qui sont en dehors du cadre du discours direct. Ceci s’applique également au discours clivé que nous présentons ci-dessous.

## 2.2. Discours clivé et discours direct

Dans la description que nous avons faite du bakaïri (Souza 1994b) nous soutenions que le discours clivé, forme dérivée du clivage syntaxique proprement dit, rend compte de tout le processus de subordination dans la langue, et des structures complexes où apparaissent des discours rapportés à l’intérieur de discours eux-mêmes rapportés. C’est le cas, par exemple, des narrations mythiques et historiques qui racontent aujourd’hui des faits ayant eu lieu dans un passé lointain et nécessitant un processus de double assertion.

Ainsi, dans le mythe *udodo pajika* « le jaguar et le tamanoir » (texte narratif de seize minutes), le narrateur reproduit sous forme de discours direct les dialogues des deux personnages :

(9) *kâ mǎe idâle iwâta! ke-le mǎkâ pajika*  
 là tapir aller ami dire-Médiatif le tamanoir  
 « “C’est là que le tapir va, mon ami !” dit le tamanoir. »

(10) *y-uno eni-ge kele udodo*  
 3-sang sucer-Impératif dit jaguar  
 « Suce son sang !” dit le jaguar. »

On note que toute la narration est au discours direct avec *kele*, marque de non-assertion. Mais à la fin de chaque situation narrée, vient une fois de plus la parole du narrateur (Locuteur), sous forme de discours clivé. Observons l’exemple (11) ci-après :

<sup>11</sup> On a également deux formes pour le pronom de 2ème personne : *âma* et *maze* .

<sup>12</sup> Dans une perspective différente de celle de Ducrot, Desclés & Guentchéva (2000) font la distinction entre locuteur, énonciateur et médiateur.

Contexte : Ayant réussi à tuer le tapir, le jaguar saute sur ce dernier pour en boire le sang. Au tamanoir qui s'approche, il ordonne de sucer lui aussi le sang. Le locuteur observe alors :

- (11) *ah nei n-enewo-bâra mâka pe yunon-epâgüewâ-bâra*  
 ah! pas 3-sucer-Négation il Onom. sang3-salir-Négation  
*pe pe awile kulâ (élément clivé) tâ-ke-ho-ze-ma*  
 Onom. Connectif mensonge Agent-dire-Instrumental-Aspect-Focus  
 « Mais il ne suce rien. Il ne fait que tremper sa langue dans le sang. Il ne l'a pas salie non plus. Il trempait seulement sa langue, pour tromper. C'est [élément clivé] ce qu'ils racontent. »

Dans l'expression *tâ-ke-ho-ze-ma* « ils racontent », on remarquera la présence de la marque de l'instrumental *-ho-* qui montre que le contenu clivé par focalisation est l'objet de *-ke-* « dire ». *Tâ-ke-ho-ze-ma* « C'est ce qu'ils racontent » explicite le fait que le narrateur du mythe dégage sa responsabilité vis-à-vis des faits et l'attribue à un autre locuteur d'un autre temps : le temps mythique.

On en conclut aussitôt que les marques de clivage – c'est le cas de l'exemple présenté, illustré par la marque *-ho-* (instrumental) – sont également des expressions du médiatif. La différence entre les marques du clivage et la marque *-le-*, illustrée dans les exemples précédents, est d'ordre temporel : *-le-* marque le moment de l'énonciation alors que les marques du clivage indiquent le temps mythique ou historique de l'énonciation. Dans les narrations mythiques, riches en dialogues, on rencontre très fréquemment ces deux niveaux d'énonciation.

Dans les récits historiques, il y a peu de dialogues, mais la présence de la structure que nous appelons discours clivé est récurrente. Par exemple, dans le récit de la migration du Xingu, le discours clivé ponctue toute la narration. Dans ce récit, il n'y a ni intrigue ni de trame, juste l'énumération d'une série d'événements qui ont marqué la venue au Xingu de l'ethnologue Von den Steinen, accompagné d'un Bakaïri, nommé Kuikare, et dont la mission était de sauver de l'extinction les Bakaïri non contactés ou « sauvages ». Ces faits remontent à un passé assez lointain ; et même s'ils n'ont pas eu lieu dans un temps mythique, la structure est la même. Cette structure est marquée dans les narrations par le discours clivé. On retrouve des segments de discours clivé dans quatre passages du récit. Nous ne présenterons que celui qui illustre l'arrivée de Von den Steinen.

Contexte : Voyant arriver Kuikare et Von den Steinen accompagné de son chien, les Bakaïri sont terrorisés à la vue de l'animal qu'ils prennent pour une espèce inconnue de jaguar :

- (12) *âs-eane-dile-mo kaxoru egâ y-ita-dile-mõ udodo*  
 Inverseur-peur-Aspect-Pl. chien regarde 3.Sujet/3.Objet-peur-Passé-Pl. jaguar

*ke-wa-dïle-mo*

dire-Complément-Passé-Pl.

« Ils eurent peur du chien. Regarde! ils prirent peur. Ils crurent que c'était un jaguar. »

*âku-le-mo!*

monter-Médiatif -Pl.

*ãwto-ra*

roucou-dans

*mã.rin*

Indéfi

*kâdâkerâ-wâga*

coton-dans

*ãwto*

roucou

*se*

*âwe-le*

branche descendre-Médiatif

« C'est pour cela qu'ils grimperent dans le roucouyer, dans le cotonnier. La branche du roucouyer s'affaissa. »

*ã-ye-dïle-mo*

3.Sujet/Objet-faire-Passé.Pl. Agent-dire-Instr.-Aspect-Focus

*tâ-ke-ho-ze-ma*

« On dit que c'est ainsi qu'ils firent. »

Dans cet exemple, il est important de noter que l'expression *tâkehozema* « ils racontent », la même que dans l'exemple précédent, avec la marque de l'instrumental *-ho*, focalise sur l'objet du récit (la réaction des Bakairi à la présence de Von den Steinen et de son chien). Autrement dit, la médiation peut signifier aussi bien une prise de distance à propos de ce qu'on raconte qu'une prise de distance par rapport aux personnes dont on dit quelque chose, ce qui permet d'inférer que ces personnes ne sont pas connues du locuteur.

En (12) on observe de plus la marque du médiatif *-le* affixée à des verbes autres que des verbes *dicendi*. C'est le cas pour *âkulemo* (*aku-* « monter », *-le* Médiatif, *-mo* Pluriel) « [ils] grimperent », et *âwele* (*awe-* « descendre », *-le* Médiatif) « [la branche] s'affaissa ». Il semble qu'il y ait là une distribution des marques du médiatif indiquant une fois de plus différents niveaux de distanciation. Dans les expressions comprenant des marques de clivage, le locuteur rapporte le récit à un autre temps et, par conséquent, à un autre locuteur (mythique ou historique). En (11), nous avons montré le rôle du locuteur qui, rapportant les dialogues de personnages actuels, prend en charge le récit de la trame du mythe au moment de l'énonciation. En (12), comme il n'y a pas de dialogues, le locuteur reprend des faits qui se sont produits dans un passé lointain et les réactualise dans son récit. En d'autres termes, le locuteur se présente comme composé de plusieurs locuteurs, ce qui atteste, en bakairi, une structure polyphonique assez complexe.

Pour mieux comprendre la fonction du discours clivé dans les processus d'assertion et de médiation discursive, nous porterons notre attention sur le phénomène de polyphonie du locuteur, tel qu'analysé par Ducrot (1984) entre autres. À partir de la spécificité des formes d'assertion, mises en relation avec celles du discours rapporté, on peut constater en bakairi l'existence non seulement de deux (comme le prévoit Ducrot) mais de trois ou quatre locuteurs potentiels (Souza 1994). Parmi ces quatre locuteurs, 1<sup>o</sup> et 1<sup>o</sup> peuvent être main-

tenant interprétés comme deux médiateurs **m'** et **m''** (Desclés et Guentchéva 2000).

Les marques d'assertion indiquent le niveau d'intervention, quand il devient clair que **L** restitue de fait une situation d'énonciation, au point que c'est à un autre locuteur, un locuteur-personne (différent de **L** et de **I**), que l'on attribuera la responsabilité de l'attestation. On instaure alors un autre plan d'interlocution, en plus des deux autres déjà mis en place par le discours direct. Ce sont des paroles dans les paroles d'un autre et ce sont aussi des discours rapportés dans des discours rapportés, insérés dans une chaîne qui rend possible l'existence de trois locuteurs<sup>13</sup>. Dans un premier temps, on parlera de trois locuteurs : **L**, le « je » du discours comme un tout ; **I**, l'auteur du contenu rapporté ; **I'**, auquel renvoient les formes d'assertion. Les marques d'assertion finissent par établir un jeu de trois niveaux d'interlocution, ce qui donne, pour le bakaïri, un schéma de discours direct plus complexe :

**{L-R / I - r / I' (m') - r' (...)} I'' (m'') - r''**

Dans chaque texte bakaïri, les voix de quatre locuteurs sont perçues. La voix de **L** couvre la totalité du discours dans la mesure où il est l'auteur des paroles. L'énoncé comprenant la partie rapportée est la responsabilité de **I**. Les marques d'assertion, y compris celles du verbe *dicendi* correspondent à **I'** lorsqu'elles ne réfèrent plus à un locuteur déterminé – *kele* « il dit » ; *kelemõ* « ils dirent » – et à **I''** lorsqu'elles indiquent un locuteur mythique ou historique dans le cas du discours clivé – *tâkehozema* « c'est ce qu'ils disent ». Il est intéressant d'observer qu'aucune marque de personne n'est affixée à ces formes verbales, mais qu'il apparaît dans les deux dernières – qui ne renvoient pas à un énonciateur déterminé – une marque d'agent ou de participant actif<sup>14</sup> (*tâ-(t-)*) identifiant l'agent d'un énoncé historiquement indéterminé : un mythe ou récit historique.

Cette marque d'agent dont l'identité n'est pas précisée, jointe à la marque de médiation du discours clivé et au fait d'être en relation avec un temps mythique ou historique, a pour fonction de garantir la véracité des événements rapportés et produit un effet d'assertion historique. L'absence de marque de personne indique une non-assertion de la part de **I' (m')** qui a seulement le statut d'énonciateur récupérable dans le discours. Dans le cas de textes rapportés par un auteur indéterminé, c'est à **I'' (m'')** – locuteur mythique ou historique – qu'incombe la non-assertion, marquée par l'absence de marque de personne. On voit ici la différence de visée d'assertion entre **I'** et **I''** : la première se limite à l'énoncé rapporté au discours direct ; la seconde, limitée au récit historique d'origine indéterminée, reprend des paroles et des attitudes de personnages fictifs ou réels. Il convient de répéter ici que des marques

<sup>13</sup> A ce propos on se reportera aux exemples (5) à (8), à la 1ère personne, qui illustrent les deux positions différentes des locuteurs : celui qui rapporte et celui qui asserte.

<sup>14</sup> Dans Souza (1994b), nous utilisons la référence tripartite : agent/patient et participant actif.

grammaticales distinctes correspondent à ces deux locuteurs : l'absence de marques de personne dans le verbe « dire » correspond au locuteur-personne, à l'autre locuteur correspond, outre l'absence de marques, une marque d'agent (ou de participant actif) (*tâ-*). A cette différence grammaticale correspond une différence de fonctionnement de ces deux formes dans la structure discursive. La parole de **I'** recoupe la parole contenue dans le discours cité (à l'intérieur de **I-r**) ; la parole de **I''** instaure des recouvrements dans le texte pris comme un tout et le segmente à partir des passages rapportés. C'est à l'intérieur de ces passages que se trouvent les trois niveaux d'interlocution .

Ce type de discours a pour fonction de garantir la véricité des faits rapportés et permettre leur transmission dans le groupe ; ainsi se perpétuent les mythes, les croyances, les dogmes, les tabous, la musique, l'histoire, les institutions. Ce fonctionnement discursif est le produit de la non-assertion dans la mesure où les structures non assertives présupposent un locuteur (historique ou mythique) exprimé par une marque d'indétermination (*t-* ~ *tâ-* personne indéterminée). Ces structures présentent des récits à l'intérieur de récits (quelqu'un raconte aujourd'hui, ou quelqu'un a raconté dans un passé lointain) et sont, pour cette raison, polyphoniques. Il s'agit d'une polyphonie qui réaffirme, aujourd'hui, des faits passés (la voix de **I**), mais sous une forme indéterminée (la voix de **I''**). Les structures énonciatives de ce type de construction apparaissent ainsi comme « le choc de deux attitudes antagonistes », l'une positive, l'autre récusant la première (Ducrot 1984), où la non-assertion n'institue pas une négation grammaticale mais une négation sémantique (une réfutation). La forme de l'indétermination (*t-* ~ *tâ-*) finit alors par être la marque propre de l'attestation : aujourd'hui aucun locuteur ne peut être identifié comme l'auteur de ces discours rapportés, c'est la raison pour laquelle l'assertion du fait relaté est renvoyée à un locuteur mythique (**I''**). C'est dans ce cadre que se définit le discours clivé dans l'instance du médiatif : il s'agit de paroles qui, dans une chaîne continue de reproduction et de perpétuation, s'affirment comme des discours fondateurs et historiques – ainsi les mythes qui (ré)instituent l'origine cosmologique du groupe, ou les récits qui fondent et actualisent l'histoire du groupe. Ces discours se répètent parce que *tâkehozema mawānka* « on a entendu dire ».

### 3. CONCLUSION

Cette première approche des marques de médiation en bakairi met en évidence des aspects importants pour une étude globale de la langue et pour une réflexion sur la catégorie du médiatif (Guentchéva 1996).

La distinction entre assertion et médiation est immédiatement perceptible en bakairi. Elle met en évidence la valeur modale de la forme *-le*, selon qu'elle dénote soit le connu rapporté par une tierce personne et manifesté par le discours clivé, soit un événement, généralement admis ou transmis par la tradi-

tion. Dans cette perspective, ces deux marques nous ramènent à deux temporalités distinctes : l'une ponctuelle, l'autre, plus ontologique et/ou historique.

L'étude du médiatif en bakaïri nous a permis de trouver un moyen pour décrire le suffixe *-le* que nous n'avions pas réussi à classer de façon satisfaisante dans le cadre des formes aspecto-temporelles. De plus, la description du discours clivé acquiert une nuance différente de celle indiquée dans Souza (1994).

Une étude plus approfondie du médiatif en bakaïri ouvrira certainement d'autres perspectives à la discussion. Elle permettrait par exemple de voir dans le mouvement de clivage plus qu'un simple procédé discursif, comme c'est le cas du mouvement de focalisation, et de le projeter dans une visée de la médiation du dire en montrant ainsi toute une gamme de valeurs que ce mouvement crée dans l'ordre du discours.\*

## BIBLIOGRAPHIE

- AUTHIER, J., 1978, « Les formes du discours rapporté. Remarques syntaxiques et sémantiques à partir des traitements proposés », *D R L A V*, papier n° 17, Paris, Univ. Paris VIII.
- BAKHTINE, M., 1990, *Marxismo e Filosofia da Linguagem*, São Paulo, Hucitec.
- BENVENISTE, E., 1966, *Problèmes de linguistique Générale*, Paris, Gallimard.
- DESCLES, J.-P. et Z. GUENTCHEVA, 2000, « Enonciateur, locuteur, médiateur », in A. Monod-Becquelin & P. Erikson (eds), *Les rituels du dialogue*, Nanterre, Société d'Ethnologie, p. 79-114
- DUCROT, O., 1984, *Le Dire et le Dit*, Paris, Edition de Minuit, Paris.
- GUENTCHÉVA, Z. (éd.), 1996, « Introduction », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, (BIG 35), p. 11-18
- SOUZA, T.C.C. DE, 1991, « Perspectivas de Análise do Discurso numa língua indígena: o Bakaïri Carib », in E. Orlandi (org.), *Discurso indígena materialidade linguística e movimento de identidade*, Campinas, Editora da UNICAMP.
- , 1994a, « The Syntax of an ergative language: Bakaïri (Carib) », *Revista Latinoamericana de Estudios Lingüísticos* (Peru).
- , 1994b, *Discurso e Oralidade Um estudo em língua indígena*, Thèse de doctorat (non publiée), Campinas (Brésil), Unicamp.
- , 1994c, *Gestos de Leitura em Sociedades de Oralidade*, (non publié).
- , 1995, « O traço sonoro em Bakaïri (Carib) », in Leo Wetzel (Org.), *Estruturas fonológicas das línguas indígenas brasileiras*, Editora da UFRJ.
- , 1997, « Referencialidade e enunciação em Bakaïri (Carib) », *Actas de las III Jornadas de Lingüística Aborigen*, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Buenos Aires.
- , 1998, *Gestos de Leitura em Línguas de Oralidade*, in E. Orlandi (org.), *A leitura e os leitores*, Editora Pontes.
- , 1999, « Discurso e Oralidade Um estudo em língua indígena », Niterói (Publicações do Mestrado em Comunicação Imagem e Informação-UFF).
- VON DEN STEINEN, K., 1892, *Die Bakaïri Sprache*, Leipzig.

\* Texte traduit du portugais par Odile Lescure.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7

8

9

10

11

12

13

14

15

16  
17  
18

# ASPECTS DE LA MODALITÉ ÉPISTÉMIQUE EN TICUNA

Marília FACÓ SOARES

L'objectif de cet article est de présenter quelques aspects de la modalité épistémique en ticuna, langue tonale<sup>1</sup> considérée comme isolée et parlée par une population importante (environ 35 000 personnes) qui occupe une aire répartie sur trois pays : Brésil, Colombie et Pérou. Le point de départ de notre analyse est le récit d'un événement véridique raconté en juillet 1997, devant une assistance nombreuse, par une personne dont le père avait été le témoin oculaire d'un fait historique : la mort de Curt Nimuendaju, ethnologue de renom qui a joué un rôle important dans l'histoire de l'ethnologie du Brésil<sup>2</sup>. Cette analyse a aussi pour but de préciser le degré de grammaticalisation des phénomènes relevant de l'expression de la modalité épistémique en ticuna.

## 1. NOTES GRAMMATICALES SUR LA LANGUE TICUNA

Le ticuna est une langue de type nominatif-accusatif. Elle est fondamentalement de type « verbe final » et l'ordre syntaxique de base est SOV (Soares 1992: 114), mais elle est assez flexible quant à l'ordre des mots.

Dans l'ordre SOV, l'objet ne reçoit pas la marque de cas, par ailleurs obligatoire, et l'indice personnel sur le verbe se rapporte au sujet<sup>3</sup>, ce dernier pouvant aussi être hors du verbe sous sa forme nominale et marqué comme topique<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour la présentation des données, nous utilisons ici l'écriture adoptée par les Ticunas qui vivent du côté brésilien. Le ton n'y est pas noté.

<sup>2</sup> Curt Nimuendaju, de son vrai nom Curt Unkel, naquit en 1883 à Iéna, Allemagne. Il arriva au Brésil en 1903, où il se consacra à l'étude et à la cause des peuples indiens. Il fut adopté par les Guarani en 1906 sous le nom de Nimuendaju (*Nimuendaju* = *muendá* : « faire » (*mō*), « habitation » (*endá*)), son nom officiel au moment de sa naturalisation brésilienne en 1922. Pour avoir une idée de l'importance de l'œuvre de Nimuendaju, voir par exemple Castro (1987).

<sup>3</sup> Ces indices personnels sur le verbe sont des préfixes ; ils sont présentés ici sous leur forme écrite : *tcha-*, *tchi-* 1pSg. ; *cu-*, *qui-* 2pSg. ; *na-*, *ni-* 3p ; *ta-*, *ti-* 3pFam. ; *i-*, *iya-* 3pFém. ; *ta-*, *tí-* 1pPl ; *pe-*, *pi-* 2pPl. Un changement de ton sur un préfixe de 3ème personne permet à ce dernier d'être utilisé pour la 2ème personne, ce qui a lieu dans des contextes d'ordre/demande.

<sup>4</sup> Pour le topique en ticuna, voir Soares (1990, 1992, 2000a). La forme du topique (*rü*) peut avoir une réalisation homophone du connectif *rü* « et ». Pour les données *phonétiques* qui montrent l'homophonie entre ces formes, voir par exemple Soares (1992).



En ticuna, maintenir le « sujet » ou l'« objet » à gauche du verbe ne fait apparaître ni particules, ni marques morphologiques. L'occurrence d'un syntagme nominal à gauche du verbe n'implique pas la présence d'une marque morphologique sur l'objet – le suffixe qui reçoit l'étiquette de 'Datif'<sup>7</sup> –, sauf s'il y a une motivation sémantique ou syntaxique. Selon Soares (1992), l'objet dans l'ordre SOV peut recevoir une marque morphologique de cas, s'il est [+ animé]:

- (8) *Gracila airu-ũ*     *i-yau*     « Gracila a pris le chien »  
 G.     chien 'Datif'     3pFém.-prendre

mais :

- (9) \**Gracila na-tchiru-ũ*     *i-yau*  
       3p-vêtement- 'Datif'     3pFém.-prendre

Dans le même travail, nous avons présenté une explication pour l'apparition d'une marque de cas syntaxiquement motivée : le « sujet » et l'« objet » nominaux placés à droite du verbe (ordres SOV et OVS) deviennent égaux du point de vue formel ; tout indique qu'ils le sont aussi du point de vue structurel. Ce fait, associé à la nécessité d'interpréter les syntagmes nominaux dans un énoncé, entraîne le marquage de cas pour le syntagme nominal immédiatement situé à gauche du verbe dans l'ordre OVS. En ce qui concerne l'ordre SVO, il existe des marques qui permettent l'interprétation du syntagme nominal postverbal comme objet. Ces marques sont dans la dépendance directe du verbe : soit elles sont un clitique coréférent au syntagme nominal postverbal, soit elles apparaissent à l'intérieur du verbe sous forme d'indice et permettent de la même façon l'interprétation du syntagme nominal postverbal comme objet<sup>8</sup>.

Les deux particules *ya* et *i* qui introduisent le syntagme nominal postverbal, alternent avec *ga*. Cette alternance est liée à la manifestation de la catégorie du temps ; nous en parlerons plus loin.

Par ailleurs, ces particules apparaissent dans d'autres contextes<sup>9</sup> :

a) *Les questions en qu-*. Les particules peuvent précéder la partie de la proposition qui porte l'information déjà connue (partie fréquemment nominalisée), tandis que *qu-* est l'élément qui porte l'information nouvelle<sup>10</sup>.

- (10) *Tacü [i nü-ũ qui-o'ũ i cuma]*     S (questions en *qu-*)  
       que     x 3p- 'Datif'     2pSg.-raconter-Nomin.     x 2pSg.  
       « Qu'as-tu raconté/dit ? »

<sup>7</sup> Pour des raisons qui tiennent à l'histoire de notre recherche, nous appelons *-ũ* marque de datif.

<sup>8</sup> Dans le cadre de la grammaire générative (programme minimaliste) et en utilisant quelques idées de Borer (1998), nous avons exploré une autre possibilité d'explication de la marque de cas sur l'objet (Soares 1999, 2000b). Cette explication nous a permis de regrouper la marque de cas qui apparaît sur les objets nominaux et celle qui se présente sur les clitiques.

<sup>9</sup> Voir Soares (1992).

<sup>10</sup> Les crochets sur les données qui suivent indiquent un constituant syntaxique.

*Te'e* [ya cu-rü ngea<sup>11</sup>-tchuru nai-e]  
 Qui x 2pSg-Poss. femme-vêtement coudre-Nomin.  
 « Qui a cousu/faït ta robe ? »

b) *Les constructions avec un « adjectif » ou son équivalent, la proposition relative.* Dans ce type de construction, nominale, ces particules sont obligatoires et doivent précéder l'« adjectif » ou la proposition relative :

(11) *yima würa* [ya tchiene] SN (« adjectif » / proposition relative)  
 celui-là arc x mauvais  
 « Ce mauvais arc-là. »

*Átape* [ga tcho-ũ ngo-cü] rü na-ãu  
 serpent x 1pSg.-'Datif' mordre-Nomin. Top 3p-grand  
 « Le serpent qui m'a mordu était grand. »

c) *Les constructions nominales qui contiennent un numéral/quantificateur.* Une relation syntaxique entre le numéral/quantificateur et le nom/syntagme nominal suppose la présence d'une de ces particules :

(12) *wüi-me-pü* [i bu'ũ-gü] (numéral/quantificateur)  
 un-main-? x enfant-Pl  
 « Cinq enfants. »

mais : \**wüi-me-pü bu'ũ-gü*  
 un-main-? enfant-Pl.

d) *Les constructions nominales qui manifestent la relation nom-génitif.* Dans ce type de construction, qui résulte d'une inversion de la construction génitif-nom (courante en ticuna), la présence d'une de ces particules est là aussi obligatoire :

(13) *ore* [ga tupana arü] (nom-génitif)  
 mot x Dieu de  
 « Un mot de Dieu. »

La relation de ces particules avec le temps est claire pour *ga*. Elle est toujours liée à l'idée du passé. Pour *ya* et *i*, si le signifié de base est déterminé dans l'opposition à *ga*, on pourrait considérer ce signifié comme étant un « non-passé » ; il pourrait en principe être défini en termes prototypiques<sup>12</sup> (Soares 1992: 95), ce qui veut dire que même si on utilise *ya* et *i* dans des situations qui se réfèrent au passé, ces particules gardent leur signifié de « non-passé ».

Par ailleurs, le temps a une portée sur toute la phrase, comme on peut le voir dans les exemples qui suivent :

<sup>11</sup> La configuration tonale de *ngea* « femme » n'est pas la même que celle du déictique *ngea* « là » (voir plus loin Marqueurs de deixis) Pour la réalisation phonétique de la mélodie de *ngea* « femme », voir Soares (1986).

<sup>12</sup> On peut trouver dans Comrie (1985. 18-23) une utilisation de la notion de prototype dans la grammaticalisation du temps.

- (14) *Yeguma Hilda na-na-gu ga tchoni rü Reinaldo na-na-ngo*  
 ce temps 3p-OI-boucaner x poisson Top. 3p-OI-manger  
 « Quand Hilda a eu boucané le poisson, Reinaldo l'a mangé. »
- (15) *Ngeguma Hildana-na-gu i tchoni rü Reinaldo na-na-ngo*  
 ce temps 3p-OI-boucaner x poisson Top. 3p-OI-manger  
 « Quand Hilda aura boucané le poisson, Reinaldo le mangera. »

En ticuna, le temps n'apparaît pas dans le verbe mais se manifeste au moyen de particules, de deictiques et de connecteurs. Cela nous permet de le concevoir comme un opérateur abstrait hors de la phrase mais pouvant porter sur certains de ses éléments.

### Marqueurs de deixis

	PASSÉ		NON-PASSÉ
<i>yeguma</i>	« ce temps, quand »	<i>ngeguma</i>	« ce temps, quand »
<i>yema/guma</i>	« celui/ce » <sup>13</sup>	<i>ngema</i>	« celui/ce »
<i>Yea</i>	« là »	<i>ngea</i>	« là »
<i>ya/yima</i>	« celui-là (connu et estimé) »	<i>ngema</i>	« là ; à cet endroit »
<i>Yema</i>	« là ; à cet endroit »	<i>nhaa</i>	« celui-ci/ce »
		<i>nhuma</i> <sup>14</sup>	« maintenant »
		<i>nuã</i>	« ici »

### Particules<sup>15</sup>

PASSÉ	NON-PASSÉ
<i>ga</i>	<i>i, a / ya</i>

### Connecteurs<sup>16</sup>

	PASSÉ		NON-PASSÉ
<i>yerü</i>	« parce que »	<i>erü</i>	« parce que »
<i>gana</i>	connecteur pouvant introduire une phrase nominalisée interprétée comme objet direct de la phrase principale	<i>na</i>	<i>Idem</i>

<sup>13</sup> Le déictique *yema* « celui/ce » - qui n'a pas la même configuration tonale de *yema* « là ; à cet endroit » - a aussi une forme réduite (*yea*). Il se passe la même chose avec *ngema* « celui/ce », qui présente aussi une forme réduite (*ngea*). Pour des raisons liées au ton, les formes réduites ne se confondent pas avec les formes traduites par « là »

<sup>14</sup> *Nhuma* « maintenant » s'oppose à *ta* « non-maintenant », qui fonctionne comme un adverbe et qui peut être employé pour un événement localisé au futur ou au passé (à propos du rôle syntaxique de *ta* « non-maintenant », voir Soares 2000a)

<sup>15</sup> Certains locuteurs ticuna du côté brésilien remplacent *ya* par *a*. Rappelons que toutes ces particules sont indiquées par x dans la traduction juxtalinéaire de nos données

<sup>16</sup> Ces connecteurs introduisent des phrases nominalisées.

A côté des marqueurs déictiques, des particules et des connecteurs, le temps est également exprimé par la forme lexicale de certaines racines des formes verbales. Certains marqueurs de deixis fonctionnent même comme des racines dans ces formes (voir b) :

	PASSÉ		NON-PASSÉ
a)	<i>yĩ</i> « être »		<i>ĩ</i> « être »
b)	<i>yema</i> ( <i>na-yema</i> « il y avait ; il existait ») 3p-là/exister		<i>ngema</i> ( <i>na-ngema</i> « il y a ; il existe ») 3p-là/exister

## 2. DE LA MODALITÉ ÉPISTÉMIQUE

Notre analyse ne cherche pas à prendre position entre une conception restreinte et une conception étendue de la modalité<sup>17</sup>. Tout en considérant que ces deux positions partagent le point de vue selon lequel il existe un domaine sémantique de base qui reçoit une expression linguistique, nous avons tenté de cerner au plus juste la correspondance entre contenu sémantique approprié et forme linguistique<sup>18</sup>. Prenant comme point de départ la forme linguistique, nous avons essayé d'en extraire les valeurs sémantiques, tout en suivant la voie traditionnelle qui conçoit les marqueurs épistémiques comme des indicateurs dont la portée sur la phrase révèle le degré d'engagement du locuteur quant à la vérité de la proposition.

Nous avons recueilli nos données dans un contexte interactif bien spécifique : des locuteurs natifs ont filmé et enregistré eux-mêmes la narration du récit et ont, de plus, pris part à l'étude d'une partie du texte, en ayant souvent recours à ce film et aux enregistrements. À partir de l'interprétation explicite donnée par les locuteurs natifs qui avaient travaillé ensemble, nous avons dégagé les valeurs sémantiques des marqueurs épistémiques. C'est sur cette base interprétative que nous allons essayer de cerner la nature des phénomènes dégagés.

<sup>17</sup> Le rapprochement entre proposition et acte locutionnaire d'une part, modalité et acte illocutionnaire d'autre part, a pour conséquence une extension de la définition de modalité – celle-ci pouvant alors accueillir tous les éléments non propositionnels d'une phrase comme, par exemple, le temps, l'aspect, l'interrogation, la négation. Une telle définition plus large de la modalité n'est pas acceptée par Palmer (1986) (Pour éviter que le mot français *proposition* ait des sens multiples dans notre texte, nous utilisons ici le mot *phrase* pour traduire le mot anglais *sentence* utilisé par Palmer).

<sup>18</sup> D'après Bybee & Fleischman (1995), la modalité pose des problèmes pour la comparaison interlinguistique – il y a non seulement la question de l'extension du domaine de la modalité et celui de l'investigation de la modalité elle-même – qui implique une recherche dans le cadre des contextes interactifs, sociaux – mais aussi celle concernant les différences entre les langues par rapport au *mapping* « contenu sémantique approprié / forme linguistique ». Bybee & Fleischman (1995) ont essayé de surmonter ces difficultés en considérant que l'interaction face-à-face est indispensable à la description de la modalité et en adoptant la position selon laquelle l'analyse de la fonction doit expliquer la distribution de la forme.

### 3. RÉCIT D'UN ÉVÉNEMENT VÉRIDIQUE

Le texte qui a servi de base à notre analyse fait référence à un événement connu et dont personne ne conteste l'authenticité : la mort de Curt Nimuendaju<sup>19</sup>. Ce grand ethnologue allemand, qui avait adopté le Brésil comme seconde patrie, perdit la vie chez les Ticunas en 1945, près de la ville de Santa Rita du Weil, en Amazonie. Les circonstances de cette mort, événement qui est encore dans toutes les mémoires, restent à ce jour mystérieuses. A-t-il été assassiné ? Par qui ? Pour quels motifs ? C'est autour de cette énigme qu'est construit le récit que nous avons recueilli et étudié.

La narration s'est déroulée dans le cadre d'un cours de formation dispensé à des enseignants ticuna, en juillet 1997, au village Filadelfia (aire ticuna du Haut Solimões dans l'État d'Amazonas) devant une centaine de Ticunas. Le narrateur était Getúlio Ataíde, fils de Nino Ataíde, le propre informateur de Nimuendaju et témoin oculaire de l'événement. Getúlio Ataíde, maintenant âgé d'une soixantaine d'années, participait pour la première fois au cours de formation en tant que consultant sur la tradition ticuna. Une partie des enseignants du cours a alors enregistré et filmé en vidéo la narration. Un an après, en juillet 1998, nous sommes revenus au village Filadelfia. Dans le cadre du même cours de formation, en présence du narrateur, nous avons étudié le texte, parfois avec le groupe d'enseignants présents au moment où l'histoire avait été racontée, parfois avec un autre groupe d'enseignants qui, eux, n'étaient pas présents lors de la narration. Nous avons ensuite travaillé le texte<sup>20</sup> avec les deux groupes<sup>21</sup> en ayant recours à la vidéo et aussi au narrateur, sollicité chaque fois qu'il y avait divergence d'interprétation.

Bien que très long, ce texte est donné ici dans sa quasi-totalité. On le trouvera en annexe, accompagné d'une traduction juxtalinéaire et d'une traduction qui, sans être complètement littérale, essaie d'être révélatrice du texte ticuna<sup>22</sup>. Il est divisé en parties selon un critère qui consiste à séparer l'énonciation relevant du plan historique (la narration proprement dite) de celle relevant du plan du discours<sup>23</sup>. Travailler – dans le découpage du texte – avec les deux plans

<sup>19</sup> Voir note 2.

<sup>20</sup> L'histoire a été écrite en ticuna par Reinaldo Otaviano do Carmo (Mepawecu), un de nos principaux informateurs. Pour des raisons liées à l'étude de la langue par les Ticunas eux-mêmes, la version écrite est une transcription fidèle de la version orale.

<sup>21</sup> Ces deux groupes, constitués bien avant notre travail sur ce texte, comptaient au total deux cents locuteurs Ticunas.

<sup>22</sup> Pour permettre aux participants de bien en saisir les aspects discursifs initiaux, un titre qui en identifiait le contenu avait été écrit au tableau avant que ne soit fait le récit oral.

<sup>23</sup> Nous nous inspirons ici de Benveniste (1966 237 *et sq.*) Pour lui, l'énonciation historique exclut toute forme linguistique autobiographique comme les pronoms de première et deuxième personnes, ainsi que les adverbes de type *hic* et *nunc*. À ce niveau, il est fait un usage extensif de la troisième personne. À ces usages s'ajoute un système temporel qui s'oppose à celui de l'énonciation du discours. Selon Benveniste, c'est sur le plan du discours (discours oral ou discours écrit) qu'on a l'usage de toutes les personnes et de tous les temps (sauf celui de l'événement, identifié en français par le passé simple). C'est bien ce plan qui exprime un lien

d'énonciation identifiés par Benveniste nous a permis de dégager deux types de relation présents dans cette langue : a) la relation entre temps et modalité<sup>24</sup> ; b) la relation entre modalité et discours<sup>25</sup>. De plus, procéder à un découpage lié à ces deux plans nous a amenée à remettre en cause l'idée même de leur pertinence.

Précisons que, d'après nos données, certains marqueurs épistémiques, sont, de même que le temps<sup>26</sup>, des opérateurs qui ont une portée sur toute la phrase. Les marqueurs épistémiques présents dans le texte en question ont été examinés dans leur rapport aux manifestations de la catégorie du temps.

Nous avons apporté une attention particulière à la nature de cinq de ces marqueurs: *tchauca*, *aicuma*, *cüraũ* et *me'*.

En ce qui concerne la relation entre discours et modalité épistémique, nous avons surtout considéré la présence de l'opérateur discursif *cümana* – analysé pour la première fois, sous son aspect discursif, dans Soares 1991.

MARQUEURS ÉPISTÉMIQUES : *tchauca*<sup>27</sup> « d'après moi »  
*aicuma* marqueur de certitude  
*cüraũ* marqueur de doute<sup>28</sup>  
*beana* *idem*  
*me'* *idem*

OPÉRATEUR DISCURSIF : *cümana* (*cüna*, *cüana* formes réduites)  
 « c'est bien ça, hein »<sup>29</sup>

---

vivant entre un événement passé et l'acte d'énonciation qu'il évoque. Les deux plans d'énonciation ne sont pas étanches, le langage permettant des transferts instantanés d'un plan à l'autre. Benveniste indique par ailleurs que « l'énonciation historique et celle du discours peuvent à l'occasion se conjondre en un troisième type d'énonciation où le discours est rapporté en termes d'événement et transposé sur le plan historique. » (p. 242) Le résultat de cette conjonction, « communément appelé[e] "discours indirect" », est obtenu à partir de règles que Benveniste n'examine pas. De même qu'il laisse de côté les règles et les problèmes concernant le discours indirect, il ne prévoit pas la possibilité d'incorporer le discours direct (caractéristique du plan de l'énonciation de discours) au plan historique, fait très courant dans les langues amérindiennes parlées au Brésil.

<sup>24</sup> Pour la relation entre temps et modalité, voir par exemple la relation, en luiseño (langue uto-aztèque), entre la particule modale *xu* et le clitique futur *po*. Cf. Akmajian, Steele & Wasow (1979), Steele *et al.* (1981), Palmer (1986: 44)

<sup>25</sup> Voir Palmer (1986: 91-94)

<sup>26</sup> Voir *supra*

<sup>27</sup> *Tchauca* peut être segmenté : *tchau* « moi », *-ca* « pour »

<sup>28</sup> Les Ticunas ont traduit les marqueurs *cüraũ*, *beana* et *me'* par *talvez* en portugais. Ce mot, qui indique le doute associé à la possibilité, correspondrait à l'adverbe « peut-être » du français. Bien que « peut-être » puisse donner, dans certains contextes, plus une idée de possibilité ou de probabilité que de doute, il sera utilisé dans la traduction juxtalinéaire des données.

<sup>29</sup> Les Ticunas ont traduit *cümana* par *não é ?* en portugais, mais cette expression ne recouvre pas les mêmes valeurs sémantiques que « n'est-ce pas ? » en français

Le texte commence par une question qui relève du dialogue<sup>30</sup> :

- (i) *Yima* *nori* *nuã*  
 celui-là (connu et estimé) d'abord/à l'instant ici  
*ta-na-wü-ega-cü* *tee-cana* *i na-ega?*  
 1.pI-OI-royer/écriture-nom-Nomin qui-était/a été x 3p-nom  
*Curt Nimuedayu yima cüna*  
 celui-là (connu et estimé) c'est bien ça, hein ?  
 « Quel était le nom de celui-là déjà connu et estimé que nous étions en train d'écrire ici à l'instant ? Curt Nimuedaju, celui-là déjà connu et estimé, c'est bien ça, hein ? »

Dans cet exemple, la 1ère personne pluriel inclusif est marquée sur le verbe. Le passage se termine par *cüna*, forme réduite de l'opérateur discursif *cümana* « c'est bien ça, hein ? », que l'énonciateur utilise pour légitimer son dit (Soares 1991). Renforcé par un marqueur déictique lié au moment de la parole (*nuã* « ici »), ce passage pourrait donc être caractérisé comme appartenant au plan de l'énonciation de discours.

Le passage suivant, qui se distingue à la fin par le temps passé du déictique *yea* « là », est, pourrait-on dire, le commencement de la narration proprement dite :

- (ii) *ya aëgacü*, *yima* *rü* *tchauca* *marü*  
 x gouvernement/autorité celui-là (connu et estimé) Top. d'après moi déjà  
*tamae-pücüna* *rü marü tchorü papa-üta-wa*, *na-ü*,  
 trois-fois Top. déjà mon père-avec-Loc<sup>31</sup> 3p-aller  
*ga yeamaacü* *Dita arü natü-wa yea Dita arü natü-wa*  
 x cela s'est passé ainsi Rita de igarapé-Loc là Rita de igarapé-Loc  
 « Celui-là (connu et estimé), représentant du gouvernement, d'après moi, il était déjà allé là avec mon père trois fois ; c'est ainsi que cela s'est passé, là-bas à l'*igarapé*<sup>32</sup> de la Rita, à l'*igarapé* de la Rita. »

Le déictique *yima* « celui-là (connu et estimé) » qui apparaît dès le début de ce passage, fait référence à la personne déjà mentionnée ; il a de plus un usage anaphorique créant des relations de liage dans un texte<sup>33</sup>. Ces relations de liage existent entre (i) où *yima* apparaît deux fois, et (ii) où *yima*, troisième mot, reçoit le marqueur de topique. Si on accepte le découpage du texte en deux plans (énonciation historique et discours), on constate que *yima* est capable

<sup>30</sup> La numérotation des exemples correspond aux numéros attribués aux segments du texte en annexe

<sup>31</sup> Les Ticunas du côté brésilien écrivent le locatif *wa* comme une forme liée. Pour les conséquences d'une analyse de ce locatif comme postposition, voir Soares (2000a).

<sup>32</sup> Mot utilisé dans l'Amazonie brésilienne pour désigner un étroit canal naturel entre deux îles, ou entre une île et la terre ferme

<sup>33</sup> L'idée d'anaphore n'a pas ici le sens qu'elle a acquis dans le cadre de la grammaire générative.

d'établir un lien entre ces deux plans. C'est ce type de lien qui permet d'analyser les rôles de l'opérateur discursif *cūmana* (ou *cūna*) « c'est bien ça, hein? » et du marqueur épistémique *tchauca* « d'après moi ». Avec *tchauca*, tel qu'il est interprété par les locuteurs natifs, le locuteur – absent de la scène des événements – admet qu'il s'agit de son appréhension des faits et engage son dire, sans toutefois transmettre de certitude par rapport à son dit.

Cette absence de certitude – qui n'est pas la signification de base de *tchauca*, mais qui lui est associée – est exprimée indirectement dans un autre passage du texte (ix), où le locuteur affirme qu'étant donné l'âge qu'il avait à l'époque où ces événements ont eu lieu, il n'était pas en mesure de bien les appréhender.

- (ix) *yeguma-tchii ni-ĩ ga na-ũgũ-aũ 1946-gu cūmana*  
 ce temps -si 3p-être x 3p-? Loc. c'est bien ça, hein ?  
*rũ tchama rũ tcha-bu cūmana ga 1940- gu*  
 et moi Top. 1pSg.-naître c'est bien ça, hein ? x Loc.  
*beana marũ 6 ano tchi-ĩ-gu ni-ĩ tchama ni-ĩ ga yema*  
 peut-être déjà an 1p-être-Loc. 3p-être moi 3p-être x ce  
*na-ngupetũ-ũ i 6 ano na-gu-ũ i bu-ũ*  
 3p-arriver/avoir lieu-Nomin. x an 3p-?-Nomin. x naître-Nomin.(=enfant)  
*rũ tama aicuma na-ãe-ũ na-cua cūmana*  
 Top. Nég. certitude 3p-penser-Nomin. 3p-savoir c'est bien ça, hein ?

« En ce temps-là, c'était comme si il [Nimuendaju] commençait à faire le travail en 1946, c'est bien ça, hein ? Et moi, je suis né – c'est bien ça, hein ? – en 1940, j'avais peut-être six ans quand c'est arrivé. *Un enfant de six ans, il ne peut pas penser avec certitude, c'est bien ça, hein ?* »

Avec *tchauca*, le locuteur, qui n'a pas assisté aux événements qu'il rapporte, engage son dire. La présence de ce marqueur épistémique peut être associée à une portée gauche ou à une portée droite. En (ii), il s'agit d'une portée gauche : localisé après le topique, *tchauca* « enjambe » *yima*<sup>34</sup> pour porter sur *aẽgacũ* « gouvernement/autorité », qui fait lui aussi partie du topique. En (xii) et (xvii), *tchauca* est associé à une portée à droite :

- (xii) *Rũ tchauca cūraũ tcho-rũ papa nü-ũ i utaa-gu rũ*  
 Et d'après moi peut-être 1p-Gén. père 3p.-'Datif' x raconter-Loc. Top.  
*10 quilo ngigucũ a dieru<sup>35</sup> ta ngi-ma<sup>36</sup>*  
 kilo somme de valeur x argent non-maintenant 3pFém.-avec  
*i-na-ngu cūmana yerũ yeguma rũ*  
 asp-3p-arriver c'est bien ça, hein ? parce que ce temps Top.

<sup>34</sup> Etant donné ses propriétés, *yima* doit avoir un antécédent ; il ne peut pas être lui-même le but de *tchauca*. Tous les Ticunas qui étudiaient le texte avec nous (environ cent locuteurs natifs) ont été unanimes pour interpréter *aẽgacũ* comme but de *tchauca*.

<sup>35</sup> *Dieru* est un emprunt du portugais *dinheiro* « argent ».

<sup>36</sup> Forme réduite de *-maã* « avec ».

*na-na-ü-tcha'ũ* ga wüi ga iscora<sup>37</sup> na-ca ga ticuna-gü,  
 3p-OI-faire-Désid. x un x école 3p-pour x Ticuna-Pl.

« Et d'après moi, de ce que mon père racontait, il arrivait avec de l'argent, un paquet de dix kilos – c'est bien ça, hein ? – parce qu'à cette époque, il voulait faire une école pour eux, les Ticunas. »

(xvii) *Yema nūiraũ* ga São Paulo-maã i *cuaiũ* ga *aẽgacũ*  
 celui/ce premier x São Paulo-avec x responsable x gouvernement  
*me' i-ũ* rü *tchauca* i *ngema nhuma ngemaũ* i  
 peut-être-Nomin et d'après moi x celui maintenant qui est là-bas x  
*nane Sansão ni-ĩ* *cūraũ* *yema...*  
 fils 3p-être peut-être celui/ce

« Ce premier était responsable pour São Paulo, peut-être comme s'il était du gouvernement ; et d'après moi, celui-ci qui est là maintenant est le fils, Sansão, peut-être, de celui-là... »

La portée gauche ou droite du marqueur *tchauca* est définie par sa position. Situé à la frontière initiale de la phrase, sa portée est nécessairement associée à la phrase entière :

...*tcho-rü papa nü-ũ* i *utaa-gu rü 10 quilo ngigucü a dieru ta ngi-ma*  
*i-na-ngu...*

« ...de ce que mon père racontait, il arrivait avec de l'argent, un paquet de 10 kilos... »

... i *ngema nhuma ngemaũ* i *nane Sansão ni-ĩ...*

« ...celui-ci qui est là maintenant est le fils, Sansão... ».

La portée gauche de *tchauca* en (ii) a un effet plus notable. Ce marqueur apparaît dans un passage qui se termine par des termes faisant référence au passé :

... ga *yeamaacü Dita arü natü-wa* *yea Dita arü natü-wa...*

« ...c'est ainsi que cela s'est passé, là-bas à l'*igarapé* de la Rita, à l'*igarapé* de la Rita. »

En (ii) la cible de *tchauca* est un nom (*aẽgacü*) qui, concernant Nimuendaju (et donc une époque passée), est introduit par la particule *ya*, liée au non-passé – dans une sorte de réactualisation de l'époque où Nimuendaju était le représentant du gouvernement (une sorte de présent historique). Avec sa signification de non-passé, *tchauca* peut établir un lien avec *cūmana*, opérateur qui ferme le passage immédiatement précédent en (i) et est marqué par la présence d'éléments appartenant à l'énonciation du discours. À partir de ce lien, on peut dire que si *tchauca* est un marqueur épistémique permettant au locuteur de s'engager sur son dire, *cūmana*, opérateur discursif, peut lui aussi assumer une fonction épistémique par laquelle les auditeurs sont invités à s'engager.

<sup>37</sup> Mot emprunté au portugais *escola* « école ».

Cette première hypothèse à propos de la modalité épistémique en ticuna donne à *cūmana* la possibilité d'avoir également un statut de marqueur épistémique – possibilité qui se manifeste en (xii) et (xvii) où les deux formes, *tchauca* et *cūmana*, maintiennent des rapports à l'intérieur d'un même passage<sup>38</sup>. En même temps, quand le locuteur utilise *cūmana*, les auditeurs n'interviennent jamais pour le contredire, ce que nous avons pu constater pendant le récit de la mort de Curt Nimuendaju et pendant les récits de faits politiques (impliquant des conflits) ou de faits de la vie quotidienne. Ceci nous permet d'avancer l'hypothèse qu'avec *cūmana*, le narrateur entraîne l'auditoire dans son engagement. C'est pourquoi *cūmana* peut se traduire en français par « c'est bien ça, hein? »<sup>39</sup>. Schématiquement, on aurait donc :

<i>tchauca</i>	engagement du locuteur à travers son dire
<i>cūmana</i>	soumission tacite de l'auditeur à l'autorité du locuteur

Du point de vue de la relation entre ces deux marqueurs, on doit prendre en considération la place de *cūraũ* « peut-être [marqueur de doute] » par rapport à *tchauca* « d'après moi » : *cūraũ* peut se trouver soit immédiatement avant (xviii), soit immédiatement après (xii), voire plus loin (cf. exemple (xvii) où *cūraũ* est à la frontière droite d'une phrase qui est également sous la portée de *tchauca*, mais à partir de la frontière gauche). L'utilisation des deux marqueurs dans le même passage signale une scission du locuteur, qui, d'un côté, s'engage avec son dire (*tchauca*) et de l'autre, n'engage pas sa responsabilité (*cūraũ*). On aurait schématiquement :

<i>tchauca</i>	engagement du locuteur à travers son dire
<i>cūraũ</i>	non-engagement de la responsabilité du locuteur

Ces hypothèses nous amènent à examiner le rôle des trois autres marqueurs épistémiques : *aicuma*, *beana* et *me'*

*Aicuma* est un marqueur qui, dans le récit qui nous intéresse, apparaît dans un contexte de négation (ix). Dans un tel contexte, il conserve sa valeur de certitude et rend explicite que cette certitude est celle du locuteur. Ce dernier, encore enfant à l'époque de la mort de Nimuendaju, dit : « un enfant de six ans, il ne peut pas penser avec certitude »<sup>40</sup>. De nombreux dialogues auxquels nous avons assisté chez les Ticunas confirment que cette certitude est celle du locuteur. Quand un Ticuna entend quelqu'un formuler des affirmations, il peut lui demander : — *Aicuma* ? « C'est vrai ? », c'est-à-dire « Tu en es sûr ? ». À cette question, l'autre répond normalement : — *Aicumaãtchi* « C'est bien vrai », c'est-à-dire : « J'en suis absolument sûr ».

<sup>38</sup> Pour une vision intégrale de (xvii), voir l'Annexe.

<sup>39</sup> En portugais, la traduction de *cūmana* (« não é mesmo ? ») n'a pas besoin d'être changée, car on peut compter sur des effets d'intonation qui peuvent donner l'idée de ce que *cūmana* signifie en ticuna. Voir note 29.

<sup>40</sup> À propos de ce passage, on pourrait dire qu'il ne s'agit pas vraiment de « penser », mais plutôt d'appréhender les faits. Autrement dit : « un enfant de six ans, ça ne peut pas avoir des certitudes ».

Si *aicuma* marque la certitude du locuteur, on peut considérer que *beana* porte sur l'absence de certitude de sa part, ce qui l'amène à exprimer un doute associé à une possibilité (*beana* apparaissant dans des contextes où le locuteur exprime des hypothèses à travers le morphème *-tchii* « si »). En (ix), le locuteur montre qu'il n'est pas certain de l'âge qu'il avait au moment des faits qu'il évoque (« j'avais *peut-être* [*beana*] six ans quand c'est arrivé »). Si on regarde maintenant le passage en (xix), on constate qu'une telle expression du doute ouvre une voie à la spéculation : « Il y aurait peut-être [*beana*] des Ticunas anthropologues ».

Au doute spéculatif du locuteur s'oppose un autre type de doute, exprimé par le marqueur épistémique *me'*. La présence de ce marqueur, qui apparaît clairement dans un passage de (xvii), est liée à des faits passés dont le locuteur (qui ne les a pas vécus) a eu connaissance à travers le dire d'autres personnes (« Celui-là, ... était responsable pour São Paulo, comme si il était paraît-il [*me'*] du gouvernement »). On peut formuler l'hypothèse selon laquelle *me'* exprime une sorte de doute objectif, en ce sens que le locuteur signale qu'il tient son information d'une tierce personne (d'où « paraît-il ») ou encore qu'il présente des faits dont personne n'a encore connaissance avec certitude. Ceci est indirectement confirmé en (xix) où *me'* se présente sous la forme intensifiée *metchi* (= *me'* + *etchi*). Dans ce passage, le locuteur signale que ce sont les autres (les Ticunas d'aujourd'hui représentés dans le texte par le déictique *nhaa* « celui-ci ») qui ne savent pas ce qui aurait été possible si Nimuendaju n'avait pas été assassiné. La possibilité est ici littéralement et objectivement « être possible », exprimée par *me'*, qui pourrait être traduit par « je me demande ». Dans ce cas, la meilleure traduction pour ce passage serait : « Ces Ticunas ne savent pas ce qui aurait été possible ».

Avec ces dernières hypothèses, on aurait le schéma suivant pour les axes de certitude et de doute en ticuna :

	Certitude	Doute	
Locuteur	<i>aicuma</i>	<i>beana</i> (doute spéculatif) <i>me'</i> (doute objectif)	1123

Le ticuna dispose aussi d'un autre marqueur épistémique : *ã*. Ce marqueur, absent dans le texte analysé, apparaît surtout dans les mythes. D'après nos informateurs ticunas, il indiquerait que le locuteur tient l'information d'une tierce personne mais qu'il n'a aucune certitude sur ce qui a été dit, ni par qui. Nous n'analyserons pas ici ce marqueur.

## CONCLUSION

Le temps et les marqueurs épistémiques du ticuna se trouvent à des degrés différents de grammaticalisation. Le temps, opérateur abstrait, situé hors de la phrase, peut atteindre des éléments à l'intérieur de celle-ci. Ces éléments ont, à

leur tour, une expression obligatoire et ne présentent pas de variabilité de mouvement syntaxique. Par contre, les marqueurs épistémiques ont une position variable par rapport au constituant de la phrase sur lequel ils portent, et leur expression n'est pas toujours obligatoire. Il y a dans la langue des indices qui permettent de différencier ces marqueurs épistémiques. Nous savons, par des données autres que le texte, que *cüraũ* « peut-être [marqueur de doute] » peut être affixé à certaines racines, comme en (16a) où il apparaît avec la racine correspondante à « bon, beau » :

- (16)a *ku-me-cüraũ* « Tu n'est pas mal (physiquement). »  
 2p-bon/beau-peut-être  
 b. *ku-me-etchi* « Tu es très belle. »  
 2p-bon/beau-intensificateur

La forme « liée » *cüraũ* partage avec la forme « libre » *cüraũ* une idée d'évaluation, ce qui nous permet de dire que nous sommes en présence d'un cas d'hétérosémie, au sens donné par Lichtenberk (1991), c'est-à-dire que les formes en question sont en cours de grammaticalisation. Seules de plus amples recherches nous permettraient d'en définir le degré exact. Nous nous fixons cet objectif pour de prochaines recherches.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKMAJIAN, A., STEELE, S. M. & WASOW, T., 1979, The category of AUX in universal grammar, *Linguistic Inquiry* 10, p. 1-64.
- AUSTIN, J. L., 1962, *How to do things with words*, London, Oxford University Press.
- BENVENISTE, E., 1996 *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BORER, H., 1998. « Passive without theta grids », in : Lapointe, S. G., D. K. Brentari, P. M. Farrell (eds), *Morphology and its relation to phonology and syntax*, Stanford, CSLI.
- BYBEE, J. & S.FLEISCHMAN, 1995, « Modality in grammar and discourse. An introductory essay », in : J. Bybee, & S. Fleischman (eds), *Modality in grammar and discourse*. Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
- CASTRO, E. B. Viveiros de, 1987. Nimuendaju e os Guarani, in Curt Unkel Nimuendaju.. *As lendas da criação e destruição do mundo como fundamentos da religião dos Apapocuva-Guarani*. Traduction en portugais par Charlotte Emmerich & Eduardo B. Viveiros de Castro. São Paulo, Editora Hucitec e Editora da Universidade de São Paulo.
- COMRIE, B., 1985, *Tense*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GUENTCHEVA, Z., 1996, « Introduction », in : Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 11-17, (BIG 35).
- LYONS, J., 1977, *Semantics*, 2 vols, Cambridge, Cambridge University Press.
- PALMER, Frank R., 1986, *Mood and modality*, Cambridge University Press (Cambridge Textbooks in Linguistics).
- SOARES, M. F., 1986. « Alguns processos fonológicos em Tikuna ». *Cadernos de Estudos Lingüísticos* 10, p. 97-139. (Campinas, IEL, UNICAMP).
- , 1990, « Marcação de caso e atribuição de Caso em Tikuna ». *Cadernos de Estudos Lingüísticos* 18, p. 79-114. . (Campinas, IEL, UNICAMP).

- , 1991, « Aspectos suprasegmentais e discurso em Tikuna », in : E. Orlandi (org.), *Discurso indígena, Materialidade linguística e movimento da identidade*, Campinas, Editora da UNICAMP.
- , 1992a., « Ordem de palavra: primeiros passos para uma relação entre som, forma e estrutura em tikuna », *Amerindia* 17, p. 89-118 (Paris, A. E.A., CNRS).
- , 1999, « A formal approach to clitics in Tikuna », V Encuentro Internacional de Lingüística en el Noroeste, *Memorias*, Vol. 1, Hermosillo, Sonora, Editorial Unison.
- , 2000a., Investigação de aspectos da sintaxe Tikuna, *O supra-segmental em Tikuna e a teoria fonológica*, Vol. I, Campinas, Editora da UNICAMP.
- , 2000b, « Some aspects of Tikuna syntax », Article présenté au Groupe de Syntaxe du Département de Ling istique de l'Université de Toronto, Canada.
- STEELE, S., A. AKMAJIAN, R., DEMERS, E., JELINEK, C., KITAGAWA, R., OERLE, T. WASOW, 1981, *An encyclopedia of AUX: a study in cross-linguistic equivalence*, Cambridge (Mass.) & London, MIT University Press.

## ABR VIAÇÕES

Asp.	aspect	Nomin.	nominalisateur
Classif.	classificateur	OI	objet interne
D�sid.	d�sid�ratif	Pas.	passé
Fam.	familier	Pl.	pluriel
F�m.	féminin	Poss.	possessif
G�n.	génitif	R�cip.	réciproque
Intens.	intensifieur	Sg.	singulier
Loc.	locatif	Top.	topique
N�g.	négation		

## ANNEXE

*Curt Nimuendaju arü yu'-tchiga*  
de mort-histoire/nouvelle  
« Histoire de la mort de Curt Nimuendaju »

- (i) *Yima nori nuã ta-na-wü-ega-cü tee-cana*  
celui-là d'abord ici 1 pPl-OI-rayer qui-était/à été  
(connu et estimé) /à l'instant /écriture-nom-Nomin
- i na-ega? Curt Nimuedayu yima cüna*  
x 3p-nom celui-là (connu et estimé) c'est bien ça, hein<sup>41</sup> ?  
« Quel était le nom de celui-là déjà connu et estimé que nous étions en train  
d'écrire ici à l'instant ? Curt Nimuendaju, celui-là déjà connu et estimé, c'est  
bien ça, hein ? »
- (ii) *ya aëgacü, yima rü tchauca marü*  
x gouvernement/ celui-là Top d'après moi déjà  
autorité (connu et estimé)
- tamae-pücüna rü marü tchorü papa-üta-wa, na-ü, ga*  
trois-fois Top déjà mon père-avec-Loc<sup>42</sup> 3p-aller x
- yeamaacü Dita arü natü-wa yea Dita arü natü-wa*  
cela s'est passé ainsi Rita de igarapé-Loc là Rita de igarapé-Loc  
« Celui-là (connu et estimé), représentant du gouvernement, d'après moi, il  
était déjà allé là avec mon père trois fois, c'est ainsi que cela s'est passé, là-  
bas à l'igarapé<sup>43</sup> de la Rita, à l'igarapé de la Rita. »
- (iii) *nü-ü pe-cua-ü ngeta yü-ü ga yema?*  
3p-'Datif' 2pPl-savoir-Nomin ou être/-Nomin x celui  
« Est-ce que vous le savez, où il était celui-là ? »
- (iv) *Tee ya yia<sup>44</sup> Tchãta Ine-wa ne ü-e*  
qui x celui récemment Santa Inês-Loc origine venir-Nomin  
connu (douteux)
- ta<sup>45</sup> unagü-ca ?*  
2p lever [le bras]-pour (faveur/demande)  
« Qui, parmi ceux récemment connus, vient de Santa Inês ? Levez le bras, s'il  
vous plaît »

<sup>41</sup> Voir note 29

<sup>42</sup> Voir note 31.

<sup>43</sup> Voir note 32

<sup>44</sup> *yia* (52) « celui récemment connu (douteux) », *yima* (563) « celui/celle connu(e) et estimé(e) », *yima* (63) « celui-là déjà connu avant (et estimé) » (Les numéros entre parenthèses correspondent à la notation de la hauteur de la fréquence de voix, voir note 5)

<sup>45</sup> Dans le texte, ce préfixe est phonétiquement réalisé avec la fréquence la plus basse au niveau des cordes vocales (extra-bas, voir note 5) A propos du changement de ton sur un préfixe de troisième personne et l'utilisation de ce dernier pour la 2ème personne, voir note 3

- (v) *Na-ngea* *i Tchãta Ine-wa ne ù-ũ, yema*  
 3p-être (ici/maintenant) x Santa Inês-Loc origine venir-Nomin ce  
*natchica ga na-gu na-yu-ũ rü<sup>46</sup> ngema ta-enee*  
 endroit (-là) x 3p-Loc 3p-mourir-Nomin et là 1pPl-frère  
*Pedro tcho-rü primo a Pino-nane i pe-ũ arü*  
 Pedro 1pSg -Poss Gén cousin x Plino-fils x habiter-Nomin de  
*ngema ni-ĩ ga yea natchica a na-gu na-yu-ũ,*  
 là 3p-être x là endroit x 3p-Loc 3p-mourir-Nomin.  
*ngea<sup>47</sup> Pee na-gu pe-ũ ga natchica yema rü to-rü*  
 celui Pedro 3p-Loc habiter-Nomin x endroit celui Top 1pPl-Poss Gén.  
*ni-tga yea<sup>48</sup> ãpata arü au-ũ ga yema ù-ũ,*  
 3p-être x cette maison de grande-Nomin x là faire-Nomin  
*taacü i tai-raü*  
 que x grand-Comparatif de supériorité  
 « Ils sont ici, ceux qui viennent de Santa Inês, il est mort à cet endroit-là et là  
 notre frère Pedro, mon cousin fils de Plinio, habite (est habitant), il [Pedro] est  
 de là, il [Nimuendajú] est mort à cet endroit. Celui-là même, Pedro habitait  
 là, à cet endroit, était la nôtre, cette maison grande bâtie là. Qu'est-ce qu'il y  
 a de plus grand ? »
- (vi) *Domigo-wa Tchãta Ine arü dauquena-amaüra, yerü marü*  
 São Domingo-Loc Santa Inês de en amont-plus parce que déjà  
*tamae-pücüna rü marü yema na-ã-taeguäi,*  
 trois-fois Top déjà là 3p-ramer-rentre  
 « A São Domingo, plus en amont de Santa Inês<sup>49</sup>, comme de par déjà trois  
 fois, il est rentré en ramant. »
- (vii) *cü nhaã marü agümacü-gu cümana*  
 Tiens! (interj.) celui-ci déjà quatrième fois-Loc c'est bien ça, hein ?  
 « **Tiens!** Ça, c'est déjà pour la quatrième fois, c'est bien ça, hein ? »
- (viii) *yema<sup>50</sup> na-na-ũ-ũ yeguma rü yema na*  
 là 3p-3p (mise en relief)-aller-Nomin ce temps Top là  
*yema na-na-ũ-ũ-ca rü*  
 là 3p-3p (mise en relief)-aller-Nomin-pour Top.  
 « Il est allé là, en ce temps-là, pour y aller. »
- (ix) *yeguma-tchu ni-ĩ ga na-ügü-aü 1946-gu cümana*  
 ce temps-si 3p-être x 3p-? Loc. c'est bien ça, hein ?

<sup>46</sup> À propos de l'homophonie entre la marque de topique et le connectif *rü*, voir note 4.

<sup>47</sup> Forme réduite de *ngema* « celui/ce (non-passé) » Voir note 13.

<sup>48</sup> Forme réduite de *yema* « celui/ce (passé) » Voir note 13.

<sup>49</sup> Situes sur la rive gauche du fleuve Solimões, à l'intérieur du *município* (commune) de São Paulo de Olivença (État d'Amazonas), São Domingos et Santa Inês sont deux villages ticunas proches l'un de l'autre.

<sup>50</sup> Voir note 13

*rü tchama rü tcha-bu cümana ga 1940-gu*  
et moi Top 1pSg -naître c'est bien ça, hein? x Loc

*beana marü 6 ano tchi-ĩ-gu ni-ĩ tchama ni-ĩ ga yema*  
peut-être déjà an 1p-être-Loc 3p-être moi 3p-être x ce

*na-ngupetü-ũ i 6 ano na-gu-ũ i bu-ũ*  
3p-avoir lieu-Nomin x an 3p-? -Nomin x naître-Nomin (=enfant)

*rü tama aicuma na-ãe-ũ na-cua cümana*  
Top Nég certitude 3p-penser-Nomin 3p-savoir c'est bien ça, hein?

1197

« En ce temps-là, c'était comme si il [Nimuendaju] commençait à faire le travail en 1946, c'est bien ça, hein? Et moi, je suis né – c'est bien ça, hein? – en 1940, j'avais peut-être six ans quand c'est arrivé. Un enfant de six ans, il ne peut pas penser avec certitude, c'est bien ça, hein? »

(x)

*rü yema na-rü yu-tchiga cümana*  
et cette 3p-Poss Gén mort-histoire/nouvelle c'est bien ça, hein?

*meãta i-pe-rü-inü-e. na-ngeta yü-ũ*  
bien (faveur/ordre) Asp -2pPl-z<sup>51</sup>-écouter-Pl 3p-ou être -Nomin

*ga nori ne na-ũ-ũ ga yema na-rü yu*  
x d'abord de 3p-venir-Nomin x cette 3p-Poss Gén mort

« Et cette histoire de sa mort à lui – c'est bien ça, hein? – écoutez bien d'où elle est venue initialement, sa mort à lui. »

(xi)

*Yemana yeama recreu<sup>52</sup>-gu i-na-ngu, São Paulo<sup>53</sup>-wa*  
celui-là là même recreio-Loc Asp -3p-arriver São Paulo-Loc

*i-na-üe cümana, ta-ga-wa rü Tchopouro nha*  
Asp -3p-sortir c'est bien ça, hein? 1pPl-langue-Loc Top São Paulo ainsi

*ta-arü Yema i-na-üe cü yema yatü-gü ga yema tcho-rü*  
1pPl-dire là asp-3p-sortir tiens! cet homme-Pl. x celui-là 1p-Poss Gén.

*ya ma-gü-ũ gana papa-na na-na-ã-gü-aũ ga yema carta<sup>54</sup>*  
x tuer-Pl -Nomin x père-à 3p-OI-donner-Pl -? x cette lettre

*ga nüma nuã tüma-ca na-mu-ũ marü i nü-ũ*  
x eux ici lui-pour 3p-expédier-Nomin déjà x 3p- 'Datif'

*ta-cua-ũ ga ngüã nguneũ-gu ta<sup>55</sup> na*  
3p Fam -savoir-Nomin x quel jour-Loc non-maintenant

<sup>51</sup> Le préfixe indiqué dans la traduction juxtalinéaire par 'z' codifié, à l'intérieur d'une classe de verbes, le mouvement dans un certain sens, par exemple *na-ru-to* (3p-z-asseoir) « il s'est assis/il est assis », *i-na-ru-da* (Asp -3p-z-lever) « il s'est levé » ; *na-ru-bai* (3p-z-?) « il a plongé » Par extension, le même préfixe peut codifier le changement d'état, exemples *na-ru-du-ũ* (3p-z- personne) « il est devenu une personne (être humain) », *na-ru-tchau* (3p-z-nausée) « il a eu mal au cœur »

<sup>52</sup> Mot emprunté au portugais *recreio* (type d'embarcation de taille moyenne)

<sup>53</sup> Ici le narrateur fait référence à São Paulo de Olivença, la principale ville du *município* (commune) de São Paulo de Olivença (État d'Amazonas, Brésil).

<sup>54</sup> Le mot *carta* « lettre » est un emprunt au portugais

<sup>55</sup> À propos de *ta* « non-maintenant », voir note 14

*i-na-ngu-ũ*                    *ga yema yea na-ca yema ta-i-ũ*  
 Asp-3p-arriver-Nomin x      là      là      3p-pour      là      3p Fam -aller-Nomin.

*ta-a-gü*                    *mare-ũ*                    *cüana,*  
 3pFam -ramer-Pl      seulement-Nomin      c'est bien ça, hein?

*wüü a baterau*<sup>56</sup> *a taü-nema rü muüma ga na-rü*  
 un x chalant      x grand-très      Top beaucoup      x 3p-Poss.Gén.

*yemaũ -ma*<sup>57</sup> *i-na-ngu*  
 chose-avec      Asp -3p-arriver

« Celui-là, il est arrivé en *recreio*, il est descendu à São Paulo – c'est bien ça, hein ?, dans notre langue, Tchopouro, nous disons ainsi. Il est descendu là Tiens ! Ceux-là, les tueurs [ceux qui ont tué Nimuendaju, le représentant du gouvernement] ; ils l'ont donnée à mon père, cette lettre ; eux [les hommes], ils la lui [le père du narrateur] ont envoyée. Il [le père du narrateur] savait déjà quel jour il [Nimuendaju] y arriverait. Là, après lui [Nimuendaju], ils sont allés seulement à la rame, c'est bien ça, hein ? Dans un chalant très grand, avec beaucoup de ses choses, il [Nimuendaju] est arrivé. »

(xii) *Rü tchauca cüraũ tcho-rü papa-nü-ũ*      *i utaa-gu*  
 et d'après moi peut-être 1p-Poss Gén père-3p-'Datif' x raconter-Loc

*rü 10 quilo ngigucü a dieru*<sup>58</sup> *ta ngi-ma*  
 Top kilo somme de valeur x argent non-maintenant 3pFém -avec

*i-na-ngu cümana yerü yeguma rü*  
 Asp -3p-arriver c'est bien ça hein ? parce que en ce temps-là Top

*na-na-ü-tchaũ ga wüü ga iscora*<sup>59</sup> *na-ca ga Ticuna-gü,*  
 3p-Oi-faire-Dés x un x école 3p-pour x Ticuna-Pl

« Et d'après moi, de ce que mon père racontait, il arrivait avec de l'argent, un paquet de 10 kilos – c'est bien ça, hein ? – parce qu'à cette époque, il voulait faire une école pour eux, les Ticunas. »

(xiii) *yema ngema nhuma Yuatchawa*<sup>60</sup> *nhagüũ arü*  
 là là maintenant Toponyme ainsi de

*dauquenaa-maüra, nü-ũ pe-cua-ũ, ngema Yuatchawa*  
 en amont-plus 3p-'Datif' 2pPl-savoir-Nomin là Toponyme

*nhaũ arü dauquenaa-maüra rüü-ũ wüü i castanheira*<sup>61</sup> *a tere*  
 ainsi de en amont-plus naître-Nomin un x châtaignier x deux

*a nü-gü na-a-ãügü-ne arü ãuu-ne*  
 x 3p-Récip<sup>62</sup> 3p-<sup>2</sup>-rester ensemble-Classif<sup>63</sup> de grand-Classif

<sup>56</sup> Mot emprunte au portugais *batelão* (« chalant, péniche », en fer ou en bois) En Amazonie, le *batelão* sert surtout au transport des marchandises et peut être propulsé et dirigé soit avec des rames, soit attache à un bateau plus grand

<sup>57</sup> Voir note 36

<sup>58</sup> Voir note 35

<sup>59</sup> Voir note 37

<sup>60</sup> Yuatchawa est le nom de l'ancienne *maloca* (grande maison ou village indien ancien) où se trouve maintenant Santa Inês

<sup>61</sup> Mot emprunté au portugais

*ɪ rüü-ũ-wa yema ni-ĩ ga yeguma,*  
 x naître-Nomin -Loc là 3p-être x ce temps

« Là, maintenant, ainsi, plus en amont de Yuatchawa – vous le savez ? – ainsi, plus en amont de Yuatchawa, nés comme un seul, deux châtaigniers restaient ensemble entre eux [ils faisaient un seul], deux châtaigniers grands qui y étaient nés, là ils étaient, en ce temps-là. »

(xiv) *Yeguma rü yema yatü-gü rü nü-gü-maã na-ngutaquee-gü*  
 ce temps Top ce hommes-Pl Top 3p- Récip -avec 3p-réunir-Pl

*ga no-rü ante<sup>64</sup> ɪ-na ɪ-na-ngu-ũ-ca, yerü marü*  
 x 3p-Poss Gén avant Asp -3p Asp -3p-arriver-Nomin-pour parce que déjà

*nü-ũ na-cua, ga na-tchiga gana na-publicado<sup>65</sup> rü*  
 3p-‘Datif’ 3p-savoir x 3p-histoire x 3p-publié et

*nhuacü na-ã-yu-ũ cümana*  
 comment 3p-<sup>?</sup>-mourir-Nomin c’est bien ça, hein<sup>?</sup>

« En ce temps-là, ces hommes, ils se sont réunis entre eux avant qu’il [Nimuendaju] arrive, parce qu’ils connaissaient déjà la nouvelle publique et comment il allait mourir, c’est bien ça, hein ? »

(xv) *nü-gü-maã nü-ũ ni-ɪ-ugü-gü rü ngema Ticuna-gü*  
 3p- Récip -avec 3p-‘Datif’ 3p-<sup>?</sup>-raconter-Pl Top ce Ticuna-Pl

*ta ngeguma nhumã ngue-pata-ũ na-ca*  
 non-maintenant ce temps maintenant enseignement-maison-Nomin 3p-pour

*ɪ wa’na-gu ɪ nuã rü na-ngue-ea-gu ta<sup>66</sup> rü Ticuna-gü*  
 ɪ ouvrir-Loc x ici et 3p-étudier-<sup>?</sup>-Loc non-maintenant et Ticuna-Pl

*rü ta tü-ũ na-rü-yeera-gü, nha na-gürü-gü*  
 Top non-maintenant 1pPl-‘Datif’ 3p-z<sup>67</sup>-plus sage-Pl ainsi 3p-dire-Pl

*rü yiemä rü ta nhatü-wa ta-wogü rü ngema*  
 et nous tous Top non-maintenant bas-Loc 1pPl-rester en arrière et ce

*Ticuna-gü rü nüma ta ni-ĩ ɪ to-rü cori-gü*  
 Ticuna -Pl Top lui non-maintenant 3p être x 1pPl-Gén patron-Pl

*ĩyü-gü-ũ ɪ nuã nhaa ɪ na-ane-wa nha na-gürü-gü ga yema*  
 être-Pl -Nomin x ici ce/cette x 3p-terre-Loc ainsi 3p-parler-Pl x celui

« Entre eux ils l’ont dit . “ces Ticunas maintenant, quand ils ouvriront une école ici et ils étudieront, les Ticunas vont devenir plus sages que nous”, ainsi ils [les Blancs] ont dit . “et nous tous, nous allons rester en arrière, en bas, et

<sup>62</sup> En ticuna, le réciproque et le réflexif se présentent sous la même forme

<sup>63</sup> D’après nos données, *-ne* est un classificateur qui indique des objets dont la forme est allongée, comme les troncs d’arbre, par exemple *wa-atu-ne* (petit-feuille-Classif) « arbre dont les feuilles sont petites », *turabu-ne* (arbre *sp* -Classif) « maté-maté (un type d’arbre) » Ce classificateur peut être réalisé phonétiquement comme bas ou extra-bas au niveau des cordes vocales

<sup>64</sup> Emprunt au portugais *antes* « avant »

<sup>65</sup> Emprunt au portugais *publicado* « publié »

<sup>66</sup> Voir note 14

<sup>67</sup> Voir note 51

ces Ticunas, ils seront nos patrons, ils le seront ici en cette terre” ; ainsi ils ont dit, ceux-là »

- (xvi) *Yatü-gü nü-gü-maã na na-ngutaquee-gü-ũ cümana*  
 homme-Pl 3p-Réçip avec 3p-réunir-Pl -Nomin c'est bien ça, hein ?  
*rü yeguma rü na-ũ pa yema na-ngu-ũ a guma Curt*  
 et ce temps Top 3p-avant là 3p-arriver-Nomin x celui  
*rü marü na-yema a na-rü ngutaquee, ga nhuãcü*  
 et déjà 3p-là/exister<sup>68</sup> x 3p-Poss Gén réunion x comment  
*ta na-ya-ma-gü-ãũ cümana, yeguma rü yeama*  
 non-maintenant 3p OI-tuer-Pl -? c'est bien ça, hein ? ce temps Top là même  
*Tchopouro-wa na-dauque na-maã ta-a-gü-ũ rü*  
 São Paulo-Loc 3p-au-dessus 3p-avec 3pFam -ramer-Pl -Nomin et  
*yema yatü-gü ga tee Tchãta Rita-gu, ãtchũe, cümana,*  
 celui homme-Pl x qui Santa Rita-Loc habitant c'est bien ça, hein ?  
*nü-ũ ta-cua' a yema rü ãcü Batcheru ni-ĩ ga na-ega*  
 3p-'Datif' 3p-savoir x celui et ce Barcelo 3p-être x 3p-nom  
 « Les hommes se sont réunis entre eux – c'est bien ça, hein ? – et, en ce temps-là, avant son arrivée, à celui-là, Curt, il y avait déjà eu leur réunion, [la réunion sur] comment ils allaient le tuer, c'est bien ça, hein ? En ce temps-là, là même, ils [les Ticunas] ont ramé en amont de São Paulo avec lui [Nimuedaju], et qui étaient ces hommes-là, habitants de Santa Rita, c'est bien ça, hein ? Ils [les Ticunas] connaissaient celui-là, et son nom était Barcelo »

- (xvii) *Yema nüraũ ga São Paulo-maã i cuaũ ga aëgacü*  
 celui/ce premier x São Paulo-avec x responsable x gouvernement  
*me' i-ũ rü tchauca i ngema nhumã ngemaũe*  
 peut-être être-Nomin et d'après moi x celui-ci maintenant qui est là  
*i nane Sansão ni-ĩ cüraũ yema, yema ni-ĩ ga yema*  
 x fils S 3p-être peut-être celui/ce celui 3p-être x celui  
*pora-u -ũ cümana,*  
 force-faire-Nomin c'est bien ça, hein ?  
 « Ce premier était responsable pour São Paulo, peut-être comme s'il était du gouvernement, et d'après moi, celui-ci qui est là maintenant est le fils, Sansão, peut-être, de celui qui faisait des efforts [en faveur des Blancs], c'est bien ça, hein ? »

- (xviii) *na-ma nü-gü-maã nangutaquee Biru Mafra nhuca Roberto Mafra*  
 3p-avec 3p-Réçip -avec réunion cet autre  
*ga yema nuã Parimarigu yui ta cüraũ tchauca,*  
 x celui ici Palmares-Loc mort non-maintenant peut-être d'après moi  
*yema ni-ĩ ga nü-gü arü tchothu gana nü-gu*  
 celui 3p-être x 3p-Réçip de sociétaire (complice) x 3p-Réçip

<sup>68</sup> A propos de marqueurs de deixis qui fonctionnent comme racines à l'intérieur de formes verbales, voir Notes grammaticale, § 1

*na-ngutaque-e-ũ* *nhuica* *Dauriano Mira ga to rü nhuica*  
 3p-réunion-causer-Nomin. cet autre x autre et cet autre

*yema tooma-gü gana nügü arü favor*<sup>69</sup> *na-ü-gü-ũ*,  
 celui blanc-Pl x 3p-Récep. de faveur 3p-faire-Pl.-Nomin.

*cümana,* *nhuããcü tau na-etü-gu na yema*  
 c'est bien ça, hein ? comment Nég au-dessus-Loc nous tous

*na i tchigüũ-ca ni-ĩ gana yema na-ü-e-ũ*.  
 x fouler, passer par 3p-être x ce [cette 3p-faire-Pl.-Nomin.  
 dessus-Nomin.-pour chose- là]

« Ils se sont réunis entre eux, Biru Mafra et cet autre, Roberto Mafra, celui qui est mort ici à Palmares<sup>70</sup>, d'après moi, peut-être. Ceux-là, se sont mis d'accord, se sont réunis à cet autre, Laureano Müller, et ces autres Blancs, qui étaient en leur faveur, c'est bien ça, hein ? Pour que nous tous [les Ticunas], nous ne soyons pas au-dessus d'eux, pour que nous ne les dépassions pas, ils ont fait ça. »

(xix) *Tchi yeguma-tchi tau yemaacü yiĩ-gu rü nhuãcü rü nhaa*  
 si ce temps-si Nég. ainsi même être-Loc. Top comment Top. ce

*Ticuna-gü rü tama nü-ũ ta-cua na taacü yiĩ-gü-ũ*  
 Ticuna-Pl. Top. Nég. 3p-'Datif' 1pPl-savoir que être-Pl.-Nomin.

*metchi. Beana na-ngema-tchi a Ticuna marü tchiã*  
 possible peut-être 3p-exister-si x déjà être

*ãtropologo i iũ-tchi nhuãcü-tchi ga yeguma tau-tchi*  
 anthropologue x être-si comme-si x en ce temps-là Nég-si

*yema na-ngupetü-gu cümana*  
 celui 3p-arriver-Loc c'est bien ça, hein ?

« Si cela ne s'était pas passé ainsi en ce temps-là, ces Ticunas [de l'époque présente] ne savent pas ce qui aurait été possible (*litt.* l'être possible). Peut-être y aurait-il des Ticunas anthropologues, si cela [la mort] n'était pas arrivé, c'est bien ça, hein ? »

(xx) *Yeguma yema yatü rü yema ni-ĩ a nü-gü-maã na-meeü*  
 ce temps celui homme Top celui 3p-être x 3p- Récep-avec

*cümana,* *natürü yemana dauque na-maã*  
 c'est bien ça, hein ? mais/et tandis que au-dessus 3p-avec

*ta-a-gü-ũ cümana pamama-ütchi na-maã*  
 3pFam -ramer-Pl.-Nomin c'est bien ça, hein ? tôt-Intens. 3p-avec

*ta-ia-tchi ga Tchopouro arü türe-wa cüna*  
 3p.Fam-sortir-si x São Paulo de quai-Loc. c'est bien ça, hein ?

« En ce temps-là, ces hommes se sont mis d'accord, c'est bien ça, hein ? Et tandis qu'ils [les Ticunas] ramaient avec lui [Nimuendaju] plus en amont sur le fleuve, c'est bien ça, hein ? Très tôt, avec lui [Nimuendaju], ils [les Ticunas] sont sortis sur le quai de São Paulo, c'est bien ça, hein ? »

<sup>69</sup> Mot emprunté au portugais.

<sup>70</sup> Palmares est un village situé plus en aval de Belém de Solimões, un gros village ticuna.

# RÉFLEXIONS SUR LES VALEURS MODALES EN KAMAYURA (HAUT-XINGU, BRÉSIL)

Lucy SEKI

## 1. INTRODUCTION

Le kamayura est une langue de la famille Tupi-Guarani, parlée par un peuple du même nom, situé dans la région du Haut-Xingu, au Brésil Central. Dans cette langue à tradition orale, à l'étude de laquelle nous nous consacrons depuis longtemps<sup>1</sup>, nous avons identifié des dispositifs morphosyntaxiques qui ont, entre autres, la fonction de marquer l'attitude du locuteur par rapport au contenu de son énonciation. Ces éléments permettent au locuteur de renforcer ou moduler ses assertions et ses ordres, d'indiquer l'origine de l'information, en assumant ou non la responsabilité du contenu, de signaler le moyen par lequel on a eu accès à la connaissance de ce qu'on rapporte.

L'objet de ce travail sera de décrire ces dispositifs qui, par leurs fonctions, se rapprochent de ce que certains auteurs appellent morphèmes «véridictionnels» (Derbyshire 1985), «validationnels» (Jake & Chuquim 1979), «*evidentials*» (Willett 1988) ou encore «médiatifs» (Guentchéva 1996).

Comme l'a observé Willett, le concept d'*evidentiality* est encore mal appréhendé, même s'il est reconnu comme relevant de la modalité épistémologique. On considère généralement que les morphèmes dits *evidentials* indiquent la source de l'information (Bybee 1985) ou la nature de l'*evidence* disponible (Jakobsen 1986), voire les deux (Chafe 1986).

En nous fondant sur nos données, nous nous proposons de montrer que le kamayura emploie des dispositifs différents pour indiquer :

1. que la source de l'information, est comprise non pas comme «evidence», «langage» ou «hypothesis» (Chafe 1986: 263), mais comme origine. Ce dispositif permet au locuteur soit de se présenter lui-même comme étant à l'origine de l'information et responsable de son contenu (attestation), soit d'indiquer que

---

<sup>1</sup> Decrite pour la première fois dans Seki (1997).

l'information est rapportée, et que, donc, c'est une tierce personne qui en est à l'origine ;

2. que la nature de l'*evidence* est disponible.

Quant au terme « médiatif », il est employé par Guentchéva

“[...] pour désigner la catégorie grammaticale dont l'essence même est d'indiquer que l'énonciateur fait référence à des situations (statiques ou dynamiques) dont il n'assume pas la responsabilité pour en avoir eu connaissance par voie indirecte, d'où la possibilité pour lui de manifester divers degrés de distance par rapport au contenu de son propre message, et, pour le co-énonciateur, la possibilité de remettre en question, voire de réfuter le contenu du message reçu” (Guentchéva 1996: 11).

Selon cette définition, c'est uniquement dans le cas où l'information est obtenue de manière indirecte que le locuteur dégage sa responsabilité par rapport à la situation décrite et peut manifester différents degrés de distanciation par rapport à l'énonciation. Dans l'état actuel de la recherche sur le kamayura, on peut dire que, même si le locuteur se présente comme étant la source de l'information, il recourt à des moyens lui permettant de signaler son mode d'accès à cette information, et de marquer ainsi une distance vis-à-vis de ce qu'il énonce.

Le kamayura fait partie des langues dans lesquelles les valeurs médiatives sont codifiées par des particules. Ces mêmes particules sont aussi employées pour marquer d'autres valeurs, telles que la quantification, l'aspect, la deixis, la focalisation, la distinction de sexe. Nous commencerons par une présentation de la structure du kamayura, en y incluant une brève description des particules et de leurs propriétés syntaxiques et distributionnelles, pour ensuite analyser la classe des particules qui nous intéresse dans le présent travail.

## 2. BRÈVE PRÉSENTATION DU KAMAYURA

### 2.1 Généralités

D'un point de vue typologique, le kamayura est une langue à système actif/statif, marqué morphologiquement par des éléments pronominaux dans le verbe, avec des scissions conditionnées par la nature sémantique du nominal et du verbe, par le type de proposition (indépendante/dépendante) et par le mode. On y distingue les classes suivantes : Nom, Verbe, Adverbe, Déictique, Posposition et Particule. Le Nom reçoit des suffixes de cas. La marque casuelle *-a* dite « cas nucléaire (N) » assume toutes les fonctions typiquement nominales : sujet et objet des verbes, objet des postpositions et modificateur adnominal. Le Verbe porte des marques de personne et de mode. Le temps (opposition futur/non-futur) et, en grande partie l'aspect, sont signalés par des particules qui ne sont pas nécessairement adjointes au verbe (voir plus loin).

Dans cette langue, on recourt souvent à l'effacement de constituants, la phrase pouvant alors se réduire au minimum, à un prédicat, typiquement exprimé par un verbe. Lorsque le sujet et l'objet sont exprimés par des nominaux, le sujet précède l'objet, lequel précède le verbe. Les éléments adjoints occupent une position périphérique et se placent généralement après le verbe, mais ils peuvent aussi précéder le sujet. Toutefois, des processus d'ordre discursif peuvent modifier cet ordre de base.

La langue présente des caractéristiques constantes avec un ordre de base SOV ou SV (postpositions, antériorité du génitif sur le nom nucléaire, postériorité de l'auxiliaire sur le verbe principal), ou VO (interrogatifs en position initiale, modificateurs après le nom nucléaire, verbes de volition après le verbe principal). Outre les constituants nucléaires, la phrase peut inclure des éléments externes (Andrews, 1985) : particules interjectives et phatiques, vocatifs, constituants déplacés ou connecteurs du discours. L'ordre des constituants de la phrase est schématisé ci-dessous :

(1) Elém. Extér. [(S) (O) V (Adj.)] Elém. Extér.

La signification des particules, de même que leur position, dépend de facteurs d'ordre syntaxique, sémantique et pragmatique que nous ne traiterons pas exhaustivement ici. Nous nous contenterons d'une brève présentation des particules, illustrée par quelques exemples, en partant de leurs propriétés syntaxiques et distributionnelles<sup>2</sup>.

## 2.2 Les sous-groupes de particules

La position des particules dans la phrase permet de distinguer quatre classes : les particules initiales, les particules flottantes, les particules de seconde position et les particules finales. La langue possède en outre un groupe de particules extérieures à la phrase (interjectives et phatiques) qui ne seront pas traitées dans ce travail.

### 2.2.1. Les particules initiales (Pi)

Elles apparaissent au début de la phrase et déterminent la forme du prédicat qui les suit. Sémantiquement, elles correspondent à des prédicats de parole. Dans l'exemple suivant, la particule *na(ne)* (permissif) entraîne un prédicat au gérondif :

(2) *nane we-kete 'ame korin*  
 Perm. 1Sg.-dormir.Gér. ici Fut.  
 « Laisse-moi dormir ici. »

<sup>2</sup> Pour un traitement plus détaillé des particules, voir Seki (1998 et 2000).

On trouve aussi d'autres particules initiales : *ere* (permissif, concessif : « c'est d'accord »); *tu'ari* (approbatif, dépréciatif : « bien fait ! »); (*a*)*nite* (affirmatif de non-existence : « il n'y a pas »); *po* (interrogatif polaire) et *potenip*<sup>3</sup> (dubitatif : « peut-être », « possiblement »).

### 2.2.2. Les particules flottantes (Pfl)

Elles forment, syntaxiquement et sémantiquement, un groupe bien délimité.

Du point de vue syntaxique, elles s'unissent syntagmatiquement à un constituant qui est, ou qui contient, l'élément auquel elles s'appliquent. Contrairement aux particules finales et à celles de seconde position, les particules flottantes n'ont pas une position fixe dans la phrase : le constituant et sa particule peuvent occuper différentes positions dans l'énoncé, y compris initiale, position dans laquelle ils peuvent être suivis par des particules de seconde position, ce qui montre que le constituant et sa particule présentent une cohésion interne.

Du point de vue sémantique, les particules flottantes marquent généralement la quantification et l'aspect. On obtient différents effets ou nuances de sens en fonction du type de constituant (nominal, verbal ou abverbial) auquel la particule est ajoutée, de la position (interne ou externe) de cette particule par rapport au constituant, et du contexte, qu'il soit négatif ou non.

### 2.2.3. Les particules de seconde position

Elles se placent après le premier constituant de l'énoncé, compte non tenu des éléments externes. Sémantiquement elles peuvent être considérées comme des marques d'atténuation, de modalité, de focus, d'emphase, d'*evidentiality*, d'attestation ou de deixis. Quelques particules de seconde position peuvent apparaître en groupes de trois éléments maximum, et elles se placent immédiatement après les particules flottantes, quand il y en a. S'il n'y a pas de constituants intermédiaires, les particules de seconde position précèdent immédiatement les particules finales, auquel cas on peut avoir des séquences allant jusqu'à cinq particules. Dans l'exemple suivant, *we* est une particule flottante, *jue* une particule de seconde position, *heme*, *pa* et '*a*' des particules finales.

- (3) *a-a we jue heme pa 'a je='atywahap*  
 ce-Ntr. CRétr. seulement Préal. Masc. Proche 1Sg.=cousin  
 « C'est celle-là [la flûte que tu cherches], mon cousin ! »

La deixis est marquée par des particules formellement identiques aux démonstratifs :

<sup>3</sup> La forme *potenip* est clairement constituée des particules *po* (interrogation), *te* (focus) et *nip* (doute).

'a	proche	
okoj	distant du locuteur, proche de l'auditeur	
ewokoj	distant du locuteur, proche ou éloigné de l'auditeur	1,1
pe	lointain	1,1
po	auditif	1,1

Ces éléments ne reçoivent pas de marques casuelles lorsqu'ils fonctionnent comme des particules. Ils apparaissent à la fin d'une séquence de particules, sont phonologiquement liés à la particule précédente, et marquent apparemment la distance du locuteur par rapport aux participants ou aux situations du discours. En (3), la forme déictique 'a' apparaît comme un nominal, suffixé par -a (cas nucléaire), mais aussi comme une particule finale. En (4), cette même forme se présente comme une particule de seconde position :

- (4) *ne=r-emireko-a we te 'a ere-ru ko'*  
 2Sg.=Rel.-épouse-Ntr. CRétr. Foc. Proche 2Sg.-emmener FPhr.  
 « Tu emmènes aussi ton épouse. »

#### 2.2.4. Les particules finales

Elles se placent après le dernier constituant interne de l'énoncé et ne sont suivies que par des éléments externes. Sémantiquement, elles fonctionnent comme des marques d'interrogation, de mode, d'attestation, de sexe, de deixis ou de nombre.

Ces particules apparaissent par groupes de trois ou quatre, dans un ordre qui n'est pas strict, mais où l'on constate que les particules qui ferment la séquence sont des déictiques ; ces déictiques sont suivis ou non de la particule *wan* « et d'autres » et précédés par les particules de sexe. Ces dernières forment un groupe constitué de deux séries : les formes employées par les locuteurs de sexe masculin et celles employées par les locuteurs de sexe féminin :

Locuteurs masculins :	<i>pa</i>	Locuteurs féminins :	<i>ma'e</i>
	<i>wa</i>		$\emptyset$ / <i>ra'e</i>
	<i>py</i>		<i>pōj</i>
	<i>kwāj</i>		<i>kyn</i>
	<i>ja</i>		<i>(he)kyn</i>
	<i>ka</i>		<i>ky</i>

On rencontre fréquemment ces particules dans les dialogues. En général, elles sont de nature exclamative et expriment des attitudes du locuteur. Nous n'avons pas totalement éclairci leurs significations respectives. Comme on le verra, l'occurrence d'une forme donnée est souvent conditionnée par la présence d'une particule de seconde position.

Les particules déictiques finales sont formellement identiques à celles de seconde position mais, en tant que particules finales, elles peuvent être suivies de la particule *wan* « et d'autres » et sont de nature vocative. Elles renvoient à l'interlocuteur ou au destinataire, présent ou absent, et marquent une distance par rapport au locuteur :

- (5) *e-mepy ywyrapar-a kwāj 'a*  
2Sg.-acheter arc/arme-Ntr. Masc. Proche  
« Achète donc l'arme ! » (à un interlocuteur proche)
- (6) *e-jo ane kwāj pe*  
2Sg.-venir Cont. Masc. Loimt.  
« Viens ici » (à un interlocuteur éloigné)
- (7) *a'e-a wite rak oro-ko kwāj pe wan*  
ceci-Ntr. Comp Att. 1excl.-Cop. Masc. Loimt. Pl.  
« C'est ainsi que nous sommes, nous autres. »

### 3. ASSERTION, ORDRES ET LEUR MODULATION

En kamayura, un énoncé avec un prédicat à l'indicatif et sans particules modales peut exprimer la connaissance du locuteur quant à la véracité de la proposition :

- (8) *aman-a o-ky we*  
pluie-Ntr. 3-pleuvoir CRétr.  
« Il pleut/pleuvait encore. »
- (9) *kunu'um-a o-jae'o motaw-a r-ehe*  
enfant-Ntr. 3-pleurer nourriture-Ntr. Rel.-pour  
« Le garçon pleure/pleurerait pour avoir de la nourriture. »

A noter que ces énoncés peuvent faire référence au présent ou au passé, puisque la distinction de temps est inférée contextuellement.

Les énoncés relatifs aux événements non passés sont marqués par les particules *korin* (futur : événement dont on est certain de la réalisation) et *in(e) ~ n(e)* (événement dont la réalisation est potentielle). Cette dernière particule introduit une nuance d'intention lorsque l'énoncé est à la 1ère personne :

- (10) *marupi katu te 'a ere-o korin*  
par où Compl. Foc. Proche 2Sg.-aller Fut.  
« Par où iras-tu ? »
- (11) *a-'yahawete we-o-me=n a'e wa*  
1Sg.-passer directement 1Sg.-aller-Gér.=Pot nInter. Masc.  
« J'ai l'intention d'[y]aller directement [par un vol sans escale]. »

Les ordres sont exprimés par des verbes aux modes impératif (formes uniquement à la 2ème personne) et exhortatif (formes à toutes les personnes) :

- (12) *kaparim e-jot*  
vite 2Sg.-venir.Impér.  
« Viens vite! »

- (13) *t=a-ha=n 1-tSORO-m*  
Exh.=1Sg.-aller=Pot. 3-appeler-Gér.  
« Allons l'appeler. » (*Litt.* Que j'aïlle pour l'appeler)

L'assertion et l'ordre, tels que nous venons de les présenter, peuvent être modalisés au moyen de diverses particules de seconde position : {=*in*}, {=*ete*}, {=*k*}, {=*hek*}, {=*panen*}. Ces dernières permettent au locuteur d'emphatiser sa certitude, d'en préciser le degré ou encore d'indiquer son attitude (volition, détermination, admonestation) par rapport au contenu propositionnel.

### 3.1. L'assertif emphatique

La particule *in~i* (assertif emphatique) marque spécifiquement une assertion. Elle est formellement identique à la particule du potentiel, mais en tant que marque d'assertion, elle vient en seconde position, et généralement avec les particules finales *py* (Masc.) / *pōj* (Fém.).

- (14) a. *po ka'aher-a r-ur-i* « La liste [des passagers] est-elle arrivée ?  
Inter. papier-Ntr. Rel.-venir-Circ.  
b. *o-'ur=ine ko py* – Oui, elle est arrivée. »  
3-venir=Ass. FPhr Masc

### 3.2 La certitude

La particule *ete* exprime la certitude du locuteur par rapport au contenu de l'information :

- (15) *'am katu ete apa juwan-a r-eĩ ko'yt*  
ici Compl papa piège-Ntr Rel.-être.nÉt. FPhr.  
« Le piège de papa est ici [j'en suis sûr]. »

Dans les complétives, la particule *in* introduit une nuance de supposition, en contraste avec la particule *ete*, laquelle, dans le même contexte, signale une certitude, une réalité :

- (16) *a-kwahaw=in mokaw-a mepy-taw-a ko py*  
1Sg.-savoir= carabine-Ntr. acheter-Nomin.-Ntr FPhr. Masc.  
« Je sais (je suppose) qu'il a acheté une carabine. »



- (21) *o'irane hek t=a-jor=in i-'u-tar-a 'ywō-me*  
 demain Dél. Exh.=1Sg.-venir=Pot. 3-manger-Nomin.-Ntr. tirer à la flèche-Gér.  
*ko=kwāj*  
 FPhr. =Masc.  
 « Demain, je viendrai pour tuer à la flèche ceux qui mangent [les morceaux de serpent]. »
- (22) *t=o-mano hek a'e-a t=o-'ate kwāj*  
 Exh.=3-mourir Dél. il-Ntr. Exh.=3-naître.Gér. Masc.  
 « Qu'il naisse et meure ! »
- (23) *ene hek e-juwej=n*  
 toi Dél. 2Sg.-laver.Impér.=Pot.  
 « C'est toi qui va laver ! »

### 3.5. Le volitif

La particule *ik~k* (volitif) indique le désir du locuteur de voir l'événement se réaliser. Contrairement à *hek*, la particule volitive n'est pas utilisée avec la 1ère personne :

- (24) *amoete=k e-raha kor a'e wa*  
 loin=Vol. 2Sg.-emmener FPhr. nInter. Masc.  
 « Emmène-le loin ! (c'est ma volonté). »
- (25) *t=o-'ur=ik o-karu-m*  
 Exh.=3-venir=Vol. 3-manger-Gér.  
 « Qu'ils viennent manger ! (c'est ma volonté). »

### 3.6. La prohibition, l'admonestation

La particule *panen* (prohibitif) indique l'interdiction, l'avertissement, l'admonestation. Comparons l'exemple (26) à l'impératif négatif, avec l'exemple (27) au prohibitif/admonestatif :

- (26) *moï-a ere-'awykywyky-em*  
 serpent-Ntr. 2Sg.-toucher.Itér.-Nég.Impér.  
 « Ne touche pas le serpent ! »
- (27) *moï-a panen ere-'awykywyky*  
 serpent-Ntr. Prohib. 2Sg.-toucher.Itér.  
 « Tu ne dois pas toucher le serpent. »

## 4. LA SOURCE DE L'INFORMATION

Il existe en kamayura deux particules de seconde position, en opposition paradigmatique, *rak* et *je*, que le locuteur utilise pour indiquer l'origine de l'information qu'il transmet.

4.1. Les particules *rak* (attesté) et *je* (propos rapporté)

La particule *rak*~*ak* (attesté) signale que le locuteur assume la responsabilité de ce qu'il relate, autrement dit, qu'il se présente comme étant à l'origine de l'information. La particule n'est employée que dans les énoncés qui font référence à des événements passés par rapport au moment de l'énonciation, et qui ont une valeur perfective. Comparons les données ci-après, extraites d'un récit de voyage d'un locuteur à São Paulo, où ce dernier relate ses tentatives infructueuses pour obtenir une place dans l'avion, alors qu'il est encore au Xingu, toutes les places étant déjà prises par les Kalapalo :

- (28) *amonaw-a tete o-ho-me rane kwāj*  
Kalapalo-Ntr. seulement 3-aller-Gér. Cont. Masc.

« Seul le Kalapalo [y] allait. »

- (29) *amonaw-a tete o-ho=n a'e wa*  
kalapalo-Ntr. seulement 3-aller=Pot. nInter. Masc.

« Seul le Kalapalo ira. »

- (30) *amonaw-a tete rak o-ho ko'yt*  
kalapalo-Ntr. seulement Att. 3-aller FPhr.

« Seul le Kalapalo [y] est allé. »

Par contraste avec *rak*, la particule *je* (propos rapporté)<sup>4</sup> indique que le locuteur n'est pas à l'origine de l'information, et que cette dernière est attribuée à un tiers :

- (31) *amonaw-a tete je o-ho ko'yt*  
kalapalo-Ntr. seulement Rapp. 3-aller FPhr.

« Seul le Kalapalo [y] est allé, dit-on. »

La particule *je* n'implique ni doute, ni absence de certitude. Elle signale tout simplement que le locuteur ne prend pas la responsabilité du contenu de l'information, et que ce qu'il raconte a été dit par quelqu'un d'autre. La particule de propos rapporté peut effectivement apparaître avec l'assertif emphatique et aussi, bien que plus rarement, avec la particule *inip* :

<sup>4</sup> Cette particule est probablement une forme grammaticalisée du verbe « dire », qui a comme allomorphes -'e, -'i, -ja et -je (Seki 1997).

- (32) *paku akutsi ore=r-amÿjwen-a r-emi'u-her-a ne je ewokoj*  
 paca agouti lexcl.=Rel.-ancêtre-Ntr. Rel.-nourriture-pas-Ntr. Ass. Rapp. Dist.  
*ko py*  
 FPhr. Masc.

« Les pacas, les agoutis, c'était la nourriture de nos ancêtres, dit-on. »

- (33) *a'epe nipe je mawite o-ko-m*  
 là Rapp. quelque façon 3-Cop.-Gér.

« D'une certaine manière, ils sont restés là, dit-on. »

La particule *je* apparaît surtout dans la narration de récits. Elle implique aussi une antériorité par rapport au moment de la parole.

- (34) *o'iran je o-ja'uk o-'up-awa ko'yt*  
 lendemain Rapp. 3-baigner 3-Aux.Horz.-Pl. FPhr.

« Le lendemain, ils se baignaient, dit-on. »

Les caractéristiques distributionnelles de ces deux particules nous conduisent à une interprétation, fréquemment invoquée dans l'analyse des morphèmes cognats présents dans d'autres langues Tupi-Guarani, selon laquelle ces particules exprimeraient le passé récent (*rak*) et le passé lointain (*je*), l'événement étant alors, respectivement, l'objet d'un témoignage ou celui d'un propos rapporté. Bien que ces distinctions de temps interviennent aussi en kamayura dans l'usage de ces deux particules, elles ne nous semblent pas constituer l'opposition de base dans cette langue.

En fait, c'est l'opposition récent / lointain qui implique qui définit ce qui, dans la langue, est considéré comme récent ou comme lointain. On constate que la particule *rak* apparaît effectivement dans des récits de faits qui se sont produits à une époque relativement éloignée, comme par exemple, pendant l'enfance d'une personne maintenant âgée. Ainsi :

- (35) *ije wejue 'iwī te rak ipira r-eka-aw-a a-kwaha*  
 moi même Attén. Foc. Att. poisson Rel.-chercher-Nomin.-Ntr. 1Sg.-savoir  
*ko wa*  
 FPhr. Masc.

« Moi-même [lorsque j'étais petit], je savais pêcher du poisson. »

On trouve aussi la particule *je*, bien que moins fréquemment, dans des contextes de passé très récent, voire concomitant au moment de la parole. Dans l'énoncé suivant, le locuteur rapporte ce que lui a dit sa fille de trois ans qui, assise sur ses genoux, regardait une revue :

- (36) *ka'aher-a 'a-a je w-etsak*  
 revue-Ntr. Proche-Ntr. Rapp. 3-lire

« Elle dit qu'elle est en train de lire la revue. »

On considère donc qu'en kamayura l'opposition de base exprimée par les deux particules est : attesté *vs* rapporté. Dans le premier cas, le locuteur atteste le contenu de la proposition, car il a été témoin oculaire ou auditif de l'événement et qu'il s'appuie sur des éléments, spécifiés ou non. Avec la particule *je*, le locuteur indique avoir eu connaissance des faits qu'il relate par une tierce personne (généralement non spécifiée), ce qui n'implique pas nécessairement qu'il n'en a pas été témoin.

#### 4.2. Les particules *ja* et *(he)kyn* (contestatif)

Outre la particule *je*, deux autres particules qui, en kamayura, marquent le contestatif, impliquent aussi le discours rapporté. Il s'agit des particules finales *ja* (locuteur masculin) et *(he)kyn* (locuteur féminin) ; elles ont une valeur argumentative de réfutation permettant au locuteur de manifester son désaccord par rapport aux propos présumés de quelqu'un. La référence à ces propos implicites marque une distanciation par rapport aux faits présentés. Ainsi, l'exemple (37a) laisse entendre qu'un interlocuteur a critiqué le locuteur pour être allé à Brasília sans autre raison que de s'y promener. Ce dernier réfute cette affirmation et explicite (37b) les raisons de son voyage à la ville :

(37a) *a-ha tete nipe ja brasilia katy ja*  
 1Sg.-aller seulement Dub. B. Dir.                    ʔn                    ʔn  
 « Je serais allé à Brasília sans raison ! »

(37b) *je=r-a'yr-a r-etsake te 'a a-ha wa* ʔʔ                    ʔʔ  
 1Sg.=Rel.-fils-Ntr. Rel.-voir.Gér. Foc. Proche 1Sg.-aller Masc.  
*n=a-ha-tete-ite*  
 Nég.=1Sg.-aller-seulement-Nég.  
 « J'[y] suis allé pour voir mon fils [qui est à l'hôpital], je n'[y] suis pas allé sans raison. »

### 5. MODES D'ACCÈS À L'INFORMATION

Le kamayura dispose d'un autre sous-groupe de particules qui apparaissent comme des marques d'*evidentiality* ; elles permettent au locuteur d'indiquer la nature de l'expérience sur laquelle est fondée le fait qu'il présente, ou le mode d'accès (inférence, constatation, ou conjecture) à la connaissance de l'information qu'il énonce. Ces particules se présentent comme des marques de modalité et sont utilisées par le locuteur pour signaler des degrés de distanciation par rapport au contenu de l'énoncé. Elles peuvent être en co-occurrence avec *rak* (attesté), et éventuellement, mais plus rarement, avec *je* (propos rapporté).

## 5.1. L'inférence

5.1.1. La particule *inip*

L'inférence peut être indiquée par *inip* ~ *nipe/nip*, particule qui exprime aussi la probabilité, la possibilité, le doute. L'occurrence de cette particule avec une valeur inférentielle signale que le locuteur fonde son assertion sur des indices sensoriels – observés au moment de l'énonciation, et relatifs à des événements dont il n'a pas eu l'expérience directe. Les exemples ci-après illustrent le contraste entre une simple assertion (38a) et une assertion reposant sur l'inférence à partir d'indices (38b) :

(38) a. *aman-a o-kyt* « Il pleut [en ce moment]. »  
 pluie-Ntr. 3-pleuvoir

b. *aman-a nipe rak o-kyt* « Il a dû pleuvoir »  
 pluie-Ntr. Att. 3-pleuvoir

(38b) a été produit par le locuteur alors que nous arrivions à Campinas. À ce moment précis, il ne pleuvait pas mais la rue était mouillée et il y avait des branches et des feuilles sur le sol. La co-occurrence de *rak* (attesté) et de *inip* (inférentiel) démontre que la particule *rak* ne marque pas toujours une constatation directe, mais sert plutôt à signaler que le locuteur prend la responsabilité du contenu de l'information transmise, laquelle est liée à un événement qui s'est déjà produit. Avec *inip*, il indique de plus que son assertion s'appuie sur une inférence établie à partir d'indices observables (dans ce cas précis: rue mouillée, branches et feuilles sur le sol) aussi bien par lui-même que par une tierce personne.

La particule *inip* est aussi employée pour indiquer que le locuteur dispose d'*evidences* sensorielles (visuelles, auditives, ...) qui lui permettent de prédire un événement (inférence expectative). Les deux énoncés ci-après sont tout à fait appropriés pour décrire une telle situation. En (39), le ciel nuageux et d'autres indices sont signes de pluie imminente :

(39) *aman-a nip o-kyr=in* « On dirait qu'il va pleuvoir. »  
 pluie-Ntr. 3-pleuvoir=Pot.

L'énoncé (40) a été produit par le locuteur alors qu'il était assis dans la salle et que l'on a entendu un bruit de vaisselle cassée venant de la cuisine:

(40) *o-mopen-awa te nipe 'a a'e* x 343  
 3-casser-pl Foc. Proche nInter. 34 : 11  
 « On dirait qu'ils ont cassé quelque chose. »

5.1.2. La particule *a'a*

La nature de cette particule n'est pas totalement éclaircie. Elle implique une conjecture, une supposition et, comme c'est le cas pour la particule *inip*, elle semble

indiquer que le locuteur n'a pas une expérience directe de l'événement énoncé et que le contenu de la proposition est une inférence. Cette particule se distingue de *inip* par le fait qu'elle est employée dans des situations où les indices ne sont pas observables, mais résultent d'un raisonnement de la part du locuteur. Comparons les exemples ci-dessous :

- (41) *a'eramuë a'a ak a'e-a je=morojo a'iw-i rane kwāj*  
 alors Att. ce-Ntr. 1Sg.=tromper-Circ. Cont. Masc.  
 « À ce moment là, je crois qu'il me trompait. »
- (42) *Xavantina wi te rak o-juerut*  
 Xavantina de Foc. Att. 3-venir en groupe  
 « Ils sont venus de Xavantina. »
- (43) *Xavantina wi a'a o-joerut*  
 X. de 3-venir en groupe  
 « Il me semble qu'ils sont venus de Xavantina. »
- (44) *Xavantina wi je o-juerut*  
 X. de Rapp. 3-venir en groupe  
 « Ils sont venus de Xavantina, dit-on »
- (45) *Xavantina wi te nipe 'a o-joerut*  
 X. de Foc. Proche 3-venir en groupe  
 « Il me semble qu'ils sont venus de Xavantina. »

### 5.1.3. La particule *po*

La particule *po* est employée pour indiquer spécifiquement une inférence établie à partir d'une perception auditive directe. Elle fait partie de l'ensemble des formes déictiques et se place en seconde position ou en position finale de la phrase :

- (46) *awa te 'a o-'ut*  
 gens Foc. Proche 3-venir  
 « Les gens arrivent »
- (47) *awa te po o-'ut*  
 gens Foc. Aud. 3-venir  
 « Les gens arrivent (j'entends des pas). »
- (48) *na a'e-a t(e) o-huru'a-me kwāj po-wan*  
 Perm. ce-Ntr. Foc. 3-devenir enceinte-Gér. Masc. Aud.-Pl.  
 « Qu'elle tombe enceinte ! »

Si, en (47), la particule *po* indique une perception auditive directe, en (48) son occurrence fait implicitement référence à la parole d'une tierce personne, ce qui

indique une distanciation de la part du locuteur et montre qu'il existe un lien entre l'auditif et le médiatif.

On notera que la particule qui marque l'auditif est formellement identique à la particule interrogative initiale *po* « je demande si », et qu'elle peut se placer, elle aussi, au début de la phrase. Les exemples suivants illustrent l'emploi de cette même particule avec les deux significations :

- (49)a. *po ere-'u-wej* « Veux-tu manger ? »  
 Inter. 2Sg.-manger-Désid.
- b. *he'ë a-'u-wej* « Oui, je veux manger. »  
 oui 1Sg.-manger-Désid.
- (50)a. *kaw, kaw* « Ouh, ouh ! »
- b. *po apa r-ur-i ko ra'e e-'anuw-ane te kyn*  
 Aud. papa Rel.-venir-Circ. FPhr. Affirm.Fém. 2Sg.Impér.-écouter-Cont. Foc. Fém.  
 « (J'entends que) papa arrive. Écoute ! »

En (50b), la co-occurrence de la particule *ra'e* (affirmatif) et du verbe *-'anup* « écouter » montre que la particule *po* a ici une fonction d'auditif, et non d'interrogatif.

## 5.2. La constatation

### 5.2.1. La particule *ehe* (constatif visuel)

La particule *ehe* ~ *he* indique que le locuteur se fonde sur une *evidence* perçue visuellement au moment de l'énonciation.

Le dialogue suivant, extrait d'un texte, illustre bien l'usage de *ehe* ainsi que celui d'autres particules. À ce stade du récit, le père, parti depuis un an à la recherche de sa fille qui a été enlevée par un tapir, aperçoit une silhouette et se demande ce que c'est. Maigre, sale, pleine de tiques, au premier abord, la fille est impossible à reconnaître. Puis, envisageant la possibilité que ce soit sa fille, il s'approche pour vérifier. En voyant son visage, il constate que c'est bien sa fille :

- (51)a. *ãaa! ma'anuar-a te='a o-'in ko'y pa*  
 Intj. qu'est-ce que-Ntr. Foc.=Proche 3-être.nÉt. FPhr. Masc.  
 « "Ah ! qu'est-ce que c'est qui est assis, là ? »
- b. *je=r-ajyr-a te=nipe=py / h-etsak o-ho-m*  
 1Sg.=Rel.-fille-Ntr. Foc.=Dub.=Masc. 3-voir 3-allergér.  
 On dirait que c'est ma fille !" Il va voir.

- c. *ta'ÿj* *o-ja-m* *je*  
 fille 3-dire-Gér. Rapp.  
 – Ma fille, a-t-il dit, dit-on.
- d. *haj* *o-ja-m* *je* *o-jeaupit*  
 oui 3-dire-Gér. Rapp. 3-lever les yeux  
 – Oui, a-t-elle dit, dit-on, en levant les yeux.
- e. *āaaa* *je=r-ajyr-a* *te=he=pa*  
 Intj. 1Sg.=Rel.-fille-Ntr. Foc.=Vis.=Masc.  
 – Ah ! (je vois que) c'est bien ma fille. »

### 5.2.2 La particule *heme* (evidence préalable)

Cette particule s'insère entre les particules finales, généralement avec la particule de sexe *pa* (masc.)/*ma'e* (fém.). Elle indique que le locuteur fonde son information sur un fait qu'il a lui-même constaté antérieurement au moment de l'énonciation. En (52), le locuteur a vu un serpent mordre quelqu'un, mais au moment de l'énonciation, l'animal a déjà fui :

- (52) *moi-a* *rak* *ij-u'u-me* *heme pa*  
 serpent-Ntr. Att. 3-mordre-Gér. Préal. Masc.  
 « C'est un serpent qui l'a mordu. »

Si en (52) *heme* indique que l'information relève d'un fait qui n'était accessible qu'au locuteur, en (53), cette même particule renvoie à un fait connu et assumé par toute la communauté :

- (53) *jakui-a* *a'e-a* *r-e'ÿj-a* *heme ko pa* *kujahapî-a kori*  
*jacui*-Ntr. ce-Ntr. Rel.-partenaire-Ntr. Préal. FPhr. Masc. calebasse-Ntr. Part.  
 « La flûte *jacui*, son partenaire est (comme on le sait) la calebasse. »

### 5.3 L'admiratif

L'admiratif est étroitement lié au constatif. Il est marqué par les particule de sexe *pa* / *ma'e*, avec ou sans association d'autres particules. Les énoncés portant une marque d'admiratif sont généralement émis avec une intonation particulière, de nature exclamative, et sont souvent accompagnés d'interjections.

La valeur fondamentale de l'admiratif est celle d'un constatif : le locuteur est face à une situation dont il prend connaissance au moment de l'énonciation. Cette particule présente néanmoins différentes valeurs, en fonction du contexte.

L'admiratif peut exprimer une simple constatation lors de la découverte d'un fait. L'énoncé (54), là encore extrait d'un texte, est l'exclamation que pousse une femme qui, après avoir déposé le panier de manioc qu'elle portait sur la tête,

s'aperçoit que l'œuf qu'elle avait trouvé dans son jardin et transporté avec le manioc, est cassé :

- (54) *hāaaa o-je-ka te 'a ko ma'e*  
 Intj. 3-Réfl.-casserFoc. Proche FPhr. Fém.  
 « Oh ! C'est qu'il s'est cassé ! »

L'admiratif peut aussi exprimer une constatation lors de l'expérience d'un fait. L'énoncé (55) a été produit au moment où le locuteur passait son doigt sur le fil d'un couteau :

- (55) *h-ajme-ma'e te 'a pa*  
 3-aigusé-Nomin. Foc. Proche Masc.  
 « C'est qu'il est bien aiguisé [ce couteau] ! »

Avec l'admiratif, le locuteur peut aussi exprimer sa surprise en constatant un fait contraire à ce à quoi il s'attendait. L'exemple suivant est extrait d'un texte où le personnage, retournant à l'endroit où il avait coupé un serpent en petits morceaux, et s'attendant à y trouver des vautours blancs dont il comptait prendre les plumes, constate que les morceaux du serpent se sont transformés en êtres humains (en Indiens féroces). La présence de la particule *ete* « certainement, vraiment » confère à l'assertion une valeur de certitude :

- (56) *kawa'iw-am ete i-je-'awyky-w pa*  
 Indien féroce-Attr. Cert. 3-Réfl.-faire-Circ. Masc.  
 « C'est qu'ils sont vraiment devenus des Indiens féroces ! »

En co-occurrence avec la particule *ehe* (evidence visuelle), le locuteur renforce l'assertion et l'effet de surprise que produit par le fait constaté. L'énoncé (57) renvoie à une situation où le pêcheur, sortant son filet de l'eau a la surprise de découvrir qu'il a pris une flûte *jacui* :

- (57) *jakui-a te=he='a a-mo'a=pa*  
 type de flûte-Ntr. Foc.=Vis.=Proche 1Sg.-prendre=Masc.  
 « Tiens ! Mais c'est une flûte *jacui* que j'ai pris ! »

Il est très fréquent, dans les récits, de répéter un énoncé avec la particule admirative *pa/ma'e* tout en incluant le constatif visuel *ehe* ; ceci permet au locuteur de reprendre l'assertion. Ainsi, (54), repris en (58), est suivi du constatif visuel en (59) :

- (58) *hāaaa / o-je-ka te 'a ko ma'e*  
 Intj. 3-Réfl.-casserFoc. Proche FPhr. Fém.  
 « Oh ! C'est qu'il s'est cassé ! »

- (59) *hāaa / o-je-ka te he rake ko'y ma'e*  
 Intj. / 3-Réfl.-casser Foc. Vis. Att. FPhr. Fém.  
 « Oh ! c'est qu'il s'est vraiment cassé (à ce que je vois). »

Un énoncé avec la particule admirative peut être aussi utilisé pour exprimer une appréciation négative :

- (60) *ko / 'a-amo te he ere-jo pa*  
 Intj. / maintenant Foc. Vis. 2Sg.-venir Masc.  
 « Ça alors ! C'est maintenant que tu arrives (on est fatigués de t'attendre) ! »

Contrairement à la véritable interrogation (61a), (62a) et (63a), l'interrogation combinée avec l'admiratif est généralement marquée et elle exprime une appréciation négative, comme en (61b), ou une question rhétorique, comme en (62b), ou encore une question spéculative, comme en (63b) et (64). Dans ce dernier cas, l'énoncé contient généralement d'autres particules, comme *a'a* (conjecture), *inip* (possibilité, probabilité, doute) :

- (61) a. *ma'are te 'a kunu'um-a i-jae'o-w*  
 pourquoi Foc. Proche garçon-Ntr. 3-plurer-Circ.  
 « Pourquoi le garçon pleure-t-il ? »
- b. *ma'are te 'a pe-jo ko ma'e 'a-wan o-ja-m*  
 pourquoi Foc. Proche 2Pl-venir FPhr. Fém. Proche-Pl. 3-dire-Gér.  
 « – Pourquoi êtes-vous venus ! dit-elle. »
- tohōtohō r-ujaw-a pe-pyhyk=ine 'a-wan o-ja-m*  
 grippe Rel.-grand-Ntr. 2Pl-prendre=Ass. Proche-Pl. 3-dire-Gér.  
 Vous allez attraper une bonne grippe, dit-elle. »
- (62) a. *maramuë te 'a i-'ata-w*  
 quand Foc. Proche 3-marcher-Circ.  
 « Quand est-ce qu'elle va marcher ? »
- b. *maramuë te i-'ata-w=ne pa*  
 quand Foc. 3-marcher-Circ.=Pot. Masc.  
 « Quand est-ce qu'elle va marcher ! (cette montre, qui ne veut pas marcher). »
- (63) a. *marawite 'a-a r-epy-a*  
 combien ce-Ntr. Rel.-prix-Ntr.  
 « Combien ça coûte ? »
- b. *marawite nipe 'a-a r-epy-a pa*  
 combien Dub. ce-Ntr. Ref.-prix-Ntr. Masc.  
 « Combien ça peut bien coûter ! ? »

- (64) *ma'anuar-a te=nip ewokoj h-eny- ma'e-rame heme ko=pa*  
 qu'est-Ntr. Foc.=Dub. Dist. 3-lumière-Nomin.-Attr. Prév. FPhr.=Masc.  
 «Qu'est-ce que ça pouvait bien être que cet objet lumineux ? (vu antérieurement).»

## 6. PARTICULES MODALES ET REGISTRES DISCURSIFS

En prenant comme repère la manière qu'a un locuteur d'indiquer la source de son information, la présence ou l'absence des particules modales déjà décrites, on peut distinguer en kamayura au moins quatre types de registres discursifs : le récit neutre, le dialogue, le récit personnel et la narration.

Le registre *neutre* apparaît surtout dans des textes qui décrivent des procédures renvoyant à des connaissances partagées par la communauté et faisant partie de l'expérience actuelle du groupe. Les énoncés sont soit à la 1ère personne, exclusive ou inclusive, soit à la 3ème personne. La source de l'information n'est pas précisée et les marques pronominales renvoient à un groupe générique de personnes de la communauté. Les faits sont compris comme étant pris en charge par toute la communauté, y compris le narrateur qui en fait partie. Les textes de ce type ne comportent pas de particules modales, seulement des particules marquant l'atténuation, la quantification, l'aspect, le focus, et qui, donc, ne concernent pas l'attitude du locuteur. L'exemple (65) est une explication sur la façon de pêcher à la nivrée<sup>5</sup>.

- (65) *ipira-a r-ehe ore-o-ramuë tsimo-a rane ore-kyj-te ko'yt*  
 poisson-Ntr. Rel.-par 1excl.-aller-quand *timbó*-Ntr. Cont. 1excl.-extraire-Gér. FPhr.  
 «Quand nous allons pêcher le poisson, nous extrayons d'abord le *timbó*.»  
*tsimo-a r-ekyj-paw-ire oro-ero'ata-me ko'*  
*timbó*-Ntr. Rel.-extraire-Term.-après 1excl.-emmener-Gér. FPhr.  
 «Après avoir extrait le *timbó*, nous l'emportons.»  
*tape rupi rane oro-ero'ata-me tsimo-a ko'*  
 chemin par Cont. 1excl.-emmener-Gér. *timbó*-Ntr. FPhr.  
 «Nous emportons le *timbó* par le chemin.»  
*oro-jomono-me 'yupaw-a r-eme'y-pe ko'yt*  
 1excl.-voyager-Gér. lagune-Ntr. Rel.-marge-Loc. FPhr.  
 «Nous allons jusque'au bord de la lagune.»

<sup>5</sup> Technique de pêche pratiquée en Amazonie. On utilise le jus de la liane *timbó* pour asphyxier les poissons.

*a'e-pe tsimo-a oro-ero'ate ko'*  
 ce-Loc. *timbó*-Ntr. 1excl.-décharger.Gér. FPhr.  
 « Là, nous répandons le *timbó*. »

Contrairement au registre neutre, dans le *dialogue*, les énonciateurs sont d'une certaine façon identifiés. Les particules de sexe y sont présentes, de même que celles indiquant la source de l'information et le mode d'accès à l'information que d'autres particules modales. Dans les exemples suivants, c'est le contexte qui permet de déduire l'identité des énonciateurs :

(66) a. *po 'a-a wite i-'awyky-taw-a*  
 Inter. ce-Ntr. Comp. 3-faire-Nomin.-Ntr.  
 « Est-ce que c'est comme ça qu'on le fait ? »

b. *he'ë 'a-a wite wejue a'iwĩ=ne ko py*  
 oui ce-Ntr. Comp. même Attén.=Ass. FPhr. Masc.  
 – Oui, c'est exactement comme ça. »

(67) a. *po kunu'um-a yk-i*  
 Inter. garçon-Ntr. arriver-Circ.  
 « Est-ce que le garçon est arrivé ? »

b. *o-yk ake ko'yt*  
 3-arriver Att. FPhr.  
 – Oui, il est arrivé. »

Le dialogue peut contenir des citations (discours direct) introduites par une phrase comportant le verbe *-'e* « dire », à un mode indépendant (indicatif, impératif, exhortatif), phrase qui maintient sa modalité propre. Dans toutes les formes d'organisation du discours direct, le locuteur reproduit littéralement les propos d'autrui, de telle manière qu'on a les mêmes formes pronominales, les mêmes éléments déictiques et les mêmes marques de modalité que celles que l'auteur de l'énoncé aurait employés s'il s'était adressé directement à l'interlocuteur. L'auteur de l'énoncé cité apparaît avec le verbe *-'e* dans la phrase introduisant la citation ; il est encodé par des marques de personne. Lorsque l'énoncé est à la 3ème personne, l'auteur peut aussi être explicité par un nominal. L'interlocuteur peut être encodé dans une locution postpositionnelle comportant la postposition *upe* (datif) :

(68) [*e-ko tete]* *a-'e rak ne upe a'e wa*  
 2Sg./Impér.-Cop. seulement 1Sg.-dire Att. 2Sg. Dat. nInter. Masc.  
 « Reste tranquille, je t'ai dit »

Dans les deux autres types de registres discursifs, (récit personnel et narration), l'usage de la structure dialogique – procédé essentiel pour présenter les protagon-

nistes et préciser leur rôle respectif – est fréquente. Les dialogues sont introduits sous forme de citations (discours direct) imbriquées dans les paroles du narrateur.

Le registre du *récit personnel* est utilisé dans les récits d'expériences vécues par le locuteur, lequel se présente comme source de l'information qu'il transmet. Dans ce type de texte, on peut distinguer d'une part les paroles du narrateur, signalées par l'emploi de la 1ère personne, mais pouvant aussi apparaître comme des citations, et d'autre part les paroles des participants, généralement introduites sous forme de citations. Le statut de citation est signalé par le verbe '-e «dire» (irrégulier), mais contrairement à ce que se passe dans les dialogues, ici, ce verbe est au gérondif, et l'auteur de la parole citée est encodé par des marques propres à cette forme verbale, la 3ème personne pouvant être explicitée par un nominal. Toutes les personnes peuvent y apparaître. Lorsque le narrateur se présente comme source de l'information, il joue le rôle de médiateur des paroles citées ; l'emploi du discours direct devient alors un procédé qui lui permet d'indiquer la modalité propre aux situations où une tierce personne intervient.

Dans les récits personnels, les phrases encodant des citations gardent elles aussi leurs modalités propres ; il en est de même de celles qui reproduisent les propos du narrateur et de celles qui incluent des dialogues. L'exemple (69) est le début du récit d'un voyage effectué par le locuteur et d'autres personnes pour participer à la fête *Jamurikuma* dans un autre village. On remarquera la présence de la particule *rak* (attesté) :

(69) *oro-jomono-me rak taw-a wi ko'yt oro-jomono-me ko'yt* .1A  
 1excl.-voyager-Gér. Att. village-Ntr. de FPhr. 1excl.-voyager-Gér. FPhr.

« Nous avons voyagé depuis le village, nous avons voyagé. »

*jamurikuma jo'opyr-am oro-jomono-me ko'yt* ! 2A.1  
 fête invités-Attr. 1excl.-voyager-Gér. FPhr.

« Nous avons voyagé, en tant qu'invités à la fête *Jamurikuma*. »

Les exemples suivants, extraits d'un texte déjà évoqué plus haut, illustrent les procédés par lesquels est indiquée la source des citations dans un récit personnel. Le passage commence au moment où la gérante de la *Casa do Índio* a la surprise de voir arriver un couple d'Indiens accompagné de leur fille, alors que la maison est pleine de gens grippés ; il se termine par les propos du narrateur qui raconte comment ils sont arrivés à la maison de l'auteur. (Nar. = narrateur ; M. = Marie) :

(70)  
 Nar. *Maria ne o-koayay-m o-ko-me ko'*  
 Marie Ass. 3-se fâcher.Intens.-Gér. 3-Cop.-Gér. FPhr. 3f

« Marie est très fâchée. » 12

- ore r-u-aw-a n=o-potar-ite*  
1excl. Rel.-venir-Nomin.-Ntr. Nég.=3-vouloir-Nég.  
« Elle ne voulait pas que nous venions. »
- M. [- *ma'are te 'a pe-jo ko ma'e 'a-wan*] *o-ja-me ko'*  
pourquoi Foc. Proche 2Pl-venir FPhr. Fém. Proche-Pl. 3-dire-Gér. FPhr.  
« – Pourquoi êtes-vous venus ! dit-elle.  
[*tohōtohō r-ujaw-a pe-pyhyk=ine 'a-wan*] *o-ja-m*  
grippe Rel.-grand-Ntr. 2Pl- prendre=Ass. Proche-Pl. 3-direG  
Vous allez attraper une bonne grippe ! dit-elle. »
- Nar. *a'eramü t=okoj je=mopy'a'i ko'y wa*  
alors Foc.=Dist. 1Sg.=préoccuper FPhr. Masc.  
« Alors cela m'a inquiété. »
- M. [- *mame te 'a pe-ke korin*] *o-ja-m*  
où Foc. Proche 2Pl-dormir Fut. 3-dire-Gér.  
« – Où allez-vous dormir ? dit-elle. »
- Nar. [- *Luci-a pyr-im oro-ho=n a'e wa*] *we-ja-m*  
Lucy-Ntr. maison-Loc. 1excl.-aller=Pot. nInter. Masc. 1Sg.-dire-Gér.  
« – Nous allons chez Lucy, dis-je. »
- M. – *hehë / potenip i-kowe-w a'e ma-aty rak i-je'eran-i a'e*  
oui / peut-être 3-être-Circ. nInter./Fém. ailleurs Att. 3-voyager-Circ. nInter./Fém.  
« – Oui, peut-être qu'elle y est ; elle allait partir quelque part. »
- Nar. [- *ōaje / ore kwahaparaw-ite katu okoj*] *we-ja-me ko'*  
ah / 1excl. avoir connaissance-Nég. Compl. Dist. 1Sg.-dire-Gér. FPhr.  
« – Ah ! / nous n'en savions rien » dis-je. »  
*jomitete rak ere-o wa a'eramü tete rak oro-jor ete*  
heureusement Att. 2Sg.-aller Masc. alors seulement Att. 1excl.-venir Cert.  
*'a katy.*  
ici Dir.  
« Heureusement tu y es allée [à la Casa do Índio], c'est pourquoi nous sommes venus. »

Le registre de la narration est employé pour décrire des événements qui se sont déroulés dans le passé et ont été transmis par la tradition (faits historiques, mythes, légendes) ; comme tels, ils sont hors de l'expérience directe du locuteur et de la communauté. Dans ce genre de récit, la particule *je* (propos rapporté) a une fonction particulièrement significative. Comme dans les récits personnels, on distingue

ici clairement deux types d'énoncés : les propos des personnages impliqués dans le récit, et ceux du narrateur. Les premiers sont introduits sous forme de citation, ce qui permet de reproduire exactement les propos d'une tierce personne, avec leur modalité propre. Les seconds, y compris les citations, sont toujours marqués par la particule *je*. Cette particule indique explicitement que le locuteur/narrateur n'est pas à l'origine de l'information, mais que celle-ci provient d'une tierce personne non spécifiée. Dans ce même type de texte, le statut de citation est indiqué par une proposition contenant le verbe *-e* « dire » au gérondif, et qui apparaît comme propos du narrateur. Le narrateur peut être aussi signalé par la particule de propos rapporté, et l'auteur de la citation y est toujours mentionné soit par l'emploi d'un préfixe verbal encodant la 3ème personne, soit explicitement par un nominal. Ceci est illustré par l'exemple suivant extrait du texte déjà mentionné, à propos d'un pêcheur qui avait pris une flûte *jacui* dans son filet :

(71) *i'uwane je ko' o-pyr-im h-eroitse-me ko'*  
 3-emballer- Rapp. FPhr. 3-maison-Loc. 3-entrer avec-Gér. FPhr.  
 « Il l'a emballée, dit-on, et il est rentré avec chez lui. »

*h-eroko katu je kot auje'*  
 3-ranger Compl. Rapp. FPhr. prêt  
 « Il l'a bien rangée, dit-on. Ça y est. »

*a'ehera je o'iran o-je-kawe'e-e je ko' w-emireko-a upe*  
 alors Rapp. lendemain 3-Réfl.-raconter Rapp. FPhr. 3-épouse-Ntr. Dat.  
 « Alors le lendemain il a tout raconté à sa femme, dit-on »

*[-na=je katu-ite a'e wa pe]*  
 Nég.=1Sg. bien-Nég. nInter. Masc. épouse.Voc

*o-ja-m je w-emireko-a upe*  
 3-dire-Gér. Rapp. 3-épouse-Ntr. Dat.

« "Femme, je ne suis pas bien, dit-on qu'il a dit à sa femme, »

*[jakui-a a-mo'ar a'e wa 'a] o-ja-m je*  
*jacui-Ntr. 1Sg.-prendre nInter. Masc. Proche 3-dire-Gér. Rapp*

*w-emireko-a upe ko'*  
 3-épouse-Ntr. Dat. FPhr.

« j'ai pris une flûte *jacui*, dit-on qu'il a dit à sa femme. »

Les données indiquent clairement que le locuteur n'est pas à l'origine de l'information. Tous les énoncés ont la marque *je* de propos rapporté pour signaler qu'il s'agit du discours d'une tierce personne, non identifiée.

## 7. CONCLUSION

Ce travail qui reprend les résultats partiels d'une recherche en cours sur les valeurs modales en kamayura, langue de la famille Tupi-Guarani, montre que le locuteur kamayura peut exprimer sa connaissance (faire des assertions, donner des ordres) sans avoir recours à des formes modales. Toutefois, le locuteur kamayura dispose de particules qu'il peut utiliser dans certaines situations pour exprimer différentes attitudes par rapport au contenu de ce qu'il énonce et qui lui permettent d'émphatiser ou de moduler ses assertions ou ses ordres, d'en signaler la source et d'indiquer le mode par lequel il a pris connaissance de l'information transmise. On a montré que cette langue possède différents moyens pour indiquer l'origine de l'information (locuteur vs tierce personne) et les types d'*evidence* (ou modes d'accès à l'information) sur lesquels il s'appuie. Ces moyens sont résumés dans le schéma suivant, adapté de Willett (1988):

Source de l'information	Tierce personne : rapporté → <i>je</i>
	Locuteur : attesté → <i>rak</i>
Type d' <i>evidence</i>	préalable → <i>heme</i>
	Directe : visuelle → <i>ehe</i>
	auditive → <i>po</i>
	Indirecte : inférence externe → <i>inip</i>
	inférence interne → <i>a'a</i>

Nous avons également tenté de présenter la répartition des moyens mentionnés en fonction des différents types de discours.

Naturellement, cette analyse doit être approfondie par l'étude systématique des textes et des données spécialement recueillis dans ce but. Nous espérons qu'en attendant, ces quelques réflexions pourront contribuer à une meilleure compréhension et une meilleure analyse de la modalité en kamayura.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDREWS, A., 1985, «The major functions of the noun phrase», in: T. Shopen (ed.), *Language Typology and Syntactic Description*, Vol 1, p. 62-150.
- BENDOR-SAMUEL, D., 1972, *Hierarchical Structures in Guayajara*, Norman (Oklahoma), Summer Institute of Linguistics
- BYBEE, J., 1985, *Morphology a study of the relation between meaning and form*, Amsterdam, John Benjamins.

CHAFE, W., 1986, « Evidentiality in English Conversation and Academic Writing », in : W. Chafe & J. Nichols (eds.), *Evidentiality The Linguistic Coding of Epistemology*, Norwood, Ablex Publishing Corporation.

DERBYSHIRE, D., 1985, *Hixkariana*, Lingua Descriptive Studies 1, Amsterdam, North-Holland Publishing Company

DOOLEY, R., 1982, « Options in the pragmatic structuring of Guaraní sentences » *Language* 58, p. 307-31.

—, 1990, « The positioning of non-pronominal clitics and particles in Lowland South American languages », in : D. Payne (ed.), *Amazonian Linguistics Studies in Lowland South American Languages*, Austin, University of Texas Press.

GUENTCHEVA, Z., (éd.), 1996, *L'Énonciation Médiatisée*, Paris-Louvain, Peeters (BIG 35).

JAKE, J. & C. CHUQUIN, 1979, « Validation suffixes in Imbabura Quetchua », *Papers from the 15<sup>th</sup> Regional Meeting*, Chicago Linguistic Society.

JAKOBSEN Jr., W. H., 1986, « The Heterogeneity of Evidentials in Makah », in : W. Chafe & J. Nichols (eds.), *Evidentiality The Linguistic Coding of Epistemology*, Norwood, Ablex Publishing Corporation

LOWE, I., 1972, « On the relation of formal semantics matrices with illustrations from Nambiquara », *Foundations of Language* 8, p. 360-90.

SEKI, L., 1998, « Sobre as particulas da língua kamaurá », in : M. Censabella & J. P. Viegas Barros (eds), *Actas de las III Jornadas de Linguística Aborigen*, (Buenos Aires, maio de 1997), Buenos Aires, Universidad de Buenos Aires/Facultad de Filosofía y Letras/Instituto de Lingüística, p 45-69.

—, 2000, *Gramática do kamaurá, Língua Tupi-Guarani do Alto Xingu*, Campinas, Editora da Unicamp.

WEIR, E. M. H., 1984, *A negação e outros tópicos da gramática Nadëb*, Dissertação de Mestrado, Universidade Estadual de Campinas.

WILLETT, T., 1988, « A Cross-linguistic Survey of the Grammaticalization of Evidentiality », *Studies on Language* 12/1, p. 51-97.

ZWICKY, A. M., 1977, « On Clitics », Bloomington, Indiana University Linguistic Club.

—, 1985, « Clitics and Particles », *Language* 61, p 283-305.

### ABRÉVIATIONS

Affirm.	affirmation	Compl.	complétif	Dist.	distant (du locuteur)
Ass	assertif	Cont.	continuatif	Dub.	dubitatif
Att.	attesté	Cop.	copule	Excl.	exclusif
Attén.	atténuatif	CRétr	continuatif rétrospectif	Exh.	exhortatif
Attr.	attributif	Dat.	datif	Foc.	focus
Aud.	auditif	Déict.	déictique	Fém.	locuteur féminin
Aux.	auxiliaire	Dél.	délibératif	FPhr.	fin de phrase
Cert.	certitude	Désid.	désideratif	Fut.	futur
Circ	circonstanciel	Dir.	directionnel	Gér.	gérondif
Comp	comparatif				

Horz.	horizontal	nInter.	non interrogatif	Rel.	relationnel
Impér.	impératif	Nomn.	nominalisateur	Rapp.	rapporé
Intens.	intensif	Perm.	permissif	Sg.	singulier
Intj.	interjection	Pl.	pluriel	Term.	terminatif
Itér.	itératif	Pot.	potentiel	Vis.	visuel
Loc.	locatif	Préal.	préalable	Voc.	vocatif
Loint.	lointain	Prob.	probabilité	Vol.	volitif
Masc.	locuteur masculin	Prohib.	prohibitif	1, 2, 3	1ère, 2ème, 3ème personne
Ntr.	neutre	Part.	particule	1excl.	1ère pers. pluriel exclusive
Nég.	négation	Inter.	question		
nonÉt.	non étendu	Réfl.	réflexif		

# L'EXPRESSION DES NOTIONS DE L'ÉPISTÉMIQUE ET DE L'ALÉTHIQUE DANS LA FAMILLE TUPI-GUARANI<sup>1</sup>

Ana SUELLY ARRUDA CÂMARA CABRAL

## 1. INTRODUCTION

Les langues de la famille tupi-guarani<sup>2</sup> ont une très riche variété de particules pour signaler dans la phrase différentes positions possibles du locuteur par rapport au contenu informationnel de l'énoncé. Comme l'a observé Barbosa pour le tupinambá, ces particules servent

« [...] à exprimer aussi bien les détails des actions et états décrits dans la phrase, que les sentiments avec lesquels la personne qui parle accompagne son discours ou élocution : ennui, dégoût, rage, mépris, tendresse, éloge, nostalgie, doute, interrogation, certitude, demi-certitude, opinion basée sur l'information d'autrui, etc. » (1956: 367 [notre traduction]).

Parmi les particules recensées par Barbosa comme expressions des sentiments du locuteur se détachent celles qui marquent son rapport épistémique au *contenu informationnel* d'un énoncé (cf. Guentchéva 1996: 12). Aussi bien en tupinambá que dans les autres langues tupi-guarani, ces particules forment un système qui, organisé à partir de modes mutuellement exclusifs, indique la source d'une information. Quelques-unes de ces particules signalent aussi la

---

<sup>1</sup> Nous remercions Zlatka Guentchéva de nous avoir donné l'occasion de réfléchir sur l'importance des particules épistémiques dans la grammaire tupi-guarani, ainsi que d'inclure dans ce volume cette modeste contribution aux études comparatives des langues de cette famille linguistique. Nous remercions également Zlatka Guentchéva et Jon Landaburu pour leurs lectures critiques des versions préliminaires de ce texte, ainsi que nos collègues Yonne Leite, Lucy Seki, de même que Waud H. Kracke pour nous avoir autorisée à citer des travaux inédits importants pour cette étude. À Francesc Queixalós nous devons des discussions très enrichissantes. Finalement, nous soulignons notre gratitude à Aryon D. Rodrigues pour ses précieux conseils, sa patience à nous aider à résoudre des problèmes qui se sont posés au cours de l'analyse et d'avoir mis à notre disposition sa riche collection de matériaux publiés et inédits sur les langues tupi-guarani.

<sup>2</sup> La famille tupi-guarani compte parmi les familles linguistiques d'Amérique du Sud les plus importantes en terme de nombre de langues. Elle comprend approximativement cinquante langues et dialectes parlés au Brésil, en Argentine, au Paraguay, en Bolivie et en Guyane française. Il s'agit d'une famille linguistique très homogène, malgré les grandes distances séparant géographiquement ses langues et sous-ensembles de langues.

responsabilité du locuteur vis-à-vis du contenu de cette information, tandis que d'autres marquent l'information comme étant soit probable, soit douteuse.

Nous présentons ci-dessous les résultats d'une étude comparative en cours sur ces particules, en considérant qu'elles distinguent fondamentalement des informations : (a) basées sur l'expérience personnelle du locuteur ; (b) obtenues d'un tiers et fondées sur son expérience personnelle ; (c) connues par ouï-dire ; (d) vues en rêve ; (e) provenant d'un mythe ; (f) senties comme possible.

Certaines marques grammaticales tupi-guarani traitées dans cet article sont des expressions relevant de ce qui a été désigné dans la littérature linguistique européenne comme la catégorie du *MÉDIatif*. Pour Guentchéva le *MÉDIatif* est

“[...] la catégorie grammaticale dont l'essence même est d'indiquer que l'énonciateur fait référence à des situations (statiques ou dynamiques) dont il n'assume pas la responsabilité pour en avoir eu connaissance par voie indirecte... (1996: 11).”

-i Toute particule tupi-guarani faisant référence à une source d'information indirecte sera traitée ici comme relevant de à la catégorie du *MÉDIatif*. La catégorie de l'*attesté*<sup>3</sup> englobe les particules qui indiquent que le locuteur a été témoin de ce qu'il informe. À ces deux catégories il faut ajouter l'ensemble des particules qui indiquent la probabilité et le doute et qui sont des expressions de la modalité *aléthique*.

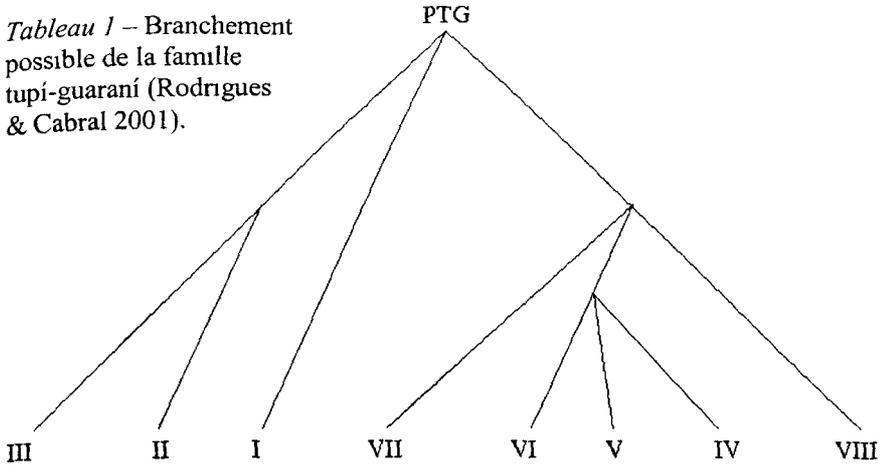
L'analyse présentée ici s'appuie sur des données recueillies vingt-et-une langues<sup>4</sup> appartenant aux huit sous-ensembles de la famille (Rodrigues 1985; Rodrigues et Cabral 2001)<sup>5</sup>, comme le montre le tableau 1 :

<sup>3</sup> Du fait que les langues tupi-guarani opposent grammaticalement la notion d'*attesté* à la notion de *MÉDIatif*, il est préférable de les traiter comme des catégories distinctes à l'intérieur d'une même super-catégorie, qui inclurait en outre d'autres marques relatives à la position du locuteur vis-à-vis du contenu de son message. L'extension du terme *evidentiality* introduite par W. Chafe (1984: 271) pour couvrir toute expression linguistique d'attitudes vis-à-vis de la connaissance, semble aussi appropriée pour nommer le phénomène des langues de la famille tupi-guarani que le terme *MÉDIatif* proposée par Guentchéva (1994: 12), à condition de l'élargir pour inclure la notion d'*attesté* ainsi que d'autres positions épistémiques Jacobs (1994), Menecier et Robbe (1994). Dans cet article nous employons le terme *MÉDIatif* exclusivement pour désigner les particules qui indiquent une source indirecte d'information.

<sup>4</sup> Les sources des données qui ont servi de base pour cette étude sont les suivantes : guarani ancien (Ruiz de Montoya 1876[1639/1640], Restivo 1892[1724]), guarani-paraguayen (Krivoshem 1983), mbyá (Dooley 1982, 1988, 1997; Cadogan 1992), kaiwá (Taylor 1984), guayakí (Susnik 1974), chiriguano (Dietrich 1986), guaráyó (Hoeller 1932a, 1932b), tupinambá (Anonyme 1952[1621]; Barbosa 1956), asurini du Tocantins (Cabral 1997, 1998, 1999, 2000, n de t.), parakanã (Silva, archives personnelles), suruí (Cabral 2001, n de t.), tapirapé (Almeida *et al.* 1983, Leite, archives personnelles), tembé (Boudin 1986, Cabral 1999, 2000, 2001, n de t., Carvalho 2001), kayabí (Dobson 1988, 1997), asurini du Xingú (Montserrat *et al.* 1998), Parintintin (Betts 1967, 1981, Waud Kracke 1998), kamayurá (Seki 2000), wayampí (Olson 1978; Grenand 1980, 1989, Jensen 1989), ka'apor (Corrêa da Silva 1997; Silva 2001) et jo'é (Cabral 1992, 1999, 2002, n de t.).

<sup>5</sup> Rodrigues (1985) a présenté un premier modèle de différenciation des langues de la famille tupi-guarani fondé sur les principaux changements phonologiques. Les données nouvelles

Tableau 1 – Branchement possible de la famille tupi-guaraní (Rodrigues & Cabral 2001).



BRANCHE MERIDIONALE		
I	II	III
guaraní ancien	guarayo siriono	tupinambá
guaraní paraguayó	pauserna	LGA amazónica
guaraní correntino	yúki	tupí
guaraní goyano		LGA paulista
mbyá		
kaiwá		
ñandéva		
chiriguano		
tapieté		
xetá		
guayaki		

BRANCHE SEPTENTRIONALE (OU AMAZONIENNE)				
IV	V	VI	VII	VIII
asurini-Tocantins	asurini-Xingú	tupi-kawahiba (parintintin, uruwawáw,	kamayurá	urubú-ka'apór
parakanã	araweté	amundáwa tenharim,		jo'é
tembe	ararandewára	karipúna, wiraféd,		emérillon
guajajara	amanajé	pawaté, tupi-Machado)		wayampí-Guyane
suruí	takunhapé	júma		wayampípukú
tapirapé	anambé-II	apiaká		wayampí-Amapari
avá-canoeiro		kayabi		guajá
				turiwára
				anambé-I

parues jusqu'à présent n'ont fait que renforcer la validité de cette classification (Rodrigues et Cabral 2001)

La comparaison des données linguistiques nous a permis un premier essai d'identification des morphèmes apparentés qui spécifient la source de l'information, ainsi que de ceux qui manifestent la probabilité ou le doute du locuteur. Ces données nous ont aussi permis de tracer des chemins possibles de changement dans les systèmes d'attestés et de MÉdiatifs des langues des sous-ensembles I, IV et VI, et d'identifier des indices linguistiques pour l'étude des degrés de relations génétiques entre les langues et les sous-groupes de langues de la famille tupi-guarani.

## 2. QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES CARACTÉRISTIQUES GRAMMATICALES DES LANGUES DU TRONC TUPI

Les langues du tronc tupi dont fait partie la famille tupi-guarani ont un certain nombre de caractéristiques en commun (Rodrigues 1999) : elles présentent un degré modéré de flexion ; les marques flexionnelles de personne sont communes aux noms, aux verbes et aux postpositions (dans les noms elles marquent le possesseur, dans les postpositions les compléments, dans les verbes intransitifs le sujet et dans les verbes transitifs l'objet).

En ce qui concerne les verbes des langues tupi-guarani, les préfixes de personne marquent le sujet d'un verbe indépendant intransitif, ainsi que le sujet d'un verbe transitif, si l'objet de celui-ci est à la troisième personne. On trouve aussi des préfixes qui marquent l'objet quand celui-ci est à la deuxième personne et le sujet à la première. Dans ces familles, les noms, les verbes et les postpositions reçoivent des préfixes relationnels, lesquels signalent, dans des éléments déterminés, des relations de dépendance et de contiguité syntaxique qui s'établissent avec leurs déterminants respectifs, comme c'est le cas dans les relations de dépendance qui s'établissent entre un verbe intransitif et son sujet, un verbe transitif et son objet, entre un nom possédé et son possesseur et entre une postposition et son complément.

Certaines familles du tronc tupi ont une flexion casuelle ; dans la famille tupi-guarani, mis à part le datif, propre aux pronoms, il existe quatre cas de nature locative (ponctuel, diffus, situationnel et translatif) et un cas argumentatif<sup>6</sup>. En général, le temps n'est pas marqué dans le verbe des langues tupi ; quant à l'aspect, il est marqué par des procédés morphologiques et/ou syntaxiques, qui, dans ce dernier cas, sont soit des verbes auxiliaires, soit des particules, soit des procédés de réduplication.

Dans la majorité des langues tupi, les morphèmes causatifs sont des préfixes tandis que les morphèmes nominalisateurs sont majoritairement des suffixes. Quant à l'ordre des arguments, SV et SOV sont les plus fréquents.

<sup>6</sup> Selon Rodrigues (1996: 58), le cas argumentatif est, dans le système casuel, "le cas le plus général" pour le marquage des arguments, cas "commun à toutes les fonctions argumentales : sujet de verbe intransitif, sujet de verbe transitif, objet de verbe transitif, possesseur, objet de postposition."

## 3. LES PARTICULES ÉPISTÉMIQUES

Dans un grand nombre de langues tupi-guarani, la présence de particules épistémiques constitue une indication que le sujet parlant du proto-tupi-guarani distinguait probablement, au moyen de particules spécialisées :

- (a) des énoncés renvoyant à une situation dont le locuteur a été témoin ;  
 (b) des énoncés dont le contenu informationnel a été obtenu par le locuteur par voie indirecte soit auprès d'un tiers, soit par oui-dire ;

Dans les langues des sous-ensembles I, IV et VI de cette famille, la catégorie du médiatif spécifiant que l'information a été obtenue auprès d'un tiers présente une association de l'indication de la source d'information avec des valeurs temporelles échelonnées incluant un passé immédiat, un passé récent ou proche et un passé lointain. Nous allons tenter de démontrer ici, que dans les langues de ces trois sous-ensembles, la majorité des formes de l'*attesté* et du *médiatif* sont dérivées de particules adverbiales temporelles telles que reconstituées en proto-tupi-guarani. Néanmoins, tout en perdant leurs valeurs d'origine purement temporelles, ces particules se sont grammaticalisées en particules épistémiques associées à des notions temporelles. Le fait que, dans la majorité de ces langues, elles ne peuvent pas précéder le prédicat d'une proposition indépendante – restriction qui n'existe pas pour les expressions adverbiales – peut constituer une preuve qu'elles ne sont plus des expressions temporelles, tout comme le fait que, dans les langues où les particules épistémiques associées à des valeurs temporelles peuvent précéder le prédicat, ce dernier n'acquiert pas la morphologie du mode appelé par Rodrigues (1953) *indicatif II*. Ce mode manifeste des changements morphosyntaxiques particuliers dans la mesure où, à la place des marques de sujet personnel propre du noyau du prédicat de l'*indicatif I*, il reçoit des préfixes « relationnels » qui signalent les relations de dépendance et de contiguïté syntaxique établies avec le sujet si le prédicat est intransitif, ou avec l'objet si le prédicat est transitif. Le noyau du prédicat est alors fléchi au moyen du suffixe -i (~ -w) ou (-n ~ -Ø) du mode *indicatif II* :

- (1a) As-T *o-ón kwé* « Il vient de là-bas. » (Cabral 1999, n. de t.)  
 3-venir là-bas  
 (1b) As-T *kwé t-ór-i* « Il vient de là-bas. » (Cabral 1999, n. de t.)  
 là-bas NCNT-venir-Ind.II

L'exemple (1a) illustre un prédicat suivi d'une expression circonstancielle ; dans l'exemple (1b) l'expression circonstancielle précède le prédicat, devenant ainsi le topique de l'énoncé et conduisant à l'expression formelle de l'*indicatif II* dans le prédicat. Des exemples d'autres langues comme le guarayo (Hoeller 1932a: 52) et le parintintín (Betts 1967: 48) sont donnés ci-après :

- (1c) Go *kói t-úr-i* « Il vient là-bas. »  
 là-bas 3-venir-Ind.II  
 (1d) Pt *ma r-upí ti oré Ø-hó-i nehe<sup>n</sup>*  
 où CNT-par Q IEXCL CNT-aller-Ind.II INT  
 « Par où est-ce que nous allons ? »

En araweté et anambé du Cairari, le mode indicatif II s'emploie avec des sujets à toutes les personnes ; en tupinambá, kayabí, apiaká et parintintín, il s'emploie uniquement lorsque le sujet est soit à la première, soit à la troisième personne ; dans des langues comme le guarayo, l'asuriní du Tocantins, le parakanã, le suruí, le tapirapé, le tembé, l'asuriní du Xingú, le kamayurá, le wayampí<sup>7</sup> et le ka'apór<sup>8</sup>, ce mode n'est mis en place que si le sujet est à la troisième personne. Dans les langues modernes du sous-ensemble I, le mode indicatif II a apparemment disparu, malgré sa présence attesté en Guaraní ancien. Dans les langues qui présentent des particules épistémiques associées à des valeurs temporelles, le mode indicatif II n'est pas mis en place si ces particules précèdent le prédicat (ex. 2a), sauf si elles sont à leur tour précédées par une expression adverbiale (ex. 2b) :

- (2a) As-T *sekwehé út-a h-owaké*  
 MYT 3.venir-Gér NCNT- à.côté.de  
 « En ce temps-là, il est venu à côté de lui. » (Cabral, n. de t.)
- (2b) As-T *a'é-ramo sekwehé h-esáng-i sawár-a r-upi'á-Ø*  
 ce-quand MYT NCNT-voir-Ind.II jagwar-Arg CNT-œuf-Arg  
 « En ce temps-là, il cherchait l'œuf du jaguar. » (Cabral, n. de t.)

Le mode indicatif II est donc un critère important pour distinguer entre particules épistémiques faisant référence à des notions temporelles et expressions adverbiales de temps.

Les particules épistémiques des langues tupi-guarani traitées ici sont typiques du discours narratif et de l'interrogation ; plus généralement elles ne sont pas obligatoirement présentes dans chaque énoncé d'une narration, tandis que dans les langues des autres sous-ensembles, ces particules semblent avoir une portée sur des unités plus larges du discours<sup>9</sup>.

Nous allons maintenant examiner le système des particules épistémiques et celui des particules aléthiques de la famille tupi-guarani, en essayant de mettre en évidence celles qui ont une origine commune, soit au niveau de la famille, soit au niveau des sous-ensembles de langues.

### 3.1. L'attesté

Les langues tupi-guarani possèdent des particules apparentées pour indiquer que l'information fournie par le locuteur a été obtenue par voie directe, c'est-à-

<sup>7</sup> D'après Jensen (1989: 106), en wayampí, le mode indicatif II a survécu uniquement dans les verbes 'être en mouvement' et 'être couché'.

<sup>8</sup> Corrêa da Silva (1977: 66) énumère en ka'apór cinq verbes qui continuent à être employés au mode indicatif II. Il s'agit de -ú 'être couché' ; -ám 'être debout' ; -hó 'aller' ; -i' 'être assis' et -úr 'venir'.

<sup>9</sup> Taylor (1984: 38) observe que les « marques temporelles » (les particules épistémiques) du Kaiwá ne sont pas obligatoires, car souvent elles ne se réalisent que dans des unités plus larges du discours. Cet auteur observe aussi que ces marques sont facultatives quand ce qu'elles expriment peut être inféré du contexte.

dire d'après sa propre expérience. L'occurrence de ces particules dans des langues tupi-guarani constitue une indication que, dans le discours narratif et dans les énoncés interrogatifs, il faut distinguer entre les informations dont la veracité peut être confirmée par le locuteur et celles auxquelles il a eu accès par voie indirecte et à propos desquelles il ne peut pas engager sa responsabilité. Dans certaines langues, comme le kaiwá (Taylor 1984: 38), ces particules semblent facultatives tandis que dans d'autres elles sont obligatoires, bien que l'extention des segments du discours qu'elles marquent puisse varier de langue à langue. Dans le cas de l'attesté, une de ces particules peut être reconstruite pour le proto-tupi-guarani puisqu'on la retrouve sous des formes et des significés semblables dans tous les sous-ensembles de la famille. On propose la forme \**rakó* ~ \**kó* « constaté par le locuteur »<sup>10</sup> pour le proto-tupi-guarani, reconstruite à partir des particules suivantes :

– *rakó* ~ *kakó* 'constaté par le locuteur' du guaraní ancien :

- (1) GA *a-há rakó*  
 1-aller ATT  
 « Je suis allé. » (Ruiz de Montoya, 1876 [1639/1640]: 335/339)

– *niko* ~ *ko* 'narratif vraisemblable' du guaraní paraguayen (Krivoshein 1983: 103) :

- (2) GP *o-se<sup>n</sup> nikó* *h-óg-a* *Ø-guí*  
 3-sortir narratif vraisemblable NCNT-maison-Arg CNT-de  
 « Il est sorti de la maison. »

– *rakó* ~ *kó* 'd'après l'opinion du locuteur' du mbyá (Dooley 1982: 164) :

- (3) Mb *o-ké rakó o<sup>11</sup>-úp-y* « Il dormait couché. »  
 3-dormir CONST 3CORÉFcoucher-Gér

– *ko* 'identification' du chiriguano (Dietrich 1986: 151) :

- (4) Ch *ja-ñirãro-ma-ko* « Nous nous sommes disputés. »  
 1INCL-se disputer-Résult-Ident

– *rakó* 'attesté par le locuteur' du tupinambá (Anonyme 1952[1621]: 121) :

- (5) Tb *isé rakó* « J'étais. »  
 1 CONST

<sup>10</sup> D'après Ruiz Montoya (1876[1639/1640]: 335/329) la particule *rakó* du guaraní ancien est un adverbe affirmatif qui « sirve a presente, pretérito imperfecto et perfecto ». Tous les exemples qu'il fournit pour illustrer l'usage de cette particule vont avec l'idée que le locuteur assume la responsabilité du contenu de son énoncé.

<sup>11</sup> Le préfixe *o-* qui indique la troisième personne corréférentielle du mbyá a la même forme phonologique que celui qui indique la troisième personne non corréférentielle. Le premier est incompatible avec les autres préfixes relationnels, ce qui constitue une indication parmi d'autres qu'il faut le distinguer du préfixe personnel de troisième personne.

– *raká* ‘attesté par le locuteur/passé récent’ de l’asurini du Tocantins (Cabral 1999, n. de t.) :

(6) As-T *pe-’ó-pa* *raká* « Vous avez tout mangé. »  
23-manger-complètement ATT.II

– *raká* ‘attesté par le locuteur/passé récent’ du parakanã (Silva 1998) :

(7) Pr *txé raká a-txán wet-ywý-a Ø-gó-a*  
1 ATT.II 1-venir 1.Corr-sang CNT-gens-Arg  
*Ø-popé a-pytá-eté pipi*  
CNT-chez 1-rester-vraiment peu  
« Je suis venu ici pour rester un peu avec mes parents. »

– *rāká* ‘attesté par le locuteur/passé immédiat’ du tapirapé (Almeida *et al.* 1983: 50) :

(8) Tp *a-á rāká* « Il est allé (attesté par le locuteur/passé immédiat). »  
3-aller ATT.I

– *rokó* ‘attesté par le locuteur/passé récent’ du suruí (Cabral 2001, n. de t.) :

(9) Su *u-se-moamóamó rokó* « Elle s’est fâchée. »  
3-Réfl-fâcher ATT.II

– *rukú* ‘contasté par le locuteur/passé récent’ du tembé (Cabral 2001, n. de t.) :

(10) Tm *pe-à pe-hó rukú* « Vous, vous y êtes allés. »  
23-Arg 23-aller ATT.II

– *kó* ‘attesté par le locuteur/passé immédiat’ du kayabí (Dobson 1997: 41) :

(11) Kb *’ý-pe je Ø-ó-i kó* « Je suis allé à la rivière. »  
eau-LOC 1 CNT-aller-Ind.II ATT.I

– *raká* ‘attesté par le locuteur/passé récent’ de l’asurini du Xingú<sup>12</sup> (Monserrat *et al.* 1998: 26)

(12) As-X *muryngytá-Ø Ø-riré raká uré uru-puraái*  
réunion-Arg CNT-après ATT.II 1EXCL 1EXCL-danser  
« Après la réunion, nous avons dansé. »

– *kó* ‘attesté par le locuteur/passé immédiat’ et *kakó* ~ *hakó* ‘il y a longtemps’ du parintintin (Betts 1967: 66) :

(13) Pt *koji-ramé hé kó oré Ø-hó-i oji’i*  
plus-tard après ATT.I 1EXCL CNT-aller-Ind.II hier  
« Nous sommes allés. »

<sup>12</sup> Monserrat *et al.* (1988: 26) appellent cette particule *passé non immédiat*.

– *rák(e)* 'attesté (par le locuteur)' du kamayurá (Seki 1998: 91):

- (14) Km *áng-a rupi rák oro-ho-me ko'yt*  
 ici-N Dif ATT Ipe-aller-Gér FS

« Nous sommes passés par ici. »

– et, probablement *kó* 'renforcement de l'affirmation' du wayäpi (Grenand 1989: 231) en (15) et *lakó* 'passé lointain' de l'émérillon (Morel 1998: 25) en (16) :

- (15) Wy *tailo t o-o la'i kó*  
 beau-frère INT 3-aller peu Part. de renforcement (d'une affirmation)

« Que le beau-frère s'en aille donc un peu! »

- (16) Em *a-ma'e lakó* « J'avais vu. »  
 1-regarder Passé lointain

Certaines de ces langues possèdent un système de l'*attesté* plus complexe dans la mesure où la notion « d'attesté par le locuteur » est associée à des notions temporelles échelonnées. Le tapirapé, le kayabí et le parintintín opposent trois formes pour l'*attesté* : attesté par le locuteur/passé immédiat (ATT.I), attesté par le locuteur/passé récent (ATT.II), attesté par le locuteur/passé lointain (ATT.III). Le kaiwá, l'asuriní du Tocantins, le parakanã et le suruí distinguent deux formes : attesté par le locuteur/passé-récent (ATT.II) et attesté par le locuteur passé-lointain (ATT.III).

Le tapirapé en (8), le kayabí en (11) et le parintintín en (13) emploient des marqueurs provenant du proto-tupi-guarani \**rakó* pour indiquer que la situation a été attestée par le locuteur dans un passé immédiat. Le kaiwá exprime l'*attesté* associé à la notion de passé récent (immédiat ou proche) par l'emploi de *kuri*<sup>13</sup> (Taylor 1984: 68):

- (17) Kw *ko'á-koty ayaeté o-hó kuri*  
 ce-à maintenant 3-aller ATT.II

« Il vient (juste) d'aller par là »

– En tapirapé (Almeida *et al.* 1980: 50), kayabí (Dobson 1997: 45) et parintintín (Betts 1967: 28) les formes de l'*attesté* associées à la notion temporelle de passé récent ou proche sont :

- (18) Tp *a-txokã kweé* « Il l'a tué. »  
 3-tuer ATT.II

- (19) Kb *oro-piná-etyk-a oré Ø-ó-i ai'i*  
 1EXCL-hameçon-tirer-Gér I NCNT-aller-Ind.II ATT.II  
 « Nous sommes allés pêcher. »

<sup>13</sup> En mbyá, l'adverbe *'angé* signifie « aujourd'hui », tandis que la particule *kuri* a une valeur constative associée soit à un passé récent, soit à un futur proche. En guaraní paraguayen, langue du même sous-ensemble que le mbyá, la particule *kuri*, apparentée au mbyá *kuri*, a, selon Krivoshein (1983: 92), une valeur purement temporelle de passé récent (un moment avant le moment de la parole) : GP *xe mandu'á kuri* « Je me suis rappelé »

1 se.rappeler Passé récent

- (20) Pt *kataña-me we 'ngá Ø-hó-i heaji'i*  
 châtaigne-à déjà 3pl CNT-aller-Ind.II ATT.II  
*ngá r-upi heaji'i*  
 3pl CNT-avec ATT.II

« Ils sont allés à la châtaigneraie (attesté par le locuteur/passé récent) avec eux (attesté par le locuteur/passé récent). »

Les particules *ai'i* et *heaji'i* de l'attesté en kayabi et en parintintin respectivement sont probablement dérivées du proto-tupi-guarani \**je'i*, comme c'est d'ailleurs le cas dans les autres langues de la famille, à savoir : *oje'i* ~ *oje'ibé* 'aujourd'hui (prétérit)' du guarani ancien ; *aje'i* 'aujourd'hui' du mbyá ; *aje'i* 'depuis très peu de temps (le même jour)' du kaiwá ; *aje'i* 'aujourd'hui (prétérit)' du guarayo ; *oje'i* ~ *je'i* 'aujourd'hui (prétérit)' du tupinambá ; *ose'iwé* 'aujourd'hui plus tard, demain' de l'asuriní du Tocantins ; *otxe'iwé* 'aujourd'hui plus tard, demain' du parakanã ; *zi'ité* 'très tôt' du tembé ; *oji'i* 'hier' du parintintin ; *ja'iwe* 'tôt' du kamayurá ; *jiwi* 'aujourd'hui (prétérit)' du jo'é ; *je'iwé* 'matin' du wayampí.

En ce qui concerne la particule *kweé* du tapirapé, elle est le reflet du proto-tupi-guarani \**kwecé* 'hier, quelques jours auparavant'. Les formes apparentées de cette particule dans d'autres langues de la famille sont : *kuehé* 'hier, quelques jours auparavant' du guaraní ancien ; *kweé* 'hier' du mbyá ; *kwehé* 'hier' du kaiwá ; *kwecé* 'depuis quelques jours' du guarayo ; *kwesé* 'hier, quelques jours auparavant, quelques heures avant' du tupinambá ; *ikwé* 'hier' du kamayurá ; *kwehé* 'hier ou trois jours auparavant' de l'urubú-ka'apór, *kwahé* 'hier ou quelques jours auparavant' du jo'é et *kweé* 'hier' du wayāpí.

Dans certaines langues il existe une troisième marque de l'attesté qui sert à indiquer que le fait a été attesté par le locuteur dans un passé lointain (ATT.III).

– En kaiwá, la forme est *va'ekwé* (Taylor 1984: 67) :

- (21) Kw *mbohapy jasy-ma kagwaré hagwé ko'á r-upi o-hó*  
 trois lune-? tamanoir NOM ce CNT-par 3-aller  
*va'ekwé a Ø-koty*  
 ATT.III cette CNT-à

« Ça fait trois mois que le tamanoir est passé par ici. Il est parti (attesté par le locuteur/passé lointain) dans cette direction. »

– En tapirapé, la forme est *karameé* ~ *karāé* (Almeida *et al.* 1983: 50) :

- (22) Tp *Tāpi'itā-jpe py karāé ara-ká*  
 Tāpi'itāj-à ? CONST-III 1INCL-être

« Auparavant nous habitions à Tāpi'itāwa (attesté par le locuteur/passé lointain). »

– En asuriní du Tocantins, *rakokwehé* (Cabral 1998, n. de t.) :

- (23) As-T *kwé rakokwehé ara-ká ka'á-pe pané*  
 lá ATT.III IINCL-être forêt-à mutilement  
 « Nous sommes allés (attesté par le locuteur/passé lointain) pour rien dans notre forêt. »

– En parakanã, *rakokwehé* (Silva, 1998: 4) :

- (24) Pr *a'é rakokwehé oro-ón té oré no*  
 alors ATT.III IEXCL-venir vraiment IEXCL de nouveau  
 « Alors, nous sommes venus de nouveau (attesté par le locuteur/passé lointain). »

– En kayabí, *ikwé* (Dobson 1988: 163) :

- (25) Kb *o-manu<sup>n</sup>mu<sup>n</sup> ekoeteé ikwé*  
 3-mourir sans raison ATT.III  
 « Il est mort (attesté par le locuteur/passé lointain). »

– En Tembé, *kwehé* (Carvalho 2001: 69):

- (26) Tm *ihé Ø-kwaharér-à mehé kwehé a-há karaíw-à mytér-ramo*  
 1 CNT-être enfant-Arg quand ATT.III 1-aller blanc-Arg CNT.milieu-Trans  
 « Quand j'étais enfant, il y a longtemps, je suis allé chez les blancs. » (Carvalho 2001: 92)

– En parintintín, *raikwé* ~ *ikwé* et en suruí *reikwehé* (Mastop-Lima 2001: 425) :

- (27) Su *a'eramu reikwehé uruwu Ø-eraha*  
 alors ATT.III vautour NCNT-amener  
 « Alors le vautour l'a amené. »

La forme du kaiwá s'est probablement développée à partir de la fusion de la particule *va'é*, dérivée du proto-tupi-guarani *\*-βa'é* 'nominalisateur de prédicat' (Rodrigues 1981) avec le passé des noms, également reconstructible pour le proto-tupi-guarani *\*-pwér* (Rodrigues 1983).

La forme *karaméé* ~ *karãé* du tapirapé, de même que la forme *karamboáé* du mbyá, sont apparentées à *karambohé* 'anciennement' du guaraní ancien, à *karambo'é* 'passé lointain' du mbyá, à *karambóe* 'avant, anciennement' du chiriguano, à *karamosé* 'avant, anciennement' du tupinambá et à *kiramu* 'futur lointain' du jo'é. En ce qui concerne les formes de l'asuriní du Tocantins, du parakanã, du kayabí et du parintintín, elles sont probablement le résultat de la fusion du proto-tupi-guarani *\*rakó* (§ 3.1) avec le proto-tupi-guarani *\*kwecé* 'hier, depuis quelques jours'. Des indices renforçant cette hypothèse ont été trouvés en kamayurá, langue qui retient *ikwé* 'hier' du proto-tupi-guarani *\*kwecé* et présente des constructions où cette forme adverbiale est suivie de la particule constative *rak* :

- (28) Km *ikwé rak i-kér-i* « Hier il a dormi » (Seki 2000: 213). »  
 hier ATT 3-dormir-Circ

En mbyá la particule est *karamboaé* (Dooley 1997: 54):

- (29) Mb *txe-rú o-ikó atxy karamboaé*  
 1-père 3-être douleur ATT.III  
 « Mon père a souffert (attesté par le locuteur/passé lointain). »

### 3.2. Les particules médiatives

La plupart des langues dont il est question dans cet article ont des particules apparentées pour indiquer que l'information a été attestée par un tiers. Dans les langues de trois sous-ensembles, *kaiwá* (I), *asuriní* du Tocantins, *parakanã* et *tapirapé* (IV), *kayabí* et *parintintín* (VI), ces particules associent, comme celles de l'attesté vu plus haut (§ 3.3), l'indication de la source d'information avec des notions temporelles équivalant à un passé immédiat, à un passé récent ou proche et à un passé lointain. Le *guaraní* ancien et le *mbyá* (I), le *guarayo* (II), le *tupinambá* (III) et le *tembé* (IV) ont une seule particule MÉDIATIVE indiquant que le contenu de l'information a été attesté.

Les formes apparentées à travers les langues de la famille suggèrent la reconstruction d'une particule MÉDIATIVE \**ra'é* 'attesté par un tiers' pour le proto-tupi-guarani. L'expression 'attesté par un tiers' signifie ici que le contenu informationnel a été attesté non pas par la personne qui parle mais par quelqu'un d'autre. Les particules apparentées sont :

– *ra'é* 'attesté par un tiers' du *guaraní* ancien :

- (30) a. GA *né joõ txé Ø-muná-há ra'é*  
 2 seul 1 CNT-voler-AG MÉD  
 « En vérité, tu étais le seul à me voler. » (Restivo 1892[1724]: 304)

b. GA *ere-jú ra'é* « Est-ce que tu es venu (attesté par un tiers) ? »  
 2-venir MÉD

– *ra'e* 'action passée, indéterminée (attestée par un tiers)' en *guaraní* paraguayen (Krivoshin 1983: 92) :

- (31) GP *o-ú ra'é* « Il est venu (attesté par un tiers). »  
 3-venir MÉD

– *ra'é* 'attesté par un tiers' du *mbyá* (Dooley 1982: 166) :

- (32) Mb *a-βae<sup>n</sup> rã o-ó ra'é*  
 1-arriver FUT 3-aller MÉD  
 « Quand je suis arrivé [j'ai appris qu']il était parti. »

– *raé* 'attesté par un tiers' du *guarayo* (Hoeller 1931: 216) :

- (33) Go *ó-u ráe* « Il est déjà venu (attesté par un tiers). »  
 3-venir MÉD

– *ra'é* 'attesté par un tiers' du *tupinambá* (Anonyme 1952 [1621]: 104) :

- (34) Tb *o-só ra'é* « Il est allé (attesté par un tiers). » †  
 3-aller MÉD

– *ra'é* 'attesté par un tiers/passé récent' du tembé (Cabral 2000, n. de t.) :

- (35) Tm *u-màno ra'é* « Il est mort. »  
3-mourir MÉD

Dans les autres langues, on a : *ra'é* 'attesté par un tiers/passé récent' pour le kaiwá ; *ra'é* 'attesté par un tiers/passé récent' pour le l'asuriní du Tocantins ; *ra'é* 'attesté par un tiers/passé récent' pour le parakanã ; *ra'é* 'attesté par un tiers/passé récent' pour le suruí ; *rã'é* 'attesté par un tiers/passé immédiat' pour le tapirapé ; *ra'é* 'attesté par un tiers/passé immédiat' pour le kayabí et *ra'é* 'attesté par un tiers/passé immédiat' pour le parintintín.

Les particules apparentées du kaiwá (Taylor 1984: 72), de l'asuriní du Tocantins (Rodrigues et Cabral 2001, n. de t.), du Tembé (Boudin 1966: 221) et du suruí (Cabral 2001, n. de t.) associent une valeur médiative à un passé récent :

- (36) Kw *oro-hó upé-gui oro-hó ra'é*  
13-aller celui-de 13-aller MÉD.II  
« Nous serions partis de là (d'après ce qu'un tiers m'a dit/passé récent). [*litt.* nous sommes partis de là, nous sommes partis] »
- (37) As-T *awá-a para'é a-há Marabá Ø-pe*  
personne Q MÉD-II 3-aller Marabá-Arg CNT-à  
« Qui est-ce qui est allé à Marabá ? » (Cabral 1999, n. de t.)
- (38) Su *pe-ú tapi'ir-ara'é*  
23-manger tapir-Arg MÉD.II  
« Vous avez mangé du tapir (attesté par un tiers/passé récent). »
- (39) Tm *ere-hó ra'é*  
2-aller MÉD.II  
« Est-ce que tu es allé ? (attesté par un tiers/passé récent) »

En tapirapé, kayabí et parintintín, les reflets du proto-tupi-guarani \**ra'é* expriment une valeur MÉDIATIVE associée à la notion de passé immédiat :

- (40) Tp *a-á rã'é*  
3-aller MÉD.I  
« Il est allé (attesté par un tiers/passé immédiat). »  
(Almeida *et al.* 1983)
- (41) Kb *a'é-ré nipó i-ó-i kwé pé ra'é*  
alors PROB NCNT-aller-Ind.II lá à MÉD.I  
« Alors, il y est peut-être allé (attesté par un tiers/passé immédiat). »  
(Dobson 1988: 98)
- (42) Pt *a'e reki ra'é*  
ce réellement MÉD.I  
« C'était réellement celui-ci (attesté par un tiers/passé immédiat). »  
(Betts 1967: 22)

Dans ces langues, les formes MÉDIATIVES associées à un passé récent sont :

– *rai'i* en kayabí (Dobson 1988: 147):

(43) Kb *nān w-esák 'ngā ene r-a 'jyr-a 'u<sup>n</sup> majáwéra*  
 ainsi 3-voir 3s 2 CNT-fille-Arg ? veuve

*o-ka'mik rai'i 'u<sup>n</sup>*  
 3-tuer MÉD.II ?

« Ainsi, il a vu ta fille. La veuve l'a tué (attesté par un tiers/passé récent). »

– *raji'i* en parintintin (Betts 1967: 27) :

(44) Pt *oró wé pó he<sup>n</sup> raji'i n a-mo-nó-i ji ei he<sup>n</sup> heaji'i*  
 et encore PROB 2F MÉD.II Nég 1-CAUS-aller-Nég 1 3.dire 3F ATT.II

« Je ne lui ai donné pas ça (attesté par un tiers/passé récent), elle l'a dit (attesté par le locuteur/passé récent). »

– et *rākwee* en tapirapé (Almeida *et al.* 1983: 50) :

(45) Tp *a-xokā rākweé*  
 3-tuer MÉD-II

« il l'a tué (attesté par un tiers/passé récent). »

Les langues mbyá, kaiwá, tapirapé, suruí, kayabí et parintintín présentent en outre une forme médiative associée à un passé lointain. En mbyá, kaiwá et tapirapé les formes correspondantes à cette médiatisation sont reconstituables à partir du proto-tupi-guarani *\*araka'é* 'passé lointain', tandis que les formes du kayabí et du parintintín se sont peut-être développées à partir de la fusion du proto-tupi-guarani *\*ra'é* 'attesté par un tiers' et de *\*kwecé* 'hier, depuis quelques jours' :

(46) Mb *yý o-ú 'araka'é*  
 eau 3-venir MÉD.III

« Il y a eu le déluge (attesté par un tiers/passé lointain). »  
 (Dooley 1982: 37)

(47) Kw *e-mombe'ú txé-vy 'araka'é eté pa a Ø-rupí*  
 2-raconter 1-à MÉD.III exactement Q ici CNT-par

*o-hasá 'arakaé kagwaré*  
 3-passer MÉD.III ?

« Raconte moi : quand est-ce que le tamanoir est passé **par** ici (attesté par un tiers/passé lointain) ? » (Taylor 1984: 67)

(48) Tp *rāka'e<sup>n</sup> 'y-awāj-Ø i-á-i h-óp-a*  
 MÉD.III eau-autre.côté-LS NCNT-aller-Ind.II NCNT-coucher-Gér

« Il est resté couché de l'autre côté de l'eau (attesté par un tiers/passé lointain). » (Almeida *et al.* 1983: 50)

(49) Kb *ma'é te ere-'at rakwé*  
 chose Q 2-naître MÉD.III

« Quand est-ce que tu es né? (attesté par un tiers/passé lointain). »  
 (Dobson 1997: 41)

- (50) Pt *oro po ja'gwar-a raka'é j-ata-i o-kúp-a*  
 et PROB jaguar-Arg MÉD.III NCNT-marcher-Ind.II 3-être.couché-Gér  
 « Le jaguar et l'autre déféquaient peut-être (attesté par un tiers/  
 passé lointain). » (Betts 1967: 117)

En suruí le locuteur fait usage d'une construction complexe pour indiquer que le contenu d'une information a été obtenu à travers un tiers dans un passé lointain :

- (51) Su *a-inó n a-kó-j kwehé*  
 1-écouter Nég 1-être-Nég passé lointain  
 « Je l'ai écouté, il y a longtemps, (mais) je n'étais pas (là). »  
 (Cabral 2000, n. de t.)

Les exemples qui suivent montrent des reflets du proto-tupi-guarani \**araka'é* dans des langues où ils ne se sont pas grammaticalisés comme particules épistémiques :

- (52) Tb *isé (a)raka'é* « J'étais. » (Anonyme 1953[1621]: 121)  
 1 passé lointain
- (53) Ch *Túpã jépe arakáe ýwy r-úpi*  
 Dieu en vain passé lointain terre CNT-par  
*o-ñe-mo-tare<sup>n</sup>i ó-iko*  
 3-RÉFL-CAUS-mécontent 3.Corr-être  
 « Mais c'est vrai qu'auparavant ils faisaient que Dieu soit mécontent sur la terre. » (Dietrich 1986: 215)
- (54) GP *iñ-arandú raka'é* « Il était sage. » (Krivoshein 1983: 92)  
 NCNT-sage passé lointain

### 3.3. Le ouï-dire

La majorité des langues tupi-guarani ont des particules MÉDIatives apparentées pour indiquer qu'une information a été obtenue par ouï-dire. Il s'agit de :

– *je* en guaraní ancien (Ruiz de Montoya, 1876[1639/1640]: 190) :

- (55) GA *o-manõ ra'ú jé*  
 3-mourir DUB Ouï-dire  
 « Il est (peut-être) mort, dit-on, mais on pense que non. »

– *je* ~ *ndaje* en guaraní paraguayen (Krivoshein 1983: 103) :

- (56) Gp *o-mba'apó jé* « Il travaille, dit-on. »  
 3-travailler Ouï-dire

– *ndaje* en chiriguano (Dietrich 1986: 169) :

- (57) Ch *ó-iko náje mope<sup>n</sup>ti te<sup>n</sup>ta tuitxá-wa*  
 3-être Ouï-dire un village grand-NOM  
 « Il y avait un grand village, dit-on. »

– *je* en guarayo (Hoeller 1931: 286) et en tupinambá (Anonyme 1952 [1621]: 104) :

(58) Go *o-zó je* « Il est allé, dit-on. »  
3-aller Oúi-dire

(59) Tb *emonã je ra'é*  
ainsi Oúi-dire MÉD  
« C'est ainsi que cela s'est passé, dit-on. »

– *se* ~ *sehé* en asuriní du Tocantins (Cabral 2000, n. de t.) :

(60) As-T *Meréj-me a-há sehé* « Il est allé à Belém, dit-on. »  
Belém-à 3-aller Oúi-dire

– *hé* en suruí (Cabral 2000, n. de t.) :

(61) Su *o-hó hé ripó* « Il y est (peut-être) allé, dit-on. »  
3-aller Oúi-dire PROB

– *zé* en tembé (Cabral 2000, n. de t.) :

(62) Tm *u-hém zé o-hó* « Il y est parti, dit-on. »  
3-arriver Oúi-dire 3-aller

– *je* en kamayurá (Seki 2000: 97) :

(63) Km *tapi'ír-a je o-kér o-úp*  
tapir-N Rap 3-dormir 3-Hrz  
« Le tapir dormait couché, dit-on. »

– *je* en ka'apór (Silva 2001: 66) :

(64) Kp *arahã jané r-amõj tá i-namõ u-hém je*  
à cette époque 1pl. CNT-grand père ASS NCNT-com 3-sortir Oúi-dire  
« À cette époque, nos ancêtres sortirent avec lui, dit-on. »

On a de même *je* en mbyá, *je* en kaiwá, *xehé* en parakanã, *je* en wayampí et en jo'é. La particule \**je* 'ouï-dire' reconstructible pour le proto-tupi-guarani est probablement apparentée au proto-tupi-guarani \*-'e 'dire, faire'<sup>14</sup> (Rodrigues 1997).

### 3.4. Le mythique

L'asuriní du Tocantins, le parakanã, le suruí et le tembé (IV) sont probablement les seules langues tupi-guarani à présenter une particule MÉdiative employée exclusivement dans les récits mythiques. Dans ces langues, les particules *sekwehé* de l'asuriní et du parakanã, *reikwehé* du suruí et *zekwehé* du tembé, aujourd'hui inanalysables, indiquent que les situations relatées ont un

<sup>14</sup> Les langues de la famille retiennent des formes apparentées correspondantes au proto-tupi-guarani \*-'e 'dire, faire' dont l'usage le plus fréquent est de marquer le discours direct, caractéristique des narrations tupi-guarani.

haut degré de certitude puisqu'elles proviennent du savoir traditionnel et qu'elles se déroulent dans un temps hors de la réalité profane.

Ces particules mythiques sont mutuellement exclusives de toutes les particules constatives et MÉDiatives. L'extrait d'un récit mythique de l'asurini du Tocantins présenté ci-dessous illustre la fonction MÉDiative de la particule mythique :

Fragment du mythe du *Grand Jaguar* (selon la version d'Apyteráwa)<sup>15</sup> :

*Mahira rakokwehé okwáwe'enga oré opé, oré pasé, oré moroyróa* (1) *a'é rakokwéh e okwáwe'eng aká isé'engwéra oré opé* (2). *sawárawáre 'ysohóa sekwehé oré re'yisa opám imoóta hereká hopi'á* (3). *sekwehé oesáka isupé* (4). *a'é ramó sekwehé hopi'á* (5). *sekwehé he áka inamohóa ropi'á, i'i* (6). *sekwehé aaká inamó pané isopé* (7). *a'é ramó hesági aaká hopi'á sawára ropi'á sawárawáre'yisa ropi'á* (8). *a'é ramó hesági aaká osepé soé* (9). *sekwehé eróri i'ó osepé soé imoapyka i'ój sekwehé* (10). *a'é ramó i'ój sawára'yisa ropi'á eróta i'ó* (11). *a'é ramó sekwehé i'ój pané kwé. ypytón-yimo* (12). *sekwehé oóta hewíri hopi'á rewíri* (13).

Traduction :

(à propos de) Mahíra, ATT.III notre chaman, notre chef nous l'a fait savoir (1), alors ATT.III il nous a fait savoir à travers ce qui a été sa parole (2) [que] le parent du Grand Jaguar MYT notre parent était en train de faire disparaître les œufs du Grand Jaguar (3). MYT il (l'Indien) les cherchait pour lui-même (4), mais MYT les œufs (5), MYT il cherchait les œufs du Grand Tinamou, il disait (6), MYT alors qu'il ne cherchait pas les œufs du Grand Tinamou (7) car il cherchait les œufs du Grand Jaguar (8). Ainsi il a trouvé un œuf (9) MYT il l'a ramené avec lui, l'a posé et l'a mangé MYT (10) alors il a mangé l'œuf du parent du Jaguar, il l'a ramené et l'a mangé (11). Alors MYT il l'a mangé, là, pendant la nuit (12). MYT Il venait à la recherche de l'œuf (du Grand Parent Jaguar) (13).

La forme phonologique des particules communes à ces langues du sous-ensemble IV, signalant le discours mythique, suggère que cette forme est probablement dérivée de la juxtaposition du reflet du proto-tupi-guarani \**jé* 'ouï-dire' et du reflet du proto-tupi-guarani \**kwecé* 'hier ou quelques jours auparavant'.

L'hypothèse du développement de *sekwehé* à partir des formes \**jé* et \**kwecé* est encore renforcée par le fait que d'autres langues tupi-guarani font usage de combinaisons de particules MÉDiatives et temporelles, comme le montrent les exemples du guarayo et du tupinambá présentés ci-dessous :

(65) Go *ó-tso jé rá'e*  
3-aller Oúi-dire MÉD

« Il est allé, c'est ce qu'on dit. » (Hoeller 1931: 216)

<sup>15</sup> Cette version du mythe du Jaguar fait partie d'une série de textes mythiques recueillis auprès des Asurini du Tocantins en octobre 1998.

- (66) Tb *emonã jé ra'é*  
 ainsi Oúi-dire MÉD  
 « C'est ainsi qu'on dit que cela c'est passé. »  
 (Anonyme 1952[1621]: 104)

### 3.5. L'onirique

C'est Waud H. Kracke qui a parlé pour la première fois de l'existence d'une particule onirique dans une langue tupi-guarani, le parintintín. Dans son article *J'ai souvent été trompé lorsque je dormais...* (1989), l'auteur désigne la particule *ra'ú*<sup>16</sup> comme marque de discours onirique. Dans une version plus récente, en anglais, de ce même article (1998), *Dream as Deceit, Dream as Truth...*, l'auteur considère cette particule comme faisant partie d'une série d'*evidentials* incluant d'autres marques telles que *kó*, *kakó*, *ra'é*, *raka'é*, *rimba'é* (voir § 3.1). Dans cette étude, la particule *ra'ú* du parintintín est considérée comme une marque MÉDiative<sup>17</sup> dont la fonction est d'indiquer que la source d'information est un rêve. Elle est mutuellement exclusive des autres marques MÉDiatives et des formes de l'attesté. Les jeux d'oppositions entre les particules qui signalent dans la phrase l'observation directe, l'observation indirecte, l'oúi-dire, le mythe et le rêve, ainsi que le statut grammatical de ces marques et leur distribution dans la phrase, nous conduisent à les considérer comme constitutifs d'un même système de marques, qualifiant les différentes positions épistémiques du locuteur vis-à-vis du contenu informationnel de son discours.

Le mbyá possède lui aussi une particule *ra'ú* 'en rêve' (Dooley 1982: 166), apparentée au parintintín *ra'ú*. Il est probable que les particules oniriques du kawahiba et du mbyá soient à rapprochées du guaraní ancien et du tupinambá *ra'ú* 'doute, incertitude'<sup>18</sup>, ainsi que du kayabí *ra'ú* 'action frustrée' (Helga Weiss, communication personnelle), du gwayakí *dáu ~ táu* 'doute, il paraît que', du tembé *ru'ú* 'incertitude' et du tapirapé *rõ'õ* 'il paraît que, incertitude'<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> Selon Kracke (1989: 3), la particule *ra'ú* du kawahib indique exclusivement la narration d'un rêve, ce qui la différencie des marques omniriques trouvées dans d'autres langues du monde, comme c'est le cas en Quéchua et en Quiché où les marques employées pour raconter un rêve ont d'autres fonctions MÉDiatives.

<sup>17</sup> On peut constater que les particules du parintintín correspondent pratiquement à celles du kayabí, ces dernières ayant été analysées clairement comme un système de l'attesté et du MÉDiatif (Dobson, 1997: 41).

<sup>18</sup> Kracke (198: 9) essaye de rapprocher la particule *ra'ú* du kawahiba des formes *a'ú* 'farce, tromperie, fiction fantastique' et *ha'ú* 'fantôme' du guaraní ancien, tout comme l'avait déjà fait Montoya (1876[1639/1640]) au XVII<sup>e</sup> siècle pour la particule *ra'ú* 'doute, incertitude'.

<sup>19</sup> Yonne Leite (communication personnelle) observe que la particule *rõ'õ* du tapirapé est très employée à la fin des mythes dans des constructions comme: *e'ĩ rõ'õ ra'e* /3.dire Poss MÉD./ 'il l'aurait dit'.

- (67) PT *ñarõ he<sup>n</sup>a he<sup>n</sup>a ra'ú ywaté he<sup>n</sup>a r-ejár-i y-embé*  
 fâchée 3F 3F ONIR haut 3F CNT-laisser-Ind.II eau-borde  
*Ø-wýr-i he<sup>n</sup>a Ø-mo-ngó-βo*  
 CNT-dessous-LS 3F CNT-CAUS-être-Gér  
 « Elle s'est fâchée, elle, dans le rêve, il l'a laissée en haut, sur les bords de la rivière, il l'a laissée. » (Kracke 1989: 8)
- (68) Mb *a-je-etxá ra'ú βai-kuér-i*  
 1-RÉFL-voir ONIR mauvais-passé-(?)  
 « Je me suis vu en rêve (comme si c'était un cauchemar). »  
 (Cadogan 1992: 153)
- (69) GA *o-hó ra'ú jé*  
 3-aller DUB Ouï-dire  
 « Il y est allé, dit-on (mais ce n'est pas certain). »  
 (Ruiz de Montoya, 1876[1639/1640]: 338/336)
- (70) Tb *marã-mo té pe ra'ú*  
 comment réellement Q DUB  
 « Comment pourrait-il être ? »  
 (Araújo 1898: 79, *apud* Barbosa 1956: 369)
- (71) Gk *txéygi paña dáu*  
 homme chasser DUB  
 « Les hommes sont allés chasser (paraît-il). » (Susnik 1974: 200)
- (72) Tp *ã'é-ramõ rõ'õ i-txokã'i txák txák i-txokã'i*  
 alors DUB NCNT-tuer tchac tchac NCNT-tuer  
 « Alors, il l'a tué paraît-il, tchac, tchac, il l'a tué, paraît-il. »  
 (Almeida *et al.* 1983: 74)

Les particules apparentées des cinq sous-ensembles I, III, IV, V et VI dans les langues examinées suggèrent que les particules oniriques du parintintin et du mbyá proviennent du dubitatif proto-tupi-guarani \**ra'ú*.

#### 4. LA PARTICULE ALÉTIQUE \*NIPÓ ~ \*IPÓ

Parmi les particules tupi-guarani qui sont des expressions de la modalité alétique, il s'en détache une dont la fonction est envisagée ici comme étant celle d'indiquer que le contenu d'une information est considérée par le locuteur comme probable ou douteux. Les particules apparentées présentes dans la majorité des langues de la famille sont dérivées du proto-tupi-guarani \**nipó* ~ \**ipó* ~ \**pó*. L'occurrence dans une phrase des formes dérivées de cette particule indique que le locuteur n'est pas certain de l'information et n'assume pas la responsabilité de sa vérité. Les formes qui servent de base pour la reconstruction du proto-tupi-guarani \**nipó* ~ \**ipó* ~ \**pó*, probabilité ou doute, sont les suivantes :

– *nipó* ~ *ipó* ‘possibilité’ du guaraní ancien (Ruiz de Montoya, 1876 [1639/1640: 177]):

(73) GA *agwyjé eté'i ipó* « Il sera probablement bon. »  
 bon INTENS PROB

– *nipó* ~ *pó* ‘supposition’ du guaraní du Paraguay (Krivoshain 1983: 101):

(74) GP *o-ú nipó ra'é* « Il est venu (paraît-il). »  
 3-venir PROB MÉD

– *pó* ‘supposition’ du mbyá (Dooley 1982: 148):

(75) Mb *berá txíβi po a-etxá e'i*  
 Berá jaguar PROB 1-voir 3.dire  
 « Vera a cru avoir vu un jaguar. »

– *nipó* ‘supposition’ du kaiwá (Taylor 1984: 56):

(76) Kw *jaβé oro-hendú caminhão o-je-japi-βa'é o-jo-ehé nipó ra'é*  
 pendant 1EXCL-entendre camion 3-RÉFL-jeter-NOM 3-RÉC-à PROB MÉD.II  
 « Nous avons entendu ce qui semble avoir été une collision de camions. »

– *pó* ‘possibilité’ du guarayo (Hoeller 1932: 190):

(77) Go *txé pó a-j-ápo* « Que je l'ai fait (c'est possible). »  
 1 PROB 1-NCNT-faire

– *nipó* ‘possibilité’ du tupinambá (Anonyme 1952[1621]: 82):

(78) Tb *o-só nipó* « Il est allé probablement (ou peut-être). »  
 3-aller PROB

– *ripó* ‘possibilité’ de l'asuriní du Tocantins (Cabral 2000, n. de t.):

(79) As-T *akuma'é-Ø ripó* « C'est probablement un homme. »  
 homme-Arg PROB

– *ripó* ~ *ipó* ‘il semble que’ du suruí (Cabral, n. de t.):

(80) Su *ka'á-pe ripó i-há-j*  
 forêt-LP PROB NCNT-aller-Nég  
 « Il est probablement allé dans la forêt. »

– *nipó* ‘possibilité’ du kayabi (Dobson 1988: 98):

(81) Kb *a'e-ré nipó i-ó-i kwé pe ra'é*  
 ça-après PROB NCNT-aller-Ind.II là en MÉD.I  
 « Alors, probablement il est allé là. »

– *pó* ‘possibilité’ du parintintín (Betts 1963: 58):

(82) Pt *po ahé o-manó te aβó e ti nehe"*  
 PROB personne 3-mourir réellement ici dire FUT INT

« Il est très possible que des gens mourront réellement ici, je dirais. »

– *nip* ‘dubitatif, inférentiel’ du kamayurá<sup>20</sup> (Seki 2000: 97) :

(83) Km *amán-a nip o-kýr-in* « Il va probablement pleuvoir. »  
 pluie-Arg PROB 3-pleuvoir-POT

– *ipó* du wayampí (Grenand 1989: 186) :

(84) Wy *ayawile te ipó* « A plus tard, peut-être. »  
 plus tard affirmation PROB

On trouve de même : *ndípo* ‘possibilité’ en chiriguano et *ripó* ‘possibilité’ en parakanã, en suruí e en asurini du Tocantins.

La particule *po* ‘interrogatif polaire’ du kamayurá (Seki 2000: 85) est sans doute apparentée à des formes de probabilité ou de doute dans d’autres langues de la famille :

(85) Km *po ij-yk-i* « Est-ce qu’il est arrivé?. » (Seki 2000: 187)  
 Q 3-arriver-Ind.II

Le tapirapé (IV), semble avoir perdu le reflet du proto-tupi-guarani *nipó* ~ *ipó* ~ *pó*, apparemment remplacé par la particule *rõ’õ*, mentionnée au § 3.5. Un exemple de l’emploi de la particule *rõ’õ* en tapirapé est donné ci-dessous (Almeida *et al.* 1983: 72) :

(86) Tp *a-á rõ’õ rāká*  
 3-aller DUB ATT.I  
 « [il paraît qu’] Il est parti (je l’ai vu partir, mais je ne sais pas où ni pourquoi il est parti). »

## 5. EN GUISE DE CONCLUSION

Nous nous sommes proposée de démontrer que les langues tupi-guarani présentent des particules spécialisées pour spécifier la source du contenu informationnel et indiquer l’incertitude du locuteur par rapport à ce qu’il énonce. Les particules épistémiques se rassemblent autour d’un système bien établi, organisé à partir de deux catégories principales, celle de l’attesté et celle du *médiatif*. La catégorie de l’attesté indique que la source de l’information est l’expérience du locuteur lui-même, et que, par conséquent, celui-ci assume la responsabilité de cette information. En ce qui concerne la catégorie du *médiatif*, elle inclut des marques renvoyant à la source indirecte d’une information. Les langues tupi-guarani distinguent quatre sous-catégories médiatives, à savoir : la sous-catégorie constituée des marques indiquant que la source de l’information s’associe à l’expérience d’autrui et les sous-catégories que nous avons reconnues comme *oui-dire*, *mythique* et *onirique*. L’*oui-dire* signale que la source de l’information est une troisième personne non spécifiée et que le contenu de l’information est incertain ; le *mythique* indique que la source de

<sup>20</sup> Seki (2000: 85) dit que la particule *nip* du kamayurá indique possibilité, probabilité et connaissance directe.

l'information est un mythe et que la fiabilité de son contenu est indiscutable. L'*onirique* indique que la source de l'information est un rêve. Par ailleurs il existe une sous-catégorie du *probable ou du doute* qui ne concerne pas la source d'information, mais qui signale dans l'énoncé le manque de certitude du locuteur par rapport au contenu informationnel, se caractérisant ainsi comme expression de la modalité alétiq.

Nous avons rassemblé des particules apparentées de vingt-trois langues représentatives de tous les sous-ensembles de la famille (Rodrigues 1985), de façon à montrer l'existence probable d'un système de particules épistémiques pour le proto-tupi-guarani. Les données des ces langues nous ont permis de reconstruire les particules *\*rako* ~ *\*ko* 'attesté par le locuteur', *\*ra'é* 'attesté par un tiers', *\*jé* 'oui-dire' et *\*ra'ú* 'dubitatif', ainsi qu'une particule aléthique *\*nipó* ~ *\*ipó* ~ *\*po* 'probabilité ou doute'.

Le travail comparatif nous a aussi permis de vérifier que des langues des sous-ensembles I, IV et VI présentent des systèmes plus complexes, où la catégorie de l'*attesté* et celle du *médiatif* ont des formes associées à des notions temporelles de passé immédiat, de passé récent et de passé lointain. Cette particularité des systèmes de ces trois sous-ensembles suggère que le sous-ensemble I, aujourd'hui situé hors de l'Amazonie, a maintenu un contact plus long avec les langues de la grande branche amazonienne (Dietrich 1990, Rodrigues 2000) laquelle inclut les sous-ensembles de IV à VIII.

Nous avons montré que l'asurini du Tocantins et le parakanã ont en commun exactement les mêmes particules épistémiques, y compris une marque médiative mythique exclusive de ces deux langues, trait qui, d'un côté, indique un très haut degré d'affinité entre elles et, d'un autre côté, les différencie des autres langues tupi-guarani.

Nous avons aussi suggéré que les particules oniriques du parintintin et du mbyá proviennent du proto-tupi-guarani *\*ra'ú* 'dubitatif'.

Finalement, nous croyons avoir démontré que les particules épistémiques des langues tupi-guarani ne peuvent pas être conçues comme des éléments isolés mais comme un système bien intégré dans la grammaire de ces langues, lequel s'est enrichi et diversifié au fil du temps à partir d'un noyau pré-historique commun.



## REFÉRENCES BIBLIOGRÁFICAS

- ALMEIDA, A *et al*, 1983, *A lingua Tapirape* Rio de Janeiro, Biblioteca Reprográfica Xerox
- ANCHIETA, Joseph de, 1595, *Arte de grammatca da lingua mais usada na costa do Brasil* Coimbra, Reproduções facsimilares, Leipzig, Teubner (1876), Rio de Janeiro, Biblioteca Nacional (1933), São Paulo Anchetana (1946), Salvador, Universidade Federal da Bahia (1980) e Universidade Federal da Bahia (1981), São Paulo, Loyola (1990)
- ANONYME, 1952 [1621], *Vocabulario na lingua brasilica*, 2eme edition revisee et comparee avec le ms fg 3144 de la Bibliotheqe Nationale de Lisbonne par C Drumond, [1er volume (A-H), Bulletin 137, 2eme volume (I-Z), Bulletin 164], São Paulo, Université de São Paulo, Faculte de Philosophie, Sciences et Lettres
- BARBOSA, Antônio L., 1956 *Curso de tupi antigo* Rio de Janeiro, Livraria São Jose
- BETTS, L., 1981, *Dicionario Parintintin-Português Português Parintim* Brasilia, Summer Institute of Linguistics
- BOUDIN, M H., 1966, *Dicionario de Tupi Moderno (dialeto Tembe Tenetehar do alto rio Gurupi)*, São Paulo Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras de Presidente Prudente
- CABRAL, A S A., 2000, Aspectos gramaticais compartilhados por linguas do Baixo Xingu, Tocantins e Nordeste da Amazônia partuculas evidencias Atas do II Congresso Nacional da ABRALIN (CD-ROM), Florianopolis, Universidade Federal de Santa Catarina
- CADOGAN, L., 1992, *Diccionario Mbya-Guarani Castellano*, Biblioteca de Antropologia, Vol XVII, Asuncion, Fondacion Leon Cadogan
- CARVALHO, M G P de., 2002, *Sinais de morte ou de vitalidade? mudanças estruturais na lingua Tembe Contribuição ao estudo dos efeitos de contato linguistico na Amazonia Oriental* Dissertação (Mestrado em Linguistica), Curso de Pos-graduação em Letras, Belem, Universidade Federal do Para
- CORREA DA SILVA, B C., 1997, *Urubu-Ka'apor, da Gramatica a Historia a Trajetoria de um Povo*, Dissertação de Mestrado, Universidade de Brasilia
- CHAFE, W & J NICHOLS, 1986, *Evidentiality The Linguistic Coding of Epistemology in the series Advances in Discourse Processes*, Vol XX, Norwood (N J), Ablex Publ Corp
- DOBSON, R., 1975, *Lingua Apiaka Formulário dos vocabularios padrões para estudos comparativos preliminares nas linguas indigenas brasileiras, questionario*, Rio de Janeiro, Museu Nacional
- , 1988, Aspectos da Lingua Kayabi, *Serie Linguistica*, Vol 12, Brasilia, Summer Institute of Linguistics
- , 1997, *Gramatica Pratica com Exercicios da Lingua Kayabi*, Brasilia, Summer Institut of Linguistics
- DOOLEY, R A., 1982, *Vocabulario do Guarani*, Brasilia, Summer Institute of Linguistics
- , 1988, 29 Textos Guarani (dialeto Mbya), in *Arquivo Linguistico A*, Brasilia, Summer Institute of Linguistics
- DIETRICH, W., 1986, *El idioma chiriguano Gramatica textos vocabulario*, Madrid Instituto de Cooperacion Iberoamericana 1
- , 1990, *More evidence for an internal classification of Tupi-Guarani Languages* Berlin, Gebr Mann Verlag
- FIGUEIRA, Luis, 1687, *Arte de grammatica da lngua brasilica* Lisboa, M Deslandes, [Reedição fasimular Leipzig, Teubner, 1878]
- GRENAND, F., 1989, *Dictionnaire wayãpi-français, Lexique français-wayãpi (Guyanne française)* Paris, Peeters-SELAF

- GUENTCHEVA, Z , 1996, Le mediatif en bulgare, in Z Guentcheva (ed ), *L enonciation media usee*, Paris Louvain, Peeters, p 48 67
- GUENTCHEVA, Z , (ed ), 1996, *L enonciation mediatisee*, Paris-Louvain, Peeters (BIG 35)
- HOELLER, A , 1932a, *Guarayo Deutsches Worterbuch*, Guarayos-Hall (Tirol), Verlag der Missionsprokura der P P Franziskaner
- , 1932b, *Grammatik der Guarayo-Sprache* Guarayos-Hall (Tirol), Verlag der Missionsprokura der P P Franziskaner
- JACOBS, P , 1996, Le mediatif en squamish Le Caractere Inherent du Degre du Certain, in Guentcheva, Z (ed ), *L enonciation mediatisee*, Paris-Louvain, Peeters, p 250-257
- JENSEN, C , 1989, *O desenvolvimento historico da lingua Wayampi*, Campinas, Universidade Estadual de Campinas
- KRACKE, W H , 1989, *J ai souvent ete trompe lorsque je dormais A gramatica onirica Kagwahiva* (medit)
- , 1998 *Dream as deceit dream as truth the grammar of telling dreams* (Ms )
- KRIVOSHEIN, N de C , 1983, *Gramatica de la lengua guarani*, Coleccion Ñemity, Asuncion
- MASTOP-LIMA L de N , 2001, Surui/Aikewara Marcas etnicas a partir do corpo, in A S A C Cabral e A D Rodrigues (eds), *Linguas indigenas brasileiras fonologia gramaticas e historia*, t II, Belem, p 417-429
- MAUREL, D , 1998, Elements de drammaire emerillon, *Chantiers Amerindia*, Supplement 1 au n° 23 d *Amerindia*, Paris, (Association d'Ethnolinguistique Amerindienne)
- MENNECIER, P & B ROBBE, 1996, La mediatization dans le discours des Inuit, in Z Guentcheva, (ed), *L enonciation mediatisee*, Paris-Louvain, Peeters, p 233-246
- MONSERRAT, R M F & IRMAZINHAS DE JESUS, 1998, *Lingua Asurini do Xingu Observações Gramaticais*, Belem, Conselho Indigenista Missionario
- MONTOYA, Antonio Ruiz de, 1640, *Arte y vocabulario de la lengua guarani* Madrid [Reproduction facsimile integrale Madrid Cultura Hispanica (1994)]
- RESTIVO, P , 1892, *Arte de la lengua guarani* Pueblo de Sta Maria la Mayor, 1724, [Reproduction], Stuttgart
- RODRIGUES, A D , 1953, Morfologia do verbo tupi, *Letras Curtiba* n 1, p 121-152
- , 1964, A classificação do tronco linguistico tupi , *Revista de Antropologia* 12, São Paulo, p 99-104
- , 1981, *Estrutura do Tupinamba* (ms)
- , 1985b, Relações internas na familia linguistica tupi-guarani , *Revista de Antropologia* 27-28, São Paulo, p 33-53
- , 1998, Argumento e predicado em Tupinamba, *ABRALIN Boletm da Associação Brasileira de Linguistica* 19, p 57-66
- , 1999, Tupi, in R M W Dixon & A Y Aikhenvald (eds ), *The Amazonian Languages*, Cambridge, Cambridge University Press, p 107-124
- , 2000, Hipotese sobre as migrações dos três subconjuntos meridionais da familia tupi-guarani , *Atas do II Congresso Nacional da ABRALIN* CD-ROM, Florianopolis, Universidade Federal de Santa Catarina
- RODRIGUES, A D , W DIETRICH, 1997, On the Linguistic relationship between Mawe and Tupi-guarani, *Diachronica* 14/2 (Amsterdam), p 265-304
- RODRIGUES, A D , A SUELLY A C CABRAL, 2002, Revendo a classificação interna da familia tupi-guarani in A S A C Cabral e A D Rodrigues (eds), *Linguas indigenas brasileiras fonologia gramaticas e historia*, t II, Belem, p 327-337

- SEKI, L., 2000, *Gramática do kamaurá língua tupi-guarani do Alto Xingu*, Campinas, Editora da Unicamp
- SILVA, T F de, 2001, *Classes Verbais e algumas questões pragmáticas em Ka'apor* 79 f Dissertação (Mestrado em Linguística), Curso de Pos-graduação em Letras, Belem, Universidade Federal do Pará
- SUSNIK, B , 1974, *Estudios Guayaki, Sistema Fonético y Temático*, Asunción, Museo Etnográfico Andrés Barbero
- TAYLOR, J , 1984, Marcação Temporal na Língua Karwá, in R. A. Dooley (ed ), *Estudos sobre línguas tupi do Brasil* (Série Linguística 11), Brasília, Summer Institute of Linguistics, p 37-121

## ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES UTILISÉS

As-T	asuriní du Tocantins	Jo	jo'e	Tp	tapirapé
As-X	asuriní du Xingú	Kp	ka'apór	Kp	ka'apór
Em	emérillon	Mb	mbyá	Kb	kayabí
Ch	chiriguano	Pr	parakanã	Km	kamayurá
GA	guaraní ancien	Pt	parintintín	Kw	karwá
Gk	guayakí	Su	suru	Wy	wayampí
Go	guarayo	Tb	tupinambá	Su	suruí
GP	guarani paraguayen	Tm	tembé		
AG	agent	LOC	locatif		
Arg	argumentatif	LP	locatif ponctuel		
ASS	assertif	M	masculin		
ATT.I	attesté par le locuteur/passé immédiat	N	cas nucléaire		
ATT.II	attesté par le locuteur/passé récent	MED I	attesté par un tiers/passé immédiat		
ATT.III	attesté par le locuteur/passé lointain	MED II	attesté par un tiers/passé récent		
		MED.III	attesté par un tiers/ passé lointain		
Circ	mode circonstanciel	MYT	mythique		
Dif	locatif diffus	NCNT	non contiguïté		
DUB	dubitatif	NEG	négation		
CAUS	causatif	NOM	nominalisateur		
CNT	contiguïté	ONIR	onirique		
CONST	constatif	Part.	particule		
COREF	coréférentiel	pl	pluriel		
F	fémmin	POT	potentiel		
FUT	futur	PROB	probabilité		
Gér	gérondif	Q	question		
Hrz	position étendue horizontale	Rap	oui-dire, rapporté		
Ind II	indicatif II	REC	reciproque		
INT	intentionnel	REFL	réflexif		'
INTENS	intensificateur	Résult	aspect résultatif		
		s	singulier		''
n de t	notes de terrain				
y	voyelle centrale haute non arrondie				''
v <sup>n</sup>	voyelle nasale				
'	occlusive glottale				



tical manifestation of evidentiality. In this sense, we assume the broad definition of the category which is provided, for example, by Ramat (1996), namely, the formal indication of the epistemic position of the speaker with relation to the content of his/her utterance. By attempting to account for such diverse structural phenomena under the same analytic label we intend to explore the boundaries of the category itself in the hope of contributing to make clearer the semantic space it covers.

## 1. THE KARAJÁ LANGUAGE

Karajá is a language of the Macro-Jê stock spoken by approximately 3,000 people in about twenty villages on and around the Bananal Island in the Araguaia River, in the states of Tocantins, Goiás and Mato Grosso in Brazil. The language as a whole is known by the Karajá people as *iny rybè* 'the people's speech'. There are three dialects of Karajá, each presenting masculine/feminine gender distinctions: Karajá proper (*berò mahadu rybè*), Javaé (*ixyju mahadu rybè*) and Xambioá (*ixybiowa rybè*). The present study is based on Karajá proper masculine speech data.

The Karajá language presents a system of pronominal agreement in which there is a clear split in the marking of S arguments of intransitive verbs. In this sense, it is clearly a language of the active type.<sup>3</sup> Karajá verbs may, therefore, be divided into two groups, which may be distinguished by several formal and semantic criteria. On the one hand, active verbs, which may be transitive or intransitive, are distributed in nine classes or conjugations, each one of which is identifiable by a characteristic vowel prefixed to the verb root. Active verbs are obligatorily conjugated with a set of co-referencial A-prefixes that vary according to the verbal mood. Pronominal forms indicating P arguments may optionally be inserted between the A-prefixes and the verbal root.

On the other hand, there are the stative, inactive or descriptive verbs which generally express quality, color, appearance, physical dimension, emotional state. These verbs express their single argument by means of a much simpler series of pronominal prefixes which is identical to the set used to cross-reference P arguments in active verbs and to the set of possessive pronouns. These verbs have a much lesser possibility of combining with mood and tense suffixes than active verbs.

Furthermore, as we pointed out in Maia (1986), this formal division of Karajá verbs seems to be supported semantically in the language, even though the split SA/Sp is not dependent on the degree of control/volition of the NP's referents, but on the semantic content of the verbs. Therefore, an active verbal root as *-sê-* 'to

---

3 In Maia (1986), I attempted to evaluate several features of the Karajá grammar in terms of the characteristics (necessary and "frequentalia") stipulated by G. A. Klimov for the Active Type.

fall" will be always inflected with the A-prefixes, regardless of the degree of control or will of the referents of the NPs:

- (1) *Wa-biòwa bera-ò r-e-sè-ra.*                      *Wa-biòwa r-ò-hõ-ri<sup>4</sup>.*  
 my friend water-to 3A-THEME-fall-PAST my friend 3A-THEME-bathe-PRES.  
 'My friend fell into the water. My friend is bathing.'
- (2) *Hāloo-my r-o-bi-õ-ra.*                      *Sohoji hābu hāloo-ò r-e-sè-ra.*  
 hole-DAT. 3A-THEME-see-NEG.-PAST one man hole-to 3A-THEME-fall-PAST  
 'One man didn't see the hole and fell into the hole.'
- (3) *Myna r-e-sè-ra.*  
 rock 3A-THEME-fall-PAST  
 'The rock fell.'

As it may be noticed in these examples, either the voluntary referent of (1) or the involuntary referent of (2) are represented in the verbal form by the same personal prefix of the active series. Even the non-human inanimate referent of (3) is cross referenced on the verb as A. Therefore there is no equivalent in Karajá for the distinction that the Crow language (Dixon 1979: 81) presents between NPs that have volitional control of the action (A-marked) and NPs that have no control over the action (P-marked). However, there are also cases in which a single verb may occur with both sets of affixes, in accordance with the actor/undergoer characterization.

- (4) *Jiary Wataju wa-ni-ri.*                      'I am called Wataju'  
 I Wataju 1P-call-PRES.
- (5) *Timybo kia t-e-nini-myhy-teri.*                      'What do you call this?'  
 How this 2A-THEME-call-CONT.-PRES.

In this case the actor/undergoer scheme applies nicely, since the single argument of (1) is clearly an undergoer and the 2A prefix *t-* also refers to a clear actor as defined by Foley and Van Valin (1984). However, as most verbs occur with only one set of affixes, a purely semantic characterization of this system would be problematic. In fact, there are even exceptional cases in which notionally stative verbs are marked with the A-series:

<sup>4</sup> Fortune (1973: 158-159) establishes the following table of correspondences between orthographic and phonetic symbols in Karajá:

Consonants:    b, d, t ([t<sup>h</sup>]), k, tx ([tʃ]), j, s ([θ]), x ([ʃ]), l, r, h, w

Vowels:        i, y ([i]), u, e ([e]), à ([ə]), o, e ([e æ]), a, ò ([ə]).

Nasalized vowels:    ĩ, ÿ, õ, ã.

Fortune also specifies that besides being marked by the tilde, nasalisation is also indicated by the transcription of b or d before nasalized vowels as m or n, which correspond to the phonetic allophones that occur in such position. The transcription of the Karajá data adopted in this article basically follows the table above, with the following modifications: e ([e]), è ([è]).

- (6) *Kai t-e-burè-teri.* 'You are angry.'  
 You 2A-THEME-to be angry-PRES

However, as far as we know, there are no cases of semantically active verbs that are conjugated with the P-affixes. A full account of the sets of affixes and their combination is provided in the tables below.

The prefixes that indicate the A-arguments of active verbs vary according to the mood of action. As Fortune (1964) indicates, there are two verbal moods in Karajá: the actual mood comprises the present tense and the recent and remote past tenses. The non-actual mood comprises the future tense and the imperative tense. The 3rd person prefix is the same in both moods. Note that there are no specific plural form for these prefixes. Plural is indicated by the form *-reny-* which is infix between the root and the tense suffixes.

Person	Actual Mood	Non-actual Mood
1	<i>r-</i>	<i>ar-</i>
2	<i>t-</i>	<i>b-/m-</i>
3	<i>r-</i>	<i>r-</i>

A complete paradigm is provided as an example. Note that the pluralizer suffix *-reny* as well as the present tense suffix *-reri* and the remote past suffix *-re* alternate forms to harmonize with the second person prefixes. The theme vowel between the A-prefix and the root indicates to which of the nine conjugations the verb belongs.

- (7) a. *Jiary r-a-rybè-reri* 'I speak'  
 b. *Kai t-a-rybè-teri* 'You speak'  
 c. *Tii r-a-rybè-reri* 'He speaks'  
 d. *Jiaryboho r-a-rybè-reny-reri* 'We speak'  
 e. *Kaiboho t-a-rybè-teny-teri* 'You (pl.) speak'  
 f. *Tiiboho r-a-rybè-reny-reri* 'They speak'
- (8) a. *Jiary ar-a-rybè-kre* 'I will speak'  
 b. *Kai m-a-rybè-kre* 'You will speak'  
 c. *Tii r-a-rybè-kre* 'He will speak'  
 d. *Jiaryboho ar-a-rybè-reny-kre* 'We will speak'  
 e. *Kaiboho m-a-rybè-beny-kre* 'You (pl.) will speak'  
 f. *Tiiboho r-a-rybè-reny-kre* 'They will speak'

Stative prefixes have the same form as possessive pronouns. Plural forms are also formed by adding the pluralizer *-reny* to the root.

Person	Prefix
1	wa-
2	a-
3	i-

- (9) a. *Jiary*      *wa-su-reri*      'I am dirty'  
 b. *Kai*          *a-su-reri*      'You are dirty'  
 c. *Tii*          *i-su-reri*      'He is dirty'  
 d. *Jiaryboho*    *wa-su-reny-reri*    'We are dirty'  
 b. *Kaibofo*      *a-su-reny-reri*    'You are dirty'  
 c. *Tiibofo*      *i-su-reny-reri*    'They are dirty'
- (10) a. *wa-heto*      'My house'  
 b. *a-heto*        'Your house'  
 c. *i-heto*        'His house'

As we stated above, A-prefixes may combine with P-prefixes to indicate Actor and Undergoer arguments of a predicate. Note that 1A2P has only one form for both Actual and Non-actual moods.

		UNDERGOER		
		1P	2P	3P
A	1A		<i>arã-</i>	<i>r-</i>
C	2A	<i>t-theme-wa</i>		<i>t-</i>
T		<i>b-theme-wa</i>		<i>b-</i>
O	3A		<i>arã-</i>	
R		<i>r-theme-wa</i>		<i>r- (non-refl.)</i>

- (11) a. *arã-toruny-re*      'I pushed you'  
 b. *r-e-toruny-re*        'I pushed him'  
 c. *ar-i-toruny-kre*      'I will push him'  
 d. *t-i-wa-toruny-re*      'You pushed me'  
 e. *b-i-wa-toruny-kre*      'You will push me'  
 f. *b-i-toruny-kre*        'You will push him'  
 g. *r-i-wa-toruny-re*      'He pushed me'  
 h. *arã-toruny-re*        'He pushed you'  
 i. *r-i-toruny-re*        'He pushed him (non-refl.)'

## 2. EVIDENTIAL MARKERS

Desclés & Gentchéva (1998) review the distinction between *modus* and *dictum* which can be traced back to the Stoics and which was explicitly defined by Bally (1934/1965:36). *Dictum* and *modus* would be complementary aspects of the utterance of a sentence. The *dictum* could be thought of as the representation of the sentence in itself, whereas the *modus* would be concerned to the mental operations carried on by the utterer in the expression of the sentence. Desclés and Guentchéva conclude that the *modus* is the result of a process by means of which the utterer takes charge of the predicate representation or *dictum*.

This process of taking charge of the sentence may involve a variety of structurally distinct processes, such as mood, tense, aspect, person, as well as a number of morphological markers which can present different degrees of grammaticalization ranging from free functional morphemes to bound forms incorporated to inflectional paradigms. It may also be related to the so-called information profile of the sentence, involving the manipulation of notions such as theme/rheme, old and new information, focus and topic, etc. (cf. Weber (1986)). It can also involve different frames of deictic reference, such as the evidential temporal deixis system analyzed in the North American indigenous language Wintu by Schlichter (1986).

In the sections that follow we will present evidentiality processes in Karajá that cover much of this range of grammatical possibilities: a particle which indicate hearsay information, validational markers as well as topic and focus structures. Then, in section 3., we will analyze a spatial deictic system which provide a grammaticalized paradigm of information mediation in the language.

### 2.1. The hearsay particle *ràki*

The most typical evidential marker in Karajá is the hearsay particle *ràki*. Speakers often resort to this particle in order to indicate that they have not witnessed the facts which will be reported. In this sense it functions as a quotative device.

(12) *Wa-se-riore      ràki benora      r-i-waxi-ny-re*  
 1POSS-mother-child    QUOT. tucunare(fish) 3A-THEME-hook-VERBALIZER-PAST  
 'It is said that my brother caught a tucunare.'

(13) *Benora inatximy ràki habu sohoji sohoji r-i-my--ra*  
 Tucunare two            QUOT. man    one    one    3A-THEME-catch-FUT.  
 'It is said that each man caught two tucunares.'

Even though *ràki* is frequently used in everyday speech whenever the speaker judges relevant to indicate that a predication was not established out of direct

observation or experience, its occurrence in mythical narratives is even more productive. Note that the particle is constantly reiterated along the story:

- (14) *Bydolyke ràki ijoi r-a-hu-re ijyy-my ar-e-lyy-kre.*  
 pirarucu QUOT. people 3A-THEME-finish-PAST story-DAT. 1A-THEME-tell-FUT.  
*Aõma ràki, ijoi ràki waximy rare. Tai ta ràki r-e-hemyny-re ràki.*  
 Thus QUOT. people QUOT. to fish went so then QUOT. 3A-THEME-arrive-PAST QUOT.  
*Tai ta ràki bydoleke ràki r-i-my-my r-y-i-myhy.*  
 So then QUOT. pirarucu QUOT. 3A-THEME-catch-SUB. 3A-THEME-be-CONT.  
*Ràki R-i-my-my ràki r-y-i-myhy.*  
 QUOT. 3A-THEME-catch-SUB. QUOT. 3A-THEME-be-CONT.  
 ‘I will tell the story about the pirarucu which is said to have killed the people. So it is said that the people (it is said) went fishing. So then it is said that they arrived (it is said). Then it is said that they were said to catch (the pirarucu). It is said that catching, it is said, they were.’

Unlike several other Karajá particles, which typically occupy the second constituent position in the sentence, *ràki* displays extremely free ordering possibilities. As exemplified in (12) and (13), its canonical position seems to be the second constituent position, but, as illustrated in (14), it may also occur in the sentence initial position, establishing a frame for the whole story. It may also appear between the subject and the verb, between discourse particles and the verb, between an auxiliary and a main verb and it may be a sentence final particle. It may even be marked with the emphatic suffix *-he*, as shown in (15):

- (15) *Tai ta ràki-he hãlõe r-e-hemyny-ra.*  
 So then QUOT.-EMPHATIC jaguar 3A-THEME-arrive-PAST  
 ‘So then it is said that the jaguar arrived.’

## 2.2. The dubitative particle *heka*

The particle *heka* indicates that a statement needs confirmation. Unlike *ràki* which, as discussed above, indicates that the proposition is known to the speaker through hearsay, *heka* introduces an element of doubt in the utterance.

- (16) *Kua hãbu heka hariwa nihiky r-i-my-re.*  
 that man DUB. pacu big 3A-THEME-catch-PAST  
 ‘It seems that man caught a big pacu.’
- (17) *Juhu heka iny krysa r-i-ery-õ-re.*  
 old time DUB. Karajá Xavante 3A-THEME-know-NEG.-PAST  
 ‘In the old times, it seems the Karajá Indians did not know the Xavante Indians.’

In contrast to the hearsay particle *ràki*, the dubitative particle *heka* presents a more restricted positioning in the sentence. It may never occur in the sentence initial or final positions. As exemplified in (16) and (17), its usual place in the sentence is the second constituent position, although, if used in combination with *ràki*, *heka* typically follows the hearsay particle. Example (18) illustrates the combined usage of both particles in a single sentence which, together with the word *juhu* ‘in the old times’, functions as a typical opening formula for stories, especially myths:

- (18) *Juhu ràki heka iny berahatxi-ki r-ò-raruny-re.*  
 old time QUOT. DUB. Karajá water bottom-in 3A-THEME-start-PAST  
 ‘In the old times, as it is said, it seems that the Karajá started in the bottom of the water.’

In (18), the hearsay particle *ràki* indicates that the statement is not made on the speaker's own authority, whereas the particle *heka* expresses the speaker's uncertainty about the truth value of the statement.

### 2.3. The validational marker *-tyhy*

Analyzing evidential suffixes in Quechua, Weber (1986) contrasts evidential markers with validational markers. According to Weber, the former indicates the source of the information, while the latter indicates commitment to the truth of the proposition. According to this distinction, the Karajá dubitative particle *heka* presented above could also be characterized as a validational marker, since it has the function of expressing the speaker's doubt about the veracity of the statement, regardless of its source. The Karajá language also presents another form which we propose to characterize as a validational marker: the form *-tyhy*, which is used in order to attest the veracity of a statement. *-tyhy* can be used as a verb form, meaning ‘to believe’ or ‘to respect’. In this case, the verbalizer suffix *-ny* must be added to it, as exemplified in (8):

- (19) *Tahe wiji tori mahadu r-i-wa-tyhy-ny-myhy-re.*  
 Then today white group 3A-THEME-IO-respect-CONT.-GENER.PRES.  
 ‘Then today the white people respect me.’

*-tyhy* also appears in the noun form *inatyhy* which can be translated as ‘truth’, as illustrated in (20):

- (20) *Kõre, dàà, inatyhy-my a-dee r-a-rybe-re.*  
 No my son truth-DAT. you-BENEFACTIVE 1A-THEME-speak-PAST  
 ‘No, my son, I told you the truth.’

It can also be used as a type of intensifier suffix, indicating that a verb form can be interpreted as truly and thoroughly realizing its meaning. This is shown by the contrast obtained between (21a) and (21b). In (21a) it is said that someone became ill, but in (21b) it is stated that the person became truly ill:

- (21) a. *Waha r-a-bina-le-re.* 'My father became ill.'  
 my father 3A-ill-transform-PAST
- b. *Waha r-a-bina-tyhy-le-re.* 'My father really became ill.'  
 my father 3A-ill-INTENS.-transform-PAST

Finally, *-tyhy* can also be suffixed to nouns in order to indicate that the speaker is convinced about the veracity of that informational item:

- (22) *Karirama-tyhy ijasò-my r-e-se-ri.*  
 Karirama-VALID. aruanã-DAT. 3A-THEME-dance-PRES.CONT.  
 'It is Karirama really who is dancing the aruanã.'

Notice that a sentence such as (22) could be analyzed as contrasting to a sentence as (23) in which the dubitative particle *heka* is used instead of the validational suffix *-tyhy*:

- (23) *Karirama heka ijasò-my r-e-se-ri.*  
 Karirama DUB. aruanã-DAT. 3A-THEME-dance-PRES.CONT.  
 'It seems that Karirama is dancing the aruanã.'

Both (22) and (23) contrast to (24) in which neither marker is present:

- (24) *Karirama ijasò-my r-e-se-ri.*  
 Karirama aruanã-DAT. 3A-THEME-dance-PRES.CONT.  
 'Karirama is dancing the aruanã.'

Besides their semantic difference, there is, however, a way in which the usage of *-tyhy* is in even sharper contrast with the usage of *heka*. As indicated by its gloss, (22) validates only the noun to which it is suffixed, it does not say anything about the other items in the sentence. Thus (22) cannot be interpreted as meaning, for example, that Karirama is dancing (and not watching or making the aruanã mask). In order to obtain such an interpretation, the speaker would have to suffix *-tyhy* to the verb, as shown in (25):

- (25) *Karirama ijasò-my r-e-se-tyhy-ri.*  
 Karirama aruanã-DAT. 3A-THEME-dance-VALID.-PRES.CONT.  
 'Karirama is really dancing the aruanã.'

The dubitative particle *heka*, on the other hand, is specified in relation to the sentence as a whole, not in relation to a specific word in the sentence. Therefore, (23) is ambiguous as to which informational item is doubtful: it may either be the subject NP, the verb or the object NP. The fact that unlike *heka*, which is a parti-

cle, *-tyhy* is a suffix with its scope restricted to the word to which it is appended can be further attested by the contrast between (26) and (27):

- (26) *Ābororo-tyhy-my, waha r-o-bi-re āhu-ki.*  
crocodile-VALID.-DAT. my father 3A-THEME-see-PAST lake-in  
'It was really a crocodile that my father saw in the lake.'
- (27) *Ābororo-my heka, waha r-o-bi-re āhu-ki.*  
crocodile-DAT. DUB. my father 3A-THEME-see-PAST lake-in  
'A crocodile, it seems my father saw in the lake.'

Notice that the dative particle *-my* which marks the objects of some verbs in Karajā, including the object of the verb *-bi-* 'to see', is appended to the whole form *ābororo-tyhy* in (26). In (27), however, the dative marker does not include the particle *heka* since that particle is not bound to the lexical item *ābororo*.

#### 2.4. The focus particle *dori*

Another Karajā particle which reveals an attitude of the speaker towards the informational content of the proposition is the focus marker *dori*, which was first analyzed in Maia (1998). In Maia (1998), we compared the construction with *dori* to topic constructions in Karajā, which are obtained by the fronting of the topicalized NP to the left periphery of the sentence, as exemplified by the contrast between (28) and (29):

- (28) *Isè kua ijadoma-my r-o-bi-ra hawa-ki*  
her mother that girl-DAT. 3A-THEME-see-PAST village-in  
'Her mother saw that girl in the village.'
- (29) *Kua ijadoma-my, isè tuu r-o-bi-ra hawa-ki*  
that girl-DAT. her mother her 3A-THEME-see-PAST village-in  
'That girl, her mother saw her in the village.'

Note that the topic constituent in (29) must be necessarily construed with the third person resumptive clitic *tuu* 'him/her'. Without the clitic the sentence is judged to be ungrammatical, as shown in (30):

- (30) \**Kua ijadoma-my, isè robira hawa-ki*  
that girl-DAT. her mother saw village-in  
'That girl, her mother saw in the village.'

The free functional morpheme *dori* appears in the second constituent position in the sentence in Karajā to indicate that the NP after which it occurs is a focalized element. We analyze *dori* as a focus particle, presumably marking a cleft construction which, unlike the topic construction introduces new information. The inter-

pretation of the sentence in (31) differs from the interpretation of the sentence in (29) because in (29) the NP *Kua ijadoma-my* 'that girl' expresses given information, a piece of information which is contextually available and is shared by both speaker and listener. In (31), on the other hand, the NP has a focal interpretation, that is, it introduces new information:

- (31) *Kua ijadoma-my dori isè robira hawa-ki*  
 That girl-DAT. FOCUS her mother saw village-in  
 'It was that girl whom her mother saw in the village.'

Notice now that it is not possible to construe the focalized NP with the resumptive clitic. Unlike the topic construction which requires the coindexation with the resumptive clitic *tuu*, as illustrated by the grammaticality contrast between (29) and (30), in the focus construction in (31), *tuu* must not be present, or else the sentence becomes ungrammatical, as shown in (32):

- (32) \**Kua ijadoma-my dori isè tuu robira hawa-ki*  
 that girl-DAT. FOCUS her mother her saw village-in  
 'It was that girl whom her mother saw in the village.'

### 3. THE SPATIAL AND EMPATHETIC DEIXIS SYSTEM

In the present section we will describe a system of spatial deixis which we propose also functions as an empathetic deixis device which is important to establish the epistemic relation of the speaker to the activity he reports. In this sense, we argue that this system allows the speaker to manipulate the predicate representation or *dictum* by a highly grammaticalized *modus* of framing the information he gives with respect to his point of view. As we will see, this deictic system interacts closely with the verb agreement system presented in section 1.

Fortune (1961) had already identified this directional system in Karajá, but did not analyze it as a spatial and empathetic deixis device. Besides pointing its deictic nature, we argue that this system expresses information which is mediated by the speaker. This system allows the speaker to express his viewpoint or interest towards a certain entity in the discourse, when he identifies himself with the viewpoint of that entity. Lyons (1977) refers to this kind of device as empathetic deixis, defining empathy as the psychological capacity of being in the place of someone or something.

There are several types of devices cross-linguistically that may fulfill the function of allowing the speaker to convey his/her degree of interest in a situation, but what makes the Karajá empathetic deixis mechanism particularly interesting is that it is a highly grammaticalized device in this language.

Basically the directionals are encoded by the alternance of the A-prefixes. This means that this device can only be used with active verbs. As we shall see, however, it is a process that targets both actors and undergoers.

For the 1st and 2nd person prefixes, the following rules apply:

$$\begin{aligned} r &\rightarrow n / \underline{\quad} a \\ r &\rightarrow d / \underline{\quad} \text{other vowels} \end{aligned}$$

For the second person prefixes, which begin with [b] in the non actual mood and with [t] in the actual mood, there is the insertion of [d]. This fact may be captured by the following rules:

$$\begin{aligned} \emptyset &\rightarrow d / b \underline{\quad} V \\ t & \end{aligned}$$

Note that in the case above there is also the insertion of [ə] between the two consonants:

$$\begin{aligned} \emptyset &\rightarrow [ə] / b \underline{\quad} d \\ t & \end{aligned}$$

Additionally, there is also a spreading of this feature to other affixes in the verb. The verb pluralizing morphem *-reny-* becomes *-deny-*; the verbal tense suffix for the present tense *-reri* becomes *-deri* and the *-re* suffix for the remote past becomes *-de*. We provide examples of all these cases below:

- (33) a. *r-a-rybè-reny-reri* 'They speak'  
3A-THEME-speak-PL.-PRES.
- b. *n-a-rybè-deny-deri* 'They speak' (directionally marked)  
3A-DIR.-THEME-speak-PL.(DIR)-PRES.(DIR.)
- (34) a. *ar-o-ese-kre* 'I will return'  
1A-THEME-return-FUT.
- b. *ad-o-ese-kre* 'I will return' (directionally marked)  
1A DIR.-THEME-return-FUT.
- (35) a. *b-e-sè-kre!* 'You will fall!'  
2A-THEME-fall-FUT.
- b. *bàd-e-sè-kre* 'You will fall!' (directionally marked)  
2A DIR.-THEME-fall-FUT.

Basically, directional markings indicate that a discourse situation is oriented towards the speaker, that is, the verbal action is conceived as taking place from there to here (cislocative), in contrast with the spatial orientation from here to there (translocative) or from there to there which are unmarked in Karajá. Thus, in example (36a), the root *-hony-* 'to leave' is not directionally marked and must be interpreted as either 'they left from here to there' or 'they left from there to there'.

In example (36b), on the other hand, the verb is directionally marked and must be interpreted only as 'they left from there to here'.

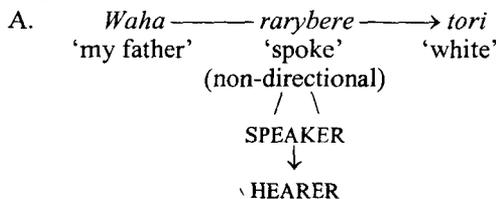
- (36) a. *r-o-hony-reny-re* 'They left'  
 3A-THEME-to leave-PL.-PAST
- b. *d-o-hony-deny-de* 'They left' (directionally marked)  
 3A(DIR)-THEME-to leave-PL.(DIR)-PAST(DIR)

Additionally, we argue that the use of directional markings signals that an entity or situation in discourse is oriented towards the speaker, that is, from there to here (cislocative direction), either because the speaker feels a psychological identification with that entity or because he wants to emphasize to the hearer his own participation/interest in the event described. Thus, if an action is directionally unmarked it is neutral in terms of speaker empathetic identification.

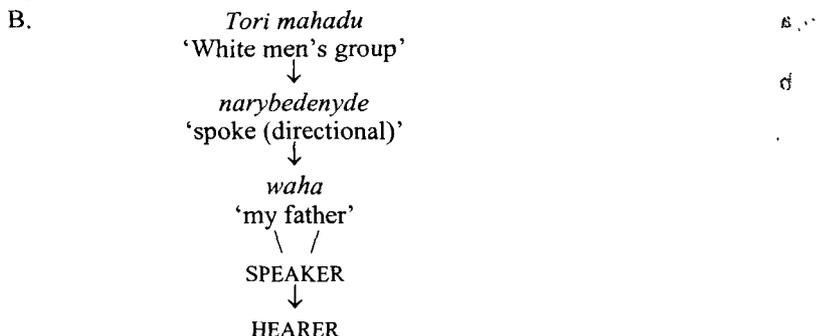
The piece of text below, extracted from a narrative in which the father of the speaker had a tense encounter with a white farmer, provides a typical contrast between directionally marked and unmarked verbs:

- (37) *Idi waha tori-ò rarybere: boikre!*  
 After my father white-to spoke leave!  
*Tai take tori mahadu waha-ò darybedenyde: Aõkore!*  
 So then the white group my father-to spoke (directionally marked) No!  
 'Then my father told the white man: Leave!  
 So the white men's group told my father: No!.'

The first use of the verb 'to speak' (*rarybere*) is not directionally marked. This means that the speaker represents the scene neutrally. The action is not verbally framed to indicate any positioning of the speaker. However, the second instance of the verb 'to speak' *narybedenyde* is directionally marked. In this last case, the speaker is signalling that the action is cislocative, that is, it is oriented from there (where the white man is) to here (where his father is). Even though the speaker was not actually there, he is reporting the fact to the hearer from the point of view of his father, indicating clearly the side that he takes in the event. The following schemes portray the two situations:



The speaker 'sees' the father speaking to the white man and reports the facts neutrally to the hearer.



Now the speaker framed the event cislocatively. He conceives the action coming from there (white men) to here (father).

It seems that the directional marking of two argument verbs indicates identification with P, since the speaker is signalling that the action is being processed from there (A) to here (P). In other words, the speaker empathises with the patient or recipient side of the action. In such cases, the use of the directional markings seems to emphasize the subjective interest or involvement of the speaker in the facts:

- (38) *Kua waxiwahatè b-i-õ-ke!* 'Give that bow!'  
 that bow 2A-THEME-give-IMPERATIVE
- (39) *Kua waxiwahatè bà-d-i-õ-ke!* 'Give me that bow here!'  
 that bow 2A-dir.-THEME-give-IMPERATIVE

The difference between (38) and (39) seems to be roughly equivalent to the emphatic strategy that may be accomplished in English by means of the adverb 'here': 'Give me this bow!' / 'Give me this bow here!'

Directionals are very productive in Karajá. Single argument active verbs (SA) may also be directionally inflected. Once, I witnessed in a Karajá village a worried mother shout at a little child who was dangerously climbing a tall rock nearby:

- (40) *bà-d-e-sè-kre!* 'You will fall!'  
 2A-dir.-THEME-fall-FUT.

She wanted to signal her involvement with the possible fall of the child. The neutral form *besèkre!* wouldn't convey her concerned participation in the event. This strategy is reminiscent of a device which may be used in Portuguese and other Romance languages which has traditionally been called indirect object of interest or ethical dative:

*Não me vá cair!*  
 Don't me going to fall

By the use of the *me* form the speaker intends to sign his own interest in the situation.

Another interesting use of directional affixes in Karajá is that in which the direction of the action becomes an intrinsic part of lexical content. In this sense, the distinction between a pair such as 'to take' ≠ 'to bring' is achieved in Karajá through the use of directionals. The verbal root *-dy-* has the meaning of 'take'. Thus, neutrally inflected, it has a translocative meaning:

(41) *i-tyy ridyre* 'He took his clothes'  
 his-clothes took

But, when directionally inflected, the meaning is reversed to a cislocative interpretation.

(42) *aõna, aõna, sõemy didyde* 'He brought many things'  
 thing thing many brought

#### 4. CONCLUSIONS

In this study we analyzed the structure and the use of several Karajá particles and affixes which express different evidential values in the language. We also discussed topicalization and focus constructions in which the information profile of the sentence is manipulated. We claimed that such structures may be analyzed as types of evidentiality processes since they allow speakers to establish their point of view toward the contents which are expressed in the utterances.

We started by showing that verb agreement in Karajá operates on an active-inactive basis. There is the class of stative verbs, that are always intransitive and non-agentive and that require prefixes of P-series. There is also the class of the active verbs, that can be transitive (agentive) or intransitive (agentive or non-agentive) and that require the prefixes of the A-series to cross reference their actors and the prefixes of the P-series to cross-reference their undergoers. We then showed that there is in Karajá a directional system that interacts closely with the verb-agreement system. We argued that this empathetic deixis system constitutes a kind of grammaticalized information mediation device, since it allows the hearer to identify which entity in discourse is being focused by the speaker and assess the speaker's involvement in the utterance.

## REFERENCES

- CHAFE, W. & J. NICHOLS, 1986, *Evidentiality. The Linguistic Coding of Epistemology, Advances in Discourse Processes*, vol XX, Norwood-New Jersey, Ablex Publishing Corporation.
- COMRIE, Bernard, 1978, "Ergativity", in: W. Lehmann (ed.), *Syntactic Typology*, Austin, Texas Press, p. 329-91.
- 1989, "Some General Properties of Reference-tracking Systems", in: Doug Arnold *et alii* (eds), *Essays on grammatical theory and universal grammar*, pp. 37-51. Oxford: Clarendon Press (Oxford University Press).
- DESCLÉS, Jean-Pierre & Zlatka GUENTCHÉVA, 1998, *Énonciateur, locuteur, médiateur dans l'activité dialogique*. Manuscript.
- DIXON, R. M. W., 1979, "Ergativity", *Language* 55, p. 55-138.
- DURIE, Mark, 1987, "Grammatical Relations in Acehnese". *Studies in Language* 11-2, p. 365-399.
- FOLEY, William A. & Robert D. VAN VALIN, 1981, *Functional Syntax and universal grammar*, Cambridge University Press.
- FORTUNE, David Lee, 1961, *Karajá Grammar*, Arquivo Lingüístico do Museu Nacional, Rio de Janeiro.
- 1973, "Gramática Karajá: um estudo preliminar em forma transformacional", Brasília, *Série Lingüística SIL* 1, p. 101-161.
- GUENTCHÉVA, Zlatka (éd.), 1996. *L'Énonciation médiatisée*. Louvain-Paris, Éditions Peeters.
- KLIMOV, G. A., 1974, "On the character of languages of active typology", *Linguistics* 131, p. 11-25.
- LYONS, John, 1977, *Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MAIA, Marcus, 1986, *Aspectos Tipológicos da Língua Javaé*. UFRJ M.A.'s dissertation. To appear as *The Javae Language*, Germany, Lincom Europa.
- 1998, *Palavras Interrogativas em Karajá, Paper read during the XIII Congress of the Brazilian Association of Graduate Programs in Linguistics*.
- MUNRO, Pamela & L. Gordon, 1982, "Syntactic Relations in Western Muskogean", *Language* 58, p. 81-115.
- RAMAT, Paolo, 1996, "Allegedly, John is ill again: Stratégies pour le médiatif", in: Z. Guentchéva, (éd.), *L'Énonciation Médiatisée*, Louvain-Paris, Éditions Peeters.
- WEBER, David J., 1986, "Information Perspective, Profile, and Patterns in Quechua", in: W. Chafe & J. Nichols (eds). *Evidentiality: The Linguistic Coding of Epistemology, Advances in Discourse Processes*, vol XX, Norwood-New Jersey, Ablex Publishing Corporation.
- SCHLICHTER, Alice, 1986, "The Origins and Deictic Nature of Wintu Evidentials", in: W. Chafe & J. Nichols (eds), *Evidentiality: The Linguistic Coding of Epistemology, Advances in Discourse Processes*, vol XX, Norwood-New Jersey, Ablex Publishing Corporation.

## ABBREVIATIONS

1A	1st person active	DAT	dative	NEG	negative	PRES.CONT	present continuous
2A	2nd person active	DIR	directional	PL	plural	QUOT	quotative
3A	3rd person active	DUB	dubitative	POSS	possessive	SUB	subordinator
CONT	continuative	INTENS	intensifier	PRES	present	VALID	validational

IV.

LANGUE AMÉRINDIENNE  
DU MEXIQUE



# THE EVIDENTIAL CORE OF DEIXIS IN YUCATEC MAYA

William F. HANKS

Deictic terms evidently occur in all natural languages, and all share the distinctive property of establishing precise relations between objects and events referred to, and the context in which the act of reference is performed.<sup>1</sup> It is common in linguistic and philosophical treatments of deictic terms to describe them as signs whose meanings are based on the spatio-temporal coordinates of the utterance, and, more particularly, on the place and time of the speaking ego (Bloomfield 1933: 248, Gale 1968: 151, Halliday and Hasan 1976: 57, Lyons 1977: 636). A careful examination of the structure and actual use of natural language deictics reveals that this traditional assumption is unnecessary and in certain respects wrong.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> This paper was originally drafted in 1984, and has been lightly revised, the bibliography partially updated, and the examples reformatted with interlinear morpheme breakdowns and cross-indexing. The basic arguments regarding the intersection of perception, evidentiality and expressivity have been retained. The revisions were made with the substantial assistance of Robert Hamrick, whose knowledge of Mayan languages and the relevant theory have been most helpful. Zlatka Guentchéva and Jon Landaburu gave very valuable critical comments that guided the present revision. The original research on which the paper is based was conducted in Yucatán between 1979 and 1981 (17 months) under fellowships granted by the Social Science Research Council and the Fulbright-Hays Doctoral Dissertation Research Abroad program. Since then, I have continued to work on this and related topics and have returned to the field regularly. The emphasis on presupposing versus creative uses in this paper has given way to a finer-grained treatment of context (Hanks 2002), but the central empirical claims about Yucatec deixis have not been altered by subsequent research. Earlier versions of the paper, and the related dissertation, benefited from the criticism of Michael Silverstein, John Comaroff, Norman A. McQuown, Jerrold Sadock and Judith Aissen. Ilene Lanin heard, read and patiently criticized various versions. To these individuals and institutions, as well as to the many Yucatecans from whom I learned Maya, I am deeply grateful. Responsibility for the data and analysis rests solely with me.

<sup>2</sup> Among linguists who have attempted systematically to note non spatio-temporal uses of deictics figure prominently Bühler (1934), Collinson (1937) and Frei (1944). Lyons (1977) and Levinson (1983) provide useful summaries of these and other treatments. Weinreich (1963), Benveniste (1966), Jakobson (1971), and Kuryłowicz (1972) situate deictics among other linguistic forms whose meanings derive from utterance contexts while Hill and Irvine (1992) investigate the relation of such linguistic forms to knowledge and authority more generally.

While there are logical reasons for questioning the thesis that egocentric space-time is the foundation of *deixis*, I will concentrate in this paper on some empirical evidence in its disfavor. The evidence comes from research on Yucatec Maya, a native American language spoken in the states of Yucatán, Campeche and Quintana Roo México, and in parts of Belize. The value of Yucatec as an example is not only that it is significantly different than European languages, but that many of the pragmatic effects only occasionally associated with deictics in more familiar languages, are linguistically encoded in the forms in this one. Table 1 presents a partial inventory of deictics in Yucatec.

Table 1. Partial Synopsis of Deictics in Yucatec<sup>3</sup>

GRAMMATICAL FORM CLASS	BASE	COMPLEX <sup>1</sup> BASE - TD	GLOSS (approximate)
Ostensive Evidential [OSTEV]	hé'e(1-)	hé'e(1-) a'	'here it is (tactual)'
		hé'e(1-) o'	'there it is (visual)'
		hé'e- bc'	'there it is (audible)'
Modal [DMOD]	hé'e(1-)	hé'e(1-) e'	'surely (certain)'
Locative Adverbial [DLOC]	té'e(1-)	té'e(1-) a'	'right here (immediate)'
		té'e(1-) o'	'there (non-immediate)'
		to(1-) o'	'out there (exclusive)'
		tí'- i'	'there (anaphoric)'
	way-	way- e'	'(in) here (inclusive)'
Temporal Adverbial <sup>2</sup> [DTEMP]	walakil-	walakil- a'	'this time (of day)'
	beh'òora-	beh'òora- a'	'now, presently'
	behé'ela'-	behé'ela'- e'	'now, today, these days'
	tolakheak-	tolakhéak-o'	'then (distant past)'
		tolakhéak-e'	'then (distant past)'
	táant-	táant- e'	'just (immediate past)'
	láayli-	láayli- e'	'stull, even now'
Nominal [DNOM]	le(1-)	le(1-) a'	'this one (immediate)'
		le(1-) o'	'that (one)(non-immediate)'
	le-	le-ti'	'the one'
		le- ø	'the (def art)'

<sup>1</sup> Base in complex henceforth referred to as I(nitial) D(eictic), plus T(erminal) D(eictic)

<sup>2</sup> Partial display of DTEMPs.

<sup>3</sup> Yucatec Maya consonant phonemes are /p, t, k, ', p', t', k', b, s, x, h, tz, ch, tz', ch', m, n, w, y, l, r/, where /'/ = glottal stop following a vowel and glottalization following a consonant, /b/ = voiced bilabial implosive, /x/ = voiceless alveo-palatal fricative, /h/ = voiceless glottal fricative, /tz(')/ = (ejective) voiceless alveolar affricate and /ch(')/ = (ejective) voiceless palatal affricate. Syllable nuclei are made up of combinations of 5 vowels (i, e, a, o, u), 3 tones (high <'>, mid [no accent], low <'>), length and glottalization. Length is indicated by the doubling of a vowel and glottalization is indicated by an intervocalic glottal stop <'>. The canonical vocalic patterns are /i, e, a, o, u/, /í, é, á, ó, ú/, /i, è, à, ò, ù/, /í, é, á, ó, ú'/. However, short vowels with tones also occur and are either derived by grammatical processes or by paralinguistic ones. Note that glottalization is also realized as creaky voice or even by eliminating the glottal stop completely. The latter case results in a long vowel with high- to mid-falling pitch but remains distinct from (nonglottalized) high tone series /ii, ée, aa, óo, úu/ which is pronounced variably with rising or falling pitch.

## INITIAL DISTINCTIONS

The deictic field is above all a semiotic object, which can be understood only in relation to the acts of communication in which it is constituted (Hanks 1990). As scholars have become increasingly aware of the subtleties of verbal meaning encoded and conveyed, their appreciation of the corresponding subtleties of pragmatic context has also grown. Few would disagree with Lyons (1977: 572) when he observes that 'context' is a theoretical construct whose complexity is proportionate to the distinctions required by analysis of language use. We can no longer afford the aprioristic assumption that deictic context is invariably egocentric and spatio-temporal, given that the structure and use of deictic terms clearly entails a great deal more.

In order to grasp the relation of linguistic form to deictic context in any language, three sets of distinctions must be observed: (i) the *differential markedness* of deictic types, (ii) *the relative immediacy<sup>4</sup> of participant access to context*, which is inherent in the functional features associated with types, and (iii) *the relative creativity* of deictic tokens in context. These are briefly sketched below.<sup>5</sup>

Deictic forms are not related to underlying features in a simple one-to-one correspondence. Types differ as to the range of features which they may be used to convey, and the glosses in Table 1 show only the most typical conveyed meaning of each form. In the nominal series for example, [l<sup>el</sup>-o'] is labeled 'non-immediate', but in fact it may be used also in reference to (i) objects immediate to the speaker, but contrastively distinguished; (ii) reference to prior discourse; (iii) coreference with prior discourse; (iv) objects not accessible in the current context, but merely known from background knowledge; or (v) objects which are not uniquely identifiable, and whose existence is only provisionally assumed. While each of the other DNOMS can be used in one or more of these ways, none has a range of variants as broad as that of [l<sup>el</sup>-o']. [l<sup>el</sup>-a'], for example, has a subset of these uses: (i) immediate to speaker (in non-contrastive uses) and (ii) new to discourse (Hanks 1990: 21). Forms with a broad range of contextually determined meanings are relatively *less marked* than those with a more narrow range of variants. Note that markedness so defined is a measure of the relation between superficial forms and the feature values which they may be used to convey. This must be sharply distinguished from the relative immediacy of access inherent in the features themselves (Hanks 1990: 50-69).

<sup>4</sup> 'Relative immediacy' is an heuristic placeholder and does not capture the way the relationship of categories VISUAL, TACTUAL, and PERIPHERAL to the categories, DISCOURSE, ANTICIPATORY, and CERTAIN, elaborated below

<sup>5</sup> These three distinctions constitute a simplified analytic framework sufficient to elucidate the way Yucatec OSTEV and DMOD forms incorporate evidentiality. A refinement and expansion of these distinctions is necessary to account for the relation of these forms to the system of deixis in Yucatec as a whole (Table 1) (Hanks 1990 Ch. 6) and the categorical contrasts inherent to deixis more generally (1992).

As I will argue presently, the deictics labeled ostensive evidential (OSTEV) in Table 1 are based on the kinds of perceptual access which participants have to referents at the moment of utterance. The three principal kinds of evidence are tactual, visual and peripheral sensory (which covers auditory and olfactory). These features are inherently ordered as listed, just as pronominal values in Yucatec are hierarchically ordered first person > second > third/non-person (Hanks 1983:Chapter 6; cf. Silverstein 1976a following Benveniste 1966 [1956]). Tactual evidence provides a fuller, more determinate, verifiability of the object than does visual, which is in turn more determinate than peripheral, which in turn is more determinate than the absence of evidence, and so forth. Like all *functional hierarchies*, this one is based necessarily on an independent premise. The premise in this case is that deictic features are organized primarily in terms of their contribution to the identification and verifiability of referential objects. Note that while feature values can be discerned only by examining language form and use, their hierarchical ordering is, in the first instance, a relation among features, not a relation of forms to features (Hanks 1992; cf. Plungian 2001; Willett 1988).

The *relative creativity* of deictic tokens is a measure of the relation between the form-feature unit and the context in which it occurs. Insofar as deictics have an indexical component, their relation to pragmatic context is unavoidable (Peirce 1955: 107, Jakobson 1971, Silverstein 1976b, etc.). It does not follow from this that the relation is invariant, however, and no adequate analysis of natural language indexicals can afford to ignore the variability of circumstances under which they are used. Following Silverstein (1976b), I distinguish uses in which participants already share access to indexical and referential objects prior to and independent of the utterance, versus uses in which the utterance of the indexical sign is the *sole* signal of its object. In the first case, the linguistic signal is relatively redundant, or presupposing, in that it stands for an object which is already given in the communication. In the second case, the signal is relatively creative, or entailing, in that its object is not given independent of the signal itself. Hence, whereas in presupposing uses, "...contextual conditions are required in some appropriate configuration for proper indexical reference," creative uses "...make explicit and overt the parameters of structure of the ongoing events" (Silverstein 1976b: 34). Silverstein observed that deictics tend to be relatively presupposing in comparison to non-referential indexicals such as deference markers. While this appears to be so in general, it should not obscure the fact that even forms such as [lel-o] 'that', which typically are highly presupposing, may also be used creatively, that is, to bring into sharp focus objects not in play prior to the utterance. The continuum of creativity vs. presupposition applies initially to *utterances*, and only derivatively to linguistic types or to the features associated with them. It follows that judgments regarding relative creativity

can be made only by examining individually the interactive scenarios in which utterances occur.<sup>6</sup>

### THE POINT OF PERCEPTION AND KNOWLEDGE

We can more clearly understand the deictic field and its relation to linguistic form by looking at the structure and use of a subset of the forms shown in Table 1. The ostensive evidential (OSTEV) forms offer an instructive example, for two reasons. First, the values conveyed by the OSTEVs are *explicitly evidential* in that they are centered on qualitatively different kinds of perceptual access to referents (Chafe & Nicols 1986; Dendale & Tasmowski 2001; Guentchéva 1996). The category embodies a scale of evidence, from actual through peripheral sensory, and at the lowest end, including certainty without current evidence. Second, the OSTEVs have a typically *directive force*. Beyond simply contributing to reference and description, OSTEV tokens characteristically redirect an addressee's focus of attention. In Bühler's terms, they are used to 'orient' the addressee, and like other directives, they often require specific, observable kinds of compliance. The addressee may take the referent presented him, or may direct his movement or gaze towards it. This directivity is what motivates calling the forms 'ostensive'.

All of the OSTEVs are based on the ID root [*hé'e(l)-*]. This is the same as that in the modal (DMOD) form [*hé'ele*] 'for sure', and the two categories will be treated in relation to one another in this paper. The base has three main morphophonemic variants: [*hé'el-*] preceding vowel, [*hé'*] preceding consonant or vowel, and [*h v̄*] preceding vowel initial A-set person markers.<sup>7</sup> All three variants are common, and it is only in pre-consonantal position that any one—[*hé'*]—is obligatory. Examples such as (1) can be rendered in all three ways, [*hé'el intàal e'*], [*hé' intàal e'*] or [*híntàal e'*]. For ease of presentation, all examples are cited in the [*hé'*] variant.

- (1) *hé' in-tàal - e'* 'I'll surely come'  
DMOD 1sgApro-come CERTAIN<sup>8</sup>

<sup>6</sup> In other words, the idea of relative creativity applies to tokens, and it is ultimately token usage that is required as evidence for a given claim. At the same time, native speakers of Yucatec have relatively elaborate ideas about deictic usage, as shown by Hanks (1993). They appear to represent deictics in terms of common sense types, some of which are consistently more presupposing than others.

<sup>7</sup> It is standard in Mayan linguistics to distinguish A-set from B-set pronominal affixes. In Yucatec, A-set forms are prefixal and mark agent of transitive, subject of intransitive (incomplete) and possessor, as opposed to the B-set, which are suffixal and mark object of transitive, subject of intransitive (past and optative) and subject of equational. A-set forms are:

	1	2	3
Sing.	in(w)-	a(w)-	u(y)-
Plur.	k-	a(w)-...-é'ex	u(y)-...-ó'ob

<sup>8</sup> For ease of presentation, the 'terminal deictic' forms (TDs) are glossed with their prototypical meaning in the DMOD/OSTEV series (e.g., CERTAIN, VISUAL...). It is important to keep in mind,

- (4) *hé'* *inw-atan* *o'* 'There's my wife (look!)'  
 OSTEV 1sgApro-wife VISUAL
- (5) *hé'* *bùus be'* 'There's (the) bus (listen!)'  
 OSTEV bus PERIPHERAL
- (6) *hé'* *a-máaskab* *a'* 'Here's your machete (Take it!)'  
 OSTEV 2Apro-machete TACTUAL

The glosses in (1-4) suggest a major distinction between [*hé'ele*] and the OSTEVs. This distinction has a grammatical as well as a functional basis. [*hé'ele*] usually co-occurs with a lexical verb or, in elliptical uses, with a predicate; it does not normally occur accompanied only by a NP, as in (6).<sup>9</sup> When it does co-occur with a lexical verb, as in (5), that verb must be in the incomplete stem shape (Blair 1967).

- (5) *hé'* *a-ná'atik* *e'* 'You'll surely understand it'  
 DMOD 2Apro-understand CERTAIN
- (6) \**hé'* *in-sukú'un* *e'* 'Surely my brother (will)'  
 DMOD 1sgApro-brother CERTAIN
- (7) *hé'* *xan* *e'* '(It) will surely also (be)'  
 DMOD also CERTAIN

Moreover, as suggested by (10-11), no processes altering word order can result in the separation of [*hé'*] from its immediate pre-verbal position (Hanks 1991: Chapter 3).

- (8) \**hé'* *kén* *xí'ik-ech* *e'* 'you'll surely go (optative)'  
 DMOD Fut go.Opt-2sgBpro CERTAIN
- (9) \**hé'* *h-bin* *e'* 'he surely went (past)'  
 DEMOD Pst-go CERTAIN
- (10) \**hé'* *in-sukú'un* *u-bin* *e'* 'my brother'll surely go'  
 DMOD 1sgApro-brother 3Apro-go CERTAIN
- (11) *hé'* *u-bin* *in-sukú'un* *e'* 'my brother'll surely go'  
 DMOD 3Apro-go 1sgApro-brother CERTAIN

[*hé'ele*] shares these syntactic restrictions with the verbal auxiliary elements (ACT) commonly called 'aspects' in Yucatec grammar (Blair 1967). These include such forms as [*yàan*] 'obligative', [*tz'ó'ok*] 'completive', [*k-*] 'incomplete' and so forth. All are immediately pre-verbal, determine specific stem

<sup>9</sup> However, that in these examples the TDs constitute a disjoint morphological unit with the 'deictic' form [*hé'el*] and it is only by virtue of their occurrence in such disjoint thematic constructions that TDs take on these meanings.

<sup>10</sup> Example (6) is an acceptable utterance, but only with the conveyed meaning 'there's my brother', that is, only when used as a directive. Although such uses of [*hé'ele*] are attested, they are rare. Unless otherwise noted, all generalizations regarding this form bear only on its normal uses. When used as an OSTEV, [*hé'ele*] obeys the same co-occurrence constraints as do the other OSTEVs.

shapes, and, moreover, they are mutually exclusive in the clause. [*hé'ele'*] is also mutually exclusive with these other AUX elements, and is therefore best treated as an AUX itself (see also Hanks 1990: 256-60).

The OSTEVS often, indeed typically, co-occur with NP. Observe in (12) that these deictics may occur with plain N, as well as explicitly marked definite nouns, as in (13).

(12) *hé' síná'an o'* 'There's a scorpion (look out!)'  
OSTEV scorpion VISUAL

(13) *hé' le máak a'* 'Here's the man (presenting)'  
OSTEV Art man TACTUAL

(14) *hé' inw-alak' pèek' be'* 'There's my dog (listen!)'  
OSTEV 1sgApro-Class dog PERIPHERAL

The unelaborated noun is the form usually used for generic statements, as in 'scorpions sting'. Examples like (12) are never generic, however, but are used to refer to specific, unique objects. OSTEVS can also co-occur with lexical verb complexes, but unlike DMOD, these forms do not preclude AUX elements, nor determine the stem shape of the verb, nor need they immediately precede the verb.<sup>10</sup>

(15) *hé' h-bin a'* 'There he went (just passed right by me)'  
OSTEV Pst-go TACTUAL

(16) *hé' tz'ó'ok u-bin o'* 'There he went (a while ago)'  
OSTEV finish 3Apro-go VISUAL

(17) *hé' le máak k-u-bin be'* 'There goes the guy (listen!)'  
OSTEV Art man Inc-3Apro-go PERIPHERAL

The apparent distinction, then, between [*hé'ele'*] as a marker of modality, and the OSTEVS as directives, has grammatical consequences. These can be summarized by saying that [*hé'ele'*] is an auxiliary to the verb, whereas the other forms are something closer to sentential adverbs, albeit of a peculiar sort. These initial distinctions fit into a much larger pattern of grammatical constraints, which are motivated by the meanings of the forms in question.

Of the several perceptual values realized by OSTEVS, the most immediate is the one which specifies that the speaker has actual or potential tactual contact with the referent at the time of utterance. This value is typically mobilized by the form [*hé'ela'*], although [*hé'elo'*] may be used under

<sup>10</sup> OSTEVS do not determine the stem shape of the verb, but they do *preclude* certain shapes. In particular, they never occur in the same clause with optative or imperative stems. This constraint follows the more general one that OSTEVS do not occur in the same clause with any markers of uncertainty, counter-factuality or irrealis (*cf.* grammatical consequences of evidentiality)

(1) \**hé'*<sub>1</sub> *bis*<sub>2</sub> *o'*<sub>3</sub> 'There<sub>1,3</sub> bring it<sub>2</sub>' (imperative)  
(2) \**hé'*<sub>1</sub> *ká'* *xí'ik*<sub>2</sub> *a'*<sub>3</sub> 'There/here<sub>1,3</sub> let him go<sub>2</sub>' (optative-desiderative)  
(3) \**hé'*<sub>1</sub> *kén abèet*<sub>2</sub> *o'*<sub>3</sub> 'There<sub>1,3</sub> you'll do it<sub>2</sub>' (optative-future)

explicitly contrastive circumstances (as in, ‘not this one, that one’ — with both objects in hand). Neither [*hé'ele*] nor [*hé'ebe*] was ever attested for reference to tactually available objects.

The following is a routine scenario in which a referent would be presented as tactually available. Manuel and Victor are coworkers taking a mid-morning break to drink [*k'eyem*], a thick corn gruel. The former prepares the gruel in a gourd dish while the latter sits by resting. Having prepared it, Manuel leans forward with gourd in hand and offers it to Victor saying [*hé'ela'₁ uk'eh₂*] ‘here<sub>1</sub>, drink it<sub>2</sub>’. Victor refuses at first out of politeness, but relents and takes the gourd in order to drink.

Note that Manuel’s utterance occurs in an almost maximally pre-established context. Among the things already in place at the time of utterance are (i) the participants have a common perceptual and spatial field; (ii) the [*k'eyem*] is already a shared focus of attention in that Victor has watched Manuel prepare it; (iii) each knows that they are there in order to drink [*k'eyem*]; and (iv) concomitant with the utterance, Manuel presents the referent with the gesture described in Yucatec as [*tíich'ik*] ‘(to) extend (it) in the hand’. These pre-established features of context make this example a highly presupposing token usage.

Contrast this example with one in which the utterance brings about, rather than presupposes, a shared deictic field. Manuel and Victor have returned to work, no longer visible to one another and absorbed in their respective tasks. A third man, call him Lol, arrives unexpectedly at the place where Victor is working, greets him and asks if Manuel is around. Knowing he is within ear-shot, Victor hollers out [*hé'₁ kut'ankech₂ lòol₃ a'₄*] ‘Here<sub>1,4</sub> Lol<sub>3</sub>’s addressing you<sub>2</sub> (come!)’. This utterance need not be accompanied by gestures, since the addressee cannot see the speaker. Furthermore, although each knows the other is there and can be addressed, they are not currently in a state of talk. Manuel, finally, has no access to Lol (the referent) prior to the utterance. The utterance initiates communication with Manuel; it is the sole means of orienting his attention to something of which he is unaware, and it requires no gestures to be both proper and successful. Unlike the previous example, though, the event which the OSTEV indicates is described by the clause [*kut'ankech₁ lòol₂*] ‘Lol<sub>2</sub>’s addressing you<sub>1</sub>’, whereas in [*hé'ela'₁, uk'eh₂*] ‘here<sub>1</sub>, drink it<sub>2</sub>’, it needs no lexical descriptor. This is of course the difference between presupposing the identifiability of the referent, vs. not.

The close association between the type [*hé'ela*] and the token value ‘tactually available to speaker and addressee’ is brought out clearly in native speaker glosses of the form. Asked to define [*hé'ela*], five native speakers on various occasions described it as [*kintíich'ik₁ tech₂*] ‘I extend it<sub>1</sub> to you<sub>2</sub> in hand<sub>1</sub>’ (cf. Hanks 1993). This gloss portrays a highly presupposing usage like the first one above, in which the participants and the referent are all copresent, and the utterance is reinforced by the gesture cited. For the native speaker at least, these presupposing uses are the most prototypical.

One interesting way to draw out the association between [*hé'ela*] and tactual evidence is to inflect it for person. [*hé'el<sub>1</sub>-en<sub>2</sub>-a'<sub>3</sub>*] 'here<sub>1,3</sub> I am<sub>2</sub>' is perfectly acceptable as a self-announcement, though rarely attested.<sup>11</sup> [*hé'el<sub>1</sub>-ech<sub>2</sub>-a'<sub>3</sub>*] 'here<sub>1,3</sub> you are<sub>2</sub>' is a rare but also acceptable utterance. It conveys that the speaker has in hand either the addressee, or something which he equates with the addressee. This is sometimes attested in the verbal banter of single males—delivered with the obvious gesture, it equates the addressee with the speaker's genitalia, and conveys a challenge to trade mock insults. Hence while the sheer proximity of a referent within reach might be described as a simple case of immediacy, there is a privileged relation between *hé'ela* and the Spr's tactual sphere, including his or her own body. This tie to the body is a routine feature of ordinary usage, as well as a salient feature of native speaker common sense descriptions of usage.

Although it has a broad range of uses, [*hé'elo*] is most characteristically associated with visual evidence of referents, and this is the meaning which native speakers almost invariably assign it if asked. While both [*hé'ela*] and [*hé'ele*] can be used for visual evidence, the latter is exceedingly rare and the former implies a fuller, closer visual image than does [*hé'elo*].

A typical example is provided by the following scenario. Nass and Lol were sitting in Lol's house, talking about Lol's rifle, which he said he had just repaired. Nass asked to see the rifle, saying [*kux túun<sub>1</sub> le tz'òon o'<sub>2</sub>, tú'ux<sub>3</sub> yàan<sub>4</sub>*] 'what about<sub>1</sub> that rifle<sub>2</sub>, where<sub>3</sub> is it<sub>4</sub>?', to which Lol responded, [*má'<sub>1</sub> hé'elo'<sub>2</sub> óomen<sub>3</sub>*] 'There it is<sub>2</sub> of course<sub>1</sub>, look man<sub>3</sub>!' while pointing to the rifle, which was hanging from the wall just off to the side of the interactants. The context was already pre-established in that the two are engaged in face-to-face talk about the referent, which is, at least in the estimation of the speaker, clearly visible.

In certain uses, OSTEVS seem to point creatively to referents not actually existent at the time of utterance. These uses are generally anticipatory in that the referential object in fact comes to exist only after the utterance. Anticipatory examples are almost maximally creative in the present framework, in that they bring into interactive play that for which they stand. Lol and Feliz were talking when the former heard his young child cry out from behind the adjacent kitchen. Wanting to check on the child, but also wanting Feliz to await his return, he said, while walking away, [*be'òora kinsùut a'<sub>1</sub>, má'a tinxantal<sub>2</sub>, hé'<sub>3</sub> kintàal<sub>4</sub> o'<sub>5</sub>*] 'I'll be right back<sub>1</sub>, I won't be long<sub>2</sub>, here<sub>3,5</sub> I come<sub>4</sub>'. The first two sentences are used in the standard way, but there is a leap in the final one. Strictly speaking, it should be infelicitous, since Lol's return is not verifiable; indeed, he hadn't even left yet. The utterance derives its relative

<sup>11</sup> One type of situation in which first and second person inflection do occur with OSTEVS is in deferred reference, as when a Spr points at a photo saying "here I am" or "here you are" while indicating a portion of the image. The photo is typically in hand or touchable, and these uses are consistent with the others, once we recognize the deferral.

creativity from the fact that it reconstitutes the speaker's current activity, conveying roughly, 'Look, I'm already on my way back'. OSTEVS which prototypically convey tactual or visual evidence then, are used to collapse the temporal extension between the time of utterance and the time of referent.

Usually, if a speaker can take an object in hand, then he can also gaze and point at it; but the inverse does not hold. If a speaker can gaze and point at an object, he can often, though of course not always, hear it (providing it emits sound); but again, the inverse does not hold. Visual access is more often, more easily obstructed than is auditory. Vegetation, walls, even body orientation result in objects being out of sight, but nonetheless clearly audible. When referents are available only to the sense of hearing or smell, the evidence of the referent is peripheral sensory.

The most common deictic for conveying peripheral sensory evidence is [*hé'ebe*'], and this is (remarkably) the only feature which [*hé'ebe*'] may convey. Native speakers invariably glossed [*hé'ebe*'] as hearing, although the feature peripheral sensory has a slightly broader scope. In order to foreground the availability of a referent which is *in fact* only peripherally verifiable, [*hé'elo*'] is sometimes used (Hanks 1990: 275). While not uncommon, such uses were never offered by native speakers, and appear to represent extensions from visual evidence or from anticipatory. The use of [*hé'ela*'] for peripheral evidence was not attested, nor cited by native speakers, and would, if it were to occur, be a relatively extreme departure from normal usage.<sup>12</sup> Although no examples of [*hé'ele*'] in this use were attested, they are expectable in view of the fact that the form can be used for visual evidence.

Luis and Victor are in Victor's orchard, sitting on the edge of an irrigation canal which veers out of sight at a distance of about 30 meters. The water pumps have been turned on, and they are awaiting the arrival of the water to open the appropriate gates and flood the orchard. Victor hears the swoosh of water approaching, but still out of sight. He stirs Luis from a daydream saying, [*hé'₁ kutàal₂ be'₃*] 'Here<sub>1,3</sub> it comes<sub>2</sub>, listen<sub>1,3</sub>', while cocking his ear and hand slightly. They get up and prepare to work. The utterance is relatively presupposing in that the participants share a common perceptual field, both are awaiting the referent and know that it is on its way, and so forth. Compare this with an example like the following.

Manuel was getting water with a rope and a bucket from a well about twenty-two meters deep. Victor was standing by talking with him as he raised the bucket, when suddenly the handle broke and the bucket fell out of sight to

---

<sup>12</sup> This generalization is based on the fact that apparent examples of [*hé'ela*'] in reference to peripherally sensed objects in fact also entail anticipation, e.g. [*hé'₁ kutàal₂ bìus₃ a'₄*] 'Here<sub>1,4</sub> comes<sub>2</sub> the bus<sub>3</sub>', when the bus is not only audible, but also fast approaching the speaker. What was never attested was an utterance such as [*hé'₁ kubin₂ bìus₃ a'₄*] 'Here<sub>1,4</sub> goes<sub>2</sub> the bus<sub>3</sub>', when the referent was *only* audible. Similarly, [*hé'elo*'] is much more likely with both peripheral and anticipatory, than with the former only. Note that [*hé'ebe*'] is acceptable in both of these contexts.

the bottom of the well. Manuel got a hook to fish it out, and having tried for a few minutes, felt the hook catch on something which he could neither see nor hear clearly. He said [*hé'₁ leti'₂ be'₃*] 'there<sub>1,3</sub> it is<sub>2</sub>'. This usage is similar to deferred reference, since Manuel felt the rope go taut, but was not certain that it was in fact the bucket he had caught. The utterance is the only indicator for Victor that Manuel thought he had the referent, and so it is relatively creative. The participants nonetheless already have a common visual and auditory field, a common focus of attention, a common knowledge of precisely what Manuel was doing, and so forth. The creativity of the utterance is attenuated when compared to uses of tactual, visual, or anticipatory which present objects or states of affairs not already given for the addressee.

There are two more distinguishable sets of circumstances under which evidential and modal deictics are used. Neither of these is based on perception in any simple sense. The first is reference to prior discourse. [*hé'elo* ], and less commonly [*hé'ele* ] (Hanks 1990: 288-90), is used to summarize preceding discourse and temporarily draw it to a close. Hence, it often occurs at major episode boundaries or at the ending of narratives, conveying approximately '(so) there (that's it)'. In dialogue it often follows an assertion, and conveys that the speaker has understood his interlocutor's point, as in the contrived examples in (18) and (19).

- (18) a. *hach₁ túun₂ chokow₃ le k'ìin o'₄*  
 'That sun<sub>4</sub> is really<sub>1</sub> hot<sub>3</sub> then<sub>2</sub>'  
 b. *hé'elo'₁, hàah at'àan₂*  
 'Right<sub>1</sub>, that's true<sub>2</sub>'
- (19) a. *tene'₁ chan₂ k'ohá'an₃en₄ behé'elá'e'₅*  
 'Me,<sub>1</sub> I'm<sub>4</sub> a little<sub>2</sub> sick<sub>3</sub> today<sub>5</sub>'  
 b. *hé'elo'₁, má'₂ túun₃ tupáahtal₄ a₅táal₆*  
 'Right,<sub>1</sub> so you<sub>5</sub> won't<sub>2</sub> then<sub>3</sub> be able<sub>4</sub> to come<sub>6</sub> (along)'

Note in (19) that [*hé'elo* ] points to the previous statement as a basis for drawing a conclusion, as in English 'Oh, (so given that) you won't make it'. Such examples are not coreferential with any portion of what precedes them; rather they point to what precedes. It appears that they indicate the conveyed meaning of the prior utterance, and not merely its acoustic image. [*hé'ebe* ] is never used in this way. Moreover, what precedes usually must be a statement rather than a yes/no question. Neither of the responses in (18-19) is an appropriate one to the questions corresponding to the A utterances—i.e., 'Is it hot out?' and 'Am I really sick (doctor)?'

When there is no evidence of referents, nor are they immediately anticipated, nor embodied in prior talk, when a speaker wishes to convey that, for whatever reason, he is certain that some proposition is valid, then the form used is [*hé'ele* ] 'for sure'. This modal indexes speaker certainty. It is often

used for prediction of what will occur, but also in the statement of truths taken to be generic, that is essentially timeless.

(20) *hé*'<sub>1</sub> *aw*<sub>2</sub>*utz*<sub>3</sub> *e*'<sub>4</sub>

'You<sub>2</sub>'ll surely<sub>1,4</sub> get better<sub>2</sub>'

(21) *hé*'<sub>1</sub> *uchi*'*ik*<sub>2</sub> *máak*<sub>3</sub> *siiná*'*an*<sub>4</sub> *e*'<sub>5</sub>

'Scorpions<sub>4</sub> sting<sub>1,2,5</sub> people<sub>3</sub>'

Examples like (20), which express subjective opinions are often relatively creative since they are the sole indication that a speaker holds that opinion. Generic statements are assumed already to be known as common sense, and so they often make a less novel contribution to the interaction. The association between [*hé'ele*] and speaker certainty—either subjective or commonsensical—is a clear and constant feature of native glosses, as in (22).

(22) *hé'ele*'<sub>1</sub>, *éskeh*<sub>2</sub> *a'áseguràarmah*<sub>3</sub>, *awoheh*<sub>4</sub>,

'*hé'ele*'<sub>1</sub>, it's that<sub>2</sub> you've made certain<sub>3</sub>, you know<sub>4</sub>'.

When pressed to specify the source of this certainty, they asserted, again constantly, that the speaker 'just knows'.

I have briefly exemplified six kinds of uses of evidential and modal deictics. The first three subdivide current perceptual access into TACTUAL, VISUAL and PERIPHERAL. Failing these, referents may be embodied in (PRIOR) DISCOURSE, or ANTICIPATORY with respect to the immediate future. In the least determinate context, events predicated are nowhere verifiable, but simply judged to be CERTAIN. This judgement may be purely subjective with no basis in prior experience, or it may be known as a matter of commonsense, experienced again and again. What unifies these six context-types, making them ordered features rather than a random collection, is that they all qualify the kind of access which participants have to the objects and events to which they refer. This is the point of a typology of current evidence—it provides the framework within which referents can be uniquely identified, or left unidentified but still judged to be certain.

Looking at the four forms in relation to the six features, it is obvious that only [*hé'ebe*] is invariant in meaning. Conveying always and only PERIPHERAL evidence, it is the most highly marked member of the series. [*hé'ela*] is the next most marked, conveying variously TACTUAL, VISUAL or ANTICIPATORY, but not PERIPHERAL, DISCOURSE<sup>13</sup> or CERTAIN without evidence.<sup>14</sup> [*hé'ele*] is attested for VISUAL, DISCOURSE, ANTICIPATORY, and CERTAIN.<sup>15</sup> [*hé'elo*] is the least marked of all, and has been attested with all six conveyed meanings.<sup>16</sup>

<sup>13</sup> There is a single example in which [*hé'ela*] is used for DISCOURSE (1990:260, 284 [ex.69]), in which [*hé'ela*] contrastively indexes prior discourse.

*pero*<sub>1</sub> *le cáaso hé'ela*'<sub>2</sub>, *bey*<sub>3</sub> *úuchik*<sub>4</sub> *ten*<sub>5</sub> *o*'<sub>6</sub>

'But<sub>1</sub>; this case (in my case)<sub>2</sub>, that's how<sub>3,6</sub> it happened<sub>4</sub> to me<sub>5</sub>.'

<sup>14</sup> Examples of [*hé'ela*] conveying VISUAL access to a referent are discussed in (Hanks 1990:279).

<sup>15</sup> The use of [*hé'ele*] in relation to DISCOURSE is discussed in Hanks 1990:288-90.

<sup>16</sup> The forms not exemplified here are discussed (Hanks 1990): PERIPHERAL (275), ANTICIPATORY (271-3) and CERTAIN (287). VISUAL forms seem to be unmarked in many evidential

Examination of tokens in context reveals that each of the features TACTUAL, VISUAL, ANTICIPATORY and CERTAIN can be used in relatively creative utterances. Reference to discourse is usually relatively presupposing in that it requires an already ongoing exchange, although it may bring about a momentary closure of topic or interaction. All attested examples of PERIPHERAL sensory occurred in situations in which all participants were seeking, awaiting or otherwise already aware of the referent. Thus while values cannot be labeled 'presupposing' or 'creative' once and for all, they appear to have typical ranges of interactive circumstances under which they are invoked. Being indexical signs, deictics can be interpreted only relative to these circumstances.

The evidentiality of these features is combined with directivity, and this increment is a large part of what separates the OSTEVS from the nouns, verbs and other non-indexical descriptors of perception. In their prototypical uses, OSTEVS command an addressee to take, look at, listen to, be attentive to or otherwise consider the referent. In order for the addressee to be able to comply with the directive, the referent must be precisely identifiable in the context of utterance. The feature CERTAIN conveys no directivity, just as it conveys no current or immediately forthcoming evidence of a referent. It is the residuum of the hierarchy, what is left in the *absence* of uniqueness and identifiability. CERTAIN as such is not a referential feature at all, but rather a pure index of the speaker's attitude.<sup>17</sup> The presence of evidentiality in the ostensive uses, and its absence in modal uses, appears to motivate a broad array of otherwise mysterious co-occurrence constraints. In the final section of this discussion, these constraints are very briefly indicated.

### GRAMMATICAL CONSEQUENCES OF EVIDENTIALITY

The hypothetical particle [*wá*] is used to mark yes-no questions, the If-clause of conditionals, and either part of a disjunction (either-or). None of the OSTEVS co-occurs with [*wá*] in any of its functions whereas the DMOD freely does so. For the sake of conciseness I symbolize the entire OSTEVS series as [*hé'elo*'], as opposed to modal [*hé'ele*']. These generalizations apply *only to co-occurrence in the same clause*.

- (23) \**wá*<sub>1</sub> *hé*'<sub>2</sub> *kutàal*<sub>3</sub> 0<sub>4</sub>, *má'alob*<sub>5</sub>  
 'If<sub>1</sub> here<sub>2,4</sub> he comes<sub>3</sub>, (then) good<sub>5</sub>'
- (24) \**wá*<sub>1</sub> *hé*'<sub>2</sub> *bùus*<sub>3</sub> 0<sub>4</sub>, *wá*<sub>5</sub> *tz'úbin*<sub>6</sub>  
 'Either<sub>1</sub> there's<sub>2,4</sub> the bus<sub>3</sub>, or<sub>5</sub> it's gone<sub>6</sub>'

---

systems and Plugian (2001) suggests that this is typically the case with those systems that involve a relationship to modality.

<sup>17</sup> This is clear in cases in which a speaker uses [*hé'ele*'] as a noncommittal backchannel (Hanks 1990:289-90) or when certainty is suspended, as described below (also 1990:290-1).

- (25) \*hé'₁ wá₂ awatan₃ 0₄  
 'Is₂ that₁,₄ your wife₃?'
- (26) hé'₁ wá₂ a₃táal₄ e'₅  
 'Will₂ you₃ surely₁,₅ come₄?'
- (27) wá₁ hé'₂ a₃táal₄ e'₅, wá₆ kimbin₇ tinhiun₈  
 'Either₁ you₃'ll₂,₅ come₄, or₆ I go₇ alone₈'

The same generalization holds for [*mín*], an S-initial particle which occurs in main clauses only, marking them as *conjectural*.

- (28) \*mín₁ hé'₂ kutáal₃ 0₄ 'I guess₁ here₂,₄ he comes₃'
- (29) mín₁ hé'₂ in₃táal₄ e'₅ 'I guess₁ I₃'ll surely₂,₅ come₄'

Explicit information questions are formed in Yucatec with one of the question words in S-initial position: [*bá'ax*] 'what', [*bix*] 'how', [*tú'ux*] 'where', [*bá'axk'iin*] 'when', [*bá'axten*] 'why', and so forth, as in,

- (30) bá'ax₁ hé'₂ aw₃á'aluk₄ ten₅ e'₆ 'What₁'ll₂,₆ you₃ surely₂,₆ tell₄ me₅?'
- (31) \*bá'ax₁ hé'₂ kutáal₃ 0₄ 'What₁'s that₂,₄ coming₃?'
- (32) \*tú'ux₁ hé'₂ kubin₃ 0₄ 'Where₁ there₂,₄ he goes₃?'

In this case as in the foregoing, none of the OSTEVS can occur in the same clause with question words, whereas the modal can (30). What unifies these constraints is the fact that the certain identifiability entailed by the evidential directives cannot be blocked by co-occurrent linguistic signals. The starred examples are unacceptable because they are pragmatically contradictory—a speaker cannot point at a perceived object while simultaneously marking its existence as hypothetical, conjectural, uncertain or unidentifiable.<sup>18</sup>

There are three more particles which merit mention even in so cursory a sketch as the present. The first is [*bakáan*], which I call *counter-expectative*. Depending upon context, [*bakáan*] may index either (i) the speaker feels there is reason to believe X, but is unwilling to vouch for it himself; or (ii) X is verifiably true, but the speaker had not expected it and so is mildly surprised. Consonant with the foregoing discussion, combination of counter-expectation with the modal is consistently interpreted in the first sense, while combination with evidentiality is only interpretable in the second sense.

- (33) hé'₁ bakáan₂ u₃táal₄ e'₅ 'He₃'ll₁,₅ apparently₂ come₄ (so it seems)'
- (34) hé'₁ bakáan₂ kutáal₃ 0₄ 'Here₁,₄ he comes₃ (I didn't think he'd make it)₂'

<sup>18</sup> In cases of deferred ostension, a speaker can point at one object by means of which he or she refers to a second object. This occurs, for instance, when one points at a photo in order to comment on the person or object of which the photo is a representation. Similarly, pointing to a map one can refer to the territory. In all such cases of deferred reference, the pivot object (the photo, map, etc.) is the primary denotatum of the deictic. Even if the deferred referent is in doubt, the pivot is indexically given. Hence all the cooccurrent constraints outlined here still apply.

The second particle is [*lobil*], which is also curiously dual, but which appears always to convey a sense of *adversity*, namely (i) the speaker hopes that X, but has reason to doubt it; (ii) X is verifiably true, but somehow regrettable or problematic for the speaker. In combination with the adversative particle, the modal always receives the first reading, the evidentials only the second.

(35) *hé*'<sub>1</sub> *u<sub>2</sub>tàal<sub>3</sub> lobil<sub>4</sub> e*'<sub>5</sub> 'I hope<sub>4</sub> he<sub>2</sub>'ll surely<sub>1,5</sub> come<sub>3</sub> (but who knows?)'

(36) *hé*'<sub>1</sub> *lobil<sub>2</sub> u<sub>3</sub>tàal<sub>4</sub> e*'<sub>5</sub> 'I hope<sub>2</sub> he<sub>3</sub>'ll surely<sub>1,5</sub> come<sub>4</sub> (but who knows?)'

(37) *hé*'<sub>1</sub> *lobil<sub>2</sub> amáaskab<sub>3</sub> a*'<sub>4</sub>  
'Here'<sub>s1,4</sub> your machete<sub>3</sub> (sorry it's too late, or sorry I wrecked it, etc.)<sub>2</sub>'

(38) *hé*'<sub>1</sub> *kubin<sub>2</sub> lobil<sub>3</sub> o*'<sub>4</sub>  
'There'<sub>1,4</sub> he goes<sub>2</sub> (but he'll never make it on time, etc.)<sub>3</sub>'

Although a precise description of the meaning of the counter-expectative or adversative particles would require much more evidence than can be adduced here, it is clear that both have both factive and non-factive interpretations. Deictics which convey ostensive features are constantly factive, whereas the non-ostensive modal is not. The third particle with both factive and non-factive uses is [*wal-e*]. This typically occurs in S-final position and conveys variously dubitative (X is possible, but I doubt it), admonitive (X is possible so be careful; X is the case, so take note) or, when used with imperatives, exhortative (hurry up and X).<sup>19</sup>

(39) *hé*'<sub>1</sub> *u<sub>2</sub>tàal<sub>3</sub> wale*'<sub>4</sub>  
'He<sub>2</sub>'ll<sub>1,4</sub> possibly<sub>4</sub> come<sub>3</sub>', 'It's doubtful whether he'll come',  
'Careful, he might come'

(40) *tz'úbin<sub>1</sub> wale*'<sub>2</sub> 'Maybe<sub>2</sub> he's left<sub>1</sub> (I don't know)', 'He's left (take note)'

(41) *hé*'<sub>1</sub> *tz'úbin<sub>2</sub> wal<sub>3</sub>o*'<sub>4</sub> 'He'<sub>s2</sub> just<sub>1,4</sub> left<sub>2</sub> (watch out, take note)<sub>3</sub>'

(42) *hé*'<sub>1</sub> *xúuken<sub>2</sub> wal<sub>3</sub>a*'<sub>4</sub> 'Here<sub>1,4</sub> I've arrived<sub>2</sub> (check it out, I'm cool)<sub>3</sub>'

(43) *kó'ox<sub>1</sub> meyah<sub>2</sub> wale*'<sub>3</sub> 'Let'<sub>s1</sub> (get to) work<sub>2</sub> (hurry up)<sub>3</sub>'

The distinctions between the various readings of [*wal-e*] are problematic and I make no attempt to determine which, if any, is the most basic. Never-

<sup>19</sup> The alternation of [-e'] with [-o'] (41) and [-a'] (42) is predictable and can be described by the interaction of two rules. The first obligatorily shifts all terminal deictic particles from S-medial position to S-final position, hence [*hé'el-a kutàal wal-e'*] becomes [*hé'(el) kutàal wal-e'-a'*]. Note that most of the examples cited in this paper have undergone terminal shift. The second rule follows the first and reduces resulting n-tuples of terminal deictics to a single one, hence [*.. wal-e'-a'*] becomes [*.. wal-a'*] as in (42). These two rules, or something like them, are needed to account for examples like (41-42), but also for the following facts: (i) co-occurrence patterns between IDs and TDs indicate that underlying structures often contain two or more TDs S-medially, (ii) in the variant of Yucatec under study, TDs occur only at S- and topic-final boundaries; and (iii) under normal circumstances, only one TD occurs at any such boundary. These observations are substantiated and discussed in detail in Hanks (1990 469-504).

theless, these examples provide further evidence for the generalization that OSTEVS require a factive reading (41-42), whereas the modal does not (39).<sup>20</sup>

The final set of distributional facts to be adduced here derives from the peculiar interaction between OSTEVS and DMOD deictics, and negation. There are three main kinds of negative structure in Yucatec: (i) negative focus, in which a negative polarity item immediately precedes the verbal auxiliary; (ii) double negatives, in which a negative morpheme precedes the verb complex and a polarity item follows it; and (iii) simple negatives, in which a pre-verbal particle is the only marker of negation in the S. These are sketched in the order listed.

Negative words corresponding to English 'nowhere', 'no one', 'nothing' and so forth are formed in Yucatec by combining the particle [*mix*] 'neither, nor, not even' with the words for 'where', 'when', 'thing' and so on, to yield [*mixtú'ux*] 'nowhere', [*mixmáak*] 'no one', [*mixbá'al*] 'nothing' etc. In negative focus sentences, these elements precede the verb complex and may be the only markers of negation. Such focal structures are readily acceptable with the DMOD, but uniformly unacceptable with the OSTEVS.

(44) *mixbá'al*<sub>1</sub> *hé'*<sub>2</sub> *a<sub>3</sub>bisik*<sub>4</sub> *e'*<sub>5</sub> 'Nothing<sub>1</sub> will<sub>1,5</sub> you<sub>3</sub> surely<sub>1,5</sub> take<sub>4</sub>'

(45) \**mixbá'al*<sub>1</sub> *hé'*<sub>2</sub> *kubisik*<sub>3</sub> *0*<sub>4</sub> 'Nothing<sub>1</sub> there<sub>2,4</sub> he takes<sub>3</sub>'

In non-focal negatives, the polarity items follow the verb complex while some negative morpheme, usually [*má('a)*]- obligatorily precedes it.

(46) *má'a*<sub>1</sub> *tim*<sub>2</sub> *bin*<sub>3</sub> *mixtú'ux*<sub>4</sub> 'I<sub>m2</sub> not<sub>1</sub> going<sub>3</sub> anywhere<sub>4</sub>'

(47) \**má'a*<sub>1</sub> *hé'*<sub>2</sub> *a<sub>3</sub>bin*<sub>4</sub> *mixtú'ux*<sub>5</sub> *e'*<sub>6</sub>  
'You<sub>3</sub>'re<sub>2,6</sub> not<sub>1</sub> surely<sub>2,6</sub> going<sub>4</sub> anywhere<sub>5</sub>'

(48) \**má'a*<sub>1</sub> *hé'*<sub>2</sub> *kubin*<sub>3</sub> *mixtú'ux*<sub>4</sub> *0*<sub>5</sub>  
'There<sub>2,5</sub> he's going<sub>3</sub> nowhere<sub>4</sub>'

Double negative examples are unacceptable with the [*hé'*] deictics across the board. The third formation contains only the pre-verbal [*má('a)*] morpheme without accompanying polarity item. These are the simple negatives corresponding to 'I won't go', etc. Note the results of placing the [*hé'*] deictics in simple negative structures, paying close attention to the glosses.

<sup>20</sup> Examples (23-43) reveal another significant distinction between OSTEVS and the DMOD. Whereas it is not possible to alter the certainty or directivity of the OSTEVS by co-occurrent linguistic forms, the certainty indexed by the DMOD can readily be suspended or cancelled. This clear difference would be accountable within a Gricean framework by saying that directivity and certainty are part of the conventional, encoded meanings of OSTEVS, whereas in the case of the DMOD, certainty is something closer to a conversational implicature (Grice 1975, Sadock 1978). Although I leave this question open for future research, it should be noted that the relation between [*hé'ele*] and its various conveyed meanings is much more tenuous (i.e., blockable, suspendable, alterable) than that between any of the OSTEVS and their respective conveyed meanings.

- (49) *má'a<sub>1</sub> ta<sub>2</sub>bin<sub>3</sub>* 'You're<sub>2</sub> not<sub>1</sub> going<sub>3</sub>'  
 (50) *má<sub>1</sub> hé'<sub>2</sub> a<sub>3</sub>bin<sub>4</sub> e'<sub>5</sub>* 'Of course<sub>1</sub> you<sub>3</sub>'ll<sub>2,5</sub> go<sub>4</sub>'  
 (51) *má<sub>1</sub> hé'<sub>2</sub> kubin<sub>3</sub> 0<sub>4</sub>* 'Of course<sub>1</sub> there<sub>2,4</sub> he goes<sub>3</sub> (obviously)'  
 (52) *má<sub>1</sub> hé'<sub>2</sub> amáaskab<sub>3</sub> a'<sub>4</sub>* 'Here's<sub>2,4</sub> your machete<sub>3</sub> of course<sub>1</sub>'

(50-52), and other examples of simple negation of [*hé'*], are acceptable, even common, but are never interpretable as true negatives. They can only be used as emphatic positive utterances. The problem with (47-48) is that the preverbal negative requires emphatic positive interpretation, whereas the post-verbal polarity items require genuine negative interpretation. Like hypothetical and conjectural ostension, these are pragmatically contradictory.

The use of negation to indicate positive emphasis is a common feature of Yucatec, by no means peculiar to deixis. What is distinctive of the [*hé'*] forms (along with a very select set of other deictics) is that they are the only ones in the language which can never be interpreted as true negatives. In all other cases of negative emphasis, there is at least the possibility of true negative reading, although contrastive stress and paralinguistic may reinforce the positive reading. In examples like (50-52), the emphasis in no way alters the accessibility values conveyed by the DMOD and OSTEVs respectively. Instead, these structures index the speaker's estimation that the object or event characterized is, or should be, obvious to addressee as well as to speaker. Such structures are typically used in response to inquiries (Can I go along?, Where is X?) or to contradict statements (I don't think I'll go; X is nowhere in sight; I can't find X). That is, they tend to be used in presupposing utterances, which draw on already shared participant access in the fields of perception, space, or orientation of attention.

Negation is only one of several highly productive and systematic ways of grammatically marking emphasis on deixis in Yucatec. Some of the others include reduplication of TDs, use of double structures in which IDs of the same category appear in both S-initial and S-final positions, and combinations of negation with both of these. The result is that a simple sentence such as (53) can be rendered in at least eight ways. This number would rise significantly if variable paralinguistic or use of indexical particles and infixes were also taken into account.

- (53) *hé'<sub>1</sub> kubin<sub>2</sub> o'<sub>3</sub>* 'Look, there<sub>1,3</sub> he goes<sub>2</sub>'  
 (54) *má<sub>1</sub> hé'<sub>2</sub> kubin<sub>3</sub> o'<sub>4</sub>* 'Look, there<sub>1,2,4</sub> he goes<sub>3</sub>'  
 (55) *hé'<sub>1</sub> kubin<sub>2</sub> o'o'<sub>3</sub>* 'Look, there<sub>1,3</sub> he goes<sub>2</sub>'  
 (56) *má<sub>1</sub> hé'<sub>2</sub> kubin<sub>3</sub> o'o'<sub>4</sub>* 'Look, there<sub>1,2,4</sub> he goes<sub>3</sub>'  
 (57) *hé'<sub>1</sub> kubin<sub>2</sub> hé'elo'<sub>3</sub>* 'Look, there<sub>1,3</sub> he goes<sub>2</sub>'  
 (58) *hé'<sub>1</sub> kubin<sub>2</sub> hé'elo'o'<sub>3</sub>* 'Look, there<sub>1,3</sub> he goes<sub>2</sub>'  
 (59) *má<sub>1</sub> hé'<sub>2</sub> kubin<sub>3</sub> hé'elo'<sub>4</sub>* 'Look, there<sub>1,2,4</sub> he goes<sub>3</sub>'  
 (60) *má<sub>1</sub> hé'<sub>2</sub> kubin<sub>3</sub> hé'elo'o'<sub>4</sub>* 'Look, there<sub>1,2,4</sub> he goes<sub>3</sub>'

It is critical to note that the alternatives in (53-60) are referentially equivalent, in that the kind of current accessibility (verifiability) predicated of the referential object is the same in each case. The directivity is also the same. What differs sharply is the conveyed sense of the speaker's attitude. As formal indication of emphasis becomes increasingly heavy, the assumption that the object of the point is *obvious* also becomes stronger. As with negative emphatics, the primary conditioning factors on use appear to be presupposed accessibility of the referent and prior talk about, and attention to, it. Examples like (58-60) are typically uttered with overhigh pitch on the first two syllables and nasality and laryngealization on the final [*hé'elo '(o')*]. Very frequently preceded by an apico-alveolar click (like English *tch!*), such utterances convey an expressive effect verging on exasperation, as in '*tch! (you must be blind) Look! there he goes!*' (Hanks 1983:Chapter 6).

The morphological and syntactic resources for foregrounding subjective expressivity (Bühler 1967, Hymes 1974) and its presuppositions are many in Yucatec. Nowhere outside of the deictics, however, do they intersect as richly, to define so many referentially equivalent but expressively distinct alternatives. Double ID structures, like (57-60) in which co-referential instances of the same form appear in initial and final position in the utterance, have no analog outside of deictics. Examination of the forms in Table 1, in fact, reveals that it is only the OSTEVS and certain DLOCs which enter into all eight structures exemplified. Looking at the evidential features discussed above, the double ID structures appear to be restricted to TACTUAL and VISUAL uses. Double ID examples of CERTAIN, DISCOURSE, ANTICIPATORY and PERIPHERAL were unattested and judged unacceptable by native speakers in informal discussion. While some of these undoubtedly occur, it is obvious that they are vastly less common than TACTUAL and VISUAL examples.

The upshot of these facts is that the most elaborate resources for grammatically indexing subjective attitude are available in just those uses which are maximally presupposing *and* in which access to referents is maximally determinate. I think the reason for this is that in such uses, the deictics already encode a high degree of evidentiality and participant copresence irrespective of presupposition or creativity in use. Formal expression of 'obviousness' merely foregrounds a speaker-addressee-referent relation which is, in any case, unavoidably articulated by the deictic. Deictics pick up expressive overtones and other indexical baggage, because what they conventionally stand for are the very interactive structures required for appropriate expressivity. At the risk of oversimplifying, I suggest that typical usage of the OSTEVS guarantees that the appropriate contextual variables be in the required relations; the special effects only serve to reinforce, intensify, or focus on aspects of this already signaled context.

## CONCLUSION

Like all shifters, deictics establish precise relations between referential objects and the context in which the act of reference is performed. In the case of the modal and ostensive forms, the paradigmatic relation to context is defined in terms of knowing (that) X, and having evidence of it. While current sensory access to speech context is a relevant feature of the use of most of the deictics in Table 1, it is the focal condition on OSTEVS. These forms distinguish TACTUAL from VISUAL from PERIPHERAL sensory evidence more clearly and consistently than do any of the other deictics. However, they also may be used to point to prior talk in order to summarize it or highlight some aspect of its interpretation. This suggests that it is not the sheer ethology of perception which underlies the category, but some more abstract ordering of experiences into comprehensible wholes. Similarly, the forms are routinely used in reference to, and predication of, things not quite current with the utterance—the immediate and witnessed past, or the anticipated future (*cf.* Hanks 1996). Copresence in time is not a matter of brute simultaneity, just as evidence is not a matter of ‘objective’ proximity. Beyond TACTUAL, VISUAL, PERIPHERAL, DISCOURSE and ANTICIPATORY is the idea of knowing something for sure. This provides the least determinate feature in the hierarchy, namely CERTAIN. It is the outermost fringe of accessibility, and the modal form which marks it is not a shifter at all strictly speaking, but a non-referential index of speaker attitude.

The relation of evidentiality to directivity on the one hand, and to certainty on the other, is intuitively obvious. To point to, or present a referent entails uniquely identifying it, and this usually entails being sure that it exists (or claiming to be sure). The distinctive grammatical constraints on the OSTEVS support the claim that these factors are part of the conventional structure of deixis, and not only of the conditions of its use. The blend of directivity and evidence in the meaning of OSTEVS types motivates their non-occurrence within conditional, disjunctive, yes-no and information question, conjectural, dubitative and other irrealis and counter-factual clauses. The modal type [*hé'ele'*] can occur in all of these grammatical contexts and hence even the residuum of certainty which it conveys can be explicitly cancelled.

All of the forms based on [*hé'e(l-)*] share the idiosyncratic property of always conveying emphatic positive meaning when overtly negated with [*má'a*]. This last fact fits into an elaborate system of resources for foregrounding the expressive component of evidentiality. Foregrounded forms are used to index creatively a speaker's estimation that a referent or proposition is obvious. At the same time, the more expressive the form in these terms, the more its appropriate use is limited to highly presupposing utterances. Negated, reduplicated, double ID structures tend to require for appropriate use, a pre-established deictic field in which participant access to the referent, and to each other, can be taken for granted. This trade-off exemplifies two major tendencies of deixis and indexicality generally (Hanks 1999), namely to reflect

what is already intersubjectively given in context on the one hand, and to create and effect change in context on the other. It is worth reiterating that contextual presupposition indicates what is already given for *both speaker and addressee*, not for speaker only. An adequate theory of the deictic field—and the cross-cutting categories of evidentiality—will look past the assumption of egocentricity as surely as it questions the centrality of space-time.

## BIBLIOGRAPHY

- BENVENISTE, E., 1966 [1956], "La nature des pronoms", *Problemes de linguistique generale*, Vol I, Paris, Gallimard, p 251-257
- BLAIR, R., 1967, *Yucatec Maya Noun and Verb Morpho-syntax*, Unpublished Ph D thesis, Indiana University
- BLOOMFIELD, L., 1933, *Language*, New York, Holt
- BUHLER, K., 1967 [1934], *Teoria del lenguaje*, trans by J Marias, 3rd edition, Madrid Revista de Occidente, [originally published as *Sprachtheorie* Jena Fischer]
- CHAFE, W & J NICHOLS, 1986, *Evidentiality The Linguistic Coding of Epistemology* in the series *Advances in Discourse Processes*, Vol XX, Norwood (N J), Ablex Publishing Corporation
- DENDALE, P & L TASMOWSKI (eds), 2001, *Special issue on evidentiality Journal of Pragmatics* 33/3, Amsterdam, Elsevier
- FREI, H., 1944, "Systemes de deictiques", *Acta linguistica* 4, p 111-129
- GALE, R M., 1968, "Indexical signs, egocentric particulars and token-reflexive words", in P Edwards (ed), *Encyclopedia of Philosophy*, Vol 4, New York, Collier Macmillan, p 151-155
- GRICE, H P., 1975, "Logic and Conversation", in P Cole & J Morgan (eds), *Syntax and Semantics Vol 3 Speech Acts*, New York, Academic Press, p 41-58
- GUENTCHEVA, Z., (ed), 1996, *L enonciation mediatisee*, Paris-Louvain, Peeters (BIG 35)
- HALLIDAY, M A K & R HASAN, 1976, *Cohesion in English*, London, Longmans Group Limited
- HANKS, W F., 1981, "Conditions on reduplication of deictics in Yucatec", Paper presented at Annual Meeting of LSA, New York, N Y
- , 1983, *Deixis and the organization of interactive context in Yucatec Maya*, Unpublished Ph D thesis, Department of Linguistics and Department of Anthropology, University of Chicago
- , 1992, "The indexical ground of deictic reference", in A Duranti & C Goodwin (eds), *Rethinking context Language as an interactive phenomenon*, Cambridge University Press
- , 1993, "Metalanguage and pragmatics of deixis", in J Lucy (ed), *Reflexive language Reported speech and metapragmatics*, Cambridge University Press
- , 1996, "Language form and communicative practices", in J Gumperz & S Levinson (eds), *Rethinking linguistic relativity* Cambridge University Press
- , 1999, "Indexicality", in A Duranti (ed), *Language matters in anthropology A lexicon for the millennium Special Issue of the Journal for Linguistic Anthropology* 9/1-2, p 124-6
- , 2002, Proximity and Construal in the Deictic Field. Plenary Address, CLIC Conference, UCLA (ms Department of Anthropology, University of California, Berkeley)

- HYMES, D, 1974, *Foundations in Sociolinguistics*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press
- JAKOBSON, R, 1960, 'Concluding statement linguistics and poetics', in T Sebeok (ed), *Style in language*, Cambridge, MIT Press, p 350-378
- , 1971 [1957], "Shifters, verbal categories, and the Russian verb", *Selected Writings*, Vol II *Word and Language*, The Hague, Mouton, p 130-147
- KURYŁOWICZ, J, 1972, "Universaux linguistiques", in L Heilman (ed), *Proceedings of the Eleventh International Congress of Linguistics*, Bologna
- LEVINSON, S, 1983, *Pragmatics*, Cambridge University Press
- LYONS, J, 1977, *Semantics*, Vol 2 Cambridge University Press
- PEIRCE, C S, 1955, *Philosophical Writings of Charles Sanders Peirce* (ed), New York-Dover, J Buchler
- PLUGIAN, V A, 2001, "The place of evidentiality within the universal grammatical space", *Journal of Pragmatics* 33/3, p 349-357
- SADOCK, J M, 1978, "On testing for conversational *implicature*", in P Cole (ed), *Syntax and Semantics of Pragmatics*, New York, Academic Press, p 281-298
- SILVERSTEIN, M, 1976a, "Hierarchy of features and ergativity", in R M W Dixon (ed), *Grammatical categories in Australian languages*, Canberra, Australian Institute of Aboriginal Studies, p 112-171
- , 1976b, "Shifters, Linguistic Categories and Cultural Description", in K Basso & H Selby (eds), *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, Univ of New Mexico Press, p 11-55
- WEINREICH, U, 1963, "On the semantic structure of language", in J Greenberg (ed), *Universals of Language*, Cambridge, MIT Press, p 142-216
- WILLET, T, 1988, "A Cross-linguistic Survey of the Grammaticalization of Evidentiality", *Studies in Language* 12/1, p 51-97

### ABBREVIATIONS

1	first person	Bpro	B-set pronoun	Opt	optative
2	second person	Class	Classifier	OSTEV	ostensive <b>evidential</b>
3	third person	DMOD	deictic modal	pl	plural
Apro	A-set pronoun	Fut	future	Pst	past
Art	article	Inc	Incompletive	sg	singular

1

2

V.

LANGUES CAUCASIENNES  
ET TURKES

3

4

5

7

1978

1978

# EVIDENTIALS IN TSEZ

Bernard COMRIE and Maria POLINSKY

This paper presents, for the first time, the means of expressing distinctions between witnessed and inferred events in Tsez. As we examine Tsez evidentials, we will also discuss theoretical issues related to the markedness theory and verification systems in general.

Tsez is one of the Tsezic languages, a subgroup within the Nakh-Daghestanian language family.<sup>1</sup> It is spoken by about 14,000 speakers, primarily in the western part of the Daghestan Republic. Tsez is divided into about four main dialects – Kidero (*kidiro*), Asax (*asaq*), Mokok (*newo*), and Sagada (*sahada*), with differences of detail in lexicon, pronunciation, and morphology; there is little or no distinction in prestige among dialects. However, although these differences are clear, so that it is hard to utter more than a few words without revealing dialect provenience, they are for the most part small, do not affect basic syntax or the meanings of morphological categories, and do not come near to affecting mutual intelligibility; only the highly aberrant Sagada dialect stands apart from this mutual intelligibility. Most of the material in this article is from the Asax dialect, more specifically its Cebari (*ceboru*) subdialect; however, the text in Appendix 2 is from the Kidero dialect, more specifically its Shaytl (*eš'iλ*) subdialect.

In the discussion below, we will rely on data from narrative texts, and a note on these texts is in order here. Most of our texts are traditional narratives, many of them fairy tales. Several fairy tales were published by David Imnajšvili (1963), the author of the only existing monographic description of Tsez. Imnajšvili's texts represent different dialects of Tsez. Several of his texts were rechecked by the present authors with native speakers in the summer of 1997. A number of texts were collected by Ramazan Rajabov during his field trips to the Tsunta District (summers of 1995, 1996); these texts represent the Asax dialect. Finally, a large number of texts, nearly all of them fairy tales, were collected by Isa Abdulaev in the 1990s. The Abdulaev texts are mostly representative of the Mokok dialect, although some texts are in Cebari.

---

<sup>1</sup> This material is based upon work supported by the National Science Foundation under Grant SBR-9220219. We are grateful to Ramazan Rajabov, research assistant to this project, both for his general assistance and more specifically for recording, transcribing, and translating the textual material given in Appendix 1. We are also grateful to Paxrudin Magomedinov for assisting us with the text given in Appendix 2, from Imnajšvili (1963: 281), and to Arsen Abdulaev for his assistance with several texts and his judgments on isolated examples.

Turning now to the language itself, Tsez is a basically, but far from rigidly, verb-final language. Case-marking of core constituents of the clause is on an ergative-absolutive basis, except that first and second person singular pronouns use the same form for all of intransitive subject, transitive subject (agent, actor), and direct object (patient, undergoer). Nearly all vowel-initial verbs agree in class with their absolutive (intransitive subject, direct object/patient) argument by means of a prefix.

Tsez distinguishes four noun classes (indicated by roman numerals) in the singular, though only two in the plural, collapsing classes II-IV: class I contains nouns denoting male humans; class II contains nouns denoting female humans, though also many inanimate nouns, e.g. *ažo* 'tree'; class III contains names of animals, though also many inanimate nouns, e.g. *ɣ<sup>h</sup>utku* 'house'; class IV contains only inanimate nouns, e.g. *reλ'a* 'hand'. There is no person-number agreement. The class prefixes are set out in (1), while examples illustrating clause structure are presented in (2)-(5).

(1)		SG	PL	
	I	∅-	b-	
	II	y-	} r-	
	III	b-		
	IV	r-		

(2) *is*            *b-exu-s.*

bull:ABS III-die-PSTWIT

'The bull died.'

(3) *už-ā*    *ažo*    *y-eč<sup>h</sup>-si.*

boy-ERG tree:ABS II-cut-PSTWIT

'The boy cut the tree.'

(4) *di* *y-ik'i-s.*

me II-go-PSTWIT

'I [woman speaking] went.'

(5) *di* *ɣ<sup>h</sup>utku*    *b-oy-si.*

me house:ABS III-make-PSTWIT

'I built the house.'

In addition, Tsez has a rich system of case marking, the richness consisting primarily in an extensive set of possibilities for combining case morphemes to express local relations, as is typical of Daghestanian languages (see Comrie and Polinsky 1998 for details).

Finally, Tsez makes widespread use of nonfinite verb forms, in particular participles in the expression of attributive clauses and nominal clauses, and converbs (gerunds) both in the expression of adverbial clauses and as a general, semantically neutral way of combining clauses, often translating into English as *and*-conjunction. The imperfective converb (in *-x(o)*) and the perfective converb (in *-n(o)*) are illustrated in (6) and (7) respectively:

- (6) *xexbi iškol-āz-ay bihanay-xo nex-xo zow-si.*  
 children:ABS school-DIST-ABL fight-IPVCVB come-IPVCVB be-PSTWIT  
 'The children were coming from the school fighting.'
- (7) *obi-y-λ'o-r kayat-no cax-no madina kec-a y-ik'i-s.*  
 father-SUPER-LAT letter:ABS-and write-PFVCVB Madina:ABS sleep-INF II-go-PSTWIT  
 'Having written the letter to her father Madina went to sleep.'

While Tsez has rich possibilities for expressing aspectual and modal distinctions, primarily through the use of verbal periphrases, for present purposes the crucial forms are the simple tense forms of the indicative mood, which are set out in (8). Both affirmative and negative forms are given, as the expression of polarity is partially fused with that of tense.

(8)

	AFFIRMATIVE	NEGATIVE	
		Asax	Kidero
PRESENT	-x(o)		-x-ānu
PAST WITNESSED	-s(i)	-č'u(-s)	-n-č'us
PAST UNWITNESSED	-n(o)	-č'ey	-n-č'ey
FUTURE DEFINITE	-an		-āč'in
FUTURE INDEFINITE	-∅	-č'i	-n-č'i

Interrogative marking used in yes-no questions exhibits unique alternations. Except in the Past Witnessed, the form is  $-ā$  after a consonant and  $-yā$  after a vowel; no general rule of Tsez phonology would insert or delete a  $y$  in the relevant environment. In the Past Witnessed, the marker has the form  $-yā$  after a vowel, but  $-iyā$  after a consonant, although no general rule of Tsez phonology would insert or delete an  $i$  in the relevant environment. The interrogative marking will not play a major role in our discussion, although we will return to it, briefly, in the discussion of examples (15) and (16) below.

In both the affirmative and negative of the Future Indefinite, the vowel before the last consonant of the verb stem is replaced by  $ā$  (in Kidero, by  $ä$  if the vowel is front), thus *ik'i* 'go', future indefinite *āk'i*, negative *āk'i-č'i*; this same alternation occurs before some other verb suffixes. The variants  $-x$ ,  $-s$ ,  $-n$  are used before vowels within the word; elsewhere, they are used after a verb stem ending in a vowel, with the variants  $-xo$ ,  $-si$ ,  $-no$  after a consonant; after a semivowel, some dialects, e.g. Asax, use  $-xo$ ,  $-si$ ,  $-no$ , while others, e.g. Kidero, use  $-x$ ,  $-s$ ,  $-n$ . In the negative Past Witnessed, the tense suffix  $-s$  is optional in Asax, the form of the negative suffix being in itself sufficiently distinctive. Apart from the Present, the negative suffix seems to have a basic form  $-č'i$ , usually preceded by  $n$  in the Kidero dialect, but with a fair amount of fusion in some instances. In the Present, negation is expressed by adding *ānu*, suppletive negative of Present tense *yoŋ* 'be', to the affirmative. The distinction between the two past tenses will be the focus of the discussion below. The two future tenses are in almost complementary distribution according to person, the

Future Definite being used with first person subjects, the Future Indefinite with second or third person subjects. It will be noted that the Present and Past Unwitnessed are marked by the same morphemes as the Imperfective and Perfective gerunds, respectively; this carries over, incidentally, also to the negative forms. This identity of finite and nonfinite forms will be taken up again below, though for the time being the homophony will be treated as accidental.

The distinction between the two past tenses is one of evidentiality, in that the Past Witnessed indicates that the event in question was directly witnessed by the speaker, while the Past Unwitnessed indicates that the event in question was not directly witnessed by the speaker, as illustrated by the minimal pair in (9)-(10):

(9) *obiy-ā madina-r k'icu y-is-si.*  
 father-ERG Madina-LAT strawberry:ABS II-buy-PSTWIT  
 'Father bought strawberries for Madina (sc. and I saw this).'

(10) *obiy-ā madina-r k'icu y-is-no.*  
 father-ERG Madina-LAT strawberry:ABS II-buy-PSTUNW  
 'Father bought strawberries for Madina (sc. and I didn't see this).'

When presented with artificial examples out of context like this, Tsez speakers' reaction is immediate and unequivocal: example (9) indicates that the speaker witnessed Father's buying the strawberries for Madina, while (10) indicates that the speaker did not witness Father's buying the strawberries for Madina. Both versions unequivocally assert that Father bought the strawberries for Madina; the Past Unwitnessed does not in itself cast any doubt on the reliability of the assertion.

As in other languages which make use of evidential/non-evidential distinctions, Tsez employs the contrast in what could be considered extensions of witnessed or unwitnessed events. One of such extensions is the description of emotions or beliefs in the past tense. If reference is made to the speaker's feelings or beliefs, the evidential form must be used, but if someone else's sensations are described, the non-evidential form is preferable, compare (11) and (12),

(11) *di uryelyo-λe-r y-egi-s/\*y-egi-n*  
 me sorrow-SUB-LAT II-move-PSTWIT/II-move-PSTUNW  
 'I [woman speaking] became sad (*lit.*: went into sorrow)'

(12) *y-egi-n/?y-egi-s uryelyo-λe-r c'oγore-s baru*  
 II-move-PSTUNW/II-move-PSTWIT sorrow-SUB-LAT thief-GEN1 wife:ABS  
 'The thief's wife became sad.' (based on a fairy tale)

In (11) and (12), the NP denoting the experiencer of the emotion is a grammatical subject. In (13) and (14), the grammatical subject is 'heart', part of an idiomatic expression. However, the distinction between the evidential and the non-evidential is maintained, just as in the examples above. This shows that

the evidential/non-evidential distinction is sensitive to the status of the entire proposition, rather than the relation of the grammatical subject to the predicate.

- (13) *zey b-oλix-nosi/ dey rok'u r-et'u-s/r-et'u-n.*  
 bear:ABS III-appear-when me:GEN1 heart:ABS IV-tear-PSTWIT/IV-tear-PSTUNW  
 'When the bear appeared, my heart sank.'
- (14) *zey b-oλix-nosi/ ʕali-s rok'u r-et'u-n/??r-et'u-s.*  
 bear:ABS III-appear-when Ali:GEN1 heart:ABS IV-tear-PSTUNW/IV-tear-PSTWIT  
 'When the bear appeared, Ali's heart sank.'

Other than in the past tenses, Tsez does not have any grammatical expression of evidentiality.

Turning now to natural discourse, we find widespread use of the distinction between Witnessed and Unwitnessed forms to differentiate between witnessed and unwitnessed events. The text excerpts presented in Appendix 1 are taken from the reminiscences of a Tsez speaker recorded by Ramazan Rajabov in 1995. The individual numbered lines are in the order in which they appeared in the original, though some irrelevant intervening material has been omitted, indicated by three dots—needless to say, none of the omitted material would compromise the generalizations established. The background to the extract is as follows. The speaker has hired Kuramahamma to help him look after the village bulls. Kuramahamma apparently agrees to do this, but in fact then disappears to his own home to rest. The bulls run wild, and the narrator tries to come to terms with Kuramahamma. Recall that the crucial morphemes to track in the examples are *-s(i)* glossed as PSTWIT and *-n(o)* glossed as PSTUNW; they are boldfaced in the text in Appendix 1. (The suffix *-n(o)* indicating the Perfective converb does not encode evidentiality distinctions, a point to which we return below.)

In line 1, the speaker obviously witnessed his own sending of Kuramahamma, so we have the Past Witnessed *egir-si*. Likewise in line 2, the speaker witnessed Kuramahamma's departure, whence Past Witnessed *ik'i-s*. Similarly in line 3, where the sense is that the speaker observed Kuramahamma's non-refusal to comply with the request, whence the negative Past Witnessed *zow-č'u*. Crucially, however, the speaker did not witness Kuramahamma's running off home to sleep peacefully, indeed he only finds out about this indirectly when the village bulls come running back into the village; thus in line 4 we have the Past Unwitnessed *zow-no* (the other verb forms in *-n(o)* are converbs, and therefore ambivalent as to evidentiality). In lines 5 and 6 we are back to what the speaker himself witnessed, namely his own feelings and the steps he took in response to Kuramahamma's actions, whence the Past Witnessed *ʕuλ'-er-si* and the negative of the Past Witnessed *b-ay-ir-č'u*.

All of the statements contained in the narrative excerpted in Appendix 2 are assertions for whose truth the speaker vouches, including both those that he witnessed and those that he did not witness. One might contrast with this a traditional story, where the speaker is not vouching for the truth of the state-

ments, indeed the speaker may in many cases not even consider it plausible that particular events took place, as when animals are personified in a fable. Therefore the Past Unwitnessed would be the appropriate past tense for narrating such traditional tales, since the speaker did not witness the events that are being narrated. In several texts, including quite long texts, of this type, we do find the Past Unwitnessed used consistently. This is the case, for instance, with the traditional tales that Ramazan Rajabov recorded in 1995. However, in other traditional tales, for instance those collected by and published in Imnajs'vili (1963), and also several of those collected by Isa Abdulaev, we find that while such traditional stories begin, and often end, in the Past Unwitnessed, they often slip into the Past Witnessed after a few introductory sentences, and may alternate between Past Witnessed and Past Unwitnessed in the body of the narrative. In other words, the Past Witnessed can be used for events that were not in fact witnessed by the speaker; the inverse, use of the Past Unwitnessed for events that were witnessed by the speaker, is not found.<sup>2</sup>

One possible explanation for this might be sought in markedness theory, claiming that the Past Witnessed is unmarked, and that therefore it can be resorted to whether or not the event was witnessed by the speaker. Although we will ultimately reject this analysis, it does have a certain a priori plausibility. An initial problem is that outside of such traditional narratives, Past Witnessed is not used in this way for unwitnessed events, i.e. it is not in general true that the Past Witnessed can be substituted for the Past Unwitnessed. And even in traditional narratives, the Witnessed Past cannot be used for the start of the story. Indeed, when one of us asked a Tsez speaker if it would be possible to replace the narration-opening Past Unwitnessed with the Past Witnessed, he laughed and said that this would imply that the narrator had actually witnessed the events of the story. (Note, however, that this speaker found nothing strange about the shift to Past Witnessed once into the story.)

From a morphological viewpoint, one can perhaps argue that the past Witnessed is unmarked relative to the Past Unwitnessed, although the evidence is not overwhelming. In particular, in the affirmative assertive we simply have two distinct suffixes, *-s(t)* versus *-n(o)*, neither being morphologically more marked than the other. In the negative, however, the possibility of omitting the Past Witnessed suffix *-s*, i.e. to have *-č'u* rather than *-č'u-s*, does suggest lack of marking, although the evaluation is complicated by the fact that the negative of the Past Unwitnessed, in *-č'ey*, is in any case a portmanteau morph, while the negative of the Past Witnessed does have a vocalic ablaut relative to the

---

<sup>2</sup> There is one systematic, but apparently stylistically conditioned exception to this. Many traditional stories end with the wedding of the hero and heroine, narrated typically in the Past Unwitnessed. Then the narrator adds the refrain 'And I was there (sc. at the wedding), but only wet my whiskers (i.e. did not drink heavily)'. The refrain is, of course, in the Past Witnessed, but this leads to a conflict since then the description of the wedding should also be in the Past Witnessed. We assume that the refrain is tacked on at the end with little regard for its link to the body of the story, much like *and they all lived happily ever after* in English stories.

apparent basic form of the negative suffix, *-č'i*. Somewhat clearer is the case of the interrogative (yes-no question) form of the Past Witnessed. Here, Tsez uses a suffix *-((i)y)ā*, which for most tenses is attached directly after the tense suffix, as in (15). In the Past Witnessed, however, the tense suffix here is zero, as in (16), perhaps a piece of evidence in favor of its unmarked status.<sup>3</sup>

(15) *kidb-ā t'ek t'et'er-n-ā?*  
 girl-ERG book:ABS read-PSTUNW-INT  
 'Did the girl read the book?'

(16) *kidb-ā t'ek t'et'r-iyā?*  
 girl-ERG book ABS read-PSTWIT:INT  
 'Did the girl read the book?'

Following the correlates of markedness set out, for instance, in Greenberg (1966), we may note finally that the Past Witnessed does have one morphological opposition that is not made by any other tenses. In WH-questions, all the other tenses retain the same form; the Past Witnessed, however, has a special form restricted to WH-questions, with the suffix *-ā* rather than *-s(i)*, as in (17); contrast (18), with the ordinary Present suffix:

(17) *kidb-ā šebi t'et'r-ā?*  
 girl-ERG what:ABS read-PSTWIT:WH  
 'What did the girl read?'

(18) *kidb-ā šebi t'et'er-xo?*  
 girl-ERG what:ABS read-PRS  
 'What is the girl reading?'

One of the classical tests for markedness is neutralization, with the unmarked form showing up in cases of neutralization. Now, the form of the converb that is used with Perfective meaning ends in *-n(o)*, i.e. is, as noted above, identical to the Past Unwitnessed.<sup>4</sup> It might therefore seem that in converbal clauses, the evidentiality opposition is neutralized, in favor of the form that otherwise expresses unwitnessed evidentiality, i.e. the opposite of the markedness relation tentatively set out above. But again, the argument is far from conclusive. First, it is not obvious that the Past Unwitnessed and Perfective Converb suffixes are indeed to be treated as the same, at least synchronically, given that each has a distinct, well-defined function. More generally, it seems to be a widespread feature of languages of the area comprising Nakh-Daghestanian, Turkic, and other neighboring languages to make use of non-finite verb forms in the construction of expressions for unwitnessed evidentiality (compare Turkish *-miş*). Whatever the basis of this development,

<sup>3</sup> The situation is somewhat complicated by the fact that the Interrogative marker used in yes-no questions exhibits unique alternations, described above.

<sup>4</sup> The relation of these to the clitic conjunction *-n(o)* 'and' is something we leave open, although a possible general function of linker could conceivably unite them all, at least diachronically.

it could well be that Tsez has undergone a similar development, i.e. historically its Past Unwitnessed derives from a converb, without this implying anything for markedness.

If markedness is not the solution, then one must search for an alternative. We may turn first to the reaction of native speakers. When asked to account for the use of the Past Witnessed in a traditional story, native speakers often react by saying that the events are presented as if they were directly witnessed by the narrator. This is thus similar to the reactions of native speakers of those many languages, including Tsez, which allow present tense forms to be used in historical narration: they are said to give the impression that the events are taking place at the moment, thus increasing vividness. The problem with such explanations is that they are in general untestable, this stemming almost automatically from the very nature of the "as if" characterization. The text presented in Appendix 2, however, throws further light on this problem.<sup>5</sup> In the text in Appendix 2, we have boldfaced the finite verbal inflections that belong to the main story line, excluding in particular those that are part of direct speech and whose occurrence is therefore determined by the particular world that is created by the direct speech.

The story starts in the Past Unwitnessed (line 1), as seems obligatory. But the very next relevant verb form is in the Past Witnessed (line 3). And in the story as a whole, the finite verb forms of the main story line are distributed as follows: five Past Unwitnessed (lines 1, 9, 28, 44, 45), nine Past Witnessed (lines 3, 16, 17, 25, 30, 33, 42, 46, 47), and one Present (line 34)—the last an instance of the historic present. Clearly, if one were to identify one tense as the basic tense of this narrative, then it would be the Past Witnessed; especially if one excludes the Past Unwitnessed of line 1 as simply required by the structure of a traditional tale, the Past Witnessed outnumbers the Past Unwitnessed by two to one. In general, there seems to be little specific motivation for shifts between the two past tenses, and indeed the native speaker with whom we worked on this text felt that in general the Past Witnessed forms could be replaced by Past Unwitnessed forms and vice versa.<sup>6</sup> There is, however, one exception to this general pattern of mutual substitutability.

Lines (44)–(45) are first of all unusual in that we have a sequence of two sentences with Past Unwitnessed. But more significantly, the native speaker of Tsez here felt that substitution of the Past Witnessed would be less than appropriate, his rationale being that while it is reasonable to present the general story line as if witnessed by the narrator, here we have an episode within the narrative where the girl and the boy retire into privacy, i.e. where their actions

---

<sup>5</sup> The story presented in Appendix 2 is actually a story within a larger story, *The Tale of the Three Princes*, i.e. one of the characters in *The Tale of the Three Princes* narrates the story given in Appendix 2. This story is, however, a complete story in its own right.

<sup>6</sup> We would not, of course, deny that there might be other factors that at least partially determine the choice of past tense in traditional stories. But this must remain a topic for future investigation.

cannot be witnessed. In other words, there are layers of witnessed versus unwitnessed events, so that we can imagine that someone witnessed the general events narrated in lines 42-47 but without witnessing the particular sub-part that is narrated in lines 44-45. The not quite omnipresent narrator is thus presented as having witnessed the outlaw sending the girl to her lover, but not her coming into the presence of her lover or his touching her—which the narrator thus presents as unwitnessed—while the narrator again witnesses the return of the girl to her husband. In other words, the opposition between Past Witnessed and Unwitnessed can be used to establish subtexts within texts, such that the narrator is presented, counterfactually, as witnessing the text in general, but is excluded from direct observation of some subpart of that text, on the basis that even if he had witnessed the events in general, he would nonetheless not have been able directly to witness those events that are presented in the Past Unwitnessed.

Overall, this extended use of Past Witnessed may be compared to the use of historic present within past time reference. It is common knowledge that the historic present adds vividness to the description of past events. This vividness is achieved by “pretending” that the narrator is present at the scene described in the narrative. Recall that the primary function of Past Witnessed is the expression of events that are directly accessible to the speaker, mostly through visual perception. Thus, both the historic present and the Past Witnessed in non-witnessed narratives serve to create a deictic domain in which the narrative takes place.

Assuming this reasoning is correct, it would be interesting to see what the interaction between the historic present and Past Witnessed may be in past-time narratives. To test this, we compared the aforementioned text from the Kidero dialect (see Appendix 2) with the tale *The Thief that Became a Khan*, in the Mokok dialect. The latter narrative starts with a sequence of traditional formulas, in the Past Unwitnessed where with past time reference, for instance (19).

- (19) *zow-n zow-n-ānu sis c'oyor.*

be-PSTUNW be-PSTUNW-NEG one thief

‘Once upon a time there was (*lit.*: there was, there wasn’t) a thief.’

The thief hits the road and meets another thief, and from then on the narrative is almost invariably in the present tense. Altogether, in the first forty sentences of the tale, we found 12 Past Unwitnessed forms and 28 Present forms. No Past Witnessed forms were noted, which suggests that the historic present and the Past Witnessed are distributed complementarily. The text in Appendix 2, to the contrary, has a very low incidence of presents but a high percentage of Past Witnessed forms. We take that as an indication that in its extended usage, Past Witnessed has a function similar to that of the historic present.

To conclude, we have presented the paradigm of evidentiality expression in Tsez, showing that the contrast between witnessed and unwitnessed events finds a morphological expression only in the past tense. The main function of the Past Witnessed is to express events which the speaker saw take place. (It is also possible that auditory perception of an event may qualify it as witnessed, but most of our examples point to the relevance of the visual perception.)

In addition to this direct function, the Past Witnessed/Unwitnessed contrast has extended uses, which we discussed above. First, the contrast is used to report direct/indirect access to emotions, sensations, or beliefs. In this usage, Past Witnessed is normally associated with first person, because it is the speaker who has direct access to his/her own feelings or knowledge. Past Unwitnessed is used otherwise. The second usage which we discussed above is functionally similar to that of the historic present.

## REFERENCES

- COMRIE, Bernard and Maria POLINSKY, 1998, 'The great Daghestanian case hoax', In Anna Siewierska and Jae Jung Song (eds.): *Case, typology and grammar: In honor of Barry J. Blake*, Amsterdam, Benjamins.
- GREENBERG, Joseph H., 1966, *Language universals, with special reference to feature hierarchies*, The Hague, Mouton.
- IMNAJŠVILI, David S., 1963, *Didojskij jazyk v sravnenii s ginuxskim i xvaršijskim jazykami*, Tbilisi, Izd. AN Gruzinskij SSR.

## ABBREVIATIONS

ABL	ablative	FUTIND	future indefinite	PFVCVB	perfective converb
ABS	absolutive	GEN1	genitive1 (dependent on noun in absolutive)	PL	plural
AD	location at	GEN2	genitive2 (dependent on noun in oblique case)	POSS	possessive
APUD	location near	INF	infinitive	PRH	prohibitive
CAUS	causative	INT	interrogative	PRS	present
CNC	concessive	IPR	imperative	PSTPRT	past participle
CND	conditional	IPVCVB	imperfective converb	PSTUNW	past unwitnessed
CONT	location within	LAT	lative	PSTWIT	past witnessed
DIR	directional	MSD	masdar	QUOT	quotative
DIST	distal	NEG	negative	RES	resultative
EMPH	emphatic	OBL	oblique	SUB	location below
EQU	equative			SUPER	location on top of
ERG	ergative			WH	wh-question.
FUTDEF	future definite				

## APPENDIX 1

EXTRACTS FROM ASAX DIALECT TEXT  
(recorded by Ramazan Rajabov, 1995)

*kakraz sizon bixi-za-s-no dey-no refel* (1)  
just:then season grass-PL-GEN1-and me:GEN1-and time

*b-oq-č 'i-zaλ*  
III-become-NEG-because

*ha quramaħamma daway is<sup>w</sup>-a-x-āyor howži*  
well Kuramahamma go bull-PL-AD-DIR now

*b-ay-si debi mix-λin Ø-egir-si*  
III-come-PSTWIT you:GEN1 time-QUOT I-send-PSTWIT

The time for harvesting came and, since I did not have time, I said "Well, Kuramahamma, your time has now come to go to the bulls," and sent him.

*Ø-ik 'i-s nastoyaši-xor...* (2)  
I-go-PSTWIT genuine-EQU  
He went like a good man...

*elo-n āy eλi-x zow-č'u...* (3)  
there-and no say-IPVCVB be-NEG:PSTWIT  
He didn't refuse there...

*t'ašizi-n Ø-oq-no Ø-oxi-n* (4)  
disappear-and I-become-PFVCVB I-run-PFVCVB

*idur-no Ø-ik 'i-n paraq'at kec-xo zow-no.*  
home-and I-go-PFVCVB relax sleep-IPVCVB be-PSTUNW

He disappeared and ran off home and slept peacefully.

*howži t'ok'oy ħal-no b-ay-č'ey* (5)  
now more strength-and III-come-NEG:PFVCVB

*Ø-ik 'i-n cicimaqo-r-no dahamaq'aw uyno Ø-ŋuλ 'er-si*  
I-go-PFVCVB Cicimax-LAT-and little also I-fear-CAUS-PSTWIT

Strength now failed me, and I went to Cicimax and frightened him a little.

*nedur-no ħal-no b-ay-ir-č'u.* (6)  
thus-and strength-and III-come-CAUS-NEG:PSTWIT

And strength failed me even in this.

## APPENDIX 2

KIDIRO DIALECT TEXT  
(Imnajšvili 1963: 281)

*sis zew-n uži-n, kɪd-no* (1)  
 one be-PSTUNW boy-and girl-and  
 There were a boy and a girl

*c'aq'-tew sid-är sis b-et-äsi.* (2)  
 very-EMPH one-LAT one IPL-love-RES  
 who loved one another very much.

*sidaquɪ kɪdb-ä eɫi-s nesi žō-qo-r:* (3)  
 once girl-ERG say-PSTWIT that boy-POSS-LAT  
 One day the girl said to that boy:

*deb-xo di eni-oby-ō y-egir-enč'i-nōy,* (4)  
 you-AD me mother-father-ERG II-send-NEG-CND  
 If my parents do not send [i.e. marry] me to you,

*di lō-x-gon y-ay-tin,* (5)  
 me who-AD-EMPH II-come-CNC  
 to whoever I come [i.e. am married],

*nesi-s reɫ'a r-iti-re-nč'ey dā-q,* (6)  
 he-GEN1 hand IV-touch-CAUS-NEG.PFVCVB me-POSS  
 I will not allow him to touch me with his hand,

*di adāza deb-de-r-no nex-no,* (7)  
 me beforehand you-APUD-LAT-and approach-PFVCVB  
 but I will approach you first

*deb-qo meč'o b-ic'-re-r-an.* (8)  
 you-POSS embrace II-fill-CAUS-CAUS-FUTDEF  
 and allow you to embrace me.

*nesi žoy-ä eɫi-n neɫ kɪdbe-qo-r:* (9)  
 that boy-ERG say-PSTUNW that girl-POSS-LAT  
 That boy said to that girl:

*mi y-ow-nč'ey,* (10)  
 you II-bring-NEG:PFVCVB  
 If I don't marry you,

*q<sup>'</sup>uya* *ɣ<sup>'</sup>anabi* *y-ow-a* *kezi* *y-oq-firi*, (11)  
 other woman II-bring-INF obligation II-become-CND  
 but have to marry some other woman,

*di debqo meč'o b-ic'i-re-nč'ey*, (12)  
 me you-POSS embrace III-touch-CAUS-NEG:PFVCVB  
 without having allowed you to embrace me,

*di-n nefo-q meč'o b-ic'i-r-āč'in-λin*. (13)  
 I-and she-POSS embrace III-touch-CAUS-NEG:FUTDEF-QUOT  
 I too will not allow her to embrace me, he said.

*hobža xabar-no b-oq-no*, (14)  
 that talk III-become-PFVCVB  
 After that discussion took place,

*botλ'o zaman-tew b-ik'i-nč'ey*, (15)  
 much time-EMPH III-go-NEG:PFVCVB  
 before much time had passed,

*yodu kid y-egir-si q<sup>'</sup>uyazi-x*. (16)  
 that girl II-send-PSTWIT other-AD  
 that girl was married off to another.

*nefoquf neširu nefo-z xedyo-q* (17)  
 that.day night she-GEN2 husband-POSS

*nefo kidb-ä harizi r-ō-s:*  
 that girl-ERG request IV-make-PSTWIT  
 That night that girl begged her husband:

*mi dā-q baša āti-n!* (18)  
 you me-POSS finger touch-PRH  
 Don't touch me with your finger!

*behizi r-oq-nōy*, (19)  
 possible IV-become-CND  
 If it is possible,

*di harizi r-ō-x deb-qo:* (20)  
 me request IV-do-PRS you-POSS  
 I beg you:

*di y-egir-λin hemsı dā-q-no nesi-q-no* (21)  
 me II-send.IPR-QUOT that.OBL me-POSS-and he-POSS-and  
*roλ'i zāw-ru žō-de-r*.  
 love be-PSTPRT boy-APUD-LAT  
 send me to that boy with whom I share mutual love  
 [*lit.* that my and his love is].

- nesi-s-no, dey-n q'ut'i zew-s:* (22)  
 he-GEN1-and I:GEN1-and agreement be-PSTWIT  
 He and I had an agreement:
- nes-ä dä-q reλ'a r-iti-r-zaλ'or* (23)  
 he-ERG me-POSS hand IV-touch-CAUS-before  
 before he touches me with his hand
- di žek'u-q reλ'a r-iti-r-er-äč'in-λin.* (24)  
 me man-POSS hand IV-touch-CAUS-CAUS-NEG:FUTDEF-QUOT  
 I will not allow any man to touch me with his hand.
- xedy-ō neŋo-r izmu teλ-si nesi žō-de-r y-ik'-ani-r* (25)  
 husband-ERG she-LAT permission give-PSTWIT that boy-APUD-LAT II-go-MSD-LAT  
 The husband gave her permission to go to that boy.
- ža kid y-ik'i-x zew-s neŋo-z woλ'ol-d-äyor.* (26)  
 that girl II-go-IPVCVB be-PSTWIT she-GEN2 lover-APUD-DIR  
 That girl was on her way to her lover.
- ža el-ōy y-ik'i-λ'orey* (27)  
 she there-ABL II-go-while  
 While she was going from there,
- neŋo-ŋ c'ox-no neŋo-q roλ'i b-oq-no,* (28)  
 she-CONT attack-PSTUNW she-POSS love III-become-PFVCVB  
 she was waylaid by an outlaw who used to love her
- oc'ino λ'eb māhor oq-no zāw-ru q'ačaya.* (29)  
 ten year outside become-PFVCVB be-PSTPRT outlaw  
 and who had been in the wild for ten years.
- nes-ä neŋo-qo-r eλi-s:* (30)  
 he-ERG she-POSS-LAT say-PSTWIT  
 He said to her:
- žaq'uŋinč'e mi dä-de-r dandix-no,* (31)  
 today you me-APUD-LAT meet-PFVCVB  
 Today you have met me,
- nōreč y-äk'i mi-λin,* (32)  
 whither II-go:FUTIND you-QUOT  
 where are you going? he said,
- nes-ä y-iqir-si ža.* (33)  
 he-ERG II-catch-PSTWIT her  
 and he grabbed her.

*nef-ō harizi r-ō-x nesi-q:* (34)  
 she-ERG request IV-do-PRS he-POSS

She begged him:

*di harizi r-ō-x deb-qa:* (35)  
 me request IV-do-PRS you-POSS

I beg you:

*dey-n hemsī pulānaw woλ'ole-s-no b-oq-no* (36)  
 me:GEN1-and this someone lover-GEN1-and III-become-PFVCVB

*zew-s q'ut'i:*  
 be-PSTWIT agreement

I and this lover made an agreement:

*nesi-q reλ'a r-iti-re-re-nč'ey,* (37)  
 he-POSS hand IV-touch-CAUS-CAUS-NEG:PFVCVB

Until I let him touch me with his hand,

*di-n žek'u-q reλ'a r-iti-re-r-āč'in-λin,* (38)  
 me-and man-POSS hand IV-touch-CAUS-CAUS-NEG:FUTDEF-QUOT

I will not let any man touch me with his hand, she said,

*nefo q'ut'imo-λ' req'un xedy-ō dā-r izmu* (39)  
 that agreement-SUPER according:to husband-ERG me-LAT permission

*neλ-si di nesi-de-r y-ik'-ani-r,*  
 give-PSTWIT I he-APUD-LAT II-go-MSD-LAT

and according to that agreement my husband gave me permission to go to him.

*di-n harizi r-ō-x deb-qa* (40)  
 me-and request IV-make-PRS you-POSS

I beg you

*nesi-de-r y-egir-no xec-λin.* (41)  
 he-APUD-LAT II-send-PFVCVB let:IPR-QUOT

send me to him and let me go, she said.

*nes-ā-n eλi-s: xedy-ō mi y-egār-ru,* (42)  
 he-ERG-and say-PSTWIT husband-ERG you II-send-PSTPR

He said: Since your husband sent you [= let you go],

*di-n y-egir-an-λin.* (43)  
 I-and II-send-FUTDEF-QUOT

I too will let you go, he said.

*el-ōy ža y-oq-no, woλ'ol-de-r y-ik'i-n.* (44)  
 there-ABL she II-leave-PFVCVB lover-APUD-LAT II-go-PSTUNW

She went from there and went to her lover.



# THE EXPRESSION OF SPEAKER SUBJECTIVITY IN LAK (DAGHESTAN)

Victor A. FRIEDMAN

## 1. INTRODUCTION

Lak is spoken by over 100,000 people in the central highlands of the Republic of Daghestan as well as elsewhere in that Republic, in Russia, and in Turkey. It belongs to the Daghestanian branch of the Northeast Caucasian language family. (The other branch, Nakh, comprises Chechen, Ingush, and Bac'bi [Tsova-Tush]). The closest relative to Lak is the Dargi group. Other related literary languages include Avar, Lezgi, Tabasaran (also Rutul and others since the 1990's). Lak is distinguished from the other Daghestanian languages, among other things, by the complexity of its verbal and nominal inflection. It has more nominal cases than any other Daghestanian language except Tabasaran (Friedman 1992), but it also has a complex set of finite verbal forms, both synthetic and analytic, that can agree in person, number, and/or in gender (i.e. noun class; see Friedman 1996) with various participants in the verb phrase depending on valency, tense, semantics, word order, etc.<sup>1</sup> This paper will discuss the grammaticalized means by which Lak expresses the speaker's evaluation of the narrative event.

While the grammatical terminology in Jakobson (1957/1971) was not original, it was Jakobson's choices and formulations that affected much subsequent work in linguistics. The grammatical category *evidential* was defined by Jakobson in terms of a reported speech event, but in many languages (including Bulgarian and Macedonian, which Jakobson used for his examples) the literal opposition is not

---

<sup>1</sup> That which in Lak corresponds to the subject in English can be in the genitive (which functions as ergative), nominative, dative, or ablative case (see § 3). In this paper, I shall use the terms *subject* and *object* to refer to the participants in the narrated event that correspond to those roles in the English translation. While not entirely satisfactory from a strictly Lak-internal point of view, such terminology will suffice for the purposes of this paper, since our focus here is on the verb form itself.

reported/witnessed – a conceptualization that is itself attested for Turkic at least as far back as the eleventh century (Dankoff 1982:412). Rather, it is the speaker's personal attitude toward the narrated event – an attitude often but not always shaped by the source or evidence for the event – that determines the choice of verb form, which expresses the grammatical category of *status* (cf. Aronson 1967, 1977, Friedman 1988, Fielder 1997, Guentchéva 1996, Lindstedt 1993).<sup>2</sup> I have presented extensive evidence for this from various Balkan and other languages elsewhere (e.g., Friedman 1988, 1994a) and will therefore not rehearse these arguments here but move directly to a consideration of status oppositions in Lak.

The Lak verb has at its disposal a variety of grammatical and grammaticalized means of indicating the degree to which the speaker is committed to the statement. Among those means are the choice of verbal paradigm, the choice of case of the participants of the verb phrase, the choice of agreement between verb and participants, and the use of verbal particles and lexical items. In this paper, I shall give a brief survey of these means. I shall examine the opposition assertive/ non-assertive, the use of heterogeneous paradigms, analytic constructions (especially nonconfirmative ones), agreement patterns and case choices that are used to withhold confirmation or volition, and emphatic and nonconfirmative (quotative and other) particles, clitics, and selected lexical items.

## 2. CHOICE OF PARADIGM

### 2.1. Synthetic paradigms

In the synthetic paradigms, the primary marked status category is what I have called *assertive* (Russian *utverditel'nyj*, *podtverditel'nyj*, or *kategoričeskoe*, Georgian *mt'k'icebiti*, see Friedman 1989 on terminology). Table 1 gives the assertive and nonassertive synthetic paradigms for those tenses in which the opposition exists. The *-w-* infix to the root is a class marker (here the marker for 1-3 PL and 1 and 3 SG) limited to certain past stems (for details on Lak noun classes see

---

<sup>2</sup> Insofar as the French *médiatif* (see Guentchéva 1996:13) is understood as denoting the grammatical mediation of the speaker in transmitting the information, it is much like the use of English *status* as explicitly redefined from Jakobson (1957/1971) by Aronson (1977), i.e. the relationship between the narrated event and the participant in the speech event. Aronson (1967) uses Jakobson's definition of status (the qualification of the narrated event) for both the so-called witnessed (confirmative) and emphatic reported (dubitative) of Bulgarian, comparing them with the affirmative status of the English auxiliary *do* as in *I do believe in ghosts!* It is not until Aronson (1977), however, that – following Gołąb's (1964) definition of mood as the ontological evaluation of the narrated event, i.e. the qualification of the narrated event without reference to participants – Aronson redefines *status* as qualifying the participant's attitude to the narrated event; cf. also Aronson (1991:130)

Friedman 1996). The transitive and intransitive perfects and the intentional future are defective paradigms. In the transitive perfect, the first person is unique to that person, the second and third persons come from the nonassertive perfect paradigm. In the intransitive perfect, the first persons come from an archaic perfect which normally only survives here (although a third person form occurs in example 13), and the other two persons come from the nonassertive perfect, as in the case of the transitive perfect. The intentional future is limited to the first persons:

	IMPERFECT	ASSERTIVE IMPERFECT	
1/2SG	<i>čičajwaw</i>	<i>čičajs:yaw</i>	
3SG/PL	<i>čičajwa</i>	<i>čičajs:iya</i>	
	AORIST	ASSERTIVE AORIST	
1/2SG	<i>čiwčunaw</i>	<i>čiwčus:yaw</i>	
3SG/PL	<i>čiwčuna</i>	<i>čiwčus:iya</i>	
	PRESENT	ASSERTIVE PRESENT	ASSERTIVE PERFECT
1/2SG	<i>čičara</i>	<i>čičajs:ara</i>	<i>čiwčus:ara</i>
1/2PL	<i>čičaru</i>	<i>čičajs:aru</i>	<i>čiwčus:aru</i>
3SG/PL	<i>čičaj</i>	<i>čičajs:ar</i>	<i>čiwčus:ar</i>
	TRANSITIVE PERFECT	INTRANSITIVE PERFECT	INTENTIONAL FUTURE
1 SG/PL	<i>čičaw/čičardu</i>	<i>lawgra/lawgru</i>	<i>čičinna/čičinnu</i>
2 SG/PL	<i>čiwčunna/čiwčunnu</i>	<i>lawgunna/lawgunnu</i>	—
3 SG/PL	<i>čiwčunni</i>	<i>lawgunni</i>	—
	FUTURE	ASSERTIVE FUTURE	
1/2SG	<i>čičins:ara</i>	<i>čičint'is:ara</i>	
1/2PL	<i>čičins:aru</i>	<i>čičint'is:aru</i>	
3SG/PL	<i>čičins:ar</i>	<i>čičint'is:ar</i>	

Table 1. Synthetic paradigms of *čičin* 'write' and *lagan* 'go'<sup>3</sup>

<sup>3</sup> Etymologically, with the exception of the 1SG transitive perfect, the person markers in those paradigms with three distinctions (1/2SG, 1/2PL, and 3SG/PL) come from enclitic forms of the present tense of 'be' (class 1 *ura, uru, uri*, with loss of the initial *u-*). If the verb form in question ended in an *-n*, the *r-* assimilated to *n-*. If the verb form ended in *-r*, the clitic *r-* dissimilated to *ɖ-*. In the third person, the *-i* was lost after *-r* relatively recently, and still appears in dialects, older texts, and when an interrogative particle is suffixed. In the present tense, which is based on the present gerund plus the present of 'be', the 3SG/PL is identical to the present gerund, i.e. the clitic *-r/i* is completely lost. See Burč'uladze (1979) and Kazenn (1999) for complete details. Transcription is a modified transliteration of Lak orthography. All translations are my own.

The distinction assertive/nonassertive has been compared to the English assertive in *do* versus its absence (Burč'uladze 1979:244). The following example contrasts the nonassertive (unmarked) present with the assertive present:

- (1) *Na čağar čiča-r-a* / *čiča-js:ar-a*.  
 I letter write-PRES-1.SG. write-ASPRES-1.SG.

I **write/do write** a letter.

I have argued (Friedman 1984, 1994b) that the meaning of the category *assertive* is 'objective assertion'. The category *assertive* is closely related to the category *confirmative* (first used by Aronson 1967 for Bulgarian), insofar as both involve the speaker's positive (vouching) attitude toward the narrated event. The difference is that the category *confirmative* involves *subjective* confirmation and always applies to an event that the speaker can treat as witnessed (regardless of whether or not the event was literally witnessed) or as a part of general knowledge. The *confirmative* therefore always contains an element of pastness. Semantically, the *confirmative* overlaps with the *assertive* insofar as the *assertive*, too, is used for general knowledge, but the *assertive* involves the speaker's choice of objective assertion. Thus its basic meaning is a degree of speaker commitment that is compatible with present and future events as well as pastness (see examples 1-13). The difference can be compared to the distinction between the Turkish *di*-past, which is *confirmative*, and the particle *-dir*, which is *assertive* (Friedman 1989, cf. Lewis 1967:97).<sup>4</sup> Thus, while the *assertive* involves the speaker's choice of how to present the event, there is a pragmatic differentiation that depends on context. The *confirmative* always involves a personal vouching, whereas in the *assertive* the

---

<sup>4</sup> Another difference between the two categories is that the nonassertive is always the unmarked category, whereas nonconfirmative can itself be a marked category. Here we must make clear the distinction between unmarked in the sense of 'non-specification for meaning A' as opposed to a marking of the type 'specified absence of meaning A'. The nonassertive is of the former type, i.e. it is unmarked in that it simply fails to say anything one way or the other about the category *assertive*. The nonconfirmative, however, which has the potential to be of this former type when opposed to a confirmative, can also be of the second type, i.e. it can specify the withholding of confirmation. This is the case, for example, of the Albanian admirative, which is limited to expressions of surprise, doubt, inference, report, etc. Although I first observed that surprise is a feeling which requires a state of mind in which the speaker would not have been willing to confirm something until the moment of its (unexpected) discovery (Friedman 1981), the notion was subsequently applied to Turkish using the term *unprepared mind* by Slobin & Aksu-Koç (1982) and to Japanese with the term *new information* by Akatsuka (1985). As I have made clear for Balkan Slavic (Friedman 1977, 1981) and as Slobin & Aksu (1982:193) have done for Turkish, in systems with marked confirmatives, nonconfirmatives cannot have true nonpast reference, i.e. they must always refer to some real or putative previous report or state of affairs. Even when used with apparent present meaning or an explicit future marker, the Balkan Slavic and Turkish nonconfirmatives always refer to something past, be it a statement or a pre-existing state of affairs. The Lak *assertive*, however, like the Albanian admirative, can have a true present (and future) meaning

vouching can, in a sense, be personal (colloquial style) or impersonal, i.e. neutral (gnomic, formal, business, literary style, etc.).<sup>5</sup> Thus, for example, the assertive is the normal choice in objective expository prose, bureaucratese, journalese, and proverbs. In colloquial usage, however, this same categorical, objective quality gives a coloring of personal emphasis. Examples (2)-(4), taken from a Lak school grammar (Murqilinskij 1981:117-118), implicitly support this analysis. Example (2), using the assertive present, introduces the contrast between examples (3) and (4) and explains that (3) would be used in an official report and (4) in an informal conversation. The form in (3) is the assertive perfect, while (4) is the nonassertive aorist. Example (5) is a typical proverb illustrating the use of the present assertive for categorical, gnomic statements:

- (2) *Iš-ira-l stil'-danu-wu asar k'ic'-lag-an č'u<sup>h</sup>lu b-u-w-s:a*  
 business-OBL-GEN style-OBL-INES effect call-go-INF decorated 3-do-3-PT  
*maq-ru, kalima-rt:u-gu išla q:a-d-a-js:ar.*  
 word-PL phrase-PL-and use NEG-4-do-ASPRES 3SG

In business style, emotive and decorative words and phrases **are not used**.  
 (Murqilinskij 1981:117)

- (3) *A<sup>r</sup>rkin-s:a-ks:a mašina-rt:u b-a-q:a-šiw-ri-jn b-u-w-nu,*  
 necessary-ADJ1-as machine-PL 3-be-NEG-MAS-OBL-SupPR 3-do-3-PAST.GER  
*cila č'u-ma-l qus t'ajla q:a-d-u-r-k-s:ar.*  
 its own time-OBL-GEN goods send NEG-4-go.out-4- $\$$ -ASPF.3SG

Due to the absence of necessary cars, the goods **have not been sent in time**.  
 (Murqilinskij 1981:117)

- (4) *Ha<sup>f</sup>q'inu čan-s:a mašina-rt:u b-i-ja. Qus t'ajla*  
 today small-ADJ1 machine-PL 3-be-IMPF.3SG goods send  
*d-uk-an žu-š:a q:a-r- $\hat{x}$ u-na.*  
 4-go.out-INF we-ABL NEG-4-become-AOR.3SG

There were too few cars today. We **weren't** able to send the goods.  
 (Murqilinskij 1981:118)

<sup>5</sup> I use *neutral* here as a pragmatic term for the ordinarily expected choice of grammatical category in a given context, regardless of whether the form in question is grammatically marked or unmarked for that category. Thus a form marked for a grammatical category can nonetheless be pragmatically neutral if its use is normally expected and its absence or avoidance would convey additional information. In the case of Lak, as noted in the main body of this article, the assertive is a marked grammatical category, but in the context of, e.g., proverbs or business letters, the assertive is pragmatically neutral.

- (5) *Kač'i-n us-ru d-a-rča, cila d-uka-js:ar.*  
 dog-DAT shoe-PL 4-do-PRES.CD its.own 4-eat-ASPRES 3SG

If one makes shoes for a dog, it **eats** them. (Xajdakov 1961:117)

Example (6) contrasts a nonassertive with an assertive aorist. In this story, the narrator is explaining his suddenly running out of a mosque in the middle of leading communal prayer by claiming to have seen something through the wall of a mosque, which his interlocutors could not see, while his going out was witnessed by all.

- (6) *Čak b-ul-la-j una, tu-n č'a-l-an kkačči. Allah-na-l*  
 prayer 3-do-DUR-PRES GER [1 be].DUR.GER me-DAT see-DUR-INF dog God-OBL-GEN  
*b-i-w-k'-una mizir-ta-l č'ira čapal b-ul-la-l-is:a q:at:a čapur*  
 3-be-3- $\$$ -AOR 1SG mosque-OBL-GEN wall dirt 3-do-DUR- $\$$ -PTCP house infidel  
*ġ-un q:a-b-it-an, na ta liq-an b-an la-w-g-s:ijaw.*  
 become-INF NEG-3-let-INF I it flee-INF 3-[do] INF go-3- $\$$  ASAOR.1SG  
 [...] Allah's house be defiled, [...] I **went out** to make it run away. (Xalilov 1976:204)

In belles-lettres, stories frequently begin using past assertives to set the scene and then switch to simple pasts when the plot advancing action begins (Murqilinskij 1981:22, Friedman 1994b).

It is interesting to note that while in the past and present assertives are formed by means of the participial formant *-s:a* plus person marker (etymologically related to 'be', see note 3) and the nonassertive paradigms add the person marker to the appropriate present or past stem (the latter, as noted above, is usually distinguished from the former by means of an infixed noun class marker), in the future the morphological expression is different: The nonassertive futures add *-s:a* plus person marker to the future stem (the infinitive) while the assertive future adds the person marker to an extended stem (formed with what is etymologically the present gerund of the durative verb meaning 'say'), and the paradigm adding the person marker directly to the future stem is limited almost entirely to expressions of first person intent. Moreover, the future has a three-way opposition (assertive/non-assertive/intentional) as opposed to the binary opposition between assertive and nonassertive in the present and past tenses. Examples (7) through (12) are illustrative and are explained below:

- (7) *Na, uč-in muq:u-n, rač'izj-ra wi-l q:ama ha-i'n.*  
 I say-INF word-OBL-DAT agree-am you.SG.OBL-GEN gram grnd-INF  
*Tu-n ci b-ur! Amma, jarg-li-j b-a-w-c'u-s:a insan-tal*  
 me-DAT what 3-is but line-OBL-SUPES 1-stand-1- $\$$ -PT person-PL

*mu-ni-j raʕzij qa-x-un-s:ar*  
 this-OBL-SupES agree NEG-become-INF-FUT 3PL

I, of course, agree to grind your grain. What is it to me?! But, the people waiting in line **will not agree**. (Xalilov 1976:205)

- (8) *Ǧalif-lu-x-gu k-unu b-ur: Agar na muq'-ilč'in wi-n*  
 Caliph-OBL-POSS-and say-PAST GER 3-IS if I four-th you.SG.OBL-DAT  
*b-uc'i-rčan, ina č-in-s:ar, ina-wa cuva idaws-ra, k-unu.*  
 3-pour-PRES CD you say-INF-FUT you-EMPH self prophet-am say-PAST.GER  
*Ina uwč'u x-unu-k:ar-a, — k-unu.*  
 you drunk become-PAST.GER-appear-2SG say-PAST.GER

And to the Caliph he said: "If I pour you a fourth [cup of wine], you **will say** that you are the Prophet himself. You have apparently become drunk." (Xalilov 1976:213)

- (9) *Ci ba-n-s:ar, haʕta hiwč-ru-guma lič'ilič'i-s:a sort-irda-l*  
 what 3-do-INF-FUT.3SG even apple-PL-even various-ADJ1 sort-PL.OBL-GEN  
*b-ik'-aj-x:a. Cawaj anawar-nu b-ija-j, gaj-mi*  
 3-be-PRES.GER-EMPH some.3 quick-ADV 3-arrive-PRES.GER those-ADJd  
*tak sut:i-xu-n-maj b-uc'a:j. Č'a-la-č'i-s:a-ks:a,*  
 only autumn-OBL-PoDIR-3-§ 3-mature-PRES 3SG see-DUR-§-PT-as  
*na ssut:i-l-mur sort uš-un-s:ar-a.*  
 I autumn-OBL-GEN-ADJd sort become-INF-FUT.1SG

So what, there are all kinds of apples. Some ripen quickly, some mature only in autumn. Probably I **will be** an autumn type. (Haʕmzatov 1972:129)

- (10) *T-i-ja čul-i-ja b-uč'-an-t'is:ari-w?*  
 that-OBL-SupAB side-OBL-SupAB 3-come-ASF-IntFUT.3PL-Q  
***B-uč'-an-t'is:ar.***  
 3-come-INF-ASFUT.3PL  
*Wi-n qa-k'ul-li-w, lodka č:aʕni d-uč'-awi-waw?*  
 you.SG.OBL-DAT NEG-know-IS-Q boat soon 4-come-POT-Q  
*Ca-k'ra sat-ra-wa d-uč'-an-s:ar.*  
 one-two hour-OBL-InAB 4-come-INF-FUT  
 — Will they come from the other side?  
 — They will come.  
 — Do you know, might the boat arrive soon?  
 — It will arrive in one or two hours. (Šološov 1960:3)

- (11) *Uč̣, na ina, kuč-lu-l oʻrčʻ, hič q:a-it-an-na,*  
 ugh I you bitch-OBL-GEN son not at all NEG-let-INF-IntFUT.1SG  
*wi-l-a komandir-na-n mu-kun-s:a šai-šiwu d-an!*  
 you.OBL-GEN-EMPH commander-OBL-DAT this-manner-ADJi betray-MAS 4-[do].INF  
*Ina tu-l ka-ni-š:a wa kilisa-lu-watu sağ-mu q:a-uk-i-an-tʻis:ara..*  
 you me-GEN hand-OBL-ABL this church-OBL-INEL health-ADV NEG-leave-INF-AsFUT.2SG  
 Ugh, you son of a bitch, there's no way I'll let you betray your commander  
 like that. With my own hands I'll see to it that you do not leave this church  
 alive... (Šološov 1960:21)
- (12) *Ina šuluč-gu a-w-c'-unu, š:aržan-gu d-u-r-h-unu*  
 you threshold-and stand-1-\$-PAST.GER dagger-and 4-grasp-4-\$-PAST.GER  
*daʻ?wa-uʻ, jala-mur na b-a-n-na.*  
 curse-evil then-ADJD.3 I 3-do-INF-IntFUT.1SG  
 You, stand at the door holding a dagger and curse, I will do the rest.  
 (Xalilov 1976:221)

In examples (7), (8), and (9), the speaker is making predictions without a sense of absolute certainty. Nonetheless, nonspecification for absolute certainty should not be confused with doubt. Each speaker has chosen to withhold his personal confirmation of the prediction, although it is clear from the context that he has some expectation that it will be fulfilled. In English, this sense is sometimes rendered lexically by the adverb *probably* (cf. Murkelinskij 1971:192-93). Example (7) is a miller's response to a mullah who is trying to cut ahead of other people in line waiting to have their grain ground. Example (8) is from a humorous tale, while in example (9), the author is comparing himself to an apple. Example (10) contrasts the nonassertive and assertive futures in referring to the same ontological event, viz. some people coming by boat to get some others stuck on the other side of a river. The assertive *Bučʻantʻis:ar* 'they will come' expresses the speaker's conviction that the boat will arrive, whereas the nonassertive future *dučʻans:ar* 'it will come' is a speculation on when it will arrive. In the case of (11) and (12), the first person intentional futures *q:aitanna* 'I will not allow' and *banna* 'I will do' express the speakers' complete conviction and also intention concerning their own actions, while the assertive future *q:a:uk:antʻis:ara* 'you will not leave' in (11) expresses the speaker's convinced expectation concerning an action other than his own. Example (25) also contains the intentional future *bukinna* 'I will read'. Uslar (1890) and Murkelinskij (1971) use the terms *indefinite future* and *definite future* for what I call 'future' and 'assertive future', respectively, (for them the intentional future is a variant of the definite), while Žirkov (1955) uses 'categorical' where I use 'intentional' and 'intentional' where I use 'assertive'. From the data in Burčʻuladze (1976:214-15) it is clear that what I call the intentional future was once a full

conjugation and functioned as the unmarked future. Aside from its use in the first person in modern Lak, it can also occur in some second person questions regarding the addressee's intent. It is clear that in modern Lak this paradigm expresses intention, which by its very nature is assertive. On the other hand, it is clear that what I call the assertive future does not always involve intent, as can be seen especially clearly from example (13), in which it is precisely unintentionality that is being categorically asserted:

- (13) *Čar-ča čima quž-ulu-x c'už-a, ca-l-a o'rmu cukun*  
 wanting-if any old.man-OBL-POES ask-IMPV self-GEN-EMPH life how  
*la-w-g-s:ari-w xawar x-uri-w? — k-unu. Mu-na-n*  
 go-3-§-AsPF.3SG-Q news become-PERF.3SG-Q say.PAST.GER this-OBL-DAT  
*cukun-č'aw xawar x-unu qa-b-ik'-an-t'is:ar!*  
 how-NEG news become-PAST.GER NEG-3-be-INF-AsFUT.3SG

Ask any old man if he has noticed how his life has passed. He will have no idea! (Solořov 1960:10).

Apparently what must originally have been the assertive future (infinitive + *-s:a* + person marker) became bleached, while the nonassertive future became limited to expressions of personal intent, primarily in statements, but secondarily also in questions. A new assertive future arose inserting into the now bleached future what is etymologically the present gerund of 'say' (infinitive *t'un*, present gerund *t'ij*), i.e. 'I hereby assert that...' (see Burč'uladze 1976:214). The tendency of Lak to differentiate the first from other persons may have been responsible for the initial impetus of limiting the old nonassertive future to personal intent, while the existence of 'assertive' as a category in the present and past exerted pressure for its reinstatement as the nonassertive future became a first person intentional and the old assertive future became bleached to a nonassertive future.

#### *Person and Synthetic Paradigm*

The relationship between first person and speaker evaluation is intuitively obvious, but also affects paradigm formation in Lak. Of the twelve synthetic paradigms considered above, seven treat person in a distinctive fashion. In the aorist and imperfect paradigms, the morphological distinction is person (1st and 2nd)/non-person (3rd). In two of the three perfect paradigms, first person forms are drawn from morphological sources other than those of the remaining persons, whereas in the intentional future, the first person is almost all that remains of what was once, apparently, the unmarked paradigm. This special treatment of person, especially first person, is consistent with universal principles of the animacy hierarchy described in Silverstein (1976).

## 2.2. Analytic Paradigms

In addition to the extensive system of synthetic paradigmatic sets considered here, Lak also has a number of analytic paradigms, which are either neutral or nonconfirmative.<sup>6</sup> Nonconfirmative readings encode meanings such as 'apparently, as it turns out, they say' while neutral meanings do not encode any nuance pertaining to status. Analytic paradigms are formed using a gerund or participle of the main verb plus a defective verb meaning 'be', which has the following finite paradigms (illustrated here by the third person with a class 3 marker): present (*bur*), past (*bija*), assertive present (*bus:ar*), and assertive past (*bus:ija*).

Thus, for example, the present progressive is a neutral analytic paradigm that combines the present gerund with the verb 'be' as in *na naj ura* 'I am coming' *ga naj ur* 'he is coming'. The analytic preterit comprised of the past gerund of the main verb plus the present tense of 'be' can have both neutral and nonconfirmative readings. As a nonconfirmative, it is the preferred tense of folk tales and can be used in connected narratives, as in example (14):<sup>7</sup>

- (14) *I-w-k'-un ur awadan-s:a Šamsu t'i-s:a jat:i-l zallu.*  
 be-1-\$.-PAST.GER [1].is rich-ADJi Šamsu say-PT sheep-OBL-GEN owner  
*Wa-na-l č'a<sup>1</sup>wu-s:a jat:u-ğat:ara b-i-w-k'-un b-ur.*  
 this-OBL-GEN much-ADJi sheep-cattle 3-be-3-\$.-PAST.GER 3-is  
*Cal wa-na-n jala x̄ira-mur k:ač:i b-i-w-k'-unu b-ur.*  
 Once he-OBL-DAT most dear-ADJd dog 3-die-3-\$.-PAST.GER 3-is  
*Quma la-w-g-s:a Šamsu-l x̄ukmu b-u-w-nu b-ur ga-ni-x̄a*  
 Sad go-1-\$.-PT Šamsu-GEN decision 3-do-3-\$.-PAST.GER 3-is that-OBL-POAB  
*aširdanij-s:a x̄urmat b-an. Wa-na-l amru-l-in b-u-w-nu,*  
 last-ADJi respect 3-[do].INF this-OBL-GEN order-OBL-SupLA 3-do-3-\$.-PAST.GER  
*k:ač:i-l q'aq'ala suru-ra-wuḥ d-i-r-q-unu d-ur, insan-na-l-s:a*  
 dog-GEN corpse shroud-OBL-INPR 4-put-4-\$.-PAST.GER 4-is person-OBL-GEN-ADJi  
*kun-n-a, q'uran k:a-l-an b-i-w-k'-un b-ur, dua<sup>1</sup>-rtu d-ul-la-n*  
 like-4-\$. Koran read-DUR-INF 3-be-3-\$.-PAST.GER 3-is prayer-PL 4-do-DUR-INF  
*b-i-w-k'-un b-ur wa x̄urmat-ra-š:al b-u-w-č'-unu b-ur.*  
 3-be-3-\$.-PAST.GER 3-is and respect-OBL-COM 3-bury-3-\$.-PAST.GER 3-is  
*Ga-ni-l hat:a-j malla šanna x̄unu wa q'ini q'uran*  
 that-OBL-GEN grave-SupES mullah three night and day Koran

<sup>6</sup> By *neutral* here I mean not markedly nonconfirmative.

<sup>7</sup> In some of these examples, the complete verbal construction also includes an uninflected lexical element (e.g. *hu'kmu buwnu bur* 'decided'), infinitive (*ban buwnu bur* 'held, caused to be made'), or present gerund (*k:alaj iw'k'un ur* 'read, was reading'). These modifications allow for flexibility of expression but do not alter the basic perfect tense construction (cf. Murkelinskij 1971:195-205 and examples 16a-c).

*k:a-la-j*            *i-w-k'-un*    *ur.*    *Ga-ni-ja*    *cadaq'a*  
 read-DUR-PRES.GER    be-1-\$.-PAST.GER [1].is    that-OBL-SupAB    charity  
*b-ul-la-j,*            *Šamsu-l*    *wa'rajx'-bukult,*    *miškin-tal-paq'ir-tal*  
 3-do-DUR-PRES.GER    Šamsu-GEN    streets-wanderers    poor-PL-helpless-PL  
*d-uk-an*            *b-ul-la-j*            *i-w-k'-un*            *ur.*  
 4-eat-INF            3-do-DUR-PRES.GER    be-1-\$.-PAST.GER    [1].is  
*Jala q'ulhu-gu b-an b-u-w-nu b-ur.*  
 then wake-and    3-[do].INF    3-do-3-PAST.GER    3-is.

There **was** a rich householder named Shamsu. He **had** lots of sheep and cattle. One [day] his favorite dog **died**. The grief-stricken Shamsu **decided** to pay him last respects. He **ordered** the dog's corpse **wrapped** in a shroud, as if it were a person, and **had** the Koran **read** over it and prayers **said** for it and **had** it **buried** with respect. A mullah **read** the Koran over its grave for three days and nights. Shamsu **gave out** charity and **fed** the homeless and the poor. Then he **held** a wake. (Xalilov 1976:203)

Although the analytic preterit illustrated in example (14) can have nonconfirmative nuances, it can also function as an unmarked resultative tense form, as in examples (17a and b), which are opposed to (18a and b). The present participle plus defective 'be' can also be used to render a nonconfirmative type of present, as in example (15)

(15) *Burc'-i-l*    *likura-l*    *maj-ni-jar*    *wi-n*            *qin-s:a*    *cič'aw*  
 wolf-OBL-GEN    bone-GEN    marrow-OBL-than    you.SG.OBL-DAT    good-ADJi    nothing  
*d-a-q:a-s:a*    *d-ur*  
 4-be-NEG-PT    4-is.

[**Apparently**] **there isn't** any better [medicine] for you **than** the marrow of a wolf's [shin]-bone. (Murkelinskij 1967:506)

Moreover the present gerund of durative verbs and the past gerund of nondurative verbs can be accompanied by the present participle of defective 'be' (*bus:a*) or the past gerund of the full verb 'be' (*biwk'un*), or both, plus conjugated defective 'be' to form nonconfirmative expressions as illustrated with a present durative *lač'lan* 'to take hold' in (16) (based on Murkelinskij 1971:198-205):

(16a) *Čaral lač'-la-j*            *d-us:a*    *d-ur*  
 rain    take.hold-DUR-PRES.GER    4-[be].Pr.Pt    4-[is]PRES.3SG  
 It is raining [apparently].

(16b) *Čaral lač'-la-j*            *d-i-r-k'-un*    *d-ur*  
 rain    take.hold-DUR-PRES.GER    4-be-4-\$.-PAST.GER    4-[is]PRES.3SG  
 It was raining [apparently].

- (16c) *Ĝaral lač'-la-j*                      *d-i-r-k'-un*                      *d-us:a*                      *d-ur*  
 rain    take.hold-DUR-PRES.GER    4-be-4-\$.-PAST.GER    4-[be].Pt.Pt    4-[is]PRES.3SG  
 It had been raining [apparently].

### 3. CHOICE OF CASE AND AGREEMENT PATTERNS

According to Kibrik (1978:9), different agreement patterns are used to signal degree of commitment to the statement. In an ordinary Lak transitive sentence, the participant corresponding to the English subject will be in the genitive case (functioning as an ergative) unless that participant is a first or second person pronoun, which will be in the nominative. The participant corresponding to the English direct object will ordinarily be in the nominative case, and the verb will agree with it. Analytic preterit constructions based on transitive verbs, however, are of a mixed type insofar as the past gerund that carries the lexical meaning is transitive while the auxiliary 'be' that makes it a finite construction is intransitive. If both the gerund and the auxiliary agree with the direct object (and the subject is genitive except for the first two persons), then the construction has a nonconfirmative nuance, as in (17a) and (17b), in which *čwu* 'horse' is class three, the initial *b-* and infix *-w-* of *bawxunu* 'having sold' mark class three agreement, as does the initial *b-* of *bur* 'is', while the zero ending of *bur* indicates third person, i.e. *čwu* governs both the gerund and the auxiliary:

- (17a) *Na b-a-w-x'-unu*                      *b-ur čwu.*  
 I    3-sell-3-\$.-PAST.GER    3-is    horse  
 [Apparently] I sold the horse.
- (17b) *Ga-na-l b-a-w-x'-unu*                      *b-ur čwu.*  
 he-OBL-GEN    3-sell-3-\$.-PAST.GER    3-is    horse  
 [Apparently] he sold the horse.

If, however, the construction is treated as if it were syntactic rather than analytic, i.e. if the verb 'be' is treated as an independent intransitive (which will take and agree with a nominative subject), so that only the gerund is governed by the direct object, then the construction is an ordinary perfect, as in (18a) and (18b) where the absence of an overt initial class marker in *ur* and *ura* signals class one agreement (the assumption being that the seller is a male human) and the ending *-a* is the first/second person singular marker.

- (18a) *Na b-a-w-x'-unu*                      *ur-a*                      *čwu.*  
 I    3-sell-3-\$.-PAST.GER    [1].am-1SG    horse  
 I have sold the horse.

- (18b) *Ga b-a-w-ǰ:unu ur čwu.*  
 he 3-sell-3- $\text{\$}$ -PAST.GER [1].is horse  
 He has sold the horse.

If the agent of an ordinary transitive sentence is put in the ablative case (*-š:a*), a sense of nonvolitionality is conveyed, as in (19a) and (19b) as well as (4) above:<sup>8</sup>

- (19a) *Tu-š:a b-a-w-ǰ:unu b-ur čwu.*  
 me-ABL 3-sell-3- $\text{\$}$ -PAST.GER 3-is horse  
 I [accidentally] sold the horse.

- (19b) *Ga-na-š:a b-a-w-ǰ:unu b-ur čwu.*  
 he-OBL-ABL 3-sell-3- $\text{\$}$ -PAST.GER 3-is horse  
 He [accidentally] sold the horse.

Some verbs, however, require an ablative agent, as is the case for *bu<sup>q</sup>qlan* 'be able' (durative aspect) in (20a-b):

- (20a) *Ttu-š:a wa čwu b-aǰ:an b-u<sup>q</sup>q-la-j b-ur.*  
 me-ABL this horse 3-sell-INF 3-can-DUR-PRES.GER 3-is  
 I can sell this horse.

- (20b) *Ga-na-š:a wa čwu b-aǰ:an b-u<sup>q</sup>q-la-j b-ur.*  
 he-OBL-GEN this horse 3-sell-INF 3-can-DUR-PRES.GER 3-is  
 He can sell this horse.

#### 4. REPORTED SPEECH AND QUOTATIVITY

In general, reported speech in Lak is rendered by direct quotation with some form of the verb 'to say', some of whose forms function almost like particles, although in fact they can all be considered as parts of the verbal paradigm. The nondurative infinitive of this verb is *učin*, whose regular past gerund is *uwkunu* (*-w-* is the class I marker), pronounced [ūkunu], but this gerund has a reduced form, *kunu* which is used both in forming analytic tenses and as a kind of past quotative particle. The progressive infinitive of *učin* is *t'un*, whose present gerund is *t'ij* and whose synthetic third singular present is *t'ar*. The form *t'ij* has been compared by Uslar (1890:184) to the Turkish quotative gerund *diye* 'saying' or the

<sup>8</sup> The dative case is used for the "underlying" subject of certain verbs of sensation, desire, etc. (so-called 'affective verbs'),

- i. *Tu-n wa čwu b-aǰ:an č:a-j b-ur.* I want to sell this horse.  
 me-DAT this horse 3-sell-INF want-PRES GEN 3-is
- ii. *Ga-na-n wa čwu b-aǰ:an č:a-j b-ur.* He wants to sell this horse.  
 he-OBL-DAT this horse 3-sell-INF want-PRES GEN 3-is

Russian quotative particle *mol* (from *molvit'* 'to say', cf also the Bulgarian quotative particle *kaj* from *kaže* 'one says' or the Georgian quotative particle *-o* from the third singular aorist *tkva* 'one said it') The following examples are illustrative Example (21) repeats example (8), but this time with emphasis on the rendering of the report, which is quite typical The quotation is introduced with a finite verb of reporting (often the analytic preterit *kunu bur* 'said', where the object of the verb is the quotation itself, which takes the unmarked agreement marker, class 3) and is closed by the past gerund *kunu* In example (21), *kunu* marks the end of each quoted sentence Example (22) shows the same use of the present gerund of *t'un* Because this verb is of durative aspect, it does not have a past gerund Rather, to form the analytic preterit the present gerund is combined with the analytic preterit of 'be' The present gerund *t'ij* is then repeated to mark the end of the quotation<sup>9</sup>

- (21) *Xalif-lu-š-gu k-unu b-ur: Agar na muq'-ilč'in wi-n*  
 Caliph-OBL-POSS-and say-PAST GER 3 is if I four-th you SG OBL-DAT  
*b-uc't-rčan, ina č-in-s:ar, ina-wa cuva idaws-ra, k-unu*  
 3-pour PRES CD you say-INF-FUT you EMPH self prophet-am say-PAST GER  
*Ina uwč'u š-unu-k:ar-a, — k-unu*  
 you drunk become-PAST GER-appear-2SG say-PAST GER

And to the Caliph he said "If I pour you a fourth [cup of wine], you will say that you are the Prophet himself You have apparently become drunk "

(Xalilov 1976 213)

- (22) *Wa xawar b-a-w-nu b-ur qun-ma malla-na-n [ ]*  
 This news 3-hear-3-PAST GER 3-is big-ADJd mullah-OBL-DAT  
*Ga t'-ij i-w-k'-un ur: Wa ci ha<sup>2</sup>ja d-a-q:a-šiwu-r'*  
 this say DUR-PRES GER be-1 \$-PAST GER [1]is this what shame 4-be-NEG-MAS-IS  
*Wa-na-l cina<sup>f</sup>w d:n-dalu-l inšan-tal q'a<sup>r</sup>q'-ara-wun*  
 He-OBL-GEN all faith-OBL GEN person-PL filth-OBL-INLA  
*b-t-i-w-č-unn-t-š.a' [ ] — t'-ij*  
 1-hurl-1-\$-PERF-3SG-EMPH say DUR-PRES GER

The chief mullah heard this news [ ] He exclaimed "What shamelessness is this! He has polluted all the faithful!" (Xalilov 1976 203)

<sup>9</sup> The difference between these two forms is aspectual and their use in narrative appears to be one of style similar to the alternation of past and historical present tenses for the sake of rendering parts of the narrative more vivid Other tenses and aspects of these verbs are also used For example in Šoloxov (1960 7), a quoted dedication embroidered on a silk pouch is introduced with the analytic imperfect *čiwčunu bija* it was written and closed with *t'ij* saying The effect is a neutral past stative one However, the details of such questions of tense-aspect usage are beyond the scope of this paper

According to Murkelinskij (1971 197), the quotative *t'ar* is used when the speaker is not willing to vouch for the report. To illustrate his analysis, he adduces the following examples

- (23a) *Ta šawa ur* He is at home  
 he at home [1] IS
- (23b) *Ta šawa us:ar* He definitely is at home  
 he at home IS ASPRES 3SG
- (23c) *Ta šawa us:a ur* He [apparently] is at home  
 he at home IS PT [1] IS
- (23d) *Ta šawa ur t'ar* He is at home, they say  
 he at home I [1] IS QUOT
- (23e) *Ta šawa us:ar t'ar* He definitely is at home, they say  
 he at home IS ASPRES 3SG QUOT

According to Murkelinskij (1971 197), examples (23c-e) are all 'unwitnessed' (*zaglaznoe*), but the particle *t'ar* is used to emphasize uncertainty. The following example, however, shows *t'ar* as a simple quotative particle

- (24) *Ina – t'ar – awlyja x-unu ur-a-w, wa k'irišiw-ri-j*  
 you QUOT crazy become-PAST GER I be-1SG-Q this heat-OBL-SupES  
*o'rc'-a-j sukno-ra-l ha'žak lax-l-an'*  
 boy OBL-SupES homespun-OBL-GEN trousers dress-DUR-INF

You – she says – have you gone crazy, dressing a boy in heavy clothes in this heat?<sup>1</sup> (Šološov 1960 40)

In example (24), the speaker is quoting something his landlady said to him, and so it is clear that *t'ar* is being used as a quotative particle and not as a marker of evidentiality or status.

In Xahilov (1976), the form *t'ar* occurs eleven times in a corpus of approximately 7,500 words, but the usage is identical on all occasions. The particle is suffixed to the third singular imperfect of *učin* 'to say' at the end of a tale when one of the characters delivers the closing quotation which is always a reply to some previous statement and constitutes the climax or punch line of the tale. Although the form closes the quotation in three tales, in seven the form introduces the final quotation, which is then closed with *kunu* as in example (25) below

- (25) *Wa čurtal x-un q:a-ut-la-j malla-na-l č-ajwa-t'ar*  
 this finish become-INF NEG-let-DUR-PRES GER mullah-OBL-GEN say-3SG IMPF-QUOT  
 — *Ha'jp' Ga-ni-jn kačči ma-č a-ra' Žu-l-a dus uč-a,*  
 pity that-OBL-SupLA dog NEG-say IMPV-PL we-GEN-EMPH friend say IMPV

*žu-l-a us:u uč-a! Tru-n kak-an d-a ga-ni-l haw.*  
 we-GEN-EMPH brother say-IMPV me-DAT show-INF 4-[do].IMPV that-OBL-GEN grave.  
*Na ga-ni-l ha-ta-j ga-ni-l ruh-i'ra-ja q'uran*  
 I that-OBL-GEN grave-OBL-SupES that-OBL-GEN soul-OBL-SupAB Koran  
*b-uk-in-na! — k-unu.*  
 3-read-INF-IntFUT.1SG say-PAST.GER

Without letting him finish, the mullah **said**: “For shame! Do not say ‘dog’ of him! Say ‘our friend, our brother’! Show me his grave! I shall read the Koran over his grave for the sake of his soul!” (Xalilov 1976:204)

The tales in Xalilov (1976) are all related in the analytic preterit, which is the tense form used in nonconfirmative narration (example [14] is typical). The form *čajwa*, however, is a synthetic imperfect, and thus the quotative particle is added to maintain the nonconfirmative distance while increasing the stylistic intensity appropriate for a climactic moment. This same device is used in all the folk in tales in Xalilov and Xajdakov (1989) that end in a quoted punch line, including all the Nasreddin Hodja tales, for which the characteristic riposte is a typical ending.

Kozinceva (1994:99) cites the use of *t'ar* with reported imperatives as if it were an evidential marker, but if we examine the original corpus of epic songs from which her example is taken (Xalilov 1969), it becomes clear that *t'ar* is being used to mark quotation. In this corpus of approximately 11,500 words, *t'ar* occurs fourteen times, of these, four times with the hortative *nanu* ‘let’s go’, twice with the imperative *lasi* ‘bring’, and eight times with other verb forms. Moreover, the form itself is written sometimes as a separate word and sometimes as a suffixed clitic, as can be seen in example (26), in which a dying youth’s mother comes to his beloved and delivers the following speech:

- (26) *Na-nu t'ar, na-nu t'ar, Cač'an na-nu-t'ar, I-w-č'-awa-j,*  
 go-HRT QUOT go-HRT QUOT quickly go-HRT-QUOT die-1-\$-ITER-PRES.GER  
*wi-š ma'q'-nu, kak-an č:aj b-ur t'ar.*  
 you.OBL-POES thirst-ADV see-INF want-PRES.GER 3-is QUOT

Let’s go, **she says**, let’s go, **she says**, quickly, let’s go, **she says**, [your] dying [beloved] is burning with desire to see you, **she says**. (Xalilov 1969:2)

In this example, it is clear from the hortative that the mother is not quoting her son, but rather the girl is quoting what the mother is saying to her in the context of the ballad. Moreover, imperatives are reported using *kunu* as in example (27):

- (27) *Šamsu-l amru b-u-w-nu b-ur, jat-i-l turzan-dali-wa jala*  
 Šamsu-GEN order 3-do-3-PAST.GER 3-is sheep-OBL-GEN pen-OBL-INAB most  
*buč-mi x̣u<sup>f</sup>c'al-va t:a liq̣'ij b-a-ra, k-unu.*  
 fat-ADJd fifty-3 ewe separate 3-[do].IMPV-PL say-PAST.GER  
 Shamsu gave an order to select [*lit.* select! saying] the fifty fattest ewes in  
 his fold. (Xalilov 1976:209)

## 5. DEDUCTION AND INFERENCE

The use of the present gerund *x̣aj* 'appearing' is included by Murkelinskij (1971:199) as a kind of "unwitnessed" (*zaglaznoe*). It is clear from example (28), however, that the meaning is that of deduction or inference, and the evidence can be witnessed. The context for example (28) is the following: A guest is sitting on the verandah with his host and hostess. The hostess cuts off a piece of dried meat hanging from the rafter, throws it in the soup pot, and goes into the house. When the kettle starts to boil, the host cuts off another piece of meat, throws it in, and then is called away by a neighbor. The guest then cuts off and throws in a third piece of meat. When the mistress of the house comes to make the dumplings and sees three pieces of meat in the pot she expresses surprise. Example (28) is the end of the story:

- (28) *Las-na-l k-unu b-ur: Dik' čan-s:a x̣i-aj, k'ilčin-mur*  
 husband-OBL-GEN say-PAST.GER 3-is meat small-ADJi seem-PRES.GER second-ADJd  
*kasak na b-ut-aw. Jala qamaliču-na-l-gu k-unu b-ur:*  
 piece I 3-threw-TRPF.1SG then guest-OBL-GEN-and say-PAST.GER 3-is  
*Harca-nna-l canma canmas:a kasak b-ut-an a<sup>r</sup>rkin-s:a x̣i-aj,*  
 each-OBL-GEN to.self for.self piece 3-throw-INF need-ADJi seem-PRES.GER  
*na-gu ca kasak b-ut-aw.*  
 I-too one piece 3-throw-TRPF.1SG

The husband said: "It seemed [to me that] there was too little meat, [so] I threw in the second piece." Then the guest said: "It seemed that each person was supposed to put in a piece for himself, so I have thrown in a piece, too." (Xalilov 1976:210)

The verb *x̣an* can also be used where English would use 'think' in the sense of 'speculate' as in the following example:

- (29) *Jaltu huqa lik-aw-ri-jnu ina-wa rjadowoj-na-ža*  
 upper shirt take off-MAS-OBL-INST you-EMPH infantryman-OBL-POAB  
*laš:-an-s:a ž:-aj ura-w?*  
 resemble-INF-ADJi seem-PRES.GER 1.be.2SG-Q

Do you **think** that if you take off your military shirt you will **pass** for an common soldier? (Šološov 1960:20)

According to Murkelinskij (1971: 177, 199, 205) the suffix, *-kar* expresses uncertainty and doubt (*neuverenost', somnenie*) and corresponds to the Russian *kazetsja* 'it seems' (Georgian *turme*; cf. also Xajdakov 1966: 191). This suffix is actually a cliticized finite verb form, however, as can be seen from example (8) – repeated here as (30) – and (31), which both show agreement with singular and plural second person subjects, while (32) shows agreement with the class three direct object *čağar*.

- (30) *Agar na muq'-ilč'in wi-n b-uc'i-rčan, ina č-in-s:ar, ina-wa*  
 if I four-th you.SG.OBL-DAT 3-pour-CD you say-INF-FUT you-EMPH  
*cuwa idaws-ra, k-unu. Ina uwč'u ž-unu-k:ar-a.*  
 self prophet-am say-PAST.GER you drunk become-PAST.GER-appear-2SG

If I pour you a fourth [cup of wine], you will say that you are the Prophet himself, he said. You **have apparently become** drunk. (Xalilov 1976:213)

- (31) *Zu zana-j b-unu-k:ar-u.*  
 you.PL walk-DUR.PRES.GER 1-[be].PRES.GER-appear-1PL  
 You (plural) **apparently are walking**. (Murkelinskij 1971:199)

- (32) *Ta-na-l čağar či-w-č-unu-k:ar.*  
 he-OBL-GEN letter write-3-§-PAST.GER-appear  
 He **apparently wrote** a letter. (Murkelinskij 1971:199)

## 6. ADMIRATIVITY AND DUBITATIVITY

In previous work (Friedman 1981, 1982, 1988) I have shown that the Albanian admirative differs significantly from admirative usage in Balkan Slavic, Turkish, and Georgian. The Albanian admirative is a special set of paradigms, including a true present tense, all marked for nonconfirmativity and used to express the speaker's surprise at an unexpected fact or event as well as for doubt, disbelief, reportedness, etc. (cf. Friedman 1988, 1994). Admirative usage is an emotive use of the unmarked (nonconfirmative only in its opposition to the confirmative) past or perfect to express surprise at the present discovery of the existence of a pre-

existing state.<sup>10</sup> In this respect, Lak is like Balkan Slavic, Turkish and Georgian insofar as admirativity is expressed by usage, not by paradigm. Although in previous work (Friedman 1988) I stated that Lak did not use the analytic preterit admiratively, based on the fact that I was unable to elicit suitable examples and was told by Lak linguists that such usage did not occur, I have since discovered that the analytic preterit can be used admiratively to express surprise at the present discovery of a pre-existing state. The one example that I have so far is particularly interesting, since it demonstrates, among other things, the facultativity of admirative usage. In the original Russian, the meaning 'you are' is rendered by a normal zero copula, and the surprise is rendered lexically by 'it turns out'. In Albanian, however, a present admirative is used without any additional lexical specification. The Lak, Turkish, and Bulgarian translators all used preterit/perfect forms (the analytic preterit in Lak, the *mış*-past in Turkish, and the indefinite past in Bulgarian) which in this context have precisely the emotive effect of the Albanian present admirative. The Macedonian and Georgian translators, however, who had exactly the same type of option available (the Macedonian could have been *si bil* as in Bulgarian, whereas the Georgian could have used the second person present perfect *q'opilxar*), chose a present tense form with a lexical verb, i.e. a more literal rendition of the Russian.

- (33a) *Dumal, čto ty menja udariš' s pravoj, no ty, okazyvaetsja,*  
 thought that you me will hit with right but you it turns out  
*smirnyj paren'.* [Russian, Šoloxov 1982:14]  
 peaceful lad
- (33b) *Qën-k-e djalë i urtë. Pandeha se do të më jepje*  
 be-ADM-2SG boy PART quiet I thought that FUT SUBJ me give.IMPV.2SG  
*ndonjë grusht me dorën e djathtë.* [Albanian, Shollohov 1978:22]  
 some fist with hand.ACC PART right
- (33c) *Tu-n ina urč'a-mur ka-ni-š t:u-jš-ra riš:un-s:a x-i-wa,*  
 me-DAT you right-ADJd hand-OBL-POES me-SupPR-am hit-INF-PTCP seem-IMPV.3SG  
*ina t'urča imin-s:a insan i-w-k'-un ur-a.*  
 you as for peaceful-ADJi person [1].be-1-\$.-PAST.GER [1].are-2SG  
 [Lak, Šoloxov 1960:19]

<sup>10</sup> In Friedman (1977, 1981, 1982, 1988, 1994a, 1998) I discuss in detail my arguments concerning the Balkan Slavic, Turkish, and Georgian preterit systems. These details need not concern us here, however, the point is that a preterit or perfect can be used with apparent present meaning.

- (33d) *Sen yine dayanıklı oğlan-mış-sın, dedi, ben bunu yapar-ken*  
 you then peaceful boy-mış.PAST-2SG he.said I this.ACC doing-while  
*sen-in sağlam el-in-le bana yumruk-lar ekley-eceğ-in-i*  
 you-GEN right hand-your-with me.DAT fist-PL bash-FUT-2SG-ACC  
*san-mış-ti-m.* [Turkish, Şolohov 1969:21]  
 think-mış.PAST-dî.PAST-1SG
- (33e) *Misl-e-h, će šte me udariš s djasna-ta, no ti*  
 thought-IMPF-1SG that FUT me you.hit with right-the but you  
*si bi-l krotko momče.* [Bulgarian, Šolohov 1981:24]  
 are be-L.PTCP mild lad
- (33f) *Misl-e-v deka ke me tresneš so desna-ta, no ti,*  
 thought-IMPF-1SG that FUT me you hit with right-the but you  
*izgleda, si miren čovek.* [Macedonian, Šolohov 1970:16]  
 it appears are mild person
- (33g) *megona mardžvenit gamart'q'amdi, magram čans, momtmeni*  
 I.thought with.right you.would.hit.me but it.seems peaceful  
*bič'i xar.* [Georgian, Šoloxovi 1966:23]  
 boy you.are  
 I thought you were going to hit me with your right [hand], but apparently  
 [as it turns out to my surprise] you are a peaceful lad.

The nonconfirmative clitic *-kar* and the emphatic particle *-ča* are used to render similar admirative effects, as seen in example (34c), which is a Lak translation of the original Russian (34a) and is given together with the Albanian translation in (34b) for comparison:<sup>11</sup>

- (34a) *A ty bogato žive-š', papiros-k-i kuri-š'.*  
 and/but you richly live-PRES.2SG cigarette-DIM-PL smoke-PRES.2SG  
 But you live richly, you smoke [store-bought] cigarettes.  
 (Šoloxov 1982:593)
- (34b) *Po ti qën-k-e pasanik, pi-k-e cigare të hekurosura!*  
 but you be-ADM-2SG rich.person drink-ADM-2SG cigarettes PartC rolled  
 But you are [to my surprise] rich, you smoke [as I discover] rolled  
 cigarettes. (Shollohov 1978:9)

<sup>11</sup> In the Balkan Slavic and Turkish translations, ordinary present tenses are used (cf. Friedman 1982).

- (34c) *Ina-ri-w avadanu unu-k:ar-a, p'ap'rusu*  
 you-are.2SR-EMPH rich [1.be].PRES.GER-appear-2SG cigarette  
*t'-ij ur-a-ǰ:a.*  
 say-PRES.GER [1]be-2SG-EMPH  
 Indeed you **are** rich [**apparently**], you **smoke** [store-bought] cigarettes.  
 (Šološov 1960:6)

In the Russian original (34a), the two verbs are simple present tenses in which the speaker is expressing surprise at the discovery that his interlocutor smokes something better than home-grown tobacco, based on the cigarettes that he sees drying on a rock. In Albanian (34b), the two verbs are present admiratives, i.e. both the surprised inference and the description of the surprising, newly discovered evidence. In Lak (33c), the first verb is the present gerund of defective 'be' followed by the clitic *-kar* (with second singular agreement) expressing the inference. The second verb is a compound expression ending in a second singular present tense copula followed by the emphatic particle *-ǰ:a*, which is emphasizing the newly discovered fact. This particle can be added to any verb form. Consider in this connection the end of example (22), which is repeated here as (35):

- (35) *Wa ǰawar b-a-w-nu b-ur qun-ma malla-na-n. [...]*  
 This news 3-hear-3-PAST.GER 3-is big-ADJd mullah-OBL-DAT.  
*Ga t'-ij i-w-k'-un ur: "Wa ci ha<sup>2</sup>ja d-a-q:a-šiwu-r!*  
 this say.DUR-PRES.GER be-1-§-PAST.GER [1]is: this what shame 4-be-NEG-MAS-is  
*Wa-na-l cina<sup>f</sup>v din-dalu-l inšan-tal q'a<sup>r</sup>rq'-ara-wun*  
 He-OBL-GEN all faith-OBL-GEN person-PL filth-OBL-INLA  
*b-i-w-č-unn-i-ǰ:a!*  
 I-hurl-1-§-PERF-3SG-EMPH  
 The chief mullah heard this news. [...] "What shamelessness is this! He **has**  
**polluted** all the faithful!" (Xalilov 1976:203)

Example (35) is exclaimed by a mullah upon hearing a report that a rich man has buried his favorite dog as if it were a human being. The form *bivčunnix̄a* is a transitive perfect with the emphatic *-ǰ:a*. Among other things, this form demonstrates that while the nonassertive perfect is used confirmatively (cf. note 5), the information on which the usage is based can be a report.

Dubitativity is the ironic or sarcastic use of a marked nonconfirmative or a preterit or perfect in the repetition of a real or putative previous statement. I have not encountered or been able to elicit such usage in Lak, nor was I able to in Georgian (Friedman 1988). Boeder (2000:289), however, was able to elicit Georgian translations of my Balkan Slavic dubitative examples using perfects, and so apparently such usage is possible. Example (36) is typical of this type of usage. Two people are arguing with one another:

(36a) —*Toj znae poveke od tebe.* —*Toj poveke znael!*  
 he knows more from you he more knew

[Macedonian, Friedman 1977:78]

(36b) —*man šen-ze meti icis.* —*Namdvilad meti scodnia.*  
 he you-on more knows of course more he has known

[Georgian, Boeder 2000:289]

— He knows more than you do. — [Oh sure] he knows more [indeed!]

It may also be the case that Lak can use an analytic preterit in such a way, but further research is required.

## 7. CONCLUSION.

Lak shows a combination of important typological similarities with – and structural differences from – the Indo-European, Altaic, and Kartvelian types of status oppositions. As I have argued elsewhere (e.g. Friedman 1988, 1998), Balkan Slavic, Turkish, and Georgian all have markedly confirmative preterits to which perfect-derived pasts are opposed as not marked for confirmativity. This opposition leads to these perfect-derived unmarked pasts having chief contextual variant meanings of nonconfirmative (unwitnessed, reported, inferred, admirative, dubitative) and, moreover, new past tenses using old perfects as auxiliaries (Bulgarian *bil* + *l*-participle, Macedonian *imal* + neuter verbal adjective, Turkish *-miş* + *-miş*) are markedly nonconfirmative. In Georgian the situation is a little less clear than Turkish and Balkan Slavic (see especially Boeder 2000), but close enough for typological comparative purposes. Albanian has no marking for confirmativity but does have a perfect-derived marked nonconfirmative (the admirative paradigms). The Lak assertive, while similar to a confirmative, is nonetheless different in its semantics and therefore in its occurrence. The grammaticalization of markedness for assertion seems to carry the semantics of the Turkish copulative *-dir* or English *do* one step further. As a statement of assertive rather than confirmative judgment, the assertive can occur with presents and futures as well as pasts, although the nature of presentness and futurity is such that while a past assertive will be very much like a confirmative, present and future assertives are of a more gnomic or neutral type. In the case of the future, it appears that the original nonassertive future became limited to statements of first person intent, which resulted in the bleaching of the older assertive future into an unmarked future and the creation of a new assertive future. This in turn is connected with the phenomenon of heterogeneous conjugation, which is a peculiarity of Lak (and perhaps other Daghestanian languages) in its reinforcement of the fact that first person speech is normally vouched-for. The association of the analytic preterits with nonconfirm-

ativity is very much like that found in Balkan Slavic, Albanian, Turkish, and Georgian, where even those nonconfirmative forms which are now synthetic are all ultimately of analytic, perfect origin. This same type of nonconfirmative is found in Avar and other Daghestanian languages. In the case of Balkan Slavic, we know this development post-dates contact with Turkish, and the available evidence favors this view for Albanian as well. Moreover, the feature can be reanalyzed and borrowed, as was the case in Vlah (Frasheriote Aromanian dialect of Bela di Suprã), which reanalyzed the Albanian third person singular present admirative marker as a particle marking nonconfirmativity and added it to a native participial base. For example, the Albanian perfect *ka punuar* '[s/he] has worked' is the historical source of the present admirative *punuaka* 's/he works [to my surprise, etc.]', which in turn serves as the model for the Vlah *lukuracka*, which is a present tense marked nonconfirmative used for all persons and numbers and is derived from the native past participle *lukrat* 'worked' plus the re-interpreted Albanian *-ka* (see Friedman 1994a for details). The manipulation of subject and agreement marking, while reminiscent of the manipulation of person and case marking in Georgian, where the case of the subject depends on both the tense of the verb and the class to which it belongs, is nonetheless specifically Daghestanian in nature insofar as the noun classes typical of Northeast Caucasian play a crucial role in the marking (Kartvelian languages lack grammatical gender).<sup>12</sup> Although emphatic, nonconfirmative, and reportative particles occur in other languages (e.g. reportative *de* and *mol* in Russian, *kaj* in Bulgarian, *-o*, *-tko*, *-metki* in Georgian, *cică* in Romanian, dubitative *gjoja* in Albanian, *už* in Bulgarian, etc.), the emphatic and nonconfirmative clitics of Lak seem to function in such a way that they are used pragmatically to enrich the expression of markedly nonconfirmative admirative and dubitative meanings as well as reported speech. The Lak quotative particle functions as a discourse marker, often with other verbs of reporting.

The data from Lak support certain typological – or at least areal – characterizations of both where status meanings are located in grammatical systems and how those meanings are related to semantic categories that arise repeatedly. Examples are the association of a nuance of vouching with synthetic paradigms and not vouching with analytic (perfect) paradigms and the association of report, inference, and surprise with not vouching.<sup>13</sup> The Lak system also highlights the difference between confirmativity, which is inherently linked to the past tenses,

<sup>12</sup> In the Georgian aorist, which is a synthetic confirmative, the subject is ergative and the direct object is dative-accusative in most transitive verbs, whereas in the perfect, which is nonconfirmative and of analytic origin although synchronically synthetic, the subject is dative and the direct object is nominative, and agreement marking is conditioned by case marking.

<sup>13</sup> Sarcastic disbelief also belongs here for many languages, but I have not yet established this for Lak.

and assertiveness, which can be past or nonpast Lak uses person marking, noun class agreement, and both inflecting lexical items and particles to reinforce its various status distinctions

## REFERENCES

- AKATSUKA, N, 1985, Conditionals and the Epistemic Scale, *Language* 61, p 625-39
- ARONSON, H I, 1967, *The Grammatical Categories of the Indicative in the Contemporary Bulgarian Literary Language To Honor Roman Jakobson*, Vol 1, The Hague, Mouton, p 82-98
- , 1977, On the Interrelationships between Aspect and Mood in Bulgarian, *Folia Slavica* 1/1, p 9-32
- , 1991, "Towards a Typology of Verbal Categories", in L R Waugh and S Rudy (eds), *New Vistas in Grammar Invariance and Variation*, Amsterdam, Benjamins, p 111-32
- BOEDER, W, 2000, "Evidentiality in Georgian", in L Johanson and B Utas (eds), *Evidentials in Turkic, Iranian and Neighbouring Languages*, Berlin, Mouton de Gruyter, p 275-338
- BURČ'ULADZE, G, 1979, "Voprosy stanovlenija ličnogo sprjaženija v laskom jazyke", *Iberul-k avk asiuri enatmecnerebis c elic deuli* 6, p 176-246
- DANKOFF, R (ed and transl with James Kelly), 1982, Mahmud al-Kāšgarī *Compendium of the Turkic Dialects (Dīwān Luġāt at-Turk)* (Turkish Sources 7, ed by Şinasi Tekin and Gonul Alpay Tekin) Part I, Cambridge MA Sources of Oriental Languages and Literatures
- FIELDER, G E, 1997, "The Discourse Properties of Verbal Categories and Implications for Balkan Verbal Categories", *Balkanistica* 10, p 162-84
- FRIEDMAN, V A, 1977, *The Grammatical Categories of the Macedonian Indicative* Columbus, Slavica
- , 1981, "Admirativity and Confirmativity," *Zeitschrift für Balkanologie* 17/1, p 12-28
- , 1982, "Admirativity in Bulgarian Compared with Albanian and Turkish", *Bulgaria Past and Present*, Vol 2, Sofia, Bulgarian Academy of Sciences, p 63 67
- , 1984, "Status and the Lak Verbal System", *Folia Slavica* 7/1-2, p 135-49
- , 1988, "The Category of Evidentiality in the Balkans and the Caucasus", in A M Schenker, (ed), *American Contributions to the Tenth International Congress of Slavists Linguistics*, Columbus, Slavica, p 121-139
- , 1989, "On the Terminology for Lak Synthetic Past Paradigms", in H Aronson (ed), *The Non-Slavic Languages of the USSR Linguistic Studies* Chicago, Chicago Linguistic Society, p 106-120
- , 1992, "Lak Substantival Declension 40 cases or 50?", in H Aronson (ed), *The Non-Slavic Languages of the USSR Linguistic Studies* Second Series Chicago, Chicago Linguistic Society, p 113-33
- , 1994a, "Surprise! Surprise! Arumanian Has Had an Admirative!", *Indiana Slavic Studies* 7, p 79-89
- , 1994b, "Assertive Verb Forms in Lak", in H Aronson (ed), *Non-Slavic Languages of the USSR Papers from the Fourth Conference*, Columbus, Slavica, p 114-119
- , 1996, "Gender, Class, and Age in the Daghestanian Highlands Towards a Unified Account of the Morphology of Agreement in Lak", in H Aronson (ed), *NSL 8 Linguistic Studies in*

- the Non Slavic Languages of the Commonwealth of Independent States and the Baltic Republics*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 187-99 129
- , 1998, "The Grammatical Expression of Presumption and Related Concepts in Balkan Slavic and Balkan Romance", in Michael Flier and Alan Timberlake (eds), *American Contributions to the 12th International Congress of Slavists* Bloomington, Slavica, p 390-405
- GUENTCHEVA, Z, 1996, "Introduction" in Z Guentcheva (ed), *L'Enonciation mediatsee*, Louvain-Paris, Peeters (BIG 35), p 11-18
- GOŁĄB, Z, 1964, "The Problem of Verbal Moods in Slavic Languages", *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics* 8, p 1-6
- JAKOBSON, R, 1957/1971, *Shifters Verbal Categories and the Russian Verb*, Cambridge, Harvard, Reprinted in *Selected Writings 2 Word and Language* The Hague, Mouton p 130-147
- HA<sup>Š</sup>MZATOV, R, 1972, *Tiul Dağustan* Maxačkala, Dagestanskoe knižnoe izdatel'stvo
- KAZENIN, K I, 1999, "Ličnoe soglasovanie v laskom jazyke Markirovannost' i nejtrahizacija", in E V Rakhlina and G Y Testelefs (eds), *Tipologija i teroja jazyka Ot opisanya k ob'jasneniju K 60-letiju Aleksandra Evgeneviča Kibrika*, Moscow, Jazyki russoj kul'tury, p 383-99
- KIBRIK, A E, 1978, *Materialy k tipologu ergativnosti 2 Lakskij jazyk* (Problemnaja gruppa po eksperimental'noj i prikladnoj lingvistike, Predvaritel'nye publikacii 12 7) Moscow, AN SSSR, Institut russkogo jazyka
- KOZINCEVA, N, 1994, "Kategorija evidencial'nosti (problemy tipologičeskogo analiza)", *Voprosy jazykoznanija* 3, p 92-104
- LEWIS, G L, 1967, *Turkish Grammar* Oxford, Oxford University
- LINDSTEDT, J, 1993, "Za razvitiето na južnoslavjanskija perfekt", *Studia Slavica Finlandensia* 10, p 31-4
- MICHAILOVSKY, B, 1996, "L'Inferentiel du Nepali" in Z Guentcheva (ed), *L'Enonciation mediatsee*, Louvain-Paris, Peeters (BIG 35), p 109-123
- MURKELINSKIJ, G B, 1967, "Lakskij jazyk", in E A Bokarev (ed), *Jazyki narodov SSSR IV Iberijsko-kavkazskie jazyki*, Moscow, Nauka, p 488-507
- , 1971, *Grammatika lakskogo jazyka* Maxačkala, Dagučpedgiz
- MURQILINSKIJ, H, 1981, *Laku maz 7-8 klas irtans.a učebnik* 4th ed Maxačkala, Dagučpedgiz
- SILVERSTEIN, M, 1976, "Hierarchy of features and ergativity", *Grammatical categories in Australian languages*, in R Dixon (ed), Canberra, Australian Institute of Aboriginal Studies, p 112-171
- SHOLLOHOV, M, 1978, (transl Dhimter Pasko), *Fati i njerut* (Albanian translation of *Sud ba čeloveka*), Prishtina, Rilindja
- ŠOLOXOV, M, 1982 [First edition, 1956], "Sud'ba čeloveka", *Mikhail Šoloxov Sobranie sočinenij v vos'mu tomaz*, Vol 7, Moscow, Pravda, p 591-623
- , 1960, (transl G Bagdaev and M Ahev), *Insannal q'adar* (Lak translation of *Sud ba čeloveka*) Maxačkala, Dagestanskoe knižnoe izdatel'stvo
- , 1966, (transl R Inamšvili and G Xomerik'), *Bedi k acis* (Georgian translation of *Sud'ba čeloveka*), Tbilisi, Nak'aduli
- , 1969, (transl Suat Dervis), *Insanın alinyazısı* (Turkish translation of *Sud ba čeloveka*), Skopje, Sevinç

- ŠOLOHOV, M 170, (transl. Cvetko Martinovski), *Sudbnata na čovekot* (Macedonian translation of *Sud'čeloveka*), Skopje, Naša kniga
- , 1981, (tr. Asia Spirova), *Sădbata na čovekăt* (Bulgarian translation of *Sud'ba čeloveka*), Sofia, Iztvestvo.
- SLOBIN, D 111 A A AKSU-KOÇ, 1982, "Tense, Aspect, and Modality in the Use of the Turkish Evidence", in P J Hopper (ed), *Tense-Aspect Between Semantics & Pragmatics*, Amsterdam, Benjamins, p 185-200
- USLAR, P 1890, *Lakskij jazyk (Ėtnografija Kavkaza Jazykozname 4)*. Tbilisi, Upravlenie Kavkazsko Učebnago Okruga
- XAJDAKOV, X 11, 1961, *Očerki po leksike lakskogo jazyka* Moscow, Akademija nauk SSSR
- XALILOV, X 11 1969, *Lakral laq balajrdı - Lakskie epičeskie pesni*, Maxačkala, Dagestanskoe filial, SSSR
- XALILOV, X 11 (ed), 1976, *Satira i humor narodov Dagestana* Maxačkala, Dagestanskoe filial, AN SSSR
- XALILOV, X 11 XAJDAKOV, 1989, *Lakral ahalnal mahri*, Maxačkala, Dagučpedgiz.
- ŽIRKOV, L 1155, *Lakskij jazyk* Moscow, Akademija nauk SSSR.

## ABBREVIATIONS

\$	continuation of a discontinuous morpheme or affix after the insertion of another morpheme	DIM	diminutive	PODIR	post-directive
[ ]	morpheme pressed by zero [usually where relevant]	DUR	durative	PERF	transitive or intransitive perfect
ABL	ablative	EMPH	emphatic	PL	plural
ACC	accusative	FUT	future	POAB	post-ablative
ADJd	definite restrictive adjective	GEN	genitive	POES	post-essive
ADJi	indefinite, nonrestrictive adjective	GER	gerund	POSS	possessive
ADM	admirative	HRT	hortative	POT	potential
ADV	adverb	IMPF	imperfect	PRES	present
AOR	aorist	IMPV	imperative	PTCL	participle
ASAOR	assessive aorist	INAB	in-ablative	Q	interrogative
ASFUT	assessive future	INEL	in-ellative	QUOT	quotative particle
ASPF	assessive perfect	INES	in-essive	SG	singular
ASPRES	assessive present	INF	infinitive	SUBJ	subjunctive
CD	cardinal	IntFUT	intentional future	SUAB	super-ablative
COM	comitative	INLA	in-lative	SUES	super-essive
DAT	dative	INPR	in-prolative	SULA	super-lative
		INST	instrumental	SuPR	super-prolative
		ITER	iterative	TRPF	transitive perfect
		MAS	masdar, verbal noun, abstract noun		Numerals in glosses with SG and PL refer to person, otherwise they refer to noun class
		NEG	negation		
		OBL	oblique		
		PartC	particle of concord		

# BEYOND EVIDENTIALITY AND MIRATIVITY: EVIDENCE FROM TSAKHUR<sup>1</sup>

Timur MAISAK and Sergei TATEVOSOV

## 1. INTRODUCTION

This study concerns evidentiality and mirativity in Tsakhur (< North Caucasian, Nakh-Daghestanian, Lezgian).

Evidentiality is generally recognized as a category that “shows the kind of justification for a factual claim which is available to the person making that claim” (Anderson 1986: 274). Evidentiality involves the semantic distinction between “attested”, or “direct” and “non-attested”, or “indirect” evidence, the latter being further subdivided into “inferred” and “hearsay” (reported) evidence (see Willett 1988 for discussion).

Mirativity has been treated for a long time as an instance of evidentiality, in particular, as a contextual effect evidentials produce under certain semantic-pragmatic conditions. However, as DeLancey (1997, 1998) has shown, there exist cross-linguistic observations that mirativity should rather be viewed as a notion separate from (although related to) evidentiality. In DeLancey’s view, mirativity involves a grammaticalized distinction between “information which is part of the speaker’s integrated picture of the world and information which is new and not yet part of that integrated picture” (DeLancey 1997:49).<sup>2</sup>

In what follows we discuss data from Tsakhur, in which both mirative and evidential meanings are expressed grammatically but in a rather unusual and complicated way; evidential and mirative markers in Tsakhur do not count as instances of what is commonly regarded as a prototypical realization of these categories.

The rest of the paper is organized as follows. The verbal system of Tsakhur is characterized in section 2. In sections 3-4 two main morphosyntactic carriers of evidentiality and mirativity are discussed.

---

<sup>1</sup> Data for this study were collected during two field trips to the village of Mishlesh (Daghestan Republic, Russia) carried out by the group of researchers from the Department of Theoretical and Applied Linguistics, Moscow State University. The authors are very grateful to the inhabitants of Mishlesh who served as informants on Tsakhur, especially to Ismail Mamedov. The financial support from Russian Foundation for the Humanities (RGNF No 98-04-06198a) and Research Support Scheme (No 1474/1999) is gratefully acknowledged.

<sup>2</sup> See also Lazard’s (1999) critical comments on DeLancey’s suggestions.

Tsakhur, like many other languages spoken in and outside Daghestan, possesses a verbal form that can be characterized as a general indirect evidence marker. It comprises “inferential” and “reportive” meanings; diachronically, this form originates from the perfect.<sup>3</sup> The peculiarity of Tsakhur, however, is that the carrier of evidential-like distinction is not the Perfect itself but rather the opposition between what is known as ATTRIBUTIVIZED and NON-ATTRIBUTIVIZED FORMS of the auxiliary (see 3.1-3.2 for details about this opposition). Another characteristic feature of Tsakhur, absent in languages with perfect-based evidentials, is that marking evidential meanings is not restricted to the Perfect but involves every periphrastic verbal form containing the non-attributivized auxiliary. The semantic characteristics of these forms are dealt with in 3.2-3.4.

Apart from non-attributivized periphrastic forms, Tsakhur possesses an epistemic particle *jī*, which allows for a variety of interpretations that are closely related to the semantic domains of both evidentiality and mirativity. At the same time, the distribution of *jī* is considerably different from that which can be expected from genuine markers of either non-attested evidence or mirativity. Some puzzling properties of this particle are discussed in 4.2-4.3; in particular we will demonstrate that the distribution of *jī* suggests a strong correlation between ‘new knowledge’ and ‘non-attested evidence’ as opposed to ‘assimilated knowledge’ and ‘attested evidence’.

## 2. OVERALL CHARACTERISTICS OF THE VERBAL SYSTEM IN TSAKHUR

Verbs in Tsakhur are inflected for aspect, mood and class/number agreement. Here is an example of the morphemic structure of the verb *giRalas* ‘begin, start’, also illustrated in (1):

<i>gi-</i>	<i>w-</i>	<i>R-</i>	<i>a-</i>	<i>l-</i>	<i>as</i>
prefix	class/number agreement marker	root	marker of aspect	“determinant”	marker of mood

- (1) *iči ginej qež-e gi-r-Ril-Ø.*  
girl.2 bread.4 4.bake-IPFV PRF-2-started.PFV-IND

The girl started baking bread.

<sup>3</sup> See Guentchéva (ed.) (1996): Part I for perfect-based evidentials; among languages of this kind Balkan Slavic, Turkic and Iranian languages have received the greatest attention; see, among many others: Friedman 1986, Aksu-Koç & Slobin (1986), Guentchéva (1996), Duchet & Pěrnaska (1996), Meydan (1996), Johanson & Utas (eds) (2000). ‘Inferred evidence + reported evidence’ clustering is discussed briefly by de Haan (1998). For Daghestanian languages see Kibrik (1977) on Archi, Comrie & Polinsky (1999) on Tsez, Maisak & Tatevosov (2001) on Bagwalal, and Tatevosov (2001) on the diachronic development of Nakh-Daghestanian evidentials.

The *root* is typically a monoconsonant. The position for the *class/number agreement marker* is before the root, agreement being triggered by a NP in the Absolutive case. Diachronically, *verbal prefixes* that occupy the leftmost position in the stem are markers of spatial relations but synchronically they are strongly lexicalized. *Markers of aspect* – imperfective *-a/e* or perfective *-i/u* follow the root. Some verbs also occupy the position for the semantically empty “*determinant*”, one of the sonorants *r, l, n*. The rightmost position is reserved for the *markers of mood* (indicative  $\emptyset$ , potential *-as/es*, irrealis *-i*, imperative *-e*).<sup>4</sup>

There are three basic synthetic verbal forms: PRESENT, AORIST, and POTENTIAL, cf. the corresponding forms of the verb *gi-r-Ral-as* ‘start’: *girRil* (Aorist), *gīRā* (Present), *gīRālas* (Potential). Each of them optionally attaches the attributivizing marker *-na*<sup>5</sup> producing *attributivized* forms, e.g. *girRil-na* (Aorist), *gīRā-da* (Present), *gīRālas-na* (Potential). Both attributivized and non-attributivized forms can head not only finite but also non-finite clauses; in the latter case, non-attributivized forms are used as converbs, while attributivized forms are used as participles (generally, *-na* is a morphological marker of any dependent of a nominal), as shown in Table 1. There seems to be no essential semantic difference between attributivized and non-attributivized forms of the Present, Aorist and Potential when used as heads of finite clauses.

Table 1. Main verbal forms in finite and non-finite clauses

TYPE OF THE FORM	FUNCTION IN FINITE CLAUSES	FUNCTION IN NON-FINITE CLAUSES
Non-attributivized	Present Aorist Potential	Imperfective converb Perfective converb Purposive converb
Attributivized	Present Aorist Potential	Imperfective participle Perfective participle Purposive participle

Periphrastic verbal forms are composed of converbs with the auxiliaries *wō-d* (present time reference), *ixā* (past time reference) and *ixes* (hypothetical modality)<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> For more details concerning the Tsakhur verbal morphology, see Dobrushina (1999).

<sup>5</sup> The allomorphs of *-na* (for forms of 1-3 nominal classes in the singular) are *-da* (after *-s*) and *-in/-in/-un* (for forms of the 4th nominal class and for the plural forms)

<sup>6</sup> The auxiliaries *ixā* and *ixes* are the Aorist and Potential tenses of a regular verb *ixes* ‘be, become’ (the Present form *exxe* ‘is (habitually)’ is only marginally used as an auxiliary and will not be discussed here). The auxiliary *wō-d* is a stative verb which also functions as a present copula, and has no other stem. Auxiliaries can either follow the verb or be attached to a focused constituent.

The paradigm of main synthetic and periphrastic forms is presented in Table 2; the optional attributivizing marker is in brackets:

Table 2. Main synthetic and periphrastic forms of the verb *aqas* 'open'.

SYNTHETIC FORMS	FORMS WITH AUXILIARIES		
	<i>wo-d(-un)</i> 'is'	<i>ixa(-na)</i> 'was'	<i>ixes(-da)</i> '(probably) will; is'
Aorist <i>aqi(-na)</i> 'opened'	Perfect <i>aqi wo-d(-un)</i> 'has opened'	Pluperfect <i>aqi ixa(-na)</i> 'had opened'	Perfective potential <i>aqi ixes(-da)</i> 'probably opened'
Present <i>aqɑ(-na)</i> 'opens'	Durative <i>aqɑ wo-d(-un)</i> 'is opening / opens'	Imperfect <i>aqɑ ixa(-na)</i> 'was opening / used to open'	Imperfective potential <i>aqɑ ixes(-da)</i> 'is probably opening'
Potential <i>aqas(-da)</i> 'will open'	Prospective <i>aqas-o-d(-un)</i> 'is going to open'	"Nevertheless" <i>aqas ixa(-na)</i> 'nevertheless opened'	(? <i>aqas ixes</i> )

Semantically, indicative verbal forms in Tsakhur are organized in what is known as a tripartite system (see Bybee & Dahl 1989): the time reference of perfective verbal forms is restricted to the past, the tense distinction being relevant only to imperfective forms. The forms of potential mood encode hypothetical modality, including the future time reference as a particular case. The discussion below is limited mostly to the indicative synthetic verbal forms (Aorist and Present), and to the indicative periphrastic forms with the auxiliary *wo-d* (Perfect and Durative).

### 3. PERIPHRASTIC FORMS WITH THE AUXILIARY *wo-d*

#### 3.1. Attributivized vs non-attributivized distinction

In Tsakhur, the Perfect, like its counterparts in other languages, signals that the situation occurred in the past but is relevant to the moment of speech<sup>7</sup>. It allows for two main readings. Under the first reading, it is interpreted as a *perfect of result* proper, referring to a situation that terminates producing a resultant state (as in 'John has just come'). Under the second reading, the Perfect renders a resultative meaning, referring only to the resultant state of the situation but not to its preceding development<sup>8</sup>. The Durative describes ongoing

<sup>7</sup> See, e.g., Dahl & Hedin (2001) for some refinements of the notion of relevance.

<sup>8</sup> See Nedyalkov (ed.) (1988) for extensive data and discussion.

situations obtaining at the moment of speech; it also allows for the *habitual* reading and can thus be characterized as a general imperfective verbal form (in the sense of Comrie 1976 and Bybee *et al.* 1994).

The behavior of the auxiliary *wo-d* is exceptional in one respect: although all the other synthetic or periphrastic forms show no semantic difference between “attributivized” and “non-attributivized” variants (which are easily interchangeable<sup>9</sup>), this, however, is not the case with *wo-d* and periphrastic forms of the Perfect, Durative, and Prospective containing this auxiliary. Forms with attributivized (i.e. unmarked, *wo-d*) and non-attributivized (i.e. participle-like, *wo-d-un*) variants of the auxiliary differ considerably in their semantics and distribution. Below, we examine the nature of this distinction in detail (hereafter, AF stands for “attributivized form” and NAF for “non-attributivized form” of the auxiliary *wo-d*).

To begin with, NAF, in contrast to AFs, can hardly occur in first person clauses, unless the LACK OF CONSCIOUSNESS EFFECT emerges. Consider examples (1)-(2) with Perfects: (2b) is only possible if the speaker’s knowledge about a situation is a knowledge *ex post facto*, while at the moment the event actually took place s/he was unaware of it.

(1a) *malhammad<sub>j</sub>-ē aḱa āq-i wo-d-un.*  
 Mohammed-ERG door.4 4.open-PFV AUX-4-A  
 Mohammed **has opened** the door.

(1b) *malhammad<sub>j</sub>-ē aḱa āq-i wo-d.*  
 Mohammed-ERG door.4 4.open-PFV AUX-4  
 {I see that} Mohammed **opened** the door.

(2a) *zi aḱa āq-i wo-d-un.*  
 1SG.ERG door.4 4.open-PFV AUX-4-A  
 I **have opened** the door.

(2b) *zi aḱa āq-i wo-d.*  
 1SG.ERG door.4 4.open-PFV AUX-4  
 {I see that} I **opened** the door {but I don’t remember it}.

The same restriction holds for the two other periphrastic forms with *wo-d*, namely the Durative (see (5), (7a), (8)-(9), (12a, b), (15), (17)-(19), (21) below) and the Prospective (not discussed in the present paper), as well as for the use of *wo-d* as a copula in nominal clauses (see (10), (16), (19), (20) below)<sup>10</sup>.

Cross-linguistically, the context of the first person singular actor is recognized as a reliable diagnosis for identifying evidentials, especially those marking

<sup>9</sup> A tentative formulation of the pragmatic conditions governing the choice between “attributivized” and “non-attributivized” variants of basic synthetic forms is presented in Kalimina & Toldova (1999: 394-419).

<sup>10</sup> It is worth noting that periphrastic forms with the auxiliaries *ixa(-n)* and *ixes(-in)* shows no difference as to the presence/absence of the attributivizer.

non-attested evidence (inferential and/or reported). The lack of consciousness effect emerges because a person is normally aware of a situation in which s/he participates (*cf.* English “I was told I killed him” and “I see I killed him”). Furthermore, the first person test produces the same result if applied to the markers of mirativity: as DeLancey (1997: 42) mentioned, the mirative shares this lack of consciousness effect with evidentials.

First person clauses are often mentioned as a diagnosis for evidentials, and in fact examples (1)-(2) apparently support the claim that we are dealing with the opposition between attested and non-attested evidence. However, the semantic analysis of periphrastic forms with *wo-d* in terms of evidentiality does not seem to be completely adequate; in the rest of section 3, we will demonstrate what seems to be a more accurate description of their function.

The discussion below is limited mostly to attributivized (with *wo-d-un*) and non-attributivized (with *wo-d*) forms of the Perfect and of the Durative. In section 3.2 we will discuss why the opposition between AFS and NAFS cannot be analyzed in terms of evidentiality; in section 3.3, we will reject the hypothesis that this opposition has to do with mirativity; more examples are presented in section 3.4, and a general account for the function of non-attributivized forms is given in section 3.5.

### 3.2. NAFs and evidentiality

Forms of non-attributivized Perfect and Durative are commonly used to express non-attested evidence, of both “reported” and “inferred” type.

#### 3.2.1. Non-attributivized Perfect and reported evidence.

Example (3) demonstrates the use of non-attributivized Perfect referring to a situation recognized by the speaker via reported speech several years after it really happened:

- (3) *Context*: It happened one day that we all went to the shop, except Mohammed, who had broken his leg and stayed home. It is only many years after that we came to know (he told us), that

*malhammad-i-s*      *d-iġikin-o-r*      *magazin<sub>y</sub>-ē-qa*      *ajr-es,*  
 Mohammed-OBL-DAT    NEG-want PFV-AUX-1    shop-IN-ALL      1.come-PT

*hamančiše*    *almal-bi*      *wo-d*      *haʔ-u*      *Geļ*    *ha-t'-q'ur-wi.*  
 therefore      ruse-PL      AUX-NPL    NPL.make-PFV    leg.4    4-break.PFV-CIT

Mohammed **didn't want** to go to the shop, and that is why he **pretended** he had broken his leg.

Given such a context, the distribution of the non-attributivized Perfect in narratives is particularly significant. It is well known that perfect forms are almost never used in the main line of a narrative (that is, in sentences matching the sequence of events), because, by definition, such forms mark the relevance of the described situation to the present moment, while in the narrative dis-

course the moment of speech is irrelevant to the temporal sequencing of events (*cf.* also Dahl 1985: 112-113, 138). Therefore, perfect forms can only occur “to point to a prior event that is now relevant to the main narrative sequence” (Bybee *et al.* 1994: 62). However, in languages in which the perfect also expresses non-attested evidence, it often functions as a narrative tense, describing events which are communicated orally from one generation of speakers to another (in narratives like folk-tales, legends, etc.)<sup>11</sup>.

The same pattern is found in Tsakhur. The Aorist is used as a main narrative tense which can occur both in stories describing the narrator’s personal experience and in “hearsay narratives”. At the same time, the non-attributivized Perfect can also be used in the main narrative sequence, but only in the latter type of story. Consider, for example, the following sentences from a humorous story about unlucky hunters:

(4) *Context*: A group of hunters went to the forest in order to catch the only bear that lived there:

(4a) *i-m-mi Ga-w-žē-mē šo hi-w-X-u wo-b aXn-ē-qa.*  
 that.H-A-PL HPL-see PFV-POST bear.3 PRF-3-run-PFV AUX-3 lair-IN-ALL  
 After it saw them, the bear **ran** to (and inside) its lair.

(4b) *aXn-ē-qa i-w-č'-u-mē, i-m-mi gi-b-Ril-o-b*  
 lair-IN-ALL 3-enter-PFV-POST that.H-A-PL PRF-HPL-begin PFV-AUX-HPL  
*i-na qiRāh-a.*  
 that 3-A 3 take out-IPFV

When it went into its lair, they **began** (to try) to get it out.

The choice of the narrative Perfect is not obligatory since the same types of narratives (e.g. folk-tales) can be communicated entirely in the unmarked Aorist forms; in particular, in (4a-b) the Aorist can be easily used instead of the Perfect. Thus the Perfect functions as a marked narrative tense, and its choice is determined by the speaker’s intention to mark his experience as indirect, mediated by oral tradition.

A special case of mediated experience is dreams; note that NAFs are appropriate in the description of a speaker’s dream, as in (5) with the Durative:

(5) *Context*. Let me tell you about the strange dream I had last night:

(5a) *zi allhā wo-r č'alag-a-nče. birdan za-k'le Gaže-n ..*  
 1SG.1 1.go.IPFV AUX-1 forest-IN-EL suddenly 1SG OBL-AFF 3.sec.IPFV-A  
 I'm walking through the forest. Suddenly I see that...

(5b) *.. šo wo-b dama-k-e aIRāh-a.*  
 bear 3 COP-3 river-CONT-EL 3.cross-IPFV  
 ...a bear **is crossing** the river.

<sup>11</sup> The use of perfect as a narrative tense is reported, for example, for Udmurt in (Bybee *et al.* 1994: 97). Evidential perfects (normally composed of perfective converb and the auxiliary 'be' in the present tense) are also widely used as “narrative presents” in many Daghestanian languages

Although the dream is, in a certain sense, SEEN by the person, it cannot be regarded as a direct perception of information, and the speaker indicates this by using NAFs.

### 3.2.2. NAFs and inference

Another context where NAFs can be used is that of the INFERENTIAL: here the speaker is aware of the situation referred to via its consequences. Consider (6) which shows the non-attributivized Perfect:

- (6) *Context:* The speaker observes a man who standing on the top of a hill and who is shouting to a boy, standing below, to climb up. The boy seems not to hear his shouts; but at last he begins to climb up the hill. The speaker:  
— Thank God,

*Gajx-i*      *wo-d!*      (He) has heard!  
4.hear-PFV    AUX-4

Generally, the inferential reading of the non-attributivized Perfect is quite common for verbs describing perception and thought. In fact, the speaker cannot be a direct witness to a situation like ‘*X* knows’, ‘*X* remembers’, ‘*X* likes’, etc.: a person’s mental state cannot be subject to direct observation and the only way of knowing it (apart from the person’s own report) is inference on the basis of the person’s behavior. (7a), with the non-attributivized Durative containing the negative copula *deš-o-d*, is another example of this kind:

- (7a) *Context:* Isa, the main character of a story, thought that his friend had betrayed him; suddenly the friend shows up and they both join to fight enemies. The friend says to Isa:

“*wa-k’le*      *ac’a*      *deš-o-d*      *hižō*      *kar*      *ixa-j*  
2SG.OBL-AFF 4.know.IPFV AUX.NEG-AUX-4 what.4 thing.4 4.be.PFV-MSD  
*dostwalla,*    *agar*    *Ru*      *fikir-ha-w-ʔ-u-xe*      *zi*      *Ru*  
friendship    if      2SG.ERG    thought.3-3-make-PFV-COND 1SG.ERG 2SG.1  
*maša*      *hiwo-wi!*”  
betrayal    1.give.PFV-CIT

“{It seems that} you **don’t know** what (thing) friendship is, if you thought I had betrayed you!”

The Perfect of the verb *ac’a* ‘to know’ typically comes in NAF, the AF of this verb is only appropriate if somebody’s state of mind is assumed to be commonly known. Compare (7a) above with (7b), where the attributivized Durative *ac’a wo-d-un* is used:

- (7b) *Context:* Isa is surrounded by the enemies while sleeping; his friend has gone somewhere. The enemies’ commander shouts:

“*wa-k’le*      *ac’a*      *wo-d-un*    *jiR-ni*      *dostj-ē*      *Ru*      *maša*  
2SG.OBL-AFF 4.know.IPFV AUX-4-A    your-A.OBL    friend-ERG 2SG.1    betrayal

*hiwo*    *ixa-j*,    *taslimx-e!*"  
 1.give.PFV    1.be.PFV-MSD    1.surrender-IMP

"You **know** (very well) that your friend has betrayed you; surrender!"

In (7b), although the enemies' commander knows that Isa's friend did not in fact betray him (since he was taken prisoner), his aim is to persuade Isa of his friend's betrayal in order to make him surrender. This explains the choice of the attributivized *ac'a wo-d-un* here: the use of non-attributivized *ac'a wo-d* would imply that the commander's words are merely a suggestion.

Apart from the (observable) results of the situation, inference can involve the speaker's *reasoning* based on some general assumptions. In this case, NAFs refer to a state of affairs which is only assumed by the speaker to be true, because, given his general knowledge of the world, it is very likely to be true. Cf. (8)-(9):

- (8) *Context: X*: Is it really so that the sum of 20 million rubles is spent on a wedding? *Y*:

*ilqa*    *wo-d*. *i-n*    *Ru*    *hale*    *sa*    *st'enk'a*    *alēt'-e*.  
 4.go.IPFV    AUX-4    that-A    2SG.ERG    at.least    one    set.4    4.take-IMP

{I suppose that} it is **spent** (*lit.* it goes). Take into account at least one set of furniture.

- (9) *Context: X*: A considerable sum is also needed for food, isn't it? *Y*: You are right,

*jic'i-ni*    *dawar-i-n*    *miljon-i*    *q'ol-d-walš*    *āzir*,    *i-na-b*  
 ten-A.OBL    sheep-OBL-A    million-and    two-4-hundred thousand    that.3-A-3

*jixi-d-walš*    *āzir*.    *q'ol-I-le*    *miljon*    *čura-ni-s*    *ža-d* :  
 six-4-hundred thousand    two-4-CARD    million.4    meat-OBL-DAT    SF-4

*wo-d*    *ikan*.

AUX-4    4.need.IPFV

the price of ten sheep is one million two hundred, and six hundred thousand also (for six more sheep). {So, I see that} two millions **are needed** for meat alone.

In these examples, after approximate calculations, the speaker assesses the amount of money needed for a wedding ceremony: he takes into account the cost of one set of furniture, meat, etc. What we have here is a procedure of logical reasoning in the literal sense of the term.

On the contrary, well known and undoubted facts, which, as such, can be readily asserted, are rendered by AFs (cf. (10) with *wo-d* as a copula):

- (10) *Context: X*: What is a cradle? *Y*:

*rōc*    *ušaR*    *Gaļa?-a-n*    *kar*    *wo-d-un*    (??*wo-d*).  
 cradle.3    child.4    4.put-IPFV-A    thing.4    COP-4-A    COP-4

A cradle **is** a thing where the child is put (into).

### 3.2.3. Examples beyond evidential meanings

The distribution of NAFs is, however, broader than demonstrated so far; these forms can also be used referring to situations attested by the speaker, as in (11):

- (11) *Context:* According to the wedding ritual, during the ceremony relatives and guests of the bridegroom are given presents (usually clothes). One of the relatives describes a wedding where the presents given were not in accordance with the guests' social status:
- Just look: I'm a close relative, but
- |               |                  |                 |                 |                 |                    |
|---------------|------------------|-----------------|-----------------|-----------------|--------------------|
| <i>za-s</i>   | <i>jāluR</i>     | <i>wo-b</i>     | <i>qa-b-i;</i>  | <i>turs-ubi</i> | <i>qal-es-di</i>   |
| 1SG.OBL-DAT   | shawl.3          | AUX-3           | PRF-3-bring.PFV | woollen.sock-PL | NPL.bring-PT-A.OBL |
| <i>žigj-ē</i> | <i>jāluR-o-b</i> | <i>qa-b-i.</i>  |                 |                 |                    |
| place-IN      | shawl.3-AUX-3    | PRF-3-bring.PFV |                 |                 |                    |
- (they) **brought** me a shawl; instead of (*lit.* in place of bringing) woolen socks, (they) **brought** a shawl. (Woolen socks are considered to be more valuable than a shawl.)

This example shows that NAFs cannot be characterized as expressing reported or inferred evidence, because the situation in (11), as DIRECTLY WITNESSED by the speaker, does not require any inference. What is important in (11) is that it describes an UNEXPECTED situation; it goes against the appropriate order of things (namely, against the traditional wedding ritual). The information given about this situation is therefore new to the speaker and not yet integrated into his picture of the world. Thus, the NAF here is used with a clear mirative meaning.

## 3.3. NAFs and mirativity

### 3.3.1. Examples of mirative reading

Non-attributivized Perfect and Durative are often used to describe situations that were unexpected for the speaker, and as such caught him unawares. Typically, but not obligatorily (see (11)), mirativity is combined with one of the evidential readings, inferential or reportive.

Compare examples (12a) and (12b), in which the former refers to a situation expected (and wished) by the speaker, while the latter refers to a situation that is contrary to his expectations:

- (12a) *Context:* The speaker wants his son to go to the wedding party, but the boy tries to resist. The father:

— I will accept no objection,

*Ru šā-qa ulq̄-a wo-r-na!*  
2SG.1 there-ALL 1.go-IPFV AUX-1-A

You **will go** (*lit.* are going) there!

- (12b) *Context*: The speaker doesn't want his son to go to the wedding party, but the boy secretly starts preparing for it. The father:

*Ru šā-qa ulq̄-a wo-r!* {I see that} you **are going** there!  
 2SG.1 there-ALL 1.go-IPFV AUX-1

In addition to mirativity, (12b) involves inference. The speaker, who has seen his son preparing for the party, draws the conclusion that the boy has decided to go there in spite of his opposition, and this, in turn, is quite a surprise for the speaker.

In first person sentences where the speaker is himself a participant, we also encounter a mirative reading of NAFs; compare (13a) and (13b) with the Perfect:

- (13a) *Context*: The speaker went to bed and almost fell asleep; suddenly there came a knock at the door. The speaker shouts:

— Leave me alone,

*zi Gajsin-o-r-na!* I am sleeping!  
 1SG.1 1.sleep.PFV-AUX-1-A

- (13b) *Context*: The speaker had to stay awake and watch the horses, nevertheless he fell asleep. Suddenly he wakes up:

— Oh, my God,

*zi Gajsin-o-r!* {It turns out that} I fell asleep!  
 1SG.1 1.sleep.PFV-AUX-1

Consider also (14), where the situation is new to the speaker (hence the mirative reading), and, the information about the situation was obtained via the report of some other person (hence the reportive reading):

- (14) *Context*: My mother told me about my early years:

*zi sa senj-ē wo-r Xalrqixa hohar-as.*  
 1SG.1 one year-IN AUX-1 1.learn.PFV 1.walk-PT

{It turns out that} I learnt to **walk** at the age of one.

### 3.3.2. Examples beyond mirative meaning

Nevertheless, NAFs are still used in contexts where knowledge is neither non-attested nor unexpected. Consider (15):

- (15) *Context*: A thief stole money from a shop and ran away. The shop assistant is accused of being the thief's accomplice and is taken to court; but then the thief appears at the court and admits that he is the only person guilty of the crime:

*šu ma-n-Gi-s sa-b-i injā şud-o-d ha?-a,*  
 2PL.ERG this.2-A-OBL-DAT HPL-gather-PFV here trial.4-AUX-4 4.make-IPFV

*amma ma-n-Gi-kj taXsir deş-in.*

but this.2-A-OBL-CONT fault.4 COP.NEG-A

You have all gathered here and **are putting (her) on trial**, but she's not guilty.

Example (15) is clearly neither a case of reported evidence nor of inference (since the thief attends the trial and sees what happens with his own eyes); nor does it represent a case of unexpected information (since he knew before coming to court that it was the shop assistant who was being accused). This shows that the distribution of NAFs covers a still wider range than can be described under the labels of evidentiality and mirativity, and we now move on to the more precise characterization of this distribution.

### 3.4. NAFs and the “speaker’s distancing”

#### 3.4.1. NAFs and the “epistemic distancing”

As discussed above, non-attributivized periphrastic forms are used to refer to situations that have not been attested by the speaker, but perceived INDIRECTLY by him, i.e. to situations known via somebody’s report or inferred from their observable consequences, and/or from general knowledge.

The use of NAFs indicates a lower degree of the speaker’s commitment to what he says, as compared to that of AFs which refers to facts regarded as undoubted and certain. It is not even necessary for a speaker to SEE the situation referred to by an AF: it can just be a part of a general and indisputable knowledge shared by the community. Cf. for example (16), where the copula is used twice:

(16) *Context: X*: Do you know anything about people in Azerbaijan, whose language is similar to ours? Y:

*sa wartašan rajon-ē niž Xiw, saji-b guržistan oktembri-wi* ‘‘  
one Vartashen region-IN Nij village.3 more-3 Georgia Oktomberi-CIT

*Xiw wo-b-na, hama-ni sa miz-e-l jišon-ā?-a-m-mi,*  
village.3 COP-3-A this-A.OBL one language-OBL-SUP speak-HPL.make-IPFV-A-PL

*haj-ni jiš-di miz-e-l-qa ejni ujRum-ba*  
this-A.OBL our-A.OBL language-OBL-SUP-ALL almost similar-ADV.3

*qāl-m-mi q’ol-b-le Xiw-o-b.*  
come.IPFV-A-PL two-3-CARD village-COP-3

In the Vartashen region there **is** a village (called) Nij, and another village in Georgia (called) Oktomberi, where they speak one language; (the languages spoken in) these two villages {they say that} **are** similar to our language (*lit.* to our language these two villages are coming almost similar).

Note that the attributivized copula is used to refer to the state of affairs in which the speaker has no doubts (the existence of two villages), whereas the non-attributivized copula in the second case introduces a fact which is dubious. The speaker’s second statement according to which the language of Nij and Oktomberi is similar to Tsakhur is most likely based on hearsay. In any case, the use of NAF in (16) shows a kind of speaker’s DISTANCING from the described

state of affairs; the speaker does not take full responsibility for what he is saying.

Slobin & Aksu (1982: 196-197) have stressed the idea of “the speaker’s distance from the event” in the case of evidential and mirative forms in Turkish. In Tsakhur, this “distancing effect” is generally characteristic of the use of NAFs. It has to do with the indirect perception of some information (regarding the case of reported evidence and inference, see 3.2), or with the unexpectedness of the information (mirativity, see 3.3), or again with other, mostly pragmatic, factors which can be characterized in terms of the speaker’s attitude towards the situation.

Thus, both in (17) and (18) the non-attributivized Durative is used to refer to a situation where ‘that’s what people say about it’ (≈ “they say”):

(17) *Context*: *X*: Do you know how people cast spells? *Y*:

*meşajan ejh-e wo-d čop-ā-ši-qa-b forma wo-b-na.*  
for.example say-IPFV AUX-4 lot-PL-OBL-POSS-3 type.3 COP-3-A

They say, for example, that there are several ways of casting spells.

(18) *Context*: Last sentence of the story about a horse-thief.

*malX-b-u-na sa Xabar-o-b-xe hā?-a insan-ā-š-e*  
3-such-A one story.3-AUX-3-HAB 3.make-IPFV man-PL-OBL-ERG

*ma-n-Gu-ni halkē.*  
this.1-A-OBL-A.OBL about

And that is the story people tell about him.

Undoubtedly, this is not the case with reported evidence since, here, what the speaker distances from is not SOMETHING THAT WAS SAID (compare with examples in section 3.2 above), but from THE VERY SITUATION OF TELLING. This is clearly not a case of unexpectedness either. In other words, the speaker distances not from the information obtained from other people, but from the situation of obtaining this information.

The reason for this may be that the situation where ‘people say’ is not specific; it is impossible to participate in a situation where ‘people say something’, because ‘people say’ is a generalization over a variety of specific situations. What the speaker wants to communicate by using the NAF is that he hasn’t really been involved in the situation, and is therefore not responsible for the information about the events he describes.

### 3.4.2. NAFs and the speaker’s attitude

In the above examples, the speaker does not express his commitment to the information that he conveys, but rather implies that what is said does not constitute undoubted and well-established facts; the proposition is, therefore, subject to epistemic evaluation. There are, however, cases representing distancing of another nature, in which axiological evaluation of the event is involved.

Consider (19) which relates the indecent behavior of the speaker's fellow villagers:

(19) *Context*: *X*: In our village, when women get together and begin to talk, this ends in a big quarrel. *Y*:

— This is how it happens with you,

*ša-qa-d*                      *saji-d* *aldat-o-d*:                      *dawat-b-iš-ē-qa*  
 1PL.OBL-POSS-NPL    more-4    custom.4-COP-4                      wedding-PL-OBL-IN-ALL

*a-b-inGla*,                      *gi-w-iRal-o-b-xe*;                      *sa bahna t'abalj-a-w-ʔ-u*,  
 HPL-come.PFV-TEMP    HPL-begin.IPFV-AUX-HPL-HAB                      one cause.3    find-3-make-PFV

*sa-na*    *sa-n-Gu-ka*                      *sacāXar-o-b-xe*.  
 one-A    one-A-OBL-COMIT                      HPL.cling.IPFV-AUX-HPL-HAB

and with us there **is** one more custom: when (men) come to the wedding, they **begin** (the following): after having found some reason, they **fight** one another (*lit.* one clings to one other).

In (19), the situation referred to is unpleasant to the speaker, though it has certainly been attested by him (and not only once), and is by no means new to him. NAFs in (19) indicate that the speaker does not approve the situation and distances from it.

The same is true of (20), in which the speaker expresses his non-involvement and non-participation in other people's affairs:

(20) *Context*: They asked me if they could bring a bride to the wedding ceremony in a car, and not on a horse (in accordance with the rules). I reply:

*“baš usteR, ma-na wuš-da iš-o-b.”*  
 head above    this.3-A    your-A    business.3-COP-3

“I agree (*lit.* above the head), that is your own business”.

Another example of the same kind is (15) cited above, where the situation ‘you are putting her on trial’ is not approved by the speaker: since it is *he* who stole the money, he is very well aware that what is happening at court is unfair to the shop assistant.

Marking a situation with NAFs does not necessarily imply that this situation is evil or unpleasant; it simply expresses the distancing of the speaker, who indicates thereby that there is no direct connection between him and the described state of affairs.

This suggestion is further evidenced by the fact that there is a correlation between NEGATION and the use of NAFs, at least with verbs of thought and perception. Talking about a state of mind which does not characterize the speaker at a given moment is likely to be performed using a NAF. In fact, not liking something (see (21)), or not remembering a fact (see (22)) are instances of mental distancing, or detachment:

- (21) *Context*: The shop assistant shows the customer a pair of shoes; the customer replies:

“*za-s i-m-mi q'abilēx-e deš-o-d / ?deš-o-d-un,*  
 1SG.OBL-DAT that.N-A-PL NPL.like-IPFV AUX.NEG-AUX-NPL AUX.NEG-AUX-NPL-A  
*mansa-bi qal-e*”  
 other-PL NPL.bring-IMP  
 “I don't like these, bring some others”.

- (22a) *Context*: The bear bit off the head of one of the hunters; unable to figure out whether there had been a head before, the dead man's friends ask his wife. She replies:

“*wallah, čuba, kalle ixa-j-ji d-exa-j za-s*  
 I swear brother.PL head.4 4.be.PFV-MSD-and NEG-4.be.PFV-MSD 1SG.OBL-DAT  
*k'elj deš-o-d / ?deš-o-d-un...*  
 memory AUX.NEG-AUX-4 AUX.NEG-AUX-4-A  
 “I swear, brothers, I don't remember if there was a head or not (*lit.* the head being and not-being)...”

Note that if we are dealing with a situation of REMEMBERING something, and that the corresponding verb is affirmative, an AF is more likely to be used; compare (22a) with (22b) which follows (22a) in the narrative:

- (22b) *amma sa kar za-s k'elj-o-d-un : ma-n-G<sub>s</sub>-ē*  
 but one thing.4 1SG.OBL-DAT memory-AUX-4-A this.1-A-OBL-ERG  
*Xink'al-bi o-t-xan-anGal, ma-n-Gu-n biR-ār iljojk'alj-I-xe!*  
 soup-PL 4-eat.IPFV-TEMP this.1-A-OBL-A moustache-PL NPL.jump.IPFV-JI-HAB  
 “But there's one thing I do remember: when he was eating soup, his moustache would go up and down (*lit.* jumped)!”

We therefore see that a number of pragmatic and semantic nuances can influence the use of AFS and NAFs. The opposition between these two groups of forms is basically connected to the degree of the speaker's involvement in the situation, and to his wish to express his distancing or detachment from what is being said.

### 3.5. Conclusion

As we saw in sections 3.2-3.4, the function associated with the non-attributivized periphrastic forms with the auxiliary *wo-d* goes beyond evidentiality and mirativity.

The distribution of NAFs definitely correlates with that of genuine markers of non-attested evidence and mirativity. At the same time, assuming that the meaning of NAFs is restricted to “inferred evidence”, “reported evidence”, and “unexpected information” does not allow one to account for the whole range of their uses. Our claim is that NAFs have a more general function, namely, that of showing *the speaker's distancing*, or detachment from the event referred to. A

sentence with a NAF describes a situation in which the speaker is only slightly involved, both physically and psychologically.

Non-attested evidence (reported and inferred) and mirativity can be regarded as special cases of this very general attitude towards a given situation. The real value of NAFs is what Lazard (1999: 95) characterizes as an “abstract distance, not any consideration of the nature of the source of the speaker’s knowledge of the facts”. In this respect, the Tsakhur data confirm Lazard’s claim that the grammatical expression of reportive, inferential and mirative meanings within a single grammatical form may be subsumed under the more abstract concept of “an unspecified reference to the origin of the information between the speaker and his discourse” (*ibid.* 96). The notion of “mediative”, proposed by G. Lazard and adopted in Z. Guentchéva (ed.) (1996), therefore seems to characterize Tsakhur NAFs more adequately than evidentiality or mirativity.

#### 4. THE PARTICLE *jī*

This section is devoted to semantic characteristics and distribution of *jī*, a particle which expresses evidential-like meanings. Section 4.1 concerns the most characteristic features of *jī*, section 4.2 explores the behavior of this particle in contexts of non-attested evidence. Other characteristics of *jī* in contexts of attested evidence are dealt with in section 4.3; section 4.4 gives an account of the distribution of *jī*.

##### 4.1. Basic properties of the particle *jī*

###### 4.1.1. *jī* and its distribution

In addition to NAFs, Tsakhur has a cliticized particle, *jī*, which conveys meanings associated with the speaker’s epistemic space.

*jī* normally follows the finite verb but it can also be attached to any focused constituent (as in (28) below)). The distribution of *jī* is totally independent of the temporal and aspectual characteristics of the verb: *jī* can co-occur with any indicative verbal form (either synthetic or periphrastic, see Table 2) and with the synthetic Potential.<sup>12</sup> Most often, *jī* is found in combination with the Present and Aorist, as in (23)-(24):

- (23) *malhammad qik'-u-jī* {I was told that} Mohammed had died [Aorist].  
 Mohammed die-PFV-*jī*
- (24) *malhammad qek'-a-jī* {I was told that} Mohammed is dying [Present].  
 Mohammed die-IPFV-*jī*

<sup>12</sup> It cannot be used in the context of other non-indicative forms. (See Maisak & Tatevosov (1999b) for discussion and examples).

In addition, *jī* is commonly attested in existential clauses in which it either co-occurs with the copula *wo-d* or is used in place of the copula, as in (25a-b):

(25a) *xjan mik'a-da wo-d<sub>j</sub>-ī<sup>13</sup>* {I was told that} the water is [copula] cold.  
 water cold-4 COP-4-*Jl*

(25b) *xjan mik'a-da-jī* {I was told that} the water is cold.  
 water cold-4-*Jl*

#### 4.1.2. *jī*: lack of consciousness

Like NAFs with the auxiliary *wo-d*, the particle *jī* occurring within first person clauses produces the lack of consciousness effect. Cf. (26)-(27):

(26) *Context*: Yesterday I was absolutely drunk and  
*zī allī-s īlX-ī-jī* I beat Ali {as was reported to me later}.  
 1SG.ERG Ali-DAT 4.beat-PFV-*Jl*

(27) *Context*: I fell down and became unconscious.  
*zī Gaʔi-r-x<sub>s</sub>-inGla zī haraj ha-w-ʔ-u-jī.*  
 1SG 1-fall.down.PFV-TEMP 1SG.ERG scream.3 PRF-3-make-PFV-*Jl*  
 When I fell down, {as was reported to me later} I screamed.

The lack of consciousness effect observed in (26)-(27) is what the particle *jī* has in common with markers of non-attested evidence and mirativity. In this respect, (26)-(27) are strictly parallel to (2b) with a non-attributivized perfect.

#### 4.1.3 *jī* and temporal ambiguity

A striking property of clauses in which *jī* co-occurs with stative predicates and imperfective forms (Present and Durative) is that they are ambiguous with respect to the time reference: such clauses may be interpreted as referring to situations in the past as well as to situations at the moment of speech. Cf. for example (28) under two different contexts:

(28) *Context<sub>1</sub>*: Neither *X* nor *Y* see Mohammed. *X*: What do you think Mohammed is doing right now? *Y*: I was sure that he was sleeping, but...

*Context<sub>2</sub>*: *X*: What did Mohammed do yesterday evening? *Y*: I was sure he took a walk in the forest, but...

*malhammad-ē kaRīz<sub>j</sub>-ī ojk'an.*  
 Mohammed-ERG letter.4-*Jl* 4.write.IPFV

1. {I have just been told that} Mohammed is writing a letter.
2. {I was told that} Mohammed wrote a letter.

With a stative predicate *deš* 'not be, be absent', (29) has the same range of interpretations:

<sup>13</sup> *jī* has two allomorphs /*jī*/ and /*ī*/, the former occurring after vowels, the latter after consonants.

(29) *Context*<sub>1</sub>: *X*: I have run out of cigarettes. *Y*: Why don't you go to the shop and buy some? *X*:

*Context*<sub>2</sub>: *X*: Yesterday I ran out of cigarettes. *Y*: Why didn't you go to the shop and buy some? *X*: I was about to go, but...

*magazin*<sub>3</sub>-ē *papriž-bi* *deš-ī*  
shop-IN cigarette-PL AUX.NEG-*Ji*

1. {I have just been told that} there are no cigarettes in the shop.
2. {I was told that} there were no cigarettes in the shop.

*Cf.* also (30) in which *ji* co-occurs with the resultative Perfect:

(30) *Context*<sub>1</sub>: *X*: Today is Sunday. We won't get into the building. The door must be locked. *Y*: Yes, on Sundays it is normally locked, but today

*Context*<sub>2</sub>: *X*: I have no idea of how the thief got in. *Y*:

*aḱa* *āq-i-ji* *wo-d*  
door.4 4.open-PFV-*Ji* AUX-4

1. {I have been told that} the door is open.
2. {I have been told that} the door was open (Ali had forgotten to lock it).

The verb *aqas* 'open' is one of the verbs that permit RESULTATIVE reading of the Perfect, which in this case refers to the stative situation in the present as resulting from the preceding process in the past (see also 3.1 above). Not surprisingly, derived statives behave just like lexical statives and allow the same range of interpretations when co-occurring with *ji*.

Without *ji*, the Present *ojk'an* 'is writing', the resultative Perfect *aqi wod* 'is open', and the negative copula *deš* 'there is no' unambiguously signal reference to the present time. This temporal ambiguity of clauses containing *ji* will be accounted for in 4.2. below.

## 4.2. The particle *ji* marking non-attested evidence

### 4.2.1. *ji* in reportive contexts

(23)-(30) above are all examples of *ji* occurring in reportive contexts; these sentences may be uttered by a speaker who obtained information about the propositions 'Mohammed is dying/died' (23-24), 'the water is cold' (25a-b), as well as about other propositions from an oral report. Besides, in these examples, *ji* does involve THE SPEAKER'S COMMITMENT to the truth of a proposition, so the presupposition of (23a), for instance, is that Mohammed is in fact dead.<sup>14</sup>

<sup>14</sup> In this respect, Tsakhur differs markedly from those languages in which evidentials occurring in reportive contexts merely indicate that the statement is based on second hand information. Sentences containing such evidentials tell nothing about the speaker's attitude towards the truth of a proposition, the interpretation being 'It is true that it was reported to me that P'. Not infrequently, one finds contexts in which such an interpretation reinforces a

4.2.2. *jī* in inferential contexts

IN INFERENCE contexts, the picture is more complicated. The majority of native speakers avoid *jī* in inferential contexts preferring the non-attributivized Perfect (see 3.2.1, 3.2.2). Others judge *jī* and the Perfect to be equally appropriate. Following the intuition of this latter group of speakers, one can observe two basic characteristics of *jī* in inferential contexts. First, *jī* is appropriate if the inference is based on tangible consequences of a situation in question. Second, inferential interpretation obtains if *jī* is combined with perfective verbal forms.

Examples (31)-(32) illustrate inferential reading of the Aorist co-occurring with *jī*.

- (31) *Context*: The speaker has gone to find Ali at his home. When he gets there, he finds out that Ali is not at home.

*alli hašde-jī a-r-k'in.*                    {I see that} Ali is gone.  
Ali.1 already-*J* PRF-1-go.PFV

- (32) *Context*: The speaker takes a walk in the forest; there he finds Mohammed cutting up a dead bear.

*malhammad-ē šo gi-w-k'-u-jī.*  
Mohammed-ERG bear.3 PRF-3-kill-PFV-*J*  
{I see that} Mohammed killed the bear.

As is clear from these examples, the speaker had not personally witnessed the events about which he made the statements: here, his sources of information are the following observable situations 'Mohammed is not in' and 'Mohammed is cutting up a dead bear'. These situations have been caused, as the speaker is entitled to assume, by the fact that 'Mohammed went away' and 'Mohammed killed the bear', respectively.

Many researchers point out that the use of inferentials is connected to the resultant state of a given situation: "when a speaker sees the result of some action, s/he may use it as evidence to infer what the action was that produced the observed state of affairs" (Willett 1988: 61). On the other hand, inferentials often refer to sources of information other than the observable results of a situation, such as logic, intuition, previous experience, etc. For this reason, Anderson (1986) distinguishes between "experiential inferentials" and "inferentials" proper, the first one involving some kind of reasoning plus sensory evidence, the second one being concerned with reasoning only. If this distinction is to be taken into account, *jī* should be characterized as "experiential inferential": the inference must be based on the sensory evidence of some

---

pragmatically yielding dubitative reading 'It was reported to me that P but I don't believe it'. Evidential categories of this type are quite common cross-linguistically, but those implying (like Tsakhur *jī*) the truth of the proposition, are also attested; one example of this is Nepali (Michailovsky 1996).

consequences of the situation in question, in which case (31)-(32) cannot be interpreted as surmises based upon general assumptions.

The Present combined with *jī* exhibits different behavior. Native speakers judged inappropriate the inferential reading of (33), in which the Present of the verb *halzir-ha?*as 'prepare, cook' refers to an ongoing activity in the present or the past.<sup>15</sup>

(33) *Context*<sub>1</sub>: It smells good here.

*Context*<sub>2</sub>: It was smelling good here.

*??jed-ē kar oxan-as halzir-ha?-a-jī*  
 mother-ERG thing.4 4.eat-PT prepare-4.make-IPFV-JI

1. {I see that} mother is cooking the dinner  
 (lit. preparing (some)thing to eat).
2. {I see that} mother was cooking the dinner  
 (lit. preparing (some)thing to eat).

The inferential reading can be occasionally obtained only if the Present is interpreted as habitual or if a clause refers to a stative situation. Cf. (34)-(35):

(34) *Context*: The speaker never had the chance to know that Mohammed studied at the university. One day, seeing Mohammed in a photograph among graduate students:

*ma-n-G<sub>e</sub>-ē uniwersit<sub>e</sub>-ē qal-d-aq̄-a-jī*  
 3SG-A-OBL-ERG university-IN PRF-4-study-IPFV-JI  
 {I see that} he studied at the university.

(35) *Context*: The speaker criticizes the post-Soviet government of Russia and the Dagestani administration, saying that they are deceiving people:

*njalXu-d-ē jalcin-ē obešat ha?-a, mamm-iš-c-d, sa*  
 like-4-Q Yeltsin-ERG promise.4 4.make-IPFV 3PL-OBL-ERG-4 one  
*tika ža-d deš-ī.*  
 piece.4 SF-4 AUX.NEG-JI

Yeltsin promises (much), and so (do) they, but {I see that} (it is) to no avail (lit. any single piece).

In (35), the state of affairs referred to is not directly perceivable; the statement that authorities' activity produces no results inevitably involves some sort of deduction.

The fact that an inferential reading of evidentials is more likely to emerge in perfective/past contexts than in imperfective/present contexts is attested in a large variety of languages. DeLancey (1997) cites examples of an asymmetry of this kind connected to the aspectual characteristics of verbal forms in Hare and Sunwar; Woodbury (1986) reports about the absence of inferential reading

<sup>15</sup> Note that in Tsakhur, as (33) shows, the restriction on inferential reading has to do with the perfective/imperfective distinction rather than with present/past distinction.

in the present tenses in Sherpa. The restriction demonstrated in (33) is therefore by no means unique.

#### 4.2.3. Non-attested evidence and mirativity

The mirative signals that knowledge of the proposition is not integrated into the speaker's picture of the world, that is, the proposition constitutes a new experience of which the speaker has no premonitory awareness (the term used by Aksu-Koç & Slobin (1986: 160). This is exactly the case with *jī* in non-attested evidence contexts: MIRATIVE READING OF *jī* IN SUCH CONTEXTS IS OBLIGATORY. Accordingly, *jī* is odd in contexts similar to Slobin & Aksu's 'Nixon example'.<sup>16</sup> Cf. (36)-(38) corresponding to (23), (28), and (31) above:

(36) *Context*: It is reported to the speaker, who knows that Mohammed had been sick for a long time, that he had died.

??*malhammad qik'-u-jī*. {I was told that} Mohammed had died.

(37) *Context*<sub>1</sub>: *X*: Mohammed has to write a letter to Ali. *Y*: Yes, I know.

*Context*<sub>2</sub>: *X*: Yesterday Mohammed had to write a letter to Ali. *Y*: Yes, I know. It was yesterday evening

??*malhammad-ē kaRizj-i ojk'an*.

1. {I was told that} Mohammed is writing a letter (right now).

2. {I was told that} Mohammed was writing a letter.

(38) *Context*<sub>2</sub>: *X* and *Y* are approaching Ali's home. *X*: Do you think Ali is at home? *Y*: I guess he is not, he has to work in the field. (Having reached Ali's home):

??*alli a-r-k'in-jī* {I see that} Ali is gone.

The common feature of these examples is that the situations described are not completely new and unexpected. In contrast with (23), (28), and (31) above, in (36), (37), and (38) the speaker's mind is not unprepared for the knowledge received through an oral report or by inference: the speaker expects that these situations to occur in the real world, and *jī* in such cases is odd.

#### 4.3. *jī* marking attested evidence

*jī* is appropriate in contexts of ATTESTED EVIDENCE regardless of the verbal form at the head of the clause. (39) is a non-elicited example from a narrative containing a sequence of three existential clauses headed by *jī*:

<sup>16</sup> Slobin & Aksu (1982:196) observe two different ways of reporting the resignations of President Nixon and of the Turkish Prime minister Ecevit. Both reports were based on non-attested evidence, but while Ecevit's unexpected resignation was described with the mirative form in *-mɨs*, Nixon's expected resignation was referred to by means of the form in *-di* which is neutral with respect to mirativity.

- (39) *Context*: The horse-thief stole a very valuable horse. Having met the owner of the horse, the thief says that it was he who stole the horse. The owner does not believe him. In order to convince the owner, the thief gives him details of the theft:

*“balkan-nī Gel-i-lj buXaw-ī, kuklak-ē a-b-ī, gardan zinžir-ē*  
 horse-A.OBL leg-OBL-SUP shackles-3I lock-IN in-3-3I neck.3 chain-IN  
*a-b-ī...”*  
 in-3-3I

“There were shackles on the horse’s legs, there was a lock (on the shackles), and there was a chain on the horse’s neck.”

As is clear from the preceding part of the narrative, the protagonist of the story, a horse-thief, did see all the details which he reports in (39). Cf. also (40) containing *jī* combined with the Aorist.

- (40) *X*: What happened here? *Y*:

*malhammad-ē allī-s ilX-i-jī. Mohammed beat Ali {I saw it}.*  
 Mohammed-ERG Ali-DAT 4.beat-PFV-3I

In (40), the speaker has personally witnessed the situation ‘Mohammed beat Ali’, including its initial, intermediate and final phases. In the same way, (41)–(43), corresponding to (23), (30), and (31) discussed above, can be interpreted as follows:

- (41) *malhammad qik’-u-jī. Mohammed died {I saw it}.*  
 (42) *allī halšde-jī a-r-k’in. Ali is gone {I saw it}.*  
 (43) *malhammad-ē šjo gi-w-k’-u-jī. Mohammed killed the bear {I saw it}.*

In these examples *jī* has therefore a radically different interpretation to that discussed in 4.2: in (39)–(43), it involves DIRECT AWARENESS of the state of affairs in question. More interesting are the interpretations that the Present combined with *jī* may have. Referring to a situation in the past, the Present + *jī* combination easily allows for an ‘attested evidence’ reading, as is the case in (44):

- (44) *Context*: The narrator and his friends had decided to go to a shop. One of the friends pretended that his leg was hurting and stayed at home. After their visit to the shop, the others returned.

*ši Xa-qa e-p’-č’-inGal, malhammad-ē oxan-as*  
 1PL home-ALL PRF-HPL-reach.PFV-TEMP Mohammed-ERG 4.eat-PT  
*kar-ī halzir-ha?-a.*  
 thing.4-3I prepare-4.make-IPFV

When we came home {I saw that} Mohammed was preparing the dinner (*lit.* (some)thing to eat).

In (44), the speaker has a direct evidence of the ongoing situation ‘Mohammed is cooking the dinner’ located in the past. Cf. also (45), (46), and (47) with

the Present, negative copula *deš*, and the resultative Perfect corresponding to (28), (29), and (30) above:

(45) *Context*: — What was Mohammed doing when you came to see him yesterday?  
 — *malhammad-ē kaRiz<sub>3</sub>-I ojk'an*.  
 — {I saw that} Mohammed was writing a letter.

(46) *Context*: *X*: — Did you buy cigarettes yesterday?  
*Y*: — I went to the shop, but  
*magazin<sub>3</sub>-ē papriz-bi deš-I*.  
 {I saw that} there were no cigarettes in the shop.

(47) *Context*: *X*: — How did you get into the building yesterday? *Y*:  
 — *aḱa āq-i-jī wo-d*. — {I found that} the door was open.

These examples, in which the whole clause refers to the situation in the past, show that imperfective and stative verbal forms combined with *jī* allow for an 'attested evidence' interpretation in the same way as Aorist does.

The range of interpretations of the combination *jī* + Present referring to the moment of speech is nevertheless very restricted. Compare (45) and (48) which is appropriate in *Context*<sub>1</sub> but not in *Context*<sub>2</sub>:

(48) *Context*<sub>1</sub>: *X*: — What is Mohammed doing right now?  
*Y*: — I don't know. Let me have a look (*Y* goes to have a look and then comes back)

\**Context*<sub>2</sub>: *X*: — What is Mohammed doing right now? *Y* sees Mohammed:  
 — *malhammad-ē kaRiz<sub>3</sub>-I ojk'an*.  
 — {I have seen that/\*I see that} Mohammed is writing a letter.

(48) is not appropriate if the speaker sees Mohammed writing the letter at the moment of speech. It is nevertheless perfectly acceptable if the statement is based on the attested evidence the speaker had received before he uttered (48).

The same is true of (49) which is only appropriate if the speaker obtains information about the situation 'there are no cigarettes in the shop' before the moment of speech:

(49) *Context*<sub>1</sub>: *X*: — Let us go to the shop and buy cigarettes.  
*Y*: — I have already been to the shop.

\**Context*<sub>2</sub>: *X* and *Y* stand at the counter in the shop. *Y*:  
*magazin<sub>3</sub>-ē papriz-bi deš-I*.  
 {I have found/\*I see that} there are no cigarettes in the shop.

Given the fact that in contexts of non-attested evidence, *jī* obligatorily gives rise to a mirative interpretation, one might predict that it behaves in the same way if the situation in question is personally witnessed by the speaker. In fact, some languages are reported to possess categories that produce a mirative inter-

pretation in contexts of attested evidence<sup>17</sup>. Nevertheless, such a prediction is wrong: in contexts of direct evidence, *jI* only has a non-mirative reading.

Consider (39) again. As is clear from the preceding part of narrative, the protagonist who stole the horse had been told that the horse was carefully guarded by the owner; he was psychologically prepared to find the chain on the horse's neck, the shackles on his legs, and the lock on the shackles. Moreover, by uttering (39) the protagonist does not merely assert that he actually saw all these details, he also tries to convince the owner that it was he who stole the horse. Evidently, by using such a proposition as an argument supporting a claim, one does not mark it as new and unexpected. Conversely, s/he either introduces the proposition as referring to permanent, well-assimilated, and stable knowledge or leaves it unmarked with respect to the novelty of knowledge.

Likewise, we find other examples above which do not indicate that the speaker has just obtained new knowledge but rather that s/he reports on an already assimilated experience. For instance, example (46) expresses the speaker's factual claim that there were no cigarettes in the shop and that s/he knows this from personal experience; it does not indicate that the speaker has made an unexpected discovery as to the absence of cigarettes.

#### 4.4. Use of the particle *jī* : semantic motivation

##### 4.4.1. *jī* and the information event

Let us take stock of what we have seen so far.

First, *jī* exhibits an intriguing peculiarity as to the possible combinations of evidential and mirative readings. *jī* may not be regarded as a marker of either attested or non-attested evidence, as it is compatible with both readings. It cannot be treated as a marker of mirativity either, because the mirative interpretation in contexts of attested evidence is not available. As is clear from 4.2.3. and 4.3, *jī* tends to couple attested evidence with assimilated knowledge and non-attested evidence with new knowledge; in this respect, the particle is ambiguous between two opposite readings. Two other logical possibilities: non-attested evidence plus assimilated knowledge and attested evidence plus new knowledge are inappropriate. The question, then, is how these restrictions are semantically motivated.

Secondly, we have to determine the source of temporal ambiguity of the present tense forms combined with *jī* (see 1.3).

Thirdly, the restriction on the "attested evidence" interpretation of these forms demonstrated by (48) and (49) in section 4.3 also requires an explanation: why is the interpretation of attested evidence only possible if the speaker observes a situation referred to *before* the moment of speech?

<sup>17</sup> See DeLancey (1997) for discussion and literature.

Our account for the distribution of *jī* is based on the idea underlying descriptions of evidential and mirative categories in many languages, as first explicitly formulated by Woodbury (1986:195). Having encountered the evidential category in Sherpa, ambiguous as to “attested” and “non-attested” readings, Woodbury suggested that evidentials may have their own time reference (unfortunately, he did not elaborate further on this idea). Along the lines of Woodbury’s analysis one can go a step further and say that clauses containing evidentials or markers of mirativity refer to two different events:

- the event represented by the proposition P, and
- the event ‘the speaker acquires information about P’ (hereafter “information event” (IE)).

This idea seems to be directly applicable to the Tsakhur material; moreover, it provides a clue to the problems discussed above.

As clauses with *jī* are ambiguous as to “attested” and “non-attested” readings, on the one hand, and to “mirative” and “non-mirative” readings on the other, there is every reason to suggest that *jī* codes neither source nor novelty of information. This denotes that its meaning is in a certain sense more basic than that of markers of mirativity and evidentiality:

(50) *jī* refers to the IE in the past

The generalization (50) seems to account for the whole range of uses of *jī*.

#### 4.4.2. Explaining temporal properties of *jī*-clauses

The generalization in (50) claims that the IE takes place in the past. From this assumption, the question as to why *jī* combined with present tense forms is inappropriate if the speaker perceives the situation at the moment of speech is an irrelevant question. This restriction is a trivial consequence of the past time reference of *jī*. In (48) above, for example, the past time reference condition is met in Context<sub>1</sub>, but not in Context<sub>2</sub>.

The generalization in (50) further implies that clauses in which *jī* co-occurs with present tense forms provide two different angles for viewing the situation. One option is that the temporal location of the situation is determined by the information event: an interval at which the situation takes place contains the moment at which the speaker acquires information about this situation, the resulting interpretation being a past time reference. Another option is that a verbal form embedded under the particle *jī* retains its own time reference, and the situation is regarded as taking place at the moment of speech.

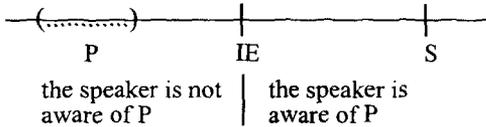
Thus, for example, for both (28.1) and (28.2) it is true that the IE ‘the speaker was told that Mohammed is writing a letter’ occurred at the moment  $t_1$  in the past. What the speaker actually knows about Mohammed is not that he is writing a letter at the moment of speech  $t_s$ , but that he was writing a letter at  $t_1$ . Example (28.2), with the past time reference, is therefore a statement informing that at  $t_1$  the speaker has received information that the proposition ‘Mohammed was writing a letter’ is true. Example (28.1) with the present time

reference, involves the speaker's additional assumption that the situation he was informed about at  $t_1$  did not terminate until  $t_2$ . Not surprisingly, (28.1) implies that the temporal distance between  $t_1$  and  $t_2$  is not too long. As our informants commented on (28.1), this sentence is good if "the speaker has just been told" about the situation, whereas (28.2) produces no effect of this kind<sup>18</sup>.

#### 4.4.3. Explaining the relations between non-attested and mirative readings

A crucial parameter determining the distribution of the particle *ji* represented is the location of the IE with respect to the situation referred to (P). Evidently, two options are available. First, the IE may be located at some distance (temporal or at least spatial) from P; secondly, it may occur at the same time and place as P. The first possibility is represented in Figure 1.

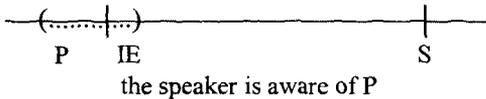
Figure 1. Non-attested evidence plus new knowledge reading of *ji*



As Figure 1 shows, when the IE is located at some distance from P, the situation is not personally witnessed by the speaker, hence the statement based on reported or inferred evidence. Besides, since the IE does not coincide with P, a change of state in the speaker's knowledge occurs, which yields a mirative reading.

Another possibility is given in Figure 2:

Figure 2. Attested evidence plus assimilated knowledge reading of *ji*



In Figure 2, the situation is personally witnessed by a speaker, and the phase "the speaker is not aware of P" is absent. In this case, the meaning of the clause does not involve the change in knowledge (hence the non-mirative reading) but rather a result of this change, that is, the speaker's experience.

Example (50) suggests that *ji* denotes an event in the same way as verbal predicates do. It can be observed that the particle *ji* has properties similar to those of a specific verbal category, namely that of the Perfect. As was mentioned in 3.1, the Perfect allows two considerably different readings: it can be interpreted as a *perfect of result*, and as a *resultative*. Similarly, *ji* can represent

<sup>18</sup> Note that *ji* combined with the Aorist does not produce any temporal ambiguity, as both *ji* and the Aorist have the past time reference.

the IE either in a perfect-like manner (involving both resultant state of this event and its preceding development, Figure 1) or resultative-like manner (resultant state only, Figure 2). In the former case *ji* emphasizes a *change* in the speaker's knowledge, while the latter case highlights a *resultant state* of this change, that is acquired knowledge itself.

The choice between the interpretations in Figures 1 and 2 is determined by a number of factors. Semantically, the "attested evidence plus assimilated knowledge" interpretation is not available if the event referred to happened long ago and may not be part of the speaker's personal experience. Thus, the "non-attested evidence plus new knowledge" interpretation is possible only in (51):

(51) *Context*<sub>1</sub>: I was sure that the Daghestani people had always been friends with the Georgians. But

*Context*<sub>2</sub>: I would like to tell you how the Daghestani people lived a hundred years ago.

*daRistanni-bi gurži-b-iš-ka da/w?a ha?-a-ji w-ejxe-m-mi*  
 Daghestani-PL Georgian-PL-OBL-COMIT war 4.make-IPFV-JI HPL-be.IPFV-A-PL

1. (I acknowledged that) they fought constantly against the Georgians. (Yesterday I read a book on the history of the Caucasus).
2. \*They fought constantly against the Georgians.

Pragmatically, the context normally helps the listener evaluate whether the speaker's intention is to relate a fact in itself, or rather his/her discovery of the fact. With an evaluation of this kind, the source of information is also unambiguously identified.

#### 4.5. Conclusion

As the above discussion has shown, the particle *ji* in Tsakhur specifies neither the source of information relating to a given situation, nor the presence or absence of the premonitory awareness of this situation. Nevertheless, it refers to the speaker's epistemic space by referring to an event resulting from some acquired information about a given situation, and it shares many properties with genuine evidential and mirative categories.

#### REFERENCES

- AKSU-KOÇ A., & D. SLOBIN, 1986, "A psychological account of the development and use of evidentials in Turkish", in: W. Chafe and J. Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood, Ablex, p. 159-167.
- ANDERSON, L., 1986, "Evidentials, paths of change, and mental maps: typologically regular asymmetries", in: W. Chafe and J. Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood, Ablex, p. 273-312.

- BYBEE, J., & Ö. DAHL, 1989, "The creation of tense and aspect systems in the languages of the world", *Studies in language*, p. 13-1.
- BYBEE, J., R. PERKINS, & W. PAGLIUCA, 1994, *The evolution of grammar: Tense, aspect and modality in the languages of the world*, Chicago, University of Chicago Press.
- CHAFE, W., & J. NICHOLS (eds.), 1986, *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood, Ablex.
- COMRIE, B. & M. POLINSKY, 1999, "Evidentiality in the Caucasus: The category 'Witnessed' in Tsez", Read at Berkeley Linguistic Society 25, February, p. 12-15.
- DAHL, Ö., 1985, *Tense and aspect systems*, Oxford, Blackwell.
- DAHL, Ö. & E. HEDIN., 2000, "Current relevance and event reference", in: Ö Dahl (ed.), *Tense and Aspect in the Languages of Europe. Empirical Approaches to Language Typology*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- DE HAAN, F., 1998, "The Category of Evidentiality", Ms.
- DELANCEY, S., 1997, "Mirativity: The grammatical marking of unexpected information", *Linguistic Typology* 1/1, p. 33-52.
- , 1998, "The Mirative and Evidentiality", Paper presented at 6<sup>th</sup> International Pragmatics Conference, Reims, 19-24 July 1998.
- DOBRUSHINA, N., 1999, "Glagol'naja morfologija" [Verbal morphology], in: A.E. Kibrik (ed.), *Elementy tsakhurskogo jazyka v tipologicheskom osveshchenii* [Elements of Tsakhur in typological perspective], Moskva.
- DUCHET, J.-L. & R. PERNASKA., 1996, "L'admiratif albanais: recherche d'un invariant sémantique", in: Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters (BIG 35), p. 31-46.
- FRIEDMAN, V., 1986, Evidentiality in the Balkans: Bulgarian, Macedonian, and Albanian, in: W. Chafe and J. Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood, Ablex, p. 168-187
- GUENTCHÉVA, Z., 1996, "Le médiatif en bulgare", in: Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*. Louvain-Paris, Peeters (BIG 35), p. 47-70.
- GUENTCHÉVA, Z. (éd.), 1996, *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters (BIG 35).
- JOHANSON, L. & B. UTAS (eds), 2000, *Evidentials in Turkish, Iranian, and neighbouring languages*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- KALININA, E. & S. TOLDOVA., 1999, "Atributivizacija" [Attributivization], in: A.E. Kibrik (ed.), *Elementy tsakhurskogo jazyka v tipologicheskom osveshchenii* [Elements of Tsakhur in typological perspective], Moskva, p. 377-393.
- KIBRIK, A.E., 1977, Opyt strukturnogo opisanija archinskogo jazyka [Essay on structural description of Archi], Moscow, MSU.
- KIBRIK, A. E. (ed.), 1999, *Elementy tsakhurskogo jazyka v tipologicheskom osveshchenii* [Elements of Tsakhur in typological perspective], Moskva.
- LAZARD, G., 1999, "Mirativity, evidentiality, mediativity, or other?", *Linguistic Typology* 3/1, p. 91-109.
- MAISAK, T. & S. TATEVOSOV, 1999a, "Grammaticeskije categorii glagola" [Verbal inflectional categories], in: Kibrik (ed.), *Elementy tsakhurskogo jazyka v tipologicheskom osveshchenii* [Elements of Tsakhur in typological perspective], Moskva, p. 202-293.
- , 1999b, "Markery epistemicheskogo statusa" [Epistemic markers], in: Kibrik (ed.), *Elementy tsakhurskogo jazyka v tipologicheskom osveshchenii* [Elements of Tsakhur in typological perspective], Moskva, p. 690-714.

- MEYDAN, M., 1996, Les emplois médiatifs de *mış* en turc, in: Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters (BIG 35), p. 125-144.
- MICHAILOVSKY, B., 1996, "L'inférential du Nepali", in: Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters (BIG 35).
- NEDYALKOV, V. (ed.), 1988, *Typology of resultative constructions*, Amsterdam, Benjamins.
- SLOBIN, D., & A. AKSU, 1982, "Tense, Aspect, and Modality in the use of the Turkish evidential", in P.J. Hopper (ed.), *Tense-aspect: Between Semantics and Pragmatics*. Amsterdam, Benjamins, p. 185-200.
- TATEVOSOV, S., 2001, "From resultatives to evidentials: multiple uses of the Perfect in Nakh-Daghestanian languages", *Journal of Pragmatics* 33.
- WILLETT, T., 1988, "A cross-linguistic survey of grammaticization of evidentiality", *Studies in Language* 12/1, p. 57-91.
- WOODBURY, A.C., 1986, "Interactions of tense and evidentiality: a study of Sherpa and English", in: Chafe & Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood, Ablex, p. 188-202.

### ABBREVIATIONS

A	attributive marker	IN	localization 'in'
AFF	ffective case	IE	informative event
ALL	allative	IND	indicative
A.OBL	oblique attributive marker	IPFV	imperfective
AUX	auxiliary	MSD	masdar (nominalized verb)
CARD	cardinal numeral	NEG	negation
CIT	citation marker	OBL	oblique
COMIT	comitative case	PFV	perfective
COND	conditional	PL	plural
CONT	localization 'in contact with'	POSS	possessive
COP	copula	POST	posterior
DAT	dative case	PRF	verbal prefix
EL	elative	PT	potential
ERG	ergative case	Q	question particle
ESS	essive	SF	scalar focus, SUP localization 'on'
HAB	habitual	TEMP	temporal converb 'when'.
IMP	imperative		

Unmarked categories (the Absolutive case and the singular number) are not represented by abbreviated category labels. Nominal classes are referred to by Arabic numerals 1-4, and by the labels HPL ("human" 1-2 classes in the plural) and NPL ("non-human" 3-4 classes in the plural). Infix markers of class/gender agreement are represented as prefaces in morpheme-by-morpheme interlinear translation.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

THE STATE OF TEXAS

COUNTY OF DALLAS

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

# EVIDENTIALITY AND MIRATIVITY IN THE MISHAR DIALECT OF TATAR<sup>1</sup>

Sergei TATEVOSOV

This paper surveys the semantic characteristics and distribution of the verbal forms used in the Mishar dialect of Tatar to express indirect evidence. This dialect is spoken in the South-East of the Republic of Tatarstan (Russia) and in neighboring regions of the Russian Federation. Grammatical marking of indirect evidence in many Turkic languages, especially in Turkish, has been the subject of in-depth studies.<sup>2</sup> Yet, neither literary Tatar nor its Mishar dialect have been sufficiently described in terms of how indirect evidence is incorporated in its grammatical system.

The terminology adopted in the present study is mostly that of Willett (1988) and much subsequent work on evidentiality in which distinction is made between “direct evidence” (the situation in question is directly perceived by the speaker), “inferring, or inferred evidence” (the knowledge about the situation obtains via inference), and “reported evidence” (the knowledge is acquired from an oral report of some external source).<sup>3</sup> The merging of “inferring evidence” and “reported evidence” is referred to as “indirect evidence”.

The semantic distinction between new and assimilated knowledge subsumed under the concept of mirativity in DeLancey (1997, 2001) is another topic discussed in the present paper.

## 1. THE VERBAL SYSTEM OF TATAR AND THE BASIC FORMS EXPRESSING INDIRECT EVIDENCE

Tatar is a language that has a restricted number of synthetic verbal forms and a huge paradigm of periphrastics. The synthetic forms indicating past time

---

<sup>1</sup> The study of evidentiality in Tatar was carried out within the project on cognitive typology supported by the Russian Foundation for the Humanities grant no. 98-04-06198a. Data for the study were collected during a field trip to the village of Tatarskij Jaltan (Tatarstan, Russia) supported by the Russian Foundation for the Humanities grant no. 00-04-19022e.

<sup>2</sup> See Slobin & Aksu (1982), Aksu-Koç & Slobin (1986), Meydan (1996), Czató (2000), Johanson (2000, 2003), among many others.

<sup>3</sup> Another main terminological tradition initiated by Lazard (1956) and adopted in Guentchéva (éd.) (1996) subsumes this phenomenon under the notion of *mediativity*.

reference are the Preterite<sup>4</sup> in *-dx* and Perfect<sup>5</sup> in *-gän*; present time reference is expressed by the Present in *-ä*, and future time reference is associated with two future tenses in *-r* and *-äčäk*, roughly synonymous. All these forms, except the Preterite, can head not only finite but also subordinate clauses, as shown in Table 1; they also function as a source of periphrastic forms.

Table 1. Synthetic verbal forms in finite and non-finite clauses  
(the verb *bar* ‘go, move’)

FORM	FINITE CLAUSE	NON-FINITE CLAUSE
<i>bar-dx</i>	Preterit	—
<i>bar-gan</i>	Perfect	Perfective participle
<i>bar-yr</i>	Future 1	Future converb
<i>bar-ajačak</i>	Future 2	Future participle
<i>bar-a</i>	Present	Imperfective converb

In contrast to other synthetic forms which are unmarked with respect to evidentiality and mirativity, the Perfect is not available if the speaker observes the situation referred to:

- (1)a. *zinnur jrkla-dx.* Zinnur slept. {I saw him sleeping.}  
 Zinnur sleep-PAST
- b. *zinnur jrkla-gan.* Zinnur slept. \*{I saw him sleeping.}  
 Zinnur sleep-PFCT

The distribution and range of interpretations of the synthetic Perfect are characterized in detail in section 2.1.

Periphrastic forms are built with three auxiliaries: *i* ‘be’, *bul* ‘be, become’, and *trr* ‘stand, rise’. The part of the periphrastic paradigm relevant to further discussion – that expressing evidential and/or mirative meanings – is represented in Table 2.<sup>6</sup>

<sup>4</sup> I follow Comrie (1976) in capitalizing labels for language-specific categories.

<sup>5</sup> The category marked with *-gan* is named differently in different studies. The common labels are the Perfect and Past Indefinite. Here I opt for the “Perfect” as it reflects the diachronic source of the form in *-gan*. See Bybee *et al* (1994) and Tatevosov (2001) for the diachronic development of perfects into indirect evidence markers.

<sup>6</sup> The whole range of forms with the meaning of indirect evidence is by far much wider, however. Any periphrastic form having the Perfect of any auxiliary as its head conveys the meaning of indirect evidence, as in *sukal-ry trr-a-jačak bul-gan* ‘was going to be permanently sleeping, they say’. Auxiliaries show a variety of co-occurrence restrictions with each other and lexical hosts, so the total number of periphrastic forms is not easy to calculate. Detailed characterization of these forms is beyond the scope of the present study, which is restricted to the periphrastics presented in Table 2.

As in many other Turkic, Iranian and North-Caucasian languages<sup>7</sup> in Tatar indirect evidence/mirative forms come in series. As Table 2 shows, periphrastics fall into two groups depending on the form of the auxiliary *i* 'be' – the Perfect *i-kän*, and *MEŠ*-Perfect *i-meš*.<sup>8</sup>

Table 2. Main periphrastic forms of the verb *bar* 'go'

LEXICAL VERB	AUXILIARY	
	<i>i-kän</i> (Perfect of the auxiliary <i>i</i> )	<i>i-meš</i> ( <i>meš</i> -Perfect of the auxiliary <i>i</i> )
Perfective participle	Past Mirative <i>bar-gan i-kän</i>	Past Uncertain <i>bar-gan i-meš</i>
Imperfective Converb	Present Mirative <i>bar-a i-kän</i>	Present Uncertain <i>bar-a i-meš</i>
Future converb	Prospective Mirative <i>bar-ır i-kän</i>	Prospective Uncertain <i>bar-ır i-meš</i>
	Time reference: Past <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 20px; height: 10px; vertical-align: middle;"></span>	Present <span style="border: 1px dashed black; display: inline-block; width: 20px; height: 10px; vertical-align: middle;"></span>

The periphrastics in Table 2 are structurally parallel: each *ikän*-form possesses a corresponding *meš*-form and vice versa. Furthermore, *ikän*- and *meš*-forms resemble each other as to their time reference.<sup>9</sup>

The Past Mirative and Past Uncertain are associated with past time reference:

- (2)a. *daut kır-ır sukala-gan i-kän*  
 Daut field-ACC plow-PFCT AUX-PFCT  
 {I see || \*I saw that} Daut plowed the field.

<sup>7</sup> See for example, Lazard (1996) for Persian, and Tatevosov (2001) for a few Nakh-Daghestanian languages, as well as examples discussed extensively in Johanson & Utas (eds.) (2000).

<sup>8</sup> *i* is the only verb in Tatar which attaches *-meš*, a morpheme commonly known as a marker of the Perfect in the Oghuz branch (Turkish, Azeri, Gagauz) of the Turkic family. Languages of the Kypchak branch (Altai, Bashkir, Kazakh, Uzbek, Nogai, etc.), one of which is Tatar, make use of *-gan* as a marker of the Perfect. Evidently, the primary Perfect marker in Turkic languages, *meš*, still exists in Oghuz languages, while in Kypchak languages it has been replaced by *-gan*. Accordingly, *i-meš* in Tatar is treated as reflecting a previous state of the Tatar grammatical system (Zakijev (1993)).

<sup>9</sup> Grammars of literary Tatar, in particular, Zakijev's (1993), report that there exists a series of indirect evidence forms alternative to the Perfect and Uncertain series in Table 2. These forms are structurally the same as the Perfect and Uncertain series, except for the use of the Perfect *bul-gan* of the auxiliary *bul* 'be, become' instead of *i* 'be'. They are the Pluperfect of Indirect Evidence *bar-gan bul-gan*, the Imperfect of Indirect Evidence *bar-a bul-gan*, and so on. However, speakers of the Mishar dialect whom I consulted said that these forms are virtually out of use, although they count them as grammatical. In fact, no such forms were recorded in spontaneous discourse or elicited in the Tatar native speakers' translations from Russian.

- b. *daut kxr-nr sukala-gan i-meš*  
 Daut field-ACC plow-PFCT AUX-MEŠ

{They say || \*I saw that} Daut plowed the field.

Besides, both *ikän-* and *meš-*periphrastics demonstrate the same restrictions as the synthetic Perfect in (1b): they are not allowed if the situation referred to is directly observed by the speaker. Therefore, the verbal forms expressing indirect evidence in the past constitute a three-way opposition: Perfect/Past Mirative/Past Uncertain. These forms differ as to how they render different kinds of epistemic information: the source of the speaker's knowledge, the speaker's attitude towards the proposition, etc., being equal in all other respects, including temporal and aspectual characteristics. The Past Mirative and Past Uncertain are further discussed in sections 2.2 and 2.3 respectively.

The present time reference is characteristic of the periphrastics based on the imperfective and future converbs, the Present Mirative, Prospective Mirative, Present Uncertain and Prospective Uncertain. Consider the first two forms as an example:

- (3)a. *zinnur jakl-ɣj i-kän.* {I see that} Zinnur is sleeping.  
 Zinnur sleep-IPFV AUX-PFCT
- b. *zinnur jakl-ar i-kän.* {I see that} Zinnur is going to sleep.  
 Zinnur sleep-FUT AUX-PFCT

Both (3a) and (3b) refer to the situation prevailing at the moment of speech; however, whereas (3a) deals with one of the intermediate phases of the situation 'Zinnur is sleeping', (3b) describes the state of affairs which precedes Zinnur's falling asleep. For the Present Mirative and Prospective Mirative see sections 3.1 and 3.2 respectively, the Present Uncertain and Prospective Uncertain are discussed in section 3.3.

The evidential meaning in (2)-(3) is totally determined by the auxiliary. In addition to the forms presented in Table 2, there are also periphrastics containing the Preterite of the auxiliary *i-de*. For example, the Pluperfect *bar-gan i-de* is based on the perfective participle *bar-gan* which is identical to the Perfect, but the auxiliary *i-de* occurs in the form of the Preterite which is neutral with respect to evidentiality. As a result, interpretation of the Pluperfect does not involve indirect evidence. In contrast, the Prospective Mirative *barrr ikän* is based on the future converb *barrr* which, by itself, is neutral with respect to evidentiality, but the auxiliary is the Perfect of the verb *i*, and the whole construction produces an indirect evidence interpretation.

## 2. EVIDENTIALITY AND MIRATIVITY IN THE PAST

Generally, Tatar represents the "nonfirsthand vs. everything else" case in Aikhenvald's classification (2003: 4, 12): the main opposition involves the Perfect in *-gan* which is allowed whenever the source of information is not the

speaker's direct experience, and the Preterite which is unmarked with respect to the source of information. Two other forms with the past time reference, the Past Mirative and Past Uncertain, are also used to indicate that the speaker's statement is based on indirect evidence. The synthetic Perfect has the widest distribution; the use of the Past Mirative is more restricted; the Past Uncertain occurs in a most specific semantico-pragmatic environment.

The major uses of the Perfect are reportive and inferential, see 2.1.1; in 2.1.2, the lack of consciousness effect in first person clauses is described; 2.1.3 explores the meaning and distribution of the Perfect in narratives.

## 2.1. The synthetic Perfect

### 2.1.1. Meaning and distribution

Two main uses of the Perfect are inferential and reportive: in (4)-(5), linking Context<sub>1</sub> to translation 1. produces an inferential reading, while linking Context<sub>2</sub> to translation 2. produces a reportive one:

- (4) *Context*<sub>1</sub>: The speaker, who has been looking for an ax for some time, sees Daut with an ax in his hand.

*Context*<sub>2</sub>: Wood-cutters are looking for an ax. The speaker has just met his friends who told him that Daut took away all the tools.

*daut balta-nr al-gan*

Daut ax-ACC take-PFCT

1. {I see that} Daut took the ax.

2. {I was told that} Daut took the ax.

- (5) *Context*<sub>1</sub>: The speaker notices a change in Daut's attitude: he doesn't eat, doesn't drink, listens to nobody, and constantly follows Alsu with his eyes.

*Context*<sub>2</sub>: *X* tells the speaker that Daut fell in love with Alsu. The speaker tells *Y*:

*daut alsu-nr jarat-kan.*

Daut Alsu-ACC love-PFCT

1. {I see that} Daut fell in love with Alsu.

2. {I was told that} Daut fell in love with Alsu.

In the reportive use, demonstrated by (4)-(5) in Context<sub>2</sub>, the speaker's knowledge of the situation in question is based on an oral report. There is a tendency to restrict the distribution of the Perfect to knowledge obtained from a *personalized* source. Thus, the natural way of interpreting (5) in the reportive reading is that there exist a particular person who told the speaker that Daut had fallen in love with Alsu, exactly as Context<sub>2</sub> suggests. The hearsay interpretation in which rumors are the source of the speaker's knowledge ('They say that Daut has fallen in love'; 'Everybody knows Daut has fallen in love') is less natural; the use of the Past Uncertain is typical for reporting rumors (see 2.3). Hearsay interpretation is not completely disallowed for the Perfect, however, to

most speakers, in contexts inducing such an interpretation, sentences like (4) and (5) sound odd but not ungrammatical.

The use of the Perfect for marking inferring evidence needs to be discussed in more detail. First and foremost, the Perfect in Tatar (as in most other languages with perfect-based indirect evidence markers) is *experiential inferential*.<sup>10</sup> If a sentence headed by the Perfect is used to assert the proposition **p**, there must be **q**, observed by the speaker at the moment of speech, which enables the speaker to conclude that **p** took place. In other words, the situation in question must have some tangible consequences or traces so that the speaker can use the Perfect to refer to this situation. Thus, (6) (= (4)) is odd, as there is no perceivable evidence supporting the claim that Daut took the ax.

(6) *Context: X: — Where is your ax? Y: — I don't know...*

*"daut balta-nx al-gan.*

{maybe} Daut took the ax!

The same observation is illustrated by (7):

(7) *Context<sub>1</sub>: The speaker comes home in the evening. In the cloakroom he finds his daughter Zuhra's coat. The speaker:*

*\*Context<sub>2</sub>: X: — Do you think Zuhra is at home already? Y: — It is already seven o'clock, the working hours are over...*

*zehrä kajt-kän.*

Zuhra return-PFCT

1. {I see that} Zuhra has returned (home).

\*2. Zuhra must have returned (home).

Example (7) is appropriate in Context<sub>1</sub> (*cf.* the famous 'Kemal's coat' example from Slobin & Aksu (1982)) but not in Context<sub>2</sub>. In the first case, it is the presence of Zuhra's coat that tells the speaker that Zuhra is home. In the second case there is nothing observable for the speaker to come up with the hypothesis that Zuhra is home; the statement is only based on a general assumption, such as 'When one's working hours are over, one normally comes home; Zuhra's working hours are over, so she must be home'.

A further question is that of properties which the sensory evidence **q** should possess to enable the speaker to infer the truth of the statement about an antecedent situation **p**. These properties can be formulated as constraints presented in (8) and (9)<sup>11</sup>. To facilitate the inferential use of the Perfect, both (8) and (9) must be satisfied.

(8) *Recoverability constraint.* Given the sensory evidence **q** obtaining at the moment of speech the speaker can assert the proposition **p** if the whole set

<sup>10</sup> Anderson's terms (1986: 284); Aikhenvald (2003: 12) uses the term "deferred evidence". See also Tatevosov (2002) for a discussion on experiential inferentials.

<sup>11</sup> See also Tatevosov (2002) for a detailed discussion.

of arguments of **p** is fully identifiable through **q** and conventionalized knowledge of the world.

- (9) *Probability constraint.* Given the sensory evidence **q** obtaining at the moment of speech the speaker can assert the proposition **p** if he is entitled to assume that **q** is the most probable cause of **p**.

First, let us see how (8) works. Consider (10) in the three contexts:

- (10) *Context<sub>1</sub>:* The speaker knows that in the morning Daut started plowing his field. In the evening he comes to see if the job is done and finds the field plowed.

*Context<sub>2</sub>:* The speaker meets Daut, a plowman, who is smeared with dirt and diesel oil, and looks tired.

*Context<sub>3</sub>:* The speaker sees the field just plowed and tries to guess who could have done it. There is a team of plowmen consisting of Rashid, Djavdet, and Daut.

*daut kxr-nx sukala-gan.*

Daut field-ACC plow-PFCT

1. {I see that} Daut plowed a/the field.
2. {I see that} Daut plowed a/the field.
3. "Daut must have plowed a/the field.

In Context<sub>1</sub>, the speaker observes a state 'The field is plowed'. The general knowledge of the world suggests that this state must be caused by the event 'x plowed the field'. According to (8), the speaker has to identify the Agent *x* in order to produce the statement (10). Given Context<sub>1</sub>, the speaker knows that Daut has participated in the initial part of the plowing-the-field event. In addition, he can rely on the following conventionalized knowledge:

- (11) The *Identity* principle. If at the moment *t*, a situation with a certain set of participants is in one of its intermediate phases, then at the moment *t*<sub>1</sub>, following *t*, this situation is associated with the same set of participants unless otherwise overtly indicated.

This principle normally allows the identification of participants in an unwitnessed situation. Thus, if there is evidence that at some moment in the past, the proposition 'x is plowing the field' is true, the speaker is entitled to believe that the same is true at any subsequent moment, unless he encounters an overt indication that some alternative participant entered into the process. This further implies that it is *x* (and not *y*, *z*, etc.) who has carried out the action of plowing the field. Hence, in Context<sub>1</sub>, the Recoverability constraint is met: the speaker possesses sufficient information – the resultant state 'the field is plowed', episodic knowledge that Daut started plowing in the morning, and general conventionalized knowledge – to infer that there was some plowing event and that the Agent of this event is Daut.

Now consider Context<sub>2</sub>. This context differs from Context<sub>1</sub> in that it does not involve a resultant state of the situation in question: the sentence does not even

imply that Daut finished plowing a field. What is observed in Context<sub>2</sub> is not a resultant state but rather an indirect consequence of the situation. However, 'be smeared with dirt, diesel oil, etc.' is a customary state for a plowman after he has been working for some time, and the knowledge of this kind is conventionalized and shared by all the speakers in the community. Given this knowledge, the speaker identifies Daut as the Agent of the situation 'plow a field'.

In contrast, in Context<sub>3</sub> we are again dealing with the resultant state of a situation but the utterance is odd. As one native speaker commented on this example: "I can't be aware of the fact that it was Daut who plowed the field, it is only my assumption". Although the speaker observes a resultant state 'the field is plowed', he has a choice as to which situation produces this result: 'Rashid plowed the field', 'Djavdet plowed the field', 'Daut plowed the field'. The identity principle does not help here, as the speaker has no premonitory awareness of who was involved in the plowing activity, and this is the main difference between Context<sub>1</sub> and Context<sub>3</sub>. What we have in Context<sub>3</sub> of example (10) is a possible interpretation, but the observed state of affairs provides insufficient evidence for asserting the proposition.

The Probability constraint in (9) is exemplified in (12):

(12) *Context<sub>1</sub>*: The speaker watches the battle. The commander of those attacking falls to the ground.

*Context<sub>2</sub>*: The speaker approaches the commander, takes his pulse and realizes that he is dead.

*kamandir-ne üter-gän.*

commander-ACC kill-PFCT

The commander has been killed.

Given Context<sub>1</sub>, this sentence sounds odd: it is true that a person who is killed normally falls to the ground, but being killed is not the only possible cause of falling down. In (12), the commander may fall down because he has been wounded or even because he has stumbled. In contrast, in Context<sub>2</sub>, (12) is appropriate: given the context (battle, fire, etc.) 'being killed' (and not, say, 'die of a heart failure') is the most probable cause for his 'being dead'.

Evidently, the Recoverability and Probability constraints are independent, and this gives rise to all four logical possibilities: both are met, neither are met, only the Recoverability constraint in (8) is met, and only the Probability constraint in (9) is met.

The simplest, and indeed most frequently attested case is where both constraints are met. For instance, in Context<sub>1</sub> of ex. (4) the speaker sees Daut holding an ax. 'Hold' is a resultant state of 'take'. The ontological relation between a taking event and a state of holding is such that the holder coincides with the Agent of 'take', so observing that Daut holds the ax the speaker has enough evidence to identify Daut as the Agent of the taking event. Accordingly, the whole set of participants in the event is identified, and the Recoverability

constraint is met. In a trivial sense, ‘Daut took the ax’ is the most probable cause for ‘Daut holds the ax’, so the Probability constraint is satisfied, too.

On the other hand, in (13) none of the constraints is met:

- (13) *Context:* Daut and his friends went hunting. Later the speaker meets Daut who is cutting up an elk.

”*daut p̄r̄š̄j-n̄r̄ üter-ḡän.*

Daut elk-ACC kill-PFCT

{I see that} Daut killed an elk.

Similarly to (10), in (13) the Agent of the situation ‘kill an elk’ is not recognizable through the evidence available to the speaker at the moment of speech: the observed state of affairs can be caused by different situations (‘x killed an elk’, ‘y killed an elk’,..., ‘Daut killed an elk’, ...). Besides, the speaker has no reason to assume that one of these alternatives is more probable than any other. As a result, (13) is inappropriate.

Now consider (14) which differs from (13) in what is known about the hunters:

- (14) *Context:* Daut and his friends have gone hunting. The speaker knows that Daut is the best hunter in the village while the other two were hunting for the first time. Later the speaker meets Daut who is cutting up an elk.

”*daut r̄š̄j-n̄r̄ üter-ḡän.*

Daut elk-ACC kill-PFCT

{I see that} Daut killed an elk.

In (14), the speaker *can* evaluate the proposition ‘Daut killed an elk’ as more probable than any other, so the Probability constraint is met, while the Recoverability constraint is not. The identity principle reduces the number of those who could possibly have killed an elk to just the three persons who had gone hunting, but provides no clue for choosing one of them. Moreover, we know that even a person who goes hunting for the first time may hit a target whereas the best hunter in the village may miss. The situation ‘Daut is cutting up an elk’ obtaining at the moment of speech does not in itself allow the exclusion of any of the three participants, and that is why the context in (14) provides insufficient evidence for asserting the proposition. None of the speakers suggested that (14) is better than (13).

In contrast, in Context<sub>1</sub> of (12), where the Probability constraint, as we have seen above, is not met, while the Recoverability constraint is. Evidently, in (12) the Agent of the event ‘kill the commander’ cannot be identified, and, accordingly, the speaker leaves it unexpressed; zero specification of the Agent here matches precisely what can be inferred from the observed state of affairs. Nevertheless, without meeting the Probability constraint it is not possible to produce an appropriate statement.

Notions on which the Probability and Recoverability constraints are based are essentially pragmatic: the former relies on *epistemic evaluation* of the probability of a situation, and the latter involves reference to the speaker's *conventionalized knowledge*. Values of pragmatic variables associated with these notions, are, of course, subject to intra-linguistic variation.

For example, replacing 'Zuhra's coat' in (7) in Context<sub>1</sub> with 'Zuhra's car standing in front of the her house' will yield different results depending on what is known about Zuhra and her car. If she always uses her car herself and never lends it to anybody, observing the car unambiguously signals that its owner has arrived. But if the car is sometimes used by Zuhra, and sometimes by her relatives and friends, presence of the car does not necessarily imply that she is here.

Even if the outcome of applying the Probability and Recoverability constraints to a particular sentence in a particular context is conditioned pragmatically, there is every reason to assume that the *coded meaning* of inferential evidential does not change from context to context. It can be summed up by the following generalization:

- (15) Inferential evidential signals that the speaker, relying on permanent conventionalized knowledge of the world shared by members of a given community, evaluates the unwitnessed situation **p** with a fully specified set of participants **P** as the most probable cause for the observed state of affairs **q** with a set of participants **Q**.

### 2.1.2. The Perfect in first person clauses

The Perfect, as well as indirect evidence markers in other languages occurring in first person clauses, produces a *lack of consciousness effect* (see Maisak, Tatevosov (2000) and Curnow (2002)), such that the speaker gets some information about the situation in which he participates *ex post facto*, after the situation actually took place. Consider (16):

- (16) *Context*: The speaker, who has been looking for an ax for some time, finally finds it in his own bag.

*min balta al-gan-mxn*  
 1SG ax take-PFCT-1SG  
 {I see that} I did take the ax!

In (16), everything the speaker knows about the situation 'I took an ax' is obtained indirectly, whereas when the situation occurred, he was completely unaware of it. (17) illustrates a similar effect: although the speaker realizes what he is doing when the situation occurs, he is not aware of who he has caught.

- (17) *min karak txt-kan-mxn*  
 1SG thief catch-PFCT-1SG

I've caught a thief {but I didn't know he was a thief and I let him go}

In (18), the speaker performs the action consciously, but the correct interpretation of this action is made only after it has been completed:

- (18) *Context*: The speaker and Zakir are fighting. The speaker hits Zakir with a big stone. Zakir falls down and lies on the ground motionless. The speaker takes his pulse and finds that Zakir is dead.

*min zakir-nx ü-ter-gän-men*  
1SG Zakir-ACC kill-PFCT-1SG

{I see that} I've killed Zakir!

Example (19) allows two different readings. Both involve an unrecognized participant of a situation 'X gives Y to the speaker': in Context<sub>1</sub> the speaker is not aware of a sum of money (Y) given to him, while in Context<sub>2</sub> he does not know who (X) gave him the money.

- (19) *Context*<sub>1</sub>: Daut, the director of the collective farm, distributes their monthly salary to the workers. The speaker's salary is 200 rubles. He takes a sealed envelope with the money, goes home, opens it, and finds that there are only 100 rubles there.

*Context*<sub>2</sub>: The speaker is short of money. His friend Daut leaves an envelope with 100 rubles at his door. The speaker does not know who helped him. Finally he finds out that it was Daut who left the envelope there.

*daut miņa jez sum bir-gän.*  
Daut 1SG.DAT hundred ruble give-PFCT

1. {I see that} Daut gave me 100 rubles {instead of 200}.

2. {I have found out that} Daut gave me 100 rubles (= It was Daut who gave me 100 rubles).

Hence the range of interpretations of the Perfect in first person clauses varies considerably: on the one hand, these clauses may involve a totally unconscious (by virtue of being drunk, amnesia, etc.) speaker, on the other hand, only minor details of the situation may remain unidentified.

### 2.1.3. The Perfect in narrative clauses

The Perfect is frequently attested in narrative clauses of various types. Consider, for example, (20) extracted from an epic story about how the speaker's native village was founded in the XVIIIth century.

- (20) *Context*: The protagonists of the story saved the Russian official from death. He said he would do anything they asked. They asked to be given land.

a. "*jarar*", *di-gän*, *bu-lar-nrx* *isem-när-e-n jaz-xp al-gan-da*,  
good say-PFCT this-PL-GEN name-PL-3-ACC write-CONV take-PFCT-LOC

"*žir tap-kač bar-xr-sxz minem janga*", *di-gän.*  
land find-POST go-FUT-2PL 1SG.GEN towards say-PFCT

"Good", he said, and he wrote down their names. "When you find the land (you want), you will come to me", he said.

- b. *bu-lar eč jxl bujr žir ezlä-gän-när.*  
 this-PL three year whole land search-PFCT-PL

And they looked for the land for three years.

The Perfect is widely attested in historical narratives, epics, fairy tales, etc., provided that the protagonist is different from the narrator; the Perfect never occurs in first person stories. Normally, but not necessarily, it is avoided when referring to the real events that are a part of the narrator's personal experience. Thus, consider (21):

(21) *Context*: A lot of famous people originated from our village.

- a. *berenče narkompros šaxit äxmädijew črk-kan.*  
 first Minister of education<sup>12</sup> Shakhit Akhmadijev come.out-PFCT

The first Minister of Education Shakhit Akhmadijev was (from here).

- b. *kazan-da vertaljot zavot-r-nrx generaljnxj konstruktor-r*  
 Kazan-LOC helicopter plant-3-GEN chief designer-3  
*garif äxmädijew i-de.*  
 Garif Akhmadijev be-PAST

Garif Akhmadijev was the chief designer at the Kazan helicopter plant.

Situations referred to by these two sentences are similar: each describes a particular person and his job. But (21a) with the Perfect of the verb *črk* 'come out, exit' refers to a situation taking place in the mid twenties when the narrator was a child, so he had no direct experience of this situation. (21b) took place in the late fifties and the narrator, despite the fact that he was not acquainted with the person referred to, avoids using indirect evidence forms, preferring the Preterite of the verb *i* 'be' which is unmarked with respect to evidentiality.

In addition, there are two frequently attested patterns of the distribution of verbal forms in narrative discourse:

1. the whole narrative is built upon the clauses headed by the Perfect, as in (20a-b);
2. the use of the Perfect is restricted to clauses referring to background situations (historical setting, features of main characters, narrator's introductory remarks, etc.), while the main line of a narrative is performed through the default narrative form, that is, the Present.

As an example of the latter type of narrative, consider (22a-c):

<sup>12</sup> *Narkompros* is borrowed from Russian. It is the abbreviation for *Narodny Komissar Prosveshcheniya* 'People's Commissar for Education'

(22) *Context*: Once there was a little girl named Zuhra.

- a. *ul kečkenä-dän ük bik uŋ-gan bala bul-ɣp üs-kän,*  
 3SG little-ABL PART very yield-PFCT child be-CONV grow-PFCT  
*beten eš-lär-ne dä esl-i bel-gän.*  
 every work-PL-ACC AND work-IPFV know-PFCT

From an early age she worked hard, and she could do everything.

- b. *ket-mä-gän-dä zehrä-nej ana-sr ül-ep kit-e,*  
 wait-NEG-PFCT-LOC Zuhra-GEN mother-3 die-CONV go.away-IPFV  
*krz ätä-se belän genä kal-a.*  
 girl father-3 with only remain-IPFV

One day Zuhra's mother died, and the girl was left with her father.

- c. *ɣzakla-mɣj ätä-se ü-gä jaŋa äni-ügi ana al-ɣp*  
 delay-NEG-IPFV father-3 house-DAT new stepmother mother take-CONV  
*kat-a.*  
 return-IPFV

Soon her father brought home a stepmother [...].

The main line of the narrative starts from (18b), while (18a) is a background clause describing the protagonist of the story. The Perfect occurs only in (18a), but not in the rest of the narrative.

## 2.2. Past Mirative

### 2.2.1. Meaning and distribution

At first sight, any semantic difference between the synthetic Perfect and Past Mirative is hardly visible: they both give rise to inferential and reportive interpretations. Consider (23):

(23) *Context*<sub>1</sub>: The speaker, who has been looking for an ax for some time, sees Daut holding it.

*Context*<sub>2</sub>: Wood-cutters look for an ax. The speaker has just met his friends who told him that Daut took away all the tools.

*daut balta-nɣ al-gan i-kän.*  
 Daut ax-ACC take-PFCT AUX-PFCT

1. {I see that} Daut took the ax!
2. {I was told that} Daut took the ax!

As in (4) with the Perfect, in (23) with the Past Mirative *Context*<sub>1</sub> induces an inferential reading, while *Context*<sub>2</sub> yields a reportive interpretation. However, a closer look reveals an important difference between these two forms. Consider (24a-b) in which inferential interpretations of the Perfect and Past Mirative are compared:

(24)a. *Context*<sub>1</sub>: The speaker knows that Daut is the best hunter in the village. One day Daut was hunting elk. The speaker who was sure that the hunt must have been successful meets Daut who is cutting up an elk.

*Context*<sub>2</sub>: The speaker knows that Daut went hunting for the first time. The speaker is sure Daut won't bag anything. Nevertheless, the speaker meets Daut who is cutting up an elk. The speaker is surprised:

\**Context*<sub>3</sub>: A week ago the speaker met Daut who was cutting up an elk.

*daut prsʲj-nʲ üter-gän.*

Daut elk-ACC kill-*PFCT*

1.-3. {I see that} Daut killed an elk.

Three contexts in (24a) differ as to the *novelty* and *expectedness* of the asserted situation. In *Context*<sub>1</sub> and *Context*<sub>2</sub>, the knowledge about the situation 'Daut killed an elk' is new, as the speaker has just recognized the situation 'Daut is cutting up an elk' and inferred the truth of the antecedent proposition. The difference between *Context*<sub>1</sub> and *Context*<sub>2</sub> concerns the *expectedness* of the situation: in *Context*<sub>2</sub>, but not in *Context*<sub>1</sub>, the speaker has every reason to be surprised, as the elk has been killed by a person who went hunting for the first time. In *Context*<sub>3</sub>, the knowledge about the situation is not new, but more or less assimilated, since a week has passed since the speaker acquired it.

(24a) shows that that the Perfect is neutral with respect to *expectedness* of a situation referred to: it is appropriate in *Context*<sub>1</sub>, implying *expectedness*, as well as in *Context*<sub>2</sub>, implying *unexpectedness*. Yet, it is odd in *Context*<sub>3</sub> implying that the speaker's knowledge has changed earlier than a week before he produced the utterance, so in (24a) the Perfect marks *novelty* of knowledge but not *unexpectedness*.

In contrast, the Past Mirative is odd not only in *Context*<sub>3</sub>, but in *Context*<sub>2</sub>, too, being quite appropriate only in *Context*<sub>1</sub>:

(24)b. *Context*<sub>1</sub> = *Context*<sub>1</sub> (24a)

? *Context*<sub>2</sub> = *Context*<sub>2</sub> (24a)

? *Context*<sub>3</sub> = *Context*<sub>3</sub> (24a)

*daut pošʲj-nʲ üter-gän i-kän.*

{You don't say so! I see that} Daut has killed an elk!

Therefore, (24b) suggests that the Past Mirative marks *unexpectedness* rather than *novelty* of the information.

As far as reportive use is concerned, the Perfect does not seem to mark either *novelty* or *unexpectedness* of knowledge, indicating merely that information is acquired from some external source.

(25) *Context*<sub>1</sub>: The speaker has just been told that Daut killed an elk while hunting. The speaker knows that Daut never went hunting before.

*Context*<sub>2</sub>: The speaker has just been told that Daut killed an elk while hunting. The speaker knows that Daut is the best hunter in the village.

*Context*<sub>3</sub>: A week ago the speaker was told that Daut killed an elk while hunting.

*daut pɤsɤj-nɤ üter-gän.*

Daut elk-ACC kill-PFCT

1.-3. {I was told that} Daut killed an elk.

In (25), the sentence is equally appropriate in all the three contexts – not only in *Context*<sub>1</sub> and *Context*<sub>2</sub>, implying novelty of the knowledge, but also in *Context*<sub>3</sub>, where the information was acquired long before the moment of speech.

The Past Mirative again is more influenced by the epistemic status of knowledge, indicating that knowledge is new. Consider (26):

(26) *sinej üw-ej jand-gan i-kän || ʔjand-gan*  
2SG.GEN house-2SG burn-PFCT AUX-PFCT burn-PFCT

{I was told that} your house burnt down. {I am so sorry!}

One of the pragmatically loaded communicative contexts where the speaker should refer explicitly to the fact of acquiring knowledge is in presenting one's condolences ("I have just received the sad news that such and such event happened. Let me present my sincere condolences..."). Here the listener is aware of the fact referred to by the sentence, so its main function is not to communicate information about a proposition but to provide an introduction to the consequent words of sorrow; so in (26) the meaning 'I got to know ...' is the only relevant piece of information. In this case, as we see, the Past Mirative is much more appropriate than the Perfect.

In contrast, if the utterance aims to inform the listener about what happened, the reported event itself is more important than getting knowledge about it, and the Perfect is more appropriate than the Past Mirative:

(27) *sinej üw-ej jand-gan || ʔjand-gan i-kän*  
2SG.GEN house-2SG burn-PFCT burn-PFCT AUX-PFCT

{Come back to the village} {I have just heard that} your house has burnt down!

At the same time, the majority of native speakers make no difference between expected and unexpected situations in the case of reportive interpretation of the Past Mirative. Consider the following minimal pair from Dahl's Tense-Mood-Aspect questionnaire (Dahl 1985: 204; Q134 and Q136):

(28) *Context*<sub>1</sub>: *X* has just seen that the president arrived (no one was expecting this event). *X* told *Y*, who hasn't seen anything, about the president's arrival. *Y*: (Have you heard the news?):

*Context*<sub>2</sub>: The president has been expected for weeks. *X*, who has just seen him, tells *Y*, who hasn't seen anything, about this event. *Y*:

*jelcin kit-kän i-kän!*

Yeltsin come-PFCT AUX-PFCT

Yeltsin has arrived!

Let us take stock of what we have seen so far. The distribution of the Past Mirative and Perfect is summarized in Table 3.

Table 3. Marking novelty and unexpectedness of knowledge.

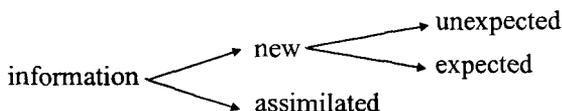
TYPE OF USE	STATUS OF PROPOSITION	PERFECT	PAST MIRATIVE
Inferential	new unexpected information	+	+
	new expected information	+	-
	assimilated information	-	-
Reportive	new unexpected information	+	+
	new expected information	+	+
	assimilated information	+	-

As Table 3 suggests, the difference between these two forms can be defined in terms of *mirativity*.<sup>13</sup> DeLancey (1997) defines mirativity as a category marking a special status of the speaker's knowledge about a situation in question, namely, that this knowledge is not a part of the speaker's integrated picture of the world.

Two notions typically involved in the semantic characterization of mirative markers are specifically *novelty* and *unexpectedness* of information. However, these notions are normally taken into account without making reference to the essential difference between them. DeLancey (2001: 370), for example, claims that mirativity has to do with marking an utterance "as conveying information which is new *or* unexpected to the speaker".

The real state of affairs seems to be more complicated, however, as Tatar data represented in (23)-(28) and in Table 3 suggest: novelty of knowledge does not imply unexpectedness, as new knowledge may be either expected or unexpected (see Scheme 1).

Scheme 1. Novelty and expectedness of information



<sup>13</sup> Mirativity had been treated as one of the uses of evidentials until DeLancey (1997) (see also DeLancey 2001) suggested it should be regarded of as a separate category which, although having a considerable area of overlap with evidentiality, is by no means identical to it. Yet, the enthusiasm about mirativity that DeLancey's paper brought about soon changed into skepticism. Lazard (1999: 106) pointed out that "the existence of a mirative grammatical category is not so well established... The idea of the mirative ... is only rarely endowed with a specific grammatical expression, distinct from the expression of other ideas".

Indeed, novelty and expectedness are associated with different mental processes. The fact that the knowledge is new implies a change of state of the speaker's mind, a transition from the state 'not know about p' to 'know about p'. Unexpectedness, on the other hand, has to do with the relation between acquired knowledge and knowledge already assimilated: acquired knowledge can either accord with or contradict the rest of the speaker's picture of the world.

In Tatar, the Perfect, as Table 3 shows, only disallows an "assimilated knowledge" interpretation in the inferential use. Evidently, this does not result from some idiosyncratic properties of the Perfect, but from a general incompatibility of inference with assimilated knowledge: knowledge obtained via inference based on a current state of affairs is by definition new. Given this general restriction, the Perfect can be characterized as unmarked with respect to mirativity.

In contrast, the distribution of the Past Mirative involves both the opposition between new and assimilated knowledge (in the reportive use) and expected and unexpected knowledge (in the inferential use). In both cases the Past Mirative is 'more mirative' than the Perfect, and the semantic contrast between the two forms is consistently maintained.<sup>14</sup>

### 2.2.2. Past Mirative in direct evidence contexts

The crucial problem about the mirative categories is whether they can be used in direct evidence contexts provided that the speaker regards a situation as new and/or unexpected. DeLancey (1997) claims that the answer to this question is positive. However, this is not really obvious. While discussing mirative categories in direct evidence contexts, DeLancey (and many other linguists) often gives examples with stative predicates, especially 'be' and 'have'. Cross-

<sup>14</sup> The problem for this characterization, however, is that the Past Mirative can appear in narrative clauses. Consider the following non-elicited example:

(i) *bu keşe terkija-lär-dädä bul-gan i-kän, medrese-lär-dä dä ukr-gan.*

this man Turkey-PL-LOC AND be-PFCT be-PFCT madrasah-PL-LOC AND read-PFCT

This person has lived in several Islamic countries (*lit.* in Turkey) and has studied in several madrasahs.

The use of these forms in narratives seems to be much more restricted than that of the synthetic Perfect: it is only attested in clauses referring to background situations, as in (25), which provide a general setting for the main line of the narrative.

Yet, if a particular verbal form is supposed to mark the novelty of knowledge, it is not expected to occur in a historical narrative (beyond, of course, direct speech and the narrator's remarks addressed to the listener). Indeed, for historical narratives the event of obtaining knowledge is irrelevant and should not be mentioned overtly, *cf.* the incorrectness of narrative sequences *I have realized that World War II began on September 1, 1939. I have realized Germany attacked Poland...* Evidently, in (i) the narrator does not indicate that he has just realized that the person referred to has been to Moslem countries and studied in different madrasahs – he merely provides background information for understanding a subsequent part of the narrative. Given that synchronic distribution of Mirative forms is the result of a diachronic development of the perfect (see Bybee *et al.* (1994) for details), one must acknowledge that there exists a stage of this development at which miratives can be used in narrative clauses.

linguistically, these predicates indeed allow the ‘direct evidence + mirative’ reading.<sup>15</sup> But as soon as dynamic, especially telic predicates are taken into account, acceptability of such interpretation decreases significantly.<sup>16</sup> This seems to be indeed the case with the Past Mirative in Tatar: while the majority of speakers judge (29) with a stative predicate appropriate, almost all of them reject (30) with a dynamic telic predicate:

(29) *Context*: The speaker is sure that he has run out of cigarettes, but suddenly he finds a packet of cigarettes.

† *tämäkr̄ bar i-kän!*

‡ cigarette be AUX-PFCT

{It turns out that} I have cigarettes!

{30} *Context*: Alsu never washed the floor, asking her younger sisters to do it. The speaker comes to visit her and sees Alsu washing the floor. After she has finished, the speaker expresses his surprise:

?? *alsu idän ju-gan i-kän!*

Alsu floor wash-PFCT AUX-PFCT

{Incredible!} Alsu has washed the floor!

The precise nature of the asymmetry demonstrated by (29)-(30) probably requires further study. In the meantime, Tatar provides cross-linguistic evidence supporting the position of those who claim that mirative meaning tends to be combined with reportive and inferential meanings rather than being expressed independently from them.<sup>17</sup>

### 2.3. Past Uncertain

The Past Uncertain differs considerably from both the synthetic Perfect and Past Mirative. The primary function of this form is to mark second hand information not associated with any kind of personalized source. This form is typically used to report rumors. Consider (31):

(31) *Context*: A man was murdered in the village: (31)

† *daut rašit-ne üter-gän i-meš*

Daut Rashid-ACC kill-PFCT AUX-MEŠ

1. { — Who do you think killed Rashid?

— I don’t know. They say that} Daut killed Rashid.

\*2. {—Who do you think killed Rashid?}

— Daut killed Rashid. {My friend, who witnessed the murder, told me.}

<sup>15</sup> See for example Duchet & Përnaska (1996) for Albanian material.

<sup>16</sup> See Tatevosov (2001) for Nakh-Daghestanian data.

<sup>17</sup> See, for example, Meydan (1996: 135) for Turkish.

Example (31) demonstrates two essential characteristics of the Past Uncertain. First, it is inappropriate if the information was obtained from a specific source that can be unambiguously identified. Secondly, it involves a modal meaning of epistemic possibility: using this form the speaker indicates that he is not responsible for the truth of the proposition.<sup>18</sup> Rather, the speaker emphasizes that the proposition may not be true and distances himself from it.

The latter property of the Past Uncertain distinguishes it from the Perfect and Past Mirative. These two forms not only signal that knowledge about the asserted proposition is obtained via inference or from an oral report, but also express the speaker's commitment to the truth of his proposition. In contrast, the Past Uncertain indicates that from the speaker's point of view, it is unlikely that the situation occurs in the real world.

The Past Uncertain has no inferential interpretation, as (32), corresponding to (23), shows:

(32) *Context*: The speaker, who has been looking for an ax for some time, sees Daut with one in his hand.

*\*daut balta-nr̄ al-gan i-meš.*  
 Daut ax-ACC take-PFCT AUX-MEŠ  
 {I see that} Daut took the ax!

Given the above generalizations concerning the inferential interpretation, (32) is by no means surprising. Indeed, the Probability constraint requires that there be no alternative explanation for the current state of affairs except the asserted one, while the Recoverability constraint leaves no possibility that participants of a situation remain unspecified (although they need not be definite). This further implies that no room is left for epistemic uncertainty and so, the speaker must take full responsibility for his assertion (this is what Bybee *et al.* (1994: 320-321) call 'inferred certainty'). This meaning is definitely incompatible with the Past Uncertain.

The use of the Past Uncertain in narratives is restricted to legends and fairy tales; an example of this is (33):

(33) *aj-dan žir-gä, nur teš-kän i-meš häm zehrä*  
 moon-ABL earth-DAT light fall-PFCT AUX-MEŠ then Zuhra  
*šul nur bujlap aj-ga men-ep kit-kän i-meš...*  
 this light on moon-DAT go.up-CONV go.away-IPFV AUX-MEŠ...

The moon's ray reached the earth, and Zuhra followed this ray up to the moon...

<sup>18</sup> A great variation characterizes the relationship between evidentiality and epistemic modality. Some linguists (e.g. Palmer (1986)) consider evidentiality a subcategory of modality, others (Chafe & Nichols (1986)) view evidentiality as a category encoding a broad range of epistemic meanings, modal ones included, and not only the source of information. One more option (Van der Auwera & Plungian (1998)) is that evidentiality and epistemic modality, being different by nature, have nevertheless an appreciable area of conceptual overlap. See Aikhenvald (2003) for further discussion.

In historical narratives that pretend to describe real events the Past Uncertain is completely out of place.

Another group of uses of the Past Uncertain is demonstrated by (34)-(35):

- (34) *Context*: Zuhra washed up the dishes. The speaker takes one of the dishes and discovers that it is dirty.

*zehrä tabaq-sawxt ju-gan i-meš!*  
 Zuhra dishes wash-PFCT AUX-PFCT

This is what Zuhra calls washing-up dishes!

- (35) *Context*: Daut has stuck together a broken plate, but the plate falls to pieces again.

*daut tälinkä jabrštör-kan i-meš*  
 Daut plate glue-PFCT AUX-MEŠ

This is what Daut calls sticking a plate together!

As these examples show, the Past Uncertain can refer to actions that are not performed thoroughly and completely; utterances like these sound ironic and can be used to reproach a person who has not done something properly.

It seems that this kind of interpretation is a result of the pragmatic extension of that represented by (31)-(33). Using (31)-(33), the speaker indicates that he does not have reliable evidence to assert the proposition *p*. (34)-(35), then, inform that what has been done can not be characterized as *p*. Evidently, only a minor pragmatic reanalysis of the meaning in (36a) associated with (31)-(33) is required to yield (36b) associated with (34)-(35):

- (36) a. There is not enough evidence to say that *p* took place.  
 b. There is not enough evidence to say that it was *p* that took place.

A further development of this meaning is demonstrated by (37), which describes the *imitation* of a given situation:

- (37) *zinnur jxkla-gan i-meš.*  
 Zinnur sleep-PFCT AUX-MEŠ  
 Zinnur pretended to sleep.

Example (37) implies that the observed state of affairs could have been characterized as sleeping; nevertheless, the proposition ‘Zinnur sleeps’ is false.

Finally, the Past Uncertain can be used for referring to dreams, as in (38):

- (38) *iske üwe-bez i-meš. a-nda äti kat,-kan i-meš*  
 old house-2PL be-PFCT 3SG-LOC dad return-PFCT AUX-PFCT  
 {I see} our old house. Daddy has returned...

Different languages make use of different narrative strategies for reporting dreams. One of the possible options is to describe dreams as if they were real events; also, one not infrequently finds indirect evidence categories used to refer to this kind of human experience. Aikhenvald (2003: 22) discussing various cross-linguistic possibilities indicates that in Turkic languages indirect

evidence forms are not used in describing dreams. The Past Uncertain in Tatar provides a clear counterexample to this generalization.

### 3. EVIDENTIALITY AND PROSPECTIVITY IN THE PRESENT

#### 3.1. Present Mirative

Functionally, the Present Mirative is opposed to the synthetic Present (see Table 1) which is unmarked with respect to evidentiality/mirativity. The Present Mirative allows a wide range of uses, including reportive and inferential, but the primary function of these forms is to mark a mirative meaning. Consider (39):

(39) *Context<sub>1</sub>*: A few people are waiting for Zinnur. Running out of patience, the speaker calls Zinnur; he is told that Zinnur is sleeping.

*Context<sub>2</sub>*: The speaker comes to meet Zinnur, but from Zinnur's room he hears him snore.

*Context<sub>3</sub>*: The speaker knows that Zinnur goes to bed at 10 p.m. At 11 p.m he hears him snore.

*Context<sub>4</sub>*: The speaker waits for Zinnur for some time. Then he goes to Zinnur's place, enters his room and finds that Zinnur is sleeping.

*Context<sub>5</sub>*: At 10 p.m. the speaker tells Zinnur to go to bed. At 11 p.m he enters his room and sees him sleeping.

*zinnur jakl-xj i-kän!*  
Zinnur sleep-IPFV AUX-PFCT

1. {I was told that} Zinnur is sleeping!
- 2.-3. {I see that} Zinnur is sleeping!

*Context<sub>1</sub>* provides a reportive reading while *Context<sub>2</sub>* is associated with an inferential one: in the former case the source of knowledge is an oral report; the evidence supporting the statement in the latter case is a perceivable situation 'Zinnur is snoring' which is a consequence of the situation 'Zinnur is sleeping'. In both cases the unexpectedness of a situation is highlighted: the speaker either has no expectations about the situation referred to or, preferably, has negative expectations, that is, that Zinnur is *not* sleeping. (39) is odd if the speaker is prepared to find Zinnur sleeping, as *Context<sub>3</sub>* indicates.

*Context<sub>4</sub>* is of special interest: in *Context<sub>4</sub>*, the speaker has direct evidence of a situation referred to but nevertheless the Present Mirative is readily available. Again, the unexpectedness of a situation is decisive: the speaker is not prepared to find Zinnur sleeping; if the observed state of affairs confirms his expectations, as in *Context<sub>5</sub>*, (39) is inappropriate.

The same point is illustrated by (40):

- (40) *Context*: The speaker is sure that Zuhra had gone to bed long ago. He goes to the kitchen and finds Zuhra doing the washing-up.

*zehrä tabaq-sawxt ju-a i-kän.*  
 Zuhra dishes wash-IPFV AUX-MES  
 {I see that} Zuhra is doing the washing-up!

Unlike the Past Mirative (cf. (30) above), the Present Mirative from a dynamic predicate ‘wash’ is appropriate even if the situation is directly perceived by the speaker.

Therefore, the Present Mirative has wider range of uses than the Past Mirative, being a true mirative category in DeLancey’s (1997) sense. It is generally recognized (see DeLancey (2001)) that the present is more inclined to have a mirative interpretation than the past. Grammatical morphemes interpreted as inferential in the past tend to acquire the mirative reading in combination with imperfective/present verbal forms. The Present Mirative seems to be a clear-cut manifestation of this tendency, being closer to prototypical mirativity than its past counterpart.

### 3.2. Prospective Mirative

The Prospective Mirative corresponds to the synthetic Future (see Tables 1 and 2). Situations referred to by this form are expected to take place in the future but some prerequisites for these situations exist at the moment of speech.<sup>19</sup> These prerequisites may have different origins. For example, if the predicate takes an Agent exercising control over the situation, the prospective form signals that the Agent is somehow preparing the subsequent situation. The use of the Prospective Mirative is exemplified in (41):

- (41) *Context*<sub>1</sub>: The speaker and Daut had decided to go to the town together. But Daut didn’t come on time. The speaker calls Daut. One of Daut’s relatives tells the speaker that Daut has changed his mind and is going to plow his field. The speaker is surprised.

*Context*<sub>2</sub>: The speaker and Daut had decided to go to the town together. But Daut didn’t come on time. The speaker goes to Daut’s place and finds Daut preparing to plow.

*daut kər sukala-r i-kän!*  
 Daut field plow-FUT AUX-PFCT

1. {You don’t say so! As I was told,} Daut is going to plow a field!
2. {You don’t say so! I see that} Daut is going to plow a field!

<sup>19</sup> Cf. the classical definition of the prospective suggested by Comrie (1976) and, more specifically, Vet’s (1994) analysis of prospectivity in terms of Discourse Representation Theory.

The Prospective Mirative formed from verbs with non-agentive participants indicates that under “normal” conditions the observed state of affairs is likely to produce the situation referred to:

(42) *Context*<sub>1</sub>: The speaker looks through the window and sees clouds, when ten minutes earlier, the sky was clear.

*Context*<sub>2</sub>: The speaker looks through the window and sees that the sky is cloudy; he knows from the forecast that it is likely to rain this day.

*jangxr jaw-xr i-kän.*  
rain rain-FUT AUX-PFCT

{I see that} it is going to rain!

The range of evidential interpretations of the Prospective Mirative is virtually the same as that of the Present Mirative, as both of these forms refer to a state of affairs prevailing at the moment of speech. The mirative reading involving unexpectedness of a situation about which the speaker receives information is obligatory for both the Prospective Mirative and the Present Mirative. In *Context*<sub>1</sub>, (42) is perfectly acceptable, but in *Context*<sub>2</sub>, the situation is expected to occur, and appropriateness of (42) decreases radically.<sup>20</sup>

Note, however, that establishing a connection between an ongoing state of affairs (‘Daut is preparing his plow, etc.’ in (41) and ‘There are grey clouds in the sky’ in (42)) and a subsequent situation in the future (‘Daut is plowing his field’ and ‘It is raining’) requires some reasoning, so the resulting interpretation of the Prospective Mirative is inevitably inferential, if not reportive. (41)-(42) have no ‘direct evidence’ interpretation corresponding to that of (39) in *Context*<sub>4</sub>, as situations in the future cannot be subject to direct observation.

### 3.3. Present Uncertain and Prospective Uncertain

The Present Uncertain is associated with virtually the same range of uses as the Past Uncertain, the only difference being temporal reference. (43) demonstrates the reportive use of the Present Uncertain where rumors are the source of information and where there is no speaker’s commitment to the truth of the proposition:

(43) *Context*: X: I heard that Daut has fallen in love with somebody. Do you know who is the chosen one? Y: I don’t exactly know,

*daut alsu-nr jarat-a i-meš.*  
Daut AlsU-ACC love-IPFV AUX-MEŠ

{they say that} Daut loves AlsU.

<sup>20</sup> Maslova (2003: 225) discussing Yukagir material, also points out the parallelism between the inferential and prospective meanings, which both involve the current state of affairs as a source of information about a situation in the past and future respectively. The main difference between Yukagir and Tatar, then, is unexpectedness, as is observed with all the verbal forms containing the auxiliary *ikän*.

As is the case with the Past Uncertain, the Present Uncertain refers to actions that have not been performed properly. Compare (34) above with the Past Uncertain and (44) with the Present Uncertain:

- (44) *Context*: Zuhra washes up the dishes. The speaker takes one of the dishes and discovers that it is dirty.

*zehrä tabaq-sawrıt ju-a i-meš.*  
 Zuhra dishes wash-IPFV AUX-PFCT

This is what Zuhra calls washing-up dishes!

'Pretend'-use of the Present Uncertain is demonstrated by (45), corresponding to (37) with the Past Uncertain:

- (45) *zinnur jıkl-ıj i-meš.*  
 Zinnur sleep-IPFV AUX-meš

Zinnur pretends to be sleeping.

Finally, the Prospective Uncertain is demonstrated in (46):

- (46) *daut kır-nır sukala-r i-meš*  
 Daut field-ACC plow-FUT AUX-MEŠ

1. {They say that} Daut is going to plow the field.

\*2. {I see that} Daut is going to plow the field.

3. Daut pretends he is going to plow the field.

In referring to the prospective situation, the Prospective Uncertain resembles its mirative counterpart, the Prospective Mirative in (41)-(42). Its other characteristics are akin to all *imeš*-forms, in particular, to the Past Uncertain and Present Uncertain. The Prospective Uncertain readily allows for the reportive ('they say') reading in (46.1), disallowing the inferential one in (46.2). The 'pretend'-interpretation is shown in (46.3).

## 5. CONCLUSION

Cross-linguistically, Tatar is of particular interest since it provides an opportunity to observe different evolutions within the same category, that of the Perfect. Originating from the same source, the synthetic Perfect, mirative forms, and uncertain forms vary considerably as to meaning and distribution.

It seems that the current state of the art only provides us only with a very general view of how markers of indirect evidence are created from perfects. In particular, Bybee *et al.* (1994) suggest that perfects first acquire inferential interpretation, and that only then are other indirect evidence uses created. The relevant part of the path of diachronic development put forward by Bybee *et al.* (*id.*) and further discussed in Tatevosov (2001) is represented in Scheme 2.

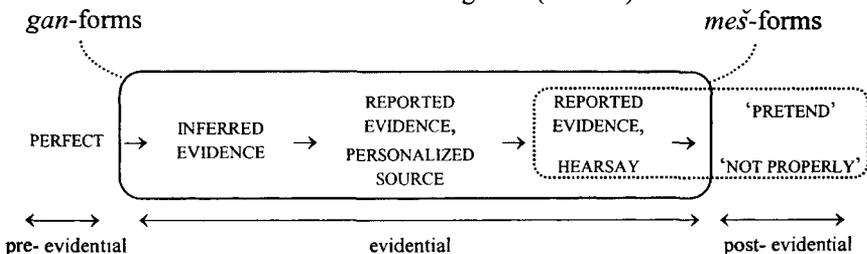
*Scheme 2. Path of diachronic development for perfect-based indirect evidence grams*

PERFECT → INFERRED EVIDENCE → REPORTED EVIDENCE

Given this scenario, the distribution of Tatar indirect evidence forms discussed above can be generally accounted for. Assuming that the *meš*-perfect was created earlier than the *gan*-perfect, one can suggest that both grams followed the same diachronic path, but at different times. At the first stage, the *meš*-perfect acquired inferential use. Later, its distribution was extended to cover all indirect evidence contexts – not only inferential, but also reportive. At the second stage, the *gan*-perfect appeared, forcing out the *meš*-perfect from inferential contexts. As the *gan*-perfect developed, the distribution of the *meš*-perfect became more and more restricted. Today, it has already lost its ‘personalized source’ use and only retains the hearsay (‘they say’) reportive ones. Additionally, the *meš*-perfect develops new ‘not properly’ and ‘pretend’ uses which are not evidential proper but rather *post-evidential*.<sup>21</sup>

These observations suggest a more detailed path of diachronic development than that in Scheme 2. This path is represented in Scheme 3.

*Scheme 3. Path of diachronic development for perfect-based indirect evidence grams (revised)*



In Scheme 3, the distribution of *gan*-forms and *meš*-forms is shown. This scheme clearly sets out the restrictions exhibited by *gan*- and *meš*-forms. In particular, it shows the absence of inferential and ‘personalized source’ readings of the *meš*-forms, and the fact that the ‘hearsay’ is an area of overlap between the *meš*-forms and *gan*-forms. A few questions remain, however.

What happens after inferential uses are established? How exactly is the reportive use acquired? Why are no grams attested among languages with perfect-based markers of indirect evidence (in particular, among languages of the so called Old World evidential belt) that are used only in inferential contexts? (Seemingly, the existence of such categories is predicted in the theory put forward by Bybee of *et al.*) More importantly, what exactly is the

<sup>21</sup> Cf. the term “post-modal” coined by Van der Auwera & Plungian (1998) for uses that modal expressions acquire at later stages of development.

relation between marking novelty/expectedness of information and marking the source of information? Where does the difference between the synthetic Perfect and mirative forms, in particular, the Past Mirative, come from? These questions are yet to be answered.

## REFERENCES

- AIKHENVALD, A., 2003, "Evidentiality in typological perspective", in: A. Y. Aikhenvald & R. M. W. Dixon. (eds.), *Studies in evidentiality*, Amsterdam, John Benjamins, 1-31.
- AKSU-KOÇ, A. & D. SLOBIN, 1986, "A psychological account of the development and use of evidentials in Turkish", in: Chafe & Nichols (eds.), p. 159-167.
- ANDERSON, L., 1986, "Evidentials, paths of change, and mental maps: typologically regular asymmetries", in: W. Chafe & J. Nichols (eds.), *Evidentiality: the linguistic coding of epistemology*, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation, p. 159-167.
- BYBEE, J., R. PERKINS & W. PAGLIUCA, 1994, *The evolution of grammar: Tense, aspect and modality in the languages of the world*, Chicago, University of Chicago Press.
- CHAFE, W. & J. NICHOLS, 1986, *Evidentiality: The Linguistic Coding of Epistemology*, in the series *Advances in Discourse Processes*, Vol. XX, Norwood (N.J.), Ablex Publishing Corporation.
- COMRIE, B., 1976, *Aspect*, Cambridge, Cambridge University Press.
- , 2000, "Evidentials: semantics and history", in: Johanson, L. & B. Utas (eds.), *Evidentials. Turkish, Iranian, and neighbouring languages*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 1-12.
- CURNOW, T., 2002, "Evidentiality and me: The interaction of evidentials and first person", in: C. Allen (ed.) *Proceedings of the 2001 Conference of the Australian Linguistic Society*. URL <http://linguistics.anu.edu.au/ALS2001/papers/Curnow.pdf>.
- CZATÓ, E. A., 2000, "Turkish MIS and IMIS items. Dimensions of a functional analysis", in: L. Johanson & B. Utas (eds), *Evidentials. Turkish, Iranian, and neighbouring languages*. Berlin, Mouton de Gruyter, p. 29-43.
- DAHL, Ö., 1985, *Tense and aspect systems*, Oxford, Blackwell.
- DELANCEY, S., 1997, "Mirativity: The grammatical marking of unexpected information", *Linguistic Typology* 1/1, p. 33-52.
- , 2001, "The Mirative and Evidentiality", *Journal of Pragmatics* 33/3, p. 369-382.
- DUCHET, J.-L. & R. PERNASKA., 1996, "L'admiratif albanais: recherche d'un invariant sémantique", in: Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 31-46.
- GUENTCHÉVA, Z. (ed.), 1996, *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters (BIG 35).
- JOHANSON, L., 2000, "Turkic indirectives", in: L. Johanson & B. Utas (eds), *Evidentials. Turkish, Iranian, and neighbouring languages*. Berlin, Mouton de Gruyter, p. 61-87.
- , 2003, "Evidentiality in Turkic", in: A. Y. Aikhenvald, & R. M. W. Dixon. *Studies in evidentiality*, Amsterdam, John Benjamins, p. 273-290.
- JOHANSON, L. & B. UTAS (eds), 2000, *Evidentials. Turkish, Iranian, and neighbouring languages*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- LAZARD, G., 1956, "Caractères distinctifs de la langue tadjik". *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 52, 1956, '1, p. 117-186.
- , 1996, "Le médiatif en persan", in: Z. Guentchéva (ed.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 21-30.

- , 1999, “Mirativity, evidentiality, mediativity, or other?” *Linguistic Typology* 3/1, p. 91-109.
- MAISAK, T. & S. TATEVOSOV, 2000, “Prostranstvo govornjashchego v kategorijax grammatiki”, [The universe of the speaker in categories of grammar], *Voprosy jazykoznanija* 5, p. 35-52.
- MASLOVA, E., 2003, “Evidentiality in Yukaghir”, in: Aikhenvald, A.Y., and R.M.W. Dixon. (eds.) *Studies in evidentiality* Amsterdam, John Benjamins, p. 220-235.
- MEYDAN, M., 1996, Les emplois médiatifs de *MİŞ* en turc, in: Z. Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris, Peeters, p. 125-144.
- NASILOV, D. M., 1983, *Konstrukcii s modal'nymi slovami 'ekan' i 'emiš' v uzbekskom jazyke* [Constructions with modal words 'ekan' and 'emiš' in Uzbek], Leningrad, Nauka.
- PALMER, F. R., 1986, *Mood and modality*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Textbooks in Linguistics).
- SLOBIN, D. & A. AKSU, 1982, “Tense, Aspect, and Modality in the use of the Turkish evidential”, in: P. J. Hopper (ed.), *Tense-aspect: Between Semantics and Pragmatics*, Amsterdam, Benjamins, p. 185-200.
- TATEVOSOV, S., 2001, “From resultatives to evidentials: multiple uses of the Perfect in Nakh-Daghestanian languages”, *Journal of Pragmatics* 33-3, p. 443-464.
- , 2002, “Inferred evidence: Language-specific properties and universal constraints”, in: K. M. Jaszczolt & K. Turner (eds.), *Meaning Through Language contrast*, Amsterdam, John Benjamins.
- , (to appear), “Evidential'nost' i admirativ v bagvalinskom jazyke” [Evidentiality and mirativity in Bagwalal], in: N. A. Kozintseva (ed.), *Tipologija evidentsial'nykh konstruktsij*, Sankt-Petersburg, Nauka.
- VAN DER AUWERA, J. & V. A. PLUNGAN, 1998, “Modality's semantic map”, *Linguistic typology* 2/1, p. 79-124.
- VET, C., 1994, “Future tense and discourse representation”, in: C. Vet & C. Vetter (eds.) *Tense and aspect in discourse*, Mouton de Gruyter, Berlin-New York, p. 49-76.
- WILLET, T., 1988, “A cross-linguistic survey of grammaticization of evidentiality”, *Studies in Language* 12/1, p. 57-91.
- ZAKIJEV, M. Z. (ed.), 1993, *Tatarskaja grammatika: Morfologija* [Grammar of Tatar: Morphology], Vol. 2, Kazan, Izdatel'stvo Kazanskogo Universiteta.

## ABBREVIATIONS

1, 2, 3	first, second, third person	DAT	dative	PFCT	perfect
ABL	ablative	FUT	future	PL	plural
ACC	accusative	GEN	genitive	POST	posterior
AND	conjunction particle	IPFV	imperfective	POT	potential
AUX	auxiliary	LOC	locative	SG	singular
CONV	converb	NEG	negation		

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12

W

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12

13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200

201  
202  
203  
204  
205  
206  
207  
208  
209  
210  
211  
212  
213  
214  
215  
216  
217  
218  
219  
220  
221  
222  
223  
224  
225  
226  
227  
228  
229  
230  
231  
232  
233  
234  
235  
236  
237  
238  
239  
240  
241  
242  
243  
244  
245  
246  
247  
248  
249  
250  
251  
252  
253  
254  
255  
256  
257  
258  
259  
260  
261  
262  
263  
264  
265  
266  
267  
268  
269  
270  
271  
272  
273  
274  
275  
276  
277  
278  
279  
280  
281  
282  
283  
284  
285  
286  
287  
288  
289  
290  
291  
292  
293  
294  
295  
296  
297  
298  
299  
300

301  
302  
303  
304  
305  
306  
307  
308  
309  
310  
311  
312  
313  
314  
315  
316  
317  
318  
319  
320  
321  
322  
323  
324  
325  
326  
327  
328  
329  
330  
331  
332  
333  
334  
335  
336  
337  
338  
339  
340  
341  
342  
343  
344  
345  
346  
347  
348  
349  
350  
351  
352  
353  
354  
355  
356  
357  
358  
359  
360  
361  
362  
363  
364  
365  
366  
367  
368  
369  
370  
371  
372  
373  
374  
375  
376  
377  
378  
379  
380  
381  
382  
383  
384  
385  
386  
387  
388  
389  
390  
391  
392  
393  
394  
395  
396  
397  
398  
399  
400

2. Guy SERBAT, Jean TAILLARDAT, Gilbert LAZARD, édés. *É. Benveniste aujourd'hui*, 1984 (2 tomes) 64 EURO
3. Yves CADIOU et al., édés. *Le Kinyarwanda, études de morphosyntaxe*, 1985 25 EURO
5. Colette BODELOT, *L'interrogation indirecte en latin*, 1987 29 EURO
6. Guy SERBAT (Hommage à), *Études de linguistique générale et de linguistique latine*, 1987 53 EURO
7. Frédérique BIVILLE, *Graphie et prononciation des mots grecs en latin*, 1987 9 EURO
10. Jacques-Philippe SAINT-GÉRARD, *L'intelligence et l'émotion: fragments d'une esthétique vignyenne*, 1988 33 EURO
11. Michel PIERRARD, *La relative sans antécédent en français moderne. Essai de syntaxe propositionnelle*, 1988 38 EURO
12. Sylvie MELLET, *L'imparfait de l'indicatif en latin classique: temps, aspect, modalité*, 1988 33 EURO
13. Irène ROSIER, *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières*, 1988 38 EURO
14. Michael HERSLUND, *Le datif en français*, 1988 38 EURO
15. Françoise GAIDE, *Les noms latins masculins en -(i)ō, -(i)ōnis*, 1988 38 EURO
16. Léon NADJO, *L'argent et les affaires à Rome, des origines au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.: étude d'un vocabulaire technique*, 1989 49 EURO
17. Pierre FORTASSIER, *L'hiatus expressif dans l'Iliade et dans l'Odyssée*, 1989 45 EURO
18. Suzanne HANON, *Les constructions absolues en français moderne*, 1989 45 EURO
19. Frédérique BIVILLE, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique*, Tome I, Introduction et consonantisme, 1990 53 EURO
20. Annie MONTAUT, *Aspects, voix et diathèses en hindi moderne. Syntaxe, sémantique, énonciation*, 1991 45 EURO
21. Nathalie FOURNIER, *L'aparté dans le théâtre français du XVII<sup>ème</sup> siècle au XX<sup>ème</sup> siècle. Étude linguistique et dramaturgique*, 1991 53 EURO
22. Groupe TÉLOS, *Approches énonciatives de l'énoncé complexe*, 1992 23 EURO
23. Philippe CARON, *Des «Belles-Lettres» à la «Littérature». Une archéologie des signes du savoir profane en langue française (1680-1760)*, 1992 48 EURO
24. Pascale HUMMEL, *La syntaxe de Pindare*, 1993 45 EURO
25. Bernard COLOMBAT, *Les figures de construction dans la syntaxe latine (1500-1780)*, 1993 60 EURO
26. Jean-Pierre SEGUIN, *L'invention de la phrase au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1993 48 EURO
27. Pierre ATTAL, *Questions de sémantique. Une approche comportementaliste du langage*, 1994 48 EURO
28. Henning NØLKE, *Linguistique modulaire: de la forme au sens*, 1994 45 EURO
29. Frédérique BIVILLE, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique*, Tome II, Vocalisme et conclusions, 1995 53 EURO
30. Françoise MADRAY-LESIGNE, Jeannine RICHARD-ZAPPELLA, *Lucien Tesnière aujourd'hui*, 1995 47 EURO
31. Jan HERMAN, Paul PELCKMANS, édés., *L'Épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, 1995 37 EURO
32. Danièle VAN DE VELDE, *Le spectre nominal. Des noms de matières aux noms d'abstractions*, 1995 40 EURO
33. N. TOURNADRE, *L'ergativité en tibétain. Approche morphosyntaxique de la langue parlée*, 1996 40 EURO
34. V. GOCEL, *Histoire de Claude Simon: Ecriture et vision du monde*, 1996 40 EURO
35. Z. GUENTCHEVA, *L'énonciation médiatisée*, 1996 35 EURO
36. Chantal DUPAS, *Perception et langage. Étude linguistique du fonctionnement des verbes de perception auditive et visuelle en anglais et en français*, 1997 40 EURO

- |  |             |
|--|-------------|
| 37. M.H. ARAUJO CARREIRA, <i>Modalisation linguistique en situation d'interlocution: proximité verbale et modalités en portugais</i> , 1997  | 40 EURO     |
| 38. Teddy ARNAVIELLE, <i>Le morphème -ant: unité et diversité. Étude historique et théorique</i> , 1997  | 40 EURO     |
| 39. Alain LEMARÉCHAL, <i>Études de morphologie en f(x,...)</i> , 1998  | 30 EURO     |
| 40. J. HERMAN, F. HALLYN, <i>Le topos du manuscrit trouvé</i> , 1999   | 40 EURO     |
| 41. M.E. ALMEIDA, <i>La deixis en portugais et en français</i> , 1999  | 45 EURO     |
| 42. L. POP, <i>Espaces discursifs. Pour une représentation des hétérogénéités discursives</i> , 2000   | 40 EURO     |
| 43. G. GRÉCIANO, <i>Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif. Etudes de linguistique comparée français/allemand</i> , 2000  | 45 EURO     |
| 44. V. HENRY, <i>Antinomies linguistiques. Le langage martien</i> , 2000   | 30 EURO     |
| 45. C. BURIDANT, C. KLEIBER, J.C. PELLAT, <i>Par monts et par vaux. Itinéraires linguistiques et grammaticaux. Mélanges de linguistique générale et française offerts au professeur Martin Riegel pour son soixantième anniversaire</i> , 2000 | 60 EURO     |
| 46. E. COSERIU, <i>L'homme et son langage</i> , 2000   | 30 EURO     |
| 47. B. POTTIER, <i>Représentations mentales et catégorisation linguistique</i> , 2000  | 50 EURO     |
| 48. R. KOCOUREK, <i>Essais de linguistique française et anglaise. Essays in French and English Linguistics</i> , 2001  | 60 EURO     |
| 49. G. SERBAT, <i>Opera Disiecta. Travaux de linguistique générale, de langue et littérature laïques</i> , 2001  | 80 EURO     |
| 50. F. GANDON, <i>De dangereux édifices. Saussure lecteur du lucrèce. Les cahiers d'anagrammes consacré au De rerum natura</i> , 2002  | 50 EURO     |
| 51. I.-B. CHANG, <i>Discours rapporté en Coréen contemporain. Avec référence au français</i> , 2002  | 50 EURO     |
| 52. S. PÉTILLON-BOUCHERON, <i>Les détours de la langue. Étude sur la parenthèse et le tiret double</i> , 2002  | 60 EURO     |
| 53. D. NICOLAS, <i>La distinction entre noms massifs et noms comptables. Aspects linguistiques et conceptuels</i> , 2002   | 30 EURO     |
| 54. J. FRANÇOIS, <i>La prédication verbale et les cadres prédicatifs</i> , 2003  | 50 EURO     |
| 55. C. PUECH, <i>Linguistique et partages disciplinaires à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles: Victor Henry (1850-1907)</i>  | 60 EURO     |
| 56. M. AURNAGUE, <i>Les structures de l'espace linguistique. Regards croisés sur quelques constructions spatiales du basque et du français</i> , 2004  | 70 EURO     |
| 57. S. LEROY, <i>De l'identification à la catégorisation. L'antonomase du nom propre en français</i> , 2004  | 50 EURO     |
| 58. I. FÓNAGY, <i>Dynamique et changement</i> , 2006   | 65 EURO     |
| 59. G. KLEIBER, C. SCHNEDECKER, A. THEISSEN, <i>La relation partie-tout</i> , 2006   | 79 EURO     |
| 60. F. RENAUD, <i>Temps, durativité, télélicité</i> , 2005   | 48 EURO     |
| 61. P. LARRIVÉE, <i>Variation et stabilité du français, Des notions aux opérations</i> , 2006  | forthcoming |
| 62. J.-L. CHISS, <i>Charles Bally (1865-1947). Historicité des débats linguistiques et didactiques. Stylistique, énonciation, crise du français</i> , 2006   | 48 EURO     |

PEETERS - France, 52 bd. St.-Michel, F-75006 PARIS

PEETERS, Bondgenotenlaan 153, B-3000 LOUVAIN

Société pour l'Information Grammaticale, 1, rue Victor-Cousin, 75005 Paris.

